LA RÉFORME ALLEMANDE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

RECHERCHES SUR LA NOTORIÉTÉ DE LUTHER EN FRANCE

Thése présentée pour le doctorat ès lettres
de l'Université de Strasbourg

PAR

Will Grayburn MOORE

Zaharoff scholar in the University of Oxford

STRASBOURG
PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
A L'UNIVERSITÉ

1930

LA RÉFORME ALLEMANDE
ET
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Recherches sur la Notoriété de Luther en France

LA RÉFORME ALLEMANDE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

RECHERCHES SUR LA NOTORIÉTÉ DE LUTHER EN FRANCE

Thése présentée pour le doctorat ès lettres
de l'Université de Strasbourg

PAR

Will Grayburn MOORE

Zaharoff scholar in the University of Oxford

STRASBOURG
PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
A L'UNIVERSITÉ

1930

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

Cet ouvrage est sorti des presses de l'IMPRIMERIE F. LENIG à STRASBOURG, *le 14 janvier 1930. Il a été tiré à 1000 exemplaires.*

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548014_0001

AVANT-PROPOS

«L'histoire du XVIe siècle, a-t-on dit, plus que toute autre a provoqué jusqu'aujourd'hui cette forme de l'indolence érudite qui consiste à verser dans les livres des documents bruts.» Je tiens à dire dès la première page de mon travail que je ne suis pas insensible à l'apparence indigeste que lui donnent les citations copieuses faites de textes inconnus. Si «indolent» que cela puisse paraître, je le crois toujours le meilleur moyen d'en faire ressortir la nouveauté et l'importance.

J'ai tenu aussi à garder minutieusement la forme des passages cités. A vrai dire, il serait impossible de moderniser convenablement ce genre de textes. Supprimer les caprices de l'orthographe ne ferait que mieux ressortir ceux de la construction et du style. D'ailleurs chaque détail enlevé retire quelque chose de la saveur originale. On ne peut se représenter le premier accueil d'écrits populaires qu'en se tenant exactement à la forme sous laquelle ils ont paru. J'ai donc pratiqué le minimum de changements dans les citations; ils se bornent à quelques apostrophes, des accents dans les cas douteux et des signes de ponctuation pour faciliter la lecture.

C'est ici l'endroit et l'occasion de dire l'essentiel de ce que mon travail doit aux bons offices des autres. Des bibliothécaires d'abord. La rareté des écrits que j'ai dû rechercher m'a permis de constater en différents pays leur complaisance notoire. On conviendra en feuilletant la bibliographie qu'il est impossible de les nommer tous ici, mais envers trois parmi eux je me sens des obligations spéciales. En premier lieu à M. Ernest Wickersheimer de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, où j'ai réuni la plupart des matériaux de ce travail. Ensuite à M. Jacques Pannier, dont l'inlassable amabilité est connue de tous ceux qui ont fréquenté la bibliothèque de la Rue des Saints-Pères. Enfin à M. Frédéric Gardy, directeur de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, qui m'a fourni non seulement toutes les facilités d'y étudier quelques-uns des plus rares parmi les pamphlets réformés, mais m'a aidé à dépouiller les trésors, manuscrits aussi bien qu'imprimés, de la bibliothèque de Théophile Dufour.

Je n'oublierai pas facilement l'aide que m'ont donné par leurs conseils ou leurs encouragements un grand nombre d'amis, professeurs et étudiants, à Strasbourg et ailleurs. Ce sont tout particulièrement, à Strasbourg MM. Lucien Febvre, André Koszul, F. Ed. Schneegans et Henri Strohl; à Oxford M. P. S. Allen, mon maître M. Gustave Rudler et le comité de la fondation Zaharoff qui m'a permis un séjour de deux ans en France; au British Museum Dr. Thomas et M. A. F. Johnson; à Paris M. Abel Lefranc; à La Haye Mlle Kronenberg et à Zwickau M. Otto Clemen. Qu'ils soient assurés tous de ma sincère gratitude.

Il y a en plus deux érudits sans lesquels ce travail n'aurait jamais vu le jour, d'abord celui qui, par ses travaux, a rendu possible l'exécution du mien et en a anticipé la plupart des conclusions importantes. Les renvois à l'œuvre de M. Nathanaël Weiss qu'on trouvera au cours des pages suivantes ne peuvent pas donner une juste idée de ce que je lui dois. Quelques-unes de ses investigations n'ont pas été publiées, telles les remarquables conférences faites à Strasbourg en mai 1928. Et que dire des conseils et des suggestions de tout genre que son immense savoir fournissait sur les parties les plus obscures de l'histoire de la Réforme française? On ne sortait jamais d'un entretien avec lui sans avoir gagné de nouveaux aperçus, des idées plus fraîches sur la matière à traiter. Il semblait presque une témérité de s'attaquer à un sujet qui était si intimement le sien, mais on était d'autant plus fier de travailler sous sa direction. Par sa mort à la fin de l'année dernière, ce travail a perdu non seulement son meilleur juge, mais la certitude de quelques mises au point essentielles.

A côté de ce nom honoré je désire mettre celui du professeur qui, sans s'être spécialement intéressé au sujet, a bien voulu prendre en main la direction de ce travail et en a suivi toutes les étapes, M. Henri Tronchon. Avec une patience infatigable il s'est astreint à enlever les fautes de méthode et de style faites par un étranger assez imprudent pour vouloir écrire en français. Si les maladresses et les lourdeurs dans l'expression ne sont pas trop nombreuses, c'est uniquement grâce à la bonne volonté et à la vigilance de M. Tronchon. Plus précieux encore peut-être que cette collaboration a été l'encouragement constant d'un professeur qui ne manquait jamais de confiance dans

un élève désespérant parfois de pouvoir mener à bien le travail entrepris.

Enfin je ne saurais clore cette liste déjà très longue de ceux qui ont bien voulu s'associer à ces recherches sans dire qu'elles ont profité d'une autre collaboration matérielle. Je n'ai pas besoin de la préciser, puisque tout ce qui se trouve de bon ou de vrai dans cet ouvrage revient de droit à ceux qui en ont été les premiers et les principaux inspirateurs, j'ai nommé mes parents.

Strasbourg, le 19 *juillet* 1929.

CHAPITRE I

INTRODUCTION

S'aventurer dans un champ d'études aussi complexe et controversé qu'est le XVI[e] siècle français semble une entreprise audacieuse au point d'exiger du moins une délimitation sévère du sujet et de fortes précisions sur le point de vue choisi. Le travail qui suit ne prétend faire autre chose que de relever aussi minutieusement que possible les traces légères d'une suite de phénomènes qu'on aurait peut-être tort d'appeler un mouvement, mais dont l'importance n'a pu jusqu'à présent être appréciée à sa juste valeur, pour la raison qu'ils n'étaient que très imparfaitement connus.

Depuis longtemps déjà l'on a admis le fait de l'influence luthérienne sur la Réforme française, sans toutefois en préciser ni la nature ni la valeur historique. Les avis se sont partagés: les uns, se tenant étroitement à la chronologie, ont vu dans tout ce qui s'est produit après la révolte de Luther une conséquence de son action, tandis que les autres ont attribué à un réveil général des esprits ces mouvements à peu près contemporains dans tous les pays; on reconnaissait bien qu'ils étaient fécondés mais nullement provoqués par celui d'entre eux qui était, aussi bien que le premier en date, de beaucoup le plus éclatant et le plus radical.

Ces deux façons de voir ont suscité de multiples discussions sur le caractère indigène de la Réforme française, et il importe de dire dès maintenant que les présentes recherches ne se proposent pas de poser une fois de plus cette question si complexe et qui semble bien ne pas être susceptible d'une réponse définitive (1). Nous croyons certes exposer des faits importants en ce qu'ils permettent d'envisager le problème d'une façon plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, mais nous laisserons à d'autres le soin de développer les conclusions qui en découlent.

---

(1) Le document le plus récent est la communication faite par M. J. Pannier au VI[e] Congrès international des Sciences historiques à Oslo: *Les Origines françaises du protestantisme français.* Bull. 1928.

D'un autre ordre et de bien moindre envergure est le problème que présente le simple fait que voici: l'influence luthérienne a dû s'exercer surtout par la parole écrite, et dans des milieux qui ne se servaient pas de la langue internationale qu'était le latin. On entrevoit ainsi des possibilités d'action littéraire dont il serait intéressant de retrouver quelques traces; il importe à l'étude méthodique des origines de la Réforme en France qu'elles soient convenablement explorées.

L'idée de le faire n'était pas originale: les manuels d'histoire du xvi[e] siècle l'ont déjà indiquée ou même partiellement exposée. Déjà le volume de Michelet sur la Réforme donnait sur une action de ce genre plusieurs aperçus semblables que l'érudition de nos jours a pu justifier en les précisant. En 1886 un critique allemand n'a pas hésité à voir dans la vogue de Luther en France une influence civilisatrice et le premier rayonnement allemand dans l'époque moderne: «man kann in wahrheit sagen, dass erst durch die Reformation, erst durch Luther, Deutschland sich in seiner inneren grösze vor Europa enthüllt hat. Die offenbarung seines tiefen religiösen gefühls wurde zugleich zur offenbarung seines geistigen wertes.» (2)

Les larges généralisations de ce genre sont devenues suspectes aujourd'hui; on n'en a pas moins ici la première expression donnée au véritable caractère des emprunts que la France a faits à Luther, en même temps qu'une indication nette du point de vue duquel il faudrait les étudier. Mais cette voie n'a guère été suivie; la pénétration des livres et idées de Luther en France n'a été jusqu'à présent l'objet d'aucune étude systématique qui permette de justifier ou contrôler le jugement de Süpfle. Il est intéressant toutefois de le noter, presque à la même date on a commencé à explorer la question d'une façon scientifique, en se tenant étroitement aux faits. Un savant français, dont le nom reviendra à maintes reprises au cours de ce travail, a publié en 1887 une série d'articles qui identifiaient dans quelques manuels réformés des traductions françaises de Luther (3). L'attention presque universelle qu'ont provoqué ces articles en prouvait assez la nouveauté, comme aussi l'impor-

(2) Th. Süpfle, 543. 1. 41.

(3) N. Weiss, *Notes sur les traités de Luther traduits en français et imprimés en France.* Bull. XXXVI, p. 664, XXXVII, pp. 155, 432, 500.

tance de l'affirmation qu'il existait encore des traductions françaises de Luther et qu'on était donc en droit de se représenter l'influence luthérienne comme plus directe, sinon plus profonde, que des constatations générales n'avaient permis de le faire jusqu'alors.

Ainsi dès 1888 le sujet était acquis à l'histoire de la Réforme française. Les travaux récents ont suffisamment montré la place considérable qu'il convient de lui conférer. Il est en effet peu de champs d'études où l'on puisse constater avec autant de netteté qu'en celui de la première Réforme française les différences de méthode que présentent les travaux de ces vingt dernières années. On a presque entièrement renouvelé la chronologie de cette période par une série de recherches locales et documentaires qui ont fait reculer parfois de plus d'un quart de siècle les dates de l'avènement de la Réforme dans les différentes régions de la France. Par l'étude des procès-verbaux, des registres de conseils municipaux, des arrêts de parlement, une multitude de petits faits se sont révélés qui ont abondamment éclairci le véritable état des esprits en France avant 1530.

La question de la fortune qu'y ont eue les écrits de Luther a plus que toute autre peut-être bénéficié de la méthode nouvelle. Aujourd'hui toute histoire de cette période semblerait incomplète, qui ne signalerait pas la pénétration presque fiévreuse et universelle des écrits de Luther en France après 1520. Un des principaux ouvriers de ce changement de perspective est M. Henri Hauser; par ses *Etudes sur la Réforme française* (1909) il a précisé quelques-unes des plus importantes parmi les découvertes dont nous parlons. Déjà dans une célèbre leçon d'ouverture à Clermont, en 1893, il avait établi sur une base scientifique la question des origines de la Réforme, en écartant formellement toute idée de simple importation étrangère. On a le droit et le devoir, dit-il, «de noter par où, en quoi et comment les idées allemandes ont influé sur les idées françaises, ne serait-ce que pour en faire plus énergiquement ressortir les différences.» Il insiste sur le fait que ces différences sont des réalités concrètes et vivantes: «Ces hommes n'étaient pas à Paris, à Noyon ou à Genève, faits de la même chair et animés des mêmes pensées qu'à Wittemberg ou à Mayence.» (4)

(4) *Etudes...*, p. 8.

Parmi les études qui appliquent à des cas spéciaux cette façon de voir, il en est deux qui ont une importance particulière pour l'historique du sujet qui nous occupe: l'une, «La Réforme et les Classes populaires en France au XVI^e siècle», met en lumière le caractère essentiellement populaire de la propagande littéraire des idées nouvelles; elle se complète par une autre, consacrée spécialement aux «Petits Livres au XVI^e siècle»; on trouve là pour la première fois une appréciation exacte de l'importance à donner à la circulation et à l'influence des petits manuels portatifs: les épaves qui en subsistent dans les grandes bibliothèques n'en donnent qu'une piètre idée. Ce qui s'accomplissait là sous couleur de propagande religieuse était bien une œuvre d'éducation populaire et de vulgarisation littéraire de premier ordre. Et ce n'est pas trop dire, au vu des faits, que d'affirmer avec M. Hauser: «cet universel bouillonnement est l'un des plus intéressants spectacles que nous présente l'histoire de l'esprit humain. Par cet appel constant à l'intelligence naissante de l'enfant, à la raison de l'adulte, aux passions des masses, se préparait le règne de l'opinion, la future regina del mondo.» (5)

L'érudition contemporaine a pleinement justifié de pareils jugements. On n'a qu'à examiner les trois travaux qui font autorité sur ce sujet pour se rendre compte de l'importance accordée à la circulation des écrits de Luther en France. M. Imbart de La Tour au troisième volume de ses *Origines de la Réforme*, paru en 1914, fait un relevé des plus détaillés des lieux et des circonstances où la présence de ces écrits est constatée en France. On verra par la suite combien notre travail doit à cette première tentative de synthèse. Dans l'*Histoire de la Réforme française* de M. John Viénot on trouve à mainte reprise l'assurance que l'auteur est informé, non seulement de la présence de pamphlets luthériens en France, mais d'une infiltration continue de propagande luthérienne par Anvers et par Strasbourg, ce qui se trouvera pleinement vérifié par les faits que nous aurons l'occasion de rapporter. Enfin, dans une nouvelle série d'articles parus depuis 1925, M. N. Weiss a éclairci ses découvertes d'il y a quarante ans par une étude très poussée et originale des débuts de la Réforme en France,

(5) *Etudes...*, p. 298.

reprenant d'après les documents l'activité de chacun des personnages qui ont préparé l'éclosion du mouvement. Publiées dans les numéros du *Bulletin du Protestantisme français*, ces études seront désormais indispensables à tout examen historique des années 1520 à 1530. (6)

Voilà donc mise en lumière et reconnue comme ayant une importance historique la question de l'influence de Luther en France *par ses écrits*. Mais il ne semble pas qu'on en ait déjà tiré les conclusions qu'elle est susceptible de fournir. Si utiles que soient les indications des travaux récents, elles sont forcément sommaires, étant présentées au cours d'exposés généraux de l'histoire de la Réforme. Cette pénétration n'est étudiée qu'au moment où elle a été d'importance souveraine; sa durée, ses étapes, son vrai caractère restent encore à établir. Ce travail n'a pas encore été tenté, parce qu'il semblait peut-être ne pas valoir la peine d'être considéré à part. Les publications récentes ont démontré le contraire; elles n'ont pas comblé la lacune.

S'il n'était question que de quelques témoignages de pénétration d'ordre personnel et documentaire, de quatre petites traductions, et de la constatation générale d'une propagande impossible à suivre en des faits précis, l'histoire de l'époque n'exigerait pas d'urgence une solution du problème. Il fallait donc se demander d'abord s'il n'y avait pas autre chose en fait de traductions et d'adaptations de la parole de Luther en France à l'aube de la Réforme. Cette pénétration a-t-elle été aussi rapide et, en même temps, aussi éphémère que ces maigres vestiges le feraient croire? Un dépouillement soigneux de quelques grandes bibliothèques permet de donner une réponse négative: on constate la présence d'au moins une quinzaine de pamphlets traduits de Luther à cette époque, et dont l'étude fait entrevoir un travail d'adaptation qu'on ne pouvait soupçonner.

Mais ce ne sont là que des précisions complémentaires à l'étude historique de l'influence luthérienne: à elles seules elles ne justifieraient pas l'ampleur du travail qui suit. Quand on essaie de se représenter comment les choses se sont passées, il est évident que cette influence n'est pas simplement un facteur dans le développement d'un mouvement réformé, mais un

(6) V. Bull. LXV, LXVII, LXX, LXXIV, LXXV, et les titres détaillés dans notre Bibliographie.

phénomène autrement important, parce qu'il est avant tout *littéraire*. Les idées de Luther qui ont été colportées en France, si intéressantes et fécondes soient-elles, ne doivent pas être étudiées uniquement en elles-mêmes ni pour elles-mêmes. Elles avaient leur origine dans des livres, des livres allemands, qu'on paraît avoir traduits en français. A lui seul, ce fait est de nature à retenir l'attention de ceux qui étudient la littérature du XVI^e^ siècle, car le phénomène semble unique. Elle pose des questions de haute importance pour la langue et la civilisation de la Renaissance française. Savait-on l'allemand en France à cette époque? Comment a-t-on pu faire passer en français ces échantillons de littérature populaire pour les rendre dans une langue qui s'adressât elle aussi au peuple? On entrevoit donc la possibilité d'une influence allemande dans la culture française d'alors, et c'est là déjà plus qu'une supposition, puisqu'on a les preuves de ces traductions et adaptations. Il ne s'agit pas de rien exagérer; très probablement le mouvement n'a pas touché les principaux courants de la vie française, mais il importe au moins de tirer les faits au clair, de se rendre compte le plus exactement possible de l'accueil qu'ils ont reçu en France, et d'essayer de fixer la limite des remous qu'a produits leur retentissement. C'est en un mot l'objet de ce travail.

L'objection qu'on pourrait opposer à cette façon de voir est la raison même pour laquelle toute étude sérieuse fait défaut en pareille matière. On estimait qu'il ne valait guère la peine de rechercher la fortune de cette littérature oubliée. De contenu assez maigre, d'importance exclusivement historique parce que de valeur littéraire presque nulle, elle ne comptait point parmi les éléments qui ont contribué à la formation d'une grande littérature française.

Mais il faut s'entendre. A éviter l'exagération qu'il y aurait à faire aux traductions de Luther une réputation *littéraire* à laquelle elles ne sauraient prétendre, on risque de commettre une erreur de jugement qui fausserait la réalité en ce qui concerne la littérature du XVI^e^ siècle. Il faut bien le reconnaître et on pourra le constater plus loin en détail, on répandait ces traductions sans le moindre souci littéraire, dans l'unique pensée de faire une propagande religieuse. Mais d'autre part il importe de se demander: Que traduisait-on? Uniquement des manifestes religieux, sans nulle valeur littéraire? Nous ne le

croyons pas, mais tout examen détaillé de la question faisant défaut il nous sera permis de préciser en quelques mots. Les originaux étaient bien, eux aussi, de simples pamphlets, hâtivement rédigés, consacrés uniquement à la vulgarisation de quelques idées nouvelles, mais cela ne doit pas faire oublier qu'ils étaient l'œuvre d'un maître dans l'art d'écrire, et qui maniait la langue de son temps avec une telle maîtrise qu'on a pu l'appeler le *créateur* de la prose allemande moderne. C'est là un facteur que peuvent négliger les historiens de la Réforme française, mais qui, pour l'histoire de la littérature, prend une importance considérable.

Ce n'est donc pas seulement un phénomène de traduction qu'il s'agit d'étudier, le curieux passage de quelques écrits d'un pays à l'autre, mais plutôt le fait que, pour des raisons tout autres que littéraires, on a dépouillé l'œuvre d'un grand écrivain. Il importe d'estimer la fortune dont il a joui dans un pays étranger, de voir parmi les restes étriqués de cette œuvre qui se sont retrouvés en français ce qui subsiste de littéraire, c'est-à-dire de la force et de la vigueur d'expression de l'original.

Si bizarre que la constatation puisse paraître, la composition même de cette œuvre allemande n'a jamais été soumise à un examen systématique et, par conséquent, ce qui est de caractère littéraire a été accepté d'emblée par les uns, exagéré par les autres, en sorte qu'il se fait de nos jours une réaction qui tend à réduire fortement la valeur comme l'influence de l'œuvre de Luther. On trouvera dans le chapitre suivant une tentative d'exposition de ses qualités maîtresses, mais la question touchant à l'idée même de ce travail, il faut en dire dès maintenant quelques mots.

*
**

Le plus récent manuel d'histoire de la littérature allemande au XVI[e] siècle met à son chapitre de la production réformée l'appellation «Lutherische Pause», et s'attache à y montrer que le flot d'écrits provoqués par le mouvement religieux ne rentre pas dans le développement littéraire de la race, n'apporte rien de nouveau en fait de genres ou de procédés, et paraît marquer une période non pas de floraison comme on l'a souvent prétendu, mais plutôt de régression.

Le point de vue est radical (7). Et il serait plus juste peut-être de ne parler ni de floraison ni de régression, et de reconnaître là une production à laquelle toute intention artistique fait défaut, mais qui, par la fougue de ses débuts et surtout grâce au talent de celui qui l'a lancée, témoigne de telles qualités littéraires qu'elle se range indubitablement parmi les éclosions les plus remarquables de l'époque. Il y aurait peut-être erreur de point de vue à remarquer comme trait dominant l'absence du souci artistique, puisque c'est là un élément commun à toute la littérature didactique de cette époque, comme de celles qui l'ont précédée. Même dans les autres genres, théâtre et roman, l'on constate un semblable défaut de composition soignée et artistique.

Dans la littérature réformée allemande ce défaut est d'ailleurs la conséquence du caractère très spécial d'un genre né d'une poussée d'enthousiasme populaire et même démocratique dans le domaine religieux et moral, et qui veut donner à chacun la possibilité de lire et juger par lui-même. Pareille intention suppose une forte dose de médiocrité dans la littérature qu'elle suscite. Il serait aussi absurde de nier cette nécessité que de méconnaître l'expression d'une conviction forte qui, partout où elle est vraiment spontanée, élève un plaidoyer familier à la hauteur de la vraie littérature. Si informe et si éphémère que soit en majeure partie la production littéraire de la Réforme allemande, elle se distingue par ce fait: partout, même dans les discussions les plus arides, on retrouve la fraîcheur d'une pensée pleine de vie qui par là même rencontre l'expression énergique et belle.

Cet élément d'ordre littéraire n'est pas quelque chose de négligeable dans la propagation générale de la Réforme. Si c'est la conviction personnelle qui par moments confère à ces pamphlets un réel mérite de forme, on doit se rendre compte de l'effet produit sur les contemporains. Les idées de la Réforme ont fait leur chemin en partie grâce à l'expression vigoureuse qu'on a su leur donner. Il serait exagéré de vouloir limiter l'attrait des pamphlets protestants à la matière qu'ils renfermaient. Matière

(7) W. Stammler, *Von der Mystik zum Barock*, 534. Voir surtout pour les jugements sur l'œuvre de Luther pp. 277 et 291. Et pour quelques restrictions à apporter au point de vue général du livre le compte rendu qu'à donné J. G. Robertson dans *Litteris*, 1928, pp. 49 ss.

et forme sont étroitement liées dans cette littérature. Comme la pensée robuste était pour beaucoup dans la vigueur du langage, on acceptait d'autant plus volontiers les idées exprimées avec bonheur. L'étude des éditions successives prouve que les auteurs qui savaient bien dire étaient lus et relus, tandis que ceux qui s'exprimaient lourdement rentraient bientôt dans l'ombre.

*
**

Cette littérature trouve d'ailleurs sa pleine justification dans l'œuvre même de Luther. Il a su donner à la franchise nouvelle qui se manifeste dans la littérature religieuse une expression qu'on ne saurait dire autre que classique. Tout en se tenant à l'explication populaire, il a fait jouer tous les ressorts littéraires qui s'offraient à lui dans son effort pour communiquer aux autres dans toute leur simplicité des vérités dont il était convaincu, et dont il a parlé avec un enthousiasme tout poétique. Son œuvre montre combien flottants sont les cadres de la littérature de son temps. Malgré l'inspiration religieuse, cette œuvre renferme plus de traits populaires et pittoresques, plus de folklore, de proverbes et d'images, que celle de n'importe quel conteur de son époque.

On a eu raison d'affirmer, en le comparant à un de ceux qui comptent parmi les plus artistes: «Le poète Sachs est incomparablement plus prosaïque que le prosateur Luther» (8). C'est chez Luther qu'il faut étudier la nature complexe mais très accusée d'un tempérament littéraire qui, chez ses contemporains, paraît souvent très médiocre, mais que son talent élève à une expression toute originale. Une analyse psychologique le montrerait comme à la fois très allemand et offrant le fond de ce qu'il y a de plus caractéristique dans le protestantisme, sans toutefois se confondre avec ce mouvement lui-même.

Parmi cette œuvre immense, l'histoire littéraire n'a guère retenu, du point de vue artistique, que la Bible et les cantiques. Ce sont évidemment les parties qui font le mieux ressortir le génie poétique de Luther; pour ne mentionner qu'une de ses manifestations les plus surprenantes, le style musical est remarquable à tel point qu'il a été impossible aux historiens de la littérature de ne pas lui rendre justice. Cette traduction, imposante

(8) Janssen, *388*. II. 39.

aussi bien par l'envergure que par l'exécution, est, on le sait, la plus achevée de toutes les œuvres de cet écrivain rapide et fougueux, la seule qu'il ait travaillée minutieusement; lui-même raconte dans un écrit de 1530 comment, avec ses collaborateurs, il a pesé la valeur des expressions et s'est attardé au choix d'une épithète. C'est précisément cette recherche de la traduction adéquate qui lui a permis d'écrire là sa prose la plus rythmée et la plus variée; les effets musicaux, semés au hasard dans les pamphlets, sont ici d'une richesse et d'une sonorité bien plus grandes, parce que la matière n'entraîne pas l'auteur à de constants développements ultérieurs.

Aux cantiques aussi on a rendu hommage, à leur fraîcheur, à la vigueur de cette conviction religieuse dont le moyen d'expression le plus naturel semblerait être le vers et non la prose. Mais il resterait beaucoup à dire encore du talent constructeur qui s'y manifeste. Il est extraordinaire de voir comment, en partant de quelques versets d'un psaume, Luther arrive à construire un poème vivant, plein d'images concrètes et modulé par les variations de ton les plus subtiles. Cette composition est presque dramatique dans «Nu frewt euch lieben Christen gmeyn», d'un lyrisme délicat dans «Christum wir sollen loben schon», puissante et triomphale dans le chant des martyrs néerlandais et dans «Ein feste Burg». Ce sont ces qualités, dont on pourrait relever en détail dans les cantiques les manifestations variées, qui en font la grandeur; une poésie véritable y règne, en dépit d'une versification si médiocre souvent et de formes d'expression si saccadées qu'on a pu dire que les Allemands du XVI^e^ siècle ignoraient l'art des vers.

Le fait que la Bible et les cantiques montrent à son comble l'art de Luther n'autorise nullement à conclure que les mêmes qualités artistiques font absolument défaut dans les autres parties de son œuvre. Le traducteur du 23^e^ Psaume et l'auteur de «Mit frid und freud» devait, chaque fois qu'il prenait la plume, écrire quelque chose de remarquable. On n'est pas un vrai poète à de certaines heures, pour ne pas trahir les mêmes dons heureux dans ce qu'on écrit de plus spontané en prose. Si on les compare avec le travail consacré à la Bible, les ouvrages de polémique et d'édification ont été, il est vrai, composés très vite et sans grand souci de la forme, mais il ne faudrait pas en exagérer le caractère hâtif. On pourrait citer de n'importe quel écrit

de Luther des passages où l'emportement, la tendresse et l'ironie lui dictent des développements véritablement harmonieux, peu prolongés certes, mais d'une qualité artistique indéniable.

D'ailleurs cette partie de l'œuvre est précisément celle qui renferme toutes les manifestations d'un admirable tempérament littéraire. C'est par des attaques contre la puissance ecclésiastique, par des explications populaires des textes sacrés ou des questions de doctrine, qu'il a exercé son influence sur le public littéraire de son temps; public composé non seulement de compatriotes, mais encore de lecteurs en lointains pays. L'insuffisance artistique de ces ouvrages de vulgarisation est en quelque sorte compensée par des éléments personnels et populaires qui leur confèrent une physionomie littéraire des plus remarquables.

***

A considérer l'ensemble de cette production, l'on est frappé de ce que la plus grande partie a d'éphémère; de composition rudimentaire et d'argumentation médiocre, elle ne pouvait satisfaire — et elle ne visait pas plus loin — que le goût d'un public avide de discuter les questions du jour. Pour voir quelles autres qualités elle recèle, il faut se replacer dans le domaine où elle prétend exercer sa véritable action. C'est avant tout une production didactique, fondée sur quelques grandes idées morales et religieuses qu'elle tente d'appliquer à la vie. Elle veut convaincre; si lourds, si vieillis que nous semblent parfois les arguments dont elle se sert, elle connaît un moyen autre que le raisonnement, et qui est la conviction même. Partout où la sincérité et la passion font oublier pour un certain temps le ton sermonneur, la langue devient plus forte, l'expression plus personnelle; en un mot, c'est de la littérature, et quelques-unes de ces pages, même après quatre siècles, restent capables d'émouvoir. Il est facile, en pareille matière, de s'habituer à un genre d'écrire aussi particulier, jusqu'au point de voir de la vigueur dans les rudesses et de confondre simplicité et simplesse. Et cependant, même en essayant d'être impartial et de faire de cette littérature une critique exacte, il faut pour l'étudier reconnaître qu'à l'heure de sa popularité elle a joui d'une destinée singulière, et qui tient à ce qu'elle est, avant tout, une floraison de littérature religieuse.

C'est dire qu'elle fut au XVI^e^ siècle d'une importance tout autre que celle qu'on lui attribuerait aujourd'hui. Il n'est pas

besoin de pousser très loin l'étude de ce siècle pour se rendre compte que l'intérêt religieux y prime tout, perce dans toutes les formes de l'activité, et dans la littérature aussi largement qu'ailleurs. Il est impossible de juger la production littéraire du siècle en France sans tenir compte de ce fait. Non seulement les grands écrivains sont travaillés par le même souci, mais dans une grande partie de ce qui se lit et s'écrit le caractère religieux prédomine.

On sait par exemple comment, vers la fin du siècle, une littérature disputeuse et satirique des plus âpres a traité les questions pratiques de tolérance civile et de gouvernement politique, et avec quelle fureur et quelle abondance de langage les deux confessions sont entrées en conflit. Ce que cette lutte a de remarquable, ce n'est pas le fait qu'on se réfère aux principes de l'Ecriture Sainte ou aux traditions de l'Eglise, mais la conviction très sensible que les valeurs religieuses et morales sont de première importance. Le triste spectacle qu'offrent, d'une façon générale, tous les démêlés de ce genre, est lui-même une preuve de la force toujours vivante de cette conception. Un philosophe de l'époque a exprimé non sans amertume quel douloureux paradoxe présentait la fièvre de controverse qui sévissait autour de lui: «Haec infelicitas nostri aevi est, innovare, turbare, pugnare, et id specie pietatis». (9)

Mais c'est avant 1550 qu'il faut voir se déployer la force positive de ce phénomène. Sans rien exagérer, il semble qu'il y ait eu, en France aussi bien qu'en d'autres pays, un besoin très répandu de rechercher les vérités religieuses; on écrit pour les expliquer; le public, dans les milieux populaires comme dans les milieux lettrés, se dispute même les publications les plus minces, du moment qu'elles cherchent à apaiser la soif générale d'une interprétation nouvelle de la vie. «Dans la première moitié du siècle, a-t-on écrit, l'exception n'est pas la ferveur, c'est l'indifférence... Il y a chez nous alors un fond de gravité et d'austérité, un respect, une profondeur de pitié intime et vraie qui atteste encore la puissance de l'éducation des siècles précédents. Cet arrière-fond d'infini que le moyen-âge a mis à toutes choses humaines n'est pas dissipé; il n'est pas même

---

(9) Juste Lipse, cité en épigraphe au tome IV de la traduction française de Janssen, *388*.

entamé: l'homme a grandi dans une atmosphère imprégnée de surnaturel et il ne songe nullement à en sortir. (10)

Certains aspects de ce jugement comporteraient quelques réserves, mais le fait paraît incontestable; on le constate en particulier pour la première littérature réformée française, dont nous aurons à étudier quelques-uns des échantillons les plus importants, et à laquelle on est en droit, semble-t-il, de conférer une influence plus profonde qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour. Outre la statistique nécessaire des éditions (dans bien des cas plus nombreuses qu'on ne l'a cru) il ne faut pas oublier de réserver sa juste part à ce qu'avaient de particulièrement attirant les promesses qu'elle faisait à son public. Comme toute littérature religieuse, elle offrait beaucoup: non seulement de fournir une lecture profitable, mais aussi d'ouvrir la vie morale, de révéler à tout lecteur attentif le grand secret de la vie. Elle était donc lue avec un zèle, une ferveur qui en compensait la diffusion restreinte et en rehausse, il faut le dire, la valeur littéraire. Ne doit-on pas attribuer une importance plus grande à ce qui formait la lecture presque unique d'une société entière, qu'à une simple lecture d'agrément? L'objet de ces traités invitait les lecteurs à peser chaque mot, à lire et relire des phrases dont la forme et l'allure ont dû pénétrer plus avant dans leurs esprits que n'auraient fait des textes qui ne prétendaient exercer aucune action morale.

On n'aperçoit sous son vrai jour ce que fut cette avidité de lecture qu'en tenant compte de deux faits. D'abord, cette littérature était proscrite. Il était non seulement difficile mais dangereux de l'avoir à soi. Si les mesures de répression, bien connues de quiconque étudie le XVI[e] siècle, n'en ont pas empêché la circulation et le colportage, elles en ont du moins fortement restreint la production même. Le total de la littérature réformée française avant 1550 s'élève à peu de chose, au regard de ce qu'il faudrait pour alimenter un réveil religieux. Force fut donc aux lecteurs de se contenter de ce qui leur tombait entre les mains en dépit de toute persécution, de lire et relire les manuels qu'ils possédaient, au lieu d'en chercher d'autres.

Le second fait est comme un complément du premier: nous étudions une littérature de martyrs. Très proche de la vie par son contenu comme par sa forme, elle l'était encore plus subtile-

(10) F. Buisson, 254. I. 93.

ment en ce qu'elle accompagnait des hommes au bûcher. C'est à cause des idées qu'elle renfermait que l'on consentait à mourir; le souvenir, la citation ou même le chant à haute voix de ces textes ont été dans la mort même la grande consolation de ceux qui, pour leur foi, avaient fait le sacrifice de la liberté. Ces sermons, ces instructions, ces psaumes et oraisons qui circulaient sous une apparence si anodine, en de minces livrets portatifs, devaient recéler quelque chose de très puissant, puisqu'ils ont poussé tant de gens, souvent «de basse condition», à rechercher la mort en les colportant, ou même en les lisant. (11)

Ce caractère particulier permet d'ajouter quelques précisions indispensables à l'idée de ce que furent l'étendue et la portée de la première littérature protestante. Dans un siècle de ferveur morale et de polémiques confessionnelles, il est très difficile, on le voit, d'établir une démarcation entre ce qui est littéraire et ce qui ne l'est pas. Il le faut, cependant, et la tâche est aussi importante qu'elle est compliquée. On a répété avec insistance que la Réforme n'a apporté dans la littérature que grossièreté, et qu'elle a étouffé l'invention artistique. Il convient de mettre en relief un fait complémentaire: la force morale qui inspirait l'expression fougueuse de ces idées, a eu des suites impondérables mais certaines au point de vue de la technique littéraire. Elargissant par son enthousiasme les cadres de l'argumentation populaire, elle a créé une prose nouvelle, une vigueur d'expression toute originale et fréquemment des rythmes nouveaux.

Notons-le bien, l'expression littéraire a été le grand véhicule des idées de la Réforme. C'est dans les écrits de Calvin et de Luther que les conceptions qui les animaient apparaissent avec leur véritable justesse et dans toute leur ampleur. Souvent malhabiles à donner une suite pratique à leurs idées, ils ne l'étaient jamais à les exprimer avec éclat. Et la question de valeur littéraire se pose au moins dans une certaine mesure pour les écrits qu'ils ont inspirés comme pour leur œuvre propre.

Cela nous excusera peut-être d'avoir cité par la suite maint développement qui pourra paraître n'avoir guère d'autre intérêt que de piété intime, discutable au goût de certains. Faut-il insister sur le fait que c'est tout autre chose que nous avons voulu dégager de ces textes? L'étude de n'importe quelle époque

(11) «Le fait de la persécution» est mis en lumière dans la première des *Etudes* de H. Hauser, 374.

veut qu'on se fasse aux formes d'expression et de pensée qu'elle s'est choisies. Si indifférent qu'il puisse être lui-même à cette piété d'une espèce particulière, l'historien ne saurait négliger une expression aussi caractéristique d'un siècle dont l'histoire intérieure demeure assez obscure.

⁂

Un mot enfin au sujet des principales divisions de ce travail. Les premières traductions de Luther en français ne sont que les emprunts les plus caractéristiques que la France ait faits à la littérature allemande au XVI^e siècle. Il s'agit de les situer parmi les autres tentatives grâce auxquelles Luther a pu être lu en français jusqu'à la fin du siècle, et dont quelques-unes des plus importantes émanent de la citadelle même du calvinisme: on est ainsi à même d'évaluer plus exactement sa réputation en pays étranger.

Notons-le une fois encore, c'est de sa réputation *littéraire* qu'il s'agit. Cette étude de littérature comparée ne nous paraît nullement compromise dans son principe par le fait que presque toutes les traductions françaises de Luther ont été faites d'après le latin. Si importants que soient les changements subis par l'œuvre en cours de route, ce que nous avons tâché de mettre en lumière, c'est le fait de son entrée en France et ce qu'en y arrivant elle a gardé de sa première forme littéraire.

Mais les déformations qu'imposaient à cette œuvre littéraire son passage et sa fortune à l'étranger demandent à être expliquées par des précisions diverses: en premier lieu sur les moyens et agents de cette pénétration, ensuite sur d'autres échantillons de littérature allemande, réformée ou profane, qui ont été également connus en France. Il faut enfin tenir compte de ce que le retentissement même de la Réforme allemande a suscité en fait de satires et écrits populaires de tout genre. Le nom seul de Luther a fourni aux polémistes et aux versificateurs un thème nouveau et fécond. La France a pris sa large part à ces luttes, qui retournaient en quelque sorte contre le réformateur ses propres armes de vulgarisation et de raillerie grossière.

Le champ est vaste et parmi tant de «petit faits significatifs» on risque erreurs et lacunes. Indiquons dès l'abord deux directions dans lesquelles nous aurions souhaité pouvoir compléter ces recherches. L'œuvre française de Lefèvre d'Etaples, si importante pour l'histoire de la première Réforme, mériterait une analyse que la rareté des textes, aussi bien que la nature

complexe des questions théologiques en jeu, ne nous ont pas permis de faire. Et le relevé des emprunts polémiques faits aux Allemands durant la deuxième moitié du XVI[e] siècle exigerait un examen approfondi de l'œuvre des grands polémistes réformés français, Viret et Du Plessis-Mornay, et de ce qu'ils ont connu de la Réforme étrangère. Ces enquêtes complémentaires, et d'autres qu'appelleraient peut-être les différentes parties du sujet tel qu'il a été compris, peuvent du moins indiquer combien est difficile à établir le bilan exact de ce que la France a pu utiliser de la littérature de la Réforme allemande, des conditions dans lesquelles elle l'a fait, et des profits qu'elle en eut. (12)

---

(12) L'historique de notre sujet serait incomplète sans une mention de deux érudits encore, d'abord de M. G. Lanson qui dans son *Histoire* aussi bien que dans le *Manuel bibliographique* s'est montré averti d'une influence luthérienne dans la littérature française avant 1550, et en second lieu de l'Abbé Paquier qui dans l'appendice bibliographique à l'article *Luther* du *Dictionnaire de Théologie Catholique* (t. IX. fasc. 75 [1926]. col. 1331) a fourni la seule liste tant soit peu complète des traductions françaises.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE LUTHER

«Personne ne fut plus lettré, plus écrivain, plus harmoniste par la langue et le style. Il n'y a rien à comparer aux symphonies immenses de Michel-Ange et de Rubens, que certaines pages de Luther, comme son récit de la diète de Worms, plusieurs de ses préfaces. Toutes choses au niveau de Bossuet, mais avec des accents poignants, profonds, intimes, humains, que n'eut pas l'orateur officiel de l'Eglise de Louis XIV. Son magnifique récitatif est bien peu entraînant devant la trombe de Luther.» (1)

Tel est, en 1855, l'avis de Michelet, et il semblerait bien qu'après un jugement aussi favorable on n'ait plus à faire en France les preuves du génie littéraire de Luther. Mais de même que bien d'autres aperçus dans l'œuvre du grand historien, — au moins en ce qui concerne le XVI^e^ siècle, — celui-ci a été laissé dans l'ombre, au point qu'il ne s'est trouvé personne pour le réfuter, bien loin d'en tenter la justification. L'allure enthousiaste de la phrase, l'audace de la comparaison avec Bossuet, l'ont sans doute fait passer pour une boutade fougueuse, peu digne d'examen sérieux. N'y a-t-il pourtant pas autre chose qu'un enthousiasme irréfléchi dans un jugement qui fait de Luther un grand écrivain, qui lui attribue non seulement l'habileté verbale, mais le génie littéraire? C'est ce que pourrait seule démontrer une analyse du style, du vocabulaire, des moyens littéraires de son œuvre allemande.

Chose curieuse, dans l'océan qu'est la bibliographie de Luther ce côté de son activité n'a guère trouvé place. Diverses études ont tâché de marquer l'importance du créateur de la langue allemande moderne, ce qui n'est pas du tout la même chose. On a étudié le théologien, le moraliste, les idées, l'œuvre historique sous tous leurs angles. Mais il est étrange de voir un homme qui a passé la moitié de sa vie à écrire, dont les œuvres ont touché un public plus vaste sans doute que celui de tout

---

(1) *Histoire de France,* X, La Réforme, p. 101.

autre auteur contemporain, signalé simplement dans les manuels d'histoire littéraire comme traducteur de la Bible et remanieur de quelques naïfs cantiques. L'influence énorme, et admise, de la Bible de Luther dans la littérature allemande ne saurait être confondue avec son talent littéraire que grâce à une grave erreur de perspective et de méthode. Ce serait dire que l'homme qui a su créer une langue si riche, si populaire, si géniale en reproduisant les Psaumes, les Prophètes, les Evangiles et les Epîtres de S. Paul, s'est montré dénué de cette capacité aussitôt qu'il s'est mis à composer de son propre chef, et que par conséquent la plus grande partie de ce qu'il a écrit est sans importance pour la littérature.

Une pareille façon de voir semble tout aussi déplacée dans une étude critique de Luther que la vieille piété luthérienne qui croyait voir en tout écrit du maître une œuvre du Saint-Esprit. Ce qui importe pour l'étude de l'écrivain, et à plus forte raison pour celle de sa fortune à l'étranger, c'est qu'on s'efforce de séparer, à travers l'œuvre entière, l'intérêt historique ou théologique des divers écrits d'avec leurs qualités littéraires. Par là seulement, on arriverait à résoudre les problèmes qui se posent préalablement à tout jugement de Luther écrivain. Dans une étude comme celle-ci, il est impossible d'ouvrir tout au long une enquête pareille, mais on doit au moins indiquer l'étendue de l'œuvre, en faire valoir les principales qualités littéraires, et justifier par quelques exemples un point de vue dont il n'existe pas d'exposés connus et détaillés auxquels on puisse se référer.

Dès l'abord, on se heurte aux difficultés. Plus qu'aucune autre, cette œuvre est difficile à saisir dans son ensemble. Elle est à la fois vaste et informe, émiettée et inégale. Accomplie d'un but à l'autre sans le moindre souci artistique ni le plus léger scrupule de composition, elle n'est souvent littéraire que par hasard et malgré elle; on a donc toujours à se demander en quelle mesure l'effet de tel ou tel écrit tient de la forme ou du style.

Les dates et les éditions

Les grands réformateurs du XVI[e] siècle ont énormément écrit, Luther autant que les autres. En latin d'abord. Des sermons, des traités de polémique, tels que les *Vœux Monastiques*, et le *Serf Arbitre*, de volumineux commentaires sur les Ecritures. Avec cela, son œuvre allemande ne laisse pas d'être considérable, et assez déconcertante à première vue. Au

total, le relevé de ses publications dépasse les 300, y compris les différentes parties d'une traduction gigantesque, plus une trentaine de cantiques. Elles s'échelonnent sur plus d'un quart de siècle, dont presque chaque année a vu paraître au moins un écrit d'importance.

Le flot est à son maximum dans les années 1520 à 1527. Dès 1517 paraît l'exposition des Psaumes pénitentiaux; en 1518 et 1519, de célèbres sermons tels que ceux des Indulgences, de la Passion, de la Préparation à la Mort; mais la production de 1520 et 1521 est stupéfiante. On connaît les trois grands écrits, l'*Appel à la Noblesse allemande*, la *Captivité babylonienne* et la *Liberté de l'Homme Chrétien*. Il faut y ajouter l'exposé très soigneux et détaillé des *Bonnes Œuvres*, des écrits polémiques contre Eck et la Papauté, des manuels comme la *Confitendi Ratio*, le recueil *Eyn kurz Form...* et des sermons tels que celui *vom Neuen Testament, das ist von der heiligen Messe*. Pour 1521, des écrits sur la Confession, la Messe, une justification en allemand et en latin des articles qu'il a avancés, et les Expositions du Magnificat et de l'Evangile des Dix Lépreux. En 1522, les traités du *Mariage*, des *Deux Espèces du Sacrement*, des *Traditions Humaines*, des *Vœux Monastiques*, d'autres contre les Evêques et la Bulle papale, et en dernier lieu le fameux *Betbüchlein*.

Pour nous en tenir aux œuvres les plus marquantes, suivent, en 1523 *Von Weltlicher Obrigkeit;* en 1524 l'Appel aux Magistrats pour fonder des Ecoles, et le traité *Von Kaufshandlung und Wucher;* en 1525 la réplique définitive à Carlstadt: *Von den Himmlischen Propheten*, et les écrits de la Guerre des Paysans; en 1526 *das Papsttum mit seinen Gliedern bemalet und beschrieben*, et le complément du traité du magistrat dans l'écrit: *Ob Kriegsleute auch in seligem Stande sein können;* en 1528 paraît la dernière déclaration de Luther dans la querelle avec les Sacramentaires: *la Grande Confession de la Cène*. L'année suivante, les Catéchismes, et, en 1530, la *Predigt dasz man Kinder zur Schule halten solle*, et la *Lettre sur l'art de traduire*. A partir de cette date, les grands écrits se font plus rares. En 1531 paraît la *Warnung an seine lieben Deutschen;* deux ans plus tard, *Von der Winkelmesse und Pfaffenweihe;* en 1539 *Von den Konziliis und Kirchen;* en 1541 *Wider Hans Worst*, et moins d'un an avant sa mort l'attaque *Wider das Papsttum vom Teufel gestiftet*.

Ces quelques titres ne sont pour ainsi dire que des jalons posés au long d'une œuvre touffue (2); ils permettent pourtant de juger le caractère de l'ensemble: écrits d'occasion pour la plupart, d'exégèse aussi, traitant de traditions ou de réformes ecclésiastiques, de la vie morale; le but est presque toujours la vulgarisation ou la polémique. Cette énumération des sujets traités par Luther ne donne du reste qu'une idée assez incomplète de son activité. Il faut se rappeler qu'il était avant tout prédicateur. On a de lui, pour presque chaque année, un gros volume de sermons, dont le total doit être inférieur à ceux qu'il a prêchés. A côté de cette incessante cure d'âmes son occupation principale était sa traduction des Ecritures, et ce labeur ne cesse pas avec la publication de la Bible entière en allemand, en 1534. A part la revision constante qu'il y apportait, une traduction latine l'occupait aussi, de sorte que les écrits qui forment ses «Œuvres» ne sont qu'une mince partie de ce qu'il a produit. Il ne revisait pas que sa Bible. Aucun de ses écrits n'était considéré par lui comme achevé; il les amplifiait au besoin. C'est ainsi que la première explication du Pater, datée de 1518, fut reprise en 1519, incorporée dans la *Kurze Form* de 1520, et ensuite dans les éditions du *Betbüchlein* à partir de 1522. Dans les Catéchismes de 1529 se trouve, remanié, l'essentiel de la *Kurze Form* et du *Betbüchlein*.

On sera plus à même d'apprécier cette littérature si l'on connaît quelque chose de l'accueil qu'elle a reçu à sa première apparition. Bien qu'il soit malaisé d'établir l'état exact des choses, on a eu raison de parler d'un succès de vente sans pareil pour l'époque. Le nombre des éditions prouve une diffusion aussi large que rapide; ainsi le petit *Sermon von Ablasz und Gnade* a été réimprimé, de 1518 à 1520, plus de vingt-trois fois. Du sermon de 1519 *Von der Betrachtung des Heiligen Leidens Christi* on connaît également plus d'une vingtaine d'éditions. de l'*Appel à la Noblesse* on vendit plus de quatre mille exemplaires en trois semaines; il y eut treize éditions en deux ans; de la *Liberté* dix-huit avant 1526. Les chiffres pour les principaux écrits de l'année 1522 montrent que l'enthousiasme ne

---

(2) Un relevé complet a été tenté par P. Sinthern, S. J. dans le troisième volume de la biographie de Grisar, *361*, et par G. Kawerau, *396*.

passait pas avec l'année des grands écrits réformateurs. Il y eut treize éditions de l'écrit *Von Menschenlehre zu meiden;* de celui contre les Evêques, et de celui des Deux Espèces du Sacrement, douze; de la *Treue Vermahnung zu allen Christen* et de l'*Unterricht von den Heiligen,* dix; du livret sur le mariage, onze; et du *Betbüchlein* trente-cinq jusqu'à l'an 1545. Durant les douze années qui suivent son apparition, le *Nouveau Testament* eut seize éditions à Wittemberg seulement. On a calculé qu'un tiers des écrits allemands vendus dans les cinq années 1518 à 1523 portaient le nom de Luther. (3)

Ces chiffres font comprendre comment Luther a fait la fortune de Melchior Lotter et de Hans Lufft, celui-ci Bürgermeister de la ville, un des plus riches et des plus respectés de ses concitoyens. Ou encore pourquoi Capiton a demandé quelque chose de Luther à imprimer pour se libérer de ses dettes. On a cité ce succès foudroyant comme preuve de la diffusion du dialecte saxon par toute l'Allemagne, mais telle n'est pas l'unique conclusion imposée par cette extraordinaire statistique. L'existence d'un public si nombreux et si avide justifie à lui seul une étude de ce qu'il lisait. Si ce n'était pas de la haute littérature, elle avait au moins le cachet de la popularité. L'étudier est donc pénétrer dans l'histoire sociale et dans la culture de l'époque.

A en juger d'après le nombre décroissant des éditions, on constaterait, à partir de 1523, une diminution sensible d'intérêt pour les ouvrages de Luther. Les écrits sur la Guerre des Paysans sont encore épuisés très vite; on connaît dix-sept éditions de l'*Ermahnung zum Frieden,* et plus d'une vingtaine du livret *Wider die räuberischen und mörderischen Rotten der Bauern. Le Vom Greuel der Stillmesse* en a eu treize, et le Commentaire sur Jonas, quatorze avant 1531; mais à part les Catéchismes, ce n'est plus le délire de 1520 et 1521. Il y eut huit éditions de la *Grande Confession,* de la *Lettre sur l'art de Traduire,* cinq; et du *Von Winkelmesse und Pfaffenweihe* trois seulement. Le *Traité des Conciles* n'en eut également que trois et *Wider Hans Worst* quatre.

Il est évident que le succès des premières années ne s'est pas maintenu, et le fait est d'ailleurs naturel. Les écrits de Luther

(3) Paul Pietsch, *480.* 52. s.

n'avaient plus leur caractère de nouveauté hardie; ils n'étaient pas non plus les seuls à solliciter l'attention du public. A partir de 1530 Luther n'est plus que l'un parmi plusieurs écrivains qui mettent en œuvre sous des formes diverses les matières que pendant quelques années il avait été le seul à traiter. Du reste à s'en tenir aux chiffres on risque d'exagérer une diminution de popularité qui semble avoir été peu perceptible. Les imprimeurs de Wittemberg ne cessaient de faire d'excellentes affaires. Ils tiraient même de leur travail des bénéfices plus considérables, car ayant pu multiplier et perfectionner leurs presses ils donnaient des tirages plus forts, et empêchaient ainsi les réimpressions illicites qui avaient dû les gêner en 1520 (4). On le remarquera, ce fait explique en partie le peu d'éditions signalées pour des écrits d'un grand retentissement tel que le traité sur les Conciles, ou *Wider Hans Worst.*

Il est donc clair que la statistique des éditions après 1530 ne donne aucun droit de conclure à un affaiblissement de talent littéraire. Les historiens constatent dans les dernières années de Luther un «repli», les idées ont dû se cristalliser, la force entraînante se ralentir quelque peu, le moine fougueux faire place au grave docteur. Quoiqu'il en soit, on ne saurait, semble-t-il, taxer l'écrivain du même grief. Certes, l'idéaliste de 1520 n'inspire plus les traités de 1539, mais du point de vue littéraire les derniers écrits ne paraissent pas inférieurs à leurs devanciers. La fougue polémique n'est pas moins âpre, le style est tout aussi hâché, les images et les proverbes aussi abondants que dans les œuvres précédentes.

Cette sèche énumération d'œuvres et d'éditions a indiqué en passant quelques aspects du talent littéraire de Luther; il s'agit maintenant d'en donner une esquisse. Comment se fait-il — toute considération historique mise pour le moment à part — qu'on puisse parler de haute littérature à propos d'une œuvre aussi morcelée, aussi disparate? En un mot la qualité littéraire de cette œuvre paraît dériver de l'accord entre l'auteur et le moyen d'expression qu'il s'est choisi. Luther est grand écrivain, par cela même qu'il y a en lui un artiste, un homme du peuple, et un génie religieux et qu'il s'est créé un style où tous trois ont pu donner chacun sa mesure.

---

(4) v. M. Luther: Neue Wege unserer Lutherbibliographie. W. 30^3. x.

L'homme du peuple et l'artiste

L'homme du peuple d'abord. La première remarque qui s'impose lorsqu'on le lit, et qui déjà donne un caractère particulier à tout ce qu'il écrit, c'est le souci constant d'arriver à l'expression la plus simple. En vrai prédicateur il veut annoncer, expliquer, et tout spécialement expliquer au plus grand nombre possible d'esprits, donc de manière à être compris par tous. Ce qu'il annonce a une valeur pour tout être humain; il tâche donc de l'exprimer dans les termes les plus largement humains, de le réduire au moyen terme, pour ainsi dire, en excluant toute application particulière. L'effort pour simplifier, pour s'en tenir à l'essentiel, s'explique dès qu'on pense au prédicateur, qui recherche le contact avec son auditoire. Cette marque de toute son activité devient un élément de son œuvre littéraire. De là les redites, l'insistance presque fâcheuse sur des points toujours les mêmes; de là également la force superbe qu'il emploie à développer et à varier les quelques vérités qui lui tiennent à cœur. Dans son acharnement à faire comprendre l'essentiel il le répétera de toutes les façons, usant des images les plus variées, les plus familières, de celles qui doivent toucher au plus vif l'entendement de ceux pour qui il écrit.

Par là il a en quelque sorte *laïcisé* la religion. Il n'a parlé que d'elle, mais sans jamais devenir monotone, parce qu'il a pris des exemples concrets parmi les multiples données pratiques de la vie de tous les jours. On a plusieurs fois remarqué la variété de ces exemples et le nombre étonnant de proverbes qui se rencontrent dans ses œuvres. Ce ne sont que des moyens divers d'atteindre au même but, faire sentir aux gens du peuple que son message était à leur portée, qu'il prêchait quelque chose qui les regardait de près, qui était aussi clair que le jour et que le bon sens suffisait à comprendre.

Ainsi dans les argumentations les plus serrées il recourt aux images les plus banales. Combien de fois ne cite-t-il pas le cas du citoyen, avec ses devoirs envers le corps, des privilèges desquels il jouit, ou de l'ivrogne de qui il est ridicule d'attendre une réponse raisonnable. Le même ton donne le caractère et le but de l'exemple: «Nimm ein exempel...», «Und das wyr auff der groben synlichen gleichnisz bleyben...» Des expressions de ce genre se rencontrent partout et ne sont que l'indice extérieur de l'éternel désir de se faire comprendre, coûte que coûte; désir qui ne recule devant aucune crudité

capable de rendre les choses sous leur aspect vivant et familier. Ainsi c'est la banalité des images parfois qui en faisait en même temps la justesse, et ce que l'on voudrait prendre de nos jours pour vulgaire n'est souvent qu'un procédé conscient et déterminé. Pour Luther l'ancienne distinction entre le sacré et le profane n'existe plus: à tout moment il fait entrer le sacré dans le domaine du profane; il le conçoit souvent sous les traits du profane.

D'autant plus volontiers, d'ailleurs, que ce n'est pas uniquement par fidélité à son dessein. Ce qu'il fait pour les autres il l'a déjà fait pour lui-même; les choses lui sont devenues à tel point claires et vivantes, qu'il ne peut s'empêcher de les traduire en des images naturelles et familières. Ainsi il concrétise tout. Le salut des hommes par Christ lui paraît un don, mais il ne se contente pas de le dire tout court; il le sent au point de *voir* l'acte, et de le voir sous des circonstances connues aux hommes; ainsi il en parle comme d'une grosse somme donnée par un prince à un mendiant. De même le pécheur lui apparaît comme un homme robuste, lié de cordes et impuissant jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de couper le nœud.

Un moyen de saisir ce caractère foncièrement populaire de l'œuvre de Luther serait d'examiner la façon dont il a parlé de la foi, son sujet par excellence. Ce qu'il en a dit de meilleur a toujours la forme d'images; tantôt c'est la comparaison avec l'amour dans le mariage, qui rend toutes choses faciles et agréables; tantôt c'est le joli anneau qui unit toutes les vertus et sans lequel il n'y aurait plus de rapport entre elles.

Il n'est guère besoin de le faire remarquer, le fait de choisir ou de varier ces images, ces représentations concrètes d'une réalité quelconque, est déjà un procédé artistique. L'auteur étant incapable de penser ni de voir les choses intellectuelles autrement que sous forme d'images, presque chaque phrase représente un travail de création. Son langage ne peut être que pittoresque; surtout la vie de l'esprit, intérieure et invisible, s'y traduit en figures d'actes et de gestes physiques. A choisir des exemples de cette transformation l'embarras n'est que trop grand. Elle vaut, d'ailleurs, moins par le caractère soigné ou artistique des témoignages isolés que par la spontanéité et la fraîcheur qui les font jaillir partout dans l'œuvre. Ainsi la parole de Dieu, qu'il s'agit de saisir dès qu'on la découvre «denn das sollt ihr wissen, Gottis wort und gnade ist ein

farender platz regen, der nicht wider kompt, wo er eynmal gewesen ist. (5)» Ou un simple fragment du *Taufbüchlein* où le pasteur recommande l'enfant à Dieu: «Thu ihm auff, Herr, die thur deyner gutte.»

Citer des exemples de ce genre sans le contexte, c'est déjà, semble-t-il, leur faire violence et faire par grossissement une qualité artistique éminente de ce qui est un simple don de présentation vivante, commun à la plupart des écrivains du XVI[e] siècle. Mais si insignifiantes qu'en paraissent les manifestations, ce n'en est pas moins la qualité primitive du tempérament littéraire de Luther, et par l'ensemble même quelque chose de très caractéristique d'un certain genre de littérature didactique de l'époque. C'est le flot constant d'images et de figures populaires qui rend cette prose susceptible d'une si étonnante variété. Bref, c'est sur ce fond populaire que travaille l'artiste.

On entrevoit le mécanisme du procédé dans les cas où il ne trouve pas d'emblée son image, souvent parce que plusieurs à la fois se présentent à lui; voulant à tout prix traduire son idée, il les prend toutes et choisit ensuite celle qu'il lui convient de développer. On remarquera dans le passage suivant combien l'image définitive est éloignée de la première qui lui est venue à l'esprit. Il semble tâter celles qui se présentent, passant à d'autres jusqu'à ce qu'il tombe sur une image qui lui paraît susceptible de rendre plus amplement sa pensée. De façon caractéristique le développement même qu'il lui donne se rattache à un souvenir de la Bible, par où il revienne en quelque sorte à son point de départ. Le passage se trouve dans le sermon de 1519: *Von dem hochwürdigen Sakrament des heiligen wahren Leichnams Christi und von den Bruderschaften* (6). «Alszo ist unsz das sacrament eyn furt, eyn bruck, eyn thur, eyn schiff und tragbar yn wilches und durch wilch wir von disser welt faren ynsz ewige leben. Darumb ligt es gar am glauben, dan wer nit glaubt, der ist gleych dem menschen der ubirsz wasser faren soll, und szo vortzagt ist, das er nit trawet dem schyff, und musz alszo bleyben, und nymmer mehr seligk werden, die weyl er nit auffsitzt und ubir faren will, das macht

(5) *An die Ratsherrn...* C. II. 446.
(6) C. I. 207.

die synlickeit, und der ungeubte glaub, dem die fart sawr wird, ubir des todts Jordan, und der teuffel auch grawsamlich dazu hilfft.»

Ce penchant inné à personnifier toute idée, à la rapprocher du lecteur sous une forme concrète et qui lui est familière, prend une ampleur inattendue du fait que Luther écrit surtout pour faire sentir le sens de la religion, et en particulier de la religion chrétienne. Les grands faits et les grands principes qu'il doit exposer ne restent pas, on le pense bien, tels quels dans son œuvre. Il les revêt de son imagination primesautière; au dire de ses adversaires il les déforme. Il serait facile de montrer comme chez lui Christ paraît presque vivant, toujours par des actes bien plus que des doctrines, comme ses gestes sont décrits avec un réalisme qui donne à lui seul un cachet littéraire au sermon le plus insignifiant.

A cet égard, la façon dont Luther se sert du *dialogue* a son importance. C'est par là qu'il évoque devant le lecteur l'influence pénétrante de la religion dans la vie des hommes. Il fait parler Christ pour expliquer son œuvre de salut. Constamment on trouve sous sa plume des expressions telles que: «C'est comme s'il te disait» ou: «Regarde comme il te parle». Le procédé est d'ailleurs général. Le bon prince, par exemple, dans le *Traité du Gouvernement Civil* «soll Christum yn seyn augen bilden und also sagen, Sihe Christus der ubirst furst ist komen und hat mir gedienet nicht gesucht, wie er gewallt, gütt und ehre an myr hette.»

Luther use de ce procédé de toutes les manières; une des plus efficaces est pour lui d'interpeller brusquement lui-même, à la fin d'un argument, Dieu ou Christ. Les dernières lignes des *Articles* dits de Smalcalde, rédigés en 1538, sont pleines de scepticisme: il n'en a rédigé que très peu parce qu'au fond il doute qu'il y ait la moindre utilité à discuter encore; tant qu'on n'obéira pas à la parole de Dieu, toute argumentation est oisive. Le véritable état d'esprit du passage s'exprime par les quelques mots mis comme par parenthèse: «Ah, lieber Herr Jhesu Christi halt du selber Concilium und erlöse die deinen durch deine herrliche zu kunfft.» On a trop souvent cru voir sous de pareils élans simplement un sentiment spécial de piété. C'est plutôt toute une psychologie; elle est encore à étudier et n'apparaît pas dans la littérature sans laisser une empreinte très individuelle.

Si le bien est représenté dans la religion sous les traits et par les gestes même de Christ, les forces du mal ne manquent pas de prendre une personnification analogue. Le diable et les mauvais esprits apparaissent constamment dans l'œuvre de Luther et lui donnent un caractère tout à fait particulier, très important pour l'histoire de cette œuvre à l'étranger. On a jugé malaisé de déterminer jusqu'à quel point Luther partageait les superstitions de son époque, les fréquentes évocations du diable, tel qu'il apparaît dans son œuvre, dérivant d'un double procédé. Allemand du nord, fils de mineur, il est naturel que Luther ait partagé la croyance de son entourage aux forces occultes et mystérieuses de la nature; et ne fût-ce que par là, la diffusion de son œuvre à l'étranger aurait de l'intérêt en tant que pénétration d'une forme inférieure de mysticisme nordique, caractéristique du pays et de l'époque d'un Paracelse et d'un Faust.

D'autre part, l'évocation du diable dans les écrits de Luther n'a souvent rien de commun avec de pareilles survivances; c'est un simple moyen littéraire et, inconsciemment, artistique. Luther était trop pénétré de sa religion pour que d'autres croyances eussent sur lui une large influence; mais la vie morale précisément, qui lui apparaissait sous un jour si âpre et si réel, lui offrit la figure du diable comme symbole des forces du mal en général. En partageant lui-même comme en expliquant aux autres les luttes de l'âme chrétienne, il devait se figurer le penchant de l'homme au péché, et cette tendance qu'a le monde d'aller en toutes choses contre la volonté divine, sous les traits vivants d'un personnage malin, habile, puissant, que déjà la mythologie chrétienne et la superstition populaire lui présentaient comme une réalité. Voilà ce qui donne lieu à un travail d'invention et de création littéraire du genre de celui qu'on a déjà remarqué.

Cet esprit malin prend dans son œuvre des traits grotesquement exagérés. Il est partout, à comploter contre Dieu en séduisant les hommes. C'est lui le grand ennemi de tout chrétien, le tentateur suprême qui surprend à l'heure de la faiblesse et qui est à redouter plus que tout malheur extérieur. On connaît le célèbre récit, si vivant et si moqueur à la fois, de son apparition un soir dans le cabinet d'étude de Luther. Quelquefois il est figuré comme un dragon ou un serpent; il dirige toute une armée de mauvais esprits qui empoisonnent même l'air au sein duquel ils volent. Son grand grief c'est l'œuvre de réforme entamée

par Luther — il fait son possible pour la gâcher à tout instant: tout désastre qu'elle subit est donc considéré comme intervention directe de Satan.

On voit quelle importance littéraire peut avoir un moyen de ce genre aux mains d'un écrivain d'un tour d'esprit si dramatique. Sa conviction religieuse elle-même s'exprimait dans la joie qu'il éprouvait à combattre le diable, son tempérament littéraire l'a entraîné à grossir les menus détails de ce combat. Il paraît avoir voulu s'en excuser une fois: «Ich bin dazu geboren, das ich mit den rotten und teufeln mus kriegen und zu felde ligen, darumb meine bücher vil stürmisch und kriegisch sind (7).» Comme il l'a dit autre part, ce n'était pas une dispute de sophiste qui s'engageait, quand on se mettait à contrecarrer Satan. (8)

Cette dispute il l'a menée sur tous les tons; sa polémique était personnelle au point de montrer l'homme entier, son humour aussi bien que sa colère, la moquerie frôlant la crainte élémentaire devant les choses pleines de mystère. Une si multiple variété de ton est au point de vue artistique d'une évidente importance, en premier lieu pour la façon rapide et souvent incongrue dont Luther passe du sérieux le plus profond à un ton de rude plaisanterie, sur lequel il bafoue ce qu'il vient d'exécrer. C'est en partie l'invention littéraire, semble-t-il, qui est ici à la base. Dans son zèle ou dans sa rage il décrit d'une plume si impétueuse que le concept devient presque ridicule; la description fait paraître d'une façon si physique l'image devant les yeux qu'il n'y a plus qu'un pas à faire pour la rendre grotesque. La contre-partie à l'âpreté de cette polémique est une certaine fantaisie, amenée par la façon pittoresque de voir les choses. Pour exposer son idée, Luther n'a pas seulement recours à des images réalistes ou familières qu'il laisse tomber aussitôt qu'elles se sont présentées à son esprit. A leur tour, ces images le conduisent à d'autres, ou à des réflexions assez éloignées de l'idée originale. On pourrait citer maint exemple tiré de ses attaques contre la puissance papale.

Il n'est guère besoin de faire remarquer comment un pareil sujet a en quelque sorte suscité toutes les violences, toutes les

---

(7) Cité d'après W. 30^2. 68 par Klingner, *398*. 39.

(8) *Von beider Gestalt des Sakraments zu nehmen.* C. II. 312.

invectives dont Luther pouvait disposer. Comme il discernait dans la Papauté le contraire presque du christianisme, un système qui tuait la conscience individuelle, et où il voyait la richesse et la pompe extérieure couvrir la pauvreté spirituelle et la pleine déchéance morale, il ne cessait de la fustiger en la comparant à l'humilité d'une vie véritablement chrétienne; jamais il n'a manqué de tirer parti du contraste criant entre le faste et la simplicité, souvent en des termes si crus qu'on voit se produire justement le phénomène qui nous occupe. La description est si poussée, à cause du mouvement de la phrase et du pittoresque dans les images, qu'elle prête inévitablement au ridicule. Luther s'est laissé aller à sa rage contre une abomination spirituelle et finit par se moquer de ce qu'a d'ébahissant le contraste entre ce qu'est la Papauté et ce qu'elle prétend être. Tel développement décrira les divers degrés de la hiérarchie qui se donne pour la sainte église chrétienne, prêtres, évêques, archevêques, jusqu'au Pape: «Da sitzt der Rattenkönig.»

A ne voir en de pareilles boutades que de l'irrévérence, on passe complètement à côté du procédé. Luther en écrivant perd toute notion que c'est du Pape qu'il parle; il ne voit plus pour le moment que la gradation inique, dont les divers degrés sont d'autant plus insupportables qu'ils ont plus de puissance; enfin, pour flétrir la tyrannie à son comble, il recourt de façon toute intuitive à une figure des contes populaires.

Les formes que revêt cette fantaisie sont multiples et, dans la plupart des cas, assez confuses. Luther écrivait trop vite pour s'arrêter à un effet artistique; ce n'était pour lui qu'un moyen, auquel il en ajoutait d'autres, en revenant à son premier ton, sans voir ce qui de l'un à l'autre pouvait grincer. Il lui arrive, par exemple, de réfuter un article de la Bulle papale qui prétend que le remords du pécheur lui procurera la rémission de ses péchés. Mais c'est forcer la main à Dieu, s'écrie Luther, que dire qu'il faut absoudre quelqu'un qui a des remords, mais peut-être ne croit pas du tout au salut offert par Christ. Et dans son esprit une pareille impiété prend une forme vivante et dramatique; c'est comme si le Pape *ordonnait* à Christ de pardonner aux hommes leurs fautes. Avec sa vive imagination, il n'en reste pas à la simple protestation, mais donne le tableau de ce qu'il voit, d'où le développement suivant: «Wenn yhe der Bapst unnd seyne heiligen szo wirdig seinn, das got umb

yhrer rew willen die szund vorgeben musz, were mein rad, er setzt sein dreyfeltige kron auff, und sattelt seinen hengist mit golt und perlen, ritte yn alle seiner pracht fur got, und trotz yhm mit seiner eigenn groszern wirdickeit, und wolt er yhm nit sund forgeben, das er yhn vorbannet, und ausz dem himmel jagt, wo wiltu doch zu letzst hynn, du teufliche hoffart?» (9)

On voit combien cette incohérence donne peu de prise aux critères habituels, puisque le désordre paraît être ici l'ordre, et que la rapidité du mouvement remplace tout effort de composition attentive. Le mélange des tons est tel qu'on a quelque peine à distinguer dans un développement les divers éléments qui le composent. Toujours dans le parler du peuple, on retrouve des accès de fantaisie d'une hardiesse étonnante, amenés en général par le pouvoir d'envisager les choses à l'état vivant, qui demande à la langue pour traduire ses impressions des termes également vivants et parfois excessifs.

Un des écrits qui mériterait, au point de vue littéraire, un examen détaillé est le livre sur le mariage, publié en 1522. Outre le rapprochement dialogué et génial de la raison et de la foi qui, sous les espèces de deux femmes, plaident l'une pour et l'autre contre le mariage, il y aurait lieu de citer plusieurs passages où par endroits le ton familier du traité s'élève, par l'effet de la conviction qui anime Luther ou de l'imagination qui à chaque instant l'entraîne, à des développements pittoresques et imprévus. Voici le passage où il se demande si les rieurs sont vraiment du côté de celui qui se moque des petits ennuis qu'apporte le mariage:

«Nu sage myr, wenn eyn man hyngienge, und wussche die windel, odder thet sonst am kinde eyn verachtlich werck, und yderman spottet seyn, und hielt ihn fur eyn maulaffe und frawen man. Szo ers doch thet ynn solcher obgesagter meynung und christlichen glawben. Lieber sage wer spottet hie des andern am feynsten, Gott lacht mit allen engeln und creaturen nicht das er die windel wesscht, sondern dasz ersz ym glawben thut. Jhener spotter aber, die nur das werck sehen und den glawben nicht sehen, spottet Gott mit aller creatur, als der grosten narrn auff erden, ja sie spotten sich nur selbs, und sind des teuffels maulaffen mit yhrer klugheyt.» (10)

C'était peut-être cette façon brusque et bizarre d'enlever d'un coup le débat aux apparentes petitesses de détail pour le situer en quelque sorte sub specie aeternitatis, en présence

(9) *Grund und Ursach aller Artikel*, 1521. C. II. 94.
(10) *Vom ehelichen Leben*, 1522. C. II. 353.

même de Dieu et des anges, qui produisait l'effet le plus considérable dans le bouleversement général des esprits à la lecture de Luther.

Le style

Reste à considérer l'outil dont disposait comme artiste l'écrivain réformateur, son moyen d'expression proprement dit, sa prose. On ne s'attendra pas à trouver ici une analyse de cet instrument merveilleux; ce pourrait être l'objet d'un livre, a condition d'avoir une connaissance approfondie de la langue et de la psychologie du XVI^e^ siècle. On ne saurait qu'indiquer quelques traits saillants par où il semble que cette prose devient littéraire. Et tout d'abord on oublie le plus souvent jusqu'à quel point elle diffère de l'allemand de nos jours. Ce qu'on a dit en discutant la prétendue grossièreté de cette littérature, s'applique de tout point à la prose de Luther: «Sein Deutsch musz immer erst in unser Deutsch übersetzt werden» (11). On a pu s'en rendre compte par les courtes citations faites plus haut; non seulement les mots n'ont pas leur signification actuelle, mais tous les procédés de la composition sont autres. L'humour, la satire, la colère, tous les états d'âme enfin qui s'y trouvent représentés, nous paraissent trop crus, et laissent peu voir le talent littéraire qui s'y fait jour. Nous avons dit comment les tons s'enchevêtrent au cours d'un même passage, gênent l'expression complète de chacun d'eux, et donnent un mélange qui est presque le propre de cette littérature intense et combative.

Le caractère d'une telle prose vient aussi de cette intensité. Elle est saccadée: ce qu'il y a là d'harmonie s'obtient par voie d'accroissement; les parties de la phrase s'enchaînent, mais on a rarement l'impression qu'elles vont vers un effet prévu. Une composition de ce genre prête aux digressions de toute espèce; on n'a qu'à lire les traités d'un Osiander, d'un Brenz, les histoires d'un Fischart pour voir à quelle confusion effroyable la langue du siècle allait aboutir. Comment donc peut-on parler d'un art de la prose chez Luther? On peut dire que sa maîtrise de la langue s'affirme par au moins trois procédés.

D'abord il sait s'y adapter. Dans cette langue saccadée il coule ses moyens d'expression saccadés eux aussi. Il développe

(11) H. Bœhmer, *239*. 155.

un sujet par impressions successives, par petits traits, plutôt que d'après une argumentation suivie. La plénitude même de son vocabulaire l'y invite; on remarque comment il use de l'énumération, des substantifs rattachés l'un à l'autre, en forme de liste, sans qualificatif et qui, à force d'être courts et nombreux, donnent la sensation de mouvement, parfois rapide. Il sait éviter les heurts entre les phrases courtes par ce moyen très simple: répéter à plusieurs reprises le début; de là vient la force de tel réquisitoire contre les Papistes, dont les différentes parties sont amenées par les mots: «Es ist offenbar worden...» Personne n'a su mieux que Luther être bref; il décrira tout un système d'avarice et d'oppression par deux termes composés: «gelltnetz und seelstrick». C'est cet esprit laconique qui attire toujours l'épigramme: il a beaucoup à dire et redoute la phrase longue.

En second lieu, c'est encore la plénitude verbale dont il dispose qui lui permet d'étendre et d'arrondir les cadres de son langage, et d'obtenir des effets de plus longue haleine; son style est pittoresque à force de mettre des termes concrets à la place d'idées; il se contente rarement d'une épithète unique; il amplifie la conception originale en ajoutant d'autres images, en les développant à mesure qu'il sent la phrase capable de les porter. Ainsi, bien que ses phrases semblent parfois touffues et bourrées, on les trouve rarement surchargées au point d'être lourdes ou traînantes. Il sait combiner à merveille les divers moyens d'expression, par exemple un début concis, qu'il amplifie et termine par une série d'adjectifs. Ainsi une des prières dans la «Kurze Form»: «Gib uns eyn rechten gehorsam, eyn volkomene ledige gelassenheit yn allen dingen, geystlich, weltlich, ewiglich und zeitlich.» On le voit, dans une courte phrase interviennent plusieurs rythmes; comme pour Bossuet on pourrait en marquer les nombres; l'emploi des mots d'une ou deux syllabes est fait avec une indéniable intuition artistique. Ainsi dans cette citation, si mince soit-elle, on remarquera les monosyllabes par lesquels elle commence, pour donner dans la partie principale des mots de quatre syllabes rendus sonores par les «e» neutres qui s'y trouvent, et enfin quatre groupes de deux syllabes qui renforcent comme par des coups successifs l'impression du milieu de la phrase. Les mêmes principes de disposition se retrouveraient dans l'analyse de tout un paragraphe; le mouvement ne reste pas uniquement à l'intérieur; il

enchaîne des phrases entières dans une cadence qui est par moments une vraie musique. (12)

C'est là, en effet, une troisième qualité de cette prose, le sens de la valeur musicale des mots. En commun avec son siècle Luther apprécie les mots, non point par leur seule signification, mais aussi par leurs sons. La même qualité s'affirme à un degré plus accentué chez Rabelais et chez Fischart. La phrase est souvent déterminée par autre chose que le sens; un mot en amène un autre, de son pareil. Evidemment le procédé a ses risques. Non seulement le sens peut se trouver dénaturé, mais ce qui entre les mains d'un maître donne de l'euphonie peut n'aboutir qu'à des suites interminables de mots homophones. Comme Luther écrit tout au début du siècle, l'usage de cette ressource n'est pas encore devenu une manie; il est, en effet, le premier à s'en servir pour des effets de style. Là encore la sonorité peut être de courte durée, de caractère incertain parfois, mais elle tinte partout dans sa prose. Il y a par exemple des débuts de phrase qui sonnent comme le commencement d'un air musical: «Es ist ein dolen und raben gegecke...» (13), ou bien des descriptions où les onomatopées renforcent l'image, telle cette caricature de la Messe privée: «Hie aber sind keine Zeugen sondern eine eintzele person, welche im tunckeln munckelt und unter dem hütlin spielet, und spricht darnach sie habe es so und so gemacht, dem solle man gleuben und unser seligkeit drauff setzen...» (14).

On voudrait appuyer un avis personnel dans ces questions délicates par des jugements d'expert, mais, comme on a déjà eu l'occasion de remarquer, le style de Luther n'a guère été étudié. Il sera permis toutefois de citer deux témoignages dont l'un est particulièrement intéressant en ce qu'il est l'avis d'un historien presque contemporain de Luther, Jean Sleidan. C'est un indice que son siècle a su apprécier la qualité du prosateur aussi bien que son œuvre réformatrice. Il est à noter aussi que

(12) Pour estimer convenablement cette qualité il faudrait la remarquer dans la partie la plus soignée de l'œuvre de Luther, sa traduction de la Bible. Le style de quelques-uns des Psaumes montre l'art surprenant atteint par cet écrivain dont presque tous les ouvrages de polémique étaient forcément rédigés à la hâte.

(13) C. IV. 156.

(14) C. IV. 253.

ce jugement a été connu en France pendant la deuxième moitié du siècle. «... Ses livres font foy de l'éloquence et grace de parler qu'il avoit. Il a certes orné et enrichi de beaucoup la langue d'Allemagne, et a tourné du Latin ce qui semblait impossible de translater, usant de termes très propres et significatifs, de sorte que quelquefois en un mot, il met la chose vivement devant les yeux. Escrivant en quelque lieu touchant le Pape, comment il auroit profané la Cène du Seigneur et appliqué la messe, voire messes pour les morts: il dit qu'il s'est fourré avec la Messe non seulement par tout les anglets de la Chrestienté, mais aussi jusques au Purgatoire mesmes. Or il use en cecy de mots Alemans qui vous representent comme le bruit qui se pourroit esmouvoir, si les ossements de quelques morts en un certain lieu agencez estoyent subitement et avec grande violence poussez et agitez, ou bien si quelcun au milieu d'iceux jettoit quelque boulle.» (15)

L'autre jugement est d'un érudit anglais, dont les vastes connaissances justifient peut-être l'enthousiasme quelque peu imprévu:

«The oddities and uglinesses of contemporary German literature or pronunciation... disappear altogether, or even add a certain zest and grace, amidst the crisp humorous phrasing, the hand-grenade force of the attacking clauses, the easy and yet strenuous mastery of the whole system of composition. No one who is susceptible to the music of prose, and has exercised his ear to it, can possibly miss it in Luther. It is not of the richest or most sustained character — that was in the circumstances impossible: but it is singularly pervading, or rather, to speak with stricter exactness, it may break out at any moment — in the most scholastic divisions and distinctions of his treatises and sermons, in his hottest heat of controversy, in the coolest audacity or most earnest wrestling of his addresses to popes and princes and peers, in the simplicity of his fables, in his letters, in his criticisms, in his commentaries.» (16)

---

(15) *Histoire touchant l'Estat de la Religion et République sous l'Empereur Charles V.* Crespin. 1566, livre XVI. p. 271. La dernière partie de cette citation ne se trouve ni dans l'édition française donnée par B. Richard en 1557, ni dans celle de Strasbourg de 1558. Je n'ai pas pu en découvrir l'original.

(16) G. Saintsbury: *The Earlier Renaissance* (Periods of European Literature.) p. 291.

Le Prophète

La considération des qualités du style et des autres procédés artistiques qui apparaissent dans l'œuvre de Luther, telle qu'on vient de l'esquisser, risquerait d'omettre une chose essentielle, c'est que l'homme du peuple et l'artiste se doublent en lui d'un génie religieux. Ce dernier facteur est peut-être le plus important dans l'analyse littéraire de l'œuvre, comme il l'a été dans le premier accueil qu'elle a reçu. A en juger d'après les traces qu'ont laissées dans ses récits l'homme du peuple et l'artiste, on croirait que Luther, écrivain avant tout religieux, n'a été grand écrivain que lorsqu'il a oublié son véritable dessein. C'est presque le contraire qu'il faudrait dire. Parce que sa religion a pénétré toutes les activités de son être il peut, en en traitant, parler de toutes choses, mais toutes les anecdotes, les boutades, les images et les proverbes qui ornent son œuvre visent au même but, la cure d'âmes. Toucher les cœurs, faire parvenir la vérité jusqu'aux simples, voilà son unique raison d'écrire; il était sincère quand il a dit, à plus d'une reprise, qu'il verrait volontiers disparaître tous ses livres, si les consciences pouvaient être affranchies par un autre moyen plus efficace.

C'est donc dans les parties les plus nettement religieuses de son œuvre qu'il faut chercher à faire l'épreuve de ses dons littéraires, et cela pour deux raisons. D'abord parce qu'il poursuit partout l'essentiel de la religion; et c'est seulement quand il le trouve qu'il est vraiment inspiré. Les sujets qui déclenchent son éloquence sont toujours les mêmes, la suprématie du spirituel, le christianisme séculaire et sans parade, la foi comme unique mobile de toute action chrétienne. La deuxième raison s'y attache assez étroitement; son point de départ aussi est le même, pris dans sa propre expérience; c'est l'étonnante réalité qu'est devenue pour lui la religion qu'il prêche. Des nombreuses études des spécialistes sur ses années de formation l'on peut au moins retenir une conclusion générale pour le jugement de son œuvre littéraire. La religion lui est apparue sous un jour tout neuf, et c'est comme une nouveauté foudroyante qu'il l'annonce aux autres. Il a fait appel à tout le monde; et, pendant un moment, tout le monde a semblé l'écouter. L'accueil fiévreux que trouvèrent ses écrits n'était pas un hommage à une doctrine nouvelle ou à une présentation artistique, mais plutôt à un tempérament qui exprimait, de la façon la plus ouvertement personnelle, la véritable force et profondeur de la religion.

Ceux qui en sont encore à le ranger parmi les écrivains dits d'édification ou de piété n'ont compris ni l'intérêt universel qui se manifestait au XVI^e siècle pour les choses religieuses, ni l'élan dont cette parole ailée a dépassé les cadres de la littérature théologique. Un livre récent a fait justice du caractère de théologie qu'on a si longtemps et si exclusivement prêté à Luther. «Un théologien, non. Un chrétien avide du Christ, un homme assoiffé de Dieu, et dans le cœur tumultueux de qui bouillonnent et frémissent des désirs, des élans, des joies surhumaines et des désolations sans limite, tout un monde de pensées et de sentiments qui, sous le choc des circonstances, débordent et s'étalent en vagues puissantes, pressées, irrésistibles. Chacune suivant sa marche, selon son rythme, sans souci des précédents ni des suivants. Chacune emportant avec elle une part aussi riche, aussi légitime, du cœur et du cerveau dont elle provient.» (17)

Nietzsche a quelque part appelé la Réforme allemande le dernier acte du christianisme dans le monde. C'est dans les écrits de Luther — où on le voit en quelque sorte déjà en action, mais libéré de l'entrave des circonstances et de l'opposition, que cet «Ereignis» trouve son expression la plus parfaite. La vogue du *Petit Catéchisme* entre tous les autres le prouverait. Il est inutile de citer des exemples, car les premières traductions françaises s'attacheront toutes aux parties de son œuvre où la passion religieuse détermine la forme et le fond de l'exposé. M. Imbart de la Tour a déjà indiqué l'essentiel, par son analyse de quelques phrases du «Vaterunser». «Si son siècle l'écoute, c'est qu'aucune voix n'en remue à ce point les fibres» (18). La brûlante conviction qui anime cette œuvre ne saurait être séparée du style ni du caractère littéraire de la présentation; elle en est peut-être, à un degré plus fort qu'on ne penserait, le mobile puissant et intérieur.

On a beau analyser un talent littéraire de ce genre: à en reconstituer quelques-uns des principaux éléments, on ne rend pas l'impression ou la physionomie de l'ensemble. Luther n'est jamais l'une de ses qualités isolée, partout il est entier; son appétit de la vie est tel, qu'on peut s'attendre à tout moment, aux endroits les moins prévus de son œuvre, à ce que la prose

(17) L. Febvre, *331*. p. 70.
(18) Imbart de La Tour, *387*. III. 56.

change d'allure et prenne une sonorité passagère, qu'elle donne d'un coup toute une floraison d'images, que le prédicateur déchaîne sa verve satirique, ou présente tel ou tel échantillon des superstitions ou du folklore de sa patrie.

Deux exemples

A l'appui de ce qu'on vient de dire des divers aspects de son talent, et à défaut de renvois à des ouvrages où le sujet est traité en détail, nous nous permettrons de considérer encore deux fragments en prose, qui montrent un peu le jeu de l'imagination de Luther à deux époques de sa vie. L'un, le *Sermon sur la Préparation à la Mort,* de 1519, pourra servir comme type de sa première prédication (19). C'est un sujet traité par les prédicateurs de tous les temps, et l'exposé de Luther est à quelques égards assez naïf et rigide si on le compare à tels autres de ses écrits. Ce qui étonne déjà, c'est ce qu'il y fait tenir de sens de la réalité. La mort lui apparaît comme une épreuve plus difficile à surmonter à mesure qu'elle s'approche. L'auteur marque les phases de la crainte grandissante du chrétien, et propose à chaque étape le remède. Par là le sermon prend une allure presque dramatique; on voit venir l'épreuve redoutée et l'on sent comment le combat devient plus âpre. Il est caractéristique aussi que Luther introduit, comme parallèle et explication de la mort, l'image de la naissance. Déjà l'entrée de cette première comparaison donne l'idée du mouvement:

«Und hie hebt an die enge pforte, der schmale steyg zum leben, des musz sich eyn yglicher frölich erwegen, dann er ist woll fast enge, er ist aber nit langk, und geht hie zu, gleych wie ein kind ausz der cleynen wonung seyner mutter leyb mit gefar und engsten geboren wirt, yn diszen weyten hymell und erden, das ist auff disze welt. Alszo geht der mensch durch die enge pforten des todts ausz diszem leben, und wie woll der hymell, und die welt, da wir itzt yn leben, grosz und weyt angesehen wirt.»

La seconde étape fait sentir la mort comme déjà toute proche: «Im leben solt man sich mit des todts gedancken uben und zu unsz foddern, wan er noch ferne ist, und nicht treybt. Aber ym sterben, wan er von yhm selb schon altzu starck da ist, ist er ferlich und nichts nutz. Da musz man seyn bild ausschlahen und nit sehen wollen, wie wir hören werden. Alszo hatt der todt seyn crafft und sterck yn der blodickeit unszer natur, und yn seynem unzeytigem zuvil ansehen odder betrachten.»

(19) C. I. 161.

Encore un pas et c'est l'épreuve suprême; le diable choisit son moment pour nous faire douter des promesses de Dieu: «Die helle wirt grosz und wechst, auch durch yhr zuvill ansehen und hartes bedencken zu unzeit... Hie ubet der teuffell seyn letzte grosste listigiste kunst und vormugen. Dan da mit furet er den menschen (szo er es vorsiht) ubir Gott, das er sucht zeychen gottlichs willen und ungedultig wird, das er nit wissen soll ob er vorsehen sey, macht yhm seinen gott vordechtig, das er vill nah noch eynem andern gott sich sehnet, kurtzlich hie gedenckt er gottis lieb mit eynez sturm wind auszzuleschen, und gottis hasz erwecken... Das heyst mit der helle angefochten wann der mensch mit gedancken seyner vorsehung wirt angefochtenn daruber ym psalter gar vill clagen ist. Wer hie gewinnet, der hat die hel, sund, todt auff einen hauffen ubirwunden.»

On voit quel mouvement il y a dans ce petit sermon qui fait en quelque sorte assister au combat entre l'âme et le diable, avec le frisson qu'inspire le contact inévitable de la mort. Il importe de bien noter le caractère propre du réalisme de cette prédication. Ce n'est pas l'horreur de la mort, ni l'effroyable solitude de l'âme à l'heure suprême; les traités du siècle précédent avaient évoqué ces aspects de façon plus puissante et plus développée que Luther. Ce qui était neuf, semble-t-il, c'était la manière de poser la question que voici: comment l'âme arrivera-t-elle à vaincre les tentations qu'apporte l'heure de la mort? On vient de voir comment les vagues successives de ces épreuves sont représentées dans ce langage naïf, coupé, par endroits lourd encore, mais qui parfois présente comme devant les yeux la sensation même qu'il veut traduire. Egalement puissante est l'invocation du remède. Il est très simple et, on peut le remarquer en passant, tout moderne, décrit dans ce même ton d'encouragement familier d'un ami éprouvé, et qui ne sait comment en sortir. Il faut savoir détourner son attention de ces funestes imaginations.

«Die kunst ists gantz und gar sie fallen lassen, und nichts mit yhn handeln. Wie geht aber das zu? Es geht alszo zu. Du must den tod yn dem leben, die sund yn der gnadenn, die hell ym hymell ansehen, und dich von dem ansehen oder blick nit lassen treyben, wan dyrs gleych alle Engell, all Creatur, ya wens auch dich dünckt Gott selbs anders furlegen, das sie doch nit thun, aber der bösz geyst macht eyn solchen scheyn.»

A plusieurs reprises donc, tout à fait dans le genre de la suggestion de nos jours, Luther conseille de fixer les yeux fermement sur l'image de Christ, «dan Christus ist nichts dan eytell leben seyn heyligen, auch yhe tieffer und vehster du dir disz bild

eynbildest und ansihest, yhe mehr des todts bild abfelt und von ihm selbs vorschwindt, an alles zerren und streyten und hatt alszo deyn hertz frid und mag mit Christo und ynn Christo geruglich sterben.» Ici encore il arcboute pour ainsi dire son conseil sur toutes les ressources de son imagination créatrice. Il voit fuir les terreurs de la mort comme les Madianites devant Gédéon: «Alszo fleugt tod sund und hell mit allen yhren crefften szo wir nur Christi und seyner heyligen leuchtende bild yn unsz uben, yn der nacht das ist ym glauben, der die böszen bild nit sihet noch sehen mag, darzu unsz mit gottis wort als mit drometen reytzen und stercken.» Il s'agit seulement d'implanter la certitude dans la mémoire, et de se répéter, comme si Dieu lui-même l'avait dit: «du magst widder des tods sund und hell bild sagen. Gott hat uns zugesagt... das tzeichen, das zusagen meyner selickeit wirt myr nit liegen noch triegen... dan wo daran gezweyffelt szo ist es alls vorloren.»

La pièce n'est pas jouée encore; le diable n'est pas à bout de ressources. «Szo kumpt dan der teuffel und blysset dir eyn, ja wie wan ich dan die sacrament hett unwirdig empfangen und mich durch meyn unwirdickeit solcher gnade beraubt. Hie mach das Creutz fur dich, las dich wirdickeit unwirdickeit nichts anfechten, schaw nur zu, dasz du glaubst, es seyn gewisse zeychen, ware wort Gottis, szo bistu und bleybst wol wirdigk, glaub macht wirdig, zweyffell macht unwirdigk.»

L'antidote reste le même: se figurer que ce que Dieu a promis il le fera; l'impression que laissent cette réitération et l'opposition constante d'attaque et de défense au cours du sermon est bien celle d'une victoire gagnée à grand prix; l'auteur lui-même semble ébahi de l'efficacité des simples remèdes qu'il propose. «Disz seyn alls grosze dinck, wer mags gleuben?» On saisit là sur le fait, non pas seulement une naïveté qui caractériserait ce genre d'écrit, mais quelque chose de bien plus important, l'étonnement qu'inspire une grande découverte. La religion que prêchait Luther était pour lui-même une nouveauté si troublante qu'il ne pouvait s'empêcher d'en parler comme d'une expérience qu'il était en train de faire, dont la réussite finale était pour lui certaine, mais dont les progrès quand même l'étonnaient. Il fallait donner l'essentiel de ce sermon de la première heure, pour qu'on puisse se rendre compte de ce qu'était à son origine le timbre de cette voix qui allait évoquer de si lointains échos. Si étriqués, si insignifiants que paraissent les extraits reproduits, ils sont l'unique moyen de faire sentir la qualité particulière de la vie que donnait cette littérature dont nous étudierons la fortune. Cette qualité résulte de tous les éléments du tempérament littéraire de l'auteur et il y entre quelque

chose de plus indéfinissable encore, qui est pourtant la grande cause de son succès: une première forme de ce qu'on a appelé en parlant de Calvin, «l'inestimable don du XVI^e siècle, la jeunesse..... la fraîcheur d'une pensée toute proche encore de la vie et chargée de réalité.» (20)

Mais le prédicateur de 1519 n'en restera pas toute sa vie à ce genre de littérature. Pour donner une idée du Luther mûri et maître de sa composition, dont le style s'est développé et tous les ressorts de l'expression se sont enrichis, on peut opposer au Sermon sur la Mort un passage écrit en 1530, qui servira comme exemple de la prose réfléchie de son âge mûr. On y trouve presque tous les éléments de son grand style, le ton d'interprétation populaire, qui se sert de proverbes comme de la première image familière venue à son esprit; l'art de grouper les mots et les phrases pour donner au passage entier le rythme qui lui convient; et la fougue qui se sert de tous ces moyens pour animer un morceau entier, nourri, imprégné du caractère et surtout de la volonté de l'auteur.

La matière a son intérêt, puisque c'est une des rares occasions où Luther se soit exprimé au sujet de l'art d'écrire. Bien qu'il n'ait jamais recherché d'effets littéraires, il savait apprécier le métier qu'il a si assidûment pratiqué, et il le fait ici en des termes qui donnent à ce morceau la valeur d'un plaidoyer classique pour les droits de la vie littéraire en un siècle de fer et d'alarmes: (21)

«Es meinen wol ettliche, das Schreiber ampt sey ein leicht geringe ampt. Aber im harnisch reiten, hitz, frost, staub, durst und ander ungemach leiden, das sey eine erbeit. Ja das ist das allte gemein teglich liedlin das keiner sihet wo den andern der schuch druckt. Jdermann fulet allein sein ungemach, und gaffet auf des andern gut gemach. War ists, mir were es schweer im harnisch zu reiten. Aber ich wollt auch gern widderumb den reuter sehen, der mir kundte einen gantzen tag still sitzen und inn ein buch sehen, wenn er schon nichts sorgen, tichten, dencken noch lesen solt. Frage einen Cantzel schreiber, Prediger, und Redener was schreiben und reden fur erbeit sey, frage einen Schulmeister, was leren und knaben zihen fur erbeit sey. Leicht ist die Schreibfedder, das ist war, ist auch kein handzeug unter

(20) G. Lanson: *Histoire de la littérature française.* 14^e édition, p. 267.

(21) *Eine Predigt, dass man Kinder zur Schulen halten solle.* 1530, C. IV. 171.

allen handwercken bas zu erzeugen denn der schreiberey, denn sie bedarff allein der gense fittich, der man umb sonst allent halben gnug findet. Aber es mus gleich wol das beste stücke (als der kopff) und das edleste gelied (als die zunge) und das hohest werck (als die rede) so am menschen leibe sind, hie her halten und am meisten erbeiten, da sonst bey andern entweder die faust, fuss, rucken odder der gleichen glied allein arbeiten, und können da neben frölich singen und frey schertzen, das ein schreiber wol lassen mus. Drey finger thuns (sagt man von Schreibern) Aber gantz leib und seel erbeiten dran.»

A scruter même la construction des phrases, les assonances et les coupes rythmiques, on évoquerait toute la question des rapports entre matière et style chez les grands écrivains. A voir le jeu de la fantaisie on constate la vérité d'un jugement qu'on a appliqué au début de la carrière de Luther: «Tout vibre dans cet être d'impressions et d'impulsion, entraîné, débordé par sa nature. Il pense par sensations, et il dogmatise avec ses nerfs.» (22). C'est ce fond d'électricité morale, pour ainsi dire, qui rend si difficile la synthèse des formes diverses de son talent littéraire.

On pensera peut-être que, parmi les traits de cette physionomie complexe, il en est peu qui s'appliqueraient à la fortune de son œuvre en France. C'est vrai, et pourtant l'étude des échantillons de ce talent, même déformés et incomplets, qui ont pénétré en France ne saurait s'élever sur une base autre qu'une idée précise de sa force primitive. A un moment donné les écrits du réformateur ont été accueillis en France, mais de l'écrivain on ne paraît s'être jamais soucié. Pourtant l'œuvre qu'on se mettait à lire et à traduire était, dès son origine, d'un caractère si nettement littéraire qu'à leur insu les traducteurs français se sont trouvés aux prises avec des questions de style et d'expression; pour l'histoire littéraire de leur époque aussi bien que pour celle de Luther, il importe que l'on sache de quelle manière ils les ont résolues.

---

(22) Imbart de La Tour, *op. cit.* III. 52.

CHAPITRE III

DEBUTS DE PENETRATION GENERALE

L'accueil des érudits

C'est dans les milieux humanistes qu'il faut chercher les premiers témoignages d'un intérêt qui allait dépasser vite et pour toujours les cadres de ce public restreint et conservateur. Ces témoignages ne sont ni abondants, ni détaillés: pour la plupart, simples mentions au cours de lettres d'érudits, qui rapportent les nouveautés en fait de livres, ou décrivent l'état des esprits. Et pourtant, si sommaires qu'ils nous paraissent, ils recèlent des indications chronologiques de première importance qui nous permettent de fixer à quelques mois près le point de départ de l'évolution que nous allons étudier.

La première date connue dans cette évolution est le 14 février 1519, jour où l'imprimeur Jean Froben, de Bâle, écrit à Luther pour lui mander le contenu d'un ballot de livres qu'il avait expédié à l'étranger (1). En même temps que le premier en date, c'est l'un des plus fidèles et des plus précis parmi les chroniqueurs, malheureusement peu nombreux, de l'histoire de Luther à l'étranger; il indique non seulement l'importance de son envoi, mais l'effet sur les destinataires, avec d'autres faits non moins intéressants. Des ouvrages de Luther, dit-il, «sexcentos in Galliam misimus et in Hispaniam, venduntur Parisiis, leguntur etiam a Sorbonicis et probantur, quemadmodum amici nostri nos certiores reddiderunt; dixerunt illic doctissimi quidam, se iam pridem talem libertatem desiderasse in his qui sacras litteras tractant».

Il est piquant de voir accueillis par des docteurs de Sorbonne des ouvrages qu'ils auront plus tard honte d'avoir lus et dont ils poursuivront toute trace avec un zèle farouche. Le célèbre imprimeur lui-même était sans doute bien aise d'apprendre que son envoi avait rencontré une telle approbation, car c'est avec hésitation que lui, qui s'était fait un nom comme éditeur de beaux textes classiques de l'antiquité, se mettait à répandre

(1) Enders, *M. Luthers Briefwechsel*, 425. 1, n° 149.

les traités d'un jeune docteur en théologie de qui on parlait déjà beaucoup, et en des sens opposés. Un passage même de notre lettre laisse voir quelque inquiétude de l'imprimeur, un souci de connaître l'opinion des docteurs sur ce qu'il allait publier. Texte intéressant d'ailleurs en tant qu'il nous fait voir comment les livres allemands passaient en Suisse à cette époque: «Dono dedit me Blasius Salmonius, bibliopola Lipsensis, in proximis nundinis Francfordensibus libellos varios a te elucubratos, quos omnium doctorum judicio probatos typis meis statim excudi.» Ce procédé sera typique d'ailleurs pour tout le cours du XVI^e siècle. Les grands imprimeurs de Lyon, de Genève, de Strasbourg et de Bâle se rendront à la foire de Francfort où ils trouveront les éditions de Wittenberg et de Leipzig.

Quels étaient donc les écrits que le libraire de Leipzig avait passés à Froben, et que celui-ci réunissait dans un recueil? Les thèses de 1517 d'abord, les *Resolutiones* par lesquelles Luther les expliquait tout au long, les controverses avec Carlstadt, Prierias, Eck et sans doute quelques-uns des premiers sermons. Froben écrit au mois de février 1519, ayant déjà imprimé et expédié les livres; il faut donc penser que le recueil dont il est question était les *Opera seu lucubrationes collecta* de 1518, publication faite, d'après le titre, en partie «opera et submissione Beati Rhenani». Les trois recueils analogues que Froben a donnés en 1519 et en 1520 n'en seront que des éditions augmentées d'écrits plus récents de Luther. La France n'était pas, on l'a vu, le seul pays destinataire. A part l'Espagne, une bonne partie des livres était portée en Italie par un libraire érudit et zélé qui allait les répandre «per omnes civitates». En plus, Froben a soin d'écrire à Luther qu'il a expédié de ses livres au pays de Brabant aussi, et en Angleterre.

Cette analyse détaillée d'une seule lettre était nécessaire, non seulement parce qu'elle est le plus important des témoignages de l'année 1519, mais parce qu'il en existe d'autres qui s'y réfèrent. On ne saurait en effet souhaiter un indice plus précis d'une importation de livres, que le rapport de l'éditeur lui-même à l'auteur. De nos jours un ballot de six cents livres n'aurait rien de remarquable, mais on peut bien penser que c'est le premier envoi qui a préparé les esprits à accueillir les autres, et avec enthousiasme, comme nous allons le voir.

Une preuve, s'il en faut une, que les nouvelles de Froben sortaient un peu du courant usuel des affaires, c'est que nous

trouvons les mêmes faits rapportés dans deux autres lettres de l'époque. C'est d'abord Capiton, correcteur dans la maison de Froben, qui écrit à Luther quatre jours après son maître: «Monimenta tua junctim expressimus, sicut ex dono Frobenii cognosces, statim post nundinas Francofordianas, simulque per Italiam, Gallias, Hispanias, Angliam intra sesquimensem bona fortuna publicavimus.» Enfin Luther lui-même, écrivant à son ami Lang près de deux mois plus tard, le 13 avril 1519, rapporte avec un plaisir évident les indications de Froben: «scripserunt ad me Frobenius Basiliensis eximie meam libertatem commendans, sed et e Parrhisiis sibi ab amicis scriptum, placere illic multis legique a Sorbonicis, id est theologis, mea, dispersisse praeterea in Italiam, Hispaniam, Angliam, Galliam, et Brabantiam omnia exemplaria... in iis id gaudeo, quod veritas tam barbare et indocte loquens, adeo placet.» (2)

Que ces rudes vérités plaisaient en effet, et que Froben n'avait rien exagéré en rapportant l'opinion parisienne, nous en avons la preuve dans la lettre de Tschudi, étudiant suisse à Paris, adressée à son maître, Beatus Rhenanus. Tâchant de se rappeler ce qu'il y a comme nouveauté à rapporter à son correspondant, il est tout naturellement amené à parler de l'accueil fait aux écrits de Luther, et voici ce qu'il en dit: «Reliqui quod equidem literis dignum censeam, nil superest, quam M. Lutheri opera ab universa eruditorum cohorte obviis ulnis excipi, etiam iis qui minimum sapiunt plausibilia» (3). Voilà donc quelque chose de plus positif que la constatation de Froben. Que ces écrits furent accueillis «à bras ouverts» par tout le petit monde d'érudits au milieu duquel vivait cet étudiant, c'est autrement important qu'un envoi de quelques centaines de livres que l'on dit avoir trouvé un public attentif.

Au cours de l'année suivante, des témoignages semblables se succèdent, jusqu'à pleinement confirmer cette impression initiale. Au mois de mars 1520, un autre étudiant, Hermann Humphius Phryso, écrit de Paris à Luther lui-même (4), lui dit sa naïve admiration, et se demande comment il pourrait s'empêcher d'admirer ce que tout son entourage est unanime à louer:

(2) La lettre de Capiton, *Enders*. 150; celle de Luther à Lang, *ibid*. 172. *ibid*. 172.

(3) *Herminjard*, 1. n° 22.

(4) *Enders*, 284.

«Quidni enim faveam Luthero, quem a probatissimis quibusque probari, a summatibus merito extolli, a pessimis autem, nimirum multo dissimillimum odio haberi ac reprehendi video...» Sept mois plus tard, le 1er novembre 1520, Glarean mande à Zwingle qu'à Paris, il n'est pas de livres qu'on recherche avec autant d'avidité que ceux de Luther (5). La lettre est intéressante comme indication qu'il n'y avait pas que le seul Froben qui expédiât ces livres à Paris. Il semble même qu'on les avait rapportés exprès des grandes foires; Glarean dit avoir parlé avec un libraire qui, aux dernières foires de Francfort, aurait vendu 1400 exemplaires de Luther, ce qui paraît avoir constitué un record.

D'après ces extraits on a pu remarquer qu'il n'y avait, dans cette vogue des écrits de Luther à Paris, rien de spécifiquement allemand, ni même d'étranger. Le fait qu'ils venaient de Saxe n'était pour rien dans la rapidité de leur pénétration. On les lit comme des écrits humanistes, touchant au sujet qui, plus que tout autre, passionnait certains milieux intellectuels de l'époque, à savoir la réforme de l'Eglise.

Ecrits dans la langue de la république des lettres d'alors, le latin, ils étaient accessibles aux intellectuels de tous les pays, et l'on ne se souciait guère du lieu précis de leur origine. Les correspondants de Vadian par exemple, pour la plupart demeurant en Suisse, témoignent un intérêt pareil à tous égards à celui qui se constate chez les étudiants de Paris. Cette correspondance pourrait servir de parallèle aux extraits donnés plus haut, en montrant comme on était partout frappé du même étonnement en lisant les traités de Luther (6); on s'émerveillait de la façon directe et simple dont les problèmes du jour y sont abordés; dans la plupart des cas on allait jusqu'à se demander si une telle vigueur de présentation ne nuirait pas à la vérité en excitant partout les esprits. Ainsi, bien que cette pénétration ne fasse guère partie de l'influence littéraire de Luther, elle en est du moins le prélude indispensable, et la condition de tout contact postérieur. C'est elle qui a fait les premiers adeptes et les premiers adversaires; mesures de répression, comme tentatives de

(5) *Zwinglii Epistolae*, ed. Egli. 1, 362.

(6) *Vadianische Briefsammlung, 551;* voir surtout les n°° 160, 191, 246, 272, 283, 310 et le n° 99 des «Nachträge».

traduction et d'imitation, ne seront que les suites de ce premier enthousiasme. N'oublions pas de remarquer, du reste, qu'un élément très particulier est commun à toutes les phases de cette histoire: la personnalité même de l'auteur. On ne la reconnaissait pas en 1519 et 1520 comme quelque chose de tellement allemand, mais on ne manquait pas pour autant d'en prendre connaissance. Lorsque, en 1521, Jean Adelphi, accusant à Vadian réception des écrits de Luther contre Murner et Emser, s'écrie pour tout commentaire: «deus bone, quanto fervore scripta!», il se fait l'écho des lecteurs de ces écrits en tous pays. La force et la rudesse du style, en rapport si intime avec toute l'inspiration littéraire de Luther, ont été la marque caractéristique de son œuvre dès le début, et c'est peut-être là, et non pas exclusivement dans des raisons d'ordre théologique ou doctrinal, qu'il faut chercher la cause du bouleversement qu'ont opéré ses ouvrages dès leur première apparition dans les pays étrangers.

La Determinatio

Mais l'accueil des érudits de Paris allait être, dès 1520, sensiblement entravé par une mesure quasi officielle, dont les suites furent de la plus grande importance pour la diffusion des écrits de Luther en France: l'appel direct que firent les disputants de Leipzig à l'Université de Paris. Pour voir l'affaire sous son vrai jour, il faut s'en tenir rigoureusement aux dates, telles qu'elles nous sont connues par le Registre de la Faculté de Théologie retrouvé il y a quelques années. (7)

La fameuse dispute entre Luther et Eck avait eu lieu au mois de juin 1519. Les deux parties convinrent le 14 juillet de soumettre le différend aux Universités de Paris et d'Erfurt. Mais on semble avoir été aussi lent à exécuter cette mesure que l'Université devait l'être à se prononcer sur la question à elle soumise; ce n'est qu'au début de l'année suivante que l'on a pu connaître à Paris le texte de la dispute. Le 20 janvier, d'après le Registre de la Faculté «Jo Nicolas, Quaestor Nationis Gallicae», accuse réception d'une vingtaine d'exemplaires. (8)

Avec une lenteur de délibération vraiment académique, la Faculté attendra six mois avant de s'en occuper, et encore elle

(7) L. Delisle, *Notice sur un registre de la Faculté de Théologie pendant les années* 1505-33. 293.

(8) Du Boulay, 254. p. 109.

ne le fera que par intervalles. Ainsi on apprend que la première discussion de la question eut lieu le 17 juillet; et d'autres, le 17 septembre et le 15 novembre. Quelques détails additionnels laissent entrevoir les négociations qui expliquent ces retards. Le Duc de Saxe écrit le 2 mai pour prier que l'affaire soit expédiée. De son côté, Eck écrit à l'envoyé du Pape pour lui demander de travailler de son mieux en sa faveur.

Cet envoyé, d'ailleurs, a joué un rôle capital; ce que la Faculté voulait avant tout savoir, c'était l'avis du Saint-Siège. Approuver Luther n'était pas seulement permettre la condamnation de quelques abus ecclésiastiques, mais, comme Eck ne manquait pas de le soutenir, approuver une attaque contre la suprématie papale. Or, en 1520, Rome, elle aussi, était sur le point de faire savoir son avis sur les idées de Luther. On comprend par là l'hésitation de la Faculté; en dépit des bonnes dispositions que nous avons remarquées à Paris à l'égard de Luther, elle s'était immiscée dans une affaire dont l'issue allait être de haute importance politique. On le comprend aussi, une fois que Rome se serait prononcée, et d'une façon si irrévocable, l'Université de Paris s'empresserait de suivre la même voie.

L'examen de la dispute fut donc simplement escamoté. L'Université rendit bien son jugement le 15 avril 1521, veille de l'entrée de Luther à Worms, mais c'était un jugement arrêté d'après les exigences de la politique, et qui n'avait même pas la prétention de résulter d'un examen sérieux des propositions soumises. Car des 104 propositions condamnées, la plupart n'ont pas été formulées à Leipzig, mais plus tard. Presque le quart du nombre total avait été pris dans la *Captivité Babylonienne*, parue au mois d'octobre 1520.

Ce n'est pas ici le lieu de refaire l'historique de cette condamnation fameuse; il suffit de noter deux faits d'une importance capitale pour la fortune des écrits de Luther en France. Le premier, c'est l'hésitation de la Faculté avant de se prononcer. Les délais qu'on vient de signaler, et qui s'étendent du début de 1520 jusqu'au mois d'avril 1521, n'ont pas peu stimulé l'intérêt du public lettré pour les écrits qui occupaient si longtemps l'attention de la Sorbonne. Il y eut en tout plus de dix-huit mois d'attente, ce qui veut dire autant de mois de libre circulation. Etant donnée l'attention que les mêmes écrits avaient éveillée avant 1520, on se pressa naturellement d'autant plus de les lire, dès lors qu'ils couraient risque d'être condamnés. Il

suffit de réfléchir sur l'état troublé des esprits dans tous les pays, sur les espoirs et les projets de réforme qui les agitèrent, peut-être à un plus haut point en France que partout ailleurs, pour se rendre compte de l'effet que produisaient les écrits de Luther, les thèses et les sermons sur les questions les plus brûlantes du jour: sur la pénitence, la foi, le mérite des œuvres. On ne manquait sûrement pas de mesurer ce qui était en jeu: condamner de telles propositions réformatrices serait en même temps refouler les espoirs de la plupart de ceux qui travaillaient déjà depuis longtemps à libérer la théologie et l'Eglise des entraves d'une scolastique surannée et excessive, et qui s'étaient avancés déjà sur la voie du retour à l'Evangile.

On peut donc dire qu'en attendant le jugement non seulement on lisait Luther, mais qu'on le lisait et le discutait avec passion. On accueillait aussi les livres du même genre qui venaient de son pays. Au mois de mars 1521, on a constaté la vente à Paris de deux livres contre les lois de l'Eglise qui prohibaient le mariage des prêtres (9). Ce détail en dit long sur le caractère radical de l'attaque qui semblait surgir de toutes parts contre les constitutions ecclésiastiques établies, et il est intéressant aussi de constater chez le public de Paris un tel appétit pour des lectures de ce genre, jusqu'à importer des livres du fond de l'Allemagne pour le satisfaire. Il est évident d'ailleurs que ces ouvrages venaient en France à la remorque de ceux de Luther; ils sont en même temps un témoignage de l'intérêt que l'on portait à tout ce qui le concernait.

En second lieu la *Determinatio* eut nécessairement pour effet de restreindre considérablement cette libre circulation des écrits de Luther. Paraissant peu de temps après la Bulle de Léon X contre Luther, elle rendit presque impossible à ceux qui prétendaient se soumettre à la discipline de l'Eglise de lire ce qui était dorénavant marqué du sceau de l'hérésie. Pour voir à quel point il en était ainsi, il faudrait relire le jugement lui-même, dont le ton ne laisse aucun doute sur le coup que Luther avait porté à la Chrétienté officielle et établie. Ses idées sont si barbares et injurieuses qu'on ne saurait en parler sans un cri d'horreur: «O impiam et inverecundam arrogantiam vinculis censuris imo ignibus et flammis coercendam potius quam ratione convincendam. Nonne enim qui ita sentit et scribit prima

(9) Du Boulay, *op. cit.* p. 142.

fidei principia abnegat et impietatem palam profitetur?» Après une sentence si outrée, il n'y avait évidemment rien à faire que de prendre son parti en pleine connaissance de cause.

C'était un défi, et l'accueil qu'on lui a offert n'indique rien moins qu'une unanimité de soumission; le démontrer, c'est marquer le point de départ immédiat de la notoriété des écrits de Luther en France. Car ce qui avant 1521 a été lu comme nouveauté, sera désormais rejeté par la masse et accueilli par une simple minorité, dont le peu d'étendue sera compensé par un appétit avide de lecture. Le terme n'est pas trop fort. On ne recherchera cette littérature proscrite qu'avec la connaissance des peines auxquelles on s'expose en la lisant; le risque couru s'accroîtra avec les années, car à la *Determinatio* de l'Université de Paris succéderont des édits séculiers, spéciaux et locaux, bien plus redoutables que cette première condamnation académique. A lui seul donc, le fait que Luther a été lu par des Français pendant plus d'un demi-siècle encore est la preuve d'une infiltration voulue, obstinée, que nulle proscription n'arrivait à empêcher, et qui n'était que la manifestation extérieure d'un intérêt considérable et soutenu.

Témoignages à Paris

Mais avant de voir de quelle façon les esprits ont choisi leur voie, il importe de préciser autant que possible les témoignages d'une circulation des livres de Luther à Paris avant la publication de la sentence de 1521. Et ici l'on doit dire tout de suite que, comme à plusieurs points critiques de cette histoire, les témoignages réels sont à première vue très minces. Si l'on tient compte des circonstances et de l'époque, cela ne doit pas étonner. Au XVI[e] siècle les réputations littéraires ne peuvent guère s'évaluer que d'après le total des éditions et les commentaires des lecteurs. Nous avons vu les correspondances privées nous révéler de précieux détails sur l'arrivée des écrits de Luther à Paris, mais du jour où l'on n'osera plus en parler, voilà une grande source d'information tarie. Quant aux livres eux-mêmes, imprimés pour être colportés et répandus sous le manteau, l'on comprend bien qu'ils ne portent pas de nom de lieu ni d'imprimeur, souvent pas même de date. Et quand on pense aux accès de persécution qui se sont succédés pendant tout le cours du siècle, où le premier mot d'ordre était toujours la recherche des livres suspects pour les brûler publiquement, on s'étonne qu'il

ait pu arriver jusqu'à nous quelques exemplaires, pour nous permettre de poser les jalons d'une évolution qu'on n'est plus à même de distinguer dans sa complexité et sa plénitude.

Il faut donc saisir dès le début l'exacte valeur de cette difficulté toujours présente. On est forcé de juger toujours d'après des constatations fragmentaires. L'histoire que nous voudrions tracer n'a pas uniquement l'obscurité qu'imposent trois siècles de recul, mais une autre aussi, plus profonde, qui provient de ce que nous étudions quelque chose de souterrain qui dès son apparition a été poursuivi et banni de la lumière du jour. A chaque manifestation le possible a été fait pour le déraciner, pour en effacer les traces, de sorte qu'on est presque toujours en droit de supposer plus qu'on ne sait, et parfois tenté d'exagérer la portée d'un mouvement si tenace. Le principe de la recherche dans des conditions pareilles semble bien celui-ci: autant l'on doit se garder des généralisations auxquelles les témoignages tronqués ne donnent aucun droit, autant on a le devoir de faire ressortir chaque petit fait relatif, quelque isolé ou insuffisant qu'il paraisse. La conjecture est en histoire une méthode bien imparfaite, mais quand les rapports précis font défaut, elle n'est pas seulement permise, mais indispensable.

Si la deuxième étape de cet envahissement de livres étrangers n'est pas éclaircie comme la première par des lettres de particuliers, nous ne sommes pas tout à fait à court de renseignements sur la manière dont les esprits accueillaient ce genre de lectures. Il existe un pamphlet daté de 1519, publié probablement à Paris, qui porte le titre suivant: *Dyalogus novus et mire festivus ex quorundam virorum salibus cribratus non minus eruditionis quam macaronicis amplectens.* La seule indication d'auteur est une «epigramma J.A.B. ad lectorem» qui précède le texte. Le dialogue est conduit par six «interlocuteurs», d'un côté les magistri: Ortwinus, Lupoldus et Gingolphus, et de l'autre Erasme, Reuchlin et Lefèvre d'Etaples. C'est le canevas, en petit, des *Epistolae obscurorum virorum:* les docteurs ignorants raillent les prétentions des novateurs, pour être exposés à leur tour à voir ceux-ci dévoiler sans pitié leur ignorance. Ce pamphlet franc et vif nous intéresse spécialement en tant qu'il montre l'attitude du public qui accueillait les efforts d'un Reuchlin et d'un Erasme avec enthousiasme, et allait voir dans Luther le point culminant de cette agitation, qui avait fait se révolter les esprits éveillés contre un régime périmé et ridi-

cule. On ne se tromperait guère, semble-t-il, en se figurant l'accueil que le public parisien fit à ses écrits d'après le ton de ce pamphlet qui les devançait de si peu.

Quant à ces écrits eux-mêmes, on ne sait ni en quelle quantité ni par quel moyen ils passaient en France, mais rien ne fait obstacle à ce que l'on suppose toujours comme intermédiaire Jean Froben. Les relations des imprimeurs bâlois avec Paris étaient justement à cette époque très étroites, nous allons en voir tout à l'heure la preuve; et le fait que Froben avait imprimé avant 1521 quatre recueils d'ouvrages de Luther semble prouver un commerce régulier avec l'étranger.

Il y a une lettre importante d'Erasme au Pape, datée de Louvain, 13 septembre 1520, au cours de laquelle il rapporte à Sa Sainteté qu'il a cru devoir user de menaces auprès de Froben pour qu'il cessât d'imprimer des écrits de Luther. Cela ne veut-il pas dire qu'Erasme a été lui-même effrayé par le bouleversement des esprits qui suivait la diffusion de ces livres, surtout à Louvain d'où il écrivait? Peut-être pensait-il à Paris aussi, où les relations ne lui manquaient pas.

On peut conclure que presque tous les écrits de Luther étaient connus à Paris en 1521, les œuvres de polémique plutôt que les simples sermons; on se rappelle comment la Sorbonne usait, dès son apparition, de la «*Captivité Babylonique*» (10). La vogue des écrits de piété allait venir; pour le moment, le grand attrait était la désinvolture de la protestation contre des abus dont on souffrait aussi bien à Paris qu'à Wittemberg.

On supposerait volontiers que des ouvrages lus avec une telle ferveur n'ont pas été uniquement importés de l'étranger, mais aussi réimprimés sur place. Si légitime que fût la supposition, les preuves faisaient défaut jusqu'ici. Depuis un an seulement, grâce aux recherches d'un expert en typographie du XVI^e^ siècle, on a la quasi-certitude qu'un traité de Luther a été imprimé à Paris.

On connaît l'imprimeur bâlois Conrad Resch, qui s'était fixé à Paris depuis 1516, et habitait le fameux «escu de Basle». C'est en étudiant l'influence de la typographie bâloise sur celle de Paris que M. A. F. Johnson, du British Museum, a pu démontrer comment Resch s'est servi de bois et de bordures qu'il avait

(10) C'est sous cette forme que les témoignages en langue vulgaire des années suivantes se réfèrent au traité.

apportés de Bâle pour des livres qu'il faisait imprimer à Paris (11). En particulier, on retrouve trois bordures de livres qui sont l'œuvre de l'artiste graveur Urs Graf. L'une apparaît sur quatre livres, dont un seul est daté; c'est le traité de G. Brixius: *Anti-Morus,* 1519. Les autres sont, en premier lieu un recueil de sentences: *Probatissimorum ecclesie doctorum sententie,* ensuite la polémique de Lee contre Erasme: *Apologia contra quorundam calumnias,* et enfin le traité de Luther, contenant les raisons pour lesquelles il avait brûlé les Décrétales de la Bulle papale. L'édition est restée jusqu'ici totalement inconnue. Le British Museum possède dans sa collection d'estampes, non pas un exemplaire, mais la feuille du titre dont la disposition est la suivante:

Quare Pape. ac Discipu
lorum eius libri a Doctore Martino
Luthero combusti sint
Ostendant etiam ipsi quare Doctoris
Martini libros combusserint.
Vittenberge MDXX.

La bordure est exactement la même que celle qui encadre les trois autres ouvrages, et cette identité ne paraît avoir laissé à M. Johnson aucun doute que l'ouvrage qui nous intéresse ait été imprimé à Paris dans les années 1520-1521.

Un des trois autres ouvrages, le *Probatissimorum doctorum sententie,* est attribué par lui aux presses de Pierre Vidoue, imprimeur, dont on connaît plusieurs publications érudites, entre autres quelques-unes d'Erasme (12), à partir de 1520. Vidoue s'est intéressé aux discussions religieuses; témoins non seulement le livre d'Edouard Lee, mais aussi un traité de Jean Eck: *De primatu Petri adversus Ludderum,* auquel il a mis sa signature, le lieu «Parrhisiis», et la date: 1521. L'ouvrage de Luther est tout à fait du genre de ce dernier traité, et il paraît fort probable que c'est Vidoue qui l'a imprimé. Il serait intéressant de savoir si lui ou ses confrères en ont donné d'autres qui n'ont pas laissé de trace, mais on peut le remarquer, le choix de celui-ci est en lui-même significatif. Car ce fut l'acte de brûler la Bulle qui fixa l'attention de l'Europe sur le moine de Wittem-

(11) Pour ce qui suit, voir l'article de M. Johnson dans *The Library,* 1927, et, pour la question générale, son ouvrage: *The First Century of Printing at Basle, 390.*

(12) Voir une note de M. Weiss, *Bull.* LXIX. 123.

berg. On se demandait de toutes parts jusqu'où pareille détermination pouvait aller. Dans le premier procès de Berquin en 1523 on verra que c'est ce même écrit qui attire son attention. Un exemplaire sera trouvé chez lui avec une traduction française de sa main.

Il est possible de fixer à quelques mois près la date de publication du traité par Conrad Resch, car Luther brûle la Bulle le 10 décembre 1520, la version allemande de son plaidoyer est en vente à ce qu'il semble avant la fin de l'année, les traductions latines paraissent au début de 1521. Après la *Determinatio* au mois d'avril on n'aurait osé rien imprimer de la sorte à Paris; c'est donc probablement dans le cours de février ou de mars que l'impression a été faite. Des deux éditions latines connues des éditeurs de Weimar, l'une était imprimée à Worms; l'autre ne porte pas d'indication de lieu, mais Dommer a supposé qu'Hillenius d'Anvers en fut l'éditeur (13). On a donc le choix entre deux suppositions, à savoir que l'ouvrage est entré en France par le commerce avec les Pays-Bas, ce qui sera le cas pour plusieurs traductions françaises de Luther avant 1530; ou bien que les correspondants de Resch à Bâle lui ont transmis une de ces deux éditions, ou peut-être une réimpression bâloise qui n'a pas été retrouvée.

A part cette lueur inattendue, notre histoire retombe dans l'obscurité; pour les années qui suivent la *Determinatio*, il est impossible d'indiquer d'une manière suivie la fortune de Luther en France. Il s'agit donc de mettre en lumière les quelques indices d'infiltration qui existent pour la province aussi bien que pour Paris. Et d'abord il est clair que, en face de la prescription totale de tout commerce avec l'infâme hérétique, non pas des particuliers seulement, mais tout un public a pris le parti de désobéir. C'est encore une lettre d'Erasme qui constate d'une façon très nette la popularité de Luther. Il écrit en mai 1521 à Aléandre: «Nemo credat quam late Lutherus irrepserit in animos multarum gentium, et quam late insederit libris omnia lingua quaquaversum sparsis.» Témoignage remarquable puisqu'il signale, semble-t-il, des tentatives de traduction dans un milieu aussi orthodoxe, aussi ouvert à l'influence de Rome et de Paris qu'était Louvain en 1521.

---

(13) A. v. Dommer, *Lutherdrucke...* 297. p. 99.

Le fait que Paris ne cédait rien en audace aux Pays-Bas à cet égard est prouvé par la vente de la glose de Mélanchthon sur la *Determinatio.* Composé en mai, cet écrit *Adversus furiosum Parisiensium Theologastrorum decretum...* est vendu à ce qu'il semble en traduction française dès juillet. Comme on a souvent parlé du manque de rapports intellectuels entre France et Allemagne au XVI[e] siècle, il importe de remarquer que ce ne sera pas le seul cas d'une extraordinaire rapidité de communication. La grande majorité des productions littéraires allemandes n'éveillaient guère d'intérêt en France; mais celles qui paraissaient utiles, on y savait bien les obtenir sans délai. L'historien de la Réforme qui le premier a mis en lumière ce détail de vente le situe parmi d'autres phénomènes du même genre. Il a cru distinguer une révolte spontanée et populaire contre la condamnation de la Faculté. «La riposte, dit-il, est immédiate et, traduit en français avec quelques autres, le livre de Mélanchthon contre le «furieux décret des theologastres de Paris», donne le signal. Petits livrets, feuilles volantes, dialogues, farces, complaintes sans date, sans nom d'auteurs, sans lieu d'origine, c'est une campagne de presse qui s'organise et va livrer à la risée publique les vieilles autorités.» (14)

De leur côté, les autorités n'entendaient pas subir un pareil scandale sans protester; leur réplique à cette infiltration de littérature subversive ne se fit pas attendre. *Le Bourgeois de Paris,* chroniqueur précieux pour des faits de ce genre, et qui n'écrivait pas à beaucoup d'années de distance des événements, le rapporte en ces termes: «Audict an mil cinq cens vingt et un, le samedi troysieme aoust, fut crié a son de trompe par les quarrefours de Paris, par la cour de Parlement, que tous librayres, imprimeurs et aultres gens qui avoient aucuns livres de Luther, ils les eussent à porter vers ladicte cour dedans huict jours sur peyne de cent livres d'amende et de tenir prison (15).»

Le texte est intéressant à plus d'un égard. Notons le bien, c'est maintenant d'un édit de Parlement qu'il s'agit. De la condamnation académique en avril on a passé en moins de quatre mois à une mesure de police. L'une est évidemment le complé-

(14) Imbart de La Tour, III. 175.

(15) Edition Bourrilly, p. 101. Pour la date incertaine de la rédaction, entre 1522 et 1530, v. H. Hauser, *Les Sources de l'Histoire de France,* 2[e] partie, XVI[e] siècle, 1906, II, 25.

ment de l'autre, mais elle est en même temps la preuve que le public que s'étaient fait les écrits de Luther, bien loin de disparaître par suite des anathèmes de l'Université, se maintient et s'accroît au point de devenir presque un danger civil. Ces «librayres, imprimeurs et aultres gens qui avoient aucuns livres de Luther» n'ont pas dû être peu nombreux, pour provoquer un édit crié à son de trompe par les carrefours de la capitale. Nous sommes en état de préciser quelque peu les données du chroniqueur. Car nous connaissons déjà l'activité de Conrad Resch, de l'imprimeur Pierre Vidoue, qui représentent sans doute tout un milieu de gens animés des mêmes pensées, dans lequel la réponse de Mélanchthon était traduite et éditée.

Enfin le caractère *populaire* de cette proclamation a son importance aussi. C'est la première fois à notre connaissance que le peuple entend parler de Luther en langue vulgaire. Ceux qui savaient le latin ont pu s'informer depuis longtemps, mais voici que le renom de ce moine dépasse le cadre des milieux humanistes et intellectuels et devient un sujet de conversation pour tout le monde. Ce sont probablement les agitations qui suivaient de telles défenses, ou les tentatives d'édition et de traduction que celles-ci tâchaient d'atteindre, qui ont inspiré à notre chroniqueur des lignes que l'on peut prendre pour la moyenne de ce que les Parisiens de 1523 et 1524 savaient au sujet de Luther.

Pour eux, c'était avant tout un «faiseur de livres» lus par tous et dont la connaissance s'était répandue, sinon au même degré, du moins sur une étendue presque aussi grande en France que dans leur pays d'origine: «L'an mil cinq cens vingt, s'esleva en la Duché de Saxonne en Allemagne, un docteur théologien hérétique de l'ordre Saint-Augustin, nommé Martin Luther, qui dit beaucoup de choses contre la puissance du Pape, et fit tout plein de livres, la voulant diminuer et aussi contre les ordonnances et ceremonies de l'Eglise, disant que, en plusieurs choses, on y defailloit et abusoit on; et en fit plusieurs livres qui furent imprimés et publiés par toutes les villes d'Allemagne et par tout le royaume de France...» (16)

Il n'est guère besoin de souligner l'importance d'un pareil témoignage: elle réside, à ce qu'il semble, plus encore dans le ton que dans les faits rapportés. Si vague et général qu'il soit,

(16) Edition de Bourrilly, p. 81.

il est précieux puisqu'il ne prétend à rien d'autre qu'à résumer un sujet de conversation, et a l'air de reproduire fidèlement l'essentiel des bruits qui couraient et des disputes qui s'élevaient à l'égard de Luther. Remarquons qu'il intéressait les Parisiens uniquement en tant que protestant contre «la puissance du pape et les ordonnances et ceremonies de l'Eglise»; autrement dit par son attaque contre les choses établies: pas un mot d'une théologie nouvelle, d'écrits positifs traitant de piété. (17)

Après avoir pénétré ainsi, et sur tant de points à la fois, on comprend que Luther ait continué d'être lu à Paris, en dépit de toute proscription. Les aveux directs et positifs nous faisant défaut, nous sommes obligés, pour en avoir la confirmation, de recourir aux registres des censures et des proclamations du Parlement. Un arrêt de 1522 rapporté par d'Argentré constate que le Concile de Sens lui a transmis pour être proscrits deux livres qu'on vendait à Paris (18) — et dès le mois de mai 1521 comme nous l'avons vu — à savoir, le traité de Carlstadt sur le mariage, et l'Apologie du mariage que Bartholomé Bernhard, pasteur à Kemberg près Wittemberg, avait adressée à l'archevêque de Magdebourg (19). Ces livres n'étaient pas aussi répandus que ceux de Luther; il est donc probable qu'ils venaient directement de Wittemberg. Faut-il voir déjà là une preuve des relations directes entre la Saxe et la France, dont nous savons l'existence à partir de 1523?

La Faculté de Théologie ne chôme pas non plus à l'égard des novateurs. C'est en 1522 qu'elle condamne en bloc les écrits de Mélanchthon, qu'elle réprouve la proposition «Ubi Luther bene dixit, nemo melius», et qu'elle surveille un certain Michel «Lermite», sans doute Michel d'Arande, qui sera plus tard aumônier de Marguerite de Navarre; la Faculté le soupçonne déjà d'avoir tenu des prédications secrètes à la Cour; on dit même qu'il a osé appeler l'hérésiarque Luther «un saint homme». En 1523

(17) Dans une autre chronique anonyme, contemporaine du *Journal*, il est question de «maistre Martin Luther, du pais d'Allemaigne, homme de grand esprit, de l'ordre des Augustins...» Voir *Chronique du Roy François premier de ce nom... 363.*

(18) D'Argentré, *309.* II. v.

(19) Un exemplaire de ce livre existe dans Coll. Wilh. V. R. 115, 5. Une réimpression moderne dans *Lutheri opera varii argumenti* VI. 99. Il n'y a aucun lieu de penser à Carlstadt comme auteur, comme le ferait croire une note de M. Viénot (*Histoire de la Réforme française*, p. 88.) Le nom de Bernhard est mentionné plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage.

les censures ne manquent pas; comme elles se groupent pour la plupart autour du nom de Berquin, il y aura lieu de les considérer quand on déterminera l'activité de ce personnage comme traducteur de Luther.

Pour l'année 1524 il existe dans une lettre particulière un relevé de livres nouveaux, la plupart reçus de l'étranger, qui a sa valeur comme échantillon de ce qui pénétrait en France dans ce genre d'écrits (20). C'est Lefèvre d'Etaples qui l'adresse à son élève Guillaume Farel vers la fin d'avril, quelques semaines seulement avant son déplacement forcé à Meaux. Elle contient cet aveu remarquable: «Omnia quae a te veniunt et Germania mihi maxime placent.» Parmi les titres se trouvent: le *Catéchisme* de Lonicer, l'*Apologie* de Simon Hess contre Fisher, les *Annotations* de Mélanchthon sur les Evangiles, un livre de Zwingle, les *Problemata* d'Otto Brunfels et deux anonymes. Lectures d'humaniste pour la plupart, mais qui viennent d'Allemagne, et peuvent servir d'indice en matière de commerce de nouveautés hétérodoxes.

En Province

Parmi les témoignages rapportés plus haut, nous l'avons remarqué, l'on disait les ouvrages de Luther lus «par tout le royaume de France»; et en effet on trouve pour ces mêmes années des indications, sommaires et éparpillées bien entendu, qui feraient croire à une pénétration aussi répandue en province qu'elle était intense à Paris. Au risque de dresser une liste ennuyeuse mettons la chose en évidence, pour montrer à quel point elle justifie une telle supposition.

On ne s'étonnera pas de trouver à Lyon le premier signe de pénétration, dans une lettre de Vaugris à B. Amerbach, écrite au mois de novembre 1520. La même correspondance renferme des lettres de Bonifacius Amerbach, en voyage dans le midi de la France, à son père Basile. D'Avignon, il écrit en octobre 1520 que l'on y trouve déjà des livres de Luther (21). Et pour Avignon justement, il y a un témoignage important de la main de François Lambert, cordelier qui laissa son couvent pour aller en Suisse et en Allemagne. Dans la Préface (datée de Wittemberg 1523) du livre où il donnait les raisons pour lesquelles il avait quitté l'ordre et l'habit des Frères Mineurs, il

(20) *Herminjard.* I, 98.

(21) Ces faits sont rapportés par Imbart de La Tour, *op. cit.* III. 169ss.

raconte que parmi les méchancetés dont il eut à souffrir, on lui retira ses livres. «On m'enleva, et l'on mit sous les scellés, les livres vraiment évangéliques de Martin Luther, ce théologien très chrétien, que j'avais en ma possession. On les condamna et on les brûla sans que le Chapitre provincial en eût pris connaissance, et sans qu'il les eût même regardés. Au moins eût-il fallu les lire, mais on se contentait de crier: Ils sont hérétiques, ils sont hérétiques (22).» Ces rudes mesures rappellent le traitement mis par l'auteur d'un pamphlet de 1524 au compte des docteurs de la Faculté de Théologie à Paris, qui n'ont même pas regardé le contenu du sac des livres de Luther qu'on leur avait transmis. Interrogé, on répondit que l'on savait bien ce qui y était, même sans regarder de près.

Il serait intéressant de savoir quels étaient au juste les livres dont parle Lambert. On a pensé (23) au traité des *Vœux Monastiques*, qui sur un moine déjà mécontent de son état aurait bien pu exercer une influence décisive. Mais les dates ne s'accordent pas avec cette supposition. Lambert est probablement parti d'Avignon vers les premiers jours de juin 1522 au plus tard, car au courant de ce mois on le trouve à Lausanne logé chez l'évêque. Le traité de Luther a paru fin février seulement; pour qu'il soit parvenu dans le midi de la France à temps pour que Lambert pût le lire et le méditer, il faudrait supposer une transmission des plus rapides. Dans un de ses ouvrages, d'ailleurs, Lambert a recommandé le *De votis monasticis* (24), mais nullement de la façon dont un personnage aussi loquace aurait rapporté une lecture à laquelle il devait son affranchissement. On est peut-être mieux en droit de penser au *Judicium de Votis scriptum ad Episcopos et Diaconos Wittenbergensis Ecclesiae*, dont une des trois éditions de 1521 a probablement paru chez Cratander à Bâle.

La Gironde est encore plus éloignée d'Allemagne que la vallée du Rhône, et pourtant en 1523 (est-ce à la suite du passage d'un voyageur tel qu'Amerbach?) on y trouve dans la succes-

(22) La préface latine a été réimprimée par Schelhorn, *Amoenitates*, IV, 312. La traduction française se trouve chez Ruffet, *Lambert d'Avignon. 512.* 147, et chez *Herminjard.* I, 64.

(23) Entre autres, M. Imbart de la Tour va jusqu'à l'affirmer, *op. cit.* III, 171.

(24) Voir Ruffet, *op. cit.* p. 161.

sion d'un chanoine un «Martin Luther» (25). Les mesures prises à Paris cette même année supposent d'ailleurs non pas quelques régions seulement mais toute la Province entachée de cette nouvelle hérésie. L'Edit du Parlement publié à son de trompe le 12 août ordonnant qu'on apportât dans un délai de moins de huit jours tous les livres de Luther pour être brûlés devant Notre-Dame, contenait cette décision expresse que «cest edit sera publyé par les carrefours de ceste ville de Paris, de la ville de Lyon et autres bonnes villes de ce royaume, et par tout ailleurs ou besoins sera.» (26)

Inquiète des progrès du mal, la Reine Mère prit conseil de la Faculté de Théologie au sujet des meilleurs moyens pour l'extirper. Les docteurs répondirent le 7 octobre en recommandant la poursuite immédiate et acharnée de tout livre hérétique: «... que pareillement soit mandé à tous les Prélats de cedit Royaulme que chacun en son Diocèse par les Doyens et autres leurs officiers, fassent faire commandement sur peine de sentence d'excommunication à toutes personnes de quelque estat ou condition qu'elles soient, de mettre es mains des officiers du Roi nostre Seigneur tous et chacun des livres qu'elles ont, composez par ledit Luther, ou ceux qui deffendent sa doctrine, pour les faire brusler publiquement (27).» La recommandation ne resta pas sans effet, car le *Bourgeois de Paris* rapporte qu'en novembre des prédicateurs furent dépêchés en mission contre l'hérésie. «Le Roy et Madame la Regente sa mère, par délibération du conseil, envoierent douze docteurs relligieux des quatre ordres mandiennes par toutes les contrées de France et d'ailleurs pour prescher la foy catholique, pour abattre et adnichiller les hérésies de Luther. Et, pour ce faire, furent prins des docteurs à Paris et ailleurs qui furent envoyez, les uns en Normandie, les aultres en Champaigne, les aultres en Picardie... Guyenne... Bourdeloys... Auvergne... Lyonnois... Languedoc... Dauphiné et plusieurs aultres lieux (28).» Pour déployer un prosélytisme aussi rigoureux, il faut qu'on ait eu des preuves concluantes de l'infiltration hérétique dans les régions lointaines du royaume.

---

(25) Imbart de la Tour, *op. cit.* III. 171.
(26) Plaquette contemporaine à la BPF. Bibliogr. *100.*
(27) D'Argentré, II. 3.
(28) *Bourgeois de Paris,* éd. Bourrilly, p. 155.

Pour les provinces du nord, plus exposées au contact avec l'Allemagne et les Pays-Bas, on retrouve la trace des livres de Luther à Tournay dès 1523 (29); le détail n'est pas de peu d'importance, car c'est la patrie des Berquin et des Dumolin. A Meaux, même avant l'arrivée définitive de Lefèvre et de Farel, l'évêque a dû publier, le 15 octobre 1523, un édit de teneur pareille à ceux de Paris, mais qui insiste à un tel point sur l'influence néfaste des livres de Luther auprès du populaire, que l'on a cru qu'il circulait déjà des traductions françaises. Le passage dans la traduction de Herminjard est comme suit: «Or, comme le monde presque entier est rempli de ses livres, et que le peuple, amoureux qu'il est des nouveautés et de la licence, *et séduit par la vivacité de son style,* pourrait se laisser prendre à cette liberté imaginaire et fallacieuse qu'il prêche... nous avons regardé comme notre devoir de l'extirper radicalement, avant qu'elle ne se fût propagée et multipliée. Nous interdisons de conséquence... d'acheter, lire... les livres dudit Martin ou ceux dont il passe pour être l'auteur... se défaire de ceux de ses livres qui pourront se trouver dans leurs mains, dans leurs maisons ou partout ailleurs, et à les détruire par le feu.» (30)

Enfin dans les pays limitrophes de l'Est, voisins de la Suisse, cette littérature trouvait naturellement accueil de bonne heure. Vers la fin de 1521 déjà la correspondance de Cornelius Agrippa, demeurant alors à Metz, renferme des demandes de «quelque chose de Luther», la première venant d'Annecy, une autre de Chambéry (31). En Franche-Comté, le Chapitre de Besançon a délibéré à plusieurs reprises à partir du 8 novembre 1523 «contra opiniones Martini Lutheri» (32); et dans le Lyonnais la présence d'Antoine Papillon, à Grenoble celle de Pierre de Sibiville et d'Aimé Meigret, semblent être autant d'indices de pénétration luthérienne. A Montbéliard on ne connaît aucun fait significatif avant l'arrivée de Farel; en septembre 1524, il accuse réception de livres venus de Bâle. (33)

---

(29) J. Cousin, *Histoire de Tournay*, 1620 (réimpr. 1868). I. 279 et P. Beuzart, *Les Hérésies et la Réforme... 232.* 104.

(30) Le texte latin chez Toussaints du Plessis, *Histoire de l'Eglise de Meaux, 547.* II. 558. Traduction française dans *Herminjard,* I. 77.

(31) *Herminjard,* I. 69.

(32) L. Febvre, *329.* 75.

(33) *Herminjard,* I. 120.

Ainsi, quel qu'en soit le caractère fragmentaire, les données précises ne manquent pas, et l'on peut dire au moins qu'au cours des trois années qui suivent la *Determinatio* de 1521, le nom et les œuvres de Luther pénètrent un peu partout en France. Que l'on ait poursuivi les gens tenant pour ses opinions, comme disent plusieurs registres, cela ne prouve rien en fait d'influence personnelle. Le bruit de ses actes et de ses écrits s'était si vite répandu par tous les pays, qu'on a dû lui attribuer toute opinion qui ressemblait même vaguement aux siennes. Mais en plusieurs cas nous l'avons vu, l'action de ses livres est bien attestée. Desquels? On n'est pas en mesure de préciser; mais il semble que ç'aient été en premier lieu, comme à Paris, les écrits qui attaquaient les abus: la *Captivité Babylonienne*, l'*Abus de la Messe*, le récit des Décrétales jetées au feu, les écrits contre les vœux monastiques.

Ce seraient les traductions latines, bien entendu, qui auraient passé et circulé en France. On ne connaît qu'un seul cas de pénétration en langue allemande, et les rapports entre les deux pays sont si incomplètement établis, que l'on n'est guère en droit de supposer la langue allemande connue en France, sauf en des cas exceptionnels.

La Bible de Luther

En même temps, on doit marquer un fait très curieux à cet égard. Il semble qu'il y ait eu toute une série de tentatives pour introduire en France le plus allemand de tous les ouvrages de Luther, sa traduction de la Bible. M. Imbart de La Tour a rapporté la phrase révélatrice du procès d'un certain Nicolas Boivin, à Troyes, en 1524: «Quod erant cum eo complures studentes Bibliam Martini Luther (34).» La même année, un Français de Bâle, Jean Vaugris, neveu de l'imprimeur Conrad Resch, et celui qui indique à Amerbach en 1520 la présence des écrits de Luther à Lyon, écrit ainsi à Farel (son orthographe est bizarre, même pour l'époque) que «s'il estoy posible que on fit translaté le Noviax Testament selon la translation de M.L. à queque homme qui le sut buen fere, que se seroy un gran bien pour le païs de France et Burgone et Savoie. Et se il feroy beson de aporté une letre fransoyse, je le feroy aporté de Paris ou de Lion, et si nous en avon à Balle qui fut bone, tan miex vaudroy.» (35)

(34) *op. cit.* III. 428. n.
(35) *Herminjard*, I, 230.

Toujours en 1524, le 5 octobre, Jacques Pauvan transmet de Meaux à Farel, qui se trouvait à Bâle, le désir de son maître Lefevre de savoir si la Bible de Luther était déjà imprimée (36). Enfin, Gérard Roussel et ses amis, réfugiés à Strasbourg, dans l'hiver de 1525, s'occupent à retraduire la Bible, à l'aide des versions «grecques, hébraïques et de celles en traduction allemande (37).» Ces demandes et tentatives simultanées semblent bien indiquer parmi les Français un intérêt assez général pour le Nouveau Testament allemand édité en septembre 1522. En vertu de l'ignorance alors générale de la langue allemande en France, elles sont d'autant plus dignes de remarque, en tant qu'elles reculent les limites que jusqu'ici on a voulu attacher à la vogue des écrits de Luther en France par delà 1525.

---

(36) *Herminjard,* I. 124.
(37) *Herminjard,* I. 168.

CHAPITRE IV

QUELQUES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

Les rapports intellectuels que suppose tout courant d'influence étrangère d'un pays à un autre restent en partie cachés à l'histoire. Certains faits permettent de conclure à une influence, et parfois d'en mesurer l'étendue, mais quant aux voies d'accès, au XVI^e^ siècle surtout, où les rapports littéraires de tout genre ne sont connus qu'imparfaitement, on a forcément recours aux conjectures. Les rapports personnels, voyages, messages, correspondances, ont dû, selon toute apparence, jouer un rôle de première importance dans les mouvements d'idées, rôle aussi efficace que maintenant effacé; et, en voulant trop localiser ces rapports d'après des courants d'influence déjà connus, on risquerait non pas seulement de trop schématiser, mais de fausser l'histoire.

Cependant on n'est pas forcé de s'arrêter tout court devant de simples possibilités. Même pour une influence aussi modeste et hasardeuse que celle de la littérature allemande en France au XVI^e^ siècle, il existe des moyens de déterminer en gros les principaux points de contact entre les deux pays, de signaler quelques voyages de particuliers, de constater les relations commerciales qui ont pu être l'occasion de rapports personnels suivis, et enfin de contrôler, à l'aide de la typographie, le lieu d'origine et le chemin suivi par quelques écrits importants. Ce n'est qu'en présentant systématiquement des faits de ce genre que l'on est en droit d'indiquer les voies d'accès les plus probables.

On l'a déjà vu, dès 1528 les écrits de Luther étaient traduits en latin pour pouvoir atteindre un public plus vaste et plus disséminé que les lecteurs de langue allemande auxquels ils furent destinés. La connaissance du latin dans les milieux cultivés faisait que, sous cette forme quelque peu étriquée et amorphe, ils pouvaient être transportés en tous pays. Rédigés pour servir à un dessein de propagande, ils ne manquaient pas de l'accomplir; on trouve la trace de ces œuvres, à part la France et l'Angleterre, où ils évoquaient une floraison de traductions en langue vulgaire, en Italie, en Espagne, en Bohème, aux Pays-

Bas et ailleurs. Il sera question plus loin de la façon dont ils ont pénétré en France; mais il importe de le dire tout de suite, c'est surtout grâce à ces traductions latines que Luther y fut connu. Elles sont la base, dans presque tous les cas, des traductions faites pour les Français en dehors des milieux latinisants.

Expédiés des imprimeries du sud de l'Allemagne, rapportés par les commerçants, colportés aux foires, leur pénétration en France n'est pas difficile à expliquer. Mais l'intérêt de cette pénétration gît précisément dans ce fait qu'on ne se contentait pas des ballots de livres venus de l'étranger; on accélérait la propagande par des demandes expresses et de façon plus directe encore, c'est-à-dire par des visites personnelles en Allemagne. Ce n'est pas non plus de voyages occasionnels qu'il s'agit. L'attrait de cette nouvelle lecture semble avoir été si fort que quelques-uns des adeptes français ont pris *exprès* la route d'Allemagne et se sont rendus en Saxe pour se familiariser davantage, et à son point d'origine, avec cette influence puissante qui s'était fait sentir jusque dans les régions les plus reculées de la France. Si l'on tient compte des difficultés d'une telle entreprise, difficultés de langue aussi bien que de transport, on y verra un indice de plus, remarquable et presque sans équivalent pour l'époque, de l'intérêt profond que Luther avait suscité parmi les esprits français. On connaît en effet au moins six Français qui, avant 1526, ont visité Wittemberg. Il est évident que ces pèlerinages, dont la propagande était, sinon le but, du moins la conséquence presque inévitable, sont de première importance pour l'histoire des rapports entre protestants de France et d'Allemagne. Un aperçu de leurs déplacements et de leur œuvre servira de pendant à ce que l'on sait de la première pénétration des écrits de Luther en France.

François Lambert

Le mieux connu de ces pèlerins est le cordelier *François Lambert d'Avignon* (1); nous l'avons vu se plaindre de l'injustice avec laquelle on lui retirait les écrits de Luther qu'il avait pu se procurer dans son couvent. Il est venu en Allemagne

(1) Il y a trois biographies modernes de Lambert, celle de *Hassencamp* (1860), de *Baum* (1870), et de *Ruffet* (1873). Les sources, à part les ouvrages mêmes du cordelier, se trouvent en grande partie dans les premiers volumes de *Herminjard* et dans Schelhorn, *Amoenitates literariae.* 1725. IV.

par la Suisse, et d'abord par Genève où, arrivé sans doute de Lyon, il a prêché du 8 au 15 juin 1522. Parti pour Lausanne, il a été reçu par l'évêque, Sébastien de Montcontour, qui ne se doutait pas, semble-t-il, qu'il hébergeât un hérétique, mais a dû être scandalisé par la lettre que Lambert lui a adressée près de deux ans plus tard, lui expliquant pourquoi il trouvait impossible de l'appeler évêque. A Berne il a connu Haller et, à Zurich, au mois de juillet, Zwingle. Son itinéraire en Allemagne ne nous est pas connu, mais on le trouve de passage à Bâle, puis à Cologne et enfin, au mois de novembre, à Eisenach, où il reste presque deux mois en attendant la médiation de Spalatin auprès de Luther. Celui-ci ne voulut pas d'abord le recevoir, craignant qu'il ne trouvât pas de moyens d'existence, mais on voit par sa correspondance qu'il s'est intéressé à Lambert, qui y paraît dès décembre 1522 sous le pseudonyme qu'il s'était donné de Jean de Serres (Johannes Serranus). (2)

Son ignorance de l'allemand, et le nombre de bons professeurs qui enseignaient à Wittemberg à cette époque, lui rendaient la vie difficile; il écrivait, il donnait des leçons sur les Prophètes et le Nouveau Testament, mais ni l'une ni l'autre occupation n'a dû lui rapporter beaucoup, puisqu'il s'est adressé plus d'une fois à Frédéric lui-même pour demander de l'argent, n'arrivant pas à gagner sa vie. Il paraît s'être rendu compte qu'il n'y avait pas de place pour lui à Wittemberg et au bout d'un an déjà, il voulut partir pour Zurich. Finalement il se mit en route en février ou mars 1524 pour Metz, d'où il s'en alla, après une halte de quelques jours seulement, à Strasbourg. En 1526, grâce aux recommandations de Jacques Sturm et de Mélanchthon, Philippe le Magnanime l'invita en Hesse pour y organiser la nouvelle église et jusqu'à sa mort à Marbourg en 1531 il y passa quatre ans d'une vie plus heureuse qui pourtant ne fut jamais sans soucis.

Les faits de sa biographie n'apparaissent qu'à l'état de simples allusions, pour la plupart dans des lettres privées, ou dans ses propres préfaces; il est par conséquent difficile de se former une idée juste de son caractère. Des contemporains ont trouvé qu'il faisait du tort à la Réforme par son humeur bouillante et irréfléchie, traits que ses amis ont expliqué par sa fougue de méridional. Luther, qui n'était pas tendre pour les Fran-

(2) *Enders*, IV. à partir du n° 595.

çais, a porté sur lui un jugement favorable, avec des réserves que lui inspiraient ses préférences pour ses amis déjà professeurs à Wittemberg. C'était un homme, disait-il, dont on ne saurait mettre en doute l'intégrité, et en plus «qui legendis litteris sacris non nihil possit et valeat, sed nostris Barnabis et Paulis non satis par» (3). Certainement Lambert était malheureux d'avoir à vivre aux dépens des autres, et surtout de ne pouvoir regagner son pays; ses lettres renferment de nombreux témoignages de cette déception, dont on ne saurait mettre en doute la sincérité, et le réel désir qu'il avait de servir utilement la cause à laquelle il s'était dévoué. Les raisons qui l'ont empêché de rentrer en France ne sont pas claires, mais plus d'une fois il se plaint de ne pas trouver plus d'occasions de servir ses compatriotes.

Aussi s'est-il donné pour premier devoir, tant qu'il fut en Allemagne, de mettre à la portée des Français la lumière nouvelle qu'il était venu recueillir. Presque dès son arrivée il s'est livré à un labeur ardu de traducteur, surtout des écrits de Luther lui-même. Ses efforts ne passèrent pas inaperçus, puisqu'il dit avoir reçu des messages de Hambourg qui demandaient des traités en français pour les faire transporter par bateau jusqu'aux ports de la France (4). Dans la même lettre — à Spalatin le 14 juin 1523 —, il se demande si les vérités nouvelles auraient fait si vite leur chemin au cas où Luther n'aurait pas eu soin de les publier en langue vulgaire. Ainsi l'on se rendait compte assez tôt de la nature spontanée de l'accueil que rencontraient les premiers traités de Luther. Une autre lettre, à Spalatin encore, deux mois plus tard, l'assure qu'en aidant Lambert il portera secours à toute la France, puisque le réfugié continue ferme dans son dessein de traduire en français tout ce qui s'écrit «in re christiana» (5). Encore à la fin de 1524 Luther mande à son ami Gerbel à Strasbourg que Lambert est toujours occupé du même dessein, avec l'espoir de se rendre utile à ses compatriotes du nord-est de la France (6). Le sort de ces traductions reste un mystère. Toutes les recherches pour les retrouver semblent n'avoir abouti à aucune identification certaine, et celui qui a pénétré le plus avant dans la question, M. Nathanaël Weiss, s'est cru

(3) *Herminjard*, I. 171.
(4) *Herminjard*, I. 140.
(5) *Herminjard*, I. 147.
(6) *Herminjard*, I. 171.

obligé, vers la fin de sa vie, de renoncer même à la supposition que Lambert fût responsable des traductions du *Betbüchlein* et de la *Tessaradecas* identifiées et analysées par le même savant trente ans plus tôt. On sait que Lambert était l'ami et le protégé du Doyen du Chapitre de Strasbourg, Sigismond de Hohenlohe, qui a dû faire passer à la Reine Marguerite de Navarre les écrits de Luther en traduction française: ceux-ci pourraient donc bien dériver du cordelier d'Avignon. Il paraît impossible de serrer davantage la question. Mais il semble bien que quelques-uns de ces écrits existent encore et il y aura lieu en les analysant de poser à nouveau le problème du traducteur.

Aussi bien que les écrits de Luther, Lambert paraît avoir édité en français quelques-uns de ses propres traités. Dans la préface des *Commentarii de causis excaecationis multorum seculorum* de 1524, adressée au comte de Hohenlohe, il dit qu'il les publie simultanément en français et en latin. Le Catalogue des livres censurés donné en Sorbonne l'an 1551 renferme sous son nom une *Déclaration de la règle et estat des Cordeliers, composée par ung jadis de leur ordre et maintenant de Jesus Christ,* qui doit être une traduction de ses Commentaires sur la Règle des Frères Mineurs, édités, au dire d'un de ses biographes, à Wittemberg en 1523; on n'en connaît que l'édition de Strasbourg de 1525. On a cependant quelques raisons de croire à une erreur d'attribution, car il existe un écrit de même titre (qui n'est pas la traduction du titre latin de Lambert), avec la date de 1542 et de la plume d'un certain Jean Menard de Tours. Il semble probable que la censure a porté sur cet écrit, dont on a retrouvé deux exemplaires et qui circulait en France depuis dix-sept ans lors de la publication du Catalogue, plutôt que sur une simple traduction dont l'existence demeure douteuse. (7)

Par contre il existe parmi les ouvrages anonymes français de l'époque un commentaire qui doit être attribué à notre cordelier. C'est la *Familière et briève Exposition sur l'Apocalypse de Sainct Jehan l'apostre,* datée de l'imprimerie de Gérard à Genève, 1539. M. Théophile Dufour en le signalant comme «la première édition de l'ouvrage qu'Antoine du Pinet composa ou traduisit en 1543» a remarqué en outre que «la division en sept livres semble avoir été empruntée au commentaire latin de François Lambert, 1528, réimprimé à Bâle en 1539» (8). Une

(7) Pour les textes retrouvés, voir notre Bibliographie.
(8) Dufour, *306.* cclxii.

comparaison des deux livres fait penser que c'est bien d'une traduction qu'il s'agit; des passages entiers se retrouvent textuellement, bien que l'édition française contienne des choses qui ne sont pas dans celle de 1528. Seule l'étude des quatre textes connus pourrait montrer si Lambert a préparé une édition amplifiée de son livre, qui fut publié à Bâle après sa mort, ou si c'est le traducteur français qui a ajouté des développements (9), et enfin quelle était au juste la part d'Antoine du Pinet dans la traduction.

Il n'est pas certain qu'un troisième écrit de Lambert, son *Farrago omnium fere rerum theologicarum* de 1525, ait été traduit en français. On connaît une traduction anglaise de 1536 et d'Argentré signale comme censurés à Paris des «excerpta ex tribus magnis Papyri foliis», qui renferment cent seize propositions prises dans le *Farrago* (10). Il s'agirait donc d'une traduction manuscrite; on ne connaît aucune tentative d'impression.

Il sera question plus tard d'un écrit français encore de Lambert, la *Somme Chrestienne*, qu'il a écrite pour être transmise à l'Empereur Charles Quint lors de la Diète d'Augsbourg en 1530. Le livre a été imprimé selon toute vraisemblance à Marbourg, l'an 1529; c'est un des rares écrits français imprimés en Allemagne avant 1530.

On voit, même par le peu qui en subsiste, comment ce Français a travaillé, en Allemagne, à répandre dans son pays les doctrines dont il était devenu l'adepte. Il n'y a pas lieu ici d'analyser son œuvre, mais il fallait signaler la partie qui a été lue en France parce qu'à certains égards on est en droit d'y voir un reflet d'influence allemande. Un homme ne quitte pas son pays pour aller vivre dans l'intimité d'un prédicateur tel que Luther et passer ses jours à le traduire, sans témoigner dans ses propres écrits de l'influence qui l'a entouré. Une lecture même hâtive de la *Somme* et des *Propositions* ne laisse aucun doute que l'auteur ne soit pénétré de la parole de Luther, mais n'ayant

(9) Quelques-uns d'intérêt pratique et très actuel, témoin la protestation suivante: «Et nous, n'avons nous pas veu les sainctes escriptures cachées en langues estranges, affin que personne ne les leust? Quoy? mais deffendre les Bibles en françoys, ne vouloir point que le simple peuple entendit les mystères de Dieu, tuer, brusler ceux qui les lisoient: et tout ce par la suasion de l'hypocrisie papale, tant par ses Docteurs ventreux, que par ses Caphars. Et ce affin que sa puantise ne soit descouverte.»

(10) *D'Argentré*, II. 86, ss.

pu relever de passages où il y ait imitation directe de forme, nous laissons le soin d'en faire la preuve à des critiques mieux qualifiés pour l'étude de ce genre d'écrits.

Engagé dans une œuvre du genre de celle qu'il avait entreprise à Wittemberg, Lambert n'a pas dû manquer de se chercher des collaborateurs, d'en appeler auprès de lui en exil, pour y goûter avec lui les bienfaits de l'Evangile. Il a exprimé dans une de ses Préfaces l'admiration qu'il éprouvait pour l'instruction qui se donnait autour de lui. «Je suis venu, dit-il, dans cette Académie de Wittemberg, la première du monde, où rien ne manque de ce qui a rapport aux bonnes lettres et aux lettres sacrées. Ici l'instruction coule à pleins bords» (11). L'appel ne fut pas sans effet: au début de l'année 1523 deux compatriotes vinrent le rejoindre à Wittemberg. L'un, appelé dans le journal de Spalatin *Claudius a Tauro,* nous demeure inconnu, mais paraît avoir accompagné le Chevalier Anémond de Coct, qui a joué un rôle important dans les débuts de la Réforme française. Avec Lambert, tous deux se sont inscrits à l'Université de Wittemberg le 30 avril 1523; le 23 mai, Luther recommande Coct à Spalatin en ces termes: «certe optimus vir est, eruditus et pius, ac mire ardens in evangelium, cujus gratia huc profectus ex Gallia». De son côté, Spalatin le trouve «vir mire festivus et doctus et eloquens». Malgré le peu de temps qu'il est resté en Saxe, il s'est mis avec entrain à aider Lambert dans sa tâche. Selon toute apparence, c'est lui qui fut responsable en premier lieu de la traduction de l'écrit de Luther sur les doctrines humaines. Dans une préface à ce livre datée de Wittemberg, le 22 mai 1523, le traducteur, Jean Rhellican, dit en parlant de Lambert: «Is enim... me accessit et conterranei sui nomine qui recens Wittembergam venerat, rogavit, ut aliquem ex Lutheranis libellis, Germanico sermone scriptum, in latinum eloquium transferrem, addens se eandem provinciam compluribus aliis injunxisse, ut scilicet et patriae suae Lutheranarum lucubrationum legendarum et intelligendarum maior copia fieri posset.» On ne voit pas de raison de mettre en doute la supposition de Herminjard qu'il est question ici de Coct. Ce n'est pas la seule indication de son activité. A Nuremberg, au cours de la même année 1523, il a fait imprimer en latin un Commentaire de Lambert en y ajoutant deux Epîtres, l'une écrite par lui-même, et l'autre de Luther. Il est, de plus, très probable qu'il a surveillé à Nurem-

(11) Traduit par *Herminjard,* I. 64.

berg aussi l'impression de la fameuse *Determinatio* (12) contre Murner et l'Université de Paris, qu'on a attribuée à Farel et dont le retentissement a bien dépassé les milieux réformés. A Bâle en 1524, on le voit employer le même zèle en répandant les écrits de Luther, et notamment en faisant la liaison entre les réformateurs de Paris et ceux d'outre-Rhin. (13)

Guillaume Dumolin

Vers la fin de 1525 on trouve encore un Français à Wittemberg; c'est à quelques égards le plus intéressant de tous. Demeuré jusqu'ici presque inconnu, Dumolin a heureusement ajouté par des remarques personnelles dans les préfaces de ses écrits au peu que l'on sait de lui. Comme on n'a pas été à même de deviner son importance en tant qu'intermédiaire littéraire, peut-être sera-t-il permis de redire un peu en détail son histoire.

La France Protestante lui a consacré quelques lignes dans sa deuxième édition, donnant le Nord de la France comme son pays natal et faisant mention d'un pastorat à Neuveville en Suisse en 1529, et de trois petits écrits en français qui n'avaient pas été retrouvés. Brunet semble les avoir vus (14). Il en donne une description bibliographique détaillée, aux termes de laquelle ils ont été imprimés à Strasbourg en 1527; deux d'entre eux portaient des dédicaces, l'un à «très noble dame madame Bone gouvernante de Tournay» et l'autre à «seigneur Philippe Marquis Darrescot comte Portian et de Beaumont». D'après le *Répertoire* de Schmidt, ils semblent être les premiers écrits en langue française imprimés à Strasbourg (15). Ni l'un ni l'autre de ces bibliographes n'a indiqué où se trouvent les écrits en question; Brunet rapportait seulement qu'on les avait vendus en 1847 avec un traité anonyme de la même date, sous le titre de *Prophetie de Jesaie de l'enfant nouveau né...* — et l'on n'a pas poussé la question plus loin. Or, ces traités existent aujourd'hui au British Museum, et renferment plusieurs faits qui éclaircissent cette carrière obscure.

---

(12) Cet ouvrage et le Commentaire de Lambert paraissent être sortis tous deux des presses de Jean Petri de Nuremberg.

(13) Sur cette activité voir surtout *Enders*, IV. 180. Imbart de La Tour, *Origines* III. 437. et la lettre à Farel donnée par *Herminjard*, I. 128.

(14) *Manuel*, II. 878.

(15) *Répertoire*, III. 40.

En premier lieu, les deux préfaces sont soigneusement datées, celle du *Tres utile traicté du vray regne de Antechrist* «de Wittemberghe ce penultième jour du mois de décembre mil cinq cens. 25.», et celle qui accompagne le *Notable et utile Traicté...* «de Wittemberghe ce 13 jour de juillet lan 1526.» Voilà donc établis nettement, non seulement le fait d'un séjour en Saxe, mais pour ce séjour une durée d'au moins huit mois.

En outre, Dumolin fait deux allusions significatives à son passé. Dans la lettre au comte de Portian, il dit avoir réfléchi au sujet de celles de ses connaissances qui acceuilleraient un écrit pieux «entre lesquelz m'a souvenu de vous à qui me tiengz obligez pour autant que aultrefois vous ay incité par mon ignorance à persecuter asprement les vrays serviteurs de Jesuchrist amateurs de pure vérité, lesquels vaillamment comme vrays chrestiens en la ville de Valenchiennes militoient pour l'évangile et regne de Jesuchrist contre les faulx et ypocrites justiciaires et regne de antechrist, et vous ay dedié et deputé ce petit traicté intitulé du vray regne de antechrist maintenant revelé si paraventure en le lisant la bonté de dieu vient à vous ouvrir les yeulx...»

Plus révélatrice encore est une autre phrase, vers la fin du *Notable et utile Traicté* écrit contre l'invocation de la Vierge: «Ces choses, je ne devine point et si ne les scais point par oui dire mais par longue experience de avoir en telle pestilence plus de 30 ans conversé avec eulx, où certes j'estoie emulateur de leurs paternelles traditions autant que personne de mes semblables, diligent à procurer les superfluités predictes plus que nul aultre de mon temps, tesmoings en tout les gros et somptueux edifices que j'ay faicts au couvens où j'ay presidé, dont il me desplait beaucoup maintenant, combien que pour lors je me estimoie en fayre grand service à dieu.»

D'après ces données, on se figure notre réfugié comme étant né vers 1480, entré en religion et se faisant distinguer par son zèle jusqu'à être appelé à diriger un couvent et à inciter le pouvoir civil à réprimer sans pitié l'hérésie, enfin se révoltant contre les dogmes et le régime de son état, et se rendant en Allemagne pour apaiser son trouble de conscience, et connaître de plus près les vérités nouvelles dont il s'était fait l'adepte.

Autant que ses propres paroles, les destinataires de ses livres sont garants que sa carrière n'a pas été sans distinction.

Le comte de Portian dont il s'agit est bien Philippe de Croy, chevalier de la Toison d'Or, et serviteur respecté de l'Empereur, parent sans doute aussi du «Messire Charles de Croy», fils de Henry, comte de Portian, et qui a succédé à Louis Gaillard en 1524 comme évêque de Tournai. Sur «Madame Bone, Gouvernante de Tournesis, Dame de Lannoy, de Rolencourt, de Santes etc.» on manque de renseignements, mais Dumolin a sans doute vécu dans son intimité, puisqu'il l'appelle «tres honorable servitresse de dieu, que je cognoy en aultre chose assez ferventement zeler le bien de vertu.....»

Il est frappant de voir cet homme se dépouiller de la considération dont il jouit dans sa patrie, pour prendre le chemin de l'exil et mener une vie d'apprenti, pour ainsi dire, auprès des théologiens d'Allemagne. Il n'a pas manqué de dire ce qu'il pensait du plus éminent d'entre eux; la caractéristique de Luther qu'il donne au cours de la lettre au comte de Portian est à plus d'un égard remarquable. Non seulement à titre d'impressions d'un Français en 1524, mais plus spécialement en tant que c'est le premier jugement sérieux porté en français sur cet homme, dont partout on racontait les faits et lisait les livres, qu'on injuriait et louait sans modération ni connaissance personnelle, parce que de sa physionomie morale on ne savait en somme que peu de chose. Aux attaques d'un George Halevin (16) et aux réfutations d'un Clichtoue, — ouvrages qui circulaient surtout dans le Tournaisis — il convient d'opposer l'enthousiasme d'un Dumolin, si l'on veut se rendre compte de ce que le public français de 1526 environ, celui du nord au moins, pouvait lire au sujet de Luther.

Parmi les docteurs de nos jours, dit-il, il y en a «qui deffendent à lire, et eulx mesmes contempnent de lire les bons livres, où lesdictes sainctes escriptures sont moult bien declareez pour le fauls titre que le diable cauteleusement fet donner par detracteurs à ceulx qui, laborieusement, ont faits lesdits livres, comme par ci-devant a tousjours fait. Et on en polroit bailler exemple maintenant des livres du docteur Martin Luther, où les sainctes escriptures sont traictez oussy sainement et salutairement que jamais docteur les traicta, et où il descoeuvre clerement et monstre vivement les erreurs supersticions et ypocrisies en quoi la papalité de Rome tient aujourd'hui la chrestienneté à la grande perdition des ames, tellement que tout bon enten-

(16) Sur ce polémiste voir la note et les renvois donnés par P. S. Allen, *Erasmi Epistolae,* 641.

dement qui les veoit et lit peult juger incontinent que on ne scauroit mieulx ne plus salutairement dire et instruire. Mais pourtant que le diable envieux de si grand bien par gens detracteurs semme parmi le monde que il est hérétique, excommunié, etc.., plusieurs contemnent et deffendent ses livres, avant qu'ilz aient daingnié veoir ce qui y est contenu. De la quelle pertinace opinion et damnable j'ay esté quelque espasse jusques à ce que la bonté de dieu a eu pitié de moy en me donnant grace de avoir et lire lesdits livres et enluminant à les entendre, et que il m'a fet cognoistre la personne dudist Martin Luther qui ne est pas tel que on le fet. Mais certes, au contraire, il est homme en la foy sain et entier, en meurs irreprehensible, en constance invincible, en zele ardent, pourfitable et utile à toute l'eglise, si les grans et multipliez pechez du peuple ne empechoient à le rechepvoir en sa saine et saincte doctrine.»

Le cas de Dumolin ressemble donc à celui de Lambert par le fait que ce sont encore les livres de Luther qui ont opéré le miracle. Au nord comme au midi de la France ils ont pénétré, émouvant les cœurs à tel point qu'il s'est trouvé des gens qui ont tout quitté, carrière et réputation, pour venir vivre dans la société de l'homme aux paroles ailées. (17)

A partir de l'année 1526, l'histoire de Dumolin devient quelque peu moins obscure. Il a dû arriver à Wittemberg vers le commencement de l'hiver 1525, car à la fin de décembre il a déjà eu le temps de composer un petit livre. On l'y trouve toujours en juillet 1526, mais il doit être parti peu après. Le 13 décembre de la même année, Bucer annonce à Farel qu'une certaine Marguerite vient d'épouser un moine qui est arrivé de Wittemberg. C'est du mariage de Dumolin qu'il s'agit ici, bien qu'on n'ait pas de renseignements sur sa femme: Farel, écrivant trois ans plus tard à Capiton, parle de «Gulielmus Margueritae maritus». Dumolin fait imprimer en janvier 1527 ses deux traités et reste à Strasbourg près de deux ans encore, Le 7 février 1529, le Conseil de Berne écrit au bailli de la petite ville d'Aigle en ces termes... «Nous avons, de plus, à vous faire savoir que les prédicateurs de Strasbourg, sur la demande de maître Guillaume Farel, prédicateur de votre ressort, nous ont expédié le docte personnage que nous vous envoyons sous la conduite du messager qui vous porte cette lettre. Vous secon-

(17) J. Cousin, *Histoire de Tournai...* 1620. I. 279 donne 1523 comme la date de la pénétration des livres de Luther dans la ville. P. Beuzart, 232. 1912. p. 104 ne cite pas non plus de textes avant cette date.

derez le susdit Farel dans ce qu'il décidera relativement à l'emploi dudit personnage et vous ferez pour le mieux.» Trois mois plus tard, Farel écrivant d'Aigle à Bucer fait mention de «Gulielmus Molanus nunc hic agens» et, le même jour, à Capiton, en parlant de lui comme étant marié à «Marguerite», il ajoute qu'il est «pro Christo solicitus, strenue Verbum praedicans.» C'est encore par la *Correspondance des Réformateurs* qu'on a une dernière fois de ses nouvelles: une lettre écrite par Farel de Neuchâtel, le 15 décembre 1529, portant l'adresse suivante «Christum adnunciandi Gulielmo Molano in Ditioni Aquileien. Noville.» C'est une simple lettre d'encouragement qu'écrit Farel à son confrère, alors pasteur à Neuveville, et elle ne nous apprend rien de nouveau à son sujet (18).

De cette vie attirante et voilée, dont on devine l'activité et le zèle, une partie seulement intéresse à titre direct l'histoire de la littérature: le séjour à Wittemberg. On voudrait savoir ce qu'y a fait Dumolin, et surtout ce que le contact avec Luther l'a mis en état de faire une fois revenu plus près de sa patrie, dans le milieu de propagande intense en faveur de la Réforme qu'était le Strasbourg d'avant 1530. Il paraît certain que Dumolin a passé son temps à Wittemberg de la même façon que les compatriotes qui l'y avaient précédé, c'est-à-dire à traduire tout ce qu'il pensait être utile à répandre en France. La lettre au comte de Portian renferme son propre aveu là-dessus:

«Affin que ne soye inutile à mes freres chrestiens (cognoissant bien que dieu a commandé à ung cescun de son prochain. Veu que ne puis profiter à eulx par publicques predications en ces pays de Germanie ignorant le langaige) je ay deputé aucune portion du temps que dieu par sa grace me donnera à compiler, composer, ou translater en mon langaige franchois aucuns petis traictez, sus certains passaiges des divines escriptures, et apres les envoier à aucuns personnaiges des payz dessus dis, ou lesquelz je cognoys estre affectez à la pure verité selon les sainctes escriptures lesquelles la bonté de dieu clerement maintenant a commencé à reformer et donner à entendre en ces pays de Germanie, ou ausquelz me tiengs aucunement obligez.»

De cette activité il nous est impossible de déterminer l'étendue, bien que nous en ayons quelques échantillons dans les traités déjà mentionnés. On l'aura remarqué, les bibliographes lui attribuent trois traités, et la liste que Brunet donne sous son

(18) Les lettres citées se trouvent dans *Herminjard*, II. 253, 256, 257 et 274.

nom en indique jusqu'à quatre, à savoir: le *Traité du zèle que doit avoir un Chrétien pour garder à Jésus-Christ son honneur entier*, le *Traité du Vray Règne de l'Antechrist*, le *Traité de l'Utilité du Mariage*, et la *Prophétie de Jesaie de l'enfant nouveau-né*. De ces quatre pièces les deux premières seules portent le nom de Dumolin; la quatrième étant une traduction de Luther, on ne saurait attribuer positivement le *Traité du mariage* à notre auteur, et cependant il est très probable que tous quatre, édités la même année par le même imprimeur, relèvent de lui. Dans le *Traité du mariage* lui-même il n'y a ni dédicace ni remarques personnelles permettant d'identifier l'auteur. Il cite un ouvrage de Jean Lemaire de Belges, «diligent scrutateur des anciennes histoires» et quelques-uns de ses développements font penser aux paroles de Luther sur le même sujet.

Celui-ci avait traité cette matière à plusieurs reprises, de façon éclatante dans son livre de 1522 *Vom ehelichen Leben*, que Dumolin ne pouvait manquer de connaître. Plus d'une fois au cours du traité français on trouve exprimée avec insistance l'idée si chère à Luther, que l'institution du mariage est bien supérieure à celle des ordres religieux:

«Vostre ordre n'est pas institué en lacedemonie, athenes ou à Rome (prenez que illec jadis il a esté moult honnouré ainsi comme partout aux citez et choses publicques bien ordonnées), mais au jardin de plaisance rempli de tous biens et félicité, auquel dieu avait mis l'homme avant son peché.»

Les parallèles avec la parole de Luther pourraient être multipliés au cours des deux écrits auxquels Dumolin a mis son nom; ils n'ont d'ailleurs aucune prétention à l'originalité, de style non plus que de pensée. Ce ne sont sans doute que des remaniements en vue d'une vulgarisation, peut-être même par endroits des traductions, d'écrits qu'on lisait à Wittemberg en 1525. Le premier en date, le *Tres utile traicté du vray regne de antechrist*, composé en 1525, renferme l'indication assez précise de son origine. Voulant se justifier d'opinions qui sembleront à quelques-uns fantastiques, Dumolin termine son exposé en ces termes:

«Ces choses doibvent lire, escouter et retenir tous ceulx qui de pure verité sont amateurs. Car ici est la pure verité quant au vray regne d'antechrist, que je n'ay pas songé ne controuvé mais en conferant les sainctes escriptures et raportant ensambles, et en ensievant l'opinion de plusieurs notables et grands personnaiges expositeurs d'icelles sainctes escriptures, et singulièrement de reverend pere maistre Jehan Pomeran evesque

en ses annotations sur les epistres sainct Paul j'ay recueilli ce traicté qui soit à la gloire de Dieu.....»

Plus personnel et plus important pour l'histoire littéraire du protestantisme français est le *Notable et utile traicté du zele et grant desir que doibt avoir ung vray chrestien pour garder à Jesuchrist son honneur entier.* C'est une réfutation en règle du *Salve regina,* au cours de laquelle Dumolin s'élève avec vigueur contre les écrits de Schatzgeyer, qu'il appelle «ce grand caphart et inventeur de mensonges». A part quoi, il manque les allusions topiques qui indiqueraient la source du traité, mais il paraît certain que l'inspiration générale et même jusqu'à quelques développements isolés dérivent de l'ouvrage de Sebald Heiden sur le même sujet. Celui-ci, recteur d'école à Nuremberg, a publié en 1525 un traité intitulé *Unum Christum mediatorem Apologia,* où il se met en devoir de réfuter l'honneur accordé à la Vierge dans le *Salve Regina,* comme Dumolin le fait un an plus tard. Le contenu des deux écrits n'est pas identique, mais à la fin de l'exposé les deux auteurs récrivent le cantique, transférant toutes les louanges au Christ. Comme ce texte a eu quelque influence en France, il y aura lieu plus loin d'en déterminer avec plus de précision l'évolution.

Le *Notable et utile traicté* est de beaucoup le mieux écrit des ouvrages de Dumolin; l'argument laisse percer en maint endroit la colère ou l'esprit moqueur d'analyse qui rend la nouvelle doctrine susceptible de développements essentiellement littéraires. Caractéristique de la piété nouvelle et en même temps très luthérienne est sa description de l'état de désespoir où se trouvent les hommes par suite du péché, et d'où ils tâchent de sortir par toute espèce de moyens factices sauf par celui de la foi: «Ayons mal un peu seulement au doit, incontinent par desespoir nous avons suspicion que cela nous soit advenu pour ce que dieu est courouché à nous. Et, en le delaissant, plusieurs se tournent incontinent à invoquer en leur ayde maintenant un tel sainct tantost ung aultre. Et puis de là on passe à vouer je ne scais quelles habominations de veus pour courir de pelerinage à aultre. Et puis des images de cyre... et force chandelles.»

On a donné ici à Dumolin peut-être plus d'importance que n'en vaudrait son modeste talent littéraire, n'était que les circonstances de sa vie lui ont permis de jouer un rôle de réelle valeur dans le mouvement qui nous occupe. Il mérite de retenir

l'attention, en premier lieu parce qu'il a fait le voyage à Wittemberg, ensuite parce qu'il s'est dévoué à la tâche de propager les écrits de Luther aussi largement que possible dans sa patrie, et enfin parce que, ayant vécu dans l'intimité des réformateurs, ses propres écrits accusent l'état d'esprit, l'inspiration de ceux du maître, sinon une imitation dans la forme.

*
**

A ces titres on souhaiterait avoir plus de détails sur son activité et celle de ses compatriotes qui ont fait choix du même asile. Très probablement ils furent plus nombreux que nous ne savons. Qui était, par exemple, ce Français mentionné dans l'*Histoire Ecclésiastique* sous le nom d'Etienne Machopolis, en 1528 pasteur à Annonay dans le Vivarais, docteur en théologie et cordelier, «qui avait pris la peine d'ouir Martin Luther en personne, au pays de Saxe» (19)? Herminjard s'est déjà demandé si des deux personnages que Luther recommande à l'Electeur de Saxe dans une lettre du 14 avril 1526, l'un ne serait pas Dumolin (20). Vint-il peut-être accompagné de Machopolis, cordelier comme lui?

On voit combien l'obscurité s'est faite autour de ce va et vient, et comme il est difficile de mesurer une pénétration qui dépendait à un tel point de relations personnelles, en elles-mêmes de trop peu d'importance pour être remarquées (21). On en relève des traces de ci, de là, au passage; on ne peut que les noter, se souvenant qu'il est impossible de retracer la véritable envergure du mouvement total dont elles marquent les empreintes isolées. Un coup d'œil sur les principaux points de contact de la France d'alors avec l'Allemagne permettra au moins de localiser et fixer quelque peu le champ de ces fécondes activités.

---

(19) *Histoire Ecclésiastique, 378.* I. 17.

(20) *Herminjard.* II. 257. renvoie à De Wette, *Luthers Briefe,* III. 102.

(21) Il ne faut pas oublier la suite des ambassades du Roi de France en Allemagne. On en trouvera la liste complète dans le *Catalogue des Actes de François* 1er, IX. 655. Les noms qu'on rencontre le plus souvent sont ceux de Gervais Wain, d'Antoine Macault et de Guillaume du Bellay. Sur le premier de ces trois ambassadeurs, voir une intéressante remarque de Luther lui-même. C. IV. 294.

CHAPITRE V

TROIS POINTS DE CONTACT

En quels points du territoire les rapports entre l'Allemagne et la France au XVI[e] siècle étaient-ils le plus suivis? La réponse est plus compliquée qu'une carte de nos jours ne le ferait supposer. Il faut tenir compte de toute une étendue de pays limitrophes, qui aujourd'hui font partie de la France, mais étaient alors terres impériales. Malgré cette dépendance, la plupart de ces régions étaient déjà françaises de sentiment et de langue. De la Franche-Comté par exemple on a pu écrire qu'elle «pouvait haïr politiquement les Français, elle ne s'en plaisait pas moins à manifester un curieux patriotisme linguistique gaulois, et à revendiquer comme un titre d'honneur ses origines celtiques (1)». Dans le pays messin et le Tournaisis la suprématie de la langue française sera également un élément important des rapports littéraires entre l'Empire et le royaume de France. C'étaient comme des colonies hors du pays, où les réfugiés venus de l'intérieur pouvaient à la fois nouer des relations avec l'étranger et rester dans un milieu accessible à leur propagande.

Il était naturel aussi que de telles relations suivissent les voies d'échange commercial, et les grandes foires de Francfort et de Lyon s'accompagnaient d'un trafic de livres colportés, qui ne fit que grossir en importance à mesure que le siècle avançait. C'est de Francfort que viendront la plupart des écrits allemands édités en traduction à Genève à partir de 1540.

Dans ce va et vient confus et incertain l'on voit pourtant trois points de contact qu'on peut appeler sans trop d'exagération de véritables foyers de rayonnement allemand et plus particulièrement luthérien. Ce sont les villes d'Anvers, Bâle et Strasbourg, carrefours d'activité internationale dont on n'a peut-être pas encore suffisamment mesuré l'importance pour l'histoire intellectuelle de l'époque. Elles étaient toutes trois en relations directes avec les principales maisons d'édition du

---

(1) L. Febvre *328*. p. 64. L'auteur renvoie à deux passages des *Mémoires* de Gollut (1588), I. xxii et II. i.

centre de l'Allemagne; elles réimprimaient abondamment pour l'étranger, surtout à cette époque de persécution; les plus distingués parmi les étrangers qu'elles ne cessaient d'accueillir provoquaient une activité fiévreuse et un fourmillement d'idées qui ne pouvait manquer d'influer sur la culture des nations voisines.

Anvers

Nulle part peut-être l'œuvre de Luther n'a trouvé d'écho plus prompt et plus soutenu qu'aux Pays-Bas. Anvers n'est pas une des villes les plus proches d'Allemagne et néanmoins le conflit d'idées y a sévi de toute sa fureur. Dès 1519 les frères Augustins de la ville se sont déclarés pour Luther, dont les livres ont circulé à tel point qu'ils durent être interdits et brûlés publiquement en 1521, et de nouveau en 1522. La persécution atteignit une large notoriété dès 1523 par suite du martyre de Hendricus Voes et Johannes van Essen, qui inspira à Luther lui-même un cantique célèbre. En 1525 encore on brisait des images et un moine qui avait prêché dans le style de Luther était noyé secrètement, tant les autorités craignaient l'effet d'une exécution publique.

Comme partout les imprimeries étaient les vraies sources d'agitation (2). C'est Simon Corver, dans la ville de Zwolle, qui paraît avoir été le premier à répandre la parole de Luther aux Pays-Bas. Dans les années 1520 et 1521 il donna des éditions latines du *Sermon des Bonnes Œuvres,* de la *Tessaradecas,* de l'*Epître à Léon X* et du *Traité de la Liberté chrétienne.* A Anvers aussi en 1521, Michael Hillen donnait ces deux derniers et Dommer lui attribue pour la même année une édition du *Quare papae ac discipulorum eius libri a M. Luthero combusti sint* (3). Hillen était en effet depuis quelque temps déjà à l'affût de publications venues d'Allemagne. En 1519, il avait imprimé deux Dialogues de Hutten et les aventures d'Eulenspiegel, en 1520 les Opuscules de Jérôme Emser. Il ne donne pas d'ailleurs que des publications en faveur de Luther. En 1521 sont sortis de son officine la défense par Latomus de la condamnation de Luther par les théologiens de Louvain, un traité de Schau-

(2) Les détails qui suivent sont puisés en grande partie dans l'ouvrage magistral de Nijhoff et Kronenberg: *Nederlandsche Bibliographie (1500-1540), 458.*

(3) v. p. 57.

pechius: *Errorum Lutheri confutatio*, un autre de Simon Hess justifiant la censure des livres de Luther à Cologne, un ouvrage de Wimpheling et l'*Assertio* de Henri VIII.

Un des confrères de Hillen, Willem Vorsterman, édite en 1520 la Bulle papale contre Luther, l'année suivante la condamnation de l'Université de Paris et l'Edit de Charles V sur le même sujet, en 1522 l'abjuration de Jacobus Praepositus, prieur qui s'était fait remarquer de bonne heure comme adepte du réformateur allemand. Il est revenu d'ailleurs sur cette abjuration et a continué ses prédications évangéliques à Anvers jusqu'à ce qu'il ait été obligé de quitter le pays pour se rendre à Wittemberg.

A partir de 1523, la querelle des sacrementaires et la façon dont les sectes se sont multipliées a réduit l'influence personnelle de Luther, mais les rapports ne cessent pas. C'est en 1525 qu'il écrit sa *lettre aux Chrétiens d'Anvers* dirigée en grande partie contre le sectaire Eloy Pruystinck qu'il avait appris à connaître à Wittemberg; on a voulu voir dans l'abjuration de celui-ci en août de l'année suivante une suite de cette lettre. Les traductions néerlandaises des écrits de Luther s'échelonnent jusque vers 1540.

Il importe de connaître les grandes lignes de cette activité puisqu'elle est accompagnée d'une production pareille en langue française. Il y avait longtemps déjà qu'on imprimait en français aux Pays-Bas, tant pour la population wallonne que pour la région de Valenciennes et de Tournai et l'intérieur de la France. Ainsi l'on connaît une impression anversoise des premières années du siècle qui témoigne d'un goût assez éclectique: «S'ensieult une œuvre nouvelle contenant plusieurs matyeres et premiers. L'an des sept dames. Rondeaulx et balades d'amorrs. La derniere eglogue de virgile... Et ung sermon que fist frere olivier maillart à Bruges l'an mill et cincq cens.» De même on pourrait citer des feuilles volantes éditées en français annonçant les nouvelles du pays; les mouvements de l'armée turque, le couronnement de Charles Quint, la bataille de Pavie, tels étaient les sujets que traitaient ces minces brochures; la première impression française de Hillen, par exemple, était un récit au sujet de Fernando Cortez en 1523.

Les imprimeurs anversois n'étaient pas sans se rendre compte qu'ils pourraient utiliser leurs presses au profit de la propagande évangélique en langue française; sollicité sans

doute par des réfugiés de l'intérieur, l'un d'eux s'est spécialisé dans l'impression des petits manuels d'édification dont on constate la circulation en France avant 1530. C'était en effet le seul moyen d'avoir une littérature en langue vulgaire, que d'éluder la censure en important des textes édités hors du pays et Martin Lempereur (de son vrai nom Martinus de Keyser) paraît l'avoir parfaitement compris. La nature délicate de sa tâche exigeait même que plusieurs de ses impressions ne portassent aucune indication de nom ni de lieu, et par conséquent on ne sait trop ce qui doit au juste lui être attribué. Il est plus que probable que la meilleure partie de la littérature de ce genre colportée en Angleterre avant 1530 sortait de ses presses, cela en dépit des noms d'imprimeurs et de lieux allemands dont elle était ornée. (4)

Pour les publications françaises, il n'était pas aussi timide, et il a pu signer quelques-unes de ses impressions les plus importantes. La première en date était probablement le Psautier de Lefèvre d'Etaples, qu'il dit avoir achevé le 20 juin 1525. On voit qu'il se met à l'œuvre plus tard que ses confrères Hillen et Vorsterman, mais à partir de cette année jusqu'à sa mort en 1536 il ne fait qu'imprimer des ouvrages français et latins, la plupart à tendance nettement évangélique. La même année c'est un manuel liturgique à la façon du *Betbüchlein* de Luther, intitulé comme suit: «*L'Oraison de Jesuchrist qui est le Pater Noster, et le Credo avec la déclaration d'iceulx. La Salutation angélique. Les dix commandements. Les sept pseaulmes et autres choses très utiles. Le tout en françoys. Lisez Chrestiens et vous y trouverez consolation. A tous fidèles salut en Jesuchrist.*» Deux années plus tard c'est une traduction française d'un recueil, probablement alsacien d'origine, de passages bibliques, l'*Unio dissidentium;* en 1529 l'*Enchiridion du Chevalier Chrétien,* traduit d'Erasme; et en 1530 la traduction française de la Bible entière faite par Lefèvre d'Etaples.

Comme échantillons de ses impressions latines on peut citer en 1531 encore un manuel alsacien, les *Precationes biblicae* de Brunfels, la même année la Condamnation par la Faculté de

(4) v. R. Steele, *Notes on English books printed abroad, 1525-48. 532.* 189. M. E. Kronenberg, *Notes on English printing in the Low Countries. 430.* 139.

Théologie de Paris des opinions d'Erasme, et l'année suivante les *Déclarations* d'Erasme au sujet de cette sentence. Egalement en 1532 il imprime un ouvrage de Molinet: *La complainte de la terre sainte* intéressant à cause de l'indication qui se trouve sur le titre: «Imprimé en Anvers par Martin Lempereur. Pour Jean de la Forge demeurant à Tournay devant la court de L'evesque.» L'année suivante, l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Cesarée «translatée de latin en francoys par Messire Claude de Seyssel». Enfin en 1534 on note deux publications d'un autre genre, dont l'une les *Coustumes et usaiges de la ville de Lille,* et l'autre un opuscule de piété catholique qui nous rappelle que le jargon mystique était toujours à la mode: «*Vergier flourissant pour l'ame fidele remply de fleurs Mystiques odoriferantes et distingué par cinquante quarreaux aornez de cinquante articles avec leurs figures de la vie et passion de Jesu Christ, couchez en la saincte Escripture avec aussy autant de louenges, actions de graces et prieres, par leur odeur renouvellans les sens et les cueurs aspirant à justice.*»

Il sera question plus loin de quelques autres opuscules plus spécialement luthériens qui sont presque certainement sortis des presses de Lempereur, mais il convient dès maintenant de noter d'ensemble les tendances et l'étendue de cette littérature destinée à circuler en France. Le magistrat ne l'ignorait d'ailleurs pas; ses censures sont dirigées contre les publications françaises aussi bien que néerlandaises. Au plus fort de l'activité de Lempereur, en 1529, et de nouveau en 1531, on publie à Anvers des placards contre les imprimeurs. Celui de Bruxelles daté du 14 octobre 1529 ordonnait qu'on n'imprimât plus dans tout le pays de Nouveaux Testaments «ny les evangiles, epistres, propheties ny autres quelconques livres en Franchois ou Thiois, ayans préfaces ou prologues, apostilles ou gloses, contenans ou sentans aulcune maulvaise doctrine ou erreur.» (5)

Sur les relations personnelles qui ont dû provoquer et maintenir cette activité nous sommes peu renseignés. On ne peut citer de noms ni de Français qui aient fait un séjour dans la ville, ni de commerçants qui aient pu transporter des livres ou des idées en France. Avant 1550 le commerce entre les négociants français et anversois n'était d'ailleurs pas considérable, ce qui s'explique en premier lieu par des raisons politiques.

(5) Reusch, 497. 24.

C'étaient plutôt les Anglais, les Espagnols, et les Allemands qui constituaient la clientèle du marché et de la bourse d'Anvers (6). Il n'en est pas moins vrai que la ville formait par suite même de cette prospérité commerciale un milieu cosmopolite favorable à l'échange d'idées et qui a dû accueillir un nombre considérable de Français, surtout de la région de Tournai, qui était dès la première heure une pépinière d'hérésie.

Bâle

A Bâle, au contraire, ce sont des personnalités de marque qui y ont séjourné qui semblent déterminer les relations avec la France. Farel y a passé plusieurs mois en 1524, Erasme également, et Lefèvre y est venu de Strasbourg en 1526. Mais depuis les dernières années du xv[e] siècle il y avait eu des relations suivies, surtout par les imprimeurs. Des recherches récentes ont établi que Bâle était un point de rayonnement sans pareil dès les premiers temps de l'imprimerie (7). On trouve les caractères typographiques d'origine bâloise en diverses villes de France; ceux de Jean d'Amerbach, par exemple, à Besançon et à Dijon, dans l'officine de Pierre Metlinger, d'autres à Vienne chez Eberhard Frommolt. Avec Lyon il y avait un commerce suivi. Les négociants et les libraires bâlois y voyageaient lors des foires; quelques imprimeurs s'y installèrent, tels que Mathias Huss et Johann Siber.

Une carrière bien intéressante, si on la connaissait plus en détail, serait celle de Johann Schabler, dit Wattinschnee, qui faisait ses études à l'Université de Bâle et puis voyageait constamment en France; d'après une lettre de Coct, il paraît s'être donné à la propagande religieuse après 1520. Un voyageur du même genre était l'imprimeur Michael Wenssler, établi à Bâle jusqu'en 1489, puis en France, à Cluny et à Mâcon. A partir de 1494, on le trouve à Lyon, en relations avec Mathias Huss. En 1498, par suite d'une rixe, il s'enfuit à Bâle, mais sa veuve habitait encore

---

(6) Une esquisse de l'activité commerciale d'Anvers au xvi[e] siècle dans Ehrenberg, *312*, tome 2.

(7) Voir surtout trois articles dans *The Library:* de R. Proctor en 1902 sur deux éditions lyonnaises de l'*Ars moriendi*, de V. Scholderer en 1912 sur Michel Wenssler, et d'A. F. Johnson en 1927 sur l'influence des imprimeurs bâlois à Paris, 1519-36.

Lyon en 1512. Il s'établissait ainsi un fond de relations commerciales qui ne pouvait que servir plus tard au colportage des livres luthériens. Il importe de noter que bien avant l'avènement de Luther Bâle était en relations avec Paris. L'imprimeur Conrad Resch s'y établissait à l'Ecu de Bâle dès 1516. On a vu comment quelques livres publiés par ses soins ont été identifiés grâce aux bordures d'Urs Graf, graveur bâlois. Il paraît que les ornements d'origine bâloise ont eu une large diffusion en France dans ces mêmes années. Les bordures de Resch ont été copiées par des imprimeurs de qualité tels que Gryphius et Dolet; un livre imprimé par Philippe le Noir porte une bordure de Holbein, dessinée en premier lieu pour des impressions de Froben.

C'est peut-être par suite de relations pareilles que les réfugiés français se rendent à Bâle de si bonne heure. Il n'y avait pas que la situation favorable de la ville qui les attirât. Les prédications d'Œcolampade et de Capiton, les séjours d'Erasme et les presses de Froben et de Petri étaient sans doute de puissants éléments d'attraction pour ceux qui cherchaient à la fois un asile et un champ d'activité.

Le nombre ou l'influence de ces réfugiés est prouvée par les livres destinés à un public français. A Strasbourg on n'en connaît pas avant 1527, mais à Bâle Thomas Wolff édite dès 1523 *La Somme de l'Escripture Saincte;* l'année suivante paraît la fameuse satire contre la sentence de l'Université de Paris, connue sous le nom de *Murmau;* le livret a eu un retentissement considérable à Paris. Enfin, il se trouve encore à la Bibliothèque universitaire de Bâle un exemplaire d'une édition du Nouveau Testament, traduit par Lefèvre d'Etaples, qui porte l'indication suivante: «Imprimé à Basle, l'an M.D.XXV.» Il est probable que le volume sortait également des presses de Wolff; il est remarquable surtout pour les bois qui s'y trouvent, qui sont copiés de ceux de Cranach, parus pour la première fois dans le Nouveau Testament de Luther à Wittemberg en 1522. On saisit donc ici l'un des rapports les plus étroits et les plus curieux qui aient pu s'établir entre l'œuvre si parallèle des deux réformateurs.

Il est probable d'ailleurs qu'on s'est beaucoup occupé de la Bible de Luther à Bâle; nous avons déjà vu comment Jean Vaugris, écrivant de là à Farel en août 1524, en souhaitait une

traduction française (v. p. 65) ; en cas de besoin, c'est-à-dire dans le cas où les caractères français qui existaient déjà à Bâle ne conviendraient pas, il s'engageait même à faire venir des caractères typographiques de Paris ou de Lyon. Ce Vaugris voyageait beaucoup, et peut-être n'a-t-il pas peu contribué à nouer des relations entre des Français de Bâle et les villes allemandes. Au cours de cette même lettre, il annonce son départ pour Francfort; plus tard, on le retrouve à Strasbourg; c'était un de ces agents de propagande qui se sont faits de véritables colporteurs d'idées.

On peut voir un autre indice du nombre des réfugiés français et des relations avec la France dans le flot de traductions latines d'ouvrages allemands qui ont paru à Bâle dès 1520, surtout bien entendu de Luther. Les Bâlois s'étaient intéressés dès le début à ses écrits. On a vu comment Froben avait expédié son édition de 1518 dans tous les pays. D'autres éditions semblables suivirent en 1519 et 1520. Dès lors, cédant aux menaces d'Erasme, il n'imprime plus guère de Luther, mais il ne semble pas que la concurrence ait été pour cela moins manifeste chez ses confrères. Ils sont en effet nombreux. Cratander imprime des ouvrages latins dès 1518; Adam Petri en fait paraître dans les deux langues; ainsi deux éditions du *Vaterunser* en 1520, *Etlich Sermones* en 1521 et le *Betbüchlein* en 1522. En outre, le *De libertate christiana* en 1520 et deux éditions de l'*Assertio omnium articulorum* l'année suivante. Pour les traductions latines des écrits allemands, c'est surtout Thomas Wolff qui les donne, l'imprimeur que nous avons déjà vu en relations avec des Français. En 1523 paraît chez lui la traduction de l'écrit *Wider den falsch genannten geistlichen Stand des Papstes und der Bischoffe,* deux ans plus tard celle du *Sermon sur les Bonnes Œuvres,* et celle du traité *Des Traditions Humaines.* En même temps, Valentin Curio imprime l'écrit sur la Messe privée (1522) et en 1524 le *De Authoritate Judicanda...* traduction de *Dasz eine christliche Gemeine Recht und Macht habe, alle Lehre zu urteilen.* On n'exagère qu'à peine en attribuant presque toutes ces publications aux instances personnelles de Farel et ses amis, d'Anémond de Coct, de Michel Bentin ou d'autres, qui s'étaient employés à faciliter la circulation de la littérature de propagande. Elles montrent comment à Bâle, non moins qu'à Anvers ou à Strasbourg, on ne négligeait aucune occasion de faire passer le plus possible de Luther en France.

Strasbourg

Strasbourg avait également des relations d'imprimerie avec la France avant le XVI^e^ siècle. On connaît de ses imprimeurs qui ont été jusqu'à Paris, tels Berthold Rimbold et Michael Friburger. Un autre, Marcus Reinhard, a négocié sinon exercé à Lyon aussi bien qu'à Paris. Les impressions strasbourgeoises étaient pourtant loin d'égaler celles de Bâle, et ce n'était pas non plus de ce commerce qu'allaient naître les relations suivies et abondantes qui devaient donner à la ville vers le milieu du XVI^e^ siècle le caractère d'une colonie française. Il tenait en partie, bien entendu, à la situation merveilleuse de Strasbourg, ville libre impériale, sur le Rhin, en rapport commercial non seulement avec Francfort et le centre de l'Allemagne, Metz et la Lorraine, mais avec l'intérieur de la France, Nancy, Toul, la Franche-Comté et Lyon, et au sud avec Bâle et la Suisse. Mais la grande cause en était plutôt la diffusion particulièrement intéressante de la Réforme; dans aucune ville allemande sauf l'unique exception de Wittemberg, les principes du renouveau religieux pendant les années 1520-30 ne sont plus féconds et plus instructifs à étudier. Le libre développement des idées neuves et hardies de Luther, l'esprit public ouvert à toute nuance d'opinion susceptible d'être adoptée sans violence, la modération du magistrat, son attitude de bon accueil à toutes réformes, qui ne dégénérait jamais en faiblesse, enfin l'hospitalité continue qu'il accordait aux étrangers, telles sont les caractéristiques de cette décade de l'histoire strasbourgeoise. Elles font un contraste des plus frappants avec l'étroitesse du régime luthérien dès l'avènement de Marbach dans la deuxième moitié du siècle, et en même temps conditionnent l'action de Strasbourg sur la culture et la vie françaises de l'époque. Il convient donc de les exposer avec quelque détail.

Les débuts de la Réforme à Strasbourg se distinguent avant tout par le caractère paisible des prédicateurs et, comme conséquence, par la modération des changements intervenus dans le culte. On n'a peut-être pas rendu suffisamment justice à l'ouvrier de la première heure que fut Matthieu Zell. Très érudit, il abandonna une brillante carrière à l'Université de Fribourg pour devenir en 1518 curé de Saint-Laurent à Strasbourg. Fortement imbu des écrits de Luther, il se dévoua dès 1521 à la prédication évangélique. C'est un témoignage à la fois du carac-

tère sérieux de cette activité et de la vigilance du magistrat, que cité devant le Conseil pour avoir négligé de célébrer la messe il est censé avoir répondu qu'il «employait le meilleur de son temps à étudier et à préparer ses sermons, croyant que rien n'était plus nécessaire que la prédication du pur Evangile».

Dès 1523 tous ceux qui devaient continuer son œuvre étaient arrivés déjà, Capiton et Hédion de Bâle, Bucer de Wissembourg. Au cours de la même année, les premiers prêtres se marient; la Messe en allemand est éditée à partir de l'année suivante; en 1525 les messes de pèlerinage sont abolies, l'huile et les reliques éloignées de la Cathédrale, de même en 1527 les cierges et le tabernacle. Ce n'est qu'en 1529 que le Magistrat décrète, après de longs débats, l'abolition définitive de la Messe, cela à la suite de dix années de discussions et de disputes, d'écrits polémiques des deux côtés et de quelques arrestations, mais (en dépit d'une masse de sectaires de toute nuance) sans les excès et violences qui accompagnaient presque partout l'introduction de la Réforme.

Toute cette évolution s'accomplissait sous l'influence personnelle et très forte de Luther. On a dit que nulle part ses écrits n'avaient été aussi vite connus et réimprimés, et la rapidité de quelques-unes des réimpressions de Koepphel, par exemple, a quelque chose d'étonnant. Les diverses parties de la traduction de la Bible parurent à Strasbourg souvent moins de deux mois après les originaux de Wittemberg. Les chefs de la Réforme strasbourgeoise ont tous exprimé ce qu'eut de foudroyant sur leurs esprits l'effet de la première lecture de Luther. On comprend ainsi qu'ils en aient hâté la diffusion. Mais ils n'étaient pas les seuls. Luther avait un ami à Strasbourg, jurisconsulte et humaniste, Nicolas Gerbel, qui se dévouait avec enthousiasme, paraît-il, à la même tâche. Le lettré alsacien était en correspondance suivie avec le réformateur; on a même prétendu que Luther s'est servi de la revision du Nouveau Testament d'Erasme que donna Gerbel chez Anselm de Haguenau en 1521 (8). Ces derniers temps on a tenté également de tirer cette figure de l'obscurité où elle repose (sauf en ce qui est de quelques renseignements épars) en lui attribuant toute une activité satirique (9).

(8) v. A. F. Liebrich, *Nicolas Gerbel... 419.* 23, ss.

(9) P. Merker, *Der Verfasser des Eccius Dedolatus..., 446,* et le compte rendu qu'en a fait O. Clemen, ZKG, XLII. 444.

Si vraiment les satires contre Eck et Murner, telles que le *Eccius dedolatus*, le *Murnarus Leviathan*, la *Defensio Lutheranorum de cruce*... et autres, sont de sa plume, elles ne feraient ressortir que plus clairement sa campagne en faveur de Luther. On sait, du reste, qu'il lui est resté fidèle au point d'adhérer seul avec Hédion aux doctrines qui dès l'arrivée de Carlstadt en 1524 étaient vivement combattues à Strasbourg. Les effets de cette activité se voient sans doute dans les nombreuses éditions de Luther imprimées à Strasbourg, dont Gerbel prépara lui-même quelques-unes. Lié avec Capiton, il travailla pendant quelque temps dans un atelier d'imprimeur — comme du reste, plusieurs hommes marquants de son époque, et à Strasbourg entre autres Zell et Hédion; il est donc permis de voir sa main dans bon nombre de ces publications. Ce commerce occupait plusieurs imprimeurs de la ville, en premier lieu Jean Knobloch, qui donna deux éditions de la *Theologia deutsch* en 1519 et 1520, et ensuite jusqu'en 1528 toutes les parties parues de la traduction de la Bible. A part Koepphel, parent de Capiton, un des plus actifs était Jean Schott, qui en dehors d'une demi-douzaine d'impressions particulières donna en 1523 les premiers recueils de sermons de Luther, d'abord les *Dreizehn Predig newlich uszgangen* dont il augmenta ensuite le nombre jusqu'à vingt-sept. Sous cette forme, la publication eut une seconde édition en 1526. Avec lui Jean Pruss fils, dont on connaît une douzaine d'impressions de Luther à partir de 1521, et Martin Flach fils, qui a dû en donner autant.

On appréciera comme il convient l'importance de cette production luthérienne concentrée, si l'on tient compte du nombre d'étrangers qui semblent avoir fréquenté Strasbourg dès les premiers jours où la Réforme y fut introduite. C'étaient en premier lieu des sectaires de toute espèce, que rebutait la rigidité croissante du luthéranisme et qui se sentaient attirés par le caractère provisoire et large de la réforme strasbourgeoise. Presque tous les Anabaptistes de marque ont été accueillis, Balthasar Hubmeier en 1525, Hans Denck en 1526, plus tard Sattler, Börrhaus, Hätzer, Kautz, Hofmann. Déjà vers la fin de 1524 Carlstadt y avait passé quelques semaines; en 1529 Caspar Schwenckfeld logeait chez Zell, en 1531 on constate la présence de Michael Servet et de Sébastien Franck et en 1538, l'année de l'arrivée de Calvin, celle de David Joris.

A une pareille époque de malaise et de trouble, une ville aussi hospitalière acquérait vite du renom, et il n'y venait pas seulement des sectaires mais des réfugiés venus de toutes parts, surtout de France. On s'en douterait bien, étant donnée la situation de Strasbourg et les persécutions contre les «luthériens» qui sévissaient depuis 1524 en France. On a indiqué comme le premier Français connu à Strasbourg François Lambert, qui a porté le sobriquet du «docteur Welsche», mais il a dû y en avoir d'autres avant lui en 1524. Le chevalier d'Esch, par exemple, chassé de Metz en 1523, vint y passer près d'un an. En 1525 vinrent Jean Védaste de Lille, Simon Robert de Tournay, avec plusieurs autres sans doute dont les noms n'ont pas été conservés.

Enfin, en octobre de cette même année ce furent les chefs du mouvement évangélique, Jacques Lefèvre d'Etaples et Gérard Roussel qui, s'enfuyant de Meaux, descendirent chez Capiton. On se représente sans peine le petit cercle qui se réunissait chez Capiton et qui a dû former, comme on a bien dit, «une sorte de concile des réformateurs français réunis à ceux de l'étranger» (10). Une lettre souvent citée de Roussel montre l'enthousiasme qu'avaient les Français de se voir libres d'assister aux cultes qu'ils rêvaient d'introduire en France, d'échanger des idées et de voir fonctionner tout un système ecclésiastique qui n'avait rien perdu encore de la spontanéité du premier exercice. Ils restèrent près de six mois, et nous verrons que ce séjour fut de la plus haute importance pour la littérature de la réforme française. Il ne l'était pas moins en répandant le renom de l'accueil qu'offrait Strasbourg à tous fugitifs. A la suite de cette visite fameuse il vint des flots de réfugiés. En 1529 déjà il est question d'une école française; de la même année on possède un placard en *vers français*, qui fut affiché avec traduction allemande, œuvre d'un soi-disant clerc lorrain qui se nommait Jean Dulcis (11).

A mesure que le siècle avance on trouve de plus en plus de traces de l'emploi du français dans Strasbourg réformé. Les réfugiés réussirent à faire agir le magistrat auprès de François Ier. En 1535, le roi envoie Barnabas Voré solliciter la présence de

(10) *Clerval, 284.*

(11) L'original est conservé dans les Archives de S. Thomas (1 a 85 ff.). Voir J. Adam, *207.* 145, et *Roehrich,* II. 2.

Mélanchthon, Hedion et Bucer à Paris, pour conférer à propos de la religion. A plusieurs reprises, la ville a supplié le roi en faveur de ses sujets persécutés, d'abord en juillet 1536, de nouveau en janvier 1537, en avril de la même année la demande s'adresse à Marguerite de Navarre; ensuite le 4 septembre 1537, puis en 1539 et 1540. A la sollicitation de janvier 1537 souscrivaient également les villes de Berne, Zurich et Bâle; il y fut adjoint une confession de foi strasbourgeoise en traduction française. En 1538, Calvin trouve à Strasbourg assez de ses compatriotes pour former une paroisse, et c'est le commencement d'une des églises françaises les plus importantes à l'étranger. A Calvin succédèrent des pasteurs tels que Pierre Brully, Pierre Alexandre, Jean Garnier, Guillaume Holbrac et d'autres dont les noms et l'œuvre prouvent l'importance que revêtait ce pastorat. Dans la dernière moitié du siècle, par suite de démêlés avec le magistrat qui devenait de plus en plus intolérant, on refusera à l'église un second pasteur — la demande est déjà la preuve d'une assistance nombreuse — et finalement on ordonnera en 1536 la fermeture de l'église. Ce qui n'empêche pas les réformés français de demander quatre ans plus tard Cassiodora de Reina comme pasteur, et un culte en 1572 de réunir un auditoire de 181 fidèles.

Il n'est pas facile de savoir le nombre de Français qui se trouvaient à Strasbourg à une époque donnée. Il existe aux Archives municipales un «Catalogue des Français qui sont bourgeois de la Ville de Strasbourg»; dressé par le pasteur Jean Garnier en 1553, il compte cinquante noms, dont la plupart signalés comme «gens de rien». En 1554 un Messin se présente devant le magistrat pour solliciter l'emploi de messager et dit posséder le français aussi bien que l'allemand. Sa candidature est agréée dans les mots du mémoire «dieweil vil welsche hie und die burger auch etwan botten hierein bedörffen» (12). Le recrutement de l'église française, et sans doute les réfugiés en général, variaient selon les vagues de persécution locale en France. Ainsi en 1560 se présentèrent 60 familles venues de Metz, l'année suivante 14 émigrés venant de Troyes, et 19 de Châlons avec leur pasteur, Pierre Vournelet. C'est vers cette époque qu'on se voit forcé de refuser le droit de cité aux nouveaux arrivés.

---

(12) Cité d'après les Archives municipales par C. Zwilling, *Die französische Sprache... 586.* 4 n 4.

L'histoire de cette petite population flottante déborde le cadre de notre étude. Ces quelques chiffres montrent que ce ne sont pas seulement divers Français de plus ou moins d'importance qui ont passé par Strasbourg au XVI[e] siècle. On connaît les noms des personnages notoires, réformateurs, gens de lettres et de guerre, ambassadeurs, voyageurs illustres, quelques pasteurs même, mais il faut se rappeler qu'outre ceux-ci bon nombre de gens insignifiants faisaient dans la ville un séjour plus ou moins long et assuraient un échange de nouvelles et d'idées avec l'intérieur de la France. Ce n'est pas sans raison qu'on a appelé Strasbourg «l'Hôtellerie de la Justice», que les adeptes y ont vu une «nouvelle Jerusalem», et les adversaires un «Arsenal de l'Hérésie».

On le pense bien, la présence de tant d'étrangers n'était pas sans provoquer des essais de propagande auprès de leurs compatriotes moins favorisés. Comme ailleurs avant 1530 c'était surtout Luther qu'on lisait, mais dans cette ville le travail d'adaptation de ses ouvrages était mieux organisé et plus considérable qu'il ne l'était à Anvers et à Bâle. Strasbourg avait, en effet, ses traducteurs, ses imprimeurs et ses agents. L'effort était plus conscient qu'ailleurs, plus nettement dirigé de façon à aider les réfugiés, et surtout ceux qui ne parvenaient pas à prendre la fuite en pays de liberté. De même que Zwingle disait avoir écrit son traité *De la Vraie et Fausse Religion* «maxime in usum Gallorum», d'autres se mettaient à l'œuvre avec le même dessein. Souvent ils n'attachaient pas leur nom à leur travail, mais on connaît au moins quatre d'entre eux.

Le plus actif fut bien Jean Lonicer. Après avoir conquis ses grades à Wittemberg en 1521, il vient en 1523 à Strasbourg, où il se lie avec Gerbel. C'est sans doute cette amitié qui l'a poussé à traduire des textes de Luther au profit des étrangers, et il a dû s'y appliquer avec beaucoup d'industrie, car dans les quatre années 1524 à 1527, huit traductions portent son nom. Cette activité est d'ailleurs presque l'unique souvenir qu'on ait de lui: on ne sait que peu de chose de sa vie. Il semble s'être marié au début de 1524, et avoir reçu en 1527 une invitation à se rendre à Marbourg. C'est là qu'il a fait paraître encore une traduction, celle du *Petit Catéchisme*, l'année même de l'apparition de l'original. Des traductions qu'il a fait publier à Strasbourg, seule la première en date ne porte pas le nom de l'imprimeur; c'est un sermon de 1524: *Eyn Sermon von der Beycht und Sacrament*, qui a eu sept éditions allemandes, dont une à

Strasbourg, et que Lonicer traduit (toujours en 1524) sous le titre: *Martini Lutheri De confessione et Eucharistiae Sacramento De usu et confessione Christianae libertatis sermo, ab ipso quidem Authore in vernacula recens aeditus, ac juxta recens Latio donatus a Johanne Lonicero, Anno* 1524.»

L'année suivante Jean Schott édite sa traduction du sermon *Sur la Vie dans le Mariage,* paru en 1522. Elle est enrichie, de même que la précédente, d'un morceau d'exégèse, comme par désir d'en faire un manuel d'édification: «Martini Lutheri in septimum primae ad Corinthios caput Exegesis. II de Matrimonio Sermo. III Duorum de Matrimonio Thematum analytica nuper latine facta per Joan. Lonicerum. Argentorati. M.D.XXV.» Chez Herwagen la même année Lonicer donne des traductions de l'*Exposition sur le Magnificat* de 1521, et du traité *Von Weltlicher Obrigkeit* de 1523. Chez Knobloch encore, l'écrit en faveur des Juifs *Dasz Christus ein geborner Jude sei* et l'année suivante les Commentaires sur les prophètes Jonas et Habacuc, dont les originaux ont paru à Wittemberg au cours de l'année même. En dernier lieu, vraisemblablement peu avant son départ pour Marbourg, Lonicer a donné chez Herwagen une traduction du petit écrit de 1526: *Die Epistel des Propheten Jesaia, so man yn der Christmesse lieset.* Le volume porte une dédicace adressée à «Clarissimo Optimati Domino Sigismundi, Comite ab alta flamma.»

Il est curieux de voir sur quels écrits l'attention des traducteurs semble s'être portée, à l'exclusion d'autres qu'on aurait jugés tout aussi dignes d'être répandus. La version latine du commentaire sur Jonas, par exemple, qui vient d'être notée, n'est qu'une de quatre traductions, dont trois ont paru dans la même année que l'édition originale. Une de celles-ci porte le titre suivant: *Commentarius Martini Lutheri in Jonam Prophetam, jam novissime post aliorum translationes latinus factus a Vincentio Obsopoeo. Praefixa est nova a Luthero praefatio, qua perstringuntur ii qui passim sua ita vertunt, ut prorsus evertant et depravent. Haganoae. Johan. Secer. Anno XXVI.* De ces mots «post aliorum translationes» faut-il conclure que celles de Lonicer et de Joh. Chelyus (celle-ci datée du mois de mai 1526) étaient connues d'Obsopoeus et qu'il était peu satisfait du travail de ses devanciers? Même si leurs versions étaient toutes deux épuisées au bout de quelques mois, on n'eût pas été forcé pour autant de refaire la traduction. Et comment expliquer enfin la publication, quatre ans plus tard, chez le même

Secer, d'une traduction du prophète Jonas contenant la même exhortation de Luther, et qui porte le nom de Justus Jonas comme traducteur?

Ce même Obsopoeus a donné deux ans plus tard, également chez Secer, un recueil de textes sur la question des sacrements. Le morceau de résistance est le sermon de Luther *von dem Sacrament des Leibs und Bluts Christi wider die Schwärmgeister.* Suivent encore un sermon, la lettre à Herwagen, un discours de Bugenhagen «quod ipsius non sit opinio illa de Eucharistia, quae in Psalterio sub nomine eius Germanice translato legitur» (13). Et en dernier lieu un opuscule du traducteur intitulé «Querela fidei». Ce n'est pas la seule fois qu'il ait inséré des textes de sa composition dans un recueil de traduction. En 1533, il donna les sermons de Luther sur les chapitres 5-7 de l'Evangile de Matthieu, avec d'autres et un Psaume de Mélanchthon. Il s'y trouve en plus: *Psalmus LXI per Vincentium Obsopoeum Elegiaco carmine tractatus.* On connaît de lui trois traductions encore, l'une du *Petit Catéchisme* en 1529, une autre de 1525 de l'écrit *An die Ratsherrn aller Städte deutschen Landes, dasz sie christliche Schulen aufrichten und halten sollen* et enfin un recueil de lettres: *Martini Lutheri Epistolarum Farrago, pietatis et eruditionis plena; cum Psalmorum aliquot interpretatione, in quibus multa Christianae vitae saluberrima praecepta ceu Symbola quaedam indicatur. Haganoae excudebat Johan. Secer. Anno M.D.XXV.* N'était le fait que Obsopoeus a toujours imprimé à Haguenau, l'on serait tenté de supposer que c'est lui qui a publié deux recueils de sermons en 1526, pareils au premier, chez Herwagen sans nom de traducteur: les *Sermones aliquot* et les *Conciunculae quaedam.*

On remarquera le rôle de ce Herwagen dans toute cette production. C'était en effet de beaucoup le plus actif des imprimeurs strasbourgeois en fait d'éditions latines, et nous n'avons pas considéré encore ce qu'il a donné de plus important, à savoir les traductions faites par Bucer. Au mois de

(13) Ce collaborateur de Luther semble avoir été mieux connu en France de son vivant que de nos jours. Nous avons vu (p. 79) le parti que Dumolin tirait d'un de ses traités. Par contre, un bibliographe moderne, M. Lucien Auvray, en rapportant comme le n° 74 du catalogue de la bibliothèque de Claude Bellièvre son commentaire sur les Psaumes, propose pour auteur «Jean de Poméranie, procureur de la nation anglaise en 1356»! v. Bibliogr. n° 214.

juillet 1524 c'étaient les Commentaires de Luther sur les Epîtres de Pierre et de Jude; le 1er février de l'année suivante commençait la série des Postilles. Cette dernière publication a été de beaucoup la plus importante de tout ce qui s'est publié de Luther en latin. Le but qu'on visait en l'éditant était nettement indiqué par la préface: «Evangelio initiatis fratribus dispersis per Gallias», et la fortune qu'elle a eue a bien dépassé celle de n'importe quelle autre traduction; elle est comme le faîte de l'édifice laborieusement composé par les efforts des Jonas, des Lonicer et des Obsopoeus.

Ce qu'elle présentait se distingue par la variété aussi bien que par la masse. C'est la *Kirchenpostille*, que Luther a appelée son meilleur livre; dans ces recueils de sermons et d'explications familières, il se montre souvent mieux inspiré et moins violent que dans les grands traités; la division en dimanches et jours de fête facilitait aussi la lecture et le colportage. L'ouvrage a paru d'abord en six tomes, le second en mars 1525, le troisième un an plus tard, le quatrième en juillet 1526. En tête de chacun de ces quatre volumes figure une préface de Bucer. Les deux derniers paraissent aux mois d'avril et d'août 1527. Herwagen semble avoir imprimé l'ouvrage en janvier 1528, et d'autres éditions s'ensuivirent à Strasbourg en 1530 et 1535, à Bâle en 1546. (14)

La part de l'imprimeur dans ces publications n'était certainement pas de simple main-d'œuvre. On peut se la représenter d'après la Préface de Bucer en tête des Epîtres de Pierre et de Jude:

«Jo Hervagius nuper ubi accepisset quae in duas D. Petri epistolas et unam Judae... [Lutherus] populo suo lingua vernacula disseruit, contendit a me argumentis minime vulgaribus ut ea latine redderem, quando id fratribus Gallis, apud quos felicibus admodum initiis gloria gliscit Evangelii, magno usui futurum, nullus possim inficari. Equidem maluissem, alius cui lingua latina familiarior est, id muneris obiisset. Sed dum nemo prodit, et pii non tam latina quam vera requirunt... passus sum exorari me fratre, praesertim tam pia roganti, et qua potui, occupatissimus alias, latinitate hisce Enarrationes donavi.»

Il semble que Luther ait bien su à qui s'en prendre aussi, quand il écrivait les lettres à Herwagen et à Secer en septembre 1526, au sujet des altérations que Bucer avait intro-

(14) La Bibliographie de ces éditions, dressée par W. Kohler, se trouve W. X. II xxi ss.

duites dans son œuvre à propos de la Cène. Le fait qu'il leur écrit indique à la fois quelle situation occupaient de tels imprimeurs, et que Luther comprenait bien toute l'importance d'une traduction de si vaste envergure. Il était naturellement irrité de voir sa pensée passer à l'étranger déformée.

Même après avoir considéré Lonicer, Obsopoeus et Bucer, on est peut-être loin encore de se représenter comme il faudrait la vogue des traductions latines de Luther à Strasbourg. D'abord d'autres qu'eux y mettaient la main. Il a été question déjà de Jean Chelyus; aussi peu connu semble être Jacobus Bedrotus Pludentinus qui a donné chez Herwagen en janvier 1527 le *Sermo de fine Praeceptorum Dei atque de vero Legis usu, juxta ac abusu, in quo bona pars primi capitis ex Epistola ad Timoth. priore feliciter explicatur.* Le sermon allemand avait paru en 1526. Qui est-ce enfin qui a eu l'idée de traduire en latin le *Betbüchlein* de Luther? Le recueil paru en 1525 sous le titre de *Precationum aliquot et piarum precationum Enchiridion* est peut-être de tous ceux de Herwagen le livre dont il reste le plus de traces de diffusion en France.

Il est bien peu probable que nous connaissions toutes les traductions de ce genre qui ont paru. Peu probable aussi qu'on n'ait utilisé à Strasbourg que des traductions éditées sur place. Les versions latines se colportaient aussi vite que les originaux; celles de Wittemberg ou de Bâle pouvaient très bien se trouver entre les mains de réfugiés français à Strasbourg.

Du travail de colportage et d'expédition que suppose une littérature publiée dans le dessein même d'être colportée, on ne sait que très peu de chose. C'était un commerce voué d'avance à l'obscurité. Le livre serait mis dans le sac d'un réfugié qui rentrait en France; il parviendrait dans un village quelconque pour être lu en famille, ou être finalement confisqué lors d'une perquisition, et brûlé en public.

Le plus distingué de ces agents de transmission nous est pourtant connu, le comte Sigismond de Hohenlohe, chanoine, puis doyen du chapitre de Strasbourg (15); il paraît avoir eu de bonne heure un penchant aux idées évangéliques; c'est lui qui a nommé Zell et Hédion prédicateurs à la cathédrale. Il

(15) Non pas évêque, comme le dit deux fois M. Viénot, *Histoire*, *554*. 97 et 133 ss.

a fait son possible aussi pour réformer son chapitre, et ses efforts ont pris une tendance évangélique si nette qu'il s'est vu obligé de démissionner en 1527. Jusqu'à cette date il s'est employé à plusieurs reprises en faveur des réformés de France. Dans une dédicace déjà mentionnée, Lonicer le loue de ses efforts pour que «alieni ad Christi cognitionem perduci queant. Hinc est ut quae syncera sint, quae sanam doctrinam resipiant, in varias transferendi linguas cures, ut regnum et gloria Christi undique fusius propagetur». C'est dans le même dessein qu'il correspondait à partir de 1525 avec Marguerite de Navarre (16). Son zèle apparaît dans un passage à une lettre de Gerbel à Luther, où Hohenlohe fait prier le réformateur d'inciter personnellement Marguerite à une activité évangélique. Puisque ce texte apporte également une constatation de première importance pour les transmissions dont nous parlons, il vaut la peine de le citer: «... Neque cessat libellos tuos in gallicam linguam versos subinde mittere Gallorum regis sorori foemina pietate misericordiaque erga exsules et afflictos singulari. Quam, si tu per otium posses, plurimum cupit libello aliquo per te in tam sancto instituto ut perseveraret adhortari.» Voilà donc une indication catégorique du chemin qu'ont pris plusieurs de ces traductions. On verra plus loin si dans l'entourage de la Reine de Navarre il s'est trouvé quelque trace de ces précieux envois.

⁂

Tel est dans ses grandes lignes le travail accompli à la frontière de l'Allemagne pour faciliter l'entrée de l'Evangile en France, et par là, inconsciemment, de la littérature allemande. Quand on tient compte des réfugiés qui ont pris quelque chose de l'esprit et des idées de la réforme strasbourgeoise, et en même temps de cette littérature latine faite à l'intention des Français, et dont ils n'ont pas dû manquer de se servir, on comprend la haine de l'un des écrivains catholiques les plus clairvoyants du siècle; il apostrophe ainsi le fleuve qui n'était plus une barrière contre les flots envahissants du germanisme (71):

---

(16) Il ne paraît exister aucune évidence à l'appui de l'affirmation de Liebrich (*op. cit.* p. 4 ss.) que Sigismond envoya à Marguerite «entre autres écrits une traduction française de la Bible d'après la version de Luther».

(17) Florimond de Rémond, *Histoire de la Naissance... de l'hérésie de ce siècle.* Ed. de 1610, p. 838.

«O fleuve, arbitre ancien des limites gaulois, et fidelle défenseur de l'Empire Romain, contre ces barbares Nations du Nord, comment as-tu changé parti pour baîller passage à l'ennemi septentrional, qui, ravageant la Gaule, a aussi attaqué le Sacré Empire de l'Eglise Romaine?... Ce fut dans ton Argentine, qu'ils appeloient la nouvelle Jérusalem, laquelle se glorifie d'être voisine de la France, où l'hérésie à plusieurs têtes dressa son Arsenal, et recueillit une partie de ses forces, pour la venir assaillir...»

Si grands qu'aient été les services rendus par les villes telles qu'Anvers et Bâle, c'est bien à Strasbourg, à une ville germanique, comme l'avait vu Florimond de Rémond, que revient l'honneur d'avoir nourri de suc étranger le plant indigène de la Réforme française.

CHAPITRE VI

TRADUCTIONS DE LUTHER AVANT 1532

— Berquin et Papillon —

On a vu comment des Français exilés se mettaient en devoir de traduire Luther pour faire connaître sa parole à leurs compatriotes. Ils n'étaient pas seuls à risquer la tentative. A partir de 1523, d'autres ont fait de même, en Dauphiné et même à Paris, et il convient de rattacher aux premières traductions françaises celles dont la persécution ou le hasard n'a laissé subsister aucune trace.

La première de la longue série que nous allons étudier se range sous le nom célèbre de Louis de Berquin. La perquisition faite chez lui le premier jour de mai 1523, et le procès qui s'ensuivit, l'ont fait connaître comme traducteur de Luther, et grâce aux précisions des rapports officiels de ces deux événements, on sait de quels écrits du réformateur il était question. Après le récit admirablement clair de M. Nathanaël Weiss, il n'est plus nécessaire de refaire l'histoire de ce fameux procès, le plus intéressant et important des trois qu'a dû subir Berquin avant sa mort en 1529 (1). Grâce à ses propres découvertes, M. Weiss a pu corriger et compléter les deux sources, D'Argentré et le Registre publié par Léopold Delisle, de façon à montrer comment le roi est intervenu à plusieurs reprises en faveur de son protégé.

En effet, l'affaire tendait à se prolonger, en raison des lenteurs habituelles de la justice. Après la perquisition, le Parlement avait bien sommé Berquin de paraître le 13 mai pour se défendre, mais avant de poursuivre l'enquête il attendait le jugement de la Faculté de Théologie sur les livres saisis. C'est la première lettre du roi, datée de Saint-Germain le 9 juin, et présentée aux Mathurins par Berquin en personne le 15, qui lui a rappelé son devoir. Elle s'y est appliquée sans délai, consacrant les séances du 16 jusqu'au 27 juin à l'examen des livres. D'après ses censures, il y en avait trois catégories, dont la première consistait en écrits de Luther, de Hutten et de Mélanchthon.

---

(1) *Bull.* LXVII. (1918) p. 163, ss.

Il s'y trouvait les traités contre la messe:*De abroganda missa privata, De usu et efficacia missae,* le traité *De institutis humanis,* et la réponse à l'excommunication papale: *Adversus exsecrabilem Antichristi Bullam.* En plus la *Trias Romana* et le *Paradisus Julii* de Hutten, une satire anonyme intitulée *Decalus Moise et Pape,* et trois autres, dont l'un de Mélanchthon. En deuxième lieu, deux cahiers manuscrits: une apologie en faveur de Luther sous le titre de *Speculum theologastrorum,* et un traité *De Sacerdotio...,* contenant les raisons par lesquelles Luther cherche à prouver que tout chrétien est revêtu du sacerdoce. Au dire de M. Weiss, «c'était évidemment un résumé du premier des trois grands écrits réformateurs», mais on se demande si Berquin lui-même l'a rédigé, ou s'il l'a simplement reçu d'un autre. On ne connaît pas d'édition latine de l'*Appel à la Noblesse allemande.* Faut-il penser que Berquin savait l'allemand et se l'était fait envoyer dans la version originale? La troisième catégorie se composait de quatre traductions françaises, d'abord le traité contenant les raisons pour lesquelles Luther a publiquement jeté au feu les Décrétales, ensuite *La Tryade Romaine, Le Paradis du Pape Jules* et *Le Catholique du Pape et de Moise.*

Ce n'est pas ici le lieu de suivre les étapes du procès jusqu'à la délivrance dramatique du détenu par le capitaine de la garde royale; on trouvera tous les détails et les dates autant qu'elles sont connues dans l'article de M. Weiss. Il s'agit plutôt de déterminer à quel point on a droit de considérer Berquin comme le premier traducteur français de Luther. Le relevé des livres censurés ne fait état que de la traduction de l'écrit édité, nous l'avons vu, à Paris en 1521 (2): *Quare pape et discipulorum eius libri a M. Luthero combusti sint.* Mais il y a autre chose. Qu'on relise les termes de la censure de l'Apologie trouvée en manuscrit chez Berquin, tels qu'ils sont rapportés par d'Argentré:

«Libellus cujus titulus est: Ludovici a Berquin adversus calumnias quorundam Epistola Apologetica ad amicum, quia aperte damnatam Lutheri doctrinam probat et tuetur, sacrae Religionis vota execratur et subsannat et autorem transtulisse impiisimum Libellum illum Lutheri de votis monasticis inscriptum docet, ut Libelli illius venenum in plebeios diffunderet, hic libellus tamquam Rei christianae perniciosus publice flammis commitendus est, et autorem de fantoria haereticae pravitatis manifeste arguit.»

(2) p. 56.

On a eu raison de contester quelques-unes des données de D'Argentré; on a dû rectifier plus d'un détail de sa chronologie; mais il s'agit ici d'une affirmation si nette, qu'il n'est guère possible de la mettre en doute. L'importance du fait n'a pas besoin d'être soulignée. C'est la preuve que Berquin ne s'intéressait pas uniquement aux actes de Luther, mais à sa doctrine aussi. Les écrits qu'on a trouvés chez lui, la traduction qu'on a censurée, et le mémoire sur le sacerdoce universel, tout cela pouvait ne supposer qu'un esprit ouvert et libre qui suivait tous les courants de la pensée de son temps, et par conséquent pouvait s'informer des critiques de doctrine hardies et poussées, apprécier le courage qu'avait eu un moine de brûler la bulle papale, et accueillir l'idéalisme enthousiaste du jeune docteur voulant prouver que tout chrétien est revêtu du sacerdoce.

Se mettre cependant, non seulement à la lecture, mais à la traduction d'un long traité tel que les *Vœux Monastiques*, entreprendre ensuite de justifier son acte: voilà qui ne laisse aucun doute sur ses sympathies pour la nouvelle doctrine. Et remarquons-le, cet intérêt pour les œuvres de Luther s'étend aux autres écrits, même légers et satiriques, qui dérivent d'Allemagne. Le cas de Berquin, traducteur de Luther et de Hutten, confirme l'idée que l'on a dû se former de la pénétration allemande d'après des indices éparpillés et les édits du Parlement: les gens ne manquaient pas entre les années 1521 et 1524, qui en dépit de toute défense étaient attirés par de telles nouveautés, trouvaient les moyens de se les procurer, et sont allés jusqu'à les traduire.

Les rapports du premier procès n'autorisent pas à fixer de manière satisfaisante l'activité de Berquin. On ne connaît d'exemplaire d'aucun livre mentionné comme écrit par lui, et il serait peut-être téméraire d'affirmer qu'ils aient jamais été imprimés. M. Weiss paraît avoir conclu qu'ils étaient restés en manuscrit, et pourtant le rapport que donne D'Argentré distingue les deux termes «codicilli» et «libri». Peut-être ici encore Berquin représente un nombre de lecteurs enthousiastes qui ont cultivé Luther en cachette, ont voulu l'interpréter ou le traduire, mais devant la sévérité des édits contre l'hérésie ont hésité à rien publier. Car il paraît certain que ce procès a causé à Berquin une belle frayeur, et qu'il ne s'est plus du tout occupé

de Luther (3). Crespin est allé jusqu'à dire de lui que «la doctrine de Martin Luther lui estoit une souveraine abomination», ce qui se conçoit mal sauf pour la fin de sa vie. A partir de 1525 la querelle au sujet du libre arbitre a pu le décider à abandonner Luther pour son maître Erasme; mais la grande raison serait plutôt qu'il a bien senti l'opposition absolue et irréductible de la Sorbonne contre tout ce qui avait trait à Luther; il l'a donc définitivement quitté pour tenter une propagande plus modérée, et qui eût quelque chance d'être accueillie par des gens de bon sens.

C'est dans le courant de la même année 1523 qu'intervient au dire de plusieurs historiens une autre traduction du traité des *Vœux Monastiques*. L'unique source d'information à ce sujet est une lettre écrite de Grenoble par Pierre de Sibiville au chevalier de Coct le 28 décembre 1524. En rapportant la visite du roi à Lyon, il écrit: «Il en y a eu deulx grans personnaiges à Grenoble le temps du Roi restant à Lyon. L'ung se appelle Anthonius Papilio, le premier en France bien sachant l'Evangille, et en langue latine très éléguant. *Il a translaté le traictié de votis monasticis à Madame d'Alençon*, seur du Roy, de quoy il a eu beaucoup d'affaires avecques ceste vermine parrhisienne. Toutefoiz la dicte dame l'a bien recompensé, car elle l'a faict maistre premier des Requestes du Daulphin, et si est du grand conseil. Il n'y a point aujourdhui en France plus evangelique que la Dame d'Alençon.» (4)

Ce que l'on sait de certain au sujet d'Antoine Papillon est très peu de chose, et c'est par suite de la lettre de Sibiville qu'on a pu l'appeler un propagateur de la Réforme, et qu'il est devenu le mieux connu de tous les traducteurs de Luther, bien qu'on n'ait jamais vu d'exemplaire de sa traduction. Comme tous les grands recueils d'information, l'Edition de Weimar, La France Protestante, le Bulletin du Protestantisme français, ont incorporé tel quel le fait rapporté par Sibiville, il vaut la peine de remarquer trois choses.

D'abord cette lettre est le seul document qui atteste l'existence de la traduction en question. Ensuite toute l'affaire telle

(3) On trouvera des indices détaillés de cette constatation à la fin de ce chapitre dans la discussion sur le problème général des premiers traducteurs.

(4) *Herminjard*, I. 132.

que Sibiville la rapporte reste bien obscure: la traduction elle-même est perdue; nous ne savons rien de Marguerite de Navarre qui permette de dire qu'elle ait reçu un tel envoi, ou même ait lu le traité de Luther; et pour l'année 1524 on ne connaît aucune démarche ou censure des docteurs de Paris pouvant s'appliquer à la brouille dont parle Sibiville. En troisième lieu, la forme de la phrase essentielle dans ce témoignage n'est pas des plus claires. A-t-on le droit de conclure à une traduction quand on lit: il «a translaté le traité à Madame»? D'après le sens du mot et les exemples attestés, il ne serait pas impossible qu'il signifiât simplement ici «faire parvenir». Déjà au début du XVI[e] siècle le sens usuel était bien «traduire», mais le fait qu'il est suivi ici de la préposition «à» le rend quelque peu suspect. Si ce témoignage n'avait trouvé un accueil si général, on hésiterait avant d'y ajouter foi complète.

— *La* Somme *et la* Prophétie —

La première en date des traductions de Luther est en même temps l'une des plus remarquables. C'est un petit manuel de piété, mince de format et de style très simple, qui a eu par toute l'Europe une rare diffusion. La première édition française porte le titre suivant: *La Summe de l'escripture saincte et l'ordinaire des Chrestiens enseignans la vraye foy Chrestienne; par laquelle nous sommes tous justifiez. Et de la vertu du baptesme, selon la doctrine de l'evangile et des apostres. Avec une information comment tous estats doibvent vivre selon L'evangile. Imprimé à Basle par Thomas Wolff. L'an mil cinq cens vingt et trois.*

On connaît une deuxième édition de 1544, et en outre une édition néerlandaise de 1526, une latine de 1527, une anglaise de 1529 et une italienne sans date, mais qu'on suppose être de 1535 environ. Le problème des auteurs et de la priorité des différentes versions a été longuement débattu, sans donner d'ailleurs de résultat satisfaisant (5). L'hypothèse la plus probable paraît être celle qui suppose une première version latine, faite aux Pays-Bas et apportée à Bâle en 1523 par Hinne Rode, en mission chez Oecolampade, pour être traduite par Farel,

(5) L'essentiel dans trois articles de K. Benrath, 228, et l'importante reprise de la question par N. Weiss, *Bull.* LXVIII.

alors à Bâle et qui a dû en mesurer toute la valeur comme résumé de saine doctrine. Cette origine compliquée et obscure du livret ne nous intéresse pas directement; bien qu'on en ait dit le style «remarquablement limpide et châtié pour l'époque», ce n'est pas à proprement parler une œuvre littéraire. D'après la date, on s'attendrait à y trouver quelques échos de la parole de Luther, et en effet ils ne manquent pas. Mais ce ne sont pas que des échos. A force de considérer tous les aspects de la vie du chrétien, l'auteur en vient à parler du magistrat civil, et son chapitre 26, intitulé «De deux manières de gouvernement seculier et spirituel», ne fait que traduire la première partie du traité de Luther: *Von weltlicher obrigkeit, wie weit man ihr gehorsam schuldig sei.*

On remarquera la rapidité avec laquelle ce traité a paru en France. Edité au mois de mars 1523, avant la fin de la même année, la version française de la *Somme* en renferme une partie. La version originale n'existant plus, il est impossible de déterminer si c'est l'auteur néerlandais qui a eu communication du traité de Luther, ou bien si le traducteur ayant reçu le manuscrit de Hinne Rode a été amené à y modifier ou ajouter un chapitre, par emprunt au livre de Luther qui venait d'arriver à Bâle.

La traduction n'a rien qui attire spécialement l'attention. Elle est fidèle mais auprès de l'original paraît incolore, parce qu'on a éliminé rigoureusement toute allusion personnelle. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule fois que se présente cette difficulté à l'occasion d'un texte de Luther. Ainsi l'on a retranché la dédicace au duc George de Saxe, l'introduction qui rattache le traité à l'*Appel à la Noblesse* de 1520, et dans la suite tout ce qui n'a pas un rapport étroit à l'argument. Ainsi le beau développement au sujet de la perfection («denn volkomenheyt und unvolkomenheyt steht nicht ynn wercken, macht auch keynen sondern eusserlichen standt unter den Christen, sondern steht ym hertzen, ym glawben und liebe...») et la plaisanterie au sujet de celui qui serait assez sot pour écrire un livre prescrivant à un arbre comment il devrait faire pour porter des fruits, ces passages avec d'autres du même genre sont laissés de côté. En revanche on arrive, en traduisant fidèlement l'essentiel de l'argument, à rendre l'âpreté de la fameuse distinction entre les Chrétiens et ceux qui ne le sont pas. Par endroits, l'intransigeante parole de Luther se fait sentir sous la forme française,

ainsi le conseil: «Mais fais diligence de remplir le monde de vrays Chrestiens, devant que tu les gouvernes chrestiennement et selon l'Evangile, et ce sauras tu difficilement faire; car le monde est grandement offusqué et à grand peine peut il demourer vray Chrestien.»

Sauf à ces quelques points de vue, le contenu de ce chapitre ne présente pas grand intérêt comme traduction d'un ouvrage de Luther; on n'a guère voulu rendre en français que l'introduction du traité. Pourquoi le traducteur n'a-t-il pas choisi ses extraits dans la deuxième partie, que Luther lui-même appelle la principale, ou dans la troisième, où se trouvent les idées neuves et hardies qui ont fait l'importance du livre, et paraîtront d'ailleurs en traduction française pendant la seconde moitié du siècle? N'était-il peut-être pas d'accord avec l'esprit qui permettait à un homme de se lancer de sang-froid en pleine guerre, une fois assuré de combattre pour la cause de Dieu (6)? Le ton si ouvertement évangélique de quelques chapitres de son manuel tendrait à le faire croire. Mais il est possible également que saisi par les larges idées directrices du début il n'ait pas voulu prendre position sur un terrain si disputé, la place lui manquant pour discuter tout au long.

Nous sommes mieux renseignés sur ce premier échantillon de la parole de Luther en français que sur la plupart des traductions qui l'accompagnent ou le suivent. On en sait du moins la date et le lieu d'impression, et c'est le cas pour deux autres seulement avant 1530. L'une est le *Livre de vraye et parfaite Oraison* de 1529, identifié par M. Weiss en 1888; l'autre la *Prophetie de Jesaie* déjà mentionnée, qui porte la date de 1527.

Autre cas de diffusion rapide. L'original, intitulé *Die epistel des Propheten Iesaie, so man ynn der Christmesse lieset, ausgelegt und geprediget durch Mart. Luther*, est daté de Wittemberg, 1526. Au mois de janvier de l'année suivante une traduction latine fut éditée par Johann Herwagen à Strasbourg sous le titre: *De Christo Jesu Puero nato ex nono Iesaiae capite vaticinum cum Annotationibus Martini Lutheri. Argentorati. Anno. M.D.XXVII.* La ressemblance des titres et l'identité de date ne laissent pas de doute que la version française n'ait été faite

(6) Des modifications très sensibles dans ce sens se constatent dans l'édition néerlandaise de 1526, dont le 26e chapitre renferme des citations de l'écrit de Luther paru cette année même: *Ob kriegsleute auch in seligem stande sein konnen.*

sur le latin. Le titre exact est comme suit: *Prophetie de Jesaie de l'enfant nouveau né Jesuchrist, avec les annotations du docteur de Cleremont,* à la fin la date 1527. Le déguisement du véritable auteur est intéressant, et ce n'est pas la seule fois que Luther paraîtra en Français sous un pseudonyme, mais l'appellation «docteur de Cleremont» est trop générale pour donner l'espoir de découvrir celui qu'elle cache. Peut-être pourrait-on y voir un écho lointain des polémiques qui ont sévi en Allemagne autour du nom «Luther» que les uns voulaient attacher à «lutum», d'autres à «leuchten» (7); il n'est pas impossible que cette même idée de rayonnement ait donné naissance au mot «cleremont».

Dans les deux exemplaires connus de cet ouvrage, la bordure du titre étant la même que celle du *traité de l'utilité et honnesté de mariage* de la même année, on peut conclure que l'imprimeur était Jean Pruss, et le lieu d'impression Strasbourg.

On se le rappelle, en cette même année 1527 Gerbel écrivit à Luther pour lui dire que le doyen du Chapitre, Sigismond de Hohenlohe, ne cessait d'envoyer des traductions françaises d'œuvres de Luther à Marguerite de Navarre. Or, il est plus que probable que la *Prophétie* était du nombre, puisqu'en tête de la version latine se trouve la préface adressée par J. Lonicer au comte de Hohenlohe, et que nous avons déjà citée. Ce n'est pas, on l'a déjà vu, le seul cas connu de collaboration expresse pour faciliter l'entrée de cette littérature en France.

En ce qui concerne le traducteur français, le fait déjà que la *Prophetie* se trouve reliée avec les traités de Dumolin, imprimés à la même époque et aux mêmes presses, conduit à penser à lui. En effet, l'on ne connaît pas d'autre Français à Strasbourg en 1527 qui s'occupât d'un semblable travail; Roussel et Lefevre étaient déjà rentrés en France, François Lambert parti pour la Hesse. Dumolin était à Strasbourg depuis les derniers mois de 1526, et rien n'est plus naturel que de le supposer occupé toujours à exécuter le dessein qu'il avait formé à Wittemberg de consacrer ses loisirs à faire passer les écrits de Luther dans sa propre langue au profit de ses compatriotes.

(7) Un échantillon de cette littérature est le pamphlet *Von dem weit erschollen Namen Luther...,* publié à Strasbourg en 1523. Weller, *Annalen,* 2611.

Du reste on ne se trompera guère en voyant dans ce mince livret un bon échantillon de la parole de Luther, telle qu'elle a pénétré en France dans la première moitié du XVI[e] siècle. Sans prétention littéraire aucune, c'est un exposé simple et court des quelques versets du prophète qui annoncent l'avènement du Christ, et par là de la joie et du bonheur des chrétiens qui y mettent leur foi. Il est intéressant de voir comme les points controversés de la doctrine, ceux qui avaient évoqué des débats parmi le monde humaniste, sont affirmés ici, mais en passant et de façon à être compris du populaire: «Or considere maintenant pour quelles choses les hommes ont desservi de veoir cette lumière. Il ne faict ici mention de quelque bonne œuvre ne du franc arbitre, mais au contraire, il nous demonstre le captif arbitre. Car que fera celuy qui est en ténèbres? Comment scaura ce qu'il doibt faire celuy qui ne scait rien?»

On devrait noter aussi un détail qui montre comment, malgré leur caractère d'édification, ces écrits laissent transparaître la fantaisie pittoresque de l'auteur, qui a constamment recours aux images simples et familières. Après quelques mots d'introduction, Luther se propose de commenter sans retard les versets du prophète, cela en ces termes: «Nu wyr wollen zur Epistel, und unseren Herrn Christum lernen kennen und das kindlin helffen wygen», qui deviennent en français ce qui suit: «Or maintenant prenons à la main et considérons la prophetie de Jesaie: et sans doubte nous apprehenderons à cognoistre nostre seigneur Jesus Christ, et voyrons le petit enfant soy mouvoir en sa facette.» (8)

Cette familiarité est loin d'exclure la polémique. Il y a même une réplique des plus âpres aux persécuteurs de la nouvelle doctrine, quelques lignes non dénuées d'éloquence et qui permettent de comprendre le mélange singulier d'ironie et de sourde colère que montre si fréquemment la prose de Luther. Après avoir cité le cas des Juifs de l'Evangile (9) qui se sont opposés aux paroles du Christ, il continue: «... et ainsi disent ilz aujourdhui. Si nous n'y mettons remède de bonne heure, tout le monde embracera ceste nouvelle doctrine. A toute puissance donques efforçons nous la deffendre; bruslons, murdrissons,

(8) La traduction anglaise de 1578 rend la phrase plus correctement: «... as it were to dandle him, being an infant, in his swaddling clothes.»

(9) S. Jean, XII.

deschassons et persecutons pour esteindre l'evangille, car elle nous faict estre moins reputez du peuple, car elle retire le peuple arriere de nous et nous diminue nos honneurs et nos richesses. Or avant messieurs portez vous vaillans, faictes tout du sanglant pire que vous pouvez, empeschez à toute puissance le cours de vérité, tousjours tumberez vous. Et si vous n'y faisiez telle resistance vostre pompe et vostre orgueil pourroit quelque peu plus durer. Affin donques que soiez tant plus tost destruictz, avancez vostre destruction, et resistez à dieu et aux hommes affin que soyez hays de dieu et des hommes et consequemment malheureusement destruictz, ainssy comme il est advenu aux juifz et à tous les persecuteurs de l'evangille. Amen.» Un tel défi paraît vulgaire à nos douillettes oreilles modernes, mais il faut songer que l'âpreté n'est pas déplacée dans le cas où la parole est la seule réplique possible à des adversaires qui combattent par la geôle et le bûcher. C'est la raison d'être de toute cette littérature de combat qui tient une si large place dans la production littéraire du XVI[e] siècle.

— Martin Lempereur —

A part la *Somme* et la *Prophetie,* les traductions qu'on a retrouvées de Luther avant 1532 se divisent en deux groupes; l'un a été signalé par M. Weiss il y a quarante ans; l'autre est resté presque inconnu jusqu'à ce jour. Celui-ci se compose d'une demi-douzaine d'opuscules, sans aucune indication d'imprimeur, de lieu ni de date, mais qui ont pour se rattacher les uns aux autres l'identité des caractères d'impression et en plus deux formules communes. Le titre, précédé toujours d'un signe de paragraphe, est imprimé en caractères simples, et au-dessous on lit ces mots: «Achevez de lire; et puis jugés.» A la fin de chaque opuscule également: «Le nom du seigneur soit beneict.» Il importe de faire connaître de suite les titres des six pièces:

1. *Exhortation au peuple.*
2. *Sermon de la maniere de prier Dieu et comment on doibt faire processions et rogations.*
3. *Sermon au jour de l'ascension.*
4. *La maniere de lire l'evangile et quel profit on en doibt attendre.*
5. *Des bonnes œuvres sus les commandements de Dieu.*
6. *Brief racueil des œuvres des dix commandements.*

Le problème de l'origine de ces pièces n'est pas éclairci, mais il paraît certain qu'elles sont des impressions de l'Anversois Martin de Keyser, connu en français sous le nom de Martin Lempereur. Déjà dans le Catalogue de la Bibliothèque Stroehlin, M. Théophile Dufour, en signalant l'*Exhortation*, parlait de six pièces qui portent la même formule en-dessous du titre, et qui «doivent avoir été imprimées à Anvers vers 1525-30 par Martin Lempereur». Elles sont mentionnées également au Catalogue des livres français du British Museum comme imprimées à Anvers aux alentours de 1530. (10)

Sur le contenu des livrets on est mieux renseigné, car ils sont tous, sauf un, traduits de Luther. L'*Exhortation au peuple* se donne pour un extrait de Lactance Firmian, mais M. Imbart de La Tour l'a identifiée comme une traduction de la *Paraclesis* d'Erasme (11). Nous allons parler en détail de chacun des autres; dans l'ensemble ils paraissent avoir une importance capitale. Ne fournissent-ils pas la preuve d'une infiltration de littérature hétérodoxe par les Pays-Bas, aussi suivie et considérable que par Strasbourg et la Suisse? Infiltration qu'on a plus d'une fois signalée en gros, sans moyen jusqu'ici de la préciser. Connaissant au moins cinq ouvrages qui ont échappé à la persécution, nous avons le droit de nous représenter une œuvre de propagande plus considérable encore, dont quelques-uns des moyens les plus précieux ont sans doute disparu.

Le *Sermon de la maniere de prier Dieu* ferait presque croire à d'étroites relations entre les divers centres de propagande, car la seule version latine de l'original a paru à Strasbourg en 1526. C'est un des premiers sermons de Luther, publié à Wittemberg dès 1519: *Eyn sermon von dem gepeet und procession yn der Creutzwochen.* On en connaît treize éditions avant 1523, dont une au moins parut à Strasbourg. C'est là qu'après trois ans encore, en 1526, Herwagen l'édita dans un recueil de sermons sous le titre: *Conciunculae quaedam in deiparae virgini et Divis festos dies nuper e populari lingua latine factae.* On ne peut guère déterminer si le traducteur fran-

(10) L'expert le plus qualifié en typographie néerlandaise de cette époque, Mlle Kronenberg, nous a très obligeamment communiqué son avis que Martin Lempereur a imprimé toute la série. Les Nos 1, 2 et 6 sont décrits dans la *Nederlandsche Bibliographie*, Tweede Aanvulling, 1927.

(11) Imbart de la Tour, *op. cit.* III. 197.

çais a travaillé sur l'allemand ou sur le latin; d'après les titres on pencherait plutôt pour le latin, et ici encore on a le choix entre plusieurs hypothèses pour expliquer ce qui s'est passé. Les *Conciunculae* étaient-elles le seul recueil qui renfermât la version latine du sermon? On a pu en connaître une autre à Anvers. Admettons que ce soit d'après les *Conciunculae* qu'on a traduit; l'a-t-on fait à Anvers ou à Strasbourg? Nous connaissons des travaux de ce genre qu'on entreprit à Strasbourg en 1527. Il est possible qu'on ait donné la traduction manuscrite à un voyageur pour faire imprimer à Anvers; ou bien qu'on ait fait imprimer presque simultanément dans les deux villes et que l'impression de Strasbourg soit perdue.

Quoi qu'il en soit, ce petit traité est l'œuvre d'un écrivain tout différent de celui de la *Prophetie*, du Luther des premières années, d'avant les grands écrits de 1520. Les idées sont plus sombres; il y manque encore la sérénité idéaliste qui apparaîtra deux ou trois ans plus tard. La doctrine est déjà, dans ses grandes lignes, ce qu'elle sera. Le sermon est bâti sur les quelques principes qu'on retrouve dans la plupart des écrits d'édification luthérienne: impuissance de l'homme à faire quoi que ce soit pour apaiser sa conscience; nécessité de se tenir fermement aux promesses divines, et de garder à Dieu son honneur en croyant à sa bonté.

Par la forme c'est encore un exposé tout populaire, qui trahit le souci constant de la simplicité, où les contrastes sont souvent brusques et les juxtapositions hardies, où enfin l'homme du peuple parle à ses semblables. Le début est caractéristique: «Deux choses sont necessaires à faire deuement oraison qui soit exaulcée, la premiere, est que nous ayons devant les yeulx et en prompte souvenance aulcune des promesses que dieu nous a faictes, et que nous la considerions profondement en la ramentenant à dieu, affin que nostre pensée estant eschauffée en ceste contemplation, puisse plus instamment et avecques plus ardent desir s'approcher de Dieu. Car il fault entendre que si ce n'estoit que dieu nous a commandé de le prier, et qu'il nous a promis de nous exaulcer, toutes les creatures du monde avecques toutes leurs prieres, ne scauroient impetrer de luy un grain de bled.»

Aux magnifiques développements des écrits de 1520 sur le contraste entre l'indignité du pécheur et la dignité de Dieu qui le couvre, on peut comparer une première ébauche qui se

trouve dans le *Sermon*, et qui n'en est pas indigne: «Si tu ne es deliberé de prier dieu sinon que quant tu te sentiras digne, ne le prie jamais, car comme j'ay devant dict: noz prieres ne sont point bonnes par nostre bonté, ne dignes par nostre dignité. Il ne les fault pas mesurer là, mais fault regarder à la tresferme verité des promesses de dieu ausquelles nos oraisons se doibvent appuyer, et non point à nous. Car des ce que nous venons à regarder nous et noz prieres, nostre fiance est faulce et nous decoit, encores que le cueur nous fendist de ferveur et que en priant nous pleurissions larmes de sang.»

La fidélité de la traduction est telle qu'on n'a pas retranché les traits les plus individuels de l'original; ainsi la théorie bizarre des «bösen geister»: «Et ne fault doubter que les pestilences et mille aultres especes de maladies, qui ont leur cours, ne viennent d'ailleurs que des malings espritz lesquelz corrumpent l'air par la permission de dieu, et de l'air les fruictz prennent infection, et nous la prenons des fruictz. Et cela est la cause pourquoy l'on leit les Evangiles publicquement au champs.» Exemple encore plus frappant de traduction presque servile: on a reproduit en toutes lettres les plaintes de Luther sur les excès commis dans son pays aux jours des processions publiques. «Pour lesquelles choses nous debvrions tous les jours de ceste perdue saison et eage faire des processions avecques de tresausteres et rigoureux chastiemens de noz corps pour divertir telz et si horribles deluges de tous pechez qui se commectent, mesmement en ce pais cy où l'on ne voit exercer que bancquectz, ivrongneries, oysivetés et tous les vices qui en procedent affin que dieu quelquefois nous monstre sa grace, pour convertir les biens qu'il nous a donnés à l'utilité de l'ame, et du corps, en les participant à sa louenge. Car à présent nous sommes tant aveuglez, et insensez, que nous ne servons d'aultre chose que de greniers et de vaisseaulx à mectre les biens de dieu desquelz nous usons seulement pour inciter les corps à mal et pour perdre l'ame.»

Les deux sermons qui constituent le troisième volume de cette série d'opuscules, bien qu'ils soient extérieurement d'importance minime, présentent néanmoins des éléments d'intérêt qui démontrent une fois de plus combien il est malaisé d'enfermer le talent littéraire de Luther entre les étroites limites d'un écrit dit de théologie. Dans ces petits écrits de circonstance comme dans les grands traités son imagination transforme en

éloquence n'importe quelle doctrine ou théorie. Qu'on analyse par exemple le parallèle que voici: «... cest envoy et commission de l'evangile est semblable à ce que l'on voit quant quelqung gecte une pierre dedens l'eau, laquelle faict lever alentour de soy beaucoup de flotz et undes en rond lesquelles poulsent l'une l'autre et vont tant qu'elles viennent à la rive, combien que au milieu où la pierre est cheute il y ayt tranquillité, néantmoins les undes ne cessent de rouler et de eslargir jusques à ce que toutes soyent venues à la fin de leur espace. Ainsi est il de ceste predication...»

La fin du sermon semble particulièrement importante pour notre étude. En commentant le texte de S. Marc qui rapporte l'apparition du Christ aux onze disciples, et ses reproches à cause de leur incrédulité, l'auteur est amené à parler des fausses apparitions, des ruses des esprits malins, auxquelles nous l'avons vu penser déjà, et qui n'étaient jamais loin de son imagination de paysan saxon. Il achève donc son sermon sur l'histoire d'un marguillier ensorcelé par le diable. L'anecdote, de haute importance pour lui, quelque macabre et risible qu'elle puisse nous paraître, se termine par un conseil moral très sérieux: ce ne sont que deux traits de plus à expliquer dans cette psychologie singulière d'une âme allemande de la fin du moyen âge. Les traductions françaises contemporaines de l'œuvre de Luther ne sont pas si nombreuses ou si amples qu'on puisse passer sous silence ce passage où pour la première fois les lecteurs français ont pu le connaître comme conteur:

«Touchant ceulx qui assayent de faire signes sans en avoir necessité, entre lesquelz il y en a qui gectent hors les diables par exorcisme, Je ne scay que nous debvons dire de leur fol essay et tentation; cela scay je bien que c'est une chose plaine de dangereuse adventure, vray est que le diable se souffre debouter dehors, mais ce n'est point à bon esient qu'il le faict, c'est seulement pour establir et confermer l'erreur de ceulx qui l'exercissent, quant à moy je y croy bien envis. Nous avons veu de nostre temps beaucoup de telles choses advenir, et ay fresche souvenance de aulcunes faites depuis naguieres. Il y avoit ung marglier d'eglise qui desiroit grandement apprendre du diable de l'art d'alchemie, cest art enseigne comment l'on peult separer l'or d'avecque le sable, le diable luy assigna l'heure de unze heures, à laquelle il debvoit venir à luy, soubz telle condition qu'il le trouvast revestu de une chasuble ou chappe beneiste, voyés à quelles mocqueries Satan s'occupe, comme sy il se soucioit de tel habillement; le marglier s'en alloit et se prenoit diligentement guarde avecques ung horologe que l'heure

ne passast laquelle venue il se revestoit de la chasuble, le diable vint à la porte et frappe; le marglier ayant paour que ce fust quelque homme et qu'il ne fust surpris, despouillit soubdainement son habit et demande qui est là, et le diable luy dist que incontinent il courust querir le curé et qu'il l'accompagnast à porter nostre seigneur à ung malade, lors ouvrant la porte ne trouvoit personne. Il se revestit derechef et le diable le rappelle encores et ne fust rien trouvé dehors, à la tierce fois le venant haster et disant que le curé l'attendoit piecha, alhors sortant et ne trouvant homme, il s'apperceut bien que c'estoit le diable et en fut bien joyeulx et sortit de là et s'en alla chez soy pour n'estre importuné de personne et là se revestit comme devant et ce pendant l'heure assignée se passoit, ce que le diable luy reprocha, et ce disant l'estrangla, et par ainsi il eust ce qu'il demandoit et à quoy il veult mener tous ceulx, auxquelz il donne sa familiarité et qui le cerchent tant par dedens en peché, comme par choses extérieures et manifestement contre Jesuchrist nostre saulveur, auquel est honneur et gloire aux siecles de siecles...»

Cette anecdote prend un intérêt singulier du sérieux même dont elle est contée; le ton est caractéristique de l'écrivain qui a fait une si large place dans son œuvre au diable, usant à la fois de son talent littéraire et des croyances et superstitions de son entourage et de son époque pour peindre avec un surprenant réalisme divers états de l'âme chrétienne. La peur de l'homme devant Dieu ou devant la mort, son penchant au mal, tout ce que la terminologie religieuse moderne exprime par *le doute*, ces problèmes et d'autres encore, d'allure également actuelle, se trouvent évoqués chez Luther sous les traits du diable et convertis par le génie en autant de ressorts de ce qu'il ne faut pas hésiter à nommer la grande littérature. Car si le procédé est spontané à l'origine, il est en même temps artistique en ses effets. S'efforçant constamment d'être populaire, c'est-à-dire de donner aux choses l'expression la plus simple et la plus nette, Luther est amené par le don de richesse verbale et le tempérament imaginatif que nous avons signalés à faire de quelque tentation obscure ou de quelque sourde préoccupation une description chargée de réalisme matériel et pittoresque.

Ainsi dans ce deuxième sermon, prêché le premier dimanche après l'Ascension, il parle des craintes du chrétien timide comme inspirées directement par le souffle diabolique: «Les hommes ne peuvent mettre leur persuasion que par oreille et par dehors, mais le diable est garny de une tresague langue, par laquelle il penetroit noz cogitations et nostre cœur lequel

il faict vaciller, et nous mect en sy terrible estonnement et frayeur qu'il nous samble que soyons tombez de tout salut et du tout à luy, et que le ciel, la terre, dieu et les anges nous condamnent.»

Du reste ce sermon, bien que très court, n'est pas sans offrir quelques exemples des autres effets caractéristiques du traité luthérien. On pourrait citer des images familières, des explications prises de la vie de tous les jours, ou encore des accès de cette humeur moqueuse et voisine de la colère, qui n'est jamais absente des écrits polémiques. Il faut citer les remarques sur la persécution pour cause de religion, un des endroits où l'on croirait volontiers voir ce qui a provoqué la traduction, tellement le texte ressemble à une réalité que les lecteurs français ne connaissaient que de trop près. En commentant le mot prophétique du Christ, «Ils vous excluront des synagogues», Luther dit:

«La croix ne scauroit plus expressément estre descripte ny signifiée et mise devant nos ieulx, qu'elle est en ce lieu. Demeurer en sa maison au lict malade n'est rien, combien que s'y compte bon cela entre les afflictions. Mais endurer persecution, et estre ignominieusement debouté et tué, cela est vrayement la croix d'or, et le tresor desiré; quant les persecuteurs recoipvent louenge et gloire de nostre mal, et que le droict et l'honneur est de leur costé, et du nostre vitupere et abjection sclon le jugement du monde.»

Plus loin on note un morceau de véritable éloquence qui garde encore la saveur et le mouvement de l'original: «... comme j'ay dict il vauldroit beaucoup myeulx endurer ceste bataille en la vie qu'à l'extremité lors qu'elle sera trop plus aigre et à craindre, de sorte que sy nous sommes craintifz icy, et sy nous fuyons, que ferons nous en ce terrible dernier assault? Certes il fault bien dire qu'il n'y a nulle foy en nostre cœur, mais seulement une morte et froide opinion laquelle est sans moille, sans suc, ne vertu, la ou quant la vraie et vive foy a occupé nostre cœur *elle passe parmy les cousteaulx et le feu sans trepidation et les surmonte.* Escoutez doncques comment il les console...» (12)

---

(12) «Darumb wer es hie besser dan dort, und wo man hie fleuchet, do ist ym hertzen kain glaube, allain ain tode mainung oder wann, die do ane marck, krafft, safft und bain ist. Wo aber der rechte lebendige glaub ist, *der dringt dahyn durch schwert und feur.* Nun secht, wie er sy hie tröstet...» W. X. 149.

Dans la première édition de la *Kirchenpostille* de Luther en 1522, le texte des péricopes était précédé de deux pièces remarquables. La première une dédicace à Albrecht, comte de Mansfeld, où l'auteur affirme que les saints, si grand que soit leur renom d'humilité, n'étaient tous que des écoliers du vrai maître, ce qui le mène à la boutade caractéristique: «Ich bin von Gottes gnaden in des Bapstes bann und allerhochsten ungnaden.» La deuxième pièce s'appelait: «Eyn kleyn unterricht was man in den Evangeliis suchen und erwarten soll.» C'est cette instruction qui paraît en français, (sans doute d'après la traduction latine de la *Postille* par Bucer, dont le premier volume a paru à Strasbourg en 1525), sous le titre suivant: *La Maniere de lire l'evangile et quel profit on en doibt attendre.*

L'auteur insiste d'abord sur l'unité de l'Evangile qui nous a été transmis par ceux que nous appelons les quatre Evangélistes. Son exposé vise surtout à définir l'essentiel de cet évangile, à s'élever contre la tendance à n'y voir qu'un livre de préceptes, une règle de vie, et à montrer enfin que ce n'est rien d'autre que «ein rede oder historia von Christo», quelque chose qu'il faut accepter comme un don avant d'en faire un idéal ou un modèle. Il faut, pour le comprendre, un changement de cœur: une fois qu'on a le sentiment de la bonté de Dieu manifestée dans l'avènement du Christ, on n'attendra pas d'être forcé d'accomplir les préceptes.

Ainsi il n'est pas étonnant que des Français aient apprécié ce morceau, et voulu le détacher et le répandre, comme exprimant si bien le sens du renouveau spirituel qu'ils s'apprêtaient à accomplir. Nous l'avons vu, c'est par de telles influences que Luther a principalement agi comme réformateur. Il a senti si profondément les vérités qu'il énonce, qu'elles gardent encore la chaude empreinte de la vie; il ne parle de rien d'ecclésiastique ni de doctrinaire, mais de la joie qu'on éprouve devant une découverte personnelle. C'est un enthousiasme d'autant plus contagieux qu'on le prétend accessible à tous, et d'autant plus frappant ici qu'il n'est pas, comme dans les grands écrits, mêlé d'argumentation et de polémique.

Il suffira pour le démontrer de citer le passage le plus éloquent du pamphlet:

«Il y a encores une autre pire coustume et plus dangereuse, c'est que presques tout le monde pense que tant les histoires des Evangelistes que les Epistres des Apostres soient seulement

escriptes pour nous statuer les loix et façons de bien vivre et que les œuvres de Jesuchrist ne sont racomptées pour aultre chose que pour nous donner exemple affin que nous les ensuyvions... En effect ceulx qui n'ont autre chose aprins de Christ en l'evangile, ilz deviendront facilement hypocrites, mais Chrestiens non. Il fault que tu penetres beaucop plus hault ces segrects icy, combien que ceste tresbonne forme d'enseigner ait esté par beaucop de siecles peu frequentée. Le chief et fundement de l'evangile pour bien le prendre est que devant que tu preignes Christ pour exemple il fault que tu le recognoisses, recoipves et embrasses comme ung don souverain que dieu t'a donné, affin qu'il soit tout tien quelque grand qu'il soit... Cela seulement est cognoistre l'evangile; à la verité ceste est celle inestimable bonté de Dieu et immiserable largesse, de laquelle aulcung prophete, aulcung Apostre, ny mesmes aucung Ange, ne peult jamais assez parler, nul cœur assez s'en esmerveiller n'y l'attaindre et toucher par cogitation et finalement, Cestuicy est celuy grand feu de dilection divine en nous par lequel nostre cueur et nostre conscience sont esjouis, et recoipvent paix, repos et seureté.«

L'histoire de ce petit écrit fournit quelques données du plus haut intérêt pour la pénétration luthérienne en France. Comme date d'impression, l'on pourrait proposer 1528, puisque le pamphlet anversois a été relié en tête d'une édition du Nouveau Testament de Lefèvre d'Etaples de 1529 (13). En analysant ce volume en 1896, M. Douen a établi que les caractères de l'écrit mis comme première préface sont identiques à ceux du Nouveau Testament de Guillaume Vorsterman de la même année. Il est donc vraisemblable de supposer que plusieurs sinon tous les ouvrages de cette série furent imprimés dans l'officine de Vorsterman pour Martin Lempereur. Voilà que l'ouvrage est édité à Anvers et à Alençon avant 1530. Quelques années après, sans date précise, il l'est de nouveau par Pierre de Wingle, le premier des imprimeurs réformés de Genève. Quand on pense à cette odyssée qui part des Pays-Bas pour aboutir en Suisse, en passant par Paris et on ne sait combien d'autres étapes de colportage, on voit en quelle mesure l'influence de ces écrits échappe à notre prise.

⁂

Le cinquième volume de notre série dépasse de beaucoup les autres en importance. Il ne s'agit plus d'un simple échantillon pris comme au hasard dans un recueil de sermons, mais

(13) O. Douen, *302*.

d'une des œuvres maîtresses du réformateur. Nous avons vu comme le soi-disant *Sermon von den guten werken* a devancé les grands écrits réformateurs de l'année 1520. Paru probablement vers la fin de mai, six semaines environ avant l'*Appel à la Noblesse allemande*, ce traité a développé sous la forme d'un commentaire sur les dix commandements la grande thèse luthérienne de la foi en Christ comme l'unique bonne œuvre, source et condition de toutes les autres. Le mode d'argumentation a déjà été indiqué, et d'ailleurs ne diffère pas sensiblement de celui que nous venons d'analyser pour les Sermons et l'Instruction sur l'Evangile.

Comme thème général intervient, on peut bien le penser, le contraste nettement posé à maintes reprises et sous des formes diverses entre un principe directeur, vivant, intérieur, et d'autre part les efforts innombrables et vains pour apaiser la conscience en accomplissant quelque chose de prescrit et d'extérieur. En raison de l'idéalisme qui perce partout dans cet ouvrage, et peut-être aussi parce que la critique directe de l'Eglise romaine y tient moins de place que dans les trois qui vont suivre, il paraît avoir été plus largement apprécié, dans tous les milieux et de tout temps, que n'importe quel autre écrit de Luther. Déjà Mélanchthon le louait dès son apparition et la critique moderne tend à en faire plus en plus de cas, aux dépens des écrits polémiques.

Il eut un succès de publication considérable: on connaît huit éditions pour la seule année 1520, et cinq encore pour les sept années suivantes. L'édition de Weimar signale deux traductions latines, l'une en deux éditions de Wittemberg, 1521, et l'autre éditée par Thomas Wolff à Bâle en 1525. La version française donne si exactement par endroits le sens de l'allemand que, malgré quelques divergences, on ne peut guère déterminer sur quelle langue elle a été faite. Le latin reste toujours le modèle probable, car la traduction de Wittemberg avait été réimprimée la même année à Zwolle par Simon Corver, et ce fait dispense de se mettre en quête de relations directes avec Wittemberg et Bâle. Tout en restant dans le domaine des conjectures, il est permis de penser que le traducteur français, s'il était à Anvers, avait plus de chance de trouver un exemplaire d'une réimpression néerlandaise, que des éditions importées d'Allemagne ou de Suisse.

Ce qui est plus important et plus certain c'est que la ver-

sion française eut elle aussi du succès. Editée d'abord par les presses anversoises sous le titre *Des bonnes œuvres sus les commandements de Dieu,* elle fut reprise par un autre imprimeur qui l'intitula, à l'imitation d'une série de manuels catholiques, *La Fleur des Commandements et declaration des bonnes œuvres.* D'une comparaison des deux éditions, bien qu'elles soient sans aucune indication de date, il paraît évident que *La Fleur* est postérieure à celle d'Anvers. Déjà le titre est un embellissement, dont il serait difficile d'expliquer le changement si l'on admettait la priorité de ce texte. La traduction est la même, mais c'est *La Fleur* qui, en plusieurs endroits, a les graphies les moins lourdes et les plus modernes. Ainsi les traits picards sont éliminés, tels «beaucop» corrigé en «beaucoup». De même «fatiguation »devient «fatigation», «segrette» «secrete», «plain» «plein», «paraliticque» «paralitique», etc. Ce travail n'est pas d'ailleurs bien radical: on a conservé des graphies telles que «oyseulx», «aultre», «alhors».

Or les caractères de cette seconde impression sont ceux de Simon Dubois, pareils à ceux de la *Tessaradecas,* ce qui ferait penser à Paris même comme lieu d'impression, avant la fuite à Alençon en 1529. Voilà donc un deuxième cas d'une publication hétérodoxe anversoise reprise par Dubois, témoignage à la fois de rapidité de pénétration et de l'accueil offert en France à la petite série d'écrits que nous étudions. Nous sommes en présence d'une évolution persistante, à un point qui a dû être rare même au XVI^e^ siècle: un traité édité en allemand en 1520 a été en moins de dix ans traduit deux fois en latin; une des traductions latines a été réimprimée aux Pays-Bas, suivie après quelques années d'une traduction française, qui, pénétrant en France, a été à son tour réimprimée à Paris.

Puisqu'on a fait à cette œuvre un tel accueil, il vaut la peine de se représenter ce qu'elle apportait de neuf aux lecteurs français de 1527 ou 1528. Il y aura lieu plus tard d'examiner l'étendue de l'influence que Luther a exercée sur la littérature protestante de la première heure; pour le moment il suffit de rappeler qu'en fait de manuels de doctrine il en existait à cette époque déjà trois, à savoir la *Somme de l'Ecriture sainte* de 1523, le *Sommaire* de Farel, et les *Epitres et Evangiles* de Lefèvre, tous deux de 1525. Or les principes de la croyance nouvelle étaient, du fait de ces manuels, déjà familiers en France, et c'était ne rien apprendre de très neuf aux lecteurs français que leur dire que

la foi l'emporte sur les œuvres, ou que l'Ecriture Sainte est la seule autorité à laquelle le chrétien doive se soumettre.

Les traductions de Luther, en particulier ce grand sermon, n'ont apporté nulle nouveauté de doctrine; ils attiraient plutôt par le ton, la façon de voir et d'énoncer des vérités dont on avait déjà pris connaissance. Le constater n'est que délimiter leur action. Le principe sec et théorique reste sans effet, jusqu'à ce qu'on le voie sous un jour concret, exprimé de façon à le rendre sensible au cœur, en le rapprochant de la réalité connue et vécue. C'est ce qui faisait la force de Luther; c'est ce qui fait de lui en même temps un grand écrivain. Nous avons vu comment, par la façon dont il use des incidents les plus journaliers de la vie, Luther donne à ses idées un cachet de réalité, une enveloppe pittoresque et saisissante qui fait que partout ses livres portent. C'est comme une gerbe de ces impressions vivantes et imagées que l'on accueillit dans le *Sermon des bonnes œuvres*. On y trouvait certes des principes, mais on les goûtait davantage à cause de la vigueur et de la fraîcheur de l'imagination qui en accompagnait l'expression.

On y lisait, par exemple, que sans la foi, les bonnes œuvres sont comme «décapitées», qu'avec la certitude de plaire à Dieu, la moindre des choses peut être une bonne œuvre «si ce n'est qu'en ramassant une paille». Ainsi, en montrant comment chaque commandement dépend du premier, Luther est amené à employer une suite d'images qui semblent sans fin, tantôt décrivant les choses avec sa rude vigueur de paysan allemand, tantôt raillant les «werckheiligen und guttheter», qui font qu'un acte passe complètement à côté de ce qu'on prétendait accomplir.

Il atteint parfois son effet en plaçant le commandement nu, pour ainsi dire, et sans glose, en face de la réalité environnante, pour prouver que ce que tout le monde appelle facile est justement ce que nul n'arrive à faire. La messe, par exemple, qui doit être une véritable «Eucharistia» est devenue une cérémonie; ceux qui y vont recevoir le don du Christ sont comme des légataires qui acceptent d'énormes bénéfices, sans jamais une pensée de reconnaissance envers le défunt. Ou bien la prière, si simple et si méconnue. A entendre Luther parler de la puissance illimitée que pourrait avoir la prière en commun pour l'Eglise chrétienne sur terre, on croit voir les forces du mal et du bien se dresser l'une contre l'autre. Seule la prière fait peur à l'esprit malin, qui nous inspire toutes sortes de

bonnes œuvres à côté pour détourner notre attention. Mais si cette prière avait lieu dans une simple étable, il craindrait cette étable plus que la plus belle église.

Cette myopie dans les choses essentielles de la vie inspire à Luther une sorte de rage qui s'exprime par une suite rapide d'exemples destinés à représenter la sottise des hommes. Souffrants, ils prient volontiers tous les saints, mais à la messe ils sont comme des figures de cire. On dit que c'est une chose grave pour la chrétienté quand le Turc s'avance; mais que la foi disparaisse et que l'amour se refroidisse, tout cela n'est rien. Le comble de l'ironie est que les gens se fient à ceux qui comprennent moins que tous les autres ce qu'est la religion: les prêtres sont à vrai dire les Turcs de la chrétienté, car ils empêchent les âmes de trouver Christ. Dans les affaires de ce monde on appellerait cela la dernière des folies, aussi folle que de mettre le feu à la maison et aux troupeaux avant d'aller chasser les loups des bois environnants.

Ainsi l'on pourrait citer à travers tout le traité des choses qui frappent, qui retiennent l'attention du lecteur et renforcent par l'image ou par la comparaison familière, la justesse de l'idée exprimée. On a vu comme Luther tend à personnifier toute conception abstraite, procédé dont on n'apprécie guère la raison d'être si l'on ne tient pas compte de l'œuvre de vulgarisation et d'édification que les premiers écrivains réformés voulaient accomplir. Ce sermon en offre plusieurs exemples remarquables. Pour Luther le péché investit les hommes de trois grandes et fortes armées, à savoir la chair, le monde et le diable. Les trois premiers commandements lui paraissent procéder l'un de l'autre, de façon à former un bel anneau d'or. Pareillement la description des trois grands abus qu'il s'agit d'éliminer du monde: l'ivresse, le luxe des vêtements et le trafic usuraire, se termine par la phrase caractéristique: «Sih das sein drey Juden (wie man sagt) die die ganzen welt ausz saugen.»

Deux exemples montreront peut-être comment le traducteur français a tâché de rendre la langue et la pensée de son auteur, l'une et l'autre exigeantes. D'abord le passage célèbre où Luther définit la qualité de la foi en la comparant à l'amour dans le mariage, parallèle qui revient assez fréquemment sous sa plume, mais n'a guère reçu d'expression plus éloquente que celle-ci:

«Das mugen wir bey einem groben fleischlichenn exempel sehen: wen ein man odder weib sich zum andern vorsicht lieb und wolgefallens, und das selb fest glewbt, wer lernet denselben wie er sich stellen soll, was er thun, lassen, sagen, schweigen, gedencken sol?

Et cela peult on veoir par ung vulgaire et charnel exemple, quant quelque home ou quelque femme se tient asseuré de l'amitié d'ung aultre, et que de luy il espere et promect toute chose agreable, et en cela ne faict aulcung doubte qui est-ce alhors qui leur monstre comment ilz se doibvent porter l'ung envers l'aultre, comment ilz doibvent parler ou se taire, quelle chose faire ou laisser, ou penser?

Die eynige zuvorsicht leret yn das alles und mehr dan not ist. Da ist yhm kein unterscheidt in wercken.

Certes, la mutuelle et seule fiance que ilz ont ensemble les institue en toutes choses et plus que il n'est de necessité. Car alhors celuy qui ayme bien, ne mect difference ny ne a reguard aulx œuvres qu'il a affaire pour la personne aymée.

Thut das grosz, lang, vile, szo gerne als das klein, kurz, wenige, und widerumb. Darzu mit frohlichem fridlichem sicherem hertzen und ist ganz ein frey geselle.

Mais faict aussy voluntiers les choses grandes, les penibles et beaucoup, comme les aysées, les courtes, et en petit nombre. Et sy les faict de cueur asseuré et avecques plaisir, et est entierement en ses faicts de franc et liberé couraige.

Wo aber ein tzweifel da ist, da sucht sichs, welchs am besten sey, da hebet sich unterscheidt der werck austzumalen, wa mit er mug huld erwerben, und gaht dennoch zu mit schweren hertzen und grosem unlust, und ist gleich gefangen, mehr dan halb vortzweiffelt, und wirt offt zum narren drob.

Mais là où il y a quelque doubte et desasseurance, alhors vient on à esplucher et cercher comment l'on fera quelque chose entre les aultres qui soit bonne. Alhors se vient mettre devant les ieulx le scrupule et difference des œuvres et en quelle façon l'on pourra complaire et devenir aggreable, et neanmoins en ce faisant le cueur n'est poinct ouvert mais triste, et y vient l'homme envis, presques comme captif en grande molestie, et à demy desesperé.

Alszo einn Christen mensch, der in diser zuvorsicht gegen got lebt, weisz alle ding, vormag alle ding, vormisset sich

Ainsy est il de l'homme chrestien qui vit en ceste foy et esperance envers Dieu, il scait tout, il peult tout, il se assaye de

aller ding, was zu thun ist, und thuts alles frolich und frey, nit umb vil guter vordinst und werck zusamlen, sondern das yhm eine lust ist, got alszo wolgefallen, und leuterlich umb sunst got dienet, daran benuget das es got gefellet.

Widderumb der mit got nit einsz ist odder tzweiffelt dran, der hebt an, sucht und sorget, wie er doch wolle gnugthun, und mit vil wercken got bewegen. Er leufft zu sanct Jacob, Rom, Hierusalem, hier und dar, bettet sanct Brigitten gebet, diz und das, fastet den und dissen tag, beicht hie, beichte da, fragt dissen und jhenen, und findet doch nit ruge, und thut das alles mit grosser beschwerung, vortzweyfflung, und unlust seines hertzen.

tout faire, et le faict joyeusement, et sans constraincte, non poinct pour assembler en ung monseau beaucoup de merites et de bonnes œuvres, mais pource que ce luy est grande volupté et delectation de plaire à dieu en ses œuvres, et de le servir purement: sans viser à aultre respect: se contentant de cela seulement, qu'il est aggreable à dieu. Au contraire: celuy qui doubte en cela n'est jamais d'accord avecques dieu, car il veit en incertitude, cerchant en perplexité le moyen comment il pourra satisfaire, et flechir dieu par multitude de œuvres. Il court à Sainct Jacques, à Romme, en Hierusalem, il va ça et là à tous propos. Il dit les oraisons de saincte Brigide, et prie ainsy et ainsy, il jeusne ce jour specialement et puis l'aultre, et se confesse en divers lieux, et interrogue cestuy ci, et tantost celui là; et, neanmoins ne peult trouver tranquillité ne repos à sa conscience, faisant toutes ces choses avecques grand ennuy, doubtance et indignation segrette en son cueur.

Il est curieux que dans cette petite série d'opuscules il s'en trouve deux qui traitent presque le même sujet, dont les originaux aussi ont paru à peu près en même temps. Le *Brief racueil des œuvres des dix commandements* est en effet la traduction de la première partie de la *Kurze Form der Zehn Gebote, des Glaubens und des Vaterunsers* qui était le remaniement d'un écrit encore plus sommaire de 1518. Le mot «sommaire» s'applique pourtant à tous deux; l'écrit de 1520 est important comme la première esquisse du *Petit Catéchisme* qui allait paraître neuf ans plus tard, mais en lui-même il n'a rien de remarquable, sauf par endroits le langage qui ne peut pas ne pas trahir la main de l'auteur. Le plan est des plus simples. Une courte préface précède une brève explication de chaque

commandement, dont la série se termine par un «Kurzer beschlusz der zehn Gebot: Spricht Christus selber». Suivent les différentes manières d'enfreindre et ensuite d'observer chacun des dix commandements. La seule partie originale est la préface, célèbre à cause du parallèle entre le pécheur et un malade, et remarquable à cet autre égard, qu'il fournit un bon exemple du moyen choisi par les réformateurs pour expliquer «aux simples et aux rudes» les principes de la foi. En voici les premières lignes:

Das ist nit an szonderliche ordenung gottis geschehen, das fur den gemeynen Christen menschen, der die geschrifft nit leszen mag, verordenet ist zu leren und wissen die tzehen gepott, den glauben und vatter unser, in wilchen drey stücken, fur war alles was in der schrifft stett und ymer geprediget werden mag, auch alles was eym Christen nott ist zu wissen, grundlich und uberflussig begriffen ist, und mit solcher kürtz und leychte vorfasset, das niemant clagen noch sich entschuldigen kan, es sey zuvil, odder zu schwer zu behalten, was yhm not ist zur selickeit. Dan drey dingk seyn nott eynem menschen zu wissen, das er selig werden muge...

Ce n'est point sans une singulière providence de dieu qu'il est demeuré par coustume au peuple chrestien d'apprendre, et scavoir par cueur, les dix commandements de la loy, le symbole des Apostres qui est le credo, et l'oraison de Jesu Christ, qui est le pater noster: car l'homme qui scait ces trois choses certainement a ung sommaire en abregé de tout ce qui est comprins en la saincte escripture et de tout ce que l'on peult enseigner pour rendre ung perfaict Chrestien, et cela sy trespurement et copieusement, et d'advantage sy clerement et en peu de paroles, que il n'y a celuy qui se puisse plaindre de la longueur, ny excuser pour la difficulté ou obscurité. Et y a trois choses necessaires pour acquerir salut eternel.....

Gleych als eynem krancken ist zum ersten nott, das er wisse was seyn kranckeyt ist, was er mag oder nit mag thun oder lassen. Darnach ist nott das er wisse, wo die ertzney sey die yhm helffe dar tzu, das er thun

Je vous bailleray cecy par exemple affin que vous l'entendiés plus aisement. Si quelcung a quelque maladie, il s'enquiert en premier lieu de quelle espece de mal il est prins, et luymesme il assaie et considere quelle force il se treuve, et que c'est qu'il peult et qu'il ne peult pas. Puis apres il s'enquiert de la medecine necessaire à son infirmité, affin qu'il puisse user et abstenir des choses de

und lassen müg was eyn gesunder mensch. Zum dritten musz er seyn begeren, das suchen und holen oder bringen lassen.	quoy usent et abstiennent ceulx qui sont sains. Et puis il demande la medecine qu'il a trouvé lui debvoir ayder et en use.

On aura remarqué que la traduction ne reproduit pas mot à mot l'original, mais le modifie dans l'esprit même de l'auteur. C'est-à-dire que le traducteur français s'efforce, à ce qu'il semble, de rendre les choses encore plus simples. En suivant scrupuleusement le sens de l'original, il intercale quelques mots ça et là pour qu'on n'interprète pas mal le sens de l'auteur. Il est presque inutile de le dire, on doit cette fidélité (qui apparaît dans la plupart des traductions que nous venons de signaler) au souci nettement religieux de ceux qui les ont entreprises. On ne faisait pas ce travail ingrat pour s'exercer à la belle prose. C'était parce qu'on le destinait à instruire les âmes, à fortifier des croyants troublés et persécutés, qu'il importait de sauver le plus possible des accents de l'original.

— *Dubois* —

Reste encore un groupe de cinq traductions parue avant 1530 et vraisemblement sorties de la même officine que la *Fleur des Commandements*, c'est-à-dire de chez Simon Dubois à Paris. La question de leur origine et date est si obscure, que même M. Weiss, qui les identifia dès 1887, n'a pu arriver à une conclusion définitive durant les quarante années de travail qu'il a consacrées à cette époque depuis lors. Il paraît n'avoir eu connaissance que de trois d'entre ces cinq écrits, la *Consolation chrestienne*, le *Livre de vraye et parfaite oraison* et les *Quatre Instructions*. Le fait que seul parmi ces trois ouvrages la *Consolation* ne porte pas de caractères en rubrique, semble indiquer que c'est le premier en date. Or le *Livre de vraye et parfaite oraison* est daté d'avril 1529, ce qui amène M. Weiss à proposer pour la *Consolation* 1526 ou 1527. La *Fleur des commandements* étant, elle aussi, imprimée uniquement en caractères noirs, se place probablement entre les mêmes dates. Les *Quatres Instructions* sont faites d'après le *Petit Catéchisme* paru en 1529; comme les derniers feuillets abondent en fautes d'impression, M. Weiss s'est demandé si le livret n'a pas été mis sous presse juste avant le départ de Dubois pour Alençon. Cette hypothèse doit être abandonnée depuis le travail de Mme Despierre : l'acte officiel qu'elle a découvert montre Dubois établi à Alençon dès le 19 janvier 1529. On n'a donc plus aucun moyen, semble-t-il,

de contrôler la date des *Instructions*, au moins entre les limites 1529 et 1534. Il paraît toutefois probable qu'elles ont été imprimées en 1530 ou 1531.

Les deux autres ouvrages ont été signalés, pour la première fois à notre connaissance, par M. Imbart de La Tour; un examen typographique (14) n'a pas permis d'éclaircir leur origine. Ils sont reliés avec d'autres qui sortent de chez Dubois. Les caractères de l'*Exposition sur le Magnificat*, et du *Traité de Mammona Iniquitatis* ne sont pas identiques, et semblent provenir d'une autre imprimerie. Comme ces opuscules sont tous imprimés en caractères gothiques *noirs*, il faudrait peut-être penser à 1526 environ comme date de publication.

La *Consolation chrestienne contre les afflictions de ce monde et scrupules de conscience* est la traduction d'un écrit latin de Luther intitulé *Tessaradecas consolatoria pro laborantibus et oneratis* (1519). Traduite en allemand par Spalatin, il eut une diffusion rapide, et pour l'année 1520 on en connaît quatre éditions latines et six éditions allemandes. Composé à l'origine pour le prince Frédéric de Saxe pendant une maladie, le traité garde dans la forme une allure encore médiévale; les quatorze indiqués dans le titre sont autant d'images qu'il faut se représenter quand on cherche la consolation, et qui doivent remplacer les anciens «Nothelfer» auxquels on s'adressait en cas de détresse. Ce plan n'est pas d'une rigidité excessive, car l'auteur en sort même pour appuyer à plusieurs reprises sur la nécessité de se fier dans le mal et dans le bien au Christ, comme à l'unique recours des pécheurs et des malades. C'est la ferveur de ses exhortations qui fait la force du traité, d'où toute polémique est d'ailleurs absente. On s'en souvient, Erasme le recommandait chaleureusement à un ami comme un livre qui devrait être colporté; et il n'était pas le seul adversaire de Luther, même de son siècle, à le louer.

La traduction ne contient pas l'épître dédicatoire au Prince, et le fait n'a rien qui doive surprendre; par erreur les premières éditions latines ne la renfermaient pas non plus. Mais il y a en revanche une préface non signée, très philosophique de ton et d'un langage qui fait songer à la correspondance entre Margue-

(14) C'est M. H. Delarue, de la Bibliothèque de Genève, qui m'a très aimablement rendu ce service.

rite de Navarre et l'évêque de Meaux. Voici quelques phrases du début:

«L'Esprit de Dieu parlant par la bouche du saige Salomon nous tesmoigne que humaine joye est bordée de deuil, et en vérité toujours tristesse et desplaisance sont si bien joinctes et retraictes avec plaisir et liesse que à grand peine seroit possible de designer la fin de l'ung ou commencement de l'aultre; tant sont ces si malsades lisieres de dueil uniement et proprement tyssues avec ce beau drap de joye...» Ensuite le traducteur devient plus précieux encore: «Ceste merveille de discord accordant et contradiction unye ne feut onques entendue d'esperit mortel. Icy est esblouy l'œil de raison humaine. Contre propos si dur à croire rebousse la poincte de sapience mondaine. Le sainct esperit (lequel seul poeut comprendre les merveilles du divin artifice) par toute la saincte escripture nous enseigne ceste leceon.» Et finalement il avoue qu'il s'est «addonné à lire ce livre comme ung des livres que j'aye jamais leuz qui mieulx faict à ceste intention et qui plus droictement tire au blanc auquel nous pretendons...»

Suivent les quatorze divisions du traité, d'abord les sept images du mal, c'est-à-dire dans nous, devant, derrière, en dessus de nous, à gauche, à droite et au-dessous, et ensuite les divisions pareilles du bien. Il n'est pas nécessaire de retracer la marche de cette argumentation parfois scolastique; on ne doit pas y chercher non plus le style familier et pittoresque des écrits allemands; et cependant l'intérêt du livre du point de vue littéraire réside dans cette pensée vigoureuse qui semble toujours forcer la langue du traducteur à se créer de nouvelles expressions, à élargir constamment les cadres de son langage. Le lecteur a souvent le sentiment d'un parler vulgaire en train de se former, qui veut s'adapter des formes neuves et inusitées.

Prenons comme exemple le «Chapitre cinquième, de la cinquiesme image, qui est, Mal à senestre. Icy fault mettre devant nos yeulx le monceau de nos adversaires et maulvais hommes». Et l'auteur de s'appliquer à son dessein en nous décrivant, non sans réalisme, les mendiants de son époque. Il demande «qui est l'homme si dur auquel le cœur ne face mal voiant la figure miserable de ceulx lesquels sont couchez devant les portes des eglises, ayantz les visaiges tout defigurez, le nez mangé, les œilz cavez: et generalement tous leurs membres apostumez et confictz en ordure; tellement que à peine l'ose penser le cueur humain; tant s'en fault il que la veue le peust contempler et souffrir. Je demande maintenant que pretend

nostre seigneur en nous monstrant si tristes et doloreux spectacles de nostre chair et corporelle similitude: sinon nous ouvrir les œilz de nostre entendement? affin que nous voions combien de plus horrible figure, et combien est plus punaise et infecte l'ame du pecheur devant dieu, ja soit que devant nos oeilz il soit tout vestu de drap d'or et de pourpre, couvert de roses et de lisz; comme s'il feust desja en paradis.»

Par endroits le style du pamphlet, comme on a déjà vu par les citations de la préface, paraîtrait extravagant à un lecteur moderne; on est invité à monter en la montagne de myrrhe avec l'époux des fidèles; les lèvres du Christ sont comparées à des fleurs de lys, et lui-même est appelé «trespitoyable pasteur et tresleal medecin», mais ce sont là des traits qui ne font que mieux ressortir vers la fin quelques passages d'une véritable passion évangélique. La sixième image du bien, qui est l'Eglise, inspire à l'auteur une expression magnifique de foi dans la communauté de toutes choses entre les chrétiens:

«Quant donques je souffre, pas tout seul je ne souffre... la foy de l'eglise secourt mon imbecilité: la chasteté des aultres respond à la tentation de ma charnalité, les jeusnes des autres tournent à mon profit: la priere d'aultruy interpelle pour moy.» La vision prend une allure plus extatique encore à la septième image du «bien supernel» qui est «Jesus Christ roy de gloire». Par sa charité, il couvre les défauts de ses ouailles, de sorte que malgré leur insuffisance elles sont dans la joie, étant portées par sa justice et sa force. Le développement est à noter, puisqu'il revient à plusieurs reprises sous la plume des premiers écrivains de la Réforme en France.

On voit combien peu ce traité diffère des manuels de piété catholiques; la division en quatorze images ou miroirs, le langage par endroits vague et mystique, le placent tout à fait dans la tradition de la piété catholique de l'époque. Cela est vrai d'ailleurs pour tous les ouvrages de ce groupe; ni par le ton ni par les idées ils ne sont aussi révolutionnaires que ceux d'Anvers qu'on vient d'étudier. On croit noter en les parcourant un souci de réformation graduelle qui, tout en conservant les cadres traditionnels, y introduit des formes d'expression plus hardies.

C'est particulièrement le cas pour un manuel qui eut une diffusion assez grande en France pendant la première moitié du siècle: *Le Livre de vraye et Parfaite Oraison.* On a signalé jusqu'ici six éditions dont la première contient le privilège

obtenu du roi François Ier par le libraire Chrétien Wechel «donné à Paris le 17 jour de juing 1528», et en outre l'indication très exacte de l'imprimeur: «Imprimé à Paris par maistre Simon du Bois, pour Chrestien Wechel, libraire juré de l'université de Paris; demeurant en la rue saint-Jacqs à l'enseigne de l'escu de Basle, 1529. au mois d'apvril.» Que le libraire ait attendu dix mois avant de faire imprimer le volume, cela donne à penser que même un privilège royal n'écartait pas toutes les difficultés qui accompagnaient la mise au jour d'un ouvrage de ce genre. Depuis quelques années déjà les inquisiteurs et les agents du Parlement avaient appris à se méfier des manuels qui paraissaient précisément les plus inoffensifs, et celui-ci n'était pas encore en circulation depuis deux ans qu'il fut censuré par la Sorbonne, le 2 mars 1531. En avril 1530, Wechel avait fait imprimer une seconde édition par Jean Kerbriant, imprimeur juré de l'Université. Après quatre ans, il est imprimé de nouveau, cette fois à Anvers par Martin Lempereur, et encore en 1543 par N. Buffet à Paris; ensuite, deux ans plus tard, à Anvers par Guillaume Vissenaken. Il existe aussi une édition de Lyon, non datée.

La table des matières de ce recueil de dévotion ne ferait croire à aucune tentative de propagande hétérodoxe. Il débute par le récit du Sermon sur la Montagne pris aux chapitres V-VII de S. Matthieu; suivent deux homélies de S. Chrisostome, le Pater, l'Ave, le Credo, et les dix Commandements, chacun avec une ou plusieurs expositions. Ensuite diverses «benedictions et actions de grace» et les sept psaumes pénitentiaux avec commentaire.

En y regardant de près, cependant, M. Weiss a pu établir que trois des expositions dérivaient du *Betbüchlein* de Luther, paru en 1522, et en traduction latine à Strasbourg trois ans plus tard. Avant d'être incorporées dans ce recueil elles avaient été publiées en 1520 comme *Eyn kurz Form...* Ainsi ce qui paraît ici en français fait partie du même écrit dont nous avons analysé déjà une traduction partielle. L'exposition du Credo se retrouvera encore dans un manuel lyonnais de 1561, une preuve entre autres que la parole de Luther ne passait pas inaperçue, si bien déguisée qu'elle pût être parmi des exhortations d'apparence catholique.

Elle ne se distingue pas grandement des autres parties, sauf par un ton plus intime peut-être, une expression quelque-

fois plus directe et émouvante de la misère du chrétien qui implore l'aide du Sauveur contre le fardeau du péché et la crainte de la mort. Le style de l'original doit ses qualités à l'état d'angoisse presque dans lequel il paraît avoir été écrit; de là les redites, les phrases coupées, la description précise qui montre à quel point les choses désirées ou redoutées se sont dressées dans une réalité vivante devant celui qui écrit. Les premières phrases du Pater permettront de juger combien il a subsisté, jusque dans la traduction de la ferveur de l'allemand:

O almechtiger gott, die weyll du durch deyn grundlosz barmherzikeit uns nit allein zugelassen szondern auch gepoten und geleret hast, durch deynen eynigen lieben Sun, unsern herren Jhesum Christum, das wir durch sein vordienst und mittell dich eynen vatter achten, und nennen sollen, szo du doch billich nach aller gerechtickeit ein gestrenger richter sein müchtist uber uns sunder, die wir szo vil und schwerlich widder deynen gottlichen aller besten willen gethan und dich ertzürnet haben.

O Seigneur Dieu tout puissant, par vostre incomparable et infinie benevolence vous n'avez pas seulement permis et donné le congé, ains davantage enjoinct et commandé par vostre seul et unique filz Jesuschrist nostre souverain seigneur, que en ayant ferme fiance en ses merites et intercessions, nous croyions que vous estes nostre pere et aussi que ainsi vous nommions; combien toutefois que justement et à bonne cause vous pourriez user de vostre estroicte, severe et rigoreuse justice envers nous povres et miserables pecheurs que tant de fois si grandement et oultrageusement contre vostre divine et souveraine volunté avons peché, offensé et mal faict.

Il n'est pas rare de constater des changements intéressants dans la construction de la phrase; la brièveté et l'éloquence laconique de certaine épithète allemande ne peut être rendue qu'au moyen de périphrases. Ainsi dans la cinquième pétition:

Stille den grausamen affterreder, anclager und groszmacher unszer sunde den böszen geyst, itzt und an unszern ende, und ynn allen engsten des gewissen, die weyll wir auch affterreden und der men-

Faictes taire et ne veuillez ouyr, maintenant ne à l'heure de la mort, ne en quelque anxieté de conscience que soyons, le cruel accusateur et pervers raporteur, nostre adversaire le diable d'enfer: qui devant vostre majesté divine continuellement et sans cesse noz pechez accuse et amplifie comme nous

schen sund grosz zu machen uns enthalten.

évitons et nous gardons d'accuser noz prochains: et ainsi que ne voulons faire par mauvais raportz leurs pechez plus ordz et plus detestables.

Quelquefois le sens de la phrase est altéré par la nécessité de la couper en deux. Le début de l'exposition sur les commandements en montre un exemple; on remarquera aussi qu'en expliquant chaque commandement le traducteur résume les «Uebertretungen», ou les moyens de l'enfreindre, que Luther a rangés ensemble à la fin de son exposé.

Das erst gepott leret, wie sich der mensch gegen gott halten soll, ynnewendig im hertzen, das ist was er altzeyt von yhm gedencken halten und achten soll. Nemlich das er sich alles gutes zu yhm vorsehe wie zu eynem vatter, und gutten freundt yn aller trew, glauben und lieb, mit furcht zu aller zeyt, das er yhn nit beleydige, wie ein kind seynen vatter. Dan das leret die natur, das eyn gott sey, der do alles gutis gebe und yn allen übel helffe, wie das antzeygen die Abgötter bey den Heyden.

Le premier commandement nous admonneste qu'est ce que dieu demande et requiert du cueur d'ung chascun homme qu'est ce que ung chascun doibt sentir et estimer, juger et penser de dieu en tout lieu et en toutes choses. C'est que ung chascun fidele attende de luy tous biens, comme de son pere ou de son plus grant amy. Et les doibt attendre non point en doubtant ou deffinant de luy, mais avec une confidante foy, fiance et amour en luy craignant en tout lieu, et tousjours que quelque chose ne luy desplaise, tout ainsi que les bons enfans sont soigneux de ne faire chose qui desplaise à leur pere. Nature nous enseigne qu'il y a un dieu duquel tous biens nous viennent et qui nous ayde en toutes adversitez.

... Wer in seyner wid'wertickeit zeuberey, schwartzkunst, teuffels bund gnoszen sucht. Wer brieff, zeychen, kreuter, wörter, segen und des gleychen gebraucht.

Contre ce premier commandement peche celuy qui use de enchanteries et de artz magiques en ses adversitez et qui ha son recours pour son ayde à icelles. Celuy qui baille sa foy au diable. Celuy qui, en superstition, use de lettres, de signes, herbes, parolles, consecrations ou de choses semblables à icelles.

Plus intéressants encore, du point de vue de l'adaptation, sont les extraits du *Petit Catéchisme* qu'on a fait passer en français à cette époque. On s'étonne un peu de constater combien légères, en comparaison même d'écrits moins connus, sont les traces laissées en France par ce manuel célèbre, à tout prendre le plus répandu de tous les écrits de Luther. On en connaît plus de quatre traductions latines, dont l'une réimprimée jusqu'à trente fois au cours du XVI[e] siècle. Mais à part le mince volume qui nous occupe il faut attendre presque la fin du siècle pour relever des tentatives de traduction et de diffusion en français. Et encore ne sera-ce que dans des circonstances spéciales et pour un public de réfugiés en Allemagne et aux Pays-Bas. Le volume sorti des presses de Dubois est sans date et porte le titre suivant (15):

Quatre *instructions*
fideles pour les simples et les rudes.
La premiere
L'homme fidele visitant.
La seconde
L'homme fidele catechisant.
La tierce
L'homme fidele introduisant à L'evangile.
La quarte
L'homme fidele psalmodiant.
Jehan iii
Celuy que *Dieu* a envoié, il
parle les paroles de *Dieu:*
car *Dieu* ne luy donne point
esprit par mesure.

La fortune du livre en France n'a pas dû être fort grande; on ne connaît que deux exemplaires de cette seule édition et il ne se trouve pas non plus parmi les livres censurés avant 1547, date où il est condamné avec la traduction latine. En dehors du texte allemand il y avait dès l'année même de son apparition trois versions latines qui pouvaient servir à un traducteur français: celle de Lonicer, répandue et censurée en Angleterre; celle de Johannes Sauromannus, et une autre dans le recueil

(15) Nous soulignons ce qui est en rouge dans le texte.

qu'a donné Hans Lufft sous ce titre: *Enchiridion piarum precationum*... M. Weiss a cru voir dans celle-ci l'original des *Quatre Instructions;* dans l'une et l'autre la Préface se trouve nettement séparée du Catéchisme et la forme originale de l'exposition par demandes et réponses est également abandonnée. Ce changement est d'ailleurs un des points intéressants du recueil français, qui apporte toute autre chose qu'une simple et servile traduction. C'est une tentative consciente, et à certains égards originale, d'édification populaire. Seules les deux premières parties sont prises de Luther; la troisième, destinée à former une petite introduction à l'Evangile, est dans la manière de la *Somme de l'Escripture Sainte* et la dernière prend la forme d'une instruction à prier et à chanter les Psaumes. Il est à remarquer que sept psaumes s'y trouvent traduits, dont le *Livre de vraye et parfaite Oraison* donnait déjà cinq.

Mais l'originalité de l'auteur ne se borne pas à ces deux parties: il ne fait rien moins que reproduire la parole de Luther telle qu'il la trouve; il l'adapte à ses propres convictions et ainsi les vues sur la Cène, par exemple, subissent entre ses mains une sensible modification (16). A lire de près sa traduction l'on croit observer un double dessein; tout en atténuant tout ce qui lui paraît de nature à blesser les lecteurs, ou à les amener à se révolter contre le pouvoir ecclésiastique, il trahit nettement et à maintes reprises le souci de reproduire le ton de l'original, de n'omettre aucune expression forte ou pittoresque, et cela même en des endroits où ses améliorations l'auraient plus naturellement amené à supprimer telle comparaison devenue quelque peu déplacée.

On en jugera par les deux rédactions de l'introduction, dont nous tenons à donner la première page en entier. Non seulement c'est l'endroit qui présente les divergences les plus intéressantes, mais on ne trouverait guère de meilleur exemple du procédé dont il est question, ni de meilleure illustration, par conséquent, de l'esprit qui animait ceux qui ont entrepris de faire leur la parole de Luther, à l'époque même de son plus grand retentissement. La comparaison paraît d'autant plus instructive

(16) Au moyen de petites amplifications insérées dans le texte de Luther, telle la suivante, qui complète son premier article: «... affin que les chrestiens mangeans et beuvans prinsent ce sacrement en la commemoration, recordation et souvenance de luy.»

qu'elle permet de voir en détail les qualités du style de Luther dans son ouvrage le plus populaire, et, par son intention au moins, le moins littéraire de tous.

«Martinus Luther allen trewen frumen Pfarherrn und Predigern. Gnad, barmhertzigkeit und frid ynn Jhesu Christo unserm herrn. Diesen Catechismon oder Christliche lere ynn solche kleine schlechte einfeltige form zustellen, hat mich gezwungen und gedrungen die cleglich elende not, so ich newlich erfaren habe, da ich auch ein Visitator war. Hilff lieber Gott, wie manchen jamer hab ich gesehen, das der gemeine man doch so gar nichts weis von der christlichen lere, sonderlich auff den dörffern, und leider viel Pfarrer fast ungeschickt und untüchtig sind zu leren. Und sollen doch alle Christen heissen, getauft sein und der heiligen Sacrament geniessen, können widder Vater Unser noch den Glauben odder Zehn gebot, leben dahin wi das liebe vihe und unvernünfftige sewe. Und nu das Evangelion komen ist dennoch fein gelernt haben aller freyheit meysterlich zu misbrauchen. O yhr Bischoffe, was wollt yhr doch so Christo ymer mehr antworten, das yhr das volck so schendlich habt lassen gehen und ewer ampt nicht ein augenblick yhr beweiset. Das euch alles unglück fliehe, Verbietet (17) einerley gestalt und treibt auff ewr menschen gesetze, fragt aber die weil nichts darnach, ob sie das Vater unser, Glauben, Zehen gebot odder einiges Gots wort künden. Ach und wehe uber ewern hals ewiglich. Darumb bitte ich umb Gottes willen euch alle meine liebe herrn und brüder, so Pfarherr odder Prediger sind, wollet euch ewers ampts von hertzen annemen, euch erbarmen uber ewr volck, das euch befolhen ist, und uns helffen den Catechismus ynn die leute, sonderlich in das junge volck bringen.»

On se demande comment, à vouloir effacer à tout prix l'expression de l'âpre critique adressée directement aux évêques, le traducteur est arrivé à rendre tant soit peu de la fraîcheur et du rythme de l'original. Son effort ne laisse pas d'être à quelques égards une réussite:

L'homme fidele visitant. Ung evesque fidele depuis peu de jours illuminé de la doctrine Chrestienne, visitant plusieurs lieux de ses parroiches veit une grande calamité: principalement des peuples vivans es champs et des vicaires, desquelz plusieurs estoient tant ignorans qu'ilz n'avoient aucune congnoissance de la doctrine Chrestienne, tant qu'on auroit honte de le reciter. Toutesfois tous estoient appellez du nom de *Christ*, usans des communs sacrementz avec les fideles. ja soit ce que ne entendissent ne *L'oraison de Jesuschrist* ne *les Dix Commandemens de la Loy*, ne *les Articles de la Foy*, et encores ne po-

(17) C'est le sens moderne de «darbieten».

voient ilz dire les motz. Et que diray-je? Ilz ne differoient rien aux bestes. Et ce voyant commencea à gémir disant: O que reponderay je à Christ, qui suis evesque: auquel ce soing, ceste cure, et garde est commandée de *Dieu*. Je suis celuy, jusques à maintenant, et ceulx qui ont esté devant moy, auxquelz est deue ceste calamité: que avons permis les hommes errer treslaidement. C'est nostre coulpe, et c'est nostre faulte: que avons riens moins faict que ce que debvions faire de nostre office. Et certes, c'est une tresgrande impieté conjoincte avec une tresgrande presumption et impudence que pour noz traditions, avons contrainct les peuples à nous commis à une seule espece du sacrement. Et encores que contemnons et ne nous chault si ceulx qui sont commis à nostre Foy et à nous commandez en soing et en garde, ne scaivent ne L'oraison de Jesuchrist ne le Symbole des Apostres, c'est à dire les articles de la Foy enseignez par les Apostres de nostre seigneur Jesuchrist ne le Decalogue, c'est à dire les dix commandements de la loy. O nous malheureux. Pourtant il obteste et prie par Jesuchrist, tous evesques et vicaires, ministres, prescheurs: auxquelz la charge et soing spirituelle divinement est commandée de faire diligentement avec sa grace leur office. A laquelle cause a par la grace de Dieu composé ce catechisme, c'est à dire instruction pour invulguer (sic) aux plus jeunes et plus rudes peuples.» (18)

L'impression que laisse la lecture de cette introduction se confirmerait par la citation de plusieurs morceaux, qui démontreraient comment on a rendu les divers éléments du style de l'original. On verrait, par exemple, que le contenu ne dément pas le titre. C'est bien aux «simples et rudes» que s'adressent les explications; de là le ton élémentaire, parfois même brusque et sentant le pédagogue. Luther lui-même ne négligeait aucun moyen de renforcer les vérités qu'il avait à dire, jusqu'à écrire en capitales un mot qu'il fallait retenir:

... Denn Christus sprach nicht Solchs lasset odder solchs verachtet, Sondern Solchs thut, so offt yhr trinckt etc. Er wils warlich gethan und nicht aller ding gelassen und veracht ha-

... Car quand Christ institua ce sacrement ne dit pas, Delaissez ou contemnez ce sacrement, mais il dit. Faictes ce toutes fois que vous mangerez ou beuverez, en la souvenance de moy. Certes il veult ce que nous le faisions, il ne veult pas

(18) Voici pour les dernières lignes de ce passage, le texte de la source immédiate de la version française: «... Vae vae vobis. Per deum igitur omnes vos Parochos et Concionatores rogo atque obtestor, ut serio vestrum faciatis officium et ut divinitus vobis commendatae plebis agatis curam. Quod tum rectissimme feceritis, si una nobiscum hunc catechismum vulgo, praesertim autem junioribus inculcetis». W. 30[1]. 266.

ben. Solchs THUT, spricht er.

ou que totalement la delaissions ou contemnions. Car il dit, Faites ce.

Très caractéristique aussi de ce genre d'écrits est ce qu'on peut appeler l'abondance de langage dans l'original; pour donner une idée de la portée d'une affirmation quelconque, Luther la fait suivre d'un catalogue de noms rapportés brièvement sans qualificatifs ni articles, par conséquent, si rapidement enchaînés que l'on se croit en présence d'une véritable cascade d'épithètes. L'exemple le plus saillant en est peut-être la célèbre explication du premier article du Crédo:

Ich glaube an Gott den vater almechtigen Schopffer hymels und der erden.

Was ist das? Antwort. Ich glaube, das mich gott geschaffen hat sampt allen creaturn, mir leib und seel, augen, orn und alle glieder, vernunfft und alle synne gegeben hat und noch erhelt, dazu kleider und schuh, essen und trinken, haus und hoffe, weib und kind, akker, vihe und alle guter, mit aller notturfft und narung dis leibs und lebens reichlich und teglich versorget, widder aller ferligkeit beschirmet und fur allem ubel behüt und bewaret, und das alles aus lauter Veterlicher, Göttlicher güte und barmherzigkeit on alle mein verdienst und wirdigkeit, des alles ich yhm zu dancken und zu loben und dafur zu dienen und gehorsam zu sein schuldig bin. Das ist gewislich war.

Je croy en dieu le pere tout puissant, createur du ciel et de la terre. C'est que nous croions qu'il nous a créé (sic) et aussi toutes les aultres creatures. Et qu'il nous a donné le corps et l'ame, les yeulx, les aureilles et tous les aultres membres: la raison et les sens. Et non seulement ce, mais que croions aussi qu'il soustient et conserve toutes choses: et que aultrement periroient, et qu'il nous baille en temps, de jour en jour noz necessitez: comme vestementz, chaussure, manger ou boire, certains demeures, femmes, enfantz, champs, bestial, et quelzconques biens que ayons. Nous croions qu'il nous deffend contre tous perilz, desquelz sommes deffenduz, et qu'il destourne tous maulx et empesche: et qu'il faict toutes ces choses, non pour noz merites et dessertes, mais de sa pure paternelle bonté et misericorde. Parquoy debvons luy rendre graces, annoncer en tous lieux sa bonté: luy obeir et le servir.

Il n'est pas besoin, semble-t-il, de constater des imitations directes et voulues pour attribuer à un tel langage une influence peu négligeable, dans un siècle qui a vu surgir autant d'écrits d'ordre catéchétique que le seizième.

Mais parmi les ouvrages de ce puissant écrivain n'en était-

il pas quelques-uns qu'on ne fût pas obligé de hacher et d'altérer pour les rendre acceptables à un public français? C'est la question qu'ont dû se poser les auteurs des *Instructions* et du *Livre d'Oraison;* ils y avaient déjà répondu, d'ailleurs, en traduisant telle quelle la *Tessaradecas,* et ce groupe de traductions en comprend deux autres du même genre, écrits d'interprétation plutôt que de polémique, au sujet l'un d'une parabole et l'autre du Magnificat. Celui-ci, en effet, compte parmi ce que Luther a écrit de plus frais et de plus vivant. Composée en grande partie avant la diète de Worms et publiée dès 1521, l'édition allemande devait être sept fois reproduite. Il en est paru, en outre, deux traductions latines en 1525 et 1526, l'une de Lonicer, toutes deux chez Herwagen à Strasbourg. C'est encore un commentaire comme Luther s'entendait si bien à les faire; en prenant chaque verset du chant de Marie, il tâche de se représenter les circonstances qui y ont donné lieu. En exaltant, comme les prédicateurs de tous les temps, l'admirable humilité de la Vierge, il trouve l'occasion de développer à sa manière un de ses contrastes favoris, celui des deux grandeurs, l'une apparente et mondaine, l'autre cachée et méprisée du monde. Analyser les diverses formes que revêt l'expression de ce contraste serait exposer l'essentiel de l'intérêt littéraire du traité; il suffira peut-être d'en donner deux exemples saillants, dont le premier montre en même temps l'entrée en matière:

«Affin que ce tressainct cantique soit entendu par ordre, il est à noter que la bieneureuse Vierge a esté enseignée et ilustrée à parler par le sainct esperit par sentement et experience. Car nul vrayement n'entend dieu ne sa parolle se immediatement il n'a ce du sainct esperit. Et ce n'advient point du sainct esperit à aulcun, se il n'a aulcunement experimenté, gousté et sentu ce de quoy il parle. Et en ceste experience comme dans une escole, le sainct esperit est le docteur, («yn der selben erfarung leret der heylig geyst alsz ynn seiner eygnen schule.») sans laquelle chose ce que on enseigne n'est que vaine apparence et garrulité de mots. En ceste maniere la bieneureuse vierge ayant ja gousté et experimenté que dieu œuvre et faict les choses grandes et magnifiques: elle obtint ceste riche science et sapience du sainct esperit, ja soit qu'elle fust humble, de nulle estimation, povre et desprisée.»

Certes l'œuvre de dieu est d'eslever l'abject et l'humilié et mettre en bas l'orgueilleux prisé et exalté. Car comme ou commencement des creatures il crea le monde de rien dont il ha le nom de createur et de tout puissant; en ceste maniere demeure il en icelle mesme sentence et nature de œuvrer ou aujourd'hui

impermutablement. Et seront ses œuvres jusques à la fin du monde telles que de ce qui n'est rien, vile, desprisé, debouté et mort faict aucune chose precieuse, honorable, amyable et vive: et ce qui est aucune chose precieuse, honorée, aymée et vive: il le réduit à rien, abjection, desprisement, deboutement et mort.»

Qu'on remarque maintenant comme la fantaisie et la richesse de l'illustration verbale donnent au même contraste une expression toute différente:

Neyn, nit alszo, die gelerten, die heyligen, die mechtigen, die grossen, die reychen, und das beste an der welt musz widder got unnd recht streyten und des teuffels eygen sein. Wie Abacuc. I. sagt, Sein speysz ist zertlich und auszerwelet, das ist, der bosz geyst hat ein vorleckert maul, frist gern das aller best, das niedlichst, das auszerwelt ist, wie der Beer das honnig. Darumb sind die gelerten die heyligen gleyszner, die grossen hern, die reychenn des teuffels lecker biszle, widderumb was die welt vorwirfft, die armen, nydrigen, einfeltigen, geringen, vorachten, erwelet got,... und macht das von dem besten teyl der welt leyden musz das geringste auff das ja erkennet werde, wie nit in menschenn szondern allein gottis vormugen und wercken unser heyl bestehe... Daher kumpts, das man mit rechter warheit sagt, Die gelerten die vorkeretenn. Ein furst wiltprett ym hymel. Hie reich dort arm. denn die gelerten lassen den hochmut yhrs hertzen nit, die geweltigen lassen yhr drucken nit, die reychen lassen yhre lust nit, szo gaht es dahyn.

Car il est de necessité que toute chose tresbone du monde soit contraire et bataille contre dieu et sa justice, et soit propre et dediée à satan, au prince du monde, comme dit Abacuc, sa viande est delicate et eslue. Il mange voluntiers et devore toute chose tresbonne, moult delicate et eslue du monde. Parquoy les sages scribes, les sages pharisiens, Herode le riche et leurs semblables estoient les delicates et delicieuses viandes au maling. Et au contraire dieu eslit tout ce que le monde dejecte, les craintifs, povres, humiliez, simples, viles abjectz... en telle sorte que la meilleure partie du monde seuffre et est persecutée et abjecte: affin que on congnoisse que son salut n'est point es hommes mais en la seule puissance de dieu. On dit communement que les saiges sont par coustume pervers: les puissans bestes cruelles: et riches en ce monde povres en l'autre. Car les sages ne laissent point leur orgueil; ne les puissans oppression, ne les riches leurs voluptez.

De semblables développements sont loin d'être tout ce qu'il y a de remarquable dans ce traité. Le caractère populaire et

naturel de l'exposition fait qu'il y a, comme toujours chez Luther, des à-côtés et des parties incidentes dont l'intérêt dépasse singulièrement le cadre d'un écrit théologique. On y trouve, par exemple, la définition célèbre de l'âme humaine: «L'esperit est la plus haulte profonde et noble partie de l'homme, par laquelle il est apte à recevoir les choses incomprehensibles, invisibles, et éternelles, et à brievement dire c'est la maison en laquelle foy et la parolle de dieu resident, par consequent immediatement l'esperit de dieu (19).» Egalement deux anecdotes, amenées sans façon, comme par amour de raconter: l'une de la femme qui voyait en songe trois vierges autour de l'autel, l'autre des deux cardïnaux instruits par un paysan aux champs. Ou bien c'est un bout de description de la vie dans la nature, hors de propos si l'on veut, mais qui porte en cela même la marque de la spontanéité.

Ein fogel singt unnd ist frolich in dem das er kan und murret nit, das er nit reden kan. Ein hund springt frolich und ist zufriden ob er nit vornunfftig ist, alle thier lassen yhn benugen und dienen got mit lieb und lob, on das schalck hafftig eygen nutzige auge des menschen, das ist unsetig, und schickt sich doch nit recht, das es mocht vol werden umb seynes undancks und hochmuts willen, das es wil oben ahn sitzen, und der beste seinn, wil nit got ehren, szondern von yhm geehret sein.

Un oysillon s'esjouyit et se contente en ce qu'il ha, et n'est point marry qu'il ne scet point parler. Un chien saultelle et se monstre joyeux et ne luy desplaist point qu'il n'a point de raison. Toutes bestes se contentent des biens que dieu leur a donné et servent à dieu de leurs offices à le louer: seulement l'œil pervers de l'homme et amateur de soy, demeure insatiable, et ne se dispose point a estre satié pour son ingratitude et son orgueil, quand toujours veult occuper le lieu premier et estre veu le plus excellent. Il ne veult point honorer dieu, mais plus tost veult estre honnoré de dieu.

Mais peut-être, comme on l'a indiqué plus haut, les parties les plus belles du traité sont-elles les passages où avec une ferveur toute médiévale encore et déjà moderne aussi Luther décrit les vertus et les actes de la Vierge. Ainsi en commentant le verset «Le Tout Puissant a fait pour moi de grandes choses» il a des expressions telles que les suivantes:

(19) «der geist ist dz hohste, tieffiste, edliste teil des menschen, damit er geschickt ist, unbegreiflich, unsichtige ewige ding zu fassen. Un ist kurtzlich dz hausz der glawbe und gottis wort innen wonet.» C. II. 139.

«En disant le puissant elle oste toutes forces, vertus, puissances de toutes creatures. O grande hardiesse à une petite pucelle de petite eage, de ung mot qui est le puissant elle a osté à tous la puissance, la robusteté aux excellens, la force aux magnifiques, en oultre qui peult rediger d'ung mot tous les sages à folie, les glorieux à ignominie et à dieu seul attribuer toute puissance, faitz, sapience et gloire.

... Voicy combien purement elle rejette toutes choses en dieu et ne demande point plus d'honneur que paravant, elle ne se attribue riens de gloire ne d'œuvre, ne de fait et se contient tout ainsi que se jamais ne luy fut advenue aucune de ces choses, et ne demande point plus d'honneur que par avant, elle ne se enfle point ne enorgueillit, et ne aussi ne escrie point, Je suis sainte mere de dieu, elle ne demande point que pour ce soit crainte, prisée et honorée; mais va soigner la maison comme une chambriere ou mere de famille (20). Entre les femmes et voisinage n'est point estimée plus grande que paravant, et ne le desiroit point et envers le peuple demoura povre citoyenne.»

De moindre importance littéraire est l'exposition de la parabole de l'intendant infidèle, dont la traduction française se trouve reliée avec la *Consolation* et le *Magnificat*. A un degré plus marqué que les autres opuscules de Luther, c'est la matière traitée elle-même qui lui donne son importance. Le texte du XVI[e] chapitre de S. Luc a embarrassé presque tous les exégètes, et le préambule du sermon de 1522 parle de trois fausses interprétations qui ont amené le prédicateur à traiter cette parabole difficile. Il part en guerre d'abord contre ceux qui dans l'injonction «Faites vous des amis des richesses d'iniquité» voient une recommandation des bonnes œuvres, ce qui laisserait entendre que la foi ne suffit pas comme unique justification du chrétien. En second lieu, contre la conclusion que les bonnes œuvres ne se doivent pas faire pour rien, «sans aultre regard que la charité de son prochain», et enfin contre l'interprétation du verset au sujet des «eternels tabernacles», qui en conclut la nécessité d'avoir recours aux mérites et aux prières des saints.

En Allemagne l'écrit avait eu du succès: neuf éditions particulières, des réimpressions dans la *Kirchenpostille* et dans le recueil de ving-sept sermons de Luther édité par Schott à Stras-

(20) «... geht hyn und schafft ym hausz wie vorhyn, milckt die kuhe, kocht, weschet schussel, keret, thut wie ein hauszmackt odder hauszmutter thun sol, in geringen vorachten wercken, als were yhr nichts umb solch ubirschwenckliche gutter und gnaden.» C. II. 162.

bourg en 1523. A part la traduction de la Postille, on a une version latine «de iniquo Mammone» ajoutée à la traduction du livre des traditions humaines, faite par Thomas Muller et parue chez Wolff à Bâle en 1525. Les Français ne manquaient donc pas d'occasions de la connaître. Il semble que la traduction française ait été promptement répandue et appréciée, car il existe une autre édition, dans laquelle le titre est quelque peu altéré, sortie des presses de Jean Gérard de Genève. Elle est sans date, mais reliée à un opuscule en caractères identiques daté de 1539. En Angleterre aussi le sermon eut de l'influence: il a inspiré un ouvrage de Tyndale, à titre presque identique, *A Treatise of the wicked Mammon,* qui ne reproduit pas le texte de l'original, mais va jusqu'à intercaler quelques-uns des passages les plus remarquables.

L'opuscule lui-même, suivant le plan indiqué dans l'introduction, n'est autre chose qu'un plaidoyer pour la vraie foi, réfutation de ceux qui ne la croient pas nécessaire par l'affirmation qu'ils se montrent en cela même ignorants de ce qu'elle est. De là les distinctions entre ce qui est véritable et ce qui n'est qu'apparent et propre à satisfaire à l'œil: «La vraye foy de laquelle nous parlons, ne vient point de noz froidz pensemens, mais c'est une œuvre de Dieu faicte en nous sans nostre opération.» Mais le développement du thème est loin d'égaler les pages consacrées au même sujet dans le sermon *Des bonnes œuvres,* ou même dans le Sermon du premier dimanche après l'Ascension. Ce qu'on y trouve de plus personnel, peut-être, est cette comparaison vers la fin de l'exposé: «La figure de l'économe, dit-il, doit être comprise comme si je vouloye inciter aucun à veiller, prier ou à estudier, je disoye: les larrons se levent de nuict pour despouiller et mettre à mort les hommes, comment donc ne nous leverons nous poinct de nuict pour prier et proffiter en estude d'esperit: je ne loueroye poïnt alors l'injustice des larrons, mais l'astuce et la diligence. Item si je disoye, une femme meschante se orne d'or et de soye, et se fait gente pour attirer les jouvenceaux à son amour; combien donc plus fort te doibs tu orner et faire gent de foy, affin que tu puisses plaire à Christ? On ne loue point ici la paillarde: mais la diligence jaçoit que la meschante femme en abuse.»

Il y aurait peut-être à citer dans ce traité d'autres choses bien dites et dignes de remarque, mais elles n'ajouteraient rien de caractéristique à l'idée que nous voulions donner de ces

premières traductions françaises. Il convient de poser, au moins provisoirement, comme terme à cette série de tentatives la date de 1532, car dans cette année il a paru, toujours chez Dubois, une dernière traduction qui ne semble se rattacher que par l'impression à celles qu'on vient d'étudier. Il y a lieu de croire qu'elle n'est pas l'œuvre du traducteur des *Instructions* ou de la *Consolation;* par le fond comme par la date elle est à part; contribution jusqu'à présent inconnue, qui présente un intérêt significatif pour les débuts de la littérature protestante en France.

— *Le* Psautier *de 1532* —

Il s'agit d'un Psautier en français dont l'un des deux exemplaires connus ne présente aucun trait hétérodoxe. On y trouve un calendrier des fêtes pour les années 1532 à 1540 (21), ensuite les psaumes précédés chacun d'un petit résumé de son contenu, et suivis, vers la fin du volume, des «cantiques lesquelz sont journellement leuz ou chantez par les eglises», tous extraits de l'Ecriture. L'autre exemplaire de ce livre renferme cependant une *Prefation* de dix feuillets, intercalée entre le calendrier et le premier psaume. Ce morceau n'est autre chose qu'une traduction très fidèle de la préface que Luther avait mise à son Psautier allemand de 1531. On sait la renommée des préfaces aux différentes parties de sa traduction de la Bible; celle des psaumes est célèbre entre toutes. Au XVI^e^ siècle même elle eut une fortune remarquable, et de nos jours elle se trouve dans les recueils des plus beaux morceaux de la prose de Luther.

La «préface» est un genre d'écrit qui revêt une importance particulière au siècle de la Renaissance et de la Réforme; il y aurait une étude à faire sur la façon dont presque tous les grands esprits s'en sont servis pour exprimer très souvent quelques-unes de leurs idées les plus personnelles, intéressantes précisément à cause du caractère intime qui les excluait du corps des ouvrages (22). Luther y excelle, et se plaît à y donner libre cours à cette fantaisie, à la fois délicate et familière, dont les exigences de la polémique et l'organisation de la Réforme lui refusaient trop souvent l'usage.

---

(21) C'est la seule indication qui permette de dater le livre.

(22) Quelques remarques judicieuses à ce sujet en tête du X^e^ chapitre de l'ouvrage de F. Buisson, *Sébastien Castellion, 253.*

Le fait que les premières lignes de cette préface ont pu être traduites montre d'une façon frappante l'identité de la tâche qu'affrontait la Réforme en France et en Allemagne. L'éditeur du volume de 1532 reproduit mot à mot les raisons de Luther:

«Plusieurs des anciens et saïnctz peres ont magnifiquement collaudé le Psaultier par devant tous les aultres livres de l'Escripture; et ont tesmoigné aymer merveilleusement les Psalmes. En vérité ce livret combien qu'il soit petit, merite estre recommandé à tous: non pas que les divins Psalmes ayent besoing de louenges empruntées, car ilz se recommandent et approuvent assez par soymesmes, et icy est vray plainement ce qu'on dit L'œuvre celebre l'ouvrier. Mais j'ay à ce appliqué mon labeur, non pour entreprendre la publique collaudation des Psalmes, qui par soymesmes sont assez louez· mais pour monstrer aux fideles le jugement que j'ay de ce tresbon livret. Nous avons veu ce temps passé qu'on portoit infinitz livretz sans saveur et sans utilité, esquelz soubs honneste et favorable tiltre (legendes et exemples des sainctz les appelloit on) bourdes de vieilles et mensonges très eshontez estoient contenuz. Tout estoit tellement remply de telz escriptz egalement folz et infidèles, que ce pendant les Psalmes gisoyent contemnez en tenebres, et que n'avions pas un seul Psalme commodement interpreté ou entendu.»

Il est déjà remarquable que l'expression de ce grief, propagée par toute l'Allemagne avant 1530, fut presque simultanément adressée à un public français sous une forme qui ne laissait rien voir de l'emprunt. Si utile pourtant qu'ait pu lui être cette coïncidence, le traducteur avait autre chose en tête en se mettant à transposer les paroles de Luther. Car l'essentiel de la préface consiste en un magnifique développement de la valeur des Psaumes; ce qu'ils représentent, comment il faut les lire. Même aux époques où ils ont été délaissés «les craintifz de dieu ont senti quelque peu de consolation et de doux vent souefvement soufflant, comme d'un jardin planté de rosiers par les parolles desdictz Psalmes: ja soit qu'elles ne feussent pas entendues». Mais celui qui veut les étudier, y trouvera des choses merveilleuses, «non seulement la vie d'ung sainct, mais comment Christ chef de tous les sainctz a été affecté ou meu de courage... Droictement pourrois tu appeler le Psaultier, La Petite Bible, car en lui toutes plus amplement exposées en toute la Bible sont par merveilleuse et tres delectable brevité serrez en ung tres beau Manuel. Si Dieu mesmes te bailloit du ciel quelque livret, lequel il collaudoit par voix divine, ho que tu l'aurois en grandes delices, que tu le prendrois avidement! Le

Sainct Esperit, n'en doubte point, luymesmes, comme ung pere pour ses petitz enfantz, a prescript ceste forme de prieres, il a composé ce manuel pour ses disciples, et en ce a cueilly exemples, gemissementz et affections quasi de plusieurs milliers, desquelz luy seul voit et congnoit les cueurs.»

Pour donner une juste idée de la manière dont Luther fait ressortir le charme des Psaumes, il faudrait reprendre une à une ses métaphores et ses figures, car il se trouve incapable d'exprimer autrement ce charme qu'en parlant des fleurs, des étoiles, d'un parfum, d'un trésor. La supériorité du livre consiste pour lui en ceci, qu'on y entend parler les saints; on peut suivre leurs pensées les plus intimes, leurs joies les plus exaltées, et leurs angoisses les plus poignantes. Son enthousiasme pour cette lecture intime repousse toute histoire de miracles et de faits extérieurs comme d'intérêt inférieur:

Les aultres histoires et exemples des sainctz lesquelles descripvent les œuvres, si elles sont comparées au Psaultier, elles nous proposent des sainctz muetz, et tout y est muet. Mais es Psalmes, parce qu'ilz sont la voix des priantz en foy tout est vivant, tout est spirant et nous monstre les sainctz vivantz, alaigres et dressez par affection de foy, aussi au mylieu des afflictions. L'homme muet doibt plustost estre dit un Tronc mort que homme. Car l'homme est differé des autres animaux plus par usage de la parolle que par nulle autre chose. La pierre prendra bien la figure, si l'industrie de l'ouvrier y est mise, et les animaulx sans parolle mangent, voyent et usent des organes des sens naturelz comme nous: et sont de corps plus ferme pour endurer labeurs. Mais la seule parolle discerne l'homme de la beste et est le caractere et miroir du courage et pensée. Comme ainsy soit donc que les Psalmes descripvent le sermon, parolles et voix des Sainctz, ilz nous expriment vivement la pensée d'iceulx. Car les Psalmes ne descripvent point les voix familiaires et vulgaires, mais les affectueuses et tres ardentes des sainctz: esquelles ilz ont par grande attention espandu leur cueur non pas devant quelque petit amy, non pas devant un homme, mais devant son Dieu en la grande horreur des tentations: comme a Jacob en sa tresaigre luicte.»

L'analyse des états d'âme que traduisent les Psaumes amène Luther à sa vision préférée du cœur de l'homme assiégé par un flot de maux et de tentations. Le développement de l'image de la nacelle atteint une véritable ampleur philosophique. Le passage peut servir comme dernier échantillon de ces pages remarquables.

Bien plus que les actes, dit Luther, «je desireroye tresfort congnoistre les interiores cogitations et la profonde bataille de

foy de David. Or les Psalmes fournissent cela sy richement que d'iceulx povons congnoistre comme les Saincts ont esté moeux de courage et de tentations: par quelle ardeur de parolles ilz ont exprimé les affections de leur courage. Certes le Cueur humain est comme la Nasselle au mylieu de la mer: laquelle de toutes partz est exposée aux perilz et aux jeu des ventz. Car d'ung costé, Soucy et Crainte de mal futur, comme subite tempeste, desarme noz courages. D'aultre costé Pusillanimité et tristesse de cueur nous opprime quasi de grandz flotz. Tantost Fiance des choses prosperes nous exalte au ciel à pleins voiles. Derechef, seureté des biens presentz heurte la Nasselle au rocher quant on ne y pense pas. Pour conclusion, tant de perilz, mil telz dangers, facilement nous aguysent et excitent, facilement nous enseignent souspirer de profondes entrailles, espandre tout nostre cueur, et par tout l'ardeur de nostre pensée crier au ciel.»

Si courte que soit cette préface, elle offre un exemple éclatant du phénomène que présente plus ou moins chacune des premières traductions de Luther, c'est-à-dire qu'un Français a sû reconnaître un des plus beaux morceaux littéraires du réformateur allemand, et l'a rendu en français en gardant quelque chose de l'accent et de la vigueur originales. On se demande qui cet inconnu a pu être. Evidemment, il faut penser à quelqu'un de l'entourage de la Reine de Navarre, vu que le livre s'imprimait à Alençon. Le plus simple semblerait de l'attribuer à Lefèvre, déjà si exercé dans ce genre de travail. Mais on a émis une autre hypothèse.

En 1892, M. Douen a donné dans le *Bulletin du Protestantisme Français* une analyse de ce livre (23). Il a rendu hommage à la beauté de la préface, tout en ignorant son origine. Dans la traduction des Psaumes il a constaté une dépendance générale du Psautier qu'avait donné Lefèvre en 1525, exception faite de quelques émendations frappantes. Comme celles-ci ne se trouvent pas dans l'édition de ce Psautier de 1534, M. Douen s'est cru autorisé à penser à quelqu'un d'autre comme auteur de celui de 1532. Dans le cercle des amis de Marguerite il n'a vu que Pierre Caroli qui aurait pu donner en cette année une pareille publication.

En effet, ce docteur en théologie est un de ceux chez qui l'on s'attendrait à voir un vif intérêt pour l'œuvre de Luther; on sait qu'il faisait un cours à Paris sur l'Epître aux Romains, et qu'il avait la réputation d'épouser toujours les idées neuves et hardies. Parmi quelques-unes de ses propositions censurées

(23) O. Douen, *301*.

en Sorbonne, figurait la distinction entre les deux sortes de foi, historique et pratique, que la même assemblée avait déjà censurée dans la bouche de Jean Morand, et qui dérive probablement de Luther (24). C'était un développement préféré du réformateur; il se trouve notamment dans le Sermon du premier dimanche après l'Ascension et dans l'explication du Credo (25) : les deux écrits étaient connus en France et traduits, on l'a vu, avant 1530. Malgré le peu qu'on sait de la carrière de Caroli, il est certain au moins qu'à partir de 1530 il avait une cure à Alençon et qu'en 1534, il se trouvait à Paris. Il paraît donc très probable qu'il a préparé le Psautier que Dubois a donné à Alençon même en 1532. Toute affirmation est impossible, mais jusqu'à ce que de nouveaux faits viennent s'y opposer l'attribution paraît raisonnable.

Un détail typographique, dont l'importance n'est pas négligeable, suffit à montrer combien tout calcul chronologique dans ce champ d'études reste forcément provisoire. Le calendrier et le Psautier sont imprimés, les titres et les initiales en rouge, le reste en noir. La préface ne montre que des caractères noirs. C'est par suite de cette même particularité que M. Weiss a dit la *Consolation* la première en date des publications luthériennes de Dubois. Faudrait-il donc penser que la traduction de la préface a été préparée longtemps avant le Psautier, peut-être par Lefèvre lui-même en vue d'une troisième édition de son Psautier de 1524, réédité en 1525, et qu'elle a été retenue à cause de la hardiesse de quelques passages? Lancée enfin par Caroli en 1532, elle a été tout de suite retirée: l'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine en fournit la preuve.

Mais la composition du morceau ne peut être reculée plus loin que 1528, puisque l'original allemand n'est connu qu'à partir de cette date. Les différentes éditions du Psautier de Luther dès 1524 ont une autre préface; la seconde paraît pour la première fois dans le *New Deutsch Psalter*, édité par Hans Lufft à Wittemberg en 1528. L'année suivante, le même imprimeur semble en avoir donné une traduction latine, sous le titre: *Psalterium translationis veteris.* On voudrait voir dans celle-ci le texte d'où la préface a été prise, n'était que les carac-

(24) Voir *D'Argentré*, II. 28 et 101. Pour les faits de la biographie de Caroli, *F. P.* III. 770.

(25) C. II. 47.

tères noirs indiqueraient plutôt une rédaction de 1528, l'année vraisemblable de la *Consolation*.

Il ne serait pas utile de reprendre en gros ici les qualités par lesquelles se distinguent telle et telle des traductions qu'on vient de rapporter. Il y aurait aussi exagération manifeste à vouloir leur attribuer une haute importance littéraire; écrites dans un autre dessein et sur des matières que l'on jugeait assez éloignées de la littérature, elles s'adressaient évidemment à un public spécial, et le style, on a pu en juger, est quelquefois maniéré et lourd. Néanmoins, elles méritent un examen attentif: par leur nombre comme par leur contenu elles représentent quelque chose de neuf dans la littérature française.

Par leur nombre d'abord: il fournit la preuve qu'il y avait un public français pour s'occuper sérieusement d'un grand écrivain étranger, non sans des préoccupations qui ne doivent pas nous aveugler sur le fait lui-même. Par leur contenu aussi: il faisait connaître un genre d'argumentation et d'exposition qui différait sensiblement de ce qu'on pratiquait jusque-là en fait d'édification populaire. Cette espèce de littérature était goûtée alors à un point que peuvent malaisément saisir les esprits habitués à une culture aussi variée que celle de nos jours. Déjà florissante au xv[e] siècle, on la voit prendre lors de la Réforme un développement considérable, revêtir un caractère plus âpre, plus personnel et plus élastique. Il faudrait une analyse détaillée de quelques-uns des écrits populaires de ce genre les plus goûtés vers 1500, par exemple des opuscules de Gaguin ou de Gerson, de Savonarole ou d'Olivier Maillard, pour rendre appréciable le caractère véritable de cette évolution; ces écrits sont plus vagues et plus mystiques, en général moins rudes et moins «laïques» que ceux dont nous venons de donner une idée.

Le pamphlet est si personnel qu'on y peut traiter presque de n'importe quoi, sur le ton le plus familier. Nous avons vu comment on arrive ainsi à traduire des impressions fraîches et senties avec l'éloquence que donne seule la spontanéité. Le réformateur, le critique des mœurs contemporaines, le chrétien, le poète et le conteur ont tous leur part dans le cours d'une argumentation aussi libre. La valeur littéraire de cette transformation n'est guère compromise par les défauts du genre; l'effort pour dire les choses le plus simplement possible ne garantit pas qu'elles soient toujours bien dites; les divagations,

les grossièretés, les redites ou l'emphase prouvent qu'une telle production vaut par les parties incidentes plutôt que par l'ensemble. Tout s'explique par le contact immédiat avec la vie; forme et matière de ces écrits sont prises sur le vif et deviennent par là plus que théologiques et plus que populaires; ils sont largement humains. Le genre de théologie qu'ils renferment étant quelque chose qu'il importe à chacun de connaître, on écrit de façon à être compris de tout le monde. Ainsi des développements au sujet de la vie journalière, des emportements personnels, bref des excursus de tout genre, sont ici moins déplacés que dans un pamphlet moderne. Ce n'est qu'en tenant compte de cette qualité qu'on peut rendre justice à la littérature des réformés de la première heure.

Rendons justice également aux traducteurs qui ont assuré la circulation des écrits de Luther. A une époque où l'idée qu'on se fait de la traduction est notoirement lâche et peu exigeante, ces ouvriers étonnent par leur fidélité. Ce n'est pas dire que leur tâche fut des plus difficiles. On l'a vu, dans la plupart des cas l'opération se fait en deux temps. L'écrit allemand est mis en latin par des Allemands, et le plus souvent à l'adresse des étrangers qui traduisent le latin en français. On ne s'étonne pas que le langage de l'original perde quelque chose de sa saveur à travers cette double transformation; mais plutôt qu'à la fin, il en subsiste des traits caractéristiques, et que l'empreinte allemande apparaisse jusque dans l'allure du français. Il y a, bien entendu, beaucoup d'altérations, de modifications, quoique les contresens soient très peu nombreux. Mais en général on a respecté à un degré rare l'expression aussi bien que le sens de l'original. Les altérations sont dues le plus souvent à des raisons de conscience et de politique. Sauf les cas où ces scrupules jouent un rôle, quand on rencontre une image hardie, une comparaison neuve, on a soin de les conserver ou de les rendre de façon à reproduire le mieux possible l'impression première.

La constatation peut s'appliquer comme une règle générale aux traductions françaises de Luther. Les extraits cités au cours de ce chapitre ne sont nullement exceptionnels à cet égard, et quand on se rappelle que tout passage rendu fidèlement représente un travail de *deux* traducteurs, on voit que déjà la possibilité de mettre le français et l'allemand l'un à côté de l'autre fait leur éloge. Leur pieux respect pour les paroles du

maître a donné à leur travail un cachet littéraire dont ils ne devaient guère se douter.

*
* *

Cela ne rend que plus légitime la curiosité qu'a l'historien de les connaître. Les efforts faits en ce sens semblent pourtant voués à rester dans le domaine de la conjecture. Les textes eux-mêmes n'apportent à peu près aucune précision, pas même les dates de publication. Dans presque tous on relève des traits de langage picard, ce qui toutefois ne circonscrit que fort peu le choix. Qui étaient en effet avant 1530 les Français à qui l'on pourrait attribuer le désir de traduire Luther?

On pense en premier lieu à Louis de Berquin, arrêté, nous l'avons vu, pour le fait même d'avoir traduit quelques traités. D'autres y ont tâché, notamment Lambert et Dumolin à Wittemberg. Il est très possible qu'ils aient donné leur travail en manuscrit à quelques-uns de leurs compatriotes en route pour Anvers ou Strasbourg. Puisqu'on imprimait dans ces villes des éditions latines des ouvrages de Luther, il est probable aussi qu'il s'y est trouvé des réfugiés pour s'occuper de les mettre en français. On voit combien le problème est flottant.

Pour les traductions imprimées à Paris, on aura remarqué que les versions latines de trois d'entre elles parurent à Strasbourg à partir de 1525. Or, c'est dans le courant de la même année, on l'a vu, que les chefs du mouvement réformiste en France, chassés de Meaux, sont venus se réfugier à Strasbourg. Jacques Lefèvre d'Etaples et Gérard Roussel y arrivèrent aux derniers jours du mois d'octobre. Ne serait-il pas plus raisonnable de penser comme traducteur à quelqu'un de ce petit cercle de Français en Alsace plutôt qu'à Berquin à Paris?

Déjà les dates permettraient presque d'écarter Berquin. Tout ce qu'on sait de lui à cet égard, c'est qu'en 1523 on a trouvé chez lui des livres de Luther, avec des traductions en français d'une partie de l'*Appel à la Noblesse Allemande* et du traité exposant pour quelles raisons Luther a brûlé la Bulle; en plus, une Apologie de sa main attestant une traduction qu'il a faite des *Vœux Monastiques*. Le procès eut pour suite une abjuration lue par l'accusé à haute voix, et dont les termes sont significatifs:

«Je, Louis, Seigneur de Berquin, deteste, abhomine, et anathématize toutes especes d'heresies et mesmesment les heresies de maistre Martin Luther et de ses adherans et sectateurs, duquel j'ai faict quelques extraicts et translations avec pro-

testations toutesfois de ne les vouloir soustenir ny adherer pertinement et veulx et entends ensuivir et adherer à la doctrine evangelique et apostolique et à celle de la saincte Eglise et non à autres sans jamais venir au contraire, ne pareillement translater les livres dudict Luther et proteste que je ne veux hanter nuls luthériens ne gens mal sentans de la foy...»

On objectera que les deux procès que Berquin devait encore subir ne permettent pas d'ajouter foi à une pareille rétractation. Mais qu'on examine de près les régistres de ce procès; il n'y est jamais question de Luther, dont le nom seul aurait pourtant suffi à condamner le grâcié de 1523. Ni en 1526, ni en 1529, il n'est fait mention de livres ou traductions de Luther, mais seulement d'Erasme. Tout porte à croire qu'après le premier procès Berquin a bien vu ce qu'il lui en coûterait de continuer à introduire Luther en France, et que dorénavant il s'est borné à traduire Erasme, ce qui suffit pour attirer sur sa tête la persécution et finalement la mort.

On comprend donc que le spécialiste de cette question, M. Nathanaël Weiss, qui en 1884 avait indiqué Berquin comme traducteur de la *Consolation,* ait renoncé à son hypothèse, et qu'il l'ait déclarée en 1918 «bien sujette à caution» (26). Dans une suite de conférences données à l'Université de Strasbourg quelques mois avant sa mort, il s'est dit prêt à attribuer ces traductions avec une probabilité beaucoup plus grande à Lefèvre d'Etaples lui-même. Il n'est pas difficile de voir pour quelles raisons. Lefèvre était, comme on sait, le chef des novateurs, le seul qui eût osé publier des œuvres d'édification en langue vulgaire. Tandis que Berquin n'avait eu d'enthousiasme que pour l'action révolutionnaire de Luther, pour les premières manifestations de sa doctrine, Lefèvre au contraire avait accompli une évolution très analogue à celle de Luther lui-même. A considérer les dates de ses publications évangéliques, traduction du nouveau Testament en 1523 et du Psautier en 1524, les *Epîtres et Evangiles pour les cinquante deux dimanches de l'an* en 1525, il est évident que non seulement il a marché dans la même voie que le réformateur allemand, mais

(26) Bull. LXVII. M. Imbart de La Tour trace un portrait de Berquin en se fondant sur «l'attribution certaine» de la *Consolation. op. cit.,* p. 199. M. Viénot a eu la prudence de ne pas conclure. *Histoire...* p. 109.

parfois l'a devancé, notamment dans sa traduction du Psautier. (27)

On a eu tort de répéter qu'il était un esprit timide, et la comparaison qu'on n'a pas manqué de faire de lui avec des esprits brusques et cassants de son temps, tels Luther et Farel, ne lui rend pas justice. C'était avant tout un érudit, d'esprit extrêmement ouvert et doué de la même passion évangélique qui animait Luther. Dès 1510 il avait voyagé en Allemagne, s'intéressant à quelques petits ouvrages de piété, qu'il rapporta et fit imprimer à Paris (28). Lorsque cet homme est venu passer près de six mois à Strasbourg en 1525, dans un milieu de compatriotes réfugiés et de prédicateurs allemands, il n'a guère pu manquer de s'intéresser à la propagande. Rentré en France comme bibliothécaire du roi, et ensuite en qualité de précepteur des enfants royaux, il habite d'abord Blois, puis Saint-Germain-en-Laye, travaillant toujours à sa traduction de la Bible. Quoi de plus naturel que de supposer qu'il est resté en relations avec l'imprimeur Dubois et qu'il lui a passé des traductions de Luther apportées par lui en manuscrit d'Alsace? M. Weiss a noté que le seul des traités étudiés ici qui ne fût pas imprimé à Strasbourg, la *Consolation,* était sorti des presses de Hugwald, imprimeur à Nuremberg, avec lequel Lefèvre était en relations constantes.

En tout ceci rien de concluant; mais étant donnés les divers témoignages qui tous indiquent un même personnage, il serait vain, pour le moment au moins, de chercher plus loin.

Le fait essentiel, c'est-à-dire la façon dont ces livrets ont pénétré en France, reste complètement obscur. Peut-être Lefèvre les a-t-il apportés en 1526; il est également possible que le doyen du Chapitre de Strasbourg ait demandé aux Français des traités à envoyer à la Reine de Navarre, que Lefèvre lui en ait passé, et que Marguerite elle-même les ait fait imprimer par Dubois, toujours peut-être avec le concours de Lefèvre. Aux termes d'une telle hypothèse, les opuscules que nous venons d'analyser seraient les mêmes que ceux que Sigismond de Hohenlohe envoyait à Marguerite, et dont les historiens n'ont réussi à relever aucune trace.

---

(27) Graf et d'autres ont donné 1525 comme la date de la première édition, mais Ph. Renouard a décrit en 1894 celle de 1524 (*Bibliographie des impressions de S. de Colines,* p. 53). v. notre Bibliographie.

(28) A. Renaudet, *494.*

CHAPITRE VII

L'ALLEMAGNE ET LA LITTERATURE REFORMEE FRANÇAISE AVANT CALVIN

1. — *Nachtigall. Brunfels. Bodius.*

La douzaine de traductions de Luther publiées en français avant 1535 montre à quel point la littérature de la Réforme française à ses débuts avait recours à l'inspiration allemande. Il était naturel que pour assurer la diffusion de la piété nouvelle on eût un besoin urgent de manuels et traités l'exposant sous une forme populaire. L'Allemagne possédait déjà cette littérature d'édification; l'on ne saurait donc s'étonner de voir les réformateurs français ajouter à leurs propres efforts l'adaptation de livrets venus d'outre-Rhin. On a vu avec quelle allégresse Lefèvre à Paris et à Meaux accueillait tout ce qu'on lui envoyait d'Allemagne (1), et comme en 1526 lui et d'autres chefs du mouvement évangélique se sont trouvés à Strasbourg en contact immédiat avec la Réforme allemande. Or Luther n'était pas seulement l'inspirateur de cette Réforme; il en avait renouvelé le principal moyen de propagande — le pamphlet religieux. Les Français s'en rendaient bien compte et traduisaient ses écrits avec ardeur. Mais on ne saurait voir dans ces traductions le total de son influence. Toute étude de sa notoriété en France comporte au moins deux grandes questions. Il s'agit d'examiner en premier lieu si l'on n'a rien trouvé dans l'abondante production de ses collaborateurs qui pût alimenter celle des Français, et ensuite si dans les écrits de ces réformateurs français eux-mêmes il n'y a pas d'échos luthériens.

En esquissant les débuts de la littérature réformée allemande en France on a montré que Luther n'était pas seul à préoccuper les esprits. Dès 1521, l'année même de son apparition, l'on colportait à Paris l'*Apologie* du pasteur de Kembergen, Bartholomé Bernard, le premier prêtre de Saxe qui se fût marié. Lefèvre en 1524 lisait Zwingle, Brunfels et Hutten avec une égale ferveur. A Strasbourg en 1526 les Français se trouvent

(1) Voir p. 61.

en présence d'un flot d'écrits de toute espèce pour et contre les innovations de culte et de doctrine.

Ils ont pu faire la connaissance entre autres de l'érudit Othmar Nachtigall, dit Luscinius, qui fut, dit-on, le premier à enseigner le grec à Strasbourg. A côté de ses études, il paraît s'être intéressé aux formes plus légères de la littérature (2), on connaît de lui quelques traductions de Lucien, un dialogue intitulé *Grunnius sophista* et un recueil de facéties de 1524. Sa traduction latine d'Ammonius attirait l'attention des réfugiés et en 1526 il a paru à Lyon chez Gilbert de Villiers une compilation sous le titre suivant: *Histoire évangélique des quatre évangélistes en ung fidèlement abrégée, recitant par ordre sans obmettre ni adjouster les notables faictz de Nostre Seigneur Jesuchrist, en dix neuf chapitres redigée...* C'est une traduction de la traduction de Luscinius, faite par Jean de Vauzelles, un Français qui s'intéressait aux choses italiennes, et a publié à Lyon douze ans plus tard le célèbre manuel des *Simulachres et historiées faces de la mort, autant élégamment pourtraictes que artificiellement imaginées* (3). En tête de *l'histoire évangelique*, il a mis une épître adressée à Marguerite d'Angoulême, et qu'il a signée de son pseudonyme «le chevalier de vray zele». Faudrait-il conclure de cette publication que de Vauzelles a été à Strasbourg en compagnie de Lefèvre et Roussel en 1525, ou avant? Vu le manque de renseignements certains sur sa carrière, on doit se borner à remarquer encore un cas où le nom de la Reine de Navarre est mêlé à la propagande évangélique.

Ce n'est encore pas tout ce qui est sorti de l'exil fécond de 1525. Dans les mêmes années que la *Consolation chrestienne* et le *Magnificat* était publié, aux mêmes presses à en juger d'après les caractères, un *Almanach spirituel et perpetuel necessaire à tout homme sensuel et temporel.* Le contenu de ce petit pamphlet montre bien qu'il s'efforçait de contrecarrer l'influence superstitieuse des prognostications; au dire de l'auteur, les chrétiens n'avaient pas besoin d'expériences occultes pour prédire l'avenir; il était même contraire à la foi de s'y fier, car «Jesuchrist est nostre veritable astrologue, lequel seul il fault craindre, regarder, servir et croire: comme en celluy à

(2) A la musique aussi. Cet aspect de son activité a été mis en lumière tout récemment dans l'ouvrage de M. Th. Gérold, *351.* 1928, p. 6. ss.

(3) Voir sur cet ouvrage et son auteur Picot, *180.* 1. 126.

qui est le ciel et la terre». Sorti d'un tel milieu, cet écrit peut bien être la traduction d'une feuille allemande ou latine qui circulait à Strasbourg. N'ayant pu en découvrir l'original, nous nous en remettons à une communication verbale de M. Nathanaël Weiss, qui voyait là un catéchisme d'Otto Brunfels.

Ce moine cistercien, qui résida jusqu'à 1521 dans un couvent de Strasbourg, et après quelques années de fuite en Allemagne fit sa rentrée comme citoyen en 1524, était connu en France par d'autres ouvrages. Il publia en 1523 un pamphlet révolutionnaire sous ce titre: *Von dem evangelischen Anstoss* et en 1525 un traité *De disciplina et institutione puerorum.* Lefèvre accuse réception à Meaux en 1524 de ses *Problemata,* et la Sorbonne condamne à différentes reprises ses ouvrages, en 1530 les *Pandectae,* en 1533 le *De disciplina et institutione...* ce dernier sera réimprimé deux fois en France, par Robert Estienne à Paris en 1527, et par Sébastien Gryphe à Lyon, en 1538. La deuxième moitié du siècle en a vu paraître une traduction française dans cette ville, exactement vingt ans plus tard que la seconde édition latine; c'est une des rares publications en caractères de civilité sorties des presses de Robert Granjon; faisant suite à une traduction de la *Civilité Puérile* d'Erasme, elle porte ce simple titre: *La Discipline et Institution des enfans, traduite par Jehan Louveau.* (4)

Mais son ouvrage le plus important pour la France fut un recueil d'extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament publié en 1528 sous le titre de *Precationes biblicae.* L'édit funeste de 1525 avait interdit toute publication ou vente du Nouveau Testament en France. Les réfugiés cherchaient donc à suppléer par tous les moyens possibles à la grande lacune, en distribuant des développements sur des textes bibliques, des traités abondamment parsemés de citations des Ecritures; des extraits semblables à ceux de Brunfels étaient comme faits à leur intention.

Le livre eut en français sous le titre de *Prieres et Oraisons de la Bible* une fortune immédiate et considérable. La première traduction connue est datée d'Anvers, des presses de Vorsterman, le 18 août 1529, réimprimée par Martin Lempereur

(4) L'identification de cette traduction a été faite par M. J. G. Baum. *Thesaurus Baumianus* XLIX, 230: Notes sur l'impression dite de civilité et son inventeur.

quatre ans plus tard. Entre temps un libraire courageux, Chrétien Wechel, avait fait imprimer à Paris l'original latin, en 1530, de sorte qu'on peut penser à une diffusion assez générale du manuel. Sa vogue ne fut point passagère. En 1542, Dolet le rappela à l'attention du public protestant en le réimprimant avec d'autres ouvrages protestants qui furent la grande cause de sa mort. Deux ans plus tard, il y a, de nouveau, une édition lyonnaise, par Jean de Tournes; en 1550 l'ouvrage est classé dans l'Index de Louvain et en 1551 dans celui de Paris. L'ensemble de ces détails montre par un exemple concret quel sillon profond a creusé dans son siècle le séjour des réformateurs français à Strasbourg.

Un autre manuel latin eut un destin pareil à celui des *Precationes: Unio dissidentium libellus omnibus unitatis et pacis amatoribus utilissimus, ex praecipuis ecclesiae Christianae doctoribus selectus per Venerabilem Patrem Hermannum Bodium, verbi divini concionatorem eximium.* C'est encore un recueil d'extraits, cette fois des Pères de l'Eglise, qui lui aussi reçut un accueil enthousiaste; on en connaît jusqu'à vingt éditions. La critique s'est vainement exercée à en dévoiler le véritable auteur. On ne connaît pas de théologien de l'époque dont le nom ressemble à Hermann Bodius, et force a donc été d'y voir un pseudonyme.

Pour A. L. Herminjard, Hermannus rappelle Martin et Bodius la forme grecque de Butzerus. L'édition originale est datée «In alma civitate Coloniensi, Anno M.D.XXII. Decimo Kalendas Decembris». En faveur de l'origine alsacienne il y aurait toutefois le fait que la traduction allemande est l'œuvre d'Hédion. Théophile Dufour a repris le point de vue de Herminjard (5), et dans le *Catalogue Stroehlin* on lit en note de la notice de l'édition française de 1539 les lignes suivantes. «Dans une communication verbale faite l'an dernier à la Société du Musée de la Réformation à Genève, j'ai démontré d'après des notes manuscrites de feu A. L. Herminjard que *Hermann Bodius* était un pseudonyme cachant le nom de Martin Bucer. Le réformateur alsacien est donc l'auteur de l'*Unio dissidentium* (6).» Malheureusement le texte de cette démonstration est introuvable et l'on devrait peut-être attendre une reprise détaillée de la

(5) Celui-ci ne paraît avoir jamais rien publié sur cette question.
(6) *Cat. Stroehlin.* N° 584, note.

question avant de pouvoir fixer avec certitude Bucer comme auteur.

Ce grand homme est encore aujourd'hui l'un des plus mal connus des réformateurs; on a eu raison de dire qu'un examen approfondi de ses écrits théologiques permettrait peut-être de trancher la question de l'auteur de l'*Unio* avec plus de succès que tout déchiffrement de pseudonyme (7). Pour le moment on en reste à la probabilité que c'est Bucer. Un homme comme lui aurait été en effet tout indiqué pour entreprendre une tâche pareille. Théologien de grand renom, qui s'évertuait constamment, nous l'avons déjà vu en ce qui concerne les ouvrages de Luther, à doter les nombreux étrangers résidant à Strasbourg d'une littérature profitable et propre à colporter, quoi de plus naturel qu'il ait composé, en 1527, un livret dans cette intention même, une sorte de petite encyclopédie religieuse en abrégé, cueillie des écrits des Pères?

Il importe de noter le choix délicat de la composition, car c'est cela sans doute qui a valu au livre son retentissement. Il n'est rien moins qu'un livre schismatique; on a choisi des extraits parmi les Pères précisément pour qu'ils n'aient pas l'air subversif. C'est un manuel qui vise la *réformation* beaucoup plus que la *révolution*. Ce n'est donc pas à vrai dire un manuel protestant; on pourrait y voir une des manifestations les plus répandues de la modération bucérienne ou fabrisienne, c'est-à-dire de cet esprit qui voulait avant tout un retour au vrai catholicisme, au christianisme de l'église du temps des Apôtres. C'est ce qui ressort très clairement des quelques lignes adressées au lecteur à la fin de l'ouvrage, qui paraissent trahir assez exactement la manière de voir de Bucer:

«Habes hic, christiane Lector, verae eruditionis quasi examen quoddam, nam Deo favente genuinam apium in accumulando penore, et sententiarum egregio acervo (ut Flaccus ait) industriam secutus sum, sed tamen non nisi partem quondam laboris et sudoris hostia, brevi (vita comite) plura habiturus, ex eadem etiam pharetra et farina (sum enim et semper fui antiquitatis maxime studiosus) his tamen primo approbatis saneque intellectis. Reor enim hunc libellum prae omnibus suscipiendum venerandumque, tum quia totius verae Theologiae elementa et primordia, tum scientiae et agnitionis Dei, suprema vestigia in se contineat. Nec te deterreat, quod hoc seculo antiquorum Doctorum scripta contemptui et neglectui sint. Redebit,

(7) N. Weiss, Conférences de Strasbourg, 1928.

crede mihi, redebit suus honos et pristinus Catholicis scriptoribus, et canonicae scripturae commentariis. Nam omnium rerum vicissitudo est. Vale.»

L'ouvrage n'attendit pas longtemps sa traduction en français. Venu, paraît-il, de Cologne aux Pays-Bas, il tomba entre les mains de Martin Lempereur, qui s'occupait alors activement à la publication d'ouvrages évangéliques en français: il l'édita avant la fin de l'année 1527 sous le titre suivant: *L'union de toutes discordes: qui est ung livre tres utile à tous amateurs de paix et unité: extraict des principaulx docteurs de l'église chrestienne, par le vénérable docteur Herman Bodium predicateur de la parolle divine.* L'année suivante il en donna la seconde partie, dont le titre porte «amateurs de verité» à la place «d'amateurs de paix et unité» mais traduit plus exactement que le premier les derniers mots: «Singulier concionateur de la parolle divine».

Cet ouvrage eut lui aussi une pénétration rapide en France, Edité en latin à Lyon en 1531, dès le 2 mars de cette année il est censuré par la Sorbonne, comme: «Liber compositus ad firmandam damnatam Lutheri doctrinam publice est exuendus, tam latine quam gallice editus.» Lempereur l'édite de nouveau à Anvers en 1532; en 1539 il paraît sans indication de lieu mais selon Du Verdier (8) à Paris, une traduction qui porte les mots: «Nouvellement revu et corrigé, faite [sic] par les soins d'Antoine Saunier, comme le montre une Epître à la fin de l'ouvrage: «A. Sonnier aux lecteurs fidelles, S.» On ne voit pas de raison de penser à une impression à Paris même, où Saunier aurait pu difficilement la mener à bien; et déjà le fait que ce livre a trouvé place dans la *Notice* de Théophile Dufour prouve que ce savant l'a considéré comme imprimé à Genève. Chassé de Paris comme luthérien en 1530 Saunier est en 1532 pasteur de l'église de Payerne en Suisse, en 1538 à la tête du corps enseignant du Collège de Genève. On peut noter que dans l'édition postérieure de l'*Union,* parue en 1551, le nom de Saunier ne paraît plus. L'éditeur insiste même sur la revision que le livre a subie, en l'appelant «nouvellement reveue et si bien corrigée es fautes de la premiere translation que ceste cy semblera toute nouvelle».

Il n'est guère besoin d'insister sur l'importance de ces nombreuses éditions françaises. Elles justifient au moins le dessein

(8) *406.* I. 185. voir aussi Brunet I. 1027 et Dufour, *306.* cclv. ss.

du compilateur, tout en fournissant la preuve que jusqu'au milieu du siècle on sut apprécier un manuel pieux qui, autant que possible, évitait la polémique. A cet égard, l'ouvrage paraît unique dans la littérature de la Réforme française. Un examen détaillé des diverses éditions montrerait cependant à quel point les différents remaniements ont altéré la matière primitive. Pour voir comment le ton change au cours de cette évolution, l'on n'a qu'à comparer la phrase suivante avec l'Avis au Lecteur cité tout à l'heure de la première édition latine. Un avis pareil dans l'édition de 1551 débute ainsi: «Ce livre te monstrera (amy lecteur) comment ceux qui se veulent emparer de l'autorité des docteurs anciens pour soustenir les abuz et erreurs qui regnent aujourdhui sont bien loin de leur conte.»

2. — *Heyden. Schwarz. Brenz.*

Si obscure que soit l'origine précise de l'*Unio,* un autre ouvrage d'égale importance pour la littérature de la Réforme paraît être encore plus enveloppé de mystère. Comme pour presque tous les écrits de cette catégorie, on arrive à en constater la circulation à une date donnée, sans pouvoir découvrir les moyens ou agents de pénétration. Relié avec le Sermon de Luther sur la *Mammona Iniquitatis,* et composé avec les mêmes caractères, à une date qui par conséquent ne dépasse pas 1530, se trouve l'écrit suivant: *D'ung seul mediateur entre dieu et les hommes Jesuchrist nostre advocat: lequel est à la dextre de son père et prie pour nous.* Le titre courant donne déjà une indication de l'origine du pamphlet: La déclaration de Sebaldus par les sainctes escriptures...»

Ce Sebaldus était Sebaldus Heyden, célèbre en Allemagne comme pédagogue et musicien, dès l'année 1524 recteur d'une des grandes écoles de Nuremberg, auteur de Colloques, d'un Catéchisme et d'autres œuvres morales. C'est en 1525 qu'il publia l'écrit *Unum Christum mediatorem esse* qui parut en français sous le titre qu'on vient de lire; non sans quelque succès, car l'imprimeur genevois Jean Gérard dut le rééditer deux fois, en 1538 et en 1544.

Ces réimpressions ne sont pas les seuls indices de l'intérêt qu'il a éveillé. A quelques égards l'argument du petit traité était assez frappant, et très neuf. L'auteur tâche de prouver qu'il ne convient pas à l'homme chrétien d'adorer la Vierge, mais qu'il

doit plutôt reporter tout son amour sur l'unique sauveur des fidèles, Jésus-Christ; il se met donc à transposer la célèbre cantilène *Salve regina* pour l'appliquer au Christ. C'est surtout cette transposition qui semble avoir eu du retentissement. Heyden la fit suivre d'une autre prière pour demander la grâce de Christ, et les deux oraisons se retrouvent dans deux éditions non datées du *Miroir de Treschrestienne princesse Marguerite de France*... c'est-à-dire dans le célèbre ouvrage connu généralement sous le nom de *Miroir de l'Ame Pécheresse*. En outre, on les inséra à la fin de la deuxième édition du *Summaire et briefvre declaration* de Farel, datée de décembre 1534. Elles jouirent d'une telle faveur que quelqu'un en fit un cantique, qui se trouve dans deux textes de 1542 et dont il sera question plus loin.

Reste la question de savoir par quel moyen ce traité est parvenu de Nuremberg à Paris, où vraisemblablement la traduction française a été imprimée. On a pensé à l'intermédiaire de Lefèvre et c'est fort possible; on l'a vu en correspondance avec Ulrich Hugwald, d'où il recevait probablement la *Tessaradecas* de Luther. Quelques ouvrages latins qui circulaient en France à cette époque ont été identifiés comme étant sortis des presses de Jean Petri de Nuremberg; il est probable que leur impression a été surveillée par le chevalier Anémond de Coct, qui a très bien pu rapporter à Strasbourg ou à Bâle le traité latin de Heyden. A défaut de certitudes, il sera permis de proposer encore une hypothèse.

Il a déjà été question d'un traité en français de cette époque qui montre des ressemblances assez frappantes avec celui de Heyden (9), c'est le *Notable et utile traicté du zele et grand desir que doibt avoir ung vray chrestien pour garder à Jesuchrist son honneur entier* par Guillaume Dumolin, dont la préface est datée de Wittemberg, le 13 juillet 1526. Au cours de cette préface Dumolin dit qu'il a «voulu noter en especial une oraison entre les aultres qu'on chante communement tous les jours en ces pays à la vierge Marie commenchant Salve regina misericordie». Le traité lui-même débute par une description enthousiaste de la vraie église. «De icelle église catholique toute la beaulté est par dedans et non point en haulteur et grandeur de temples, car du tout icelle église consiste en esprit et en verité.» Le traité de Heyden commence par un développement analogue: «... Car

(9) p. 80.

comme il est dict toute la beaulté de la fille du Roy, qui est l'Eglise chrestienne, fille du haut Roy, est par dedans. Elle ne consiste point en temples exterieurs n'en aucune montagne, ne lieu, ne cité, mais en esprit et verité comme dit sainct Jehan...». Dumolin comme Heyden se met à considérer phrase par phrase, le Salve regina. Au cours de son exposé, il s'élève comme a fait Heyden, contre les «mensonges» de Schatzgeyer, et finalement dit qu'il vaudrait mieux adresser le cantique à Jésus-Christ. La version qu'il en donne est une traduction fidèle du texte latin de Heyden, mais elle diffère de celui que donnent toutes les éditions françaises. Il importe de connaître le rapport exact entre les trois textes:

Heyden. 1525.	Dumolin. 1526.	Le *Miroir* d'Augereau (1533).
Salve Jesu Christe rex misericordiae. Vita, dulcedo et spes nostra salve, Ad te clamamus exules filii Hevae. Ad te suspiramus gementes et flentes ex hac miseriarum valle. Eia ergo Mediator noster, illos vos misericordis oculos ad nos converte. O Jesu benedicte faciem patris tui nobis post hoc exilium ostende. O clemens, o pie, o dulcis Jesu Christe.	Je te salue Jésus-christ, roy de misericorde, Nostre vye, nostre doulcheur et nostre esperance je te salue. A toy nous cryons banis filz de eve. A toy nous souspirons gemissans et plourans en ceste *vallée des larmes.* Or avant doncques nostre advocat *tourne* à nous iceulx tes yeulx misericordieux. Et apres cest exil monstre nous la face de ton pere *eternel.* O clement, o *piteulx,* o doulx Jesu-christ *nostre misericordieux Saulveur.*	Je te salue Jesuchrist roy de misericorde. Je te salue nostre vie, nostre doulceur et nostre esperance. Nous qui sommes les fils de Eve: banniz, crions à toy. Nous souspirons à toy, gemissantz et plourantz en ceste *vallée de misere.* Avant doncques, nostre mediateur, convertiz tes yeulx misericordieux à nous. *O benoist Jesus* monstre nous la face de ton pere après cest exil. O clement, o pitoyable, o doulx Jesuchrist.

Il est évident que les deux versions françaises sont traduites du latin de Heyden, et non moins évident, d'après les divergences soulignées, que les traductions sont indépendantes l'une de l'autre. Dumolin a donc imité le traité latin de Heyden, en traduisant presque textuellement la forme transposée du *Salve Regina.* Mais on l'a vu (10), Dumolin quitte Wittemberg avant la fin de l'année 1526 et se rend à Strasbourg où il fait imprimer

(10) voir p. 77.

ses traités au cours de l'année suivante. Est-il improbable de supposer qu'il a emporté en voyage un exemplaire de l'*Apologie* de Heyden, et que se trouvant dans un milieu propice à la propagande il l'a traduit ou fait traduire à Strasbourg, pour le donner à quelque réfugié français qui l'a fait imprimer chez Simon Dubois? Il avait, il est vrai, si largement puisé déjà dans Heyden pour son propre traité qu'il aurait pu ne pas vouloir s'en occuper davantage, mais on doit noter que le *Notable et utile traicté* est loin d'être une traduction; cela se voit aux deux phrases parallèles qui ont été citées tout à l'heure, à des additions de Dumolin, et surtout à l'omission chez lui de la seconde Oraison. D'autre part, les emprunts même de Dumolin — qui n'était pas, nous l'avons vu, un écrivain original — l'auraient rendu peut-être d'autant plus heureux de contribuer à répandre l'*Apologie*.

Là n'est pas encore toute la contribution directe de Strasbourg à la Réforme française. Ce qui fit surtout impression sur les réfugiés de 1525, ce ne furent pas les discussions et les pamphlets pour ou contre tel ou tel dogme, mais plutôt la rénovation du culte. Et ils n'ont pas rapporté de leur exil que de simples impressions. Un heureux hasard a conservé la preuve de leurs efforts pour répandre en français des parties de la liturgie qu'ils voyaient célébrer en allemand. C'est le texte d'un formulaire de baptême composé par Theobald Schwarz, vicaire de Zell. Une copie manuscrite existe encore à Strasbourg aux Archives du Chapitre saint Thomas, et aussi une impression de 1524 sous le titre: *Das Tauffbuchlin nach rechter Form uff Teutsch zu tauffen* (11). Une traduction de ce formulaire se trouve dans l'édition publiée à Anvers en 1534 du *Livre de vraye et parfaicte oraison* (2).

Cette édition, dont il paraît n'exister qu'un seul exemplaire, est parmi les plus importantes du manuel dont on a étudié dans un chapitre précédent les parties empruntées à Luther. Elle diffère sensiblement des deux éditions parisiennes qui l'ont précédée: notamment par l'addition d'une «information faicte par interrogations» dont on verra l'importance tout à l'heure; et

(11) Coll. Wilh. V. R. No 87.

(12) N. Weiss, Conférences de Strasbourg, 1928. Le fait est signalé également et accompagné de citations parallèles, dans la thèse de Louis Büchsenschutz, *249*.

en deuxième lieu par «l'ordre par laquelle l'eglise universelle procede au sacrement de baptesme affin que chascun croie iceluy estre souffisant et non le debvoir retirer...» La traduction de Schwarz est presque littérale et elle intéresse d'autant plus près notre sujet que le livret de Schwarz n'était pas entièrement son œuvre personnelle. Il y incorporait des parties prises d'autres formules de baptême qui étaient en usage, notamment de celles d'Osiander et de Luther.

Comme toutes les liturgies de la Réforme des premiers jours, celle-ci se distingue par la conviction et la fraîcheur qui l'animent. La cérémonie du baptême d'un enfant, telle qu'elle s'y trouve représentée, ne manquait pas d'intérêt; il était question, non seulement de dédier l'enfant à la vie chrétienne, mais de chasser le diable qui pouvait déjà loger dans le petit corps, de le préserver contre toute attaque future du malin. Il s'y mêlait des rites et des gestes qu'on a rejetés plus tard comme superstitieux, qui mettaient sous les yeux les opérations spirituelles pour l'accomplissement desquelles on priait. Le bannissement du diable servira d'échantillon de cet emprunt à la littérature cultuelle allemande — emprunt qu'on peut avec une quasi certitude attribuer à Lefèvre d'Etaples. Il ne pourrait guère être question d'autres que lui et Roussel, et certainement il était bien plus exercé à ce genre de travail que son collaborateur. Le ton d'explication qui apparaît à la fin de ce petit passage trahit d'ailleurs la manière qu'on a déjà remarquée dans l'exposition du *Pater noster* et du *Credo:*

«Ce faict (c. à d. la demande du sexe de l'enfant) vient à seuffler sur la face de l'enfant par maniere de phalation disant, Toy diable retire toy de ceste ymage de Dieu, et donne honneur au Dieu vivant et veritable, donne pareillement lieu au sainct esperit. Puis faisant le signe de la croix de son poulx sus le front de l'enfant, dit: Je metz le signe du sauveur Jesus Christ nostre Seigneur en ton front. Et apres sus la poictrine: Je metz le signe du sauveur Jesus Christ en ton cueur. Apres ce dit aux assistens, Le Seigneur soit avec vous, et ilz respondent. Iceluy soit aussy avec ton esperit. Apres dit Prions ensemble, comme sy vouloit dire, moy de cueur et de bouche, et vous de cueur: ainsy fault entendre devant chascune oraison.»

Parmi les autres rites qui accompagnent la cérémonie on a signalé comme emprunté au service luthérien l'acte de mettre une chandelle dans la main de l'enfant. Emprunt plus consi-

dérable, une des prières relève textuellement de Luther. Il vaut la peine de mettre la version française en regard de l'original de Luther écrit pour son *Taufbüchlein* de 1523 (13). C'est la deuxième des trois pièces qui suivent immédiatement l'exorcisme:

O Gott du unsterblicher trost aller die was foddern, erloszer aller die dyr flehen, und frid aller die dich bitten, leben der glewbigen, aufferstehung der todten. Ich ruffe dich an uber diesen N. deinen diener, der deiner tauffe gabe bittet, und dein ewige gnade durch die geistliche wider gepurt begerd. Nym ihn auff Herre und wie du gesagt hast, Bittet so werdet yhr nehmen, sucht so werdet yhr finden, Klopffet an, so wirt euch auffgethan, So reiche nu das gut dem der da bittet, und offen die thur dem der da anklopffet, das er den ewigen segen dieser hymelischen bader erlange, und das verheissen reych deiner gabe entpfahe, durch Christum unsern herrn. Amen.

O Seigneur Dieu fortresse immortelle de tous ceulx qui te requierent, delivrance des supplians, paix des requerans, vie des croyans, resurrection de ceulx qui sont mortz, nous te appelons sur cestuy ton serviteur N. lequel demandant le don de ton baptesme, desyre obtenir la grace eternelle par la spirituelle regeneration; receois le donc, Seigneur, de ce aussy qu'il t'a pleu de dire: Demandez et vous receverez, cerchez et vous trouverez: frappez à la porte et on vous ouvrira; parquoy donne à celuy qui te demande: et ouvre la porte à celuy qui frappe, affin que iceluy ayant obtenu l'eternelle benediction du lavement celeste il receoyve le royaume promis par ton don, toy qui es vivant et regnant avec Dieu le pere en l'unité du sainct esperit seul Dieu à tousjours.

A la page 49 du *Livre du vraye et parfaite oraison* de 1534 on lit: «Ensuyt une information faicte par interrogations et responses pour plainement estre enseigné de la loy, de la foy et d'oraison.» Ce sont encore les recherches patientes de M. Weiss qui ont permis d'identifier ce morceau comme un emprunt à la liturgie allemande, venu selon toute probabilité par la même voie que le formulaire de baptême. Déjà dans l'introduction à son édition de l'*Heptaméron* en 1853, Leroux de Lincy avait signalé l'existence à la Bibliothèque de l'Arsenal d'un manuscrit écrit pour la Reine de Navarre et qui renferme deux instructions, M. Weiss a démontré qu'elles étaient l'œuvre de Jean Brenz, exprimant en même temps l'opinion que leur pénétra-

(13) C. III. 312.

tion en France aurait été impossible sans l'intermédiaire de Strasbourg (14). Cette attribution paraît avancer de près d'une trentaine d'années les preuves de l'influence active en France du réformateur wurtembergeois, que l'on savait déjà s'être exercée dans le pays de Montbéliard dès la seconde moitié du siècle; c'est en 1562 que le duc Christophe a fait traduire au profit de la France son grand Catéchisme. (15)

Les quatorze premiers feuillets du manuscrit de l'Arsenal renferment «*L'initiatoire instruction* en la religion chrestienne pour les enffans. Interlocuteurs Theophile et Théodidacte, dont le premier signifie amateur ou aymé de Dieu, et l'autre enseigné ou disciple de Dieu.» Le dialogue se poursuit pendant dix feuillets encore par une «Perfectoire instruction, pour les enffans, apres qu'ilz seront devenuz plus aagés. Interlocuteurs, Theophile et Theodidacte.» Or ces deux conversations sont fondues en une seule interrogation catéchétique dans le *Livre de Vraye et parfaicte Oraison.* Pour montrer la dépendance du texte par rapport au manuscrit, qui n'en diffère que par le ton plus concis et sec que prend le dialogue familier et philosophique destiné à la Reine, nous transcrivons les quelques lignes du début:

Théophile. Di moy o bien aymé Theodidacte, quelle chose es tu.

Théodidacte: De ma première nativité, je suis creature raisonnable, ou aultrement je suis homme que Dieu a faict. Mais quant à la secunde et nouvelle nativité, publicquement je confesse que je suis chrestien.

Théophile: Pourquoy te dis tu estre Chrestien.

Théodidacte: Pource que je suis baptizé au nom du Christ. Et non seulement je suis baptizé, mais aussi je croys en Jesuchrist.

Théophile: Quelle chose est baptesme.

D. — Qui es tu?

R. — Selon ma première nativité je suis une creature raisonnable créée de Dieu; mais selon ma regeneration qui a esté faicte en mon bapteme je suis Chrestien.

Pourquoy es tu Chrestien?

Pourtant que au nom de Jesu Christ suis baptizé: et croy que en iceluy suis regéneré et osté hors de la puissance du diable pour estre faict filz de Dieu.

Qu'est-ce du baptesme?

C'est un baing de regeneration par lequel est donnée nouvelle vie au Chrestien, et est faict participant de l'heritage celeste, qui est vie éternelle.

---

(14) Conférences de Strasbourg, 1928.

(15) Voir *43.*

Théodidacte: C'est un lavement de Regeneration et Renovation par le Sainct Esperit, au moyen duquel tous ceux qui croient en Jesus Christ sont par luy receuz en la communité des biens celestes, et separés des aultres, pour vivre éternellement.

Le contenu du catéchisme ne paraît pas différer beaucoup des autres que l'on connaît à l'époque; toutefois on y trouve vers la fin une distinction assez particulière entre le ciel corporel et spirituel:

«Quel est le ciel corporel?

Le ciel corporel est là où sont les estoilles et les planettes ce que l'escripture appelle firmament. Et tout ce qui est pardessus nous comme l'air et les nuées lesquelles choses selon la maniere de parler des escriptures sont appellées ciel, ainsy qu'il est dict: Les oyseaulx du ciel etc.

«Quel est le ciel spirituel?

C'est une joye eternelle, ung estre ou vie immortelle, et tout bien plus que l'homme ne seroit (sic) penser. Et en ce ciel icy demeure Dieu, et ses anges et ses fideles preesleutz de Dieu, combien qu'ilz soient encore sur la terre comme die sainct Paul...»

En tenant compte de la date de pareils extraits, on voit de nouveau combien l'influence de Strasbourg sur la Réforme française, activée surtout par les contacts de 1525, s'est étendue sur une suite considérable d'années. Quelques-uns des emprunts ont dû attendre pendant près de dix ans la publication, telles étaient les difficultés auxquelles elle se heurtait. Autre indice du fait si abondamment illustré par l'histoire des traductions françaises de Luther, à savoir que par suite d'une répression continue, la Réforme en France est, du moins par sa littérature, définitivement en retard sur les autres pays. Les manuels qui ont servi à l'Allemagne et à la Suisse, et ont été souvent assez vite remplacés par d'autres, paraissent en France après un espace de dix et quelquefois même de vingt ans.

On ne saurait donc marquer les divisions chronologiques de la première moitié du siècle aussi nettement qu'on a prétendu le faire. Il est inexact de dire que l'influence luthérienne en France cesse avec la publication et la rapide diffusion de l'*Institution* de Calvin. Souvenons-nous que pour le public auquel était destinée la littérature populaire qui constitue l'objet de cette étude, la date de l'*Institution* n'est pas 1535

mais 1541 (16). Et en second lieu le fait même qu'on a dû garder mainte publication en manuscrit jusqu'à ce que s'offrît une occasion de la faire imprimer, sans encourir un trop grand risque, annule toute conclusion fondée uniquement sur les dates d'apparition de l'original. Ainsi le hasard semble donner une vie nouvelle à des idées venues de l'étranger qui ont depuis longtemps fait leur chemin dans leur pays d'origine.

On vient de noter le cas d'une de ces publications, surprise pour ainsi dire à l'état manuscrit, et qu'il est possible de contrôler par une adaptation imprimée. Un cas analogue est fourni par la découverte que l'on a faite lors d'une perquisition dans la maison d'un curé de Rouen, Etienne Lecourt, qui devant une première vague de persécution a cédé mais a eu le courage de rétracter son abjuration, ce qui l'a conduit au bûcher vers la fin de l'année 1533. On a trouvé chez lui en traduction française des thèses que présentèrent les deux évangélistes de Berne, Berthold Haller et François Kolb, à une disputation publique l'an 1527 (17). Editées l'année suivante en allemand et en latin, on en connaît aussi un texte français, que Farel a fait afficher à Berne. Or, ce texte n'est pas le même que celui qu'on a découvert chez Lecourt. Curé dans le duché d'Alençon, celui-ci a très bien pu avoir les thèses par l'intermédiaire de Marguerite. On a conclu que c'était probablement Sigismond de Hohenlohe qui les lui envoyait en latin ou déjà traduites en français.

Tels sont, en bref, les cas de pénétration d'écrits de la Réforme allemande qu'il faut ajouter aux traductions de Luther. C'est dans ce cadre, tel qu'il est défini par eux, qu'on doit envisager l'accueil fait à ces traductions, cadre qui permet d'entrevoir l'envergure de ce mouvement, dont on trouve des traces si éparpillées. Cet éparpillement même donne droit, semble-t-il, à supposer l'éveil d'un intérêt d'ensemble beaucoup plus intense que ne permettent d'en juger les restes qu'on recueille après quatre siècles. Qu'on retrouve à Alençon, Lyon, Paris, Anvers, des textes d'origine allemande ou suisse, cela déjà est une preuve d'une activité d'échange dont l'histoire de l'époque n'offre guère de signes.

---

(16) C'est la date acceptée. Voir toutefois un article de J. Pannier, *469*.

(17) Voir pour les circonstances et les éditions Haller, *Bibliothek der Schweizerischen Geschichte*, III. 312, et A. Fluri, *336*.

3. — *Farel. Meigret. Lefèvre.*

Ces textes et les contacts que suppose leur passage ne sont que les indices et la condition de la véritable influence qu'a exercée cette littérature. En signalant des éditions connues, des exemplaires retrouvés, on n'atteint pas encore le sujet lui-même. Il ne faudrait pas en rester là, mais plutôt se demander si l'on ne mesure pas de façon plus juste la valeur de cette pénétration en interrogeant la littérature originale française de l'époque. N'a-t-on fait que traduire? Le contact avec l'étranger n'a-t-il été d'aucun effet sur les esprits? Il faut alors supposer la pénétration que nous avons esquissée comme passagère ou superficielle. L'esprit et le contenu des premiers manuels des réformés français ne doivent-ils rien à la préoccupation de l'étranger? Les écrivains français de l'époque qui ont été en contact avec le mouvement réformiste, en ont-ils reçu quelque chose qui se traduise dans leur œuvre?

De pareilles questions se posent nécessairement, mais dans des conditions qui rendent une solution satisfaisante à peu près impossible. Notons dès maintenant un fait qui sera vrai pour l'ensemble de l'histoire de Luther à l'étranger. Il est lu, discuté, traduit, mais n'est guère imité. Même les passages les plus éloquents, où brillent les mots de flamme qu'on croirait irrésistibles, ne sont pas relevés dans la bouche des autres. Il semble avoir dit les choses d'une telle façon qu'il n'y a pas moyen d'adapter son langage. On se sert de ses propres termes, ou l'on s'exprime d'une tout autre façon. Ainsi des recherches même laborieuses à travers la littérature protestante française de la première heure ne donnent pas un relevé abondant de traits qu'on puisse croire pris dans son œuvre. Ce n'est pas non plus un genre de littérature qui se prête à l'imitation. Il faut se le rappeler, on ne l'envisageait pas du tout comme «littérature»; on ne cherchait pas, comme dans la poésie ou la prose descriptive, à donner de nouveaux développements à ce qui avait été déjà traité. L'intérêt pour la matière était si considérable qu'on rééditait textuellement ce qui paraissait garder une valeur actuelle.

Ce qui ne veut pas dire que les maîtres de cette littérature de combat, tels que Luther et Calvin, soient restés sans influence. Mais ou bien elle était immédiate, ou bien elle tenait à l'inspiration générale plutôt qu'à des traits particuliers. Dans

le premier cas elle s'exprime par le moyen de la traduction, dans le second par une reprise des mêmes sujets, mais d'une manière qui est si éloignée de la source d'inspiration qu'elle paraît incolore. Ainsi réapparaît dans la littérature française de l'époque maint sentiment luthérien, des idées qu'on trouve chez Luther, qu'on a très probablement puisées dans ses œuvres, mais dont l'expression n'autorise pas à conclure à une imitation littéraire. Il a incité à reprendre le sujet; il n'a pas imposé, même dans les détails, sa façon imaginative de le traiter.

La constatation n'a rien de surprenant pour un genre de littérature aussi peu soucieux qu'est celui-ci des effets artistiques. Et pourtant, on ne laisse pas de s'étonner qu'aucun des écrivains français n'ait été frappé par la justesse des images de Luther, ou par le pittoresque de son style, au point de reproduire involontairement des expressions ou des figures qui dans son esprit faisaient corps avec la forme même du sujet qu'il traite. Il est possible que la faute en soit au chercheur, et qu'une enquête plus vaste, plus scientifique, puisse donner d'autres résultats. Au moins doit-on passer rapidement en revue les œuvres et les esprits qu'on s'attendait à voir montrer des traces d'influence allemande.

Ici on aborde toute une série de problèmes qui se rattache au nom du premier et du plus intrépide des réformateurs français. Du point de vue du talent, du tour d'esprit aussi bien que de l'œuvre accomplie, Guillaume Farel fait maintes fois penser à Martin Luther. Les ressemblances s'accusent parfois de façon frappante dans les œuvres écrites. Une description très vivante du style de Farel donnée naguère (18) exprime à la fois les traits dominants de presque toute la littérature réformée que nous étudions. Son éloquence «ne s'attarde pas aux digressions: elle dédaigne les nuances. En cela, elle se grave du premier coup dans le cerveau des masses. Et, passionnée elle-même, elle fait appel à la passion. Luther est égalé dans cette maîtrise alerte de l'ironie ou de l'insulte. Cette logique éclate en foudres. Elle aime l'image comme le mot qui fait image. Elle ne recule point devant le terme expressif, familier, parfois même ordurier, celui qui frappe le peuple, parce qu'il est peuple. On sent

(18) Imbart de La Tour, *op. cit.* III. 463.

bien que cette parole est une arme d'attaque, toujours prête et en arrêt.»

Est-il possible de découvrir quelques rapports entre cette parole et les éditions latines ou traductions françaises de Luther? Le problème prend une importance d'autant plus grande du fait que c'est vraisemblablement à Farel qu'il faut attribuer l'édition française sinon la composition des deux petits manuels de doctrine évangélique: la *Somme de l'Escripture* de 1523, et la *Summaire et briefve declaration d'aucuns lieux fort necessaires à ung chacun Chrestien.* On l'a vu plus haut (19), la *Somme* est une traduction du néerlandais ou du latin. Il semble que dans le *Sommaire* Farel ait voulu refaire son travail sur un plan plus simple et plus général encore que celui de la *Somme.* Tandis que celle-ci traitait du baptême, de la foi, de la grâce, des bonnes œuvres, de la vie des moines, de l'instruction des enfants et du gouvernement, le *Sommaire* est d'après son titre même un «recueil de lieux fort nécessaires», et se tient par conséquent plus étroitement à la Bible, prend les choses de plus haut et a l'air d'une petite encyclopédie de la religion chrétienne. Ainsi, il commence par un chapitre sur Dieu, puis en vient à considérer l'homme, Jésus-Christ, la loi, l'évangile, le péché, la justice, la grâce, la doctrine et la tradition des hommes, l'Ecriture, l'Eglise, le jeûne, la confession, bref tout ce qu'il faut savoir pour être chrétien. Il a joué dans l'histoire de la Réforme française un rôle analogue à celui des *Lieux Communs* de Mélanchthon en Allemagne.

Or, dans ces deux manuels, la doctrine est en maint endroit luthérienne, mais en fait d'inspiration directe par Luther lui-même on y relève peu de chose. Des deux le plus proche de Luther est la *Somme.* On y trouve par endroits la même manière de résumer en termes concrets une action spirituelle, ou d'élargir brusquement le débat par une question simple et directe. Ainsi dans le deuxième chapitre consacré au baptême, à la suite de l'affirmation que les chrétiens sont plus tenus à leur promesse que les moines, puisque c'est à Dieu qu'ils l'ont faite, on trouve ces mots:

«Te semble il encore que c'est petite chose d'estre Chrestien quand tu a promis à Jesus Christ de amender ta vie, et ne vouloir vivre selon le monde, ne selon la chair? C'est grande chose d'entendre la foy Chrestienne, laquelle peu de gens

(19) p. 106.

congnoissent et quelle chose elle contient, mesmement de ceux, qui selon le monde semblent estre fort saiges et liberez.» (20)

Pareillement le chapitre 13 de la *Somme* a pour titre: «De quatre manieres de foy selon la saincte escripture, et quelle est la foy Chrestienne.» On pourrait peut-être y voir une amplification du développement, si cher à Luther, des deux façons de croire. Le ton du passage ressemble bien à sa manière énergique et tranchante. La forme la plus élémentaire de la foi selon l'auteur de la *Somme* est celle «laquelle tiennent l'un à l'autre les marchantz et leurs amis»; une autre, c'est de croire aux nouvelles qu'on a de choses advenues; la troisième, de croire à la toute puissance de Dieu: «ceste foy ont aussi les diables». La seule vraie foi est celle qui croit à un salut personnel et entier, venu par la bonté de Dieu: «Ceste foy n'ont nulz fors ceux qui mettent toute leur espérance, toute leur fiance, tout leur confort, tout leur refuge, finablement tout leur salut en Dieu seul, querantz toutes ces choses en luy, et les attendantz de luy, et point de leurs merites ou bones œuvres.»

La polémique contre la vie des moines doit elle aussi quelque chose par la matière, sinon par le style, à Luther, surtout à son traité *Des Vœux Monastiques*. Il serait trop long de déduire les rapprochements possibles, car aucun d'eux ne serait concluant. Ils ne feraient que démontrer ce qu'on vient de soutenir, que ces ouvrages sont sortis d'une atmosphère chargée d'inspiration luthérienne; le méconnaître serait aussi inexact que d'y chercher une imitation servile que les difficultés de langue, aussi bien que l'individualité des auteurs, auraient rendue impossible. Prenons, par exemple, le petit chapitre 9 du *Sommaire* qui traite «De l'esprit et du nouvel homme». Là, il est dit que «L'esprit est le mouvement et affection que Dieu baille à l'homme le renouvellant, luy donnant sa grace et le justifiant par Jesus... Mieulx vault beaucoup scavoir cecy par experience que par livre.» Voilà un sentiment que Luther a mainte fois exprimé, mais toujours de façon plus concrète: on

(20) Que l'on compare ces lignes avec des phrases pareilles dans la première partie du *Livre du Gouvernement civil* que Farel a traduite ailleurs: «Unter tausent kaum ein rechter Christ..... denn die wellt und die menge ist und bleybt unchristen, ob sie gleych alle getaufft und Christen heyssen..... Die gemeyne wellt kans nicht an nehmen noch verstehen.» C. II. 366-367.

n'a qu'à se rappeler la définition de l'esprit dans l'*Exposition sur le Magnificat.* (21)

Ici il n'y a aucun élément artistique qui transforme la conviction; la chose est sentie, et dite, de façon simple, directe et incolore, ce qui convient très bien à un pareil manuel, mais en même temps rend assez vaine la recherche de traits de fantaisie ou d'émotion qui pourraient dériver de l'interprétation enflammée de la doctrine chrétienne telle que l'avait donnée Luther. Dans les cas où l'auteur veut des images, il en a qui lui sont propres, qui conviennent mieux à son exposé que ne feraient des images plus brillantes puisées dans les écrits d'autrui. Le passage sur la préparation à la mort servira d'exemple de son style, et en même temps d'élément de comparaison avec Luther dont on a déjà cité des développements à ce sujet. «La préparation à la mort et à bien mourir est la vie en vraye entiere et parfaicte foy: non point feinte laquelle œuvre par charité. Il n'est ja besoing d'en parler beaucoup au fidèle; car ce seroit comme qui vouldroit donner tout plein d'instruction et avertissement à celuy qui a travaillé tout le jour à tresgrand peine, comment il se doit préparer au repos et à reposer, luy donnant peine de ce qu'il désire. Car qui est celuy qui après le grand travail et peine ne repose volontiers?»

Ce n'était peut-être pas en de pareils manuels que l'esprit de la Réforme naissante pouvait donner sa pleine mesure. La fraîcheur et la force du mouvement s'exprimaient moins en réduisant les grands principes en un ensemble de doctrine, qu'en expliquant certains passages choisis ou en défendant un des principes nouveaux. Comme on trouvait le vrai Luther plus accusé dans les petits exposés et dans les prédications que dans les grands écrits polémiques ou synthétiques, de même c'est dans les sermons, les préfaces, les minces traités écrits en français avant 1530 qu'il faut chercher le véritable élan de la Réforme. Toute enquête un peu complète semble désormais impossible, puisque la majeure partie de ces témoignages ne paraissent pas avoir survécu. Leur caractère léger, portatif, éphémère, et la persécution qui sévissait en France pendant plus de trente ans, les ont fait disparaître presque en entier.

A en juger d'après les maigres restes qui en subsistent, c'était une littérature pleine de vigueur et de verve, moins

(21) v. p. 141 n.

riche bien entendu que celle de l'Allemagne, mais d'une qualité qui n'était pas sensiblement inférieure. Un échantillon peu connu, mais remarquable par lui-même, est le sermon prêché à Grenoble en 1524 par Aimé Meigret (22). Dans un morceau aussi isolé, et dont le caractère de circonstance est partout apparent, il serait manifestement déplacé de chercher des rapprochements de style avec les écrits luthériens; mais il est l'œuvre d'un prédicateur qui avait eu communication de ces écrits sans doute à Grenoble ou à Lyon, qui se meut dans le même courant d'idées, et s'exprime parfois d'une façon qui rappelle assez distinctement le ton de Luther. Il sera intéressant de mettre à côté d'une citation de la *Somme* la façon dont Meigret présente les deux sortes de foi, d'une part une croyance vague, de l'autre une conviction presque étroitement personnelle. Sur cette simple distinction il greffe le paradoxe si caractéristique de Luther et que celui-ci a proclamé dès la *Tessaradecas* de 1519, à savoir que la vraie foi reconnaît que c'est à cause de sa misère même que l'homme est sauvé. C'est en s'appropriant le mérite de Christ que l'homme dénué de mérite arrive à être sauvé. «Qu'est ce que croire en Jesus Christ? Est-ce croire qu'il est dieu et homme, crucifié et mort pour nous, descendu es enfers, monté es cieulx, assis à la dextre de Dieu qui viendra juger le monde? Je dis (suyvant la sentence de sainct Jaques) que non. Quelle donc doibt estre nostre foy? La foy que tu doibts avoir, est croire fermement et esperer certainement que pource que le fils de Dieu s'est faict homme, toy qui es pure et pauvre creature, de nulle estime comparée à Dieu, communiqueras es divines perfections. Pource que Jesus Christ a souffert douloureuse mort, tes pechez te seront pardonnez. Pource qu'il est descendu es enfers, le diable n'aura puissance sur toy... pource qu'il est monté es cieulx, nous est ouvert Paradis; et y entrerons apres luy.» On voit comment la parole du prédicateur se traduit de façon vivante dans ce texte. Il ne se contente pas d'exprimer telle quelle, son idée, et n'hésite pas à sortir du cadre prescrit par son sermon pour renforcer quelque point qu'il *sent* plus fortement qu'il ne le comprend par l'intelligence.

Très accentuée est l'expression donnée dans ce sermon à un sentiment qui a animé plusieurs des réformateurs: l'horreur

(22) Bibliogr. *184*.

de l'incrédulité. Pour eux, il n'était pas seulement naturel de s'occuper de religion; c'eût été une déraison presque inconcevable de la négliger. Dans la religion ils voyaient ce qui conservait la civilisation. Sans elle on en reviendrait selon eux à la barbarie. Oser croire que Dieu n'existât pas serait plus qu'une impiété, ce serait pécher contre tout ordre et toute police dans le monde, en retirant le principe fondamental de toute société raisonnable. On se rappelle en quels termes énergiques Luther a dit que sans la religion les hommes ne seraient que «wilde thiere» (23). Calvin n'en disait pas autant mais la première phrase de son *Catéchisme* est un indice de sa pensée à cet égard. (24)

De même Meigret, avec une virulence qui paraît excessive, soutient que nier Dieu c'est ouvrir la porte à tous les maux. Exposant un texte des Psaumes, il vient à parler de «l'execrable mal de ceulx qui en eulxmesmes se sont persuadez n'estre point de Dieu. Ausquels si aulcune calamité advient, si persécution devant leurs yeulx se presente, par faulte de constance et force courage, craignans les presentes douleurs, et les jugeants à eulx importables, et par là cuidants estre tresmiserables (comme ils sont) tombent en fascheuse perplexité, et doubtent s'il y a un Dieu, s'il voit toutes choses, s'il distribue à un chascun selon sa dignité, s'il se soucie des choses humaines... Nier Dieu est le plus grand des péchés et fait tresbucher de mal en pis, de fragilité en iniquité, jusqu'aux pechés si très exécrables que plus expedient est de les taire que reciter. Car s'il n'y a point de recteur au monde... qui donnera ordre es affaires, qui empechera que le pauvre ne soit conculqué, le débile oppressé... l'estrangier (par faulte de faveur) injustement affligé? qui est le péché tant soit énorme que un tel homme hardiment ne commette?... Quel a esté (à vostre advis) la cause que par si long temps les humains (un seul peuple Judaique excepté) ont esté en si grandes tenebres, de sens reprouvez, d'entendement alienez... n'est ce pas pource qu'ils ont dit non est Deus?... or, à mon jugement c'est tout un dire «Non est Deus» et ne luy faire l'hon-

(23) Ceci dans un texte que Meigret pouvait connaître, le *Livre du Gouvernement Civil,* 1523.

(24) «Comme aynsi qu'on ne trouve nul des hommes, comment qu'il soyt barbare et plainement sauvaige, qui ne soit touché de quelque opinion de religion, il appart que nous sommes créez à ceste fin que nous cognoissions la majesté de nostre Créateur.....»

neur et obeissance à luy deue. C'est tout un dire au Roy qu'il n'est pas ton prince, et ne vouloir rien faire pour luy.»

On pourrait citer encore des passages de ce Sermon qui, par sa manière d'effleurer l'un après l'autre les sujets les plus débattus de la doctrine évangélique, est comme un programme de la première Réforme française. Sans crainte d'exagérer on peut rapprocher des citations semblables du contenu des sermons et traités de Luther dont on connaît un peu la diffusion en France; les ressemblances signifient autre chose peut-être qu'une simple communauté d'esprit. N'est-il pas raisonnable de supposer que les emportements de Farel et de Meigret, proférés quelques années seulement après la *Captivité Babylonienne*, le *Sermon des Bonnes Œuvres*, celui du *Mariage* ou du *Baptême*, doivent quelque chose de leur force et de leur véhémence à une lecture de Luther?

On serait plus à même d'accorder à ces restes de propagande toute leur importance, si l'on connaissait d'autres productions de la même époque. Mais avec les traductions de Luther et les quelques manuels déjà étudiés, ils constituent, à une exception près, tout ce qui subsiste de la première prédication réformée française.

Cette exception mérite de retenir un instant notre attention. C'est le recueil intitulé *Epîtres et Evangiles pour les Cinquante Deux dimanches de l'An*, que Lefèvre d'Etaples a publié en 1525. On sait comment ce savant qui était déjà un réformateur, a suivi presque pas à pas l'œuvre de vulgarisation accomplie par Luther. Ses versions françaises du Nouveau Testament et du Psautier sont suivies de ce recueil d'homélies, dont le titre aussi bien que le fond rappelle l'*Adventspostille* de 1522. On serait tenté de conclure ici encore à l'imitation directe, mais il semble qu'il n'y ait pas lieu. Lefèvre explique certes les mêmes passages de l'Ecriture que Luther, de façon à être compris du peuple; mais le ton des deux ouvrages suffirait presque à établir que Lefèvre a travaillé en toute indépendance. En premier lieu ses explications sont beaucoup plus courtes que celles de Luther. Ensuite cette joie d'images concrètes et familières qui éclate à chaque ligne dans l'allemand fait ici presque absolument défaut. Le commentaire est plus réfléchi, plus mystique et plus flottant: caractéristiques que Lefèvre garde jusque dans ses

traductions même de Luther étudiées précédemment (25). Etant donnée l'absence de développements analogues, il serait téméraire de nier l'indépendance du célèbre manuel français. Que Lefèvre ait su, ici comme ailleurs, tout en se familiarisant avec la pensée luthérienne, garder à son égard sa liberté d'esprit, voilà qui rehausse singulièrement l'intérêt de son œuvre, si féconde et encore si imparfaitement connue. (26)

---

(25) v. surtout pp. 114—153.

(26) La question si délicate des rapports entre Lefèvre et Luther ne peut être résolue par une simple lecture de leurs œuvres, si attentive soit-elle. Elle attend pour être éclaircie un historien qui soit à la fois théologien et psychologue.

CHAPITRE VIII

LES GRANDS ESPRITS: MAROT ET MARGUERITE.

A considérer les traductions de Luther et de ses compatriotes, les manuels de doctrine religieuse en langue française qui semblent s'en être inspirés, en partie pour le moins, on ne se fait pas encore une juste idée de la fortune de cette première vague d'inspiration allemande. Les débuts de notre enquête ont montré combien fut large la diffusion des ouvrages latins de Luther à Paris et ailleurs à partir de 1520, et comment elle ne s'est limitée à aucun milieu spécialement religieux ou réformateur. De même on est en droit de se demander si son influence pendant les dix années suivantes s'est exercée uniquement sur les proscrits, les réfugiés, ceux qui avaient pris définitivement le parti d'accepter coûte que coûte les doctrines nouvelles. Téméraire serait celui qui voudrait le dire. Avant 1535 la Réforme — on l'a démontré en plus d'un ouvrage (1) — ne s'est pas seulement confondue (le mot fausse la réalité historique) mais a collaboré avec la Renaissance, de façon plus libre et plus intime en France que partout ailleurs: au début les deux forces y étaient à peu près d'égale puissance. La piété nouvelle n'était qu'une forme de cette liberté morale à laquelle on visait par l'humanisme et par l'étude des lettres italiennes.

Il s'agit donc, pour déterminer de façon aussi précise que possible la fortune de la littérature que nous étudions, de rechercher les traces de son action en des milieux autres que celui de la propagande religieuse ou de l'organisation doctrinale. Les grands esprits en ont-ils pris connaissance? En particulier, son influence s'est-elle fait sentir jusque dans la grande littérature de l'époque? De telles questions exigent une analyse rapide des œuvres et des hommes.

Les quelques années qui précèdent 1530 sont pour la littérature en France un temps d'indécision, l'on pourrait presque dire de crise; à voir les œuvres on se croirait encore au xv^{e} siècle. Dans la production dramatique, les mystères continuent plus fort

---

(1) Voir entre autres les travaux de M. Abel Lefranc et M. Imbart de La Tour.

que jamais; Gringore poursuit jusqu'après 1526 sa carrière d'auteur de soties et de jeux. Pour la poésie, ce sont les Grands Rhétoriqueurs, Jean Lemaire de Belges et Jean Marot. Le meilleur de la pensée française s'exprime encore en latin. Rabelais et Calvin les premiers établiront de manière définitive une littérature de langue française, neuve et indépendante. Cependant les esprits qui amèneront cette transformation se forment avant 1530: Marot, Marguerite de Navarre, Despériers, Maurice Scève, Louise Labé, Rabelais et Calvin eux-mêmes. Parmi eux, presque tous ont dû prendre contact avec les doctrines religieuses qui commençaient à se répandre. On verra plus loin ce que Despériers et Rabelais en ont retenu. A la fois plus proches de la Réforme et plus intimement associés à elle étaient Clément Marot et la Reine de Navarre.

*
* *

En ce qui concerne Marot, la question de l'influence luthérienne est moins compliquée peut-être qu'elle ne paraît à première vue. En dépit des discussions auxquelles a donné lieu le caractère réel de sa conviction religieuse, il n'est pas très difficile, à qui lit attentivement ses poésies, de se figurer la manière dont elles ont été inspirées. Bien entendu, dans cette œuvre morcelée, hâtive par endroits, et presque toujours légère, on n'ira pas chercher d'indices manifestes des doctrines luthériennes. Ce genre de poésie n'était pas fait pour exposer de pareilles matières et l'auteur a dû se rendre bien compte des conséquences qui résulteraient d'une tentative de la sorte. Le caractère radical de ces doctrines les rendit en effet suspectes dès la première heure, et risquer sa tête en exprimant ce qui était lu un peu partout, mais presque toujours en cachette, n'eût pas été le moyen de faire avancer la littérature, mais au contraire de desservir, et de la façon la plus évidente, sa carrière de poète.

On s'est même emparé de cette circonstance pour forcer le caractère de Marot. Les quelques pièces d'inspiration religieuse qui figurent dans son œuvre prouvent sa conviction, a-t-on dit, et le fait qu'elles sont clairsemées s'explique par le danger toujours actuel de persécution. Le raisonnement est trop simple, et démenti par l'œuvre elle-même. On y trouve, en effet, mainte indication que l'auteur était familier avec les idées nouvelles au sujet de la religion. Sa traduction des psaumes ne paraît

qu'en 1541, mais dans une édition de 1533 du *Miroir* de Marguerite se trouvent déjà le Psaume VI en vers français avec le Pater, l'Ave et le Credo et d'autres poésies, toutes de Marot. On voit qu'il a fréquenté des «luthériens», et l'on peut même prendre à la lettre la donnée du fameux *Sermon du Bon Pasteur et du Mauvais* et conclure que le poète a été «incité d'aller» à plus d'une prédication aux champs. Il a eu sans doute une conviction à lui; et lui-même nous le dit:

«J'ai mis mon soing, mon temps, aux hérésies,
Et faux propos du pauvre populaire.» (2)

Mais les échos de cette attention dans son œuvre sont bien lointains, et les développements qu'il en a donnés très peu nombreux. Ce n'est pas l'accuser de légèreté ou d'inspiration artificielle, que de dire qu'il semble s'emparer de mots d'ordre répandus autour de lui. Comme tant d'autres, il est frappé par ce que les doctrines nouvelles ont de bon sens. Il est évidemment bien plus raisonnable que la religion, prétendant être d'inspiration intérieure, s'exprime par un sentiment du cœur, que par des cérémonies extérieures. Marot a été attiré, disons touché, par l'idée d'une relation personnelle avec le Christ, qui remplit le cœur de joie, et rend inutile et vain tout autre moyen de s'approcher de Dieu. C'est ainsi qu'il a trouvé les accents personnels et émouvants du *Sermon* mentionné plus haut:

Tu ne cherchois rien moins, Samaritaine,
Que ton salut, allant à la fontaine
Et toutesfoys par luy tu fuz cherchée. (3)

Ailleurs, dans son œuvre, on entend quelques échos des débats auxquels peut-être il a lui-même pris part. Il suit la belle Christine, non pas uniquement à travers des souffrances, mais jusqu'au

«... repos de franche liberté
Où paravent n'avoye jamais esté.» (4)

Dans tout cela rien de personnel, rien en tout cas de très individuel, ou qui trahisse une inspiration particulière. Il se peut que Marot, dans l'entourage de la Reine de Navarre, à Paris ou à Ferrare, ait lu des traductions de Luther. Il est certain qu'elles n'ont pas fait impression sur lui au point de l'inciter

---

(2) *Le Riche en Povreté, joyeux en affliction et content en souffrance.* 1543. Ed. Jannet. I. 87.

(3) I. 76.

(4) *Le Balladin et dernier œuvre de Clement Marot.* I. 119.

à des développements poétiques du même genre. Il a reflété les idées que l'on débattait autour de lui; la vraie source de son inspiration poétique était ailleurs (5). On le voit bien aux mentions même du nom de Luther, qui ne sont pas rares dans son œuvre. Aucune n'indique un commerce suivi avec l'œuvre du réformateur. Accusé d'être un de ses adeptes, il se défend par une échappatoire dont tout le monde alors se servait:

«Poinct ne suis Luthériste
Ne Zwinglien, et moins Anabaptiste.
Je suis de Dieu par son fils Jesuchrist.» (6)

Ou encore il s'en moque, et détourne la question par une habile plaisanterie:

«Clement n'est point le nom de Lutheriste,
Ains est le nom (à bien l'interpreter)
Du plus contraire ennemy de Luther.» (7)

Luther a été pour lui un sujet d'entretien, un nom célèbre, guère plus.

Enfin le *Sermon du Bon Pasteur et du Mauvais* qui présente un ensemble de la doctrine évangélique sans déguisement quelconque, et fut à bon droit mis à l'Index par la Sorbonne en 1542, ne porte pas non plus les marques d'une présentation individuelle. L'énumération des principes nouveaux est presque encyclopédique en sa variété. On s'imagine difficilement un prédicateur qualifié traitant un amas de sujets aussi divers et les enchaînant dans un même sermon. On a voulu y voir des emprunts faits aux premiers manuels réformés, au *Sommaire* de Farel et au traité *De la vraie et fausse Religion* de Zwingli, mais comme pour Luther ils sont impossibles à identifier à cause du caractère général et amorphe de l'imitation.

En résumé l'on peut rendre justice à la sincérité de Marot, sans lui attribuer le moindre emprunt à la grande source d'inspiration évangélique que nous étudions. Les *Psaumes* à eux seuls suffiraient pour attester dans son œuvre une fraîcheur de sentiment et un goût des choses religieuses qui feraient justice de l'image du poète volage et superficiel qu'on a plus d'une fois

(5) Une discussion de la valeur réelle de cette inspiration dépasserait le cadre de ce travail. On en trouvera une, très actuelle encore, dans deux articles de M. Gustave Lanson, *Bibliothèque générale et Revue Suisse*, 1882.

(6) *A Monsieur Bouchart, docteur en théologie*, 1525. I. 153.

(7) *L'Enfer*. I. 59.

évoqué. Ces traductions pourtant, si fortement senties et rendues qu'elles soient, n'autorisent en aucune manière à conclure que leur auteur ait pris une connaissance personnelle de Luther.

*

* *

Pour la protectrice de Marot, celle qui lui a inspiré ses convictions religieuses bien plus que les livrets luthériens n'ont pu le faire, le problème se pose d'une manière bien différente. On ne saurait plus parler d'un milieu propice, car le milieu c'était elle qui le créait, en maintenant la culture des idées nouvelles à une époque où sans elle la persécution eût vite fait de les étouffer plus ou moins complètement. Elle avait d'autres protégés que Marot, et on l'a déjà vue associée en plusieurs manières à l'évolution que nous traçons. Bien qu'elle ne soit morte qu'en 1549, ses contacts avec cette évolution, les efforts qu'elle a faits pour l'avancer, se placent presque tous avant 1530, et c'est à cause de ce fait qu'un examen de sa personne et de son œuvre achève une suite d'aperçus sur les dix premières années de la notoriété de Luther en France.

Dans les histoires de la Réforme française aussi bien que dans les biographies de Marguerite on a raconté ses rapports, à toute époque de sa vie, avec ceux qui étaient persécutés pour cause de religion. Sans en refaire tout le récit, il convient de rappeler quelques points saillants qui montrent combien longtemps et avec quelle intimité elle s'est trouvée en relations avec les fauteurs de doctrines réformées. Et d'abord la correspondance avec Briçonnet, évêque de Meaux, qui commence dès 1521 et s'étend pendant au moins les trois années suivantes. (8)

On a dit beaucoup de mal de ces lettres, le plus souvent semble-t-il par ignorance de leur contenu. N'y voir que les extravagances dont Génin s'est moqué (2), c'est se montrer incapable de saisir le jeu d'un tempérament pacifique et sincère comme celui de Briçonnet. Ce qui lui dicte ses lettres à la Duchesse, ce n'est pas la timidité, mais plutôt les tourments d'un esprit qui a horreur de la violence, et qui travaille obstinément à une Réforme graduelle et modérée. Il voit d'un regard si clair la déchéance de son Eglise, qu'il retrouve parfois des accents pareils à ceux de Luther.

---

(8) ms. fr. 11495. Publiée en partie par Ph. A. Becker, 225.

(9) *Lettres et Nouvelles Lettres, 439.*

Ainsi il y a lieu de nous demander, dès l'abord, si Marguerite a pris contact avec des idées luthériennes par Briçonnet. La correspondance n'autorise pas une réponse concluante, mais plusieurs lettres de l'Evêque, par leur vigueur et leur sincérité, font penser à des passages de la *Captivité Babylonienne*. Comme Luther, Briçonnet a toujours le mot «aveugle» sur les lèvres pour châtier ses confrères; l'image de «l'unique médecine» se trouve également chez tous deux. Maint passage dans les lettres à la Duchesse semble un écho de telle plainte de Luther: «O indigna religio nostro saeculo, omnium impiissimo et ingratissimo!» L'un comme l'autre ressent le danger mortel que courent les âmes des fidèles par la négligence de la Parole. Luther interpelle les «impiissimi pontifices et infoelicissimi pastores» à cause des «infanda etiam eaque infinita pericula animarum» dont ils se sont rendus responsables (10). Briçonnet, avec sa prédilection pour les termes imagés, n'est pas moins sévère:

«Si la paresse des vignerons, comme dict le saige, rend la vigne infructueuse et en friche, que peuvent faire les vignerons de l'Eglise peu choisiz et esleuz. Là gist la source et naissance du poison qui tue les ames.....» (11)

Les concordances sur ce point ne sont pas rares, et il n'y a rien d'improbable que les convictions de l'Evêque aient été renforcées par une lecture du brûlant traité de Luther. Sur tous les autres points de doctrine cependant il garde nettement son indépendance. Prélat catholique, il n'admet pas un instant l'abolition des diverses pratiques et traditions contre lesquelles le réformateur allemand avait tonné. La correspondance ne permet pas de doute sur son attitude à cet égard. (12)

Si par Briçonnet Marguerite a pu recevoir à son insu quelques lointains échos de la passion évangélisatrice de Luther,

---

(10) *De Captivitate Babylonica.* C. I. 477, 459, 449, 473.

(11) *Bull.* XLIX. 418. D'autres passages de la même teneur, p. 409-10, surtout p. 417... «Je ne puis comprendre que les âmes qui en sont férues et attouchées au vif (c. à d. de l'amour de Christ) puissent porter et endurer veoir son espouze, qu'il a sy chierie et tant aymée, ainsy miserablement et ignominieusement traictée, et aians le pouvoir, qu'ilz n'y pourvoient et remedient...»

(12) Tel passage d'une lettre du 23 février 1524, écrite au moment où l'Evêque de Bourges venait d'interdire la chaire à Michel d'Arande, paraît presque une critique directe de la conduite de Luther: «... Scandale est grand barriere qui doibt retenir tout prescheur evangelique... Tout zelle de l'honneur de Dieu doibt estre pur, et plus est ardant, plus fault craindre qu'il n'y ait chose meslee du propre...» *Bull.* 451.

l'année 1524 lui a apporté en tout cas la connaissance d'une des œuvres les plus intransigeantes du réformateur lui-même. C'est au cours de cette année que se place l'envoi par Antoine Papillon du traité *De Votis Monasticis*, noté dans un chapitre précédent (13). Elle a donc lu, en latin sinon en français, un traité de Luther, un des plus retentissants et, remarquons-le, moins philosophique que ceux qu'elle semble avoir pratiqués plus tard. La lettre de Sibiville qui le rapporte fait entrevoir la position qu'occupait Marguerite à cette époque aux yeux des novateurs. Il dit qu'elle a bien récompensé Papillon de ses démêlés avec la «vermine parrhisienne» à cause du livre de Luther, en le faisant premier maître des Requêtes du Dauphin. «Il n'y a point, conclut Sibiville, aujourd'hui en France plus évangélique que la Dame d'Alençon.»

Ses bons offices en faveur de Papillon et d'autres ont dû être interrompus par son voyage en Espagne auprès du roi son frère, mais en 1527, lors de son mariage avec le roi de Navarre, on a des preuves plus éloquentes que jamais de l'intérêt qu'elle prend à la cause évangélique. Il sera question tout à l'heure de l'imitation qu'elle a faite elle-même d'un traité de Luther. En 1527 également Gerbel annonce à Luther l'envoi régulier que Sigismond de Hohenlohe fait à Marguerite de ses écrits en traduction française. Les lettres échangées, dont quelques-unes ont été publiées, semblent avoir été des plus cordiales (14). Marguerite a plus d'une fois invité Sigismond à venir en France, mais il survenait toujours des empêchements d'ordre politique.

C'est peut-être l'époque où Marguerite a pratiqué le plus assidûment les écrits de Luther. Dans un précédent chapitre on a identifié avec plus ou moins de certitude des écrits tels que la *Prophétie de Jesaye*, le *Traité des Bonnes œuvres*, et l'*Exposition sur le Magnificat* comme étant parmi les livrets dont parle Gerbel. Comme il subsiste à peine une demi-douzaine de ces traductions, il est malaisé de déterminer lesquelles ont été rapportées par Lefèvre et lesquelles envoyées par Hohenlohe. On peut noter aussi que ce dernier n'est pas l'unique correspondant de Marguerite à Strasbourg; en 1528 elle est en relation avec Capiton, qui lui dédie son commentaire sur le prophète Osée.

---

(13) p. 105.

(14) Quelques-unes en allemand chez Wibel, *583*. 1748. Voir aussi les deux volumes de *Lettres* publiés par F. Génin, *439*.

Dans les quelques années suivantes, il est bien probable que la reine a surveillé l'impression de toute une suite de livres évangéliques. Simon Dubois, qui a publié presque toutes les traductions de Luther qui existent de cette époque, donne en 1531 une œuvre de Marguerite elle-même: *Le Miroir de l'Ame Pécheresse,* qu'il a rééditée en 1533 en y ajoutant d'autres pièces, toutes de couleur réformée. Cela en plus de publications telles que les *Psaumes Penitentiaulx* et le *Psautier* de 1532. Pour toutes ces œuvres, on peut supposer que Marguerite en a eu connaissance, si même elle ne les a pas provoquées. Chez Antoine Augereau elle donne, également en 1533, une édition augmentée du *Miroir* pareille à celle de Dubois. (15)

La campagne en faveur des doctrines nouvelles semble atteindre son apogée en 1533. C'est l'année des prédications de Roussel au Louvre, des attaques de Béda contre la Reine de Navarre, et de la comédie jouée à son adresse par les écoliers du Collège de Navarre à Paris. L'affaire des Placards en octobre 1534 semble avoir ruiné tous les espoirs de Marguerite. Elle doit se borner désormais à recueillir à sa cour en Béarn des réfugiés et des persécutés pour la foi; toutefois, on la voit encore en 1537 s'associer à la protestation des villes de Strasbourg, Bâle et Berne, en faveur de ceux qui étaient chassés de leur foyer.

Voilà donc de sa part presque vingt ans d'activité en faveur de la Réforme, activité qu'il faut se garder d'interpréter dans un sens trop étroit et trop confessionnel. Elle ne bataillait pas pour établir une doctrine; elle a protégé des humanistes et des érudits de toute espèce, et avec le même objet, qui était avant tout la sauvegarde de la liberté de pensée, et la protection des droits personnels de chacun. Il ne faut surtout pas voir dans la propagande à laquelle elle a présidé une tentative voulue pour répandre l'hérésie en France. Ses motifs étaient à la fois plus instinctifs et de plus vaste envergure. Elle semble avoir été l'un des rares esprits du temps à comprendre le rôle que l'Allemagne commençait d'avoir dans la vie intellectuelle de l'époque. Tout en s'intéressant vivement aux civilisations méridionales et antiques, elle se doutait bien que, pour parler avec Michelet, «la conscience du temps fut en Allemagne (16)». Avec Lefèvre

(15) A l'exception toutefois du *Dialogue en forme de vision nocturne,* qui n'est connu que par la seule impression de Dubois. *182.*

(16) *La Réforme,* p. 82.

d'Etaples elle pratiquait la littérature de la Réforme allemande, y trouvant quelque chose de fort et de stimulant qui manquait dans les autres sources de sa culture; même en face de l'opposition grandissante, elle ne consenti pas à s'en passer. Seuls Lefèvre et elle se trouvaient dans une situation assez favorable pour jouir en ceci de quelque liberté, mais on sait les hostilités que ce commerce leur a coûtées. Ceux qui s'y intéressaient dans leur entourage ont été presque tous forcés par la persécution de lâcher prise, et ainsi c'est exagérer à peine que d'attribuer à Marguerite et à Lefèvre d'Etaples l'honneur d'avoir fait connaître en France quelque chose de ce que l'Allemagne d'alors produisait de plus remarquable en fait de pensée et de littérature. (17)

Il vaut la peine ici de préciser, car les discussions confessionnelles et les susceptibilités nationales ont figé dans l'un ou l'autre sens la souplesse réelle des grands événements de cette époque. Ce commerce avec la littérature allemande ne signifie nullement que Marguerite fût protestante. Elle ne s'est approprié de cette littérature que ce qui convenait aux tendances de son esprit, mais déjà en elle-même la production était bien moins radicale et systématique que les réformes qu'elle préparait. A ses débuts, elle se destinait à tous, et ce n'est qu'à la longue, par opposition, par cristallisation, qu'elle est devenue «protestante» au sens usuel du mot. Les exigences de la nouvelle doctrine, telles qu'elles étaient formulées avec une clarté impitoyable par Calvin, détournèrent maint esprit qui hésitait à se compromettre. La littérature de la première heure avait demandé tout autant aux esprits, mais grâce à un élan enthousiaste qui les enflamma, et que son intensité même rendit éphémère. Et cet élan surtout explique l'attrait qui gagnait à telle littérature des esprits comme la Reine de Navarre.

On l'aura déjà remarqué, il n'est guère possible d'établir le caractère exact de son activité à cet égard. On *sait* qu'elle était en relations avec des Strasbourgeois, qu'elle a reçu d'eux des traités de Luther. On induit de là que les échantillons de littérature luthérienne imprimés ou trouvés dans son duché d'Alen-

(17) C'est évidemment à l'instigation des amis de Marguerite que les réformateurs strasbourgeois ont voulu contribuer pour leur part à faire connaître les idées de la Réforme allemande en France. Nous avons déjà esquissé leur propagande, pp. 90, ss.

çon ne lui étaient pas étrangers. Pour avoir des précisions à ce sujet il faut interroger les œuvres de la reine. C'est sur son esprit à elle, esprit de philosophe et de poète, que l'effet des doctrines luthériennes sera le plus intéressant à observer; elle-même représente dans la vie intellectuelle de la France de 1530 un facteur bien plus important que ne saurait l'être toute l'influence qu'elle a pu avoir dans la diffusion des traductions de Luther.

*
* *

Avant d'aborder cette enquête délicate une autre s'impose comme préliminaire. Y a-t-il dans cette œuvre des parties empruntées directement à la littérature allemande? On en a indiqué déjà deux: les prières que donne une édition du *Miroir* et les deux catéchismes manuscrits de Brenz. Une troisième, plus importante, est restée inconnue.

Il existe des poésies de Marguerite et de son frère deux recueils manuscrits renfermant le texte d'un «Pater Noster» en vers, qui porte dans l'un de ces recueils le titre suivant: *Le Pater Noster faict en translation et dyalogue par la Royne de Navarre.* Pour l'histoire littéraire de Luther en France, il a une importance capitale, car ce n'est autre chose qu'une traduction amplifiée en vers de la dernière partie de l'explication du Pater qu'a donnée Luther en 1518 (18). Sous le titre *Kurtz begriff und ordenung aller vorgeschrieben* il résuma dans un dialogue entre l'âme et Dieu le sens intime des différentes demandes qu'il venait d'expliquer, et c'est bien l'une des parties de son œuvre les plus vécues et les plus émouvantes. (19)

La traduction est trop littérale pour appeler un commentaire; on le voit bien, l'unique dessein de l'auteur, — qui a sans doute travaillé sur une version en prose française traduite à Strasbourg — a été la reproduction textuelle de son original. Ainsi le poème n'est pas sans valeur comme document littéraire du fait qu'il n'a jamais connu l'impression; mais

(18) C'est M. Weiss qui le premier m'a avisé de cette identité. Il en était question dans ses Conférences de Strasbourg, 1928. Le fait était inconnu de M. E. Parturier lors de sa réimpression du poème dans la *Revue de la Renaissance*, 1904, faite d'après la moins correcte des deux versions manuscrites.

(19) On trouvera en appendice le texte complet, avec l'original allemand en regard.

plutôt de grande importance en tant que preuve définitive que Marguerite s'est occupée du texte de Luther, et cela avec toute l'assiduité que suppose une traduction aussi soignée de l'un des textes les plus caractéristiques du réformateur.

D'une épave isolée comme ce manuscrit il ne faudrait pas vouloir trop conclure: on peut du moins y voir un indice de ce qui intéressait la Reine de Navarre dans l'œuvre de Luther, et en premier lieu l'abandon intime du cœur devant Dieu (20). On a bien fait d'appeler l'attention sur ce «dialogue enflammé» en indiquant comme le secret de son éloquence «une parole simple, pratique, humaine dans son outrage même à l'homme, si pénétrée de la Bible qu'elle en redit presque l'accent, si proche parfois du Christ qu'elle semble un écho de l'Evangile (21). Ce que Marguerite et tant d'autres ont goûté, c'est le caractère à la fois passionné et humain de tels morceaux. De polémique, ou même de réforme, il n'est pas question. On est au cœur de la religion en assistant à ce dialogue entre l'âme et Dieu, auquel les termes si réalistes dans leur simplicité confèrent une allure puissamment dramatique. On verra plus loin combien les idées qu'il renferme sont d'accord avec celles qui paraissent le plus souvent dans l'œuvre de Marguerite.

Sur la date du dialogue on n'a que des indications vagues. On penserait volontiers aux environs de 1527, l'époque des envois de Sigismond, l'année des emprunts faits à Brenz dans «L'initiatoire instruction» dont il a été question plus haut, et en effet la plus correcte des deux versions porte à la place du titre cité plus haut: *Le pater noster composé par Madame la duchesse.* La composition remonte donc plus haut que son mariage avec Henri d'Albret. Peut-être la connaissance qu'a prise Marguerite du traité de Sebald Heyden est-elle de cette époque aussi. L'on voudrait savoir quelle a été au juste la part de la reine dans la notoriété de ce dernier livre en France. C'est dans l'édition de 1533 du *Miroir de l'Ame Pécheresse* que paraissent les deux prières que Heyden avait mises comme introduction à son traité. La traduction est en prose, et autre, nous l'avons vu, que celle qu'a donnée Dumolin en 1525. Cette évolution est importante puisque de ces deux oraisons est sorti le premier cantique

(20) M. Parturier a vu dans ces vers des échos des mystiques allemands du XIV^e^ siècle, dont on sait l'importance dans la formation morale de Luther. R.d.l.R. V. 108, ss.

(21) Imbart de La Tour, *op. cit.* III. 57.

de la Réforme française connu jusqu'à ce jour. Il porte le simple titre de *Salutation à Christ* et commence ainsi:

Je te salue mon certain Redempteur
Ma vraye fiance et mon seul Salvateur
Qui tant de labeurs
D'ennuys et de douleurs
As enduré pour moy
Osté de noz coeurs
Toutes vaines langueurs
Fol soucy et esmoy.

Cette première strophe est la seule qui montre tant soit peu d'originalité (21a); les sept qui suivent ne sont qu'une amplification laborieuse de la première oraison de Heyden.

Le style de ces vers n'interdit nullement de penser comme auteur à Marguerite. Ç'aurait été alors un essai pareil à celui du *Pater noster en dyalogue*. Mais les preuves certaines font défaut. Et d'abord il n'a trouvé place dans aucun de ses ouvrages, mais seulement dans deux manuels français parus à Strasbourg en 1542, à la fin de la Confession de Foi de Mélanchthon, traduite par Jean Dalichamps, puis dans *La Forme des Prières et Chants Ecclésiastiques*. Vraisemblablement il n'était pas connu à Strasbourg avant cette date, car dans le premier recueil de cantiques réformés, *Aulcuns Psaumes et Cantiques mys en chant* (1539), ces vers ne se trouvent pas. Et pourtant on ne voit guère que Marot et Marguerite qui aient pu s'exercer à cette époque dans ce genre de poésie évangélique, et le caractère du texte s'accorde mieux avec les compositions de Marguerite qu'avec les pièces de Marot que reproduit le *Miroir* de 1533.

* * *

On est donc autorisé, semble-t-il, à interroger l'œuvre de Marguerite de Navarre et à voir si les écrits de Luther ont été pour quelque chose dans son inspiration. Car non seulement la reine s'est trouvée en contact avec des influences d'origine allemande, mais la preuve est faite qu'elle s'est occupée de Luther lui-même, qu'elle l'a mis en vers français; et l'on a aussi la quasi certitude qu'elle a travaillé sur des textes de Brenz et de Heyden. Après les preuves d'un commerce aussi assidu, il serait surprenant que rien de son œuvre originale ne rappelât la même source d'inspiration.

(21a) Voir notre 2e appendice.

Mais il importe de se rendre bien compte de ce que l'on va rechercher dans cette œuvre. Les productions d'un esprit aussi ouvert, et qui accueillait des courants de pensée si différents, ne sauraient se découper en éléments isolés, chacun démontrant nettement l'empreinte d'un original quelconque. La poésie, et surtout la poésie philosophique qui fait la grande originalité de l'œuvre de Marguerite, n'est que le résultat d'une inspiration multiple dont les facteurs divers sont retravaillés et fondus au point d'effacer leur caractère original. Il ne s'agit donc pas de dégager autant que possible ce qui subsiste de ce caractère, mais d'estimer la part qu'ont eue les divers éléments dans la formation de l'ensemble.

Et pour Marguerite il faut se rappeler que la principale source de son inspiration était tout autre que luthérienne. Les travaux qu'on lui a consacrés ont montré surtout l'estime qu'elle faisait du platonisme, sa dette envers Marsile Ficin et Nicolas de Cuse. Elle s'est intéressée aussi à Dante, à Catherine de Sienne, à la Légende Dorée et à Saint Bonaventure, de sorte qu'il serait bien téméraire de vouloir distinguer en clair dans un tissu aussi complexe la trame d'un fil isolé. D'ailleurs une tentative de ce genre donnerait inévitablement trop d'importance à des idées qui, encore une fois, ne se sont pas incorporées telles quelles dans l'œuvre, mais ont fusionné avec d'autres, analogues déjà de ton ou de tendance. Noter ces ressemblances, confronter les passages qui semblent être d'inspiration voisine, c'est du moins délimiter un champ d'influence où il est difficile de conclure à l'imitation directe.

Et d'abord il est évident même à ceux qui ne font que feuilleter l'œuvre de Marguerite, qu'elle s'est beaucoup occupée de problèmes moraux. Ce qui l'intéresse en particulier c'est ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de la vie spirituelle. Elle est continuellement à se demander comment on peut être heureux, comment l'esprit doit se rendre indépendant du corps, comment trouver Dieu. Problèmes philosophiques qui sont en partie ceux de Luther aussi, et que Marguerite résout de la même façon que lui, c'est-à-dire par l'évocation la plus personnelle de la relation qu'établit entre Dieu et l'homme l'amour du Christ. Ce n'est pas simplement la doctrine chrétienne tout court qu'elle fait sienne; elle n'en prend qu'une idée spéciale, qu'elle grossit et dont elle fait le sujet d'une bonne partie de son œuvre. Cette idée est celle de la relation intime entre Christ et l'âme; c'est seulement en cultivant Christ que l'âme peut s'affranchir du joug

du péché et des insuffisances de ce monde. Lui-même a appelé ses fidèles à le suivre; Marguerite n'en reste pas là mais veut l'aimer, reposer en son amour, s'identifier avec lui dans l'union spirituelle.

Il serait sans doute excessif d'attribuer à Luther les développements que fait Marguerite du concept d'un mariage spirituel entre Dieu et l'âme. On doit le noter pourtant, ce concept se présente dans l'œuvre de Luther avec une expression et un ton particuliers qui se rencontrent parfois aussi chez le poète français. On pourrait objecter que ces développements sont l'effet du mysticisme de la reine et que Luther, lui, n'était pas mystique. Mais la distinction est fausse sous ses deux aspects. Celui qui tâche d'exprimer l'intensité de la religion tombe nécessairement dans le mysticisme. Luther, à quelques égards le plus rude et le plus pratique des hommes, rencontre dans l'extase des premières années de son activité un ton indéniablement mystique (22). Des passages pris dans le *Sermon des Bonnes Œuvres,* l'*Exposition du Magnificat,* ou surtout dans la *Liberté Chrétienne,* suffiraient à le prouver.

D'autre part, une critique même superficielle découvrirait dans l'œuvre de Marguerite deux espèces de mysticisme. L'une, assez nébuleuse et inférieure, s'exprime dans la recherche désespérée de l'expression appropriée à un état d'âme qui, elle le sent vaguement, se refuse à toute expression. Dans la correspondance avec Briçonnet, par exemple, le caractère bizarre des images montre comment Marguerite s'éloigne en quelque sorte du sentiment lui-même pour se plaire à l'expression pittoresque. L'autre forme de son mysticisme est plus puissante et assez voisine de celle de Luther. C'est aussi une extase, qui trouve sans peine des accents sincères et parfois poignants; c'est l'extase d'une âme qui, accablée de son péché, a cherché à se justifier par des moyens extérieurs, et découvrant enfin l'amour de son Créateur, ne désire que penser à lui et s'unir avec lui.

Dans l'œuvre de Marguerite on est constamment obligé de faire la distinction entre ces deux aspects d'un état d'esprit qu'on se plaît à appeler le mysticisme. Ainsi elle a beaucoup parlé de la vie de la Croix, de la mort, du péché, quelquefois en termes naïfs et sentis, ailleurs d'une façon un peu artificielle qui sent

(22) Voir sur ce point les réflexions et témoignages donnés par M. R. Will, *582.* 166 ss.

l'habitude, ou la nécessité prescrite par le sujet. Quand on l'entend qui s'écrie, par exemple:

«O douce mort, gratieuse douleur
Puissante clef, delivrant de malheur
Ceux qui par mort estoyent mortifiez». (23)

Le contexte seul montre si un véritable accès d'enthousiasme chrétien lui inspire cette affection pour ce qui est après tout la plus grande épreuve que doive surmonter le chrétien, ou s'il n'y a là qu'une conclusion de circonstance dictée par son amour pour Christ — amour que pour le moment elle veut décrire en poète plutôt qu'elle ne le sent en disciple.

Outre cette distinction d'ordre psychologique, les poésies de Marguerite en appellent une encore, d'ordre plus matériel. Les sujets qu'elle traite se rencontrent parfois avec des développements qui se trouvent chez Luther. Faut-il attribuer le fait à une simple communauté d'idées ou à une inspiration plus ou moins directe? Dans la plupart des cas il semble prudent de se borner à constater les ressemblances.

Mais un examen attentif permet souvent de préciser pareille constatation. Chez Luther et chez la reine, des expressions parallèles sont données à des idées qui, si générales qu'elles fussent, n'ont pas été formulées de la même façon par d'autres à cette époque. Ces rencontres semblent se grouper presque toutes autour de l'idée de la Liberté Chrétienne. Conception paulinienne qui n'a pas attendu Luther pour être revêtue de formules expressives. Mais c'était bien Luther, et lui seul semble-t-il à l'époque de Marguerite, qui se plaisait à amplifier cette idée en des tableaux très concrets et vivants qui représentaient l'âme jouissant de tous les bienfaits de la liberté par le moyen de la foi. De tels développements constituent l'une des plus grandes originalités de son œuvre, un des aspects qui ont dû lui valoir l'accueil enthousiaste que l'on sait. On les retrouve presque partout dans cette œuvre si éparse. On s'en souvient, Luther avait l'habitude de reprendre toujours les quelques grandes idées qui lui étaient chères, et l'on pourrait rassembler sans peine bon nombre de passages des Sermons, des Commentaires et des Traités où se fait jour sa conception de cette Liberté.

Mais chacun le sait, il est un traité en particulier qu'il a consacré au début de sa carrière à l'expression vigoureuse, on

(23) *Les Marguerites*. 435. I. 48.

pourrait dire intransigeante, de ce fondement de sa doctrine. Le *Livre de la Liberté Chrétienne* de 1521 renferme l'essentiel de sa pensée à ce sujet. Le volume eut une large diffusion et Marguerite a très bien pu en avoir communication. Il est tout à fait frappant de voir comment dans son œuvre cette idée de la liberté du chrétien que Marguerite aurait pu trouver dans saint Paul, ou formuler pour elle-même d'après divers passages du Nouveau Testament, est développée expressément, à ce qu'il semble, à l'imitation du livre de Luther.

Avant de nous arrêter à ce que le fait a d'intéressant, il sera bon de recourir au témoignage de deux spécialistes qui ont cru discerner à travers l'œuvre de Marguerite et de Luther, non pas des rencontres fortuites dans l'expression d'idées analogues, mais des ressemblances générales et très apparentes. Pour M. Abel Lefranc, la pensée de la reine doit être qualifiée nettement de *luthérienne* (24); il l'a démontré au long par quelques-uns des passages que nous aurons à considérer tout à l'heure, et tout récemment M. Henri Strohl a formulé ce rapport de façon plus précise encore: «Depuis son *Dialogue* de 1524 jusqu'au grand poème des *Prisons* terminé après 1547, à passer par le *Miroir* et les *Marguerites*, tous ces poèmes reflètent les convictions fondamentales de Luther: la profonde humilité née du sentiment de l'insuffisance de toute vertu humaine; la paix intérieure, née de l'expérience de la grâce souveraine qui régénère et qui justifie; la certitude du salut accordé à l'âme qui ne se confie pas en ses mérites, mais en la grâce; l'extrême réserve avec laquelle il est parlé du mystère insondable de la volonté divine qui appelle ses élus au salut, et le refus de s'y arrêter autrement que pour exalter l'amour inconditionnel du Père, et surtout l'exaltation du commencement à la fin de l'œuvre de Marguerite de la liberté chrétienne, principe fondamental de la piété de Luther...» (25)

Nous ne saurions songer, faute de la compétence nécessaire, à délier dans l'œuvre de Marguerite tous ces fils tenus de sa pensée, mais il n'est pas rare que tels passages, cités par ces deux érudits comme témoignant d'une communauté d'idées avec Luther, soient de ceux où apparaissent également des parallélismes remarquables dans l'expression. C'est ce que nous

(24) A. Lefranc, *412*.

(25) H. Strohl, *542*. 25. Pour tout ce chapitre je suis grandement redevable à ce petit livre, ainsi qu'aux conseils personnels de l'auteur.

tâcherons de montrer, en examinant quelques-uns des plus probants.

*
* *

Dès la première œuvre connue de Marguerite nous relevons quelques lignes très significatives pour notre enquête. C'est le *Dialogue en forme de vision nocturne*, entretien en vers de la duchesse avec sa nièce Charlotte de France, morte en 1524. Le poème est resté neuf ans manuscrit, pour être enfin publié par Simon Dubois dans une édition du *Miroir de l'Ame Pécheresse*. Ce long délai, et le fait que le *Dialogue* ne fut jamais réimprimé, donnent à croire qu'on en avait remarqué le caractère ouvertement réformé, et que même Dubois, si exercé et hardi pourtant en ce genre de tentatives, ne voulait pas braver l'orage qu'attirerait sur lui une publication continue.

On a déjà signalé les vers suivants comme indiquant une influence luthérienne:

«..... Je vous prie que ces fascheux debatz
D'arbitre franc et liberté laissez
Aux grands docteurs, qui l'ayantz ne l'ont pas:
Tant ont leurs cueurs d'inventions pressez.
Que Verité ne peut trouver sa place
Tant que seront [tous] leurs plaidoyers cessez
Mais quant à vous, quoy qu'on vous die ou face
Soyez seure qu'en liberté vous estes,
Si vous avez l'amour de Dieu et grace.» (26)

Il y a là évidemment plus d'un point intéressant à noter. Rappelons-nous la date de composition de ces vers. A la fin de l'année 1524 la controverse au sujet du Franc Arbitre devait faire l'objet de toutes les conversations puisque le grand traité d'Erasme venait de paraître. Marguerite montre qu'elle n'est pas simplement au courant; elle décoche une critique aux protagonistes du débat, leur reprochant de passer à côté de l'essentiel dans leurs raffinements scolastiques. Il y avait bien eu un autre écrivain du jour pour se plaindre de la façon dont la vérité était étouffée par la masse des inventions humaines, celui-là précisément qui avait vu dans la liberté la grande supériorité du chrétien.

A considérer la pensée de ces vers en elle-même, elle est d'une originalité frappante. *L'essentiel*, selon ce conseil intime, est de posséder l'amour et la grâce de Dieu, parce que par là on atteint la liberté. Parmi les contemporains de Marguerite,

(26) Réimpression de P. Jourda, *438*. v. 961.

on n'en trouverait guère d'autre que Luther pour avoir vu dans la liberté, non seulement une qualité du chrétien, mais comme le but même de la vie chrétienne.

Heureusement Marguerite n'a pas manqué d'éclaircir et de préciser cette conception. Dans l'œuvre très personnelle qu'est le *Miroir de l'Ame Pécheresse* elle conte l'histoire de son âme retirée du péché et mise en liberté par l'action du Christ. Remarquons-le en passant, pour décrire la misère de l'âme sans Dieu «esclave et prisonnière» elle trouve déjà des accents semblables à ceux de Luther. De nouveau ce sont les fausses doctrines qui l'ont empêchée de recevoir l'aide offerte par Christ:

> ... Car trop estoit ma povre ame repue
> De mauvais pain et damnable doctrine,
> En desprisant secours et medecine:
> Et quand aussi l'eusse voulu querir
> Nul ne congnois qu'eusse peu requerir
> Car il n'y a homme, ny saint, ny ange
> Par qui le cœur jamais d'un pécheur change.» (27)

Cette image de la médecine, si fréquente chez Luther, nous l'avons déjà rencontrée dans la correspondance de Briçonnet; mais c'est avant tout le dernier couplet de cette citation qu'on doit noter. L'idée qui s'y exprime n'est rien d'autre que le point de départ du traité de la *Liberté*. Le premier principe posé par Luther, c'est qu'aucune chose extérieure ne saurait changer le cœur; les richesses ne le rendent pas heureux (28); la disette ne peut nuire à l'âme. L'accent assuré, d'une certitude absolue, qu'ont les vers de Marguerite, est celui de Luther quand il dit: «On das wort gottis ist yhr mit keynem ding beholffen. Wo sie aber das wort hatt, szo darff sie auch keynesz andern dings mehr, sondern sie hat in dem wort gnugde, speisz, freud, frid, licht, kunst, gerechtickeyt, warheyt, weysheyt, freyheit und allis gutt überschwenglich (29).» On ne s'attendra pas, bien entendu, à voir Marguerite suivre les gradations successives de cette magnifique affirmation, mais l'essentiel se retrouve dans son poème, qui reproduit presque le plan du traité de la Liberté.

---

(27) *Marguerites*, *435*. I. 20.

(28) Comparez le *Dialogue* v. 1156:
«Jamais ne poeut ung cueur se contenter
Soit de plaisir, d'honneur ou de proffit,
Ny de nul bien qu'on puisse presenter.»

(29) C. II. 12.

Après la description de l'impuissance vient celle de la transformation subite œuvrée par la Parole de Dieu:

«Tout soudain en ceste heure
Daignes tirer mon ame en tell' *haultesse*
Qu'elle se sent de mon corps la maistresse.
Elle povrette, ignorante, impotente,
Se sent en vous *riche*, sage et *puissante*,
Pour luy avoir au cœur escrit le rolle
De vostre Esprit et sacrée Parole,
En luy donnant Foy pour la recevoir.»

Ces vers, comme les lignes que nous citons de Luther, montrent de façon frappante combien peu théologique est le sentiment exprimé. Le ton des deux auteurs a cette joyeuse vigueur qui procède de l'effort à décrire une réalité glorieuse et qui dépasse toute description. Il n'est guère besoin d'indiquer combien le parallélisme est direct; on le remarque non seulement au ton du passage mais jusqu'aux termes même. Pour décrire l'allégresse de son âme, Marguerite use de termes que Luther lui aussi emploie à la même intention. L'âme se sent *riche:* «Darumb ists gar ein uberschwencklich *reychtumb* ein rechter glaub yn Christo». Luther n'emploie pas le mot «sagesse» mais dit que «durch den glauben die seele von dem gottis wort heylig, gerecht, warhafftig, fridsam, frey und aller gutte voll, eyn warhafftig kind gottis wirt.» Tout lecteur de son traité sait l'importance qu'il accorde à la *puissance* de l'homme chrétien, allant jusqu'à le nommer «aller ding leyplich mechtig», et par le sacerdoce universel «gottes mechtig». Le mot «haultesse» ajoute un trait essentiel à l'image qu'évoque Marguerite, et c'est de nouveau le terme même de Luther: «...das geht also zu, das ein Christen mensch durch den glauben szo noch *erhaben* wirt ubir alle ding, das er aller eyn herr wirt geystlich...»

Enfin dans ces quelques lignes du *Miroir* apparaît encore une précision commune. Luther a soin de souligner le caractère spirituel de cette nouvelle suprématie du chrétien: «Denn disz ist ein geystliche hirschafft, die do regiert in der *leyplichen unterdruckung*, das ist ich kann mich on allen dingen bessern nach der seelen, das auch der todt und leyden mussen nur dienen und nutzlich seyn zur seligkeyt (30).» A la première partie de cette phrase, les deuxième et troisième vers cités de Margue-

(30) C. II. 17.

rite font un parallèle qu'on ne saurait souhaiter plus précis.

Nous avons cité la fin de la phrase allemande parce qu'elle marque encore un point important du traité. La liberté a pour conséquence que toutes choses, sans excepter même la douleur ni la mort, sont soumises au chrétien. Ce troisième point a trouvé place dans le *Miroir* aussi. A écouter le chant de la reine, on sent percer l'assurance souveraine qui est, plus que toute idée particulière, la marque commune de son poème et du livre de Luther:

«Unie à toi je ne puis avoir peur,
Peine, travail, ennui, mal ni douleur:
Car avec Lui, croix, mort et passion
Ne peut être que consolation.»

On a ici l'écho d'autres ouvrages peut-être, des Sermons de 1519, où ce catalogue d'épreuves est souvent aligné en des termes pareils.

Ce n'est pas uniquement dans le *Miroir* que Marguerite a exposé les idées directrices du *Traité de la Liberté*. Elle paraît s'être familiarisée à tel point avec cette lecture qu'on en retrouve des traces à toute époque de sa vie. On s'attend bien que la merveilleuse figure des épousailles chrétiennes ne soit pas restée sans effet sur un esprit aussi familier avec la voie des mystiques. Déjà dans le *Miroir* l'âme parle à Christ de «l'union de nostre mariage» mais c'est dans un autre poème, le *Discord estant en l'homme par la Contrariété de l'Esprit et de la Chair, et paix par la vie spirituelle*, que Marguerite y consacre un développement explicite:

«L'ame ha espoux Christ par fidelité
C'est mariage et en ceste unité
Est grand mystère; or Loy de mariage
Fait que tous biens sont en communité,
Mes péchés sont sur son humanité
Je prens de luy ce qu'il a merité
Pour luy ne fut, mais pour l'humain lignage.» (31)

Il y aurait presque de l'imprudence à croire ce passage d'inspiration tout originale: dans la *Liberté* cette même idée d'échange entre Christ et l'âme qu'il épouse a été exprimée de façon remarquable. Pour Luther l'œuvre culminante de la foi c'est que l'âme se trouve unie avec Christ «als eyne brawt mit yhrem breudgam... szo werden auch beyder gutter, fall,

(31) *Marguerites*, I, 72.

unfall und alle ding gemeyn, das was Christus hatt, das ist eygen der glaubigen seele, was die seele hatt wirt eygen Christi.» Il est caractéristique de la piété de Luther, qu'il se représente cette relation sous sa forme la plus élémentaire. La «Parole» n'est pas pour lui une pure appellation figurative; elle signifie littéralement que Dieu *parle* à l'âme. C'est ainsi qu'au début de la *Liberté,* il représente le secret de la foi se communiquant par la prédication de la façon suivante: «Ist alszo gethan, das du hörest deynen gott zu dir reden.»

Cette simple relation, d'un ami parlant à un ami, qui est quand même le véhicule et l'inspiration de toute force religieuse, devait avoir un grand attrait pour un esprit amateur du mysticisme, et il convient de se demander si Marguerite ne l'a pas remarquée chez Luther. Chez elle aussi se constate une tendance analogue à réduire les rapports entre Dieu et l'âme à leur expression la plus naturelle. Cette tendance, elle l'avait déjà retenue et imitée dans la traduction du célèbre Dialogue de Luther. A lire l'original et la traduction l'on voit comment la simplicité dans les paroles n'est qu'un moyen de communiquer l'intérêt puissamment humain de la matière. La reine a eu recours au même moyen en plusieurs endroits de son œuvre. Dans le *Triomphe de l'Agneau,* sous les belles paroles du Christ qui plaide avec l'âme à la façon du bien-aimé dans le cantique de Salomon, se fait sentir la même force d'amour que Luther a indiquée en maint endroit.

«..... O belle Sulamithe
Escoutez moy, que ma Parole habite
En vostre ouyr.....
Escoutez moy, car ma bouche est tant pleine
De doux parler! Escoutez que je suis,
Je suis celluy qui vostre bien poursuis,
Vostre salut, vostre justice et paix,
Qui vostre cueur de toute grace paist.
Je suis celuy qui vous viens reveler
Mon doux esprit, pour tout renouveler.» (32)

Ce n'est pas l'Evangile qui a inspiré de telles paroles, mais bien l'Evangile à travers un tempérament passionné. Et l'on ne

(32) *Marguerites,* II. 28.

dénigre ni l'inspiration poétique ni la ferveur de Marguerite en indiquant que de son temps il y eut un écrivain de génie dont l'œuvre a pu lui inspirer un peu de la passion et de la rareté de sentiment qui distinguent ses poèmes. (33)

Il est naturel que cette exaltation de la foi personnelle aille de pair avec un dénigrement des œuvres. Luther en 1521 est loin de les rejeter; il insiste simplement sur l'idée qu'elles ne sauraient suffire sans la foi qui les inspire et les dirige. Quelques vers de la première œuvre de Marguerite fournissent encore un parallèle, sinon dans les mots du moins dans la pensée.

«Vous avez beau dire le Patenostre
Oyr vespres, matines et prou messes.
Peu de bien est ce que dehors montre.
... Et par l'œuvre saulvé ne serez pas
La bonne œuvre, c'est le bon cueur naïf
Remply de foy, par charité prouvée,
A son prochain en tout secours hastif.
... Aymez donc Dieu qui est si tres aimable
Sans rien avoir en vostre cueur que luy,
Croyez qu'il est tout bon et véritable
Et tous les biens que pourrez aujourd'hui
Faire, faictes sans lendemain attendre
Mais le tout faict, n'y mettez vostre appuy.»

Que l'on pense à la nouveauté, à la hardiesse de pareils sentiments en France en 1524. Ni Briçonnet, ni Lefèvre, ni Caroli ne les ont formulés aussi ouvertement que Marguerite le fait dans ces vers. Ici encore on n'aperçoit d'autre modèle que Luther. Lui seul a exprimé avec vigueur tous ces sentiments. La définition de l'unique bonne œuvre rappelle une formule célèbre au début du *Traité des Bonnes Œuvres* de 1520, qui est à plusieurs égards comme un avant-goût de la *Liberté*, et que Marguerite devait aussi connaître: «Das erste und hochste aller edlist gut werck ist der glaube in Christum (34)». Toute une partie de la *Liberté* est consacrée à la nécessité de croire, *pour*

(33) Il n'est pas jusqu'à des parties incidentes de la *Liberté* qui ne se retrouvent dans l'œuvre de Marguerite. Un passage du *Miroir* réprouve ceux qui confondent Moïse et Christ, le «bien venant des œuvres de la Loy» avec le «fruit sortant de Christ et de la Foy». C'est là un grief cher à Luther et il y revient au 18e paragraphe de la *Liberté*. Il ne suffit pas, dit-il, de prêcher la vie et l'œuvre du Christ «nur als ein histori und Cronicken geschicht.» Il faut que l'âme *entende* Christ, et devienne par là même joyeuse et puissante.

(34) C. I. 229.

pouvoir bien faire de bonnes œuvres. On pourrait résumer le sens de plusieurs paragraphes par le vers même de Marguerite: «N'y mettez voste appuy.» C'est le «da soll es nit bleyben» de Luther; il faut que toujours la prédication de la grâce et de la foi vienne avant celle des œuvres.

Ce qu'il y a de plus intéressant peut-être dans l'œuvre de Marguerite considérée du point de vue de l'inspiration évangélique est ce fait que les ressemblances avec Luther n'apparaissent pas exclusivement dans sa première période. Elles se retrouvent dans les chansons spirituelles des *Dernières poésies,* dans *Le Triomphe de l'Agneau,* et avant tout dans *Les Prisons.* Le troisième livre de ce dernier poème est consacré presque entièrement à la louange de la liberté chrétienne et du perfectionnement de la créature par l'union étroite avec le Créateur. On s'étonne de voir cette œuvre philosophique, qui date apparemment des dernières années de la reine, exprimer avec une ferveur plus vivante que jamais des idées de la *Liberté Chrétienne* très voisines de celles de Luther.

Sa pensée a pris une ampleur toute philosophique, mais la conviction qui l'anime n'a pas changé. Ainsi elle dira:

«O Rien, en Tout tu es en liberté
En doulx repoz, en ferme seureté...
... Et en ce Tout, o Rien, tu es parfaict,
Bon, juste et sainct, car cestuy qui t'a fait
Rien, povre et nud, meins qu'ung petit festu
T'a si tres bien de son Tout revestu
Que de malice, ignorance, impuyssance,
En toy se pert toute la congnoissance.» (35)

En dépit de toute évolution de la pensée, le contraste initial et absolu subsiste à la base. La dépendance du Rien à l'égard du Tout est la même au fond que celle du chrétien dans le traité de Luther. Quelle est la transformation, que chantent ces vers, sinon la «fröhliche wirtschafft, da der *reyche, edle,* frummer breudgam Christus das *arm vorachte böszes* hürlein zur ehe nimpt und sie *entledigt* von allem übel, *zieret* mit allen gütern?» (36)

---

(35) *Dernières Poésies 436.* 294.

(36) C. II. 16. On peut comparer une autre image de Marguerite qui est elle aussi proche de celle de Luther:

«Mais ce Gentil sa gentillesse espand
Sur la vilaine et point ne s'en repent.»
Dernières Poésies, 231.

D'autres analogies apparaissent encore, qu'on n'a pu noter dans les premières œuvres de la reine. En premier lieu une horreur de la *Loi,* qui paraît bien luthérienne. Contant de nouveau sa conversion Marguerite dit:

«Là je tenoys de grace la vigueur
Et de la loy l'importable rigueur.»

Ailleurs, elle oppose cette «loy vieille et de rigueur» à la loi nouvelle qu'apporte l'amour:

«Loy de doulceur, de bonté et de grace,
Qui la rigueur de la première efface.»

On se rappelle comment Luther avait résumé l'impuissance de tout ce qui n'était qu'un commandement: «Die gebott leren und schreyben uns fur mancherley gutte werck aber damit seyn sie noch nit geschehen. Sie weyszen wol, sie helffen aber nit, leren was man thun soll, geben aber keyn sterck dartzu.» Et de façon plus énergique encore dans le *Sermon sur l'Excommunication:* «Vill gesetz geben ist vill strick den armen seelen legen» (37). Le fait que ces deux esprits ressentent de façon si pareille le dégoût de tout commandement extérieur est comme le revers de leur passion pour la liberté.

Enfin l'on trouve dans *Les Prisons* plus d'une indication que la liberté rêvée par le poète ne change pas uniquement les relations de l'homme avec Dieu, mais aussi ses relations avec ses semblables. En premier lieu elle le délivre de la servitude de la chair, ensuite elle lui permet de vivre parmi les hommes:

«Car cest esprit, dont la liberté tiens,
T'a delivré de tous charnelz lyens.
Parquoy voyant, parlant, beuvant, mangeant,
Ainsy que ceulx que les sotz vont jugeant
Hommes communs qui de la vie commune
Vivent partout sans en choisir pas une,
Pour au dehors se monstrer plus parfaictz.
Ce nonobstant tu ne portes nul faix
De ce peché qui entre par les sens.....» (38)

Les deux aspects ont été signalés par Luther. Quand le chrétien veut se donner en tout amour à Dieu, «Szo findt er ynn seinem fleysch eynen widerspenstigen willen, der wil die welt dienen und suchen was yhn lustet. Das mag der glaub nit leyden, und legt sich mit luszt an seynen halsz yhn zu dempfen und weren.» Et tout à la fin du traité: «Also mussen gottis

(37) C. II. 13.
(38) *Dernières Poésies,* 294.

gutter fliessen ausz eynem yn den andern und gemeyn werden...» développement qui atteint son apogée dans la célèbre définition du chrétien doublement attaché, d'une part à Dieu, et de l'autre à son prochain. L'idée n'est pas la même que chez Marguerite, mais son plaidoyer pour un genre nouveau de sainteté, qui permettra de travailler dans le monde sans en être entaché, paraît quelque chose de neuf dans la littérature; elle est clairement exprimée dans le traité où Marguerite semble avoir puisé d'autres parties neuves de sa pensée.

*
* *

Ce ne sont ici que les plus remarquables entre un grand nombre d'indications qu'on pourrait rassembler et qui semblent indiquer une parenté d'inspiration. Il ne s'agit pas seulement, remarquons-le, de passages où sont exprimées des idées réformées. Dans les poèmes comme dans les comédies il serait facile de citer des vers qui traduisent les principes des novateurs. Mais la plupart des cas n'expriment que des principes devenus presque des lieux communs dans les milieux que fréquentait la reine. Ainsi les idées de la «Foy vive», de l'élection ouvrée par le grâce, de la nullité des «mérites», ne reflètent dans son œuvre que l'influence de son entourage, des docteurs qu'elle protégeait. Ce que nous avons rapporté plus haut est d'un autre caractère. Chaque citation apporte un point de vue plus ou moins original, ou bien l'une de ces mêmes idées générales, dont nous parlions, mais exprimées de façon personnelle. Il ne serait pas impossible que Marguerite elle-même les eût conçues, mais au regard d'une œuvre étrangère qu'elle connaissait presque indubitablement il faut bien admettre la possibilité d'une influence directe.

On n'ose trancher la question par la simple opposition de passages qui se ressemblent. Les parallélismes verbaux ne sont jamais assez exacts pour être concluants (39). Il faut tâcher plutôt de se représenter quelque chose de la force et du timbre des divers sentiments de Luther que Marguerite a l'air d'avoir repris. La forme sera toujours autre, puisque elle caractérise deux esprits originaux et indépendants, mais quelquefois l'expression de tel sentiment par Marguerite semble garder, en vérité, quelque chose de la force proprement luthérienne. Dans ces cas-là

(39) S'il ne s'agissait que de cela, on aurait comparé son œuvre avec l'édition latine du traité de Luther, qui diffère quelque peu de l'allemande.

il s'agit d'un emprunt bien plus subtil qu'un simple transfert d'idées.

Pour les œuvres de Marguerite, le problème se pose de façon plus délicate, mais toujours dans les mêmes termes, que pour les autres écrivains de la Réforme française. Dans cette fermentation d'idées qui caractérise la première partie du XVI^e^ siècle, il serait hasardeux de vouloir suivre la trace d'une idée particulière. Inutile peut-être aussi, puisque les esprits ne valent autant par leurs idées que par l'intensité avec laquelle ils les expriment. On l'a déjà vu en analysant l'œuvre de Luther; si les idées qu'elle renfermait avaient quelque chose de foudroyant ce ne fut point par elles-mêmes, mais plutôt par le souffle passionné dont elles furent annoncées. C'est cet enthousiasme dont l'écho se retrouve chez Marguerite, et en général on peut dire que l'influence littéraire de Luther s'est manifestée par une certaine énergie insistante plutôt que par un apport intellectuel. Il s'agit donc avant tout de distinguer entre l'idée elle-même et la force qu'elle revêt dans tel poème. Puisque le *Pater Noster en dialogue* et tels passages sur la liberté chrétienne nous ont montré Marguerite redevable à ce qu'il y avait de plus intime dans l'œuvre de Luther, il n'est pas impossible qu'en d'autres passages de ses poèmes, là où ce même timbre résonne, on entende un écho lointain de lectures de Luther. (40)

---

(40) Le personnage nommé *Inspiration* dans la *Comédie de l'Adoration des Trois Rois,* fournirait plusieurs exemples de rapprochements de ce genre. Comparez à la lumière de l'insistance passionnée de Luther sur le sens du mot *Amen:* «das ist trewlich und gewislich war», ces vers:

Chasse de toy par Amour toute crainte
Crois fermement que ce n'est nulle feinte...»
Comédies, 437. 58.

CHAPITRE IX

LITTERATURE POPULAIRE ALLEMANDE EN FRANCE

Combien les œuvres de Luther préoccupaient les esprits, une douzaine de traductions en donnent une idée partielle. Etait-ce à l'époque un fait unique dans son genre? Ne reste-t-il pas des relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne quelques indices qui aideraient à situer dans leur juste perspective celles qui se rattachent au nom de Luther? C'est ce qu'il faudra rechercher brièvement en énumérant quelques-uns des cas où l'influence allemande s'est fait sentir en France au XVI[e] siècle.

Tout d'abord est-il permis de supposer une influence quelconque avant le début du siècle? En considérant les trois principaux points de contact entre les deux pays, on a vu que les villes de Bâle et Strasbourg envoyaient en France dès 1480 leurs imprimeurs, dont l'activité ne s'y limitait pas à des fins exclusivement commerciales. Plus fécondes encore étaient les relations nouées par les étudiants. A dénombrer les Français qui sont allés faire leurs études en Allemagne, on serait peut-être étonné du total obtenu. L'on connaît déjà le rôle joué par «la nation allemande» (1) dans les universités françaises les plus importantes de l'époque. Les cartulaires et les statuts qui ont été publiés démontrent que c'étaient des corps d'une ampleur imposante (2); mais on ne peut guère savoir, paraît-il, ce qu'était leur activité en dehors de leurs études. Sans doute ils restaient en rapport avec leur pays d'origine, et par leurs discussions ils ont créé de petits groupements qui, on l'a déjà noté, devaient plus tard favoriser la diffusion de la Réforme allemande.

Mais en général et au point de vue de cette étude ces relations du XV[e] siècle sont presque sans histoire. Si attentif que l'on puisse être à étudier l'activité de tel ou tel Allemand qui fait ses études en France, le groupement de cas analogues (3) ne serait pas de grande signification, précisément parce que la nationalité y tient fort peu de place. On ne doit pas oublier à quel point

---

(1) Ce terme comprend toutefois les étudiants des Pays-Bas.

(2) Des documents de ce genre pour les Universités d'Orléans, d'Angers et de Toulouse se trouvent dans M. Fournier, *341*.

(3) Le relevé le plus complet est celui d'A. Budinsky, *251*.

l'Europe du xv[e] siècle était encore une seule patrie, dont la langue commune, le latin, permettait aux intellectuels de voyager librement et de se faire comprendre partout. Les documents mentionnés tout à l'heure montrent que les étudiants allemands aux universités françaises ne manquaient pas d'accuser un patriotisme parfois très accentué, et pourtant ce n'est pas, pour ainsi dire, en tant qu'Allemands qu'ils sont là. Ce sont simplement des étrangers, dont le lieu d'origine n'est pas de première importance dans la vie qu'ils mènent en France.

Le réveil de nationalisme qui se fera sentir par toute l'Europe amènera un changement profond dans cet état de choses. Les deux pays commenceront à se sentir deux entités bien distinctes. Il serait vain de vouloir fixer une date précise dès laquelle on peut remarquer le fait, mais à partir de 1520 il s'en trouve d'indiscutables témoignages (4). Les récits des voyageurs, les lettres, montrent qu'en France on s'intéresse aux Allemands comme tels, on cherche à s'informer de leur pays. Des brochures allemandes prouvent une semblable curiosité outre-Rhin à l'égard des Français (5). Un des grands excitateurs de ce nouvel intérêt était sans doute Luther. Les événements de 1520 et 1521 se racontaient par tous les pays; son appel à l'Université de Paris fit tourner tous les regards sur la France, et dans les années suivantes on remarque maint indice d'un intérêt très neuf, dans les résultats duquel on peut voir les premiers rapports intellectuels d'un caractère vraiment suivi.

La distinction entre ces deux périodes se remarque à un degré frappant dans la carrière de l'érudit Cornelius Agrippa. Au cours de sa vie de voyageur, il a fait à deux reprises un séjour en France, d'abord en 1508/09, ensuite pour trois ou quatre ans à partir de 1524. Dans le second cas son activité présente un caractère tout autre que dans le premier. En 1509, c'est le jeune maître ès arts qui vient de passer un an à Paris, et rencontre des compatriotes à Lyon sans trop rechercher leur société. Il préfère s'en aller à Dôle continuer ses études hébraïques, cultiver des relations avec le grand Trithémius, expliquer le *De verbo mirifico* de Reuchlin et composer dans le ton

---

(4) Nous en avons rapporté quelques-uns dans notre chapitre III. D'autres chez Imbart de La Tour, *op. cit.* III. 430. ss. et Mathorez, *441.* II, Introduction et chap. II.

(5) Une des plus intéressantes pour la littérature religieuse est une traduction, en 1523, d'une explication évangélique prise des œuvres de Lefèvre d'Etaples. Voir Bibliographie, *174.*

académique de l'époque un traité latin sur la *Prééminence du Sexe féminin* (6). Il se retrouve à Lyon en 1524, le même philosophe toujours, mûri et même aigri par l'expérience, car il écrit vers 1526 son ouvrage le plus connu et dont le titre indique aussi bien le ton que le contenu: *De Incertitudine et vanitate scientiarum atque artium declamatio invectiva.*

Mais ce n'est pas là toute son activité. Il s'intéresse bien plus qu'autrefois à ce qui se passe autour de lui, au point de se conformer, lui érudit entre les érudits, au nouvel usage d'écrire dans la langue vulgaire à la place du latin. Comme en 1509 il a destiné un écrit latin à Marguerite d'Autriche, on le voit maintenant dédier à une autre Marguerite, la sœur de François Ier, la *Brefve declamation du sainct sacrement de mariage, composée en latin par Henricum Cornelium Agrippam, et par luy traduite en vulgaire françoys.* Sans être par conviction un luthérien, il témoigne d'un intérêt soutenu pour l'œuvre du réformateur, en faveur de qui il a déjà fait de la propagande à Metz. C'est l'intérêt plutôt d'un observateur «au-dessus de la mêlée», qui est attiré surtout par la beauté du jeu des forces humaines. Sa carrière scientifique lui fait apprécier la valeur du puissant effort individuel que fournissait Luther contre les autorités et les traditions; il n'hésitera pas à déclarer dans son *Apologie* de 1533 qu'à juger d'après les faits il serait ridicule de dire Luther vaincu.

On voit donc à Lyon en 1524, non seulement un savant, mais un Allemand avec des sympathies nationales; il suit, par exemple, en 1525, la querelle de Luther et de Carlstadt en se réjouissant de la polémique si énergiquement allemande du traité *des Prophètes Célestes* (7), et voilà un exemple assez rare d'un écrit allemand de Luther lu en France presque dès son apparition. Ce n'est pas tout. Agrippa est en relations avec les personnalités marquantes qui ont visité Lyon, tel le réformateur Michel d'Arande, devenu évêque de Saint-Paul en Dauphiné, à qui il écrit une lettre détaillée, pour défendre une proposition contestée.

(6) Ce livre paraît n'avoir jamais été publié sous sa forme primitive. Il ne fut présenté à la Reine que vingt ans plus tard; on en connaît une traduction française de 1537. Voir Bibliographie, *37.*

(7) Voir une lettre réimprimée en partie par Herminjard d'après les *Opera* d'Agrippa II. 2. p. 824. On n'en connaît ni la date ni le destinataire. Là-dessus Prost, *487.* II. 388, n.

Il ne semble pas que le cas d'Agrippa soit unique; c'est plutôt un des signes de cet esprit nouveau qui inspire les relations entre la France et l'Allemagne; le ton et la façon de voir académiques d'autrefois ont disparu pour faire place aux discussions passionnées de sujets plus nationaux et plus actuels. Une étude de ce que la France a connu de la littérature allemande de cette époque fera ressortir peut-être l'élasticité des cadres du mouvement que nous observons ici.

Brant.

Parmi l'amas confus et peu connu d'ouvrages didactiques qui formaient l'essentiel de la littérature allemande de la fin du xv^e^ siècle le mérite et le hasard semblent avoir distingué un poème, pour lui conférer une popularité européenne. Le *Narrenschiff* de Sébastien Brant a été assez étudié pour qu'il ne soit plus nécessaire de refaire l'historique des éditions et traductions divers (8). La plupart datant du xvi^e^ siècle, l'œuvre elle-même apparaît comme la première et à quelques égards aussi la plus considérable des manifestations de l'influence allemande en France. Ce qu'elle a d'allemand, c'est l'idée initiale et la tendance d'esprit qui se voit dans l'original, plutôt qu'une inspiration active à travers les diverses imitations.

Il est fort douteux que cet original lui-même ait été connu en France. Ce n'est qu'après la traduction latine, la *Stultifera Navis* de Jacques Locher, parue à Bâle en 1497, donc trois ans après l'original, que l'on en trouve des traces à l'étranger. La version de Locher fut éditée l'année suivante à Lyon et à Paris. La traduction en vers français, par Pierre Rivière, *La Nef des Folz du Monde,* a paru chez Geoffroy de Marnef au cours de la même année 1497. Plus goûtée était l'adaptation de Rivière en prose par Jean Drouyn, chez Guillaume Balsarin à Lyon en 1498, réimprimée l'année suivante. Enfin, on connaît de 1499 encore une traduction en prose, anonyme et faite, au dire de la Préface, selon la lettre de Locher. (9)

---

(8) La grande édition de F. Zarncke, 1854, qui contient une bibliographie et des extraits des principales adaptations françaises et anglaises, est à supplémenter en ce qui concerne la France par l'ouvrage d'A. Pompen, *The English Versions of the Ship of Fools, 485,* et un article de D. O'Connor, *461.*

(9) Le 3^e^ chapitre de Pompen (*op. cit.* p. 14) forme le relevé le plus complet des éditions et adaptations du *Narrenschiff.*

On n'en restait pas aux adaptations; en 1500 Jean Bouchet fit publier *Les Regnars traversans les perilleuses voies des folles fiances du monde.* L'œuvre était suffisamment dans la tradition de celles qui dérivaient de Brant pour que l'imprimeur, Antoine Vérard, pour en assurer le succès, mît le nom de l'écrivain allemand à la place de celui du véritable auteur: ruse qui est en même temps un indice on ne peut plus certain de la large popularité de Brant en France à cette époque. Longtemps après, quand Bouchet fut célèbre parmi les Rhétoriqueurs, il se rappela le tour qu'on lui avait joué à ses débuts; remarquons qu'il parle de Brant comme d'un auteur qui n'est plus guère connu:

> ... feu Vérard pour ma simple jeunesse
> Changea le nom, ce fut à luy finesse
> L'intitulant du nom de monsieur Brand
> Un Allemand en tout scavoir tres grand
> Qui ne sceut onc parler langue françoise.» (10)

Le motif didactique du *Narrenschiff* se prêtait en effet à toutes sortes d'adaptations; il renfermait en soi deux motifs séparés, celui du Navire et d'un voyage, et celui d'un catalogue de fous de toute espèce. La plupart des imitations traitent de l'un à l'exclusion de l'autre, de sorte que la production se scinde en deux branches. Avec ses *stultiferae naviculae,* Josse Bade, qui a donné une édition de l'original latin à part des imitations, s'en tient assez étroitement à l'idée du navire, tandis que les ouvrages du médecin lyonnais Symphorien Champier, *La Nef des Princes* et *La Nef des Dames Vertueuses,* n'ont plus guère que le titre qui l'indiquent encore (11). *Le Chemin de l'ospital* de Robert de Balsac en a même perdu toute mention. (12)

En Angleterre d'ailleurs la matière était mise en œuvre de pareille façon. Ce qu'on a pris pour inspiration directe de l'œuvre originale se rattache en réalité très étroitement à Locher et à Rivière; ainsi, bien que le traducteur anglais Alexander Barclay ait déclaré avoir revu son ouvrage sur l'allemand, on a pu établir qu'il ne l'avait pas du tout pratiqué. (13)

---

(10) Le passage se trouve dans les *Epistres morales,* éditées à Poitiers en 1545. Il est cité par J. Macfarlane, *433.* xxvii.

(11) Une bibliographie dans P. Allut, *209.*

(12) J'espère montrer ailleurs que cet ouvrage oublié a été la première inspiration de la célèbre satire anglaise: *The Hye Way to the Spittel House.*

(13) Voir Pompen, *op. cit.* p. 306, ss. et pour la fortune générale de Brant en Angleterre, un chapitre de Herford, *376.* 323 ss.

Le peu de valeur de la plupart de ces ouvrages est compensé, pour l'histoire littéraire, par la durée de leur vogue. Ce serait méconnaître l'influence du *Narrenschiff* que l'estimer d'après les versions parues avant 1505: elles avaient tant de lecteurs qu'on les réédita pendant le cours du XVI^e^ siècle. De celle de Locher on connaît une édition de Paris, sans date, et aussi une de Lyon chez François Juste en 1530; de celle de Rivière, une édition de Paris en 1521 et une autre de 1535 au titre un peu modifié: *Le grant Nauffraige de Folz qui sont en la nef d'insipience navigeans sur la mer de ce monde.* De la traduction de Drouyn il y eut au moins trois impressions, 1529, 1579 et 1583; à cette dernière s'attachait *La Nef des Folles, selon les cinq sens de nature* de Josse Bade. Une preuve que l'Allemagne ne restait pas indifférente à cette production est peut-être le fait qu'à Francfort en l'année 1546 on édita un ouvrage anonyme: *Von den losen Fuchsen dieser Welt* (14), qui n'est autre qu'une traduction de l'ouvrage de Jean Bouchet.

*
* *

C'est à peine si parmi les ouvrages allemands de la fin du XV^e^ et du premier quart du XVI^e^ siècle on en trouve un autre qui ait attiré et retenu l'attention de l'étranger. Le *Narrenschiff* semblait donner à la littérature de l'époque un nouveau motif — on pourrait presque dire un nouveau genre littéraire, qui satisfaisait à son goût moralisant et satirique et qu'on n'a pas manqué, nous venons de le voir, d'exploiter largement et pour longtemps. (15)

Mais pour la moyenne des ouvrages contemporains de Brant on ne trouve pas d'écho hors de leur pays d'origine. Ils n'avaient rien des deux qualités requises pour une pareille diffusion, à savoir une nouveauté frappante ou une certaine mesure de perfection. De la littérature comique, des *Fastnachtspiele,* la France n'avait aucun besoin, possédant dans les farces et les fabliaux un trésor riche et indigène, qui lui-même plutôt à provoqué quelques imitations en Allemagne. Elle ne manifestait pas non

(14) Un exemplaire au BM.

(15) Il ne faudrait pas méconnaître la part qu'ont eue les gravures sur bois dans la vogue de l'ouvrage. Il s'en trouve des copies isolées dans plusieurs ouvrages satiriques français du XVI^e^ siècle. Voir par exemple le *Triomphe de tres haulte et puissante Dame Verolle,* réimprimée par Montaiglon, *450.* IV. 214.

plus de curiosité à l'égard du drame religieux et du traité didactique ou pieux, et cela pour la même raison.

C'est ainsi qu'une œuvre allemande vraiment originale et puissante, et qu'on s'attendrait à voir exercer une influence hors du pays, n'a pas, semble-t-il, été connue en France. Le dialogue entre un laboureur et la Mort qu'on appelle d'habitude *Der Ackermann aus Böhmen* fut édité au moins deux fois à Strasbourg, d'abord par Jean Schott en 1500, ensuite vingt ans plus tard par Martin Flach fils. On croirait volontiers que de là l'œuvre eût passé à Lyon ou attiré l'attention de quelques Français à Strasbourg, mais il ne s'en trouve aucune trace.

Une œuvre didactique du même genre, qui paraît avoir existé d'abord dans une édition latine aujourd'hui perdue, semble avoir passé d'Allemagne à Lyon. Elle parut en 1483 chez Knoblotzer à Strasbourg sous le titre suivant: *Das Buch Belleal genannt, von des gerichtes ordnung von der rechtlichen Uberwindung Christi wider Sathan zum Teutsch gebracht.* Or l'année suivante, Mathias Huss de Lyon, qu'on a déjà vu en relations avec les imprimeurs de Bâle et de Strasbourg (16), édita: *Le livre de la consolation des pouvres pecheurs, nouvellement translaté de latin en françoys par frère Pierre Ferget.* Le contenu du livret est indiqué plus clairement dans une édition postérieure, qui montre en même temps qu'il n'a pas été sans avoir une certaine fortune: *La consolation des pecheurs faite par manière de procès mené entre Moyse, procureur de Jesus Christ et Belial d'autre part procureur d'enfer, traduite par frère Pierre Ferget* (Lyon, 1554. O. Arnoullet) (17). L'histoire de ce livre est très obscure, et il paraît au moins probable qu'il y a un rapport entre les éditions de Knoblotzer et de Huss, et qu'on saisit peut-être là un cas d'échange qui n'a pas été aussi isolé que le ferait croire un recul de quatre siècles.

Teuerdank.

Pour les romans d'aventures et les contes populaires, deux genres de littérature très goûtés à l'époque, on le sait, les rapports sont aussi embrouillés qu'obscurs. Tel roman aura trois ou quatre éditions allemandes, et autant vers la même époque

---

(16) p. 87.
(17) Ebert, *310.* N°ˢ 18869 à 18871.

en France. Le rapport exact ne s'établirait qu'après un examen soigneux de tous les textes. On doit s'en tenir à des hypothèses en attendant une étude approfondie de la question.

L'ouvrage qu'a édité par exemple Olivier Arnoullet à Lyon en 1520, sous le titre: *Le livre de maistre Regnard et de dame Hersaut sa femme,* est-il en rapport avec les versions allemandes, ou avec les trois éditions françaises publiées depuis le commencement du siècle par Philippe et Michel Le Noir à Paris (18)? Ou encore, l'édition du *Chevalier de la Tour* parue chez la veuve de Jean Trepperel à Paris dans les premières années du siècle, et remaniée à ce qu'il paraît par Geoffroy de la Tour Landry en 1549, fut-elle en rapport avec les nombreuses éditions allemandes, dont on connaît deux à Augsbourg avant 1500, deux à Bâle, en 1493 et 1523, deux aussi à Strasbourg, en 1519 et 1538, et qui étaient elles-mêmes, au moins celle de 1493, prises du français?

Dans toute cette production d'ailleurs la France semble avoir donné autant et plus qu'elle ne recevait. La vogue des romans de chevalerie était plus grande que jamais au XVI^e^ siècle, mais comme genre littéraire ils n'occupaient plus leur position favorite d'autrefois. Ils étaient lus, plus généralement qu'on ne pense peut-être aujourd'hui, mais la grande littérature s'était engagée en des voies nouvelles et l'on ne constate plus d'efforts pour enrichir la matière, pour amplifier la production. Il y eut pourtant une tentative faite pour introduire en France une œuvre allemande très goûtée; elle n'eut, à ce qu'il paraît, aucun succès, car on n'en connaît qu'une traduction manuscrite. L'intérêt historique de la tentative n'est pas considérable non plus, puisqu'il s'agit d'un roman de cour traduit pour encenser une princesse qui devait y voir l'image de ses ascendants. Comme essai de traduction il ne manque pas d'intérêt.

L'original est le célèbre roman d'aventures attribué à l'Empereur Maximilien et paru à Nuremberg en 1517 sous le titre: *Die geuerlichkeiten und eins teils der geschichten der loblichen streitbaren und hochberumbten held und ritters Tewrdancks* (19). Réimprimé à Augsbourg en 1519 et de nouveau en 1537, il paraît être tombé entre les mains du poète Burckhard Waldis qui l'a remanié; cette nouvelle version fut imprimée

(18) *Goedeke,* I. 352 et *Brunet,* III. 873.

(19) Pour l'histoire du roman voir encore *Ebert,* N° 22869 ss. et l'édition de *Haltaus* de 1836.

quatre fois à Francfort sur le Mein pendant la deuxième moitié du siècle. On connaît en outre une traduction latine et une version danoise, toutes deux en vers, et il paraît avoir existé une traduction espagnole. Il existe à la Bibliothèque Nationale de Paris un manuscrit portant le titre suivant: *Les dangiers, rencontres et en partie les aventures du digne tresrenommé et valeureux chlr. Chiermerciant. Translatez de thiois en francois* (20). Les premiers feuillets renferment une dédicace à «Marguerite Auguste Archiduc D'austrice Ducesse et contesse de bourgogne douarière de Savoye...» avec la suscription que voici: «escript et parfaict à Malines le iiii[e] jour de Janvier L'an xv[e] vingt et huit par moy vostre treshumble et tresobeissant serviteur Jehan Franco secretaire.» Suit l'épître dédicatoire de l'original adressé par Melchior Pfintzing «de sainct alban lez Maience et sainct sebold à Nuremberg Prevost à tresillustre prince et Seigneur Charles Roy des Espaignes Archiduc d'austrice duc de Bourgoingne etc. mon tresredoubté seigneur.»

La traduction occupe 146 feuillets, illustrés bien entendu dans la manière des livres sur velin du moyen âge, avec des initiales, des images, des paraphes, le tout en couleurs brillantes qui donnent à la copie le caractère d'une véritable œuvre d'art. La traduction paraît rendre assez bien le ton et le sens de l'allemand, qui n'est d'ailleurs pas d'un style très compliqué ni personnel. La première phrase met le lecteur tout de suite dans l'atmosphère idéale et presque consacrée du genre:

«Apres la creacion du monde six mil quatre cens quarante et quatre ans Regna en une Region d'occident ung puissant Roy nommé Richerenom ayant de sa main chevalereuse conquesté grant pays, et florissant en gloire et Richesses, tant de peuple que de Demaine et autres avoirs, voir entant que en son temps n'y avoit son pareil, et eut de la Royne sa compaigne une moult gracieuse et belle fille unicque nommee Richedhonneur.....»

Notre bon secrétaire s'est pourtant targué de son adresse à triompher des divers problèmes qu'offrait sa besogne, et puisque cet essai de traduction d'un ouvrage allemand en langue française est à peu près unique pour l'époque, il faut transcrire ses paroles. Il s'excuse auprès de la duchesse de ce que son ouvrage a subi des délais à cause de la «tresgrande difficulté tant à cause de la répugnance et dissonance estant entre lesdits Langaiges germanicque et francois à cause de leur diverse

(20) Cette traduction a été mentionnée par Oberlin, *Magasin encyclopédique* VIII. 1. 7, par *Brunet* V. 768. et par Th. Süpfle, 545.

nature et propriété, comme aussy pource que ledit livre est escript et compilé par rimes admectantes en leur composition plusieurs termes difficiles à estre translatez... entreprins finablement la translation dudit livre en telle sorte qu'il a esté dedié de par l'auteur à l'empereur vostre nepveu en l'an xvii dernier passé en laquelle j'ay tant et si longuement labouré que j'en suis venu à chief et croy qu'on la trouvera accordante avec l'original thiois non pas seullement de sentence à sentence mais qui est chose de plus grant difficulté de mot à mot.» Il la prie donc d'accepter l'œuvre de sa main et ajoute: «en ce faisant me donnerez cause et couraige de aussy translater ung aultre livre intitulée *Blanckenkunig* qui vault en françois blanc Roy traictant des excellens faictz d'armes dudit chevalier Chermerciant.» (21)

Ce n'était pas en premier lieu comme lecture de passe-temps que l'auteur de cette préface voulait présenter les deux ouvrages de Maximilien aux lecteurs français; c'étaient essentiellement des allégories des faits et gestes de l'empereur lui-même. A la fin du livre le traducteur ajoute encore une épître qui promet «une claire elucidacion et vraye confirmacion de tous cas et aventures narrez et mencionnez» dans le cours de son livre. Pour le présent, il se contente de donner une clef des principaux noms de personnages qui y apparaissent. Avec un peu de snobisme —déjà! — il explique que les noms de l'histoire sont fictifs, parce que les descendants des personnages réels sont encore en vie, et que ce n'est que pour les destinataires de cet exemplaire qu'il ajoute les noms véritables, «car à mon advis il n'est pas nécessaire que communes gens en sachent le fondament et signifiance». Ayant donc identifié le prince Richerenom avec le duc Charles de Bourgogne, Richedhonneur avec la duchesse Marie et Chiermerciant avec l'empereur Maximilien, il a soin de faire voir que les autres personnages donnent à l'histoire le cadre imposant de toute destinée humaine.

«Le herault signifie le bruit et renommee suivant chascun homme jusques à la fin soit en bien ou en mal..... Les trois capitaines signifient les trois eages Jonesse, Le moyen et vieillesse.»

---

(21) Ces lignes présentent des obscurités qu'on voudrait pouvoir éclaircir autrement qu'en les attribuant à la négligence d'un copiste. Les mots «dernier passé» par exemple, feraient penser que la traduction date de 1518 et non de 1528, qui est le millésime donné en toutes lettres sur la page du titre. En plus «Blanckenkunig» semble une désignation tout arbitraire du roman *Weisskunig*.

On voit que ce travail d'un clerc des Pays-Bas a sa place dans l'histoire de la littérature allemande en France au XVI^e siècle. Si le manuscrit n'a pu, faute d'être imprimé, atteindre un nombreux public, il n'en témoigne pas moins de ce fait que dans les pays de langue française on savait parfois s'intéresser à d'autres œuvres allemandes qu'à celles de Luther.

Eulenspiegel.

Une de ces œuvres, très caractéristique, et qui jouissait d'une grande popularité en France, était le recueil des contes d'Eulenspiegel. D'une lecture analogue à celle des romans comme *Chiermerciant,* ils offraient une suite d'aventures reliées seulement l'un à l'autre par la présence du même personnage, que rendait intéressant non pas le ton chevaleresque mais un comique facile, grossier, qui rappelait par endroits les fabliaux. On peut même voir là encore un cas d'influence retournée; à analyser par le menu les différentes aventures dont Eulenspiegel s'était fait le héros, on retrouverait maint motif dérivant des fabliaux, qui venait peut-être de France, et qui y rentrait maintenant sous une forme nouvelle. C'est encore par les Pays-Bas que le livre paraît s'être introduit en France (22). On connaît sept éditions françaises, dont trois sont parues à Paris, deux à Anvers, les autres à Lyon, Rouen et Orléans. La première qui soit datée est celle de Paris en 1532, la dernière d'Anvers à la date de 1579. Les titres sont identiques pour l'essentiel; voici celui de l'édition d'Alain Lotrian, qui a peut-être précédé celle de 1532:

«*Ulenspiegel, de sa vie et de ses œuvres. Et merveilleuses adventures par luy faictes, et des grandes fortunes qu'il a euz, lequel par nulles fallaces ne se laissa tromper. Nouvellement translaté de Flamant en Françoys.*» Seule l'édition de Jean Saugrain à Lyon en 1559 porte une indication différente: «le tout traduit d'allemand en francoys, livre fort recreatif pour reveiller les bons espritz». Mais on ne connaît cette édition que d'après le bibliographe Du Verdier (23) et on ne saurait en conclure qu'à partir de 1559 on a refait les traductions du flamand sur le véritable original. Il est bien probable que la traduction est en tous

(22) Il n'existe pas de bibliographie complète. Les indications données par Lappenberg dans son édition de l'*Eulenspiegel* de Th. Murner en 1854 sont à compléter par *Goedeke* I. 346, *Bulletin du bibliophile belge,* VIII (1851) 381, et R. Gosche, *Archiv für Literaturgeschichte,* I. 282.

(23) *405.* III. 550.

les cas la même, et il est certain que le passage par les Pays-Bas n'a pas beaucoup altéré le texte allemand.

Il n'est pas question (comme ce sera plus tard le cas pour Faust à l'étranger) de remaniements successifs d'une matière qui perd de plus en plus de sa première allure: mais plutôt de contes pour rire que l'on veut reproduire tels quels, s'attachant à garder l'impression d'insouciance et de gaieté que donne l'original. On devait connaître à Lyon les éditions allemandes, et c'est peut-être pour attirer les lecteurs français à quelque chose dont ils avaient déjà entendu parler, ou bien pour distinguer son édition des versions françaises courantes, que Saugrain a donné son livre comme traduit de l'allemand.

En tout cas, l'importance de cette suite d'éditions consiste en grande partie, semble-t-il, dans la matière, plutôt que dans la manière de la traiter. On y lisait des facéties d'un caractère souvent fantastique et toujours étranger, des histoires qui se passaient en Allemagne, d'après lesquelles les lecteurs pouvaient se former, d'autant plus facilement que c'était à leur insu, quelque idée du pays et du peuple.

Pour se rendre compte que le pays de Saxe, par exemple, était connu aux Français du XVI[e] siècle autrement que par ce qui se passait à Wittemberg, on n'a qu'à voir le début de tous ces recueils d'aventures:

«Au pais de Saxe au village nommé Kneling aupres de la rivière de mesme, nasquist Ulespiegle et son pere fut nommé Nicolas et sa mere Vuibeke, lesquels envoyerent leur fils à Amplement pour baptiser, et le firent nommer Tiel Ulespiegle...»

Les noms déformés et la grande précision de cette introduction ne devaient rien lui faire perdre de son effet. Il faut mettre ces récits à côté de certains passages des traductions de Luther, de l'anecdote des deux Cardinaux et du Paysan, par exemple, ou de l'histoire de la mort épouvantable du docteur Kraus de Halle (24), pour voir à quel point l'Allemagne du XVI[e] siècle a été le pays des contes étranges, des bouffonneries grotesques. Ce qui était remarqué de sa littérature à l'étranger, en Angleterre aussi bien qu'en France, ce n'était pas l'éloquence de Hutten ou les chants de Hans Sachs, mais plutôt un amas de nouvelles mystérieuses ou épouvantables; elle était la demeure des expériences occultes, des accidents diaboliques, et qui fournissait au public de tous les pays une lecture sensationnelle, mystérieuse, souvent vulgaire, mais partout primitive et neuve.

(24) pp. 141, 356.

Ce caractère unit comme un anneau tous les thèmes de la littérature allemande du siècle: Grobianus, Kalenberg, Markolf, Eulenspiegel, Faust. A la seule lecture on entend vibrer à travers l'aisance et la naïveté des récits un timbre particulier, qui, sans atteindre à la valeur d'une véritable qualité artistique, est néanmoins le caractère propre de cette littérature populaire. Ce timbre tinte chez tous les grands écrivains allemands représentatifs, — en des tonalités plus ou moins accusées et transmuées bien entendu — chez Brant, Luther, Murner, Fischart. Ceux-ci laissent voir le fond commun derrière la fantaisie personnelle ou le développement individuel. Dans les livres d'aventures le bizarre paraît sous une forme plus crue, souvent plus vive aussi, dans la matière même. Il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour trouver des exemples. La grande place faite au diable, aux expériences diaboliques, la croyance aux monstres, aux «prognostications», ne sont que quelques manifestations de cet universel appétit pour ce qui effraye ou étonne.

Le complément comique de l'effrayant est l'extraordinaire et le grotesque, aussi fortement accusé dans *Eulenspiegel* que dans n'importe quelle autre œuvre du genre. Il suffit de penser à quelques-unes des histoires les plus caractéristiques: celle du triple baptême, par exemple, celle où le rusé compère mange la moitié du poulet préparé pour le pasteur, tout en faisant croire à sa femme qu'elle est borgne et ne peut voir que la moitié de ce qu'il y a sur la table, ou le trait final du livre qui représente le corps d'Eulenspiegel, porté au cimetière, glissant subitement de la bière pour tomber debout dans la fosse: «da sprachen sie alle die dabei stunden; lassen in ston; wan er ist wunderlich in seinem leben, wunderlich wil er auch sein in seinem tod.»

Un recueil d'histoires qui s'achève sur un ton pareil n'est certes pas de goût très moderne ou très raffiné, mais on n'en a pas moins le droit d'y voir la marque caractéristique d'une époque et d'un genre de lectures dont l'importance historique est réelle.

Wigand Koeln.

La forme la plus modeste et populaire que revêtait cette lecture était bien la feuille volante, l'un des ancêtres des gazettes et des journaux de nos jours. Ce n'était souvent qu'une grande feuille, portant une gravure sur bois et une demi-page de texte, qui annonçait ou commentait des faits divers, un évé-

nement actuel, tel qu'une action militaire, une épidémie, un malheur ou un prétendu miracle. Le but était franchement d'attirer l'œil, fût-ce en grossissant les traits réalistes de l'événement. Ces publications n'avaient pas seulement un intérêt local; on connaît mainte feuille anglaise au titre: *Wonderfull strange newes out of Germanie,* dont les termes montrent déjà comment les éditeurs s'apprêtaient à renforcer le caractère des nouvelles rapportées. (25)

En France on en trouve moins de traces, et l'on n'en a même pas signalé la présence jusqu'ici. En Suisse pourtant un imprimeur qui travaillait dans les deux langues s'est fait une spécialité de tourner en français de petites choses de ce genre, qui ont dû se vendre bien, aux foires de Lyon et ailleurs, car il a continué ce commerce pendant toute une série d'années. C'était un Allemand d'origine qui s'appelait Wigand Koeln: on le trouve installé à Genève dès 1519, et avec l'avènement de la Réforme son établissement a pris une telle extension que cet imprimeur est devenu l'un des bourgeois les plus en vue de la cité, membre du Conseil des Deux Cents dès 1533, et deux ans plus tard du Conseil des Soixante. Il est connu comme l'imprimeur du premier catéchisme de Calvin en 1537. (26)

En 1519 sort de ses presses le petit écrit suivant: *S'ensuyt l'ordonnance des Royaulmes, Duchez, Marqsatz, Principaultez, Contez, etc., appartenans à la Ma. Imperiale Charles tousjours Auguste, Roy catholique D'espaigne.* Sur la feuille du titre, un beau portrait de Charles V qu'on a dit être «évidemment l'œuvre d'un artiste allemand» (27), et d'après le contenu il est presque certain qu'on a ici un remaniement d'un pamphlet allemand.

C'est surtout la guerre contre les Turcs qui formera la matière des feuilles publiées par Koeln. En 1526 par exemple il édite: *Le double de l'original qui a esté escript et mandé par le grand Turck, ensemble le Roy de Cathey et le roy de Perse, à tous princes et seigneurs et estatz de toute la chrestienté de l'empire romain. Item la teneur comment L'empereur de Turquie a deffié le Roy D'Hungrie. L'an MDXXVI. Nouvellement translaté d'allemant en francoys. A Gen. par V. K.* Ce sont qua-

(25) Herford, *375.* 173.

(26) Une notice de son activité d'imprimeur se trouve comme Appendice dans l'ouvrage d'Alfred Cartier, *263.* 176-194.

(27) Th. Dufour, Notes manuscrites.

tre feuillets en caractères gothiques. Un des deux exemplaires connus porte à la fin de la première épître la note suivante: «Ceste lettre a esté envoyée par Legatz et Ambassadeurs de Trapezund en Grèce à Venise. Et estoit ladicte lettre escripte en grec: et fust translatée à Venise en langue Latine, Et apres en Allemant. Et finablement en Françoys.»

L'année suivante ce sont des nouvelles de Bohème qu'il publie: *Le Couronnement du tresillustre Roy de Behemen Archeduc Ferdinande etc. Et de sa Royalle Majesté espousée la Royne faicte en la grande et puyssante cité de Prag, au Royaulme de Beheme. En l'an M. D.... XXVII. Translaté ou vray D'allemant en francoys par Wuygant de Köln.*

Un des pamphlets les plus sensationnels de l'époque était celui qui s'intitulait: *Hernach volgt des Blutthunds, der sich nennet ein Türghischen Keyser gethaten, so er und die seinen nach eroberung der schlacht an unsern mitbrudern des Ungerischen landschafften gantz unmenschlich triben hat, und noch taglich thut.* Il en existe une édition de Petri à Bâle, de l'année 1526, et une autre sans date. La traduction de Koeln ne porte pas non plus de date, mais elle était sans doute assez rapprochée de l'événement. A force d'être littéral, le titre français n'est guère moins sensationnel que l'original: «*S'ensuyvent les faictz du chien insaciable du sang chrestien qui se nomme L'empereur de Turquie. Lesquelz luy et les siens ont faict apres qu'il avoit gagné la bataille. Le* xxviii *jour du moys D'aoust derrierement passé: aux nostres freres Chrestiens au pays D'ungrie: tant inhumainement encore faict tous les jours*».

Le siège de Vienne par les Turcs ne manqua pas de produire plusieurs récits du même genre et Kœln eut bien entendu le sien: *Le siege et champ... mys nagueres devant... Vienne.* L'année suivante il rapporta dans une brochure analogue la nouvelle d'inondations extraordinaires survenues aux Pays-Bas. On voit par ces titres quel était le caractère de ces productions de circonstance; si éphémère qu'en fût l'intérêt, c'était la condition même du genre. Il fallait que les nouvelles fussent fraîches; plus elles étaient sensationnelles, mieux elles valaient, mais l'essentiel était encore la nouveauté.

Une autre espèce de feuilles volantes à grande popularité était les Almanachs ou Prognostications. Ceux-ci se prêtaient au traitement le plus varié, voire même assez généralement au ton burlesque. Les feuilles de ce genre, où l'on prophétisait sur un ton satirique en tirant les choses par les cheveux au

moyen de quelques notions naïves d'astrologie, circulaient du reste en France aussi bien qu'ailleurs. Koeln en a édité plusieurs d'origine allemande, d'abord celle de J. Grumpeck en 1531, qui prenait un air mystérieux, prétendant provenir de l'Arabie, ensuite deux de Carion, en 1533 et 1535.

Cette dernière ne porte ni date ni nom de lieu; on en a conclu qu'elle avait dû être imprimée sous le manteau, la ville étant déjà acquise à la Réforme, hostile, on le pense bien, à ce genre d'écrit. C'est seulement dans les pays catholiques, à Anvers par exemple et en France, que de pareilles publications vont persister jusque dans la deuxième moitié du siècle. Un fait curieux est la publication, en 1564, d'un *Almanac Joan Carion, très renommé docteur en medecine et astrologue en Allemaigne.* Il fut imprimé à Annecy aux presses d'Antoine Botton, descendant de Wigand Koeln, et qui s'est servi pour d'autres publications des bois de l'imprimeur genevois. Il pourrait très bien avoir reçu l'original même de son illustre parent. Le plus important des almanachs de celui-ci était, non pas de Carion mais la traduction d'un anonyme paru en divers endroits de Suisse au cours de l'année 1534 sous le titre suivant: *Der buren Pratica, alweg werende gemacht von den alten durch erfarung...* et que Koeln a reproduit comme *La grande Pronostication des Laboureulx. ...Imprimé et translaté D'allemant en Romand à Genesve par Vuygant de Koloigne*». M. Dufour (28), qui a comparé les différentes versions, assure que Koeln a traduit textuellement le tout sauf quelques conseils à la fin sous le titre: Von Sterben ein Regel.

On aurait tort de supposer que ce fût uniquement la Suisse qui s'intéressait à des productions de ce genre. On trouve en France et aux Pays-Bas des épaves qui témoignent d'un goût assez répandu pour ces «nouvelles». Tel le *Traicté composé par ung grant Astrologue d'allemaigne: pour adviser le monde du Deluge espoventable qui est à doubter de venir: l'an M. D. xxiii selon la nature et constellation des Planettes. Ensemble l'interpretation des grandes et merveilleuses impressions qui furent veues en Allemaigne au ciel L'an passé etc.* M. Dufour a voulu dater cet opuscule (qui ne porte aucune indication) de Paris, vers l'année 1520. Il serait intéressant de savoir qui a eu l'idée, à cette date, de transporter une prognostication allemande en France pour la traduire et l'éditer à Paris.

(28) Dans ses notes manuscrites sur l'imprimerie genevoise du xvi^e siècle, qui fournissent maint renseignement sur Wigand Koeln.

Au British Museum se trouve un petit écrit rapportant avec d'autres merveilles l'apparition d'une comète en Allemagne au cours de l'année 1527. Il sera permis de transcrire tout le titre, car il donne une idée de la façon dont on rassemblait les événements les plus hétéroclites: *La terrible et espoventable comete laquelle apparut le xi D'octobre l'an M. ccccc. xxviii en Vuestrie region D'alemaigne. Item le merveilleux brandon de feu qui quasi traversa toute la France et terrible bruit qu'il fist en passant par dessus Lyon le V d'avril M. ccccc. xxviii. Item la pluye de pierres laquelle se fist en parties D'ytalie le mesme jour et heure que le dessusdit brandon de feu fut veu passer par dessus Lyon.* On ne se borne pas à raconter les apparitions, mais on ajoute tout du long une interprétation des événements signalés.

On a déjà vu comment aux Pays-Bas vers la même époque s'éditaient de petits écrits de toutes sortes en français. Dans le nombre on pense bien que les feuilles rapportant des nouvelles du jour n'étaient pas oubliées. Déjà en 1517 Vorsterman a donné *Nouvelles bonnes d'orient... comment le grandt Turcq a gaingnié la ville Damast, Jherusalem,* en 1520 une brochure sur le *Triumphe du couronnement de l'empereur.* La plupart de ces écrits sont sans doute sortis de récits verbaux ou d'autres imprimés en langue néerlandaise; il y en a parmi eux pourtant qui viennent d'Allemagne, quelques-uns même dont on connaît les originaux. Tel *Le siège de la ville de Vienne en Ostrice tenu par l'Empereur de Turquie (grand ennemi de Chrestienté) briefvement au mois de septembre en l'an* 1529, traduction d'une pièce de huit feuillets intitulée *Die belagerung der Stadt Wien in Osterreych von dem allergrusamsten Tyrannen und verderber der Christenheyt genannt der Türkisch Keyser...* 1529. On vient de voir comment Wigand Kœln a utilisé le même original pour son écrit de la même année sur le siège de Vienne. Ou bien la *Prognostication ou signification et manifestation des influences des veritables cours celestes,* parue à Anvers vers 1529, qui avait pour auteur le fameux Jean Carion. A d'autres écrits encore parus surtout chez Hillenius, on supposerait volontiers une origine allemande; tels *l'Entrée de Charles V en la ville d'Augsbourg, le* 15 *juin* 1530 ou les *Nouvelles de Rome touchant L'empereur* de 1536.

Tels sont les principaux restes du journalisme allemand de l'époque qui ont paru sous forme française. Il est à peine besoin de le signaler, ce sont des écrits de mérite inférieur, qui

ne touchent guère à la vraie littérature; mais ils indiquent quelques sources de l'information française en matière allemande, et le fait même qu'ils existent permet d'apporter quelques menues réserves à l'idée courante de l'ignorance de la langue allemande en France au XVI^e siècle. On l'a crue totale, mais elle n'a pas empêché la circulation en versions françaises d'écrits allemands, d'un caractère populaire qui excluait toute possibilité d'intermédiaire latin.

Un genre de lecture presque aussi modeste, mais qui exigeait quand même des dons de composition, et jouissait d'une vogue irrésistible, c'étaient les Dialogues ou *Gespräche*. Sous l'influence peut-être des Dialogues latins, de Hutten et d'autres, on recourait à la forme d'un entretien fortuit pour exposer un point de doctrine, ou plus souvent pour faire la satire des personnes ou des idées du jour. C'est surtout sur ce terrain populaire que la cause de la Réforme a été contestée. On a encore une masse de ces pamphlets, des dialogues par exemple entre un renard et un loup, entre deux cuisinières Frau Kerstin et Frau Else, ou le suivant, daté de 1525: *Ein wegsprech gen Regenspurg zu unsz Concilium zwischen eynem Byschoff, Hürenwirt und Küntzen seinem knecht,* ou encore *Ain hüpsch Gesprech biechlin von einem Pfaffen und einem Weber, die zusammen kommen sind auf der strasz,* 1524. (29)

C'est encore l'industrie de Wigand Koeln, paraît-il, qui a fait passer en français un des plus réussis de ces dialogues. Des cinq éditions connues, la première semble être sortie des presses de Pamphilius Gengenbach de Bâle en 1522, avec le titre suivant: *Ein cleglichs gesprech geschehen nit weit von Trient uff der Römer strasz von einem Apt, Curtisanen, und dem Teufel, wider den frommen Pabst Adrianum.* Avant la fin de cette même année parut sans nom de lieu ni d'imprimeur un *Dyalogue, et ung merveilleux parlement, faict pas loing de Trient sur le chemin de Romme, d'ung Abbé Curtisan et du Dyable, allencontre le bon pape Adrian. L'an M. D. xxii.*

L'ouvrage est mince, quatre feuillets seulement, mais il ne manque pas de sel, et il suffit de le lire pour comprendre la cause de son succès. Le début a cette précision qui fait croire à la véracité du récit:

«L'an apres la nativité de nostre seigneur Jesuchrist M. D. xxii, le xx jour de Novembre se sont rencontrés sur le chemin de Romme aupres de la ville de Trient: ung abbé de l'eveschié

(29) Voir Schade, *518.*

de Treves et ung curtisan: auquel dist l'abbé: mon amy venez vous de Romme: que nouvelles dictes vous, où est le pape Adrian, est il arrivé comme j'ay ouy dire en Allemagne?»

On parle donc du caractère du nouveau Pape, de sa réputation d'érudit (ce qui fait dire au courtisan qu'il aimerait mieux «ung Pape ruffian que ung theologien»), de ses relations avec Luther et de la situation en Allemagne. L'abbé attribue au réformateur tous les maux qui menacent les gens d'église, surtout l'attitude farouche des paysans et des chevaliers tels que «Francisque de Seckingen»:

«Et tout ceci nous est advenu du dyabolyque Luther: je croy qu'il est tout plain de dyables. Et ainsi qu'ilz parloient ensemble est venu courrant travers champz ung dyable: lequel estoit vestuz d'un manteau et chapperon: il les a salué et dist. Quelles parolles avez vous ensemble: et qu'estes si tristes... Sachez que je estoie à jourd'huy bien matin avec mon amy Luther: et l'ay incité commant il doibt aussy escripre contre le Pape Adrian: ainsi comme il a faict allencontre le Roy d'angleterre: affin qu'il se face totallement cognoistre pour envieulx: de laquelle il est plein. Combien que sa doctrine est bonne et chrestienne, mais sa correction est envieux et point chrestienne.»

Il avoue que ce n'est que par la violence de Luther qu'il a prise sur lui, car son caractère et sa vie sont sans reproche. L'abbé lui demande pourquoi, étant le diable, il n'a pas encore rompu le cou à ce moine, il répond que c'est parce que Luther lui vaut grand profit et cela de deux façons. D'abord il fait que les ecclésiastiques et les laïques se haïssent et ensuite que les gens méprisent les commandements des hommes tout en négligeant d'observer ceux de Dieu. Ainsi l'on n'a jamais jeûné selon la règle, mais maintenant on ne jeûne plus du tout. Analysant de la sorte la pitoyable condition morale du pays, le diable trouve l'abbé en défaut avec une citation du prophète Isaïe, et se prépare à quitter ses interlocuteurs pour aller «hastivement à Romme pour faire donner au bon pape Adrian une souppe venetiane». Il leur dit adieu en promettant de leur envoyer son esprit «lequel vous efforcera à resister à l'evangille: affin que avec moy puyssiés posseder le royaulme d'enfer.»

Même dans cette courte analyse on aura noté combien le plan du Dialogue tient du Moyen Age: la situation rappelle celle de maint fabliau. Mais d'autre part on voit quelle nouveauté et quel piquant prend cette bouffonnerie banale du fait qu'elle sert de cadre, non seulement à une petite scène de comédie assez habilement menée, mais en même temps à une satire des plus actuelles. D'une actualité si brûlante, en effet, qu'elle

n'est voilée que par le plus artificiel des déguisements; sous la bouffonnerie on sent l'âpreté d'une discussion personnelle dans laquelle chacun avait son mot à dire. On se demande si l'esprit de la littérature allemande de la première moitié du siècle ne se trahit pas mieux dans cet échantillon, si mince et isolé qu'il soit, qu'en d'autres œuvres plus renommées mais qui n'ont guère été connues en France.

En définitive, des grands noms de la littérature de cette époque il en est passé très peu en France. On suppose que les *Epistolae obscurorum virorum* ont été lues, puisque Rabelais en fait mention et qu'il existe des satires latines qui ont pu être écrites sur leur modèle. Mais de Thomas Murner, de Hans Sachs, on ne trouve absolument aucune trace. Même Ulrich de Hutten, qui a eu des relations avec la France et qui est venu à Paris en 1517, a-t-il vraiment été lu hors de son pays comme écrivain allemand? On n'a pas manqué de l'éditer en latin: l'*Aula* paraît chez Regnauld Chaudière à Paris en 1519, les *Dialogi* chez Robert Estienne l'année suivante. Le même imprimeur édite en 1526 son *Ars versificatoria* qui a eu plusieurs éditions. On a vu comment Berquin a traduit la *Trias Romana* et le *Paradis du Pape Jules;* mais ces traductions n'ont pas été imprimées et, en outre, on ne connaît que deux traductions en 1520 du traité sur «la medecine du boys dict guiaiacum», une imitation du *Nemo* vers 1550, et une traduction de l'*Aula* en 1585 (30). Le poète farouchement nationaliste de la strophe «Ich habs gewagt» ne fait aucune apparition dans ce relevé, et la faveur dont jouissaient les *Dialogues* allait au satirique latin plutôt qu'à l'écrivain allemand.

Nous avons vu qu'on se servait bien du latin pour lire Luther aussi, mais très souvent comme moyen de le faire passer en français. Hutten a pu être lu par tous ceux qui voulaient le lire, sans qu'on ait éprouvé le besoin de le traduire; par conséquent il n'intéresse guère le développement de la langue et de la littérature françaises de son siècle. Ce n'est pas comme compatriote de Hutten ou de Sachs, mais de Brant, d'*Eulenspiegel* et des auteurs inconnus des feuilles volantes de Wigand Koeln, que Luther a paru en français.

---

(30) Voir pour ces publications les Catalogues du BM et de la BN, Renouard *498.* 65, et en outre *478.* n°ˢ 181, 565. 6.

CHAPITRE X.

LIVRES FRANÇAIS A L'ETRANGER. MELANCHTHON.

Pour éviter la confusion qui résulterait d'une énumération chronologique et synchronique de la production disparate des années antérieures à 1550, on a dû grouper dans ce chapitre différents ouvrages qui ne traitent pas spécialement de Luther; il va de soi que la continuité et la séparation ainsi obtenues sont peu conformes à la réalité. Aujourd'hui ces ouvrages n'ont guère d'autre importance que d'indiquer l'étendue du mouvement auquel on doit les traductions de Luther. Mais à leur apparition, écrits dans le même dessein que les traductions, un dessein qui n'avait rien de littéraire, ils attiraient des lecteurs tout aussi bien qu'elles; comme elles ils étaient, non pas le résultat d'aucun projet préconçu, mais le fruit naturel de relations suivies avec l'Allemagne.

Et d'abord, toute une série d'écrits français de cette époque prouve à quel point on s'intéressait à la politique du Saint-Empire. Dès 1520 on vendait un *Sommaire et contenu des actes délibérés dans la session des conseillers de Reichstett,* et l'on a déjà vu les efforts faits par les imprimeurs anversois, Vorsterman, Hoochstraaten et Hillenius, pour répandre en Franco les nouvelles de ce qui se passait en Allemagne autour de l'Empereur. C'est surtout après 1540 que de tels écrits se multiplient en France. Sans doute à l'exemple de Calvin, qui publie en 1541 les Actes de la journée impériale de Ratisbonne, deux ans plus tard la *Supplication et remontrance* faite à la Diète de Spire, on rapporte en français des nouvelles religieuses de l'Allemagne. Ce ne sont pas toujours de minces feuilles comme celles qu'on a vu éditer par Wigand Koeln à Genève; l'écrit suivant a vingt-huit pages: *La Responce donnée par les Princes d'Allemaigne, et d'autres conjoinctz avec eux, en matière de la Religion Chrestienne, sur l'advertissement à eux envoyé à Smalcat. Translaté de latin en francoys. Imprimé à Geneve par Michel du Bois. 1541.* En 1543 la Confession d'Augsbourg est éditée en français à Strasbourg; en 1549 *L'Interim,* sans lieu d'origine mais probablement dans la même ville.

Quelquefois les imprimeurs n'attendaient même pas l'issue des événements qu'ils décrivaient dans leurs pamphlets. Dans les Registres du Conseil de Genève, par exemple, on lit à la date

du 11 avril 1547 la note suivante: «*Nouvelles de la victoyre des protestans* lesquelles sans licence ont estés faict imprimer par le Sr Jehan Chaultemps sans obtenir congé de la Seigneurie. Resoluz que bonnes remonstrances luy soient faictes et que cecy ne tombe en consequense.» Cette victoire des Protestants ne peut être que celle de Mühlberg, qui date seulement du 24 avril; on se trouve donc en présence d'une assez curieuse spéculation de librairie, comme il a dû y en avoir plus d'une à l'époque. (1)

La mention de l'édition française de la Confession d'Augsbourg amène à considérer un autre genre de témoignages spontanés de rapports suivis avec l'Allemagne: les livres français publiés hors de France. Le phénomène s'explique d'ailleurs sans difficulté, et il est attesté par tout le cours du siècle; partout en effet où il y a une forte affluence de réfugiés français, on se met, au bout d'un certain temps, à publier en leur langue. Nous pensons trop souvent à l'*Institution* de 1541 ou au *Franco-Gallia* de Hotman comme à des cas isolés; en réalité ces ouvrages se rattachent à un flot de livres de toute espèce qui parcourent le siècle. Certains d'entre eux méritent d'être examinés ici.

La Somme *de Lambert.*

D'abord un des premiers en date, qui est en même temps un précieux échantillon du travail que faisaient les Français réfugiés en Allemagne: *Somme chrestienne à tresvictorieux Empereur Charles, de ce nom le cinquiesme, Composée par Fran. Lamb. D'Avignon. A Marburg,* 1529. Sachant qu'un résumé des principes réformés en langue française avait été présenté à l'Empereur lors de la Diète d'Augsbourg en 1529, on a tenté avant la découverte de ce livre de montrer qu'il s'agissait de *La Somme de l'Escripture Saincte* de 1523. Mais il paraît évident, par le seul accord des dates, que l'ouvrage a été composé exprès par Lambert en vue d'être présenté à Charles V (2). Celui-ci ne l'a probablement jamais lu, mais il n'a pas dû manquer de membres de l'assemblée d'Augsbourg pour l'apprécier et le colporter. C'est un recueil de préceptes et de doctrines comme on en a vu déjà deux ou trois de la même époque, divisé en soixante-trois

(1) Cartier, *263.* 92.

(2) L'ouvrage n'est pas mentionné par v. Dommer *298.*, mais comme Lambert a été établi à Marbourg depuis 1526 jusqu'à sa mort en 1531, on ne serait pas autorisé à mettre en doute le lieu d'impression.

chapitres très courts. Une étude de ce petit volume permettrait peut-être d'établir plus sûrement qu'on n'a pu le faire le caractère de Lambert comme réformateur; c'est presque le seul écrit qu'on possède de sa plume en français. Il ne s'y astreint pas à un développement systématique de ses idées comme dans ses commentaires latins, mais se donne liberté d'exprimer simplement l'essentiel de la doctrine nouvelle. Jugé d'un tel point de vue, l'ouvrage prend un intérêt particulier. Il n'est pas à coup sûr aussi bien ordonné que ceux de Farel; la suite un peu arbitraire des chapitres ferait penser à une rédaction hâtive. Dans l'Epître préliminaire adressée à l'Empereur, il dit avoir préparé «cette brieve somme» parce que son gros ouvrage «du Règne, cité et mayson de Dieu», n'est pas encore achevé. Il semble qu'il en a fait passer dans le résumé plus qu'il ne conviendrait à un exposé élémentaire. Les premiers chapitres traitent de la «saincte et pure doctrine», «doctrine de l'esperit imposteur et demoniacle», «humaine tradition», «Instruction des fideles», «saincte et vraye Prophetie»; de là il vient à considérer des sujets tels que l'Eglise, l'état des Rois et des Papes, les Evêques, le Travail, la Mendicité, la Vertu, le Sabbat, pour finir un peu schématiquement par «Le Loyer des vrays chrestiens» et «le loyer des iniques et hypocrites». L'expression est parfois aussi bizarre et recherchée que l'ordre des matières. La définition de la superstition, par exemple, au chapitre 26, sent l'artifice d'un auteur qui ne domine pas son sujet au point de lui donner une expression toute personnelle: «Superstition est exces ou manière exquise ou superflue adoration et service de nostre Seigneur ou de ses Sainctz.»

Pour le reste, l'ouvrage est plein d'idées réformées telles que l'auteur aurait pu les prendre directement de ses maîtres Luther et Bucer. Il s'y trouve mainte formule qui ressemble à ce qu'on lisait en France à la même époque dans les traductions de Luther. Au chapitre consacré à l'état du Pape: «Il debvroit estre ung bon simple et humble evesque, preschant purement la parolle de nostre seigneur, monstrant exemple de toute bonne œuvre aux aultres, et veillant sur le peuple de son Evesché, qu'il ne soit seduict par faulx prophetes.» Surtout Lambert a bien senti la force de l'insistance luthérienne sur l'obéissance au seul esprit de Dieu, qui affranchit de toutes lois et distinctions humaines. Dans le chapitre de la Vertu il dit, «Les vrays fideles sont rempliz de vertuz, car toute leur vie est vertueuse», et encore en traitant du sabbat, «la saincte et spirituelle liberté

que les chrestiens ont par Jesus Christ obtenue faict les jours estre tous semblables.»

De sorte que ce petit livre prend son importance, non pas uniquement des circonstances de sa publication, mais de ce qu'il doit être encore rangé parmi les témoignages en langue française de l'influence de Luther. Un des endroits les mieux réussis de l'ouvrage est du reste la partie de la préface où Lambert se déclare obligé de protester contre ceux qui veulent ne voir dans tous les réformés que des sectateurs de Luther. Les premiers écrivains réformés s'étaient constamment efforcés de le faire, et l'on pourrait citer plusieurs passages pris dans d'autres pamphlets du temps, dont les auteurs refusent également d'être confondus avec le réformateur allemand. On voit que Lambert ne se borne pas à protester; il a soin aussi de marquer le vrai rôle de Luther dans la conversion de ses contemporains:

«Sire, écrit-il, vrayement à tort sommes d'aulcuns appellez Lutheriens, car ne suyvons nullement Luther, ayns Jesus Christ... confessons touteffoys que Dieu a en nostre temps par luy principalement révélé sa saincte verité.»

Une place importante dans cette littérature de langue française publiée en Allemagne doit revenir aux livres de liturgie. On possède deux recueils de cantiques et de prières édités à Strasbourg pour les réfugiés qui y célébraient le culte en français. Recueils importants à deux égards, d'abord parce qu'ils sont le fruit du séjour de Calvin à Strasbourg, et ensuite en ce qu'ils constituent les premières éditions des Psaumes de Marot, qui étaient destinés à dominer la poésie huguenote même au delà des limites du XVI[e] siècle. Le premier porte le simple titre que voici: *Aulcuns pseaumes et cantiques mys en chant. A Strasbourg.* 1539. (3)

Il y aura lieu d'en indiquer le contenu en traitant plus au long du séjour de Calvin à Strasbourg; pour le moment on doit noter qu'il fut suivi, après trois ans seulement, d'un manuel qui renfermait, en dehors des psaumes et cantiques, l'ordre des différentes cérémonies de l'Eglise. Le titre est déjà une table des matières: *La manyere de faire prieres aux eglises Françoyses, tant devant la predication comme apres, ensemble pseaumes et cantiques françoys qu'on chante aux dictes églises, après s'ensuyt l'ordre et façon d'administrer les Sacrements de*

(3) Réimpression phototypographique par D. Deletra, Genève, chez A. Jullien, 1919.

Bapteme, et de la saincte Cene de nostre Seigneur Jesu Christ, de espouser et confirmer le mariage devant l'assemblée des fideles avecques le sermon tant du bapteme que la Cene. Le tout selon la parolle de nostre Seigneur. Le volume est renommé à cause de la marque fictive qu'y a mise l'imprimeur, Jean Pruss fils, dont on a déjà vu quelques impressions françaises: «Imprimé à Rome par le commandement du Pape par Theodore Brüsz allemant, son imprimeur ordinaire, Le 15 de février.»

La Manyere de faire prieres contient quelques psaumes de plus que le premier recueil, une version rimée du «Notre Père», le cantique *Salutation à Christ* dont il a déjà été parlé, et à la fin «une institution puerile de la doctrine chrestienne faicte par maniere de dyalogue». Evidemment elle était destinée à être répandue comme manuel de piété, et le nombre des exemplaires a dû sensiblement dépasser la population française de Strasbourg, car en 1545 Knobloch en a donné une nouvelle édition intitulée *La Forme des Prieres et chants.*

Satisfaire d'une part aux besoins du culte, et de l'autre justifier devant l'opinion leur façon de voir, telles paraissent avoir été les grandes préoccupations des Français à l'étranger en ce temps-là. De la même année que la liturgie de Pruss on possède une traduction française d'un écrit qui visait au même but que celui de Lambert: la Confession de foi de Mélanchthon, présentée à l'Empereur à la même diète d'Augsbourg en 1530. L'œuvre a dû avoir une histoire assez curieuse. D'après le titre elle a été «composée en latin par Philippe Melanthon. Et depuis translatée en françoys par Jehan Dalichamps.»

On n'a pas de renseignements sur ce personnage, mais il ressort de la petite Préface adressée «aux lecteurs» qu'il publie sa traduction pour remédier à une édition frauduleuse et incorrecte publiée sous le manteau. «Ceste confession, dit-il, a esté publiée devant six moys, par quelque avaricieux imprimeur, sans le sceu des Princes qui l'ont presentée a l'Empereur. Et a esté en telle sorte imprimée, qu'il est évident qu'elle a esté corrumpue et dépravée de faict d'advis.» Cette Préface n'est pas datée et l'on se demande s'il faut la reporter jusqu'à l'époque des premières éditions de la Confession.

L'histoire de ce fameux document de l'Eglise luthérienne touche à notre sujet par d'autres liens que l'unique volume de Jean Dalichamps. Dès son apparition il était question de la traduire en français: ayant été présentée à l'Empereur en latin et en allemand, celui-ci donna ordre à son secrétaire, Alexan-

dre Schweiss, de faire une traduction en langue française. Il existe encore aux Archives de Cassel une traduction française partielle, qu'on n'a pas voulu d'ailleurs identifier avec celle de Schweiss, mais qu'on a attribuée au contraire au Nurembergeois Tucher; elle doit présenter des concordances de détail avec la version allemande de Spalatin. (4)

La forme primitive de la Confession, c'est-à-dire le document qu'on a présenté à l'Empereur, était, à ce qu'il paraît, sensiblement différente des versions imprimées. C'est sur celles-ci que toutes les traductions françaises, sauf celle de Cassel, sont basées. Le volume de 1542 reproduit toutes les parties de l'éditio princeps, publiée par Mélanchthon à Wittemberg en 1530. Ce sont d'abord une Préface à l'Empereur, suivie des Articles principaux de la Foi, des Articles des Abus qui ont été changés aux cérémonies externes, et finalement d'un Epilogue qui sert de court résumé et justification de l'ensemble.

Il faut citer quelques lignes de ce texte final, puisque sa large diffusion a donné au ton déterminé et franc du plaidoyer une réelle importance historique. Ayant parlé des «contentions infinies» qu'il y a eu entre les chrétiens à propos de diverses cérémonies, la Confession s'achève dans les termes suivants:

«Ces manières de faire nous avons delaissées; affin que les choses qui sont principalles en ceste affaire, estant proposées briefvement, soyent plus facillement cogneues. Et n'y a icy rien dict ou recolligé, qui soyt au mesprisement d'aultruy. Seullement sont recitées les choses qu'il appartenoit reciter; affin que on peult entendre, que aupres de nous, rien n'est receup (touchant la doctrine et les ceremonies) contre l'escripture, ou l'Eglise catholicque; car il est évident qu'avecqs tresgrande diligence, nous avons viellé [sic] que nulles meschantes ou nouvelles doctrines fussent espandues en noz Eglises...»

Au terme de cet Epilogue on a inséré diverses pièces qui donnent au volume un caractère particulier. Ce sont en premier lieu des listes, d'abord des princes et Etats qui «tiennent» la Confession, ensuite des Villes Libres de l'Empire, et, pour finir, la *Salutation à Christ,* qui se trouve dans la liturgie strasbourgeoise de la même année que la *Confession.* Comme si l'éditeur, voulant faire accepter l'ouvrage par les Protestants fran-

(4) Le texte de la Confession se trouve, en latin et en allemand, dans J. T. Muller *454.* 33. s. Voir aussi *Mel. Op.* XXVI. 206. s. et pour la traduction française à Cassel, K. E. Foerstemann. *337.* I. 355.

çais, se plaisait à leur offrir à la fin, comme un agrément de plus, une de ses dernières nouveautés.

Ce petit livre doit être replacé parmi ceux qu'il a évoqués. On connaît au moins deux éditions de la Confession, bien des années après celle de Dalichamps. L'une est datée de 1566, et se donne comme traduite par un certain «E. E.» L'autre ne porte aucune indication, ni d'auteur ni de date, mais d'après le caractère général de la traduction, qui diffère de celle de 1542, elle serait postérieure même à 1566.

Le Pasquille d'Allemagne.

Il existe vers la même date un autre livre français, presque inconnu, mais qui a son importance parmi les publications en langue française faites à l'étranger. En lisant les listes des princes et des villes d'Allemagne que renferme la Confession de Foi de 1542, on a pu se demander à quoi bon les y insérer. On s'est tellement habitué à penser aux difficultés qui empêchaient des relations suivies entre l'Allemagne et la France au 16e siècle que l'on s'étonne de penser que des lecteurs français aient pu faire accueil à des renseignements de ce genre. Rien d'extraordinaire pourtant à ce qu'ils aient souhaité s'enquérir des circonstances d'un pays dont ils recevaient tant d'écrits religieux.

L'ouvrage dont nous allons parler paraît avoir été rédigé à cette seule intention d'instruire des lecteurs français du véritable état des choses en Allemagne. Pour éviter une énumération trop sèche, l'auteur se sert d'un vieux moyen satirique, qui consiste à appliquer, tantôt comme critique ou satire tantôt comme éloge, un texte de la Bible à chaque objet ou personnage nommé. L'idée fera fortune pendant les guerres de religion, et les Guises en particulier auront à souffrir de pamphlets qui usaient de ce procédé élémentaire, mais en même temps efficace, puisqu'il donnait un moment l'illusion que tel personnage était condamné par l'Ecriture même. Notre écrit s'intitule comme suit: *Le Pasquille d'Allemagne. Auquel L'histoire de L'evangile de nouveau retourné en lumière, et la cause de la guerre présente sont touchées, aucuns Princes, Estatz, et Citez sont admonestez de leur condition et office. Aucuns aussi sont painctz au vif, par aucunes belles et graves sentences,*

tirées de la Saincte Bible, sans aucune perversion des escriptures. (5)

Dans la courte Epître de l'auteur «aux lecteurs chrestiens» se trouve très succinctement exprimée la raison qui l'a amené à composer son ouvrage.

«Pource que plusieurs bons cueurs sont ignorans des grans biens et benefices, que le Seigneur Dieu par sa grande miséricorde nous a exhibez depuis trente ans ença par l'Allemaigne (lesquelz ne se doibvent nullement ignorer) me suis advisé de faire ce petit recueil, extraict de la saincte escripture, par lequel ne serez tant seulement consolez et fortifiez en foy, mais aussi pourrez facilement congnoistre les estatz d'Allemaigne, touchant la Religion Chrestienne: et combien injuste et inique est l'entreprinse des Antechrestiens contre les confesseurs de Jesus Christ.»

Ces lignes montrent le caractère particulier du pamphlet, qui pour réconforter les fidèles esquisse le récit du renouveau religieux en Allemagne. Si informe qu'il paraisse — ce n'est en effet qu'une longue liste de sujets dont chacun est suivi d'une citation biblique — il apporte une preuve unique de l'intérêt que prenaient des Français aux affaires allemandes, et en plus, par ses matières mêmes, une indication de ce que les lecteurs ont pu savoir par lui sur l'histoire de la Réforme allemande.

La série des événements relatés commence naturellement avec la prédication de Luther, que l'auteur a soin d'opposer aux démarches de l'Antechrist. Ayant indiqué les prophètes et prêcheurs de celui-ci, il vient à parler de «L'esprit de Dieu cryant en l'Eglise», «De l'envoy de Luther au temps de la grande et tenebreuse obscurité des siècles pour prescher». Une suite de textes montre le caractère et les effets de cette prédication: «De la propagation de l'Evangile par la predication de Luther», «L'indignation et conjuration des prestres contre la predication dudict Luther.» «Argument d'iceulx vrayement sorbonique. L'Empereur à Luther..... L'oraison de Luther à Dieu. Dieu confortant Luther et les siens. De la grande et merveilleuse persecution des Chrestiens au papisme, soubz pretexte de la religion faicte soubz le nom des Lutheriens.» Par là on passe aux événements politiques: le Concile de Trente, «La Conjuration des Antechrestiens, faicte à Rome le 26 de juin 1546, à l'extirpation de la religion chrestienne», et ensuite

(5) Le seul bibliographe à rapporter ce titre est, je crois, De Bure, *Bibliothèque Instructive*, I. 649.

à ce qu'on appelle «la purgation» de divers princes protestants envers l'Empereur. Il est ainsi question de l'Electeur Jean Frédéric, de Philippe de Hesse, du Duc de Saxe, de la ligue des Protestants, d'Ulrich de Würtemberg. Comme exemple du genre des citations on peut prendre l'article suivant:

«Combien peu a proufícté à la ligue des Protestans la trop grande patience qu'ilz ont eu envers l'Empereur pour le cuyder gaigner à la congnoissance de vérité: Il attendit qu'il feist des grappes, mais il feist des lambrunces (Esaie 5. 2.).»

Dans quelques-uns des titres se retrouve le ton naïf et populaire qui était presque le propre d'un certain genre de littérature qui venait de l'Allemagne à cette époque. Un des textes doit démontrer «comment ny le signe de Malines, par le feu tumbé du ciel sur la pouldre à canon destinée contre les Allemans, ny l'artillerie rompue en tirant contre l'armée des Protestans, ny la faim, ny la peste que l'Empereur a experimentée en son camp, ne aussi plusieurs autres signes manifestans l'ire de Dieu, n'ont peu aucunement esmouvoir son courage.» Après les événements, c'est le tour des personnages, et la seconde partie de l'ouvrage amène un texte pour presque tous ceux qui ont joué un rôle dans l'histoire locale ou ecclésiastique de l'époque. Leur énumération n'a bien entendu rien de caractéristique; elle ennuierait ceux qui ne sont pas au courant, ou vivement intéressés à l'histoire dont il est question, mais elle montre une connaissance étendue et spéciale du mouvement des affaires dans l'Allemagne du temps, et aussi de certains milieux, qu'il faut noter comme indice du lieu d'origine de cette compilation bizarre.

On ne pourrait guère songer à faire le relevé même sommaire des personnages nommés, car c'est toute l'Allemagne qu'il faudrait considérer: hommes de guerre et politiques, évêques et princes, tous y passent. Au cours de la liste se trouve signalé «le Seigneur Jacob Sturm deffenseur de la liberté d'Allemaigne.» Un peu après vient l'énumération de quelques villes, en tout premier lieu de Strasbourg, de son Eglise française, à laquelle est appliqué le mot du Deutéronome: Il faict droict à l'orphelin et à la vefve, et ayme l'estrangier pour luy donner pain et vestement. (Deut. 10. 18.) Ensuite Augsbourg, Nuremberg, «Lubeque», «Wissembourg de Nordgaue», Cologne, Metz; «une cité d'Allemaigne laquelle doit recevoir toutes nations des hommes pellerins se retirans à elle pour raison de l'Evangile». Suit toute une section consacrée aux prédicateurs et

autres partisans des réformés. Là encore la liste commence par Strasbourg. Le premier nom cité est celui de «Jaques de Bourgogne. Seigneur de fallais ayant laisse son pays et sa maison pour suyvre la pureté de la voye Evangelique, estant presentement à Strasbourg». Ensuite il est question de «Yoland de Brederode, sa femme», «des deux damoiselles de Tilly, seurs Vierges lesquelles d'un mesme courage, et pour ledict Evangile, ont laissé leurs pays, pere et mere...» de Bucer, Martyr, Hédion, Fagius, et des ministres d'Augsbourg, Nuremberg, Ulm, Wittemberg, Marbourg, et de Suisse. Pour finir on fait mention de quelques personnages isolés, des réformateurs français à Montbéliard, de Granvelle, «des Theologiens de Paris, de Louvain et de Cologne». On voit que l'auteur est encore sous l'impression de la mort de Jean Diaz, l'Espagnol assassiné en Allemagne en 1546; l'événement eut du reste un retentissement énorme. Le lieu et la date exacts de la mort sont rapportés, et il y a en plus un texte pour «la voix divine à Alphonse Diaze fratricide». Enfin, sur l'évocation de «la grande et merveilleuse cheute et ruyne de l'Antechrist» la longue série prend fin.

On a rapporté avec quelque détail ce document, parce qu'il est impossible d'en résumer le contenu; si schématique et monotone qu'il puisse paraître du point de vue littéraire, il a une réelle valeur comme document historique. Cette espèce de «revue» des hommes et des choses d'Allemagne est un fait à peu près unique; il serait curieux de savoir par qui et à quelle occasion l'écrit fut composé. La seule indication en ce sens qu'on y trouve, à part la date au titre et à la fin, est l'Epître aux Lecteurs, qui se termine ainsi: «En nostre Allemaigne, ce 15. d'Octobre, 1546.» On a déjà vu la part prépondérante donnée à Strasbourg au cours de l'énumération, et l'on serait peut-être en droit de penser à un réfugié français résidant en cette ville, et qui, s'il n'avait pas beaucoup voyagé lui-même en Allemagne, se serait familiarisé, probablement dans la société de réformateurs tels que Bucer et Hédion, avec les progrès et les personnalités de la Réforme. On avait déjà connu en France quelque chose du même genre, la *Litania Germanorum*, production des premières années de la Réforme, rédigée en latin, et beaucoup moins détaillée que le *Pasquille*. Ce nom d'ailleurs pourrait donner une fausse idée de l'écrit qu'on vient d'analyser. Les parties satiriques sont rares et anodines: l'auteur s'est plutôt attaché au dessein qu'il a exposé dans les premières lignes de l'Epître: encourager ses compatriotes par l'exposé des affaires

religieuses dans un pays où la persécution ne sévissait pas comme en France. Ce faisant, il leur apporte en même temps, et c'est là son mérite, un document historique contemporain et précieux par son caractère même de catalogue, et ses impressions naïves et personnelles.

Tels sont les principaux échantillons qui se sont retrouvés de la littérature réformée française publiée avant 1551 en Allemagne. Evidemment, si insignifiants qu'ils soient du point de vue littéraire, ils méritent, en raison du lieu d'origine même, d'être signalés ici; ils montrent que *La Somme* de 1523 et les traités de Dumolin de 1527 ne sont point des effets du hasard, mais bien les premiers exemples d'un phénomène qui réapparaîtra fréquemment au cours du siècle. Puisque la persécution a rendu à peu près impossible la publication de pareils ouvrages en France, on s'est créé les moyens de les faire paraître en Allemagne, et ce fait même s'ajoute aux preuves de relations suivies que des Français de l'époque ont eues avec l'Allemagne.

On comprend d'ailleurs pourquoi il ne reste que si peu de cette littérature. A qui savait qu'elle venait d'Allemagne, elle paraissait par cela même doublement suspecte, et on en a vraisemblablement effacé toutes les traces avec la dernière rigueur. Ce qu'on sait de la fortune d'un des livres dont il a été question tout à l'heure, on pourrait l'imaginer, avec des circonstances différentes, pour tous les autres. Plusieurs centaines d'exemplaires du manuel «pseudo-romain» de Pruss, expédiés à Metz, y furent saisis avant que les réformés pussent s'en emparer et, malgré un appel fait par ceux-ci au Magistrat de Strasbourg, ils furent détruits en bloc (6). C'est ainsi qu'on croyait toute l'édition disparue jusqu'à ce que M. Gaiffe eût annoncé en avoir un exemplaire en sa possession. (7)

Mais à ajouter cette activité des Français de l'étranger à ce qu'on les a vus faire en France pour répandre les écrits de Luther, on n'aurait pas encore une idée tant soit peu complète de leurs contacts avec les choses allemandes. Les tentatives qu'on a signalées avant la date de 1530 pour traduire ou dépouiller d'autres manuels protestants continuent après 1540, au moins sous forme de réimpressions. Jean de Tournes par

(6) Le fait rapporté par Erichson, *317*.
(7) v. Bibliographie, *179*.

exemple en 1542 réédite le recueil de Brunfels, *Oraisons des Saints Pères,* sous un titre nouveau. Jean Gérard donne en 1539, et de nouveau en 1544, des réimpressions du traité de Heyden sur le *Seul Médiateur.* Même la forme la plus inférieure et, en même temps, la plus éphémère de cette production, les nouvelles du jour telles qu'on les a vues éditées par Koeln à Genève, est encore attestée après 1540. Les restes qui s'en sont retrouvés prouvent un intérêt soutenu du public français pour les affaires publiques de l'Empire.

Lorsque tant de textes ont disparu, il y aurait quelque danger à donner une grande importance aux quelques écrits qu'on possède encore, et qui n'étaient sans doute pas plus remarquables que bien d'autres de la même époque; mais il sera permis d'en signaler au moins deux, à titre d'exemple, et parce qu'ils ont eux aussi été traduits directement de l'allemand. Ce sont deux pamphlets qui rapportent la capitulation des deux adversaires les plus formidables de l'Empereur dans la guerre de Smalcalde. Le premier, en six feuillets, intitulé: *Les Articles accordez entre l'Empereur et Jehan Federich, Duc de Saxe, son prisonnier. Le tout traduict d'Allemant en Francoys,* contient le serment par lequel le Duc renonçait ainsi que ses successeurs, à l'élection de l'Empire. Le second est de caractère analogue: *Les Articles accordez entre l'Empereur et Landgrave de Hessen. Plus le proces ou supplication dudict Landgrave, avec la response de l'Empereur, suyvant lesdictz articles. Le tout traduict d'Allemant en Françoys.* Ni l'un ni l'autre ne sont datés, mais il faudrait sans doute penser à une publication assez proche de l'événement, qui est de 1547. (8)

De tout autre importance sont les traductions faites vers ces années-là d'ouvrages à caractère nettement réformé. C'est en premier lieu un catéchisme suisse qui attire l'attention. L'auteur, Kaspar Groszmann, plus connu sous le nom de Megander, zwinglien de renom et prédicateur de Berne, incorporait la doctrine de son maître au sujet de la Cène dans un écrit qui fut publié en 1536 à Bâle et à Zurich, sous le titre suivant: *Eyn kurtze aber christenliche Uszlegung für die Jugend der gebotten gottes, des waaren christenlichen gloubens und Vatter Unsers mit eyner kürtzen erlüterung der Sacramenten wie die zu Bären in Stadt und Land gehalten. Durch Caspar Groszmann*

(8) Voir Bibliographie, *39-40,* et pour les matières que ces écrits rapportent, G. Mentz. *445.* 229-30.

in fragswysz gestellt. La traduction française parut quatre ans plus tard: *Exposition chrestienne des dix commandements, des articles de la Foy, de l'oraison de nostre Seigneur. Reiglée et moderée selon la capacité et entendement des enfans, avec l'explication des Sacremans, escrite en forme de Dialogue latin, et de Latin en françoys, nouvellement et fidèlement reveue.* (9)

L'histoire de cet écrit en français est assez obscure. D'abord on ne connaît pas d'édition latine du catéchisme original. L'écrit français ne porte pas de lieu d'impression, mais il est rangé parmi les impressions genevoises par M. Dufour, qui s'est demandé si l'on ne devrait pas y rapporter une note des Registres du Conseil, en date du 23 novembre 1539, aux termes de laquelle Jean Gerard est dit avoir obtenu «congé de imprimer l'Instruction des Enfans en françoys, sur lez saincte Escripture fondées.»

Cette obscurité n'altère pas le fait essentiel: l'apparition en français d'un manuel de doctrine et de couleur zwingliennes. Ce n'est pas non plus, à ce qu'il paraît, une apparition unique. On a prétendu que le catéchisme de Megander, simple remaniement de celui de Leo Jude, autre ami de Zwingli, avait été repris par Bucer en 1537 et de nouveau en 1545 pour donner lieu à une traduction française de 1551 (10). Il est possible également que la version de Bucer ait été traduite et employée par l'église française de Strasbourg vers 1546.

Mélanchthon.

On s'est peut-être demandé déjà pourquoi parmi cette revue des ouvrages contemporains de Luther qui ont passé en français le nom d'un des plus grands esprits du temps a été omis. La renommée de Mélanchthon était presque plus ample que celle de Luther lui-même. Connu non seulement des réformés, mais aussi des érudits et humanistes de tous pays, il avait plus de relations avec la France et les Français que n'en avait son maître. Son caractère modéré de médiateur lui fit vite attribuer une réputation de douceur, qui devait sans doute quelque chose au contraste qu'elle offrait avec les manières

(9) On connaît un seul exemplaire, à la Bibliothèque de Berlin. Comme je ne l'ai pas vu je me réfère pour l'attribution à Th. Dufour. *306.* cclxxiv.

(10) J. Richter *506.* 100, cite un exemplaire retrouvé par Vuilleumier aux Archives de Berne.

cassantes de Luther. Le renom qu'il se faisait comme «praeceptor Germaniae», émule et successeur d'Erasme, attira sur lui le regard des Français qui cultivèrent ou illustrèrent la Renaissance des lettres.

Ainsi s'explique le fait que naturellement on se tournait vers lui plutôt que vers le chef ou d'autres personnalités, quand il était question de compromis ou d'accord avec les protestants. Invité par François Ier, en correspondance avec des hommes tels que Guillaume Du Bellay et Budé, on ne s'étonne pas de le voir envoyer en France tout un programme pour l'apaisement des troubles religieux. Le *Consilium de moderandis controversiis religionis scriptum ad Gallos* de 1535 (11), fut même réédité dans son pays d'origine, et remis au jour au début du XVIIe siècle avec enthousiasme, bien que sous une forme altérée, par le Président de Thou.

Ces faits montrent d'ailleurs pourquoi il n'est guère entré dans le champ d'activité qu'on vient d'examiner. Son influence s'exerçait presque exclusivement par le latin; il écrivait lui-même fort peu en allemand, étant plutôt théologien et théoricien du mouvement de la Réforme qu'éloquent prédicateur de son action. Il était donc lu moins comme Allemand, que comme membre de la confrérie des érudits qui s'exprimaient toujours en latin. D'une façon générale sans doute on peut dire que ce fut le plus grand des Allemands connus dans la France d'alors, mais son importance pour le sujet qui nous occupe dérive à peu près uniquement de ce que quelques-uns de ses traités les plus sommaires et populaires furent traduits en français. Encore n'y a-t-il pas non plus là d'influence littéraire; ces traductions doivent être considérées plutôt comme documents historiques permettant de se faire une idée plus précise de la littérature populaire pieuse qui accompagnait les traductions de Luther en France, et de ce qu'elle devait, du point de vue du fond autant que de la forme, à l'Allemagne.

Ses écrits ont naturellement pénétré de bonne heure en France, presque de pair avec ceux de Luther. On a vu dans un chapitre précédent quel accueil a trouvé à Paris sa réponse à la *Determinatio* de 1521. Ses *Loci communes* et autres ouvrages latins sont censurés par la Faculté de Théologie au cours de la même année. On a prétendu qu'un traité de lui sur

(11) L'invitation du Roi et la réponse de Mélanchthon dans *D'Argentré* II. 120. Le *Consilium* 442. II. 241.

la Passion a été dès cette date traduit en français, mais l'affirmation repose sur une seule mention au Registre de la Faculté, dont l'interprétation est fort douteuse. (12)

Ses écrits populaires de cette période, tels que le pamphlet de 1522 intitulé: *Underscheyd zwischen weltlicher und christlicher Fromkeyt,* ou la Somme de la doctrine chrétienne dédiée à Philippe de Hesse en 1524, ne semblent pas avoir pénétré en France. Ce n'est qu'en 1540, et à Genève, que l'on trouve les premiers témoignages d'une tentative de traduction française. Vers la fin de cette année, Jean Gérard obtient la permission d'imprimer *L'Authorité de l'Eglise et de la parole de Dieu,* c'est évidemment la traduction d'un écrit paru à Wittemberg en 1539 sous le titre *De ecclesiae autoritate et de veterum scriptis libellus.* Il fut incorporé l'année suivante au Commentaire sur les Romains, avec le titre un peu différent: *De Ecclesia et autoritate verbi Dei* (13). On voit que c'est sur ce remaniement que la traduction a été faite, selon toute probabilité d'après l'édition de Strasbourg de 1540, ou celle des œuvres publiée par Herwagen à Bâle en 1541.

L'ouvrage français a été connu à temps pour être signalé dans le *Catalogue* de 1544, d'une façon qui ferait penser qu'on a visé en même temps la première édition latine. C'est le numéro 47: *De l'authorité des Docteurs d'icelle* [de la Chrétienté] *et de l'authorité de la parolle de Dieu, composé en latin par M. Philippes Melancthon, et depuis translaté en François.* On connaît encore des exemplaires de deux éditions, dont la première est évidemment celle que vise cette censure. Datée de 1542, elle est intitulée: *De l'authorité de l'Eglise, des docteurs d'icelle, et de l'authorité de la Parolle de Dieu... translaté en François.* L'autre, qui a paru l'année suivante, porte un titre sensiblement différent: *De la Puissance et Authorité de la Saincte Eglise Chrestienne, et comment elle peut estre cogneue par la Parolle de Dieu. Composée par M. Philip. Melancthon, translaté de latin en françois...* 1543.

---

(12) Imbart de La Tour, op. cit. III. 171. Voici le texte en question, comme il se trouve dans le *Registre* publiée par Clerval (f° 113): «...multa fuere in consultationem posita, videlicet de libris Melenthonis de quadam Passione Christi sermone gallico edita, de Antilogia registri nostri de Angestes, de quodam olio opusculo contra Lutherum edito.» Il faudrait évidemment une virgule après «Melenthonis».

(13) v. 442. XXII. 587.

Entre la première pénétration théologique et la traduction de 1540 il y a pourtant un document littéraire en français dont l'origine remonte à Mélanchthon. C'est une courte poésie dans le recueil d'Eustorg de Beaulieu intitulé *Les Divers Rapportz*, paru en 1537. Elle ne fournit guère plus qu'une preuve que l'érudit allemand a été lu en France par d'autres que des théologiens et des savants, mais elle vaut la peine d'être reproduite (14), ne fût-ce qu'à titre de curiosité. Il est au moins piquant de voir rattachés à ce courant d'influence morale de petits vers de fabuliste qui chantent le dieu de l'Amour. Le morceau est intitulé: «Amor Melligus, Philip Melanthon commenaçant, E parvo alveolo etc..., traduit par L'Aucteur comme s'ensuyt» et le poème lui-même est fait des onze vers suivants:

«Ung jour advint que Cupido du ciel
Pour se repaistre en bas voulut descendre,
En ung verger où des mouches à miel
Avoient leurs nidz (pour de leur liqueur prendre)
Mais une mousche au furt le vint surprendre,
Et luy picqua les mains tant qu'il seigna;
Lors de douleur de ses piedz trepigna,
Et à Venus feist plaincte de l'injure,
Qui s'en mocqua (disant), filz que craigna
Ton corps la mouche, alors que t'empoigna,
Veu que toy seul blesses toute nature?»

Qui sait si, à ceux qui auraient la patience de les chercher, la poésie française du temps ne révélerait pas d'autres morceaux procédant de cette source d'inspiration, qu'on a l'habitude de croire toute théologique?

Pour en revenir aux traductions plus sérieuses et de plus longue haleine, on voit que Jean Gérard s'est occupé de Mélanchthon à plusieurs reprises. A la date de 1544, il publie le traité: *De l'Office des Princes que Dieu leur commande touchant d'oster les abus qui sont en l'Eglise.* La traduction a été faite par un certain Jean de l'Archer, prédicateur réformé en Suisse, puis au pays de Montbéliard (15). On ne sait rien des circonstances qui donnèrent lieu à cette traduction, mais il faut citer les paroles par lesquelles le traducteur recommande la deuxième édition de son ouvrage, datée de 1545 et renfermant en plus un autre écrit de Mélanchthon: *La manière d'apprendre*

(14) Elle l'a été de nos jours dans la thèse de H. Harvitt. *369.* 71.

(15) Sur lui, voir Chevrot: *Notice historique sur l'Introduction de la Réforme religieuse dans les trois Seigneuries souveraines d'Héricourt, de Clermont et du Châtelet.* 1831. p. 78. Aussi Viénot, *555.* I. 270. s.

la théologie. Elles permettent d'entrevoir quelque chose de l'état d'esprit selon lequel on envisageait cette littérature, et des raisons qui en amènent la traduction (16):

«A Nobles et puissans seigneurs, Messeigneurs de la Noeuve Ville, Jean de l'Archier, humble salut. Deux causes principales, Nobles et chrestiens seigneurs, m'ont esmeu et incité à faire imprimer ces deux petitz traictez, de ce grand serviteur de Dieu, Philippe Melanchthon, L'une, pource que parmy la nation Françoise y a plusieurs Princes et seigneurs, qui entendent seulement françois: et pour ceste cause estoyent frustrez des grans et profitables enseignements qui sont contenuz en ce premier traicté. Or afin que ceux qui n'entendent point le latin n'en fussent privez, il m'a semblé bon de leur traduire en langue vulgaire ce premier traicté de l'office des Princes, à celle fin qu'ils fussent sans excuse.»

Enfin c'est par les soins de Gérard que les lecteurs français ont pu faire connaissance avec l'ouvrage théologique le plus répandu de Mélanchthon, des *Lieux Communs.* L'édition de 1546 ne porte pas de nom d'imprimeur, mais bien la marque favorite de Gérard, le glaive tenu par une main entourée de flammes. Ce n'est pas ici le lieu d'analyser le contenu de cette «Somme de Théologie», comme l'appelle si justement le titre de la première édition française, édition du reste célèbre à cause de la vigoureuse préface de Calvin qui se trouve en tête.

Du dernier ouvrage de Mélanchthon publié par Gérard avant 1550, à savoir sa *Vie de Luther* en 1549, on aura l'occasion de parler plus loin. Il convient de s'arrêter à cette date, car l'essentiel de la contribution fournie par Mélanchthon à la littérature réformée française y est presque totalement antérieur. La seconde moitié du siècle ne verra qu'une traduction insignifiante et des réimpressions de quelques-uns des ouvrages déjà mentionnés. Son importance, du point de vue de cette étude, dérive des versions françaises de la Confession d'Augsbourg et des traductions de Gérard.

---

(16) Je n'ai pas réussi à découvrir les originaux de ces deux écrits. Le premier serait-il le *De abusibus Ecclesiarum emendandis,* 442. IV. 541?

CHAPITRE XI

LA PREMIERE LEGENDE DE LUTHER

«En raison même des passions qu'elle excitait, des violences commises... de part et d'autre, l'histoire de Luther et de la Réforme à ses débuts s'entoura d'une sorte d'atmosphère légendaire qui devait fournir des thèmes abondants et variés à la littérature populaire. La rude physionomie physique et morale du Réformateur, avec ses traits fortement accusés, fut bien vite le sujet des caricatures non moins que des admirations dithyrambiques (1).» Cette constatation d'un bibliographe met en lumière un aspect fort singulier de l'histoire de Luther en France. Il ne serait pas juste d'évaluer sa notoriété uniquement d'après les témoignages indiquant le colportage de ses idées ou de ses livres. Elle n'apparaît sous son vrai jour que si l'on tient compte de la façon dont les gens se le représentaient, sa personne distincte de son œuvre, sa vie agitée aussi bien que sa réforme radicale.

On tend à croire, en effet, que l'ignorance générale des choses allemandes en France aurait empêché la pénétration de semblables détails, et que seul le caractère radical de ses écrits put procurer à Luther une influence tant soit peu répandue de ce côté du Rhin. Mais nous l'avons montré, on dispose d'assez de faits précis sur cette pénétration pour croire qu'elle fut considérable, en étendue comme en durée.

La littérature populaire de l'époque présente mainte indication de l'intérêt qu'on prenait à la personne du réformateur, intérêt qui ne manqua pas d'être exploité par la polémique religieuse de l'époque. Le nom même de Luther semble avoir provoqué, comme dit M. Babelon, une floraison d'écrits populaires, souvent grossiers, légendaires ou même fantastiques. Il s'agit de les passer en revue ici, et de remarquer en premier lieu ce qu'ils trahissent comme connaissance de fait, ensuite le genre de fantaisie rudimentaire que provoquait le thème nouveau fourni par Luther. Nous le verrons, on n'était pas du tout dans l'ignorance des faits sensationnels de la Réforme de Wittemberg; d'autre part on usait allègrement des moyens satiriques mis en œuvre en Allemagne pour avancer

(1) J. Babelon, *214*. XXIX.

ou refouler un mouvement puissant. Les écrits populaires fournissent sur ce dernier point un témoignage éloquent. Presque tous sont l'œuvre d'un zèle outré en apparence, mais qu'il est difficile de ne pas juger sincère. On se croit autorisé à raconter les pires exagérations et les diffamations les plus grotesques à l'effet d'empêcher la diffusion du «poison». Ce n'est pas là non plus un terme auquel recourent seulement des arrêts de parlement dans l'intérêt de l'ordre civil; c'est le témoignage de plusieurs auteurs qui avouent s'être efforcés de mettre en œuvre la satire pour endiguer le flot montant de l'hérésie autour d'eux.

On le sait, dès le début de la pénétration luthérienne à Paris, les traités de doctrine furent accompagnés de feuilles populaires et satiriques, rédigées d'abord en latin. Il est aussi surprenant d'en trouver dans le nombre quelques-unes qui s'adressent en apparence à un public exclusivement allemand. Telle la *Litaneia Germanorum,* bon exemple de la façon dont la Réforme chercha un appui dans les milieux populaires par les moyens satiriques les plus simples, la parodie des cérémonies de l'Eglise ou des passages de l'Ecriture. D'après les premières lignes cette Litanie, parue en 1521, était une «supplicatio ad deum Opti. Max. pro Germania. Habita in celebri quadam Germanie urbe in die Cinerum.» Après quelques demandes de secours («Christi [sic], audi Germanos... Omnes sancti Angeli et Archangeli, orate pro Germanis.»), le ton satirique se déclare. On s'adresse ainsi à saint Dominique: «Sancte Dominice, ora pro omnibus Monachis tuis, praecipue pro Hochstrato, heretice pravitatis inquisitore et Sylvestro Prierate summi pontificis adulatore subtilissimo.» Suivent les différents malheurs dont on veut être délivré, «a questionibus impiis arce Theologos, domine... Ab omni Barbaria libera ludos literarios, domine.» Bien entendu Luther y trouve son compte: «Ab omni suspitione mala de Luthero, libera animos principum, domine» et plus loin «Ut Martinum Lutherum Christiane fidei columnam indericibilem, brevi Wormaciam venturum, ab omni veneno et offis Venetianis custodire et conservare digneris, te rogamus audi nos.» Il est intéressant de penser que de telles choses ont été lues en France, presque dès leur apparition. Car ce n'était pas uniquement par ouï-dire que l'on prenait connaissance des événements d'Allemagne. Des pamphlets tels que celui-ci portaient avec eux, aussi bien que les faits, toute l'atmosphère de la révolte qui se préparait.

Les censures de la Faculté de Théologie de Paris ont fait connaître un autre de ces échantillons de la satire allemande, la *Passio Doctoris Martini Lutheri secundum Marcellum.* C'est un plaidoyer enthousiaste en faveur du réformateur, fait à l'occasion de la Diète de Worms. La gravure du titre représente un jeune moine tenant la Bible, en guise d'enseigne ces mots: «Lutherus passus est sub papistis. Resurrexit in Pectoribus Christianis.» Conformément à cette idée, on adopte aux circonstances actuelles le récit de la Passion dans l'Evangile; une phrase suffit pour montrer le caractère du tout: «Egressus est Lutherus trans flumen Rhenum cum discipulis suis. Et intravit Wormatiam, ubi habebat comitia Caesar...»

Il faudrait sans doute se représenter que de nombreuses feuilles de ce genre ont circulé dans Paris. La censure s'est exercée, par exemple, sur un certain *Dialogus Lutherus et Anti Lutherus* (2) dont on n'a pas retrouvé d'exemplaire.

Les adversaires ne laissaient pas, bien entendu, cette veine de satire à la disposition des seuls panégyristes de Luther. C'est probablement à cette même époque que se place la composition de l'original latin du *Te Deum de Luther,* morceau qui a joui d'une certaine popularité; on en connaît une traduction française faite avant 1530. L'idée est tout aussi rudimentaire que celle des pamphlets décrits plus haut; l'auteur s'est emparé du *Te Deum* pour retourner chaque louange en une malédiction de l'hérétique Luther. Il commence donc «Te lutherum damnamus, te hereticum confitemur, Terrorum patrem omnis terra detestatur.» Dans une trentaine de vers il se tient assez étroitement à son modèle: «Pleni sunt celi et terra horrende miserie tue Tu odiosus christianorum gladius.» Ou encore: «Per singulos dies male dicimus te Et damnamus nomen tuum in seculum seculi» pour aboutir à la malédiction finale: «In luther qui sperabit confundetur in aeternum.»

Cette satire grossière n'est cependant pas aussi puérile que des citations en donnent peut-être l'idée. Il faudrait la voir comme une suite des entretiens qui au moment de sa composition passionnaient à peu près tous les milieux. L'état d'ignorance dans lequel les Français se trouvaient à l'égard de l'Allemagne ne devait pas peu contribuer au grossissement des

(2) A l'occasion de l'interrogation du chanoine Jean Morand. Voir *D'Argentré,* II. 116.

nouvelles qui se colportaient au sujet de ce qui se passait à Wittemberg. Dans une atmosphère de critique, d'opposition ou de raillerie, il était impossible que des actes révolutionnaires tels que l'institution de la messe allemande, le mariage des premiers prêtres et en 1525 du réformateur lui-même, ne fussent pas accueillis en France sous un aspect légendaire, dont chaque récit contribua à accentuer le caractère. Les sentiments réels et la violence de langage des traités de Luther lus en France, notamment de la *Captivité Babylonienne,* ont dû prédisposer les esprits à croire n'importe quelles horreurs. Et dans cette atmosphère d'exagération les nouvelles qui tenaient en suspens le public allemand lui-même, les séances de Worms, la disparition mystérieuse du réformateur à l'issue de la Diète, plus tard les désordres de Muntzer et les cruautés de la Guerre des Paysans, ont dû offrir aux Français des nouveautés plus saisissantes encore. C'est le reflet de pareilles impressions et discussions en France qui apparaît dans les échantillons de littérature populaire que nous voulons relever ici.

Les extravagances ne sont pas exclusivement populaires ou grotesques. On en trouve même dans les ouvrages qui prétendaient faire de l'histoire, tel ce *Catalogus hereticorum* d'un certain frère Bernard Lutzenburg, ouvrage importé d'Allemagne, et dont on jugeait la lecture si profitable que la Faculté de Théologie de Paris donnait le 16 décembre 1523 permission de le réimprimer à Paris même (3). Dans un relevé soi-disant scientifique des hérétiques de tous les temps, le Frère Prêcheur en arrive à parler des adeptes de Luther sur un ton qui ne le cède guère en violence à celui des pamphlets en langue française. «Luteriani, dit-il, a quodam Martino Lutero nuncupati et hic est debitus ordo, quia post Luciferianos subsequitur Luteriani, nam Luter cum Lucifero de luto fecis paratus est cum suis satellitibus suscitare sopitas hereses.» Plus loin, il en parle sous un autre nom: «Martiniani haeretici, nostris temporibus orti a quodam Martino Luther, qui recte a Marte deo belli diabolini appellationem traxit, non a Martino viro dei, qui ab hereticis a multis locis legitur expulsus.» Quand de pareilles remarques se trouvent dans un ouvrage sérieux, on ne s'étonne plus des exagérations que peuvent recéler ceux dont la tendance satirique est avouée.

---

(3) Clerval, *283.* 411.

Gachy.

Un des pamphlets les plus bizarres qu'ait suscités la polémique autour du nom de Luther est assurément le *Trialogue nouveau contenant l'expression des erreurs de Martin Luther,* écrit par un Frère Mineur en Suisse, Jean Gachy de Cluses. Il est connu comme aumônier des Sœurs de Sainte-Claire à Genève, ayant participé aux disputes contre les réformés et comme auteur de deux ouvrages satiriques contre l'hérésie (4). Le *Trialogue,* composé en 1524, est intéressant d'abord par le caractère fantastique du style, et aussi en tant que témoignage remarquable de la puissance qu'avaient sur le peuple des écrits de Luther. Le désir de mettre fin à cette peste a été, dit-il, son unique motif de prendre la plume. Sous la même rubrique de «Narrative de l'acteur» il explique pourquoi il écrit en français; il faut transcrire son inimitable langage. Il se dit affligé de «l'infelicité maintenant tresurgente à l'occasion du precurseur d'antechrist ou realement antechrist yssu de la nation germanique nommé Martin Luther... don plusieurs et presque innumerables chrestiens sont desja miserablement imbeuz. Or emmy mes lucides intervalles me suis esvertué à escripre en langue vernacule et loquution gallique ce qu'ay peu deprehender de l'interloquution desditz personnaiges: quoy que description latine me aye tousjours plus agréé. Toutesfois voyans gens illiterés mesmes aulcunes dames estre trop curieuses, et se vouloir mesler de conferer de ses adinventions, et le plus souvent n'en evader sans en estre maculés à ce que mieulx leur soit manifesté ce que sera icy contenu, l'auront en commun et non incogneu langaige.»

«Lesdits personnages» de son *Trialogue* sont en effet «Zele divin», «Ierarchie ecclesiastique» et «Vérité immuable», qui prennent chacun la parole en exposant telle hérésie de Luther. De temps à autre la «Narrative de l'acteur» interrompt l'argumentation pour décrire les ravages faits par la nouvelle doctrine. Gachy semble avoir lu les ouvrages même de Luther; il y fait parfois des allusions assez claires. Ainsi, à la *Liberté:*

> «...Et dit encores que par nulle timeur
> Crainte de dieu ne aussi par son amour
> L'homme pecheur quelque chose qu'il face
> Ne peult avoir par ce de dieu la grace.»

(4) Sur Gachy, voir *215.* Dufour, CCXXXIII. Barnaud, *97. La Deploration de la Cité de Genève* réimprimée par Jules Vuy, Genève, 1882.

Au livre *Du Gouvernement Civil:*

«Après a faict escriptures publiques
Qu'on ne doibt point brusler les heretiques
Il craint que luy n'advienne chose telle
Mais papillon se brulle à la chandoille.

Et peut-être à la *Théologie Germanique:*

«Après detracte la doctrine moralle
En preferant de pensée delealle
A tous docteurs presumptueusement
Jean thaulerus ne scay quel allemant.»

Maint détail dans le corps de l'ouvrage semble prouver que l'aumônier écrit en premier lieu pour les sœurs dont il a la charge. Il ne cesse de le répéter, ce sont les dames surtout qui ont accueilli les nouveautés de Luther. Nous citerons ailleurs (5) le passage le plus caractéristique à cet égard, mais dans un des discours de l'acteur qui alternent avec les vers des interlocuteurs, il ne sait guère retenir son indignation devant le grand principe démocratique de Luther. Le plus vil forfait de cet hérétique a été de «divulger ceste pestifere tradition luthérienne à aulcuns seculiers prescheurs qui sont envoyés à premierement seduire dames et damoyselles courtisiennes ausquelles soubz espece de devotion et de zele amplement est receptable de l'esprit de dampnable curiosité tant par ceste mortifere adinvention que par dissemination d'autres sectes à elles consequentes desquelles plusieurs et princes et princesses, prelatz ecclesiastiques, nobles et generallement de tous estas sont miserablement seduitz et deceuz. Mesmes aux Gaulles ont fait pulluler la virulente secte qu'en France modernement par ung vocable ridicule ont appelé la secte des turlupins, qui de malice lupine occultes dissimulateurs et manifestes decepteurs sont infamateurs de la vierge...»

L'apostrophe finale de l'ouvrage a un intérêt autre que celui de la pure virulence. C'est, à cette date, un des rares témoignages français de l'effet produit par les qualités littéraires des écrits luthériens:

«Que dis-je nation, n'y a dignité ny estas, n'y a condition, n'y a ordre, voyre n'y a sexe qui n'en aye esté attainct, seulement a reservé l'eternelle providence aulcuns fermes, vrays constans et perseverans fideles qui n'ont pas succumbé à faire genuflexion devant l'idole Baal maintenant erigée en la plus part de germaine theutonie... Et quant est aux estats, gens lettrés et scavans ont esté prins à la pipée de curieuse eloquence, gens

(5) p. 279.

lois et vulgaires au lacq de trop dilatée dispence, pour lesquels plus facilement circumvenir a multiplié cayers et livres en langaige theutonien et vernacule, lesquelx ses fauteurs de fleaulx ont rendus communs par cens et par mille.»

Sans ajouter foi complète à ce que les discours du Frère Gachy présentent comme des faits, ne doit-on pas y voir un témoignage des plus intéressants et des moins attendus en faveur de la notoriété dont nous tâchons d'exposer les traces?

*
* *

Les versificateurs qui attisaient la propagande contre la personne et la secte de Luther furent stimulés par une série d'événements de l'année 1525, dont ils ne manquèrent pas de tirer plein profit. En cette même année, la France semble avoir pris connaissance des phénomènes afférents à la guerre des Paysans. Des révoltes et des massacres du sud-ouest de l'Allemagne on ne trouve presque pas d'échos en France, mais les événements d'Alsace y eurent le plus subit et le plus large retentissement, et l'on en découvre les vestiges dans la littérature populaire contemporaine. Ce qui se passait à Saverne ne différait pas grandement des événements de Souabe. Les paysans s'y étaient rassemblés en masse, et dans leur ferveur pour de nouvelles doctrines sociales, allèrent jusqu'à se former en armée à l'attaque du duc Antoine de Lorraine. Les troupes ducales leur infligèrent en mai 1525 quelques revers écrasants, et en firent un carnage épouvantable.

Ces nouvelles pénétrèrent en France sans délai, en partie à cause de la proximité de l'Alsace, et aussi par le fait de relations suivies avec la Cour de Lorraine. Le Parlement de Paris fut tenu au courant de ce qui se passait par Claude de Lorraine; on a quelques-unes des lettres qu'il écrivit du camp même devant Saverne (6). Dans les milieux non officiels, des relations grossies, peut-être aussi l'adresse de quelques habiles orateurs populaires qui saisissaient l'occasion de s'emporter contre l'Allemagne et l'hérésie, provoquèrent une espèce de panique. A force d'exagérer le nombre des morts on arrivait sans peine à donner l'impression d'immenses bandes de paysans enragés, massés aux frontières pour se précipiter sur la France.

(6) AN. Xia, 1528, f° 491, r°.

Qu'il se soit agi d'autre chose que de simples bavardages, les registres officiels en font foi, tel l'extrait suivant, relatif à la matinée du jeudi, premier jour de juin 1525:

«Ce jour la court a eu nouvelles qu'il y a quatorze milles des basses lignes d'Allemagne tenant la secte de Luther qui ont mis chacune quatre mil hommes aux champs et s'en viennent descendre en la Franche Compté, esperans descendre en ce Royaulme. Et a la court dellibéré d'en advertir Madame mère du Roy regente en France affin qu'elle y pourvoye (7).» D'autres sources, d'un caractère également grave, rapportaient les signes apparus dans le ciel lors de la grande bataille, et l'impression ne put être que renforcée par l'entrée en France de quelques compagnies de lansquenets, probablement à la recherche d'un engagement plutôt que par désir de conquérir le pays. Le chroniqueur Versoris raconte même qu'on en a vu trois mille à Paris, qu'ils ont fait des dégâts dans le voisinage de la capitale, en particulier «au village de Chesle où ilz entrerent dans l'abbaye.» (8)

Presque tous les témoignages s'accordent avec le registre du Parlement qu'on vient de citer et qui donne les paysans comme «tenans la secte de Luther». En Allemagne on attribuait aux doctrines du réformateur la poussée de sentiments démocratiques qui animait partout les classes rurales à demander justice par la force, et de même en France on n'hésita pas à voir dans ces masses révoltées le premier résultat des hérésies qu'on voulait décrier. L'histoire des Paysans d'Alsace a dû apparaître comme la grande preuve de ce que comportaient de danger social et moral des doctrines dès le début déclarées pernicieuses.

Cette façon de voir se manifeste d'autant plus nettement dans la littérature du jour que les menées autour de Saverne furent l'objet d'une très habile propagande en langue française. Le duc Antoine avait à sa cour de Bar beaucoup de Français, qui ne tardèrent pas, bien entendu, à l'encenser au sujet de ses prouesses militaires. Ainsi le mouvement de révolte paysanne et sa répression eurent leur poète et leur historien en français. Le poète Pierre Gringore a vitupéré contre la secte des luthériens et leur fondateur dans le *Blazon des heretiques*, composé, évidemment avec l'intention de flatter le duc, vers la

(7) BPF., ms. 487. p. 105.
(8) *Le livre de raison de Nicolas Versoris*, 324. 175.

fin de 1524. L'historien, Nicolas Volcyr, doit retenir un instant notre attention puisqu'il a écrit tout au long l'histoire de la révolte dans un volume publié à Paris et qui est encore pour toute cette histoire la source française de beaucoup la plus circonstanciée.

Volcyr.

Secrétaire du duc depuis 1513, Volcyr avait écrit déjà plusieurs livres en français et en latin; il était, paraît-il, poète à ses heures, et de plus très zélé contre les novateurs en religion. De l'année 1525 on connaît de lui en premier lieu un *Traicté nouveau de la desecration et execution actuelle de Jehan Castellan heretique, faite à Vyc en Austrasie le xii jour de Janvier, avec une oraison de foy laquelle prouffitera beaucoup à la religion chrestienne,* et ensuite une édition d'un des plus remarquables plaidoyers populaires contre Luther, le *Sermon de Charité avec les probations des erreurs de Luther fait et composé par frère Illyrique, translaté du latin en français par le poligraphe humble conseiller.* Thomas Illyricus avait prêché avec grand succès dans le Midi de la France à partir de 1521; il est curieux de voir ses invectives reprises et publiées dans l'Est. (9)

Ces ouvrages nous l'assurent, l'histoire de Volcyr ne sera pas une simple bouffée d'encens aux narines de son duc, mais tout «humble conseiller» qu'il prétende être, Volcyr aura son mot à dire sur les doctrines des Paysans. Elle n'a paru qu'en 1526 à Paris sous le titre d'*Histoire et recueil de la triumphante et glorieuse victoire obtenue contre les seduycts et abusez lutheriens mescreans du pays d'Aulsays et autres...* C'est un ouvrage très réfléchi, même dans sa violence, intéressant surtout par l'ampleur avec laquelle est développée la thèse que les excès des paysans sont la suite inévitable des doctrines de Luther. (10)

---

(9) Ce prédicateur fougueux, dont la carrière agitée est restée en grande partie obscure, prêchait en Guyenne, à Condom et à Nérac dans un sens très libre, à la façon de Luther. Dès 1517 on l'a entendu tonner contre «les fléaux dans l'Eglise vraiment babylonienne, non pas chrétienne». De Rémond dit: «Il tenoit même langage que Luther». Dès 1523 cependent il publie à Turin deux ouvrages latins contre le réformateur. On le retrouve à Bordeaux en 1526, à Montauban en 1529. Voir Wadding, *Scriptores,* 1806, I. 221, II. 677; *L. Dorez, 299.* 37, 127, 320, H. Patry, *473.* XII.

(10) Je cite la réimpression donnée en 1856 dans le «Recueil des documents sur l'histoire de Lorraine».

Dès le début Volcyr a soin de situer son principal grief dans l'atmosphère tragique qui lui convient: les «petis vers huytains» du «collecteur» commencent ainsi:

«Ouyz du genre humain les pleurs,
Griefs, forfaictz, tors et grant ruine,
Martin Luther, remply d'erreurs,
Maintz faulx escriptz mist en saisine.»

L'auteur semble connaître le plus célèbre de ces écrits:

«...Depuis il fist subtillement
Don d'ung sien livre à la noblesse
Combien qu'il fut finablement
Deceu par trop grant hardiesse
Car l'apostat, plain de rudesse
Donnoit le tort au populaire
... Meslant prestrise et mariage
Aussi troubloit l'humain affaire...»

Volcyr n'en reste pas à une constatation générale de cette influence pernicieuse. Il raconte mainte anecdote de paysans qui pour les avoir suivis se sont rendus ridicules et malheureux. On voit ici avec quelle ferveur obstinée les gens du peuple ont dû s'attacher à des idées qui devaient, semblait-il, leur assurer un avenir prospère:

«Et comme les susditz lansquenets fussent logés assez près dudit Dieuze, ung paysan, plain de rage, se print à dire que trop mieulx feroient d'ensuyvre la secte des Luthériens que de servir le duc Anthoine à l'encontre d'eulx, et que pour néant faisoient telle entreprinse et effors contre ceulx qui de cueur et d'ame deffendoient la liberté et la franchise du peuple, en cherchant la verité evangelique des long temps perdue et cachée.»

Volcyr n'a aucune sympathie pour de pareils sentiments. Il est dur envers les révoltés comme envers leur maître. Ce sont des «mescreans hereticques, qui follement se disent bons chrestiens et deffenseurs de la liberté evangelicque, là ou ilz rapinent les biens de Jesuchrist» dont le plus grand malheur est de s'être inspirés du «susdit avant-coureur de l'Antechrist, Luther, sale et fangeux heretique, si fort imprimé en leurs cueurs qu'il ne povoit sortir, à cause de la licence qu'il donne à ung chacun de vivre à souhait et plaisir.» Ainsi les massacres qu'il conte lui inspirent à l'adresse des paysans une pitié qui retombe en malédictions sur celui qui les a conduits là par ses idées pernicieuses. Le récit de la bataille de Loupestain donnera un échantillon de la méthode et du style:

«... et fust la tuerie si cruelle que le sang, entremeslé avec eaue de pluye, coulloit à gros ruysseaulx et randons parmy les rues: qui estoit horrible chose à veoir et considerer, quant, par

l'ambition et convoitise d'ung homme si meschant, tant de maulx adviennent sans cesse au monde. Et pour le faire trouver bon, l'hereticque ort et infame compose certains traictez pour donner courage à la noblesse, affin que le povre peuple (ensuyvant ses desirs faulx et damnables) soit du tout deffait et exterminé.»

Toute cette histoire est contée avec une grande richesse de détail: l'auteur, ayant pu se documenter sur place, n'a pas hésité à faire sien maint petit fait du genre qu'on a dit. Les anecdotes ne lui font pas perdre le fil de son récit. Il a soin de mettre en lumière le rôle des personnages autres que le duc pour qui il écrit, et par exemple de l'envoyé de Strasbourg. Hans Knobloch, ou de l'orateur des Paysans, Erasmus Gerber. Certains détails descriptifs sont amenés avec une ingénuité qui rehausse l'attrait du récit. C'est ainsi qu'en parlant d'une messe à «Sarbourg» l'historien décoche une petite moquerie aux religieux du lieu «pour la rudesse de leurs cas et faulx tons durs et rigoureux, ensuyvant la prolation et maintien germanicque rude et pesant de nature».

Un des excès commis par les paysans sur lesquels Volcyr insiste à plus d'une reprise est le pillage des églises, et en particulier la destruction des recueils de chants et des livres ecclésiastiques: fait d'autant plus intéressant à noter qu'il semble assez rare dans les documents de l'époque. On brûlait les livres de Luther avec un tel acharnement, que les révoltés se sont livrés à des représailles en pillant, déchirant et semant par les champs les livres des églises et des couvents. Notre historien raconte avec horreur qu'en «la commanderie Sainct-Jehan, ou pied de la montaigne et autre part, on marchoit parmy lesditz livres et volumes dessirez, jusque enmy jambes; qui estoient choses tristes et douloureuses à veoir pour tous vrays amateurs de littérature».

D'après les données de cette histoire il faut assurément se représenter les relations entre la révolte d'Alsace et celles d'Allemagne comme plus suivies qu'on n'a pensé. Nous avons vu comme on se nourrissait de la lecture de Luther, et Volcyr rapporte diverses légendes et discussions qu'on note également en Allemagne à cette époque. De même que Luther en 1523, Volcyr en 1525 rappelle «l'espoventable figure du veau couronné comme ung moyne, qui nasquit au pays de Myce», signe de la colère de Dieu; il aurait mis sans doute autant d'ardeur à l'exploiter contre Luther, que le réformateur avait fait contre le Pape.

L'*Histoire et Recueil* apporte également la preuve que les discussions sur le nom de Luther dont nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer la vogue en Allemagne (11), étaient chose courante en Alsace. De la façon plaisante dont Lutzenburg dérivait le nom Martin de Mars, on peut rapprocher ces lignes de Volcyr; circulant en France à la même époque que le *Catalogus hereticorum,* mais en langue vulgaire, elles sont une indication que même certaines des discussions les plus étranges de la Réforme allemande étaient connues en France. Après avoir raconté la pendaison d'un hérétique à «Wolcsheim», Volyr continue ainsi:

«Davantage, les malheureux hérèses ne cessoient de continuer leurs folles emprinses, crians à haulte voix qu'ilz estoient contens de mourir en la loy du cler et resplendissant Luther, en exposant ledit nom si comme il fût derivé du verbe *luceo,* qui signifie reluyre; mais l'acteur leur respondit que c'estoit abus tout evident, et que ledit nom venoit plus tost de lutum luti, qui vault autant à dire que fange, boue et ordure; veu que ledit Luther est ort et salle à ses ditz et faitz, et ne veult desja l'acteur que ses emulateurs et envieux luy pardonnent, pour autant qu'il ne scauroit entendre autrement, veu que ledit Luther a troublé toute la monarchie de l'universel monde entierement.»

Nous avons cité longuement, parce que Volcyr est une source unique de la vogue dont jouissaient en France quelques thèmes populaires qui se rattachent en premier lieu à Luther, et montrent sous quel jour lui et sa réforme furent connus à l'étranger. Le vigoureux latiniste de 1520, connu des humanistes de Paris, a été pour d'autres milieux, et plus vastes, une figure légendaire de pamphlétaire farouche, inspirateur d'impiétés et d'excès sans nombre.

*
* *

Le hasard a conservé dans une mince plaquette quelques échos assez précis des événements qu'on vient de raconter. «La chanson des Leutheriens», faisant suite à une ballade médiocre sur le même sujet, montre comment on rattachait les «prêches» de Meaux et d'Alençon aux horreurs de Saverne. Il faut se souvenir que ces lourds quatrains faisaient l'office des journaux modernes en remâchant les nouvelles du jour:

... En Lorraine et en Picardie
Gens d'église vouliez piller
Et les eglises exiller
Par toute France et Lombardie.

(11) p. 109.

Dieu par sa puissance infinie
Au duc de Lorraine a permis
De vous avoir sy au bas mis
Que tous avez la vie finie.

Quarante mille en la prarie
Pres Saverne au tour du Rin
Et sept cens cinquante ont pris fin
La ville est pillée et perie.

Soubz une simple courtoisie
Vostre erreur creust jusques à lençon [sic]
Michelot en faisoit leçon
Dieu scet de quelle theologie.

A Meaulx les escardeurs de frise
Avec leur grant provincial
Le bon prophete marcial
I preschent Dieu scait de quel guise. (12)

Le mouvement de Meaux ne manque pas de susciter des satires particulières, d'autant plus âpres que les novateurs de cette ville semblent avoir riposté à leurs adversaires par le ridicule aussi bien qu'en persistant dans leur voie. Au début de l'année 1528, par exemple, on afficha à la cathédrale une fausse Bulle «par laquelle le pape permet et enjoinct de lire, relire et faire lire les livres de Luther (13).» Il y a quelque chose de piquant à de pareilles représailles, à quoi l'on ne trouve rien de pareil en Allemagne à l'époque. Par contre, un des pamphlets catholiques qui ont subsisté n'a rien de très remarquable, ni dans l'idée ni dans la forme. On en connaît un exemplaire sans date intitulé ainsi: *La grande irrision des Lutheriens de Meaux, avec la presumption de deux heretiques bruslez en leur obstination. Et la punition faite à Lagni d'ung garson heretique natif de Meaulx* (14). L'auteur s'est efforcé de donner un cadre artistique à sa matière en contant, non sans habileté, l'occasion d'un songe:

Pour esjouir l'entendement
Ung jour m'allay jouer au champs
Où je eu parfaict entendement
De maint cas, en ouyant les chantz
Des oyselletz tout en marchant.

---

(12) D'après l'exemplaire de la Bibliothèque Colombine, l'auteur de cette chanson s'appelait «Prisciane». Le même exemplaire renferme une traduction en vers français «compilée par ung quidam Courtoys», du *Te Deum de Luther*. Babelon, *214*. 206, ss.

(13) Cité d'après les AN. par Imbart de La Tour, *op cit*. III. 372.

(14) Réimprimé par J. Babelon, *214*. 255, ss.

Parmy la Brie m'en allois,
Allant trouver quelque marchant
Qui me sembloit tres bon gallois,
Avec luy je parlementois
Des faulx et luthericques stilles.
Possible est que en parlant mentois
Interrogant choses subtilles
Contre les escriptures viles
Du Luther comble d'heresie.
En marchant, vis chasteaulx et villes,
Je en vis une en ma fantaisie,
Il me sembla en vision.
Que vis dame Ypocrisie,
Heresie, Abusion,
Blaspheme par irrision
Qui tourmentoient Foy catholicque ...

La véritable vision de «l'Acteur» est pourtant moins grandiose: il voit «grant confusion» de chats qui volent

«A crier meau prenoient estatz
Voulant declarer estre Meaulx
Par dessus Meaulx faisoient maintz saultz
Once ne vis telle resverie.»

Mais le thème n'est guère développé, et la seconde partie du poème, très inférieure à la première, en donne la signification par le récit du martyre de deux luthériens.

Le Chappeau des Lutheriens.

Plus circonstanciée est une satire de sept cents vers intitulée *Le Chappeau des Lutheriens* (15). C'est ce qui a subsisté de plus intéressant parmi cette littérature rude et éphémère née autour du nom de Luther. Pour abattre la doctrine on y relate de façon très réaliste les péchés et les remords du réformateur. C'est évidemment l'œuvre de quelqu'un de bien renseigné sur le cours de la Réforme en Saxe; d'après certains faits qu'il rapporte sur lui-même vers la fin de son poème, il doit avoir été à Wittemberg en personne. Tout défigurés que soient les détails de son récit, on y reconnaît maint fait qu'on n'aurait guère cru mentionné en France avant 1535. Comme date de rédaction l'on peut penser aux environs de 1530; des événements de l'année 1527 tels que le sac de Rome et la campagne des Turcs devant Vienne, sont rapportés comme des souvenirs récents, et les vers suivants:

Considerez puissans et nobles princes,
Depuis dix ans quant maulx sont advenus

(15) Réimprimé par Babelon, *214*. 260, ss.

feraient penser que l'auteur compte à partir de la première agitation luthérienne à Paris, c'est à dire de l'année 1520. Cette impression est d'ailleurs confirmée par l'appel au Roi, visant évidemment le Collège de France qui venait d'être fondé:

«Faitz que ces chiens du nom lutherien
Soyent privez de ton royal colliege.»

Le début du poème explique le sujet et montre en même temps que l'expression n'est pas ici plus châtiée que dans les autres satires du même genre:

«Martin Luther, precurseur d'Antecrist
Salle apostat, grand acteur d'heresie
A faict son cours remply de punaisie
En detestant Marie et Jesuchrist;
Son testament est cy dedans escript.
Lutheriens, ce vous est vitupere,
Plorez devant la mort de vostre pere.»

Mais l'auteur prélude à son récit de la mort et du testament de Luther par des réflexions sur ses débuts, sur le caractère de sa Réforme et sur les suites de la licence effrénée qu'elle a encouragée en tout pays. Il connaît jusqu'aux pourparlers entrepris en 1519 et 1520 pour fermer la bouche à Luther en lui conférant un évêché ou un chapeau de Cardinal; il n'était pas difficile de représenter ces faits comme indiquant le but visé par Luther lui-même:

«Pour parvenir au point que pretendons
Martin Luther le faulsaire hereticque
Fust fort lettré et prescha les pardons
En son pays, et fault bien que entendons
C'est assavoir estre evesque auctenticque
Qu'il pretendoit la rommaïne bouticque,
Puis estre cardinal (16), notez trestous les tons
Luther huyt ans prescha les rogatons.

---

(16) Le reproche se retrouve en français vingt ans plus tard; Le *Deffensoire de la Foy Chrestienne* d'Artus Desiré (1552) renferme ce *Dizain à Luther:*

Pour un chapeau de cardinal
Dont fus à Romme refusé
De ton vent triste et hivernal
Le peuple Dieu as devisé:
Et si mal tu as exposé
La vertu de son Evangile
Qu'aujourdhuy n'y a bourg ne ville
Qui n'en sente, et pour abreger
Mort y est des gens cinq cens mille
Qui sont tombez en grand danger.

De même les relations de Luther avec le prince de Saxe, sa prédication, ses traités de 1520, trouvent place dans cet exposé. Il serait trop long de noter les allusions en détail; deux points surtout sont intéressants. D'abord la façon dont cet écrit sert de complément à celui de Jean Gachy, en ce qu'il met en lumière l'attrait que la nouvelle doctrine exerçait sur les femmes:

«Non seulement les hommes qui en sont,
Mais aussi bien malheureuses femelles
... Les unes sont bibliennes rebelles
Pensans sçavoir plus parfond que Saint Pol...»

Le sens n'est pas toujours clair, mais il semble bien que notre auteur tout comme Gachy a pris connaissance de quelques tentatives faites par des femmes pour traduire Luther en français:

«Son trouble vint aux universitez
Dont on l'a veu grandz controversitez;
Femmes ont prins sur ces escriptz audace
En plusieurs lieux tant d'un que d'autre estat
Et ont fait mettre en vulgaire la trace
Du malheureux...»

Très intéressant aussi est le récit de la pénétration de l'hérésie à Paris et de l'action d'un disciple de Luther, qui semble bien être Lefèvre. Comme l'auteur dit avoir adhéré lui-même à ce milieu, ce sont en quelque sorte ses propres expériences qu'il raconte:

«D'ung cault bastard Luther print aliance
Secrettement qui estoit à Paris
Qui fist des maulx en l'église à outrance
Mettant plusieurs heresies en France
Par son faulx art, lequel moy mesme apris;
Il s'enfouyt, car il eust été prins
De par la court pleine de gens loyaulx
Qui mist au feu plusieurs tissiers de Meaulx.
Hélas! j'estoye alors estudiant
Que ce meschant usoit de ses praticques,
L'église alloit par tout repudiant,
Lisant, parlant, caultement pallyant
Pour attirer plusieurs à ses bouticques;
Femmes et tout apprenoyent ses canticques;
Mist en françoys evangiles, psaultiers
Pour attraper beguines et gaultiers.
Apres qu'il eust translaté l'Escripture,
Il fist prescher paigneurs et eschardeurs,
Femmes aussi, qui est contre nature;
Ung Michelet se mist à l'adventure
Qui dedans Meaulx faisoit du caffardeurs

Il eut appuy du patron des fondeurs,
Qui l'envoya barboullier Normandie,
La ou la foy en aulcuns lieux mandye.»

Est-ce bien de Lefèvre qu'il s'agit ici? La traduction des Ecritures, l'allusion à son disciple Michel d'Arande, rendent la chose presque certaine. Mais on ne s'était pas figuré son activité de réformateur aussi radicale, aussi énergique que la dépeint notre auteur. Le ton du passage ne donne aucun lieu de supposer que les détails sont falsifiés, ce qui n'aurait d'ailleurs pas eu de sens pour des contemporains au courant des événements rapportés.

En ce qui concerne les autres faits ici relatés, ils ne tranchent pas sur la moyenne des légendes qui circulaient à propos de la Réforme luthérienne. L'hérésie est déclarée pernicieuse par le fait qu'elle suscite deux péchés horribles. En premier lieu l'immoralité: «Lutheriens sont tous trouvez lubricques». Ensuite la révolte; on en décrit deux exemples frappants, le carnage autour de Saverne, provoqué par les démarches insensées des paysans, et les désordres de Meaux, qui n'ont été étouffés qu'à force de bûchers et de supplices. Ici encore on est tenté de voir dans ces vers une confirmation du fait historique que nous avons déjà tâché de mettre en lumière (17), à savoir la fuite des Français en Allemagne. Le récit des bûchers de Meaux se poursuit ainsi:

Ung cault bastard craignant pareil tourment
Laissa Paris fuyant soubdainement
Devers Luther pour vivre sous son umbre;
Autres plusieurs craignans semblable encombre
Prindrent les chans non pas sans grant soucy...
Tous ces suppos à leur grant pere et maistre
Dedans Allemaigne ont trouvé loing sejour,
Mais pour tout vray c'est pitié que d'y estre
Car il n'y a abbé, moyne, clerc, prestre,
L'ung plus que l'autre il me fasche du tour,
Et n'y a plus aucun férial jour,
Dieu n'est servy en aucune manière
Dedans Saxonne et toute la liziere.

Les remarques et emportements de ce genre font de ce poème un document intéressant, mais n'en constituent pas le vrai sujet. Le testament et la mort de l'hérétique ont pour prélude une vision où reparaît le ton propre à cette littérature:

Sur ma minuyt que tout est en silence,
Luther estant travaillant en son lict

(17) Voir tout notre IV[e] chapitre.

Ouyt un bruyt de tres haulte excellence
De doulces voix, qui en equivalence
Alloient blasmant son veneneux delict...
Luther estoit ainsi que tout pensif
Et ignoroit s'il dormoit à celle heure.
Lors ung tonnerre esclatant et hatif
Le vint surprendre et ravir son sensif
Tant qu'il ne sceut où estoit sa demeure
Ainsi transi, vit la Vierge qui pleure
Tenant son filz, luy priant respirer
Son jugement de ce Martin Luther...»

Jésus, impitoyable pour l'hérétique, ordonne à Saint Pierre et à Saint Paul de le souffleter. Le premier se sert de sa clef d'or pour frapper, et le récit de la vision se termine par les douleurs du malheureux et les détails d'un immense orage qui a fondu sur toute l'Allemagne. Saisi de remords, Luther se repent de ses erreurs dans une rétractation adressée au Prince de Saxe. Ce document renferme des détails autobiographiques de la plus étrange fantaisie: Luther parle de son père comme docteur, ermite augustinien; lui-même doit avoir étudié à Bâle et à Salzbourg.

La rétractation même n'est qu'un désaveu, point par point, de tous les actes grâce auxquels la doctrine de Luther a été répandue dans le monde, de sa première protestation, de ses écrits contre le Pape, de son mariage. Il supplie le prince de ne plus lire ses livres, mais plutôt les docteurs dont il dit du mal, et il reconnaît avec amertume:

«Que puis le temps que a couru ma doctrine.
L'on n'a esté sans guerre ou sans famine.»

Un des rares passages vivants de ce catalogue d'aveux traite de la polémique avec Henri VIII:

«Redresse toy et lis le roy de Londres
Qui m'est contraire, il luy en est bien pris,
Il et les siens n'ont de moy rien compris,
Dont il seul roy vit en grant pacience
Et à tous roys en amour par science,
Il est aymé, il est craint et obey
Et n'est des siens suspessonné ne hay
Ce que n'avient souvent en Angleterre.»

A part cette boutade décochée à l'adresse des Anglais peu disciplinés — jugement qui, en 1530, n'est pas sans intérêt, — les remords du malheureux hérétique n'ont rien qui doive retenir notre attention. Assez curieuse est pourtant l'inscription finale; le nom de lieu semble bien fictif:

«Fait à Frambolde au lieu de Sainct Pater
En ton abaye. Ainsi signe Luther.

L'acteur cherche à convaincre ses lecteurs du caractère véridique du récit qu'il fait de la mort de Luther, par une description des plus réalistes, qu'il précise encore par quelques détails autobiographiques. Ils ne permettraient guère d'identifier le personnage, mais constituent un élément très intéressant du mélange qu'est ce poème. C'est un tableau d'une vie errante comme l'époque en vit beaucoup; elles nous fourniraient sans doute de précieux éclaircissements sur les échanges d'idées entre France et Allemagne avant 1530.

... rien n'en est trouvé
Plus que vous dy, car present assistoye
Dedans l'abaye où tousjours frequentoye
Depuis quatre ans que sorty de Paris
Lorsque j'euz crainte et grant peur d'estre pris.
De la court qui nous bailla la chasse
A plus de six qui vuydasmes la place.
Incontinent je quicte le parcquet
Et vins ici pour scavoir le cacquet
Dudit Luther, mais veu sa fin maulvaise,
J'ay creu ailleurs et prie Dieu qu'il luy plaise
Non seullement me donner cueur contrit
Mais à tous ceux qui le temps preterit
Ont abusé, prenant l'infame secte
Dudit Luther seducteur faulx prophete.
Repentez vous, pouvres lutheriens,
Ainsi que moy qui ay prins les moyens
Honnestement là ou je suis à Basle
Loing de la court en lieu froit non au hasle
Fait audit lieu le second jour de may,
Par icelluy qui n'est pas sans esmoy. (18)

On le voit, les événements d'intérêt qu'offre ce pamphlet sont très divers; en dépit des vers peu harmonieux, de la fantaisie lourde et de la polémique grossière, il donne l'atmosphère même d'un certain genre de littérature populaire qui eut du succès à l'heure des premières discussions religieuses du XVI[e] siècle. Ce qu'il nous apprend au sujet de la notoriété de Luther en France, si précieux qu'il soit, est encore inférieur au tableau vivant et curieux de la vie errante de l'auteur, vitupérant contre les idées et les milieux dont il fut autrefois l'adepte.

(18) Ce dernier vers a l'air d'être une devise qui servirait à identifier l'auteur.

Les pamphlets de ce genre mettent assez clairement en lumière le fait de la notoriété en quelque sorte personnelle de Luther en France. On le connaît — du moins on le discute et le maudit — en tant que personnalité; il paraît ou plus humain ou plus farouche que son œuvre. Un témoignage intéressant émane du Roi de France lui-même. L'ambassadeur Giovanni Salviati, écrivant à son père Jacopo, le 29 août 1528, lui rapporte une conversation avec François Ier: on rappelait au Roi «que Berquin avait traduit des livres de Luther, et écrit lui-même des ouvrages entachés de ce crime. Mais le roi répondit nettement que Berquin n'avait pas mérité d'être condamné pour avoir traduit l'œuvre de Martin; car c'était avant que Luther fût déclaré hérétique, pour le reste on y verrait et pourvoirait en bonne sorte.» (19)

Faut-il en conclure que le Roi, toute considération politique à part, s'intéressait au «petit moine», et probablement sous l'influence de Berquin, se plaisait à suivre les développements de la querelle courageuse qui avait suscité à Luther des adversaires en tous pays?

On pourrait suivre par tout le XVIe siècle français cette connaissance de Luther lui-même à part ses livres. On s'attache à sa figure, à sa physionomie telle qu'on la rapporte de l'étranger à travers mainte déformation, les uns pour l'exécrer, les autres pour l'encenser. Il est chanté par le poète protestant Eustorg de Beaulieu (20), et il n'y a pas jusqu'aux œuvres littéraires célèbres où l'on ne trouve un écho de cette notoriété.

Pour ne prendre qu'un exemple marquant, le «Rhetulus» du premier dialogue dans le *Cymbalum Mundi* de Des Periers, identifié avec Luther voici longtemps déjà, a quelques-uns des traits les plus accusés du réformateur. C'est une caricature excellente en ce qu'elle isole et grossit l'essentiel du personnage. Ce chercheur avide, qui parcourt l'arène les yeux fichés en terre, à la recherche de la pierre philosophale de la Vérité, impatient de toute interruption, irrité de ce que les autres ne reconnaissent pas pour véritable le morceau qu'il en a retrouvé — voilà bien l'énergie et l'intransigeance qui devaient frapper les contemporains de Luther.

---

(19) Rapporté par R. Rolland, *509*.

(20) Voir la chanson: «C'est a grand tort que maint peuple murmure», réimprimée par Bordier, *239*. I. 105. et les numéros 70 et 123 de la *Chrestienne Resjouissance*, parue en 1546.

Le *Cymbalum* est de 1539, le dernier recueil de Beaulieu de 1546, et dans la deuxième moitié du siècle on ne discernerait plus que très rarement ce timbre qui accuse une connaissance de la personnalité du réformateur. A mesure qu'on s'éloigne de l'époque où abondent les souvenirs personnels de son activité, le théologien et le doctrinaire étouffent la figure passionnée et vivante de la réalité. C'est à peine si quelques biographes et historiens, en compulsant les écrits allemands de Luther, ressentiront encore la fougue et le véritable accent du personnage. Mais pendant un moment cette figure forte et farouche a été remarquée dans la littérature française. Si incolore que soit l'impression que le public a pu en avoir, l'imagination populaire a été saisie par une physionomie qu'elle ignorait, mais dont elle devinait quand même la force.

CHAPITRE XII.

LA SATIRE REFORMEE

Les publications qu'on vient d'examiner ne forment à vrai dire qu'une partie assez spéciale de la littérature satirique de la première Réforme en France. La persécution et l'indifférence y suscitèrent autant qu'en Allemagne des attaques et des ripostes inspirées aussi bien par le sens du ridicule que par la raison. Cette production dut-elle aussi quelque chose à l'étranger? Dans ce chapitre nous aurons à considérer plusieurs ouvrages qui, par le sujet ou par la façon de le traiter, se rattachent à une floraison plus abondante de la littérature satirique outre-Rhin.

La satire recherche assez rarement l'expression ample; elle préfère la feuille-volante, la chanson ou le dialogue. C'est peut-être en des chansons que s'exprime le mieux la verve des réformés français. Quelques-unes sont célèbres: «O Prebstres, prebstres, ouyez vostre chanson», «Paovres papistes retournez vous» (1). Une autre se rattache aux écrits où il est question de Luther, mais elle n'accuse presque aucune connaissance des événements d'Allemagne; l'auteur, prenant Luther comme simple symbole, veut montrer le conflit de deux principes. Le titre de la chanson est comme suit: «Les lamentations du pape, et les pitoyables regretz qu'il faict de ce que les Luthériens le ont si puissamment assailly par les escriptures sainctes: et se chante sur le chant: Ne suis-je pas bien malheureux, ne suis-je etc...» (2). Le Pape interpelle à plusieurs reprises le réformateur:

> ... Respondz à moy Martin Luther
> L'auctorité de sainct Matthieu
> Ou de sainct Paul servant de Dieu
> Contre moy peult elle lucter?
> Je dis que non, ne relucter
> Ne peult à moy
> Je peulx corriger et bouter
> Nouveaulx articles de la foy.»

---

(1) Dans le recueil de Zurich: *Chansons nouvelles demonstrantz plusieurs erreurs et faulsetez...* Bibliogr. *111.*

(2) C'est le neuvième du recueil: *S'ensuyvent plusieurs belles et bonnes chansons...* sd. *Bibliogr. 110.*

Enfin Luther répond:

Mieulx nous vault mourir par tes mains
Que de servir aux bougerons
D'avecques Christ ne bougerons
Et si tu faictz de nous rostz maintz
Toutesfois jamais aux Romains
N'à tous leurs droictz
Ne servirons car inhumains
Et faulx ils sont en tous endroictz.»

Des vers de ce genre la plupart ne se distinguent ni par l'élégance de l'expression ni par la force du sentiment. Il faut aller aux satires en prose pour découvrir l'ironie mordante et âpre dont les réformés français étaient parfois capables. Ici l'on rencontre dès l'abord une composition unique en son genre; elle n'est même pas en langue française. C'est un pamphlet latin contre la Sorbonne, mais écrit hors de France, et qui montre par mainte allusion à son lieu d'origine ce que furent les rapports de la Réforme française avec l'étranger. Elle a eu «dans des milieux intéressés, a-t-on dit, un succès de scandale»; il est indispensable de connaître ce qu'on a pu découvrir de son histoire. (3)

Le Murmau.

Vers la fin de l'année 1523 fut publiée la condamnation prononcée par la Faculté de Théologie de Paris sur les erreurs prêchées à Meaux. Notre pamphlet n'est qu'une glose burlesque de cette condamnation, sous un titre à peu près identique: *Determinatio Facultatis Theologiae Parisiensis super aliquibus propositionibus, certis e locis nuper ad eam delatis, de veneratione sanctorum, de canone missae, deque sustentatione ministrorum altaris, et ceteris quibusdam cum familiari expositione, in qua Hereticorum rationes confutantur.* M.D.XXIIII. L'auteur avoue qu'il écrit en toute hâte, pour ne pas manquer la foire de Francfort; le livre a donc paru au mois d'avril 1524.

Le langage, le genre d'équivoque qui se rencontrent à chaque page, l'art de revêtir des inepties de l'expression la plus sérieuse, mettent ce pamphlet de pair avec les *Epistolae obscurorum virorum* et le *Dialogus novus et mire festivus.* Dès le

(3) Il n'y a pas de littérature sur ce pamphlet, sauf une analyse détaillée, des remarques critiques et des citations dans un article de N. Weiss, *572.*

titre d'une lettre qui forme la première partie du pamphlet, le ton moqueur s'annonce:

«Eximius dominus colendissimus Magister noster Murmau, sacratissime membrane et juris chanaici, i. e. canonici et carnalis doctor insignis, atque ingeniosissimus interpretator libri, qui dicitur esse factus a rege Anglie contra Lutherum, in lingua allemanica mediante 1200 angelotis, de seraphicissimo ordine sancti Francisci, juvenis non illius qui tam pauper erat, ad quendam qualeficatissimum magistrum dominum Harenquatorem juris chanaici, id est canonici verum sanctissimi domini nostri Pape suppositum, salutem et apostolicam benedictionem in eodem domino nostro.»

Ce *Murmau* qui se donne comme auteur du pamphlet, ne peut être que Thomas Murner, le célèbre écrivain strasbourgeois, qui avait en effet traduit en allemand le livre de Henri VIII contre Luther. La lettre dont on vient de lire le titre, ainsi que les annotations faites aux propositions censurées, sont parsemées d'allusions à la vie de Murner et à d'autres personnalités strasbourgeoises. L'auteur affiche une orthodoxie inébranlable, jusqu'à souhaiter que les Epîtres de saint Paul soient brûlées, «car elles nous combattent fortement ou nous font la guerre». Il répudie tout ce qu'écrit Luther, alléguant comme raison: «.....j'induis comme corollaire de la proposition qui condamne la faveur qu'on porte à Luther, que tout ce qu'il fait est exécrable, même son Nouveau Testament et tout ce qu'il a déjà traduit de l'Ancien en allemand, car, du moment qu'il est hérétique, il faut que tout ce qu'il fait soit hérétique et suspect à la foi.» (4)

Ce sont des traits de ce genre qui font la force de ce pamphlet; avant de venir aux annotations même il a quelques pages des plus burlesques, contant la fondation de l'Université de Paris, l'origine païenne de la fête de Sainte-Marie des chandelles et autres récits de ce genre. Prenons comme échantillon du style quelques mots du portrait de maître Godet, troisième doyen de théologie: «... de même que l'esprit saint et la bonté reluisent toujours en tous, de même celui-ci est toujours en ville, de tous les festins magistraux et non magistraux... qui contribuent beaucoup à maintenir l'amour, la bienveillance et la concorde entre tous..... Il est si épris de charité qu'il ira d'un bout de la ville à l'autre pour un repas et est heureux

(4) Ce que je traduis de ce pamphlet est reproduit de l'article déjà cité de M. Weiss, auquel mon analyse est constamment redevable.

lorsqu'ils se font chez lui, pour qu'il puisse jouir des restes, comme le savent bien les bacheliers en théologie.....»

Enfin les dernières lignes du pamphlet fournissent une indication de plus sur le lieu et le moment de la publication: «Dans la ville de Strasbourg où sont les chanoines noirs qui auparavant portaient les sandales de saint François et ne furent pas si sots que beaucoup de chartreux et d'autres moines et nonnes qui s'étranglèrent et se pendirent parce qu'ils ne pouvaient sortir de leur couvent, ce que je dis pour avertir les juges pour qu'ils s'informent exactement, afin d'y mettre bon ordre. Adieu jusqu'à une prochaine fois, etc... Portez vous bien.»

L'origine de ce fougueux pamphlet est mal éclaircie. Le savant qui en a analysé le contenu l'attribue sans hésitation à Farel; en effet, diverses raisons semblent l'indiquer comme auteur. Roussel lui a envoyé de Paris vers la fin de 1523 la *Determinatio*. Des lettres d'Erasme parlent des injures qu'articulent deux pamphlets écrits par Farel, surtout celui qui traite «de Parisiensibus et Pontifice», ce qui semble bien être notre *Murmau*. Et pourtant Lefèvre écrit là-dessus à Farel dans une lettre du 6 juillet 1524, «sans se douter que l'auteur était son correspondant». Coct était-il dans la même ignorance? Il écrit à Farel de Wehr en janvier 1525 comme suit: «Je vous envoye vostre disputation et ung excommuniement de Paris contre Murmar et les Murmariens qui requierent une belle glose. Vous la pourrez bien faire, car n'est pas longue.» (5)

Les doutes qu'inspirèrent ces témoignages sont accrus par l'examen du caractère de l'ouvrage qu'a dû écrire Farel. Les allusions locales qui s'y trouvent sont de nature si particulière qu'il serait impossible que l'auteur ne connût pas la vie intime de Strasbourg au début de l'année 1524. Puisqu'on a ici l'unique fait connu de la pénétration en France du nom, ou renom, de Thomas Murner, il vaut la peine de voir avec quelque détail quelles sont les allusions allemandes du pamphlet. Celles qui concernent la carrière de Murner sont déjà plus que générales; l'auteur connaît sa traduction du livre de Henri VIII, sa *Geuchmatt*, sa querelle avec ses frères franciscains. En outre plusieurs de ses concitoyens apparaissent ici. A deux reprises il est question du célèbre astronome Laurent Fries, et aussi d'un certain maître «Gerbilerius» dans lequel M. Weiss a vu Jerome

(5) Herminjard, *376*. I. 137.

Gebwiler (6), et de sa femme qui dans notre texte est appelée «Gnadfrou». On fait mention encore du «prédicateur de saint Pierre», et de la dame qui avait écrit une défense de Luther contre l'Université de Paris, Regula de Graupach.

On ne sait rien de certain sur les déplacements de Farel au début de l'année 1524; on le suppose alors à Strasbourg ou à Bâle. On ne saurait confirmer ni préciser l'affirmation de son premier biographe, Olivier Perrot, qui parle d'un voyage direct de Meaux à Strasbourg (7). M. Weiss conclut en faveur d'un séjour à Strasbourg uniquement parce qu'Erasme et Oecolampade reconnaissent que Farel a écrit le Murmau.

Admettons tous les faits qui semblent l'indiquer comme auteur: son tempérament fougueux, sa présence attestée à Bâle, l'envoi de la *Determinatio* par Roussel, l'affirmation nette d'Erasme (8). Tout cela n'est pas encore concluant. Qu'est-ce qui aurait amené Farel à incorporer dans un écrit destiné à circuler en France un amas de petits faits sans grand intérêt pour lui et qui devaient en avoir bien moins pour ses lecteurs? Il semble déjà difficile que ces allusions si nombreuses Farel ait pu les recueillir de quelques amis pendant un court séjour. D'autre part on sait l'animosité que lui témoignait Erasme. Il détestait le réformateur au point de ne voir en lui qu'un «homo seditiosus, effreni tum lingua tum calamo». Il n'aurait pas hésité à en croire le premier venu qui lui eût dit que le *Murmau* était de Farel.

---

(6) Je n'ai pas trouvé cette forme latine appliquée à Gebwiler, qu'on appelle d'habitude «Gebwilerus». Faudrait-il penser plutôt à Gerbel («Gerbelius») ennemi acharné de Murner? La forme «gnadfrou» surprend, et ne paraît pas être attesté dans les textes allemands de l'époque. Notre auteur confond-il «gnädige frau» et une expression parallèle à «gnadherr» (= «mit Verlaub, Herr!»). Voir A. Götze, *Frühneuhochdeutsches Glossar*, 2e éd. Bonn, 1920, p. 109, sous «gnad herr». Le sens que notre auteur donne à l'expression n'est pas douteux, puisqu'il ajoute en guise d'explication les mots «generosa domina».

(7) Ce témoignage qui rapporte des entretiens de Farel avec Bucer et Capiton ne pourrait-il pas s'appliquer aussi bien au séjour que Farel a dû faire à Strasbourg en 1526? Voir la citation de la vie manuscrite de Farel à Genève, rapportée par Erichson, *317*. 6, n 2.

(8) «Idem aedidit libellum de Parisiensibus et Pontifice. Quantum illic inficetiarum quantum ineptae virulentiae, quam multi nominatim traducti, et tamen ipse solus non apponit nomen suum.» *315*. n° 1496.

Il serait peut-être plus prudent de penser à une collaboration, ou à une publication surveillée par Farel, mais dûe à la plume d'un strasbourgeois; peut-être de Capiton, ou encore de Nicolas Gerbel, dont on a montré tout récemment l'activité contre Murner dans ce même genre d'écrits. (9)

Peut-être le lieu d'impression pourrait-il aider aussi à identifier l'auteur. M. Weiss a prouvé que le pamphlet fut imprimé aux presses de Jean Petri de Nuremberg, donc expédié de Strasbourg par l'intermédiaire d'Anemond de Coct qui surveillait cette même année-là une autre impression chez Petri. Est-il interdit de penser à Coct comme auteur du *Murmau?* Il connaissait le milieu strasbourgeois mieux que Farel, et sa lettre à Farel citée plus haut n'infirmerait pas cette hypothèse. Mais à quoi bon proposer d'autres noms sans qu'ils aient en leur faveur rien de concluant? Faute de preuves décisives on doit se borner à ne pas admettre pour certain que Farel soit l'auteur du pamphlet.

Le Mandement *et les* Arrêts.

La satire de 1524 paraît être un phénomène aussi isolé qu'important. On ne connaît pas d'autre publication de l'époque, soit en latin soit en français, qui soit aussi riche en allusions étrangères. Mais il existe quelques ouvrages satiriques qui semblent imités sinon traduits d'un original allemand. Dès 1524 il circulait en Allemagne des versions de l'écrit suivant: *Ein New Mandat Jesu Christi, an alle seine getrewe Christen in welchem er uff gebeut, allen so ym in der Tauff geschuldet und geschworn haben, das sye das verloren Schlosz (den Glauben an sein Wort) Dem Teuffel wider abgewinnen sollen. Gezogen usz heyliger schrifft.* L'ouvrage doit sa popularité à ce que la ruse satirique sur laquelle il repose est aussi efficace que simple. Contrecarrer les décrets du Pape, et les ordonnances ecclésiastiques par les principes du vrai Maître, exprimés également en forme d'ordonnances extraordinaires, c'était une idée qui à ses débuts ne devait pas manquer son effet. Prêtées ainsi au Christ, les doctrines nouvelles prenaient une allure bien plus importante que ne pouvait la leur prêter un plaidoyer ordinaire.

---

(9) P. Merker, *448.*

Aussi a-t-on voulu exploiter cet écrit en France. Il en existe encore deux éditions, de 1545 et de 1559, mais on peut se demander si l'ouvrage n'eut pas cours en français avant 1545. Jusqu'à ce qu'il s'en retrouve un exemplaire on ne saurait l'affirmer. Le titre français n'est autre que celui-ci: *Le mandement de Jesus Christ à tous les Chrestiens et fidèles,* ainsi sans la jolie image du château de la foi.

La comparaison des Prologues, du début et de divers passages montre qu'il s'agit bien d'une traduction. On peut penser toutefois que le traducteur a eu soin d'accommoder à son public une énumération telle que la suivante, élément typique du genre: «vous estes couruz jusqu'à present, et alliez en plusieurs voyages, en divers lieux et régions estranges. Les uns à Rome, à sainct Jacques, ou en Hierusalem, les autres à nostre dame d'Auvergne, à nostre dame d'Aix, à nostre dame de Cléry, du Bourg dieu, de Boulogne ou de Chartres, à sainct Main, à sainct Hubert, à sainct Glande, à sainct Fiacre, à sainct Sebastien, finablement à sainct Guillaume de Bourges, et en autres lieux infinitz et innumerables.»

On peut remarquer en dernier lieu que l'adaptateur français a eu soin de corriger la date du Mandat, pour rendre la fiction plus actuelle, de sorte que l'ouvrage se termine ainsi: «Donné à la dextre de Dieu mon Père, l'an de mon incarnation mil v. cens quarante quatre. Ainsi signé Jesus Christ, Filz de Dieu vivant et Sauveur du monde.»

L'édition de 1559 est reliée avec un autre écrit du même genre, *Les Arrests et Ordonnances Royaux de la tressouveraine et supreme Cour du Royaume de Cieux.* Le sous-titre montre qu'il s'agit d'une réplique en règle aux innombrables censures des Ecritures en langue vulgaire; la riposte est pareille à celle de la fausse Bulle de Meaux. Les Arrêts doivent renfermer «non seulement permission, mais aussi expres commandement, de lire, avoir et retenir la saincte Escriture, translatée de Latin en François, avec toutes bonnes et fidèles expositions d'icelle, extraits des Registres des Prophetes, Evangelistes et apostres, jouxte la vérité. Collationnez au vray original.»

On voudrait savoir exactement quel sens attribuer à ces derniers mots, mais comme on ne connaît pas d'ouvrage allemand de ce titre, on doit s'en tenir à la possibilité d'une origine étrangère. L'édition de 1559 est du moins la deuxième

en français, puisque l'ouvrage est censuré dès le *Catalogue* publié par la Faculté de Théologie en 1551. (10)

Les Antithèses.

Ce fut là un thème plus cher encore à la polémique religieuse du XVI[e] siècle. Ces productions semblent avoir joui d'une popularité plus grande en France qu'en Allemagne. Et c'est encore à un mode élémentaire de la satire qu'on a à faire ici; l'idée est des plus naïves: la protestation des novateurs contre le système ecclésiastique établi était si radicale, qu'ils furent amenés dès le début de leur propagande à envisager la Papauté, non seulement comme une tyrannie dans l'Eglise, mais comme le *contraire* du christianisme. De là sont nées la série de publications qui s'efforcent de mettre dans la lumière la plus crue non pas le contraste, mais l'opposition formelle entre les deux forces figurées le plus souvent sous les traits du Pape et du Christ.

Cette production n'est pas sans grossièreté; elle s'élève rarement à un niveau artistique un peu haut, mais elle est caractéristique de la satire que nous étudions. Le sérieux même qui en est la première inspiration donne à quelques-unes des antithèses une allure dramatique et un intérêt humain qui ne restent pas toujours sans effet.

Mais ce n'est pas un effet littéraire du premier chef. En dehors de ce que le sujet avait d'attrayant pour la propagande, ce sont bien les gravures qui ont fait pénétrer ces *Antithèses* dans tous les pays d'Europe. On a constaté le même phénomène dans la diffusion du *Narrenschiff;* ici le but tout populaire de l'ouvrage rendait les gravures encore plus indispensables; c'est grâce à elles que les diverses parties de cette production disparate s'enchaînent, et révèlent leur origine commune. Le texte n'était le plus souvent qu'un accessoire, quelques vers ou de courtes explications en prose servant à éclaircir les images. Malgré la vigueur de quelques-uns de ces morceaux, le genre n'est pas exclusivement, ni même principalement littéraire; dans cette vulgarisation l'image avait plus de pouvoir que la parole imagée.

Avec plus de justesse que pour la plupart des thèmes de la satire religieuse contemporaine, on pourrait faire remonter

(10) v. *D'Argentré,* II. 134, ss.

l'origine des *Antithèses* à Luther (11). Dans ses premiers et foudroyants écrits contre la Papauté, il fut amené, presque à son insu, à mettre en relief le contraste entre le Pape et le Christ. Son goût pour les images, les contrastes, les tableaux, fait qu'il a devancé les *Antithèses* en maint détail. De l'*Appel à la Noblesse* on pourrait citer bien des exemples, dont voici l'un des plus probants: «... Aber nu ist Rom nit anders den des Evangelii und gepets vorachtung und tiesch dienst, das ist zeytlich guts, und reymet sich der Apostel und Bapst regiment zusammen wie Christus und Lucifer, hymel und helle, nacht und tag, und heyst doch Christi vicarius und der Aposteln nachfolger.»

Cette opposition qui ressort de la nature des choses ne lui suffit pas; il la désire formelle et voulue pour que les Chrétiens s'en imprègnent; l'exemple concret qu'il en donne est devenu en effet une des plus goûtées parmi les gravures des Antithèses: «Halt sie gegen ander, Christum und den Bapst, Christus wusch seinen jungern die fusz und trocknet sie, und die jungern wuschen sie yhm noch nie. Der Bapst als hoher den Christus keret das umb, und lesset es ein grosz gnade seinn, yhm seine fusse zukussenn.» (12)

Le réformateur semble avoir devancé non seulement l'idée mais la publication même. Sa part dans la composition du texte de 1521, qui est le point d'origine de cette veine satirique, reste douteuse. On en a longuement discuté: vraisemblablement il n'a rien fait d'autre que surveiller d'assez loin l'impression de l'ouvrage. *Le Passional Christi und Antichristi* est une série de gravures sur bois représentant les diverses manières dont le Pape enseigne ou pratique le contraire de l'Evangile. Sous chaque gravure figure une explication en prose, très courte, prise dans le Nouveau Testament, et en ce qui concerne la Papauté dans les manuels de droit canon. (13)

---

(11) Il ne semble pas qu'il y ait rapport direct avec les *Antechrist* du xv[e] siècle, dont on connaît des versions françaises aussi bien qu'allemandes, voir Brunet, V. 379; Ebert, n° 6728.

(12) C. I. 386, 392. Voir aussi p. 390: «... Er solt schier der widderchrist sein, den die schrifft heyssit Antichrist, geht doch alle sein weszen und furnehmen widder Christum, nur Christus weszen und werck zuvortilgen und vorstoren.»

(13) Le texte, les gravures, et une bibliographie par Kawerau dans W. IX. Réimpression en facsimile dans *Deutsche Drucke älterer Zeit.* II.

L'ouvrage dut son succès avant tout aux gravures de Lucas Cranach. Il faut les voir, l'une en face de l'autre, pour se rendre compte de l'effet qu'elles ont produit. Par leur simplicité même, et la nudité, pour ainsi dire, du contraste qu'elle mettaient sous les yeux, elles ne pouvaient manquer de faire impression. On y voyait, par exemple, à gauche le Christ couronné d'épines, à droite le Pape en ses riches vêtements pontificaux; ou bien Christ lavant les pieds à ses disciples, tandis que le Pape fait baiser les siens; Christ qui guérit des malades, en face du Pape qui fait la guerre; Christ portant la croix, le Pape se faisant porter avec pompe.

Parmi la masse d'imitations qui suivirent, il est difficile d'établir un ordre chronologique ou d'indiquer la voie que tel et tel ouvrage a suivie pour arriver à l'étranger; les indications de date et de lieu sont bien souvent fausses ou insuffisantes. Il suffira de mentionner les textes les plus connus, sans entrer dans le détail de leur origine. Le *Passional* de 1521 a paru en latin quelques années plus tard, légèrement modifié: *Antithesis figurata vitae Christi et Antichristi.* La première imitation étrangère connue est une satire anglaise de 1529. Quelques années après, *Les Faicts de Jesu Christ et du Pape* en prose française, dont il sera question tout à l'heure. En 1546 une traduction allemande de cet écrit; en 1557 à Genève la version latine qui sera à la base de presque toutes les autres dans la seconde moitié du siècle: *Antithesis de praeclaris Christi et indignis Papae facinoribus.* Cet ouvrage eut deux éditions; une traduction française de 1561 est attribuée à François de l'Ancluse. Les bois sinon les vers latins furent repris par Vignon à Genève en 1578 et jusqu'en plein XVII[e] siècle on constate des adaptations.

Ce thème a pénétré en France même par la voie de l'Italie, à en juger d'après le titre d'une publication de Saugrain à Lyon, en 1564: *Vraie et droite conference de la doctrine de Jesus Christ et les Papes, faite en forme d'Antithèse, traduite de l'Italien* (14). La plus originale de toutes ces imitations, et la seule dont nous ayons à nous occuper ici, est en même temps une des premières en date. Le titre exact est celui-ci: *Les Faitz de Jesus Christ et du Pape, par lesquelz chascun pourra facilement cognoistre la grande difference d'entre eulx: nouvellement reveuz, corrigez, et augmentez, selon la verité de la*

(14) *Du Verdier, 405.* I. 481.

saincte Escripture, et des droictz canons, par le lecteur du Saint Palais. En guise de Privilege la page du titre porte les mots: «Cum privilegio apostolico», répétés à la fin, avec une indication fictive du lieu d'impression qui se rencontre sur plusieurs ouvrages hétérodoxes du XVI[e] siècle: «Imprimé à Rome au chasteau sainct Ange.»

On connaît encore quatre exemplaires de cet ouvrage, qui a dû être très répandu. Il ne porte aucune indication de date; la seule indication topique qu'il fournisse est une critique d'un sermon de Quercu Docteur de Paris, ce qui ferait supposer une date pas trop postérieure à 1525, l'année de la mort de Guillaume Duchesne, inquisiteur et curé de Saint-Jean-en-Grève (15). La vogue de l'ouvrage en France est attestée par de nombreuses censures de la Faculté de Théologie de Paris, dès 1542 jusqu'au Catalogue de 1551, et aussi par le fait que l'on en connaît une traduction allemande de 1546, phénomène rare pour l'époque, et qui retiendra notre attention plus loin.

Le texte lui-même trahit assez clairement son origine. Il débute par un quatrain, «Eusebius ad Lectorem», qui se trouve dans l'*Antithesis figurata.* Les gravures sont de Cranach, identiques à celles du *Passional* de 1521, sauf que la cinquième paire a disparu, et que deux autres sont intercalées vers la fin. Les rubriques latines de l'*Antithesis* sont reproduites à côté des gravures. (16)

Les titres français mis au-dessus de chaque figure forment dans leur ensemble un poème, qui semble bien avoir circulé à part: on le trouve à la fin d'une édition non datée de l'*Antithèse de la vraye et fausse Eglise* de Luther. Les premiers couplets montreront qu'ils se bornent à la description des bois de Cranach:

«Jesus fuyoit le royaume terrien
Mais le Pape par force le fait sien
D'espine est couronné Jesus piteusement
Le Pape d'or et pierres, l'est somptueusement.
Jesus à ses disciples a bien lavé les piedz.
Du Pape les pantofles par les Roys sont baisez...»

(15) Sur lui v. Allen *315.* n° 1188. IV. 446 et la note. En plus une note de Clerval, *Registre,* p. 4.

(16) La gravure «lucri hic ardore lubescit» montre encore sur un sac d'argent les mots: «Umb gelt ein sack vol ablasz» avec la traduction française en dessous.

On ne sait pas si les explications en prose de cette version française sont originales. J.-G. Baum, remarquant dans le texte la forme «*Johannes* Hus» (17), s'est demandé s'il n'y avait pas là un indice d'une traduction faite sur le latin ou sur l'allemand. Mais on ne voit aucun texte connu qui ait pu servir d'origine, et la lecture du français laisse l'impression que des parties considérables ont été composées sans modèle. Partout où l'auteur quitte la forme prescrite de son ouvrage, c'est-à-dire la simple opposition des textes, il écrit avec une vigueur et une sincérité qui font de ces pages ce qu'il y a de plus remarquable dans un certain genre de la production littéraire réformée.

On y constate un zèle évangélique plutôt qu'une verve proprement satirique. L'auteur prend ses antithèses au sérieux; il ne fait pas œuvre de raillerie, mais veut donner une exposition rude et franche de ce qui concerne le bien des âmes. Ce n'est pas pour lui un simple passe-temps que de faire ressortir les anomalies de la Papauté. On sent passer à travers son texte le frisson qu'inspire une réalité incompréhensible, mais si actuelle qu'elle effraie.

Dans les premières lignes de l'*Epître* mise en tête de son ouvrage, notre auteur semble avoir conscience qu'il présente au public un genre d'écrits nouveau: «Le grand soleil de Justice nostre Sauveur et Redempteur Jesus est si tresclair et resplendissant qu'il n'y a si aveugle, qu'il ne voye bien la grosse différence entre la clarté du Sauveur, et les grosses tenebres du Pape, entre les apostres et disciples de Jesus, et les prestres, moynes et tous autres de l'estat papistique.» Il se propose donc de mettre en face les uns des autres les faits de Jesus Christ et du Pape «à fin que les consciences craintives (qui ont pensé la Papauté estre de Dieu, et qui ont plus tremblé pour les fulminations des Papes, et plus craint de passer les ordonnances papales que la loy de Dieu) soyent delivrés de ceste tyrannie, et que plainement se retournent au vray Dieu...»

Une différence assez nette entre les développements du début et ceux de la fin du livre ferait penser à un original que notre auteur se serait mis à traduire, et qu'il aurait ensuite abandonné à mesure qu'il arrivait à exprimer plus librement sa pensée. Les premières pages ne sont guère en effet que des

(17) Note manuscrite dans l'exemplaire du Coll. Wilh. à Strasbourg.

citations de l'Evangile et des livres canoniques, dont les références sont toujours soigneusement indiquées. De temps en temps il renforce son texte d'un appel direct aux lecteurs. Ainsi à l'occasion de la gravure «Spinosam Christus»: «Chrestiens je vous prie retournez vous... Christ vous instruict, le Pape vous destruict, Christ vous nourrist, le Pape vous devore... levez vous yeulx et regardez quel change avez faict.» Quelquefois c'est une simple exclamation intercalée: «O povre et miserable monde, seras tu tousjours endormy...?»

Mais la critique devient plus ferme et plus accusée; la gravure «Spernit opes Christus» fournit une occasion, assez mal venue il est vrai, de fulminer contre la surabondance des reliques: «... des clous de Jesus, tout en est plein: des circoncisions à Rome, il y en a, au Puis et en autres lieux: comme si plusieurs fois Jesus avoit esté circoncis, et aussi a force suaires, et le monde est si beste qu'il croit tout, et par tout donne argent.» L'opposition de la Cène et de la Messe donne naissance au premier développement continu et original. Négligeant la satire, on s'attache à exposer par quel moyen «un chascun vray chrestien peult entendre la pure saincte et honnorable et digne institution de la saincte table.»

L'argumentation est menée avec rondeur, comme en témoigne la mention du docteur Duchesne déjà indiquée: ... «Et a rien ne sert ce que de Quercu Docteur de Paris preschoit à Paris en Grefve, que celui qui adore le sacrement doibt dire en soy: Seigneur, si tu es la et que le prestre aye faict son debvoir je adore: autrement non... Je pourroye dire (adorant une pierre) Seigneur je adore si tu es cette pierre...» Le passage se termine sur une description très vivante de la Messe comme d'une sorte de jeu de passe-passe, institué pour mystifier les crédules: «...tous les tours du prestre sont comptez, tant ceulx qui sont du tout ou à la moytié, comme s'il dansoit une basse danse, toutes les mines et inclinations, baisements et croix...»

Personnelle aussi par endroits est la fin de l'ouvrage «l'Epître Proffitable aux Lecteurs», qui débute par l'aveu que le dessein de ces explications était purement évangélique: «mes treschiers freres, vous ay voulu rendre ce livre en françoys à ceste cause seulement que ayez cognoissance du tresdoulx et tresamiable Jesus.» Les mots «rendre en français» ne signifient pas à toute force que le texte a été traduit, mais simplement qu'on a voulu reproduire les gravures en leur adjoignant un texte intelligible en français.

L'Epître Profitable offre un tableau des maux qu'entraîne en tous pays la tyrannie papale. Ce morceau curieux, imprimé en forme de prose, est fait en réalité d'une quarantaïne de petits vers. Sans grande valeur, ils circulaient probablement à part dans le public lors de la composition de notre texte, et comme ils s'appliquaient plus ou moins à son thème l'auteur les y a tout simplement incorporés. Ils méritent d'être cités, du moins en partie, par ce qu'ils ont d'intérêt historique:

«Prenez le Sainct Evangile de Jesus et sa saincte Parolle.
Laissez le puant Pape et son escole.
Car par luy tout est sur terre perdu et gasté
Par luy Allemaigne est troublée
France est desolée
Dannemarche destruicte
Angleterre seduicte
Espaigne mangée
Italie gastée
Hungrie captive
Pollogne chetive
Escosse gourmandée
Boème tormentée
Naples abusée
Grèce separée,
Les mariages faulcement rompus
Moïnes ordement polluz
Nonnains au corps et l'ame perdues,
Et à toute ordure vendues.
Seigneurs abbatus
Ruffiens au dessus
Marchans devorez
Meschans honnorez
Laboureurs escorchez
Oysifz engressez
Fils et filles tollus...»

Il semble que l'auteur se soit laissé entraîner par ce morceau à composer une épître un peu trop longue, car il s'en excuse à la fin:

«J'ai tenu ce propoz et prolongé ceste epistre plus longuement que ne pensoy, mais vous cognoissez assez (o fideles lecteurs) que d'un gouffre on ne peult sortir quand on s'i met.»

Ainsi se termine cet ouvrage bizarre, à nos yeux de mérite inférieur, mais qui semble avoir eu à son heure un succès considérable. Un Alsacien, Johannes Avene de Ruffach, en a donné en 1546 une traduction allemande, non sans retrancher quelques passages, avec dédicace au duc Christophe de Wurtemberg.

Il est rare, nous l'avons dit, de rencontrer parmi les ouvrages qui nous occupent un remaniement qui sera traduit

à son tour dans la langue d'où partait l'inspiration initiale. On ne connaît qu'un autre cas de ce genre, l'exposition de Lefèvre d'Etaples traduite en allemand en 1523. C'est dire que durant les mouvements de réforme en France et en Allemagne il a passé dans les deux sens au moins de maigres échantillons, dont quelques-uns n'ont sans doute pas laissé de trace.

* *

La Vérité cachée. — *Le* Livre des Marchands.

Mais on n'aurait pas une idée juste de la valeur des ouvrages qu'on vient d'examiner, ni de la satire réformée en général, si l'on ne considérait brièvement quelques autres ouvrages français de la première heure, qui tâchaient également de tourner la Papauté en ridicule, mais étaient, autant que l'on sache, d'inspiration indigène. Tel par exemple *La Verité cachée devant cent ans faicte et composée à six personnages,* entretien figuré entre l'Homme (appelé «Aucun» dans le texte), un Ministre, la Verité et l'Avarice. La pièce est écrite sans élégance, tout ce qu'elle peut avoir d'attrait réside dans la naïveté avec laquelle les abus sont signalés; ainsi le Ministre invite «Simonie» à entrer:

... «car en l'église bien pouez
Et vous Avarice les clefs
Aurez tousjours de la maison.»

Il faut se rappeler que des questions alors brûlantes donnaient du mordant à de telles répliques qui nous sembleraient tout inoffensives, par exemple, la question:

«Si ung aveugle te conduisoit
Ne vouldroys tu changer meneur?»

L'auteur sait varier ce ton à l'aide du burlesque le plus ridicule et souvent de vers macaroniques:

«Capitulo prelibatis
Se mon latin n'entendatis
En vostre langue le mettons
Disant, Apportez nous moutons.»

Du même genre sont la *Moralité de la Maladie de Chrestienté* et *La Farce des Théologastres,* pièces de facture hâtive, où perce la même ironie élémentaire, où le déguisement de l'allégorie ne voile guère l'âpreté du débat. Tous ces écrits sont de nature éphémère, et d'envergure assez analogue à celle des pamphlets importés d'Allemagne. A les considérer d'ensemble, on serait tenté de croire la première satire réformée française presque dénuée de mérite littéraire.

Il y a cependant quelques rares exceptions à cette médiocrité. On a déjà parlé d'une traduction de l'allemand, pleine

de verve et d'esprit, le *Dyalogue et merveilleux Parlement...* de 1522. De même nous avons vu que des parties du *Chappeau des Lutheriens* ne sont pas sans un certain souci de la composition. Mais à part ces deux écrits la première Réforme française a produit un chef-d'œuvre satirique. Nous n'avons pas à donner ici l'analyse du *Livre des Marchands* (1533), mais il faut du moins en faire mention parce qu'on ne voit qu'à la lumière de ce pamphlet quels furent le caractère et le rôle des emprunts allemands qu'on vient d'énumérer.

Il n'y a aucune raison de croire à une inspiration étrangère pour le plus célèbre de tous les pamphlets ici considérés. L'auteur pouvait bien trouver chez Luther des indications de son thème. Luther a dit plus d'une fois avec sa vigueur habituelle que l'Eglise romaine n'était qu'un grand marché, et que ses suppôts s'entendaient admirablement à toutes sortes de commerces, jusqu'au trafic des âmes. Mais la verve et l'esprit de ce pamphlet ne semblent rien devoir à l'étranger; c'est une des rares productions littéraires de la Réforme qu'on puisse dire toutes françaises, par le ton comme par la construction. Française à tel point que l'auteur a voulu la rattacher expressément à l'œuvre la plus intimement française de l'époque; c'est ce qu'on voit par le Prologue:

«Le propos dont à présent est question est autant memorable et digne d'estre cogneu, que nul autre de quoy on sceust parler, et si est la matiere de soy tant facile, tant claire et veritable, que de toutes gens bien ayséement sera entendue, voire certes et des petis enfans, soyent à Paris, ou à Lyon, à Venise, ou en Anvers, par tous pays, terres et seigneuries; car force marchans y a en chascun lieu, parquoy la chose en sera plus evidente. Brief, pour le tout dire, en ce livre il n'y a pas une difficulté Sorbonicque. Mais seulement aucuns abuz trop manifestes sont briefvement touchez. Et pourtant qu'il n'y ait si hardy que alencontre viegne murmurer, autrement ex nunc prout ex tunc et econtra, c'est à dire dès maintenant comme alors, peremptoirement il est cité, ad diem nisi, etc., pour comparoir en la presence de la haulte majesté du preux et venerable seigneur Pantagruel, lequel droictement en scaura juger: car autrefois il a sententié merveilleusement au proffit des parties comme il appert en ses Annales et Cronicqs. Dieu à toujours en soit loué. Amen.»

On se demande si la prose aisée et l'humour facile de cette introduction se poursuivent dans l'ouvrage même? Ouvert au hasard, il donnera le plaisir d'une malice, d'une variété de ton

et d'une fertilité d'invention surprenantes. Témoin cette brève esquisse, en elle-même parfaite:

«Viendra au temple quelque paovre sotte (nommez la si vous voulez devotte) attacher une chandelle contre un pilier. Et mon marchand qui la regarde, et d'empoigner, et de souffler, et pour le pris la revendra à un autre, qui au lieu mesme la remettra. Et mon marchant qui fait le guet et d'empoigner et de souffler et à un autre la baillera, qui bien tost la remettra et le marchant d'empoigner et de souffler et sans cesser tout le jour ainsi sera. Parquoy bien tost riche se trouvera: car comme vous voyez sont lui retourné argent et marchandise aussi.»

Nous excuserons-nous à nouveau d'avoir cité si longuement? La production satirique que nous étudions étant peu connue, il fallait en montrer la véritable teneur. Elle n'est pas riche; quelques-uns de ses thèmes les plus fertiles sont empruntés à l'Allemagne; mais en dépit de tout ce qui empêchait en France une floraison satirique comparable à celle de la Réforme allemande, il n'y a pas là que des emprunts. Nous venons de voir qu'une œuvre, indépendante et supérieure, ne paraît aucunement inspirée par l'étranger, et soutiendrait la comparaison avec n'importe quelle autre production de cette époque de littérature vigoureuse et populaire. La connaître c'est être à même d'apprécier à leur juste valeur le rôle historique et le mérite littéraire d'écrits tels que le *Murmau,* les *Antithèses* et le *Mandement.*

CHAPITRE XIII

TEMOIGNAGES ET TRADUCTIONS JUSQU'A 1550

Avant de poursuivre l'analyse des traductions de Luther datées de la première moitié du siècle, il convient de reprendre la chronique des quelques témoignages, fournis par des lettres, dossiers criminels ou édits, qui permettent de se faire une idée de la notoriété de Luther en France. On en a interrompu le récit de façon un peu arbitraire peut-être, à la date de 1524, où la première vague de pénétration semble épuisée, pénétration dont le caractère sera démontré, dans les années qui vont suivre, par les traductions qui circulaient. Cependant à côté de ces traductions certains faits encore montrent à quel point l'on s'occupe de Luther. Comme pour la première période ils sont fragmentaires et laconiques; même en les groupant on est loin de pouvoir se représenter le progrès réel du mouvement luthérien, ou l'approche de l'échec qui s'annonce déjà par l'attitude toujours plus hostile du pouvoir civil.

Pour l'année 1524, il y a un fait curieux qu'on n'a pas remarqué parce qu'il n'est attesté que dans un ouvrage de caractère peu sérieux. Un récit en vers conte comment dans la Suisse romande des religieuses passaient leur temps à traduire Luther en français. C'est le pamphlet de Jean Gachy de Cluses, que nous avons analysé déjà:

Que diray je d'aulcunes dames
Cuydans verité surmonter
Pourtans grand prejudice aux [ames,
Pour leur folie contenter,
Les livres Luther translater
Ont faict en francoys du latin,
Qui prend cop lièvre trop matin.

Dames, dames, prenez aguille,
Filletz quenouille à vos usaiges
Par trop estraindre on pert [l'anguille.
Meslés vous faire vos mes- [naiges
Lessés Luther, et serez saiges;
Et devenés devocieuses,
Femmes sont toujours cu- [rieuses (2).

Or le fait même que ce témoignage se trouve exposé en des termes si piquants au cours d'un récit polémique, ne lui

(1) v. p. 245, ss.
(2) *153.* f. ii.

enlève rien de sa valeur. Gachy n'aurait certainement pas reproché aux religieuses dont il avait la charge d'avoir traduit Luther, si tel n'avait pas été effectivement le cas. Si léger que soit par endroits son ouvrage, une telle constatation ne comporte rien de plaisant; elle devient vide de tout sens dès qu'on n'admet pas la réalité qu'elle rapporte. On se trouve donc en présence de ce fait curieux, que pour se distraire, ou par amour de la matière, des religieuses se sont occupées à traduire Luther en français avant 1525.

Un témoignage d'un tout autre ordre, et qui émane du cœur même de la vie intellectuelle française, est la publication en février 1525 de l'arrêt du Parlement déjà noté, qui ordonnait «de non ensuyvir, alleguer ne soustenir en quelque manière que ce soit la doctrine de Luther, ne aultres doctrines reprouvées» (3). Cette mesure nous remet d'un coup dans l'atmosphère de répression et de propagation clandestine, où il faut replacer par l'imagination presque toutes les phases de la pénétration de Luther en France. De cette propagation l'on a déjà vu les agents et les principaux intermédiaires. Deux noms qui se rencontrent à partir de 1524 sont ceux d'Antoine du Blet, Lyonnais en relations avec Lefèvre d'Etaples, et Michael Bentin, collaborateur de Coct à Bâle.

L'étendue de la pénétration effectuée par de tels esprits et par des imprimeurs étrangers se mesure à la trace que laisse en 1525 l'écrit de Luther contre Carlstadt: *Von den himmlischen Propheten.* C'est une lettre déjà citée de Cornelius Agrippa qui en fait mention; mais qu'il ait pu lire à Lyon cet ouvrage, un des plus exclusivement allemands que Luther ait écrits, et qu'il en demande la suite, ou n'importe quelles autres œuvres du réformateur, voilà déjà la preuve d'une invasion linguistique dont on paraît ne pas avoir soupçonné l'existence.

Que les Français qui se sentaient en sympathie avec la Réforme allemande ont pu se renseigner sur son développement, cela ressort des lettres de l'époque où l'on voit leurs inquiétudes grandissantes devant la possibilité d'un schisme parmi les fauteurs de la doctrine nouvelle. Ils sont parfaitement au courant du différend de Luther avec les sacramentaires, et s'en inquiètent même jusqu'au point de souhaiter des mesures spéciales de conciliation. Pierre Toussain écrit de Bâle à Farel, le 21 septembre 1525, en ces termes (4):

(3) v. Bibliogr. *100.*

(4) Herminjard, 377. I. 161.

«Me doubte que en brefz ne veons une grosse confusion, sy ung chascun veult demouré à son oppinion sans donner lieu à l'Escripture Saincte, selon laquelle devons regler les pensées de nos cueurs et me semble que Luther y doit estre appellé... Regardés si Sathan dort. Cest affere est grant et me semble que les precheurs y sont assez negligens et debvroyent prendre exemple à leurs adversaires. Pour quoi n'envoyent on ou Bucer ou quelque aultre homme scavant vers Luther?»

Il vaut la peine de s'arrêter un instant à un témoignage de ce genre, proféré à une époque où les réformés étaient accusés de tous côtés de n'être que des fauteurs aveugles de Luther. Il y en avait au moins quelques-uns qui n'entendaient pas le suivre plus loin que ne le permettraient leurs idées personnelles. Ce sont probablement plusieurs protestations analogues qui ont amené Bucer à écrire en 1530 la curieuse lettre à Luther où il dépeint le différend au sujet de la Cène comme le grand empêchement à la pleine diffusion de l'Evangile en France (5). Il prédit un avenir si heureux pour la nouvelle doctrine qu'il faut citer l'original.

«Accepimus nuper literas e patribus ex Gallis, qui scribunt admodum feliciter apud se Evangelium gliscere, sed ita cursui eius obstare infelix hoc nostrum dissidium, ut nisi componatus, haud sperent unquam futurum ut Galliae Evangelium publicitus audiant. At si contingeret illud sedari, bona eis spes est brevi fore ut Christus publicium apud ipsos obtineat. Nam Rex a veritate alienus non est, et iam recuperatis liberis, non adeo a Pontifice et Caesare, hac quidem in causa, pendebit. Tum nunquam suo officio deest Christianissima illa heroina Regis soror. Quin et procerum magnus numerus iam veritati accessit. In quadam Normandiae regione adeo multi iam Evangelium profitentur, ut hostes coeperint eam vocare parvam Alemaniam...»

On a dans cette lettre non seulement un tableau très intéressant de la situation de la Réforme française vue par un étranger en 1530, mais un des rares rapports qui soient parvenus à Luther lui-même au sujet des choses françaises. Il n'existe malheureusement pas de documents précisant la mention que fait Bucer du coin de Normandie qui s'est attiré le surnom de la «petite Allemagne», mais les faits ne manquent pas pour montrer comment on craignait la diffusion continue de l'hérésie.

C'est à Meaux qu'elle sévissait le plus fort. D'après les poursuites judiciaires on doit se figurer les écrits de Luther en pleine circulation, non seulement colportés mais, semble-

(5) Herminjard, 377. II. 305.

t-il, réimprimés aussi et traduits. Déjà devant un passage de l'écrit de Briçonnet de 1523 qui disait que «le peuple, amoureux qu'il est des nouveautés et de la licence, et séduit par la vivacité de son style, pourrait se laisser prendre à cette liberté imaginaire et fallacieuse qu'il prêche», M. Herminjard s'est demandé s'il n'y avait pas là une indication nette qu'il existait déjà des traductions françaises. Pour l'année 1525 le «Bourgeois de Paris» rapporte un cas précis (6):

«La veille de Noel, un jeune filz de la ville de Meaux fist amende honorable... et furent bruslez devant luy aucuns livres qu'il avoit translaté de latin en françois, tenant le party dudict Luther, lesquels il leust mot à mot en declarant qu'ilz estoient faulx et damnables.»

Ce «jeune fils» est-il le même que celui auquel les Archives Nationales, pour la même année, donnent le nom de «Bertrand Coquelet, marchant demeurant à Maulx»? On l'avait arrêté avec d'autres «qui soustiennent et publient les nouvelles doctrines et hérésies de Luther et autres ses sequens».

Le danger ne disparaît pas du fait de quelques arrestations. De nouveau en 1530 il fut ordonné «que nulz ne eussent à imprimer les livres de Luther ne autres sauf le monstrer à gens sur ce deleguez». A Paris, c'est surtout après l'affaire des Placards qu'on voit, par les représailles, le flot de pénétration qu'il s'agissait d'interrompre. Le 10 novembre 1534, il y eut sept exécutions, dont l'une était d'un «imprimeur de la Rue Saint-Jacques, qui avoit imprimé et vendu des livres de Luther». Le lendemain fut brûlé un libraire «qui relioit et vendoit livres de Luther.» (7)

En province et dans les autres pays de langue française on peut soupçonner une action analogue. En rapportant les «Estatuts» de Meudon «contre les oppinions de Martin Leuter», le dernier historien du Pays de Vaud a pu écrire qu'il «est permis d'inférer que certains écrits de Luther... avaient commencé à se répandre dans le pays, et cela très probablement déjà traduits en français; ils y avaient même trouvé quelque écho, puisqu'on estimait nécessaire de sévir contre ceux qui parlaient de lui favorablement et se permettaient de «maintenir» (soutenir) quelques-unes de ses opinions et allegations (8).»

---

(6) Ed. Bourrilly, *245*. 232, s.

(7) Ed. Bourrilly, p. 379. Mme Despierre, *295*, veut voir dans l'imprimeur habitant la rue Saint-Jacques Simon Dubois.

(8) H. Vuilleumier, *562*. 27.

D'après ce jugement, les plaintes de Jean Gachy seraient plus fondées que jamais.

En Franche-Comté, le même danger se constate. Dès 1527 on avait dû publier à Dôle un mandement impérial «defensif touchant les luthériens», qui interdisait «de tenir propos et parolles de misérable et damné Martin Luther et de sa détestée et abominable secte Luthérienne, de ses adhérans et actes en dépendans... de porter livres compilés et parlans de lad, secte, et de lire iceulx». Cette ordonnance fut renouvelée deux fois, en 1537 et en 1550. (9)

On ne connaît guère la portée de ce mouvement luthérien que d'après de semblables mesures de défense, prises par les autorités locales; il est donc impossible d'en donner une chronologie tant soit peu exacte. La persécution est un indice, non pas de la pénétration elle-même, mais de son développement jusqu'au point où elle ne peut plus rester secrète; c'est-à-dire la preuve d'une activité datant déjà de quelque temps, d'une propagande qui a déjà fait son chemin.

«*Luthérien*».

Un autre fait qui rend difficile la connaissance exacte des événements, c'est le sens élastique qu'on prête au terme «luthérien». Il n'est guère besoin d'y insister, on ne saurait voir dans cet emploi un indice de la présence des livres de Luther, un écho de ses idées personnelles. Par ses ouvrages et par ses actes il avait donné une vive impulsion à quelques idées qui circulaient déjà: elles furent inévitablement baptisées de son nom, et sous les diverses formes où il apparaît, le terme a la plupart du temps le sens très général d'adhésion à des doctrines contraires à la discipline de l'Eglise. L'*Histoire Ecclésiastique* de 1580 l'indique, avant que le mot «huguenot» vînt en usage on appelait communément les réfugiés «luthériens ou christaudins»(10). On ne manquait pas d'ailleurs de critiquer la justesse de l'appellation. Presque tous les écrivains réformés de la première heure protestent qu'ils ne dépendent pas uniquement de Luther. Le grand défenseur de la tradition, maître Noël Beda, écrivait dans un ouvrage de 1526 contre Erasme et Lefèvre que «si la secte des malheureux luthériens eût pris comme il convenait le nom de son propre chef, je ne sais si on l'eût appelé luthérienne du nom de Luther ou fabrisienne

(9) L. Febvre, *329*. 173.
(10) *378*. I. 284.

du nom de Faber» (11). Arnold Fabrice dans une lettre de 1535 faisait semblable rectification en parlant des «hommes de la secte zwinglienne ou écolampadienne appelés vulgairement luthériens» (12). Mais en général on n'était pas aussi précis et l'on n'hésitait pas à accoler le nom de «luthérien», «luthériste», «Lutherrie», ou «luthererie» — les formes se multiplient — à tout personnage ou toute opinion révolutionnaire. Brantôme, écrivant au sujet d'une dame de la Cour de Renée de Ferrare, qu'elle «sentoit fort de Luther, qui voguait pour lors» ne faisait que suivre cette habitude très répandue, de faire du nom des réformateurs un cliché pour couvrir n'importe quelles vues hardies. On ne saurait donc tirer de conclusions précises des arrêts et des proclamations contre «la secte luthérienne».

Il est curieux toutefois de remarquer que dans un édit publié à Toulouse en 1538 on prend la peine d'expliquer le terme pour mieux attaquer la chose. Le document est dirigé contre «certaines heresies et erreurs que l'on nomme communément l'erreur et heresie luthérienne, pour ce que ung nommé Martin Luther en a donné cause et commencement et que avec luy ou après luy se sont adherez autres gens d'esperit diabolique, et faict et compousé aucuns livres mauditz, dampnez et anatematizés»(13). Une telle précision est rare dans les registres judiciaires du xvi[e] siècle, mais elle s'appliquerait à la grande majorité des cas dits luthériens; là où il n'y a pas d'origine précise indiquée, il serait imprudent de conclure à un rapport immédiat avec l'étranger.

On relève cependant pour les années 1530 à 1550 quelques faits révélateurs de la notoriété de Luther, et qui peuvent servir de fond de tableau à l'étude des traductions françaises de ses œuvres qui datent de cette époque. De portée générale d'abord est le petit livre en vente dès 1533 avec le texte français de la Bulle papale contre l'hérésie en France, sous le titre de «bulle decernée à la requeste du Roi, pour extirper l'hérésie luthérienne et autres sectes pullulans en ce royaume.» (14)

Au début de la même année maître Beda rapporte en Sorbonne le contenu d'un livre composé de deux traités d'éducation, la *Christiana studiose juventutis institutio* de Christophe

---

(11) Cité par O. Douen, *Bull.* XLI (1892), 72, et E. Doumergue, *303.* I, 78, n.

(12) Herminjard, *376.* III, 252.

(13) Rapporté par N. Weiss dans *Bull.* XXXVIII.

(14) *480.* n° 2049.

Hegendorph, et la *De disciplina et institutione puerorum parenesis* d'Otto Brunfels. A cause de sa provenance allemande et de ses origines hérétiques le livre est condamné par la Faculté: «cum in Germania a predictis Christophoro et Otone, perfidie Lutherane sectatoribus et defensoribus, compositus fuerit, et erronea multa ac schismatica continent, secteque hujusmodi Lutherane impie faveat, est a catholicis omnibus abjiciendus et omnino supprimendus.» (15)

Quatre ans plus tard, en 1537, la publication du *Cymbalum Mundi* provoque chez le libraire Jean Morin une perquisition dont les résultats se trouvent dans un Registre du Parlement du 7 mars. On découvre dans la boutique de Morin «plusieurs fols et erronés livres... venant d'Allemagne». On se demande si parmi les écrits de ce ballot étranger se trouvaient les quatre livrets dont parle le même inquisiteur, Pierre Lizet, dans une lettre de 1538, comme ayant été vendus par Morin à un certain Jean de la Garde et brûlés avec lui, «les plus blasphèmes, hérétiques, et scandaleux que l'on scauroit point dire, et contre le saint sacrement de l'autel et toute la doctrine catholique». Le Registre de la perquisition de 1537 contient en plus un avis intéressant de Lizet; il est rapporté avoir dit «que aucuns théologiens l'avoient averti qu'il y avoit de présent en ceste ville plusieurs imprimeurs et libraires étrangers, qui ne vendoient sinon livres parmi lesquels y avoit beaucoup d'erreurs.» (36)

On voudrait des précisions sur tous ces faits, mais il est évident que la quantité de livres hétérodoxes imprimés ou colportés à Paris vers 1540 a sérieusement inquiété les pouvoirs publics. La preuve de leur effroi devant cette pénétration sinueuse ressort d'un édit de 1542, qui proteste contre les abus commis par les imprimeurs. La protestation, qui ne manque pas de force, est dirigée contre un état de choses dans lequel la littérature que nous étudions était certainement un facteur important. Il vaut donc la peine d'en citer l'essentiel. On le verra, c'est en quelque sorte une réplique officielle à toute cette production anonyme des Dubois et des Lempereur, dont on a déjà étudié des exemples.

«La Cour duement avertie qu'au moyen de ce que plusieurs imprimeurs qui ne sont maistres en l'imprimerie demeurans

(15) Delisle, *293*. f° 258.
(16) Voir A. *Cartier, 264*.

en lieux destournez et esgarez de cette ville de Paris, impriment secretement et occultement plusieurs livres erronez, blasphèmes et heretiques en la foy et religion Chrestienne, lesquels aussi occultement sont vendus et distribuez à plusieurs personnages estans de la secte hérétique; et aussi que l'on apporte en ceste ville plusieurs livres imprimez en Allemagne, Lyon et ailleurs contenant doctrines erronées et blasphemes contre la foy catholique dont la semence de la pestiferée secte, damné et reprouvée hérésie et autres hérétiques pullulent grandement latément et occultement en ce royaume et pourroit faire plus avant s'il n'y esté obvié promptement,» publie par ce présent document des «deffenses à tous Imprimeurs librairies (*sic*) et vendeurs et porteurs de livres d'en vendre et distribuer doresnavant s'ils n'ont la marque d'un Maître Imprimeur public de cette ville et en quel lieu il a esté imprimé, le semblable pour tout le ressort.» (17)

En effet, du point de vue officiel on n'exagérait guère le danger. Les livres étrangers paraissent avoir eu une diffusion bien plus large que les faits connus n'en donneraient l'idée. Autrement un fait tel que le suivant ne saurait s'expliquer. En 1538 un Allemand de la Saxe, Basilius Monner, avait voyagé en France. Rentré à Wittemberg et interrogé par Luther au sujet des choses françaises, il constate que partout on lisait le traité du réformateur sur les vœux monastiques (en circulation depuis seize ans déjà), et avec un tel intérêt qu'on avait voulu le discuter avec lui. Exemple curieux d'un fait éloquent qui n'a été recueilli que tout à fait par hasard. (18)

Le jeune Monner ne fut pas à coup sûr le seul à faire le voyage de France durant ces années troublées. André Mélanchthon, neveu du réformateur, s'y trouve également en 1541, à Tonneins dans l'Agenais, où il «tenoit les escoles et preschoit». Arrêté et jeté en prison par l'Evêque d'Agen, il voit intervenir en sa faveur la Reine de Navarre et, après quelques mois de captivité à Bordeaux et ailleurs, paraît avoir été mis en liberté. Les renseignements font défaut sur son activité, mais on peut se la figurer sans beaucoup d'invraisemblance. Florimond de Rémond dit nettement qu'il «vint annoncer la doctrine de son parent» et s'il ne s'est pas mis de façon délibérée

(17) Manuscrit n° 486 de la BPF, copie d'extraits d'un recueil criminel tiré des Registres du Parlement de Paris.

(18) Le fait rapporté dans W. VIII, 569. Monner était venu en France bien avant cette date. On le trouve à Bourges dès 1533. Voir *Bull.* LXXVI, 131.

à répandre des livres proscrits, il n'a sûrement pas été sans faire connaître quelque chose de la production littéraire de la Réforme allemande (19).

Dans l'année même de l'édit qu'on vient de citer, se place une condamnation qui en est une illustration frappante. Sont censurés par la Faculté de Théologie deux livres reliés ensemble: *La Fontaine de Vie* et *L'Introduction pour les Enfans*, manuels de piété dont on connaît encore des exemplaires. Or le second est réprouvé pour la raison expresse qu'on y trouve vers la fin «quaedam Lutheri confessio» (20). Bien qu'un examen du livre n'ait permis d'établir aucun passage comme emprunt direct fait à Luther, il est intéressant de noter que la censure de 1542 a été bravée, et qu'un imprimeur parisien, Estienne Coveillier, a réimprimé l'*Introduction* quelques années après.

Les «Catalogues»

Une conséquence nécessaire d'une campagne de répression comme la menaient le Parlement et la Sorbonne fut l'établissement d'un Index de livres proscrits. La première édition officielle de ce document date de 1544 (21); il fut amplifié et corrigé sept ans plus tard, en 1551. A comparer les deux *Catalogues*, comme ils s'appelaient, on constate le fait curieux que le second renferme plus d'une trentaine de titres qui sont de Luther, et le premier deux seulement. Une notice de ces titres achèvera en quelque sorte le récit de ce qu'il est possible de savoir encore sur la diffusion des écrits de Luther en France avant 1550.

Parmi les soixante-cinq titres du Catalogue de 1544 une bonne partie sont en français. Ce sont pour la plupart des pamphlets, des écrits satiriques ou pieux, recueils de chansons ou expositions des Ecritures. On y remarque déjà un ouvrage de Calvin, à savoir l'Epître «demontrant comment Nostre Seigneur Jesus Christ est la fin de la Loy» et côte à côte avec d'autres du même genre les «*Grandes Annales très véritables des Gestes merveilleux du Grand Gargantua et Pantagruel Roy*

(19) v. *378*. I, 42.

(20) *D'Argentré*, II. 232.

(21) Mis par *D'Argentré* (II. 134) à la date du 2 mars 1543, corrigée par N. Weiss (*Bull.* XXXIV) au 13 août 1544.

des Dipsodes». De Luther il y a, outre l'*Exposition de l'histoire des Dix Lépreux,* dont il sera question tout à l'heure, le seul opuscule *Simplex et amplissimus modus orandi,* qui devait être de pénétration assez récente. Ecrit en 1535 comme épître à un ami qui était coiffeur, sous le titre de *Eine einfältige weise zu beten,* une traduction latine en fut éditée à Wittemberg deux ans plus tard.

Il semble presque que ce premier catalogue n'ait pas prétendu être complet et ne se soit attaché qu'à signaler des écrits récents, ou ceux qui étaient alors les plus répandus. Celui de 1551 au contraire est, selon toute apparence, un relevé exact de l'ensemble de la littérature réformée qui circulait en France. Les œuvres y sont rangées autant que possible sous les noms des auteurs, mais les plus intéressantes se trouvent au titre «auteurs incertains». De Luther on trouve en latin presque tous les livres dont nous avons déjà signalé la trace en France par éditions clandestines ou par condamnations de la Sorbonne et du Parlement. Ainsi la *Captivité Babylonienne, l'Abrogation de la Messe,* les Expositions du *Pater* et du *Magnificat,* les Raisons qui l'ont amené à brûler les Décrétales, l'*Usage et Efficace de la Messe,* les traités des Clefs et des Anges. Surtout des *Commentaires* bibliques, sur la Genèse, le Deutéronome, les Psaumes, l'Ecclésiaste, le Cantique de Salomon, Daniel, et l'Epître aux Galates. Il est à remarquer que la «Préface de l'Epître» aux Romains forme un titre à part. La polémique des premières années n'est pas encore oubliée; notre liste signale la réponse à Priérias et les *resolutiones disputationum de virtute indulgentiarum* adressées à Léon X. Les sermons non plus; à part ceux sur la pénitence, les indulgences et l'excommunication, signalés séparément, il y en a trois recueils, dont l'un renferme des sermons sur le Baptême, l'autre les dix prédications faites à Wittemberg en 1521, et enfin une édition de 1543 d'un manuel paru d'abord à Wittemberg quatorze ans plutôt, l'*Enchiridion piarum precationum cum passionali* qui avait donné, outre plusieurs sermons, la première version latine du *Petit Catéchisme.*

Les titres des livres sont dans la plupart des cas exactement rapportés, mais sans indication du lieu d'impression. Les deux seuls qui portent cette indication sont sortis de l'officine de Pierre Brubach à Francfort. Le fait a son importance comme indice de la fréquentation des foires de cette ville par les libraires français. Parmi les autres ouvrages qu'on eût le plus

souhaité voir munis d'une indication quelconque, figure une traduction du *Grand Catéchisme* qui mérite d'être signalée: *Catechismus major D. M. L. per pias quaestiones pro Christiana juventute breviter et ordine explicatus. Autore Joanne Spangenbergo Herdessiano, apud Neothusianos verbi ministro.* L'édition de Weimar ne connaît que deux traductions latines de ce catéchisme, parues en 1529, l'une de Lonicer à Marbourg, l'autre d'Obsopoeus à Haguenau. Celle du Catalogue serait-elle une réédition de la seconde, parue à Haguenau en 1536?

Un dernier titre qu'il ne paraît plus possible d'éclaircir est le suivant: *Liber continens rationes Lutheri, quibus omnes Christianos esse Sacerdotes molitur suadere.* On se rappelle, Berquin avait traduit le même livret, mais il ne se trouve signalé nulle part ailleurs. Est-ce peut-être la première partie de *l'Appel à la Noblesse allemande*, l'attaque de la première «muraille» des Romanistes, où en effet Luther entreprend de prouver que tout chrétien fait partie de l'état spirituel, qu'il n'y a pas, en dernier ressort, de laïques? Il se peut que Berquin lui-même ait fait cet extrait, ou qu'on l'ait publié à Paris avec le petit traité *Quare Pape...* en 1521. Traitant d'un principe considéré dès l'avènement de Luther comme une des marques caractéristiques de sa doctrine, il a probablement paru très tôt. Il est de toute façon remarquable qu'il en existe deux mentions précises à vingt années de distance.

La partie du Catalogue consacrée aux livres français ne contient que deux numéros, l'*Antithèse de la vraye et faulse Eglise,* traduction qu'il y aura lieu d'examiner plus loin, et l'écrit suivant: *Miroir de consolation pour ceulx qui sont travaillez et chargez.* Le Parlement l'avait censuré dès 1547, et M. Nathanaël Weiss s'est demandé si c'est une nouvelle édition de la *Consolation chrestienne* imprimée par Dubois vers 1530. M. Théophile Dufour affirme l'identité, en signalant une édition datée de 1545, et en plaçant la date de publication originale deux ans plus tôt. Le bibliographe Du Verdier l'affirme également, mais il est probable qu'il n'a fait que copier d'Argentré, et comme on ne connaît plus d'exemplaires du livre, il paraît impossible de vérifier l'attribution. Se fier à la seule donnée de d'Argentré ne suffirait guère, car il est souvent en défaut, sur les faits aussi bien que les dates. Dans ce cas cependant, l'attribution paraît presque certaine: dans une traduction remaniée de la *Consolation* datée de 1552 on lit au dessous du titre «Le tout de nouveau traduit pour la consolation de tous ceux qui

sont chargez et travaillez», ce qui semble une allusion directe à l'opuscule de 1543. Il y aura lieu de revenir sur la question à propos de l'édition de 1552.

D'après ce qu'on sait des premières traductions françaises de Luther, on pensera bien que c'est parmi les ouvrages anonymes du Catalogue qu'il faut les chercher. Quelques-unes en effet s'y trouvent. D'abord une *Consolation chretienne* qui est très probablement celle de Dubois, ensuite les *Quatre Instructions fidelles pour les simples et les rudes,* et l'*Exposition sur les paroles de Jesus Christ: Faites-vous des amis des richesses de l'iniquité.* A voir quelques-unes des autres, on se demande si ce ne sont pas aussi des remaniements de traductions de la première heure. Tel un écrit daté de 1545: *Des vœux monastiques et si en les rompant on offense Dieu,* ou encore une *Exposition sur le Cantique virginal, Magnificat, lequel nous apprend la manière de bien louer et remercier Dieu de ses graces, Agen.* 1546, *par A. Villotte.*

Bon nombre des ouvrages de cette partie ne sont pas identifiés. Il est probable que par *Les Saints Evangiles de Jesus Christ et au commencement une Epistre exhortatoire, qui sent la doctrine de Luther,* il faut entendre la première partie de la traduction du Nouveau Testament par Lefèvre d'Etaples, parue chez Simon de Colines en 1523. Mais on voudrait être en état d'éclairer le titre que voici: *Heures de Paris, petites, qui entre autres choses contiennent une confession Luthérienne, sans calendrier, ni Vigiles des Trépassés.* On voit par cet exemple et quelques autres comment dans cette littérature religieuse l'ancien et le nouveau style se croisent et s'enchevêtrent, quelquefois avec l'intention de déguiser la nouveauté. Les manuels de la vieille piété catholique tels que les Heures, ou l'exposition du Magnificat, sont remaniés de façon à contenir la parole de Luther.

Une étude détaillée de ces Catalogues est encore à faire. Elle montrerait au moins deux choses: d'abord, combien il serait faux de n'attribuer à de petits écrits insignifiants de ce genre qu'une influence faible et passagère. Parmi les exemples cités tout à l'heure on en a noté qui sont signalés comme dangereux presque trente ans après leur apparition. En second lieu il est évident, même après un examen aussi rapide que celui-ci, que toute une portion de cette littérature est maintenant perdue, et qu'il est donc bien difficile de conclure à une

influence étendue d'origine étrangère, quand on ne connaît que des restes de la production qui a dû en témoigner.

Que l'on considère, par exemple, quelques titres d'opuscules dont la popularité a dû amener alors l'extermination. On trouve dans le second Catalogue «*L'Oraison dominicale*, etc., monstrant la manière de soy confesser, pour laquelle specialement à este condamné», la *Demontrance des abus de l'Eglise, des constitutions humaines, de l'Eglise de Dieu et de l'Antechrist* ou encore un *Livre très utile de la parfaite subjection des Chrestiens, et ensemble de la sacrée franchise qu'ils ont au Saint Esprit.* De tels ouvrages exigent une mention dans cette étude, non pas seulement parce qu'ils ont pu être traduits des écrits de Luther, mais parce qu'on ne saurait prononcer définitivement sur sa notoriété en France sans connaître le rapport qu'ils avaient avec les ouvrages où Luther avait traité, sur un mode également populaire, les mêmes sujets. (22)

Genève et Luther.

De ces indications extérieures on passe naturellement à l'examen de ce qui s'est édité de Luther en langue française avant 1550. Il y a peut-être quelque prétention à faire une distinction entre les traductions avant et après l'année 1532. Non seulement celles qu'on a considérées déjà sont toujours lues, quelquefois rééditées, mais la lacune qui se constate entre 1530 et 1539 a été probablement comblée par autre chose que les quelques extraits du *Livre de Vraye et Parfaite Oraison de* 1534. Il ne faut pas l'oublier, le mouvement dont on s'occupe ici ne peut plus être reconstitué dans son ensemble et, par cela même, présente entre ses diverses parties des lacunes et des différences qu'il n'a peut-être pas connues dans son évolution réelle.

---

(22) On pourrait dresser une liste de ces publications problématiques, pour lesquelles on n'ose pas, sans les avoir vues, proposer un lieu d'origine certain. Outre celles du *Catalogue* de 1551, nous nous bornons à signaler la suivante qui faisait autrefois partie de la collection Gaignat-La Vallière: *Exhortation sur ces sainctes paroles de nostre Seigneur Jesu, Retournez vous et croyez à l'évangile; Prinse sur la saincte escripture en laquelle est déclairé l'efficace de l'evangile, c'est le gran bien qui advient à l'homme: et comment et à quelle fin on doibt faire les bonnes œuvres. Et la subjection et obeyssance qu'on doibt rendre aux seigneurs, rendant à ung chascun ce que luy appartient,* v. Brunet. III. 1367.

Telles qu'elles ont été retrouvées cependant, les traductions se divisent assez nettement en deux groupes. Par leur caractère d'abord. Ce ne sont plus des extraits et de petits écrits mis en français à la hâte pour être immédiatement colportés, mais plutôt des traductions de plus longue haleine, faites après réflexion et non point parce qu'elles se trouvaient sous la main du traducteur. Elles sont l'œuvre de gens qui, possédant déjà une littérature de polémique et d'édification, ne se mettront à traduire que des ouvrages d'un mérite particulier. Elles ont enfin le caractère des grandes traductions de la seconde moitié du siècle, très rapprochées par la date puisque celles-ci ont été faites pour la plupart entre 1550 et 1560; c'est de la prose sérieuse, ce sont des traités ou des commentaires qui, d'après le contenu ou la manière de dire les choses, paraissaient manquer à la production française de l'époque.

Cette différence de caractère se marque et s'explique en partie par le lieu d'origine. Ce n'est plus un imprimeur anversois ou un protestant d'Alençon qui les édite en quelque sorte sous le manteau, mais un imprimeur de Genève, attitré et respecté. Car c'est Genève qui, à partir de 1535, remplace les trois points de contact qui ont rendu de si généreux services à la première Réforme française. Non que les imprimeurs d'Anvers, Bâle et Strasbourg cessent de travailler au profit des étrangers, ni que les réfugiés français n'y trouvent plus l'hospitalité. Mais plutôt Genève semble concentrer en elle-même toutes les forces de la propagande protestante. De là sortent les pasteurs qui évangélisent toutes les régions de la France. Là se forge la nouvelle théologie, là se préparent les instruments de la polémique qui traversera la France pendant plus d'une cinquantaine d'années. On aurait tort de considérer cette ville simplement comme le centre de la Réforme suisse, où quelques protestants français de génie ont trouvé un asile. Les adversaires, les historiens de l'époque, ne se sont pas mépris en y voyant le quartier général de l'hérésie française.

Son rôle glorieux n'a plus besoin d'être décrit après les travaux récents et détaillés qu'on lui a consacrés. Mais sa réelle importance pour un travail comme celui-ci n'a jamais, semble-t-il, été indiquée. Et pourtant il n'y a rien de très extraordinaire à ce que, Genève étant devenue le centre de la propagande réformée française, le courant d'influence protestante parti d'Allemagne soit passé par elle plutôt que par les points de contact précédents.

La difficulté dérivait de ce que la science n'accordait aucun rôle, quel qu'il fût, à la Réforme allemande en France dans la seconde moitié du siècle. L'éclat et la force de l'activité de Calvin étaient tels, qu'il n'y avait plus de place pour des influences de collaboration. On voit bien ce qu'il y a de vérité dans cette façon de poser la question. On ne saurait méconnaître que la grande source d'inspiration protestante française venue dans les premières années de la Réforme de Luther et d'Allemagne, dérive, à partir de l'édition française de l'*Institution* en 1541, de Genève et des réformateurs suisses et français qui s'y trouvent groupés. Il était commode en effet de faire la distinction aussi nette que possible.

Mais ce ne serait pas rendre justice aux réformateurs de Genève eux-mêmes que de négliger de noter à quel point ils se sont tenus en rapport avec la littérature allemande, et ce qu'ils en ont utilisé pour l'accomplissement de leur dessein d'évangéliser la France. C'est grâce à leurs efforts de traduction et d'adaptation que des lecteurs français ont pu lire plusieurs œuvres de Luther dans leur propre langue. Et ce n'est pas tout. Leur attention s'est portée sur toutes les formes de la littérature protestante allemande; il y aura lieu plus loin de noter des satires, des œuvres d'histoire, des pièces dramatiques, prises de l'allemand et traduites à Genève. C'est en lisant les Registres du Conseil qu'on a vraiment l'impression d'une œuvre continue de vulgarisation et de propagande. En parcourant cette longue suite d'articles presque journaliers de livres soumis aux pasteurs pour jugement, refusés ou acceptés, on se rend compte, mieux que par le relevé des titres dans une bibliographie, de tout ce qu'eut de conscient et de déterminé le travail des imprimeurs genevois.

Les Dix Lépreux.

Pour l'instant, nous devons nous occuper de ceux qui forment l'avant-garde de cette confrérie d'imprimeurs. Sauf Wigand Köln, dont il a été déjà question (23), les trois premiers imprimeurs réformés à Genève paraissent s'être occupés tous de Luther. A Pierre de Wingle on a attribué une édition non datée de la *Manière de lire l'évangile,* réimpression du livret édité par Lempereur. Jean Michel a édité trois ouvrages et Jean Gérard trois également, avec quelques autres d'origine allemande.

(23) v. pp. 217, ss.

Parmi ces derniers se trouvent en 1538 une réimpression du traité de Heyden *D'un seul Médiateur,* et l'année suivante quatre petits opuscules d'édification, dont celui qui est traduit de Luther sera mentionné déjà dans le Catalogue de livres censurés donné à Paris en 1544. Il est intitulé comme suit: *Exposition de l'Histoire des dix Lépreux, prinse du dixseptieme de Sainct Luc. Où est amplement traicté de la confession auriculaire: et comme on peut user d'allegories en la Saincte Escripture. Translatée de Latin en Français.*

Cet écrit a dû attendre bien des années avant de revêtir une forme française. La petite explication de 1521 sous le simple titre de *Evangelium von den Zehn Aussätzigen,* a eu neuf éditions allemandes; une bonne partie s'en trouve dans la Kirchenpostille, et c'est sans doute dans la traduction de Bucer qu'on est allé la prendre pour la rendre en français. Ce n'est d'ailleurs pas une des œuvres les plus remarquables du réformateur; pour les lecteurs d'aujourd'hui la polémique négative du début n'est guère compensée par la partie positive qui en fait la valeur. C'est du reste le type du genre nouveau, du pamphlet théologique pour tous, où les doctrines sont expliquées «pour les simples» à l'aide de mainte illustration populaire, mais il contient (et il faut chercher là sans doute la cause de la traduction) des passages sur des sujets fondamentaux, tels que la foi, l'église, la bonté de Dieu, où l'on sent la main du maître, l'imagination qui, une fois inspirée, ne veut être bornée dans son expression par aucune limite doctrinale. A la fin du traité se trouve un «Huictain de Jesus Christ appelant tous les paouvres pecheurs a soy», et en dessous des vers la signature: B. Regard.

Il faut transcrire les premières lignes de l'exposé pour montrer aussi bien le sujet de la première partie que l'identité de ton avec d'autres traités protestants français de la même époque. Ce ton est tout aussi cassant et rude que celui de n'importe quel traité de Bèze:

«Avant que nous commençons à exposer l'histoire de cest Evangile, nous osterons premierement de la voye les chardons, les espines, et la mauvaise herbe qui empesche la croissance des beaux grains. C'est adire, nous repurgerons les doctrines humaines, qui ont esté prinses et fondées sur la faulse exposition de cest Evangile, par lesquelles on a meschamment abusé les hommes jusques à maintenant. Car par ce que Christ envoye ces lepreux aux prestres, le Senat et peuple desrasez s'efforce de nous persuader, que nostre Seigneur a commandé qu'on se confesse à l'aureille du prestre. Laquelle interpretation n'a ne

raison ny apparence. Ce neantmoins, pource que ces loups ravissans en font paour aux simples personnes (comme leur principal estude est d'empescher par tous moyens, que nul du simple peuple ne vienne à la cognoissance de verité, de paour que leur folie ne soit descouverte). Pour ces causes je suis contrainct de traicter ce passage plus amplement, et resister à eux vertueusement. Affin qu'ilz ne continuent pas tousjours à nous faire aveugles en plein midy: laquelle chose ilz desirent singulièrement. Car puis qu'ilz debattent une chose par plusieurs foys, nous aussi de nostre costé la devons vaillamment defendre par semblable continuation.»

Ce qui est rude dans l'original devient en traduction parfois ennuyeux et gauche et la polémique de ce traité laisse en plusieurs endroits une impression désagréable. A titre d'exemple on peut citer quelques phrases mises en forme de dialogue entre l'auteur et ses lecteurs, qui serviront en même temps d'échantillon de la mauvaise manière de Luther. Personne n'écrit d'un style plus pesant et plus irritant par ces affirmations obstinées que cet homme du peuple saxon:

«Aucun pourroit icy demander, comme donc subsisteront les spirituelz, c'est asscavoir prestres, moynes et nonnains, car ilz ne font proffit à personne du monde, ains font tout pour leur particulier proffit? Je respons: qu'as-tu affaire des prestres et des moynes? Christ n'a point commandé que tu ensuyves ceste puante ordure d'hommes, mais que tu l'ensuyves luy mesme. S'ilz ne font pas leurs œuvres jouxte la forme predicte, c'est asscavoir affin que par ycelles ilz donnent ayde à la necessité des aultres, et qu'elles soient joinctes à la foy, ne doubtes point qu'ilz ne soient contre Christ, et semblables aux folles vierges, qui cheminent sans avoir n'huyle ne lumiere en leurs lampes. Il ne viendra pas un autre Christ pour l'amour d'eux.»

Pour que Luther retrouve son style où la vigueur ne devient point l'emphase, il faut qu'il laisse la polémique et revienne à exposer l'essentiel du passage de Saint Luc. Ecoutons-le expliquer la nature à la fois simple et difficile de la leçon qu'impose le passage:

«... Mais vrayment, autant que l'exposition est simple et facile, d'autant est-elle pour exemple de grande signifiance, lequel se monstre à nous en ceste histoire. Car elle nous propose exemple de foy es lepreux; et de charité en Christ. Or ces deux poinctz scavoir est croire, et aimer, comprendre toute la doctrine chrestienne. La foy reçoit de Dieu, et Charité donne liberalement; la foy faict parvenir l'homme à Dieu, Charité convertit et faict descendre l'homme aux hommes ses semblables... Car quiconque croit, obtient toutes choses de Dieu, et est riche et bienheureux. Parquoy il n'a plus besoin de rien, mais tout ce qu'il a de vie et operation, il convertit au profit et utilité du prochain: auquel il faict bien par charité, comme Dieu luy a

bien faict par foy... considerons donc de plus près ces deux gons de chrestienté.»

C'est par cette considération que la pensée de l'auteur s'exprime le mieux, car c'était elle, la chose essentielle qu'il voyait dans l'incident de l'Evangile, qu'il s'attachait à proclamer. Intéressante vers la fin de son exposé est la partie consacrée à la signification allégorique de l'histoire des dix Lépreux, où Luther a soin d'avertir ses lecteurs du caractère délicat de sa tâche, qu'il n'est pas sûr de «toucher tout droit au blanc» et ne point fourvoyer. Pour montrer combien il y a de force en des développements même quelque peu forcés de ce genre, quelques lignes suffiront:

«Ce dixiesme qui persiste et retourne seul, signifie le povre petit trouppeau des vrays fideles, vivant en ce monde: qui retourne et se prosterne aux piedz de Christ et luy rend graces, C'est adire, il demeure sans varier en la verité de l'Evangile, et se prosterne à ses piedz, c'est adire, il l'ayme et favorise et la recognoit tres affectueusement, se dediant totallement à icelle. Pource aussi l'Evangile le recoit du tout et finalement luy dit: Leve toy, va, ta foy t'a sauvé. Ceste est la nayve voix de l'Evangile.»

Si l'on met l'*Exposition* à côté de l'original allemand, on pourra constater que le traducteur français a retranché toute l'introduction de Luther à son traité. Les quelques phrases citées plus haut, par lesquelles commence le livre français, étaient précédées d'un morceau très personnel, parmi les plus vivants et les plus scintillants d'humour que Luther ait écrits. Ce n'est pas le premier cas que nous rencontrions d'une semblable déformation; mais, on le verra, on a ici comme la règle générale de celles dont il sera question plus loin. Elle vaut la peine d'être notée, car elle fait comprendre la nature exacte de la besogne qu'entreprenaient les traducteurs. Sans doute elle diminue la valeur littéraire des œuvres, mais elle résulte du fait qu'on les rendait en français, non pas comme matière littéraire mais comme écrits moraux. Ainsi ce qui, par l'application particulière à la patrie ou à la vie de l'auteur, constitue un des charmes de la prose de Luther, est le plus souvent retranché par les traducteurs qui ne voient aucune utilité à le reproduire. Il n'en est que plus intéressant d'observer dans les grandes traductions les endroits où l'on n'a pas été aussi scrupuleux, où l'on a laissé subsister des mentions et des traits du pays de Saxe, de la vie à Wittemberg, qui apparaissent parmi les rares échos de la vie allemande dans les écrits français du temps.

Les Epîtres de Pierre et Jude.

C'est dans l'année postérieure à la publication de l'*Exposition des Dix Lépreux* qu'un confrère de Jean Gérard édite le premier en date des commentaires de Luther qui existent encore en français. On en connaît deux exemplaires, datés de 1540, sans nom d'imprimeur, mais en caractères gothiques que M. Théophile Dufour a identifiés comme ceux de Jean Michel. Le volume est intitulé comme suit: *Exposition sur les deux Epistres de Sainct Pierre, et sur celle de Sainct Jude: en laquelle tout ce qui touche la doctrine Chrestienne est parfaitement compris.* Un examen rapide du livre ne révèle rien qui appelle une discussion du point de vue littéraire. C'est un commentaire sur l'Ecriture, comme la Réforme en a connu un si grand nombre, qui s'attache à expliquer de façon systématique le texte choisi, et par là même ne prête guère à des développements passionnés ou imprévus. On le verra par les autres qui ont paru en français sous le nom de Luther, même ce caractère obligatoire du genre n'a pas toujours pu le contraindre à la discrétion. Son *Daniel* notamment, et son *Galates,* renferment des passages aussi personnels que ceux des pamphlets. D'habitude pourtant il se contente d'expliquer le texte, à sa manière il est vrai, mais d'une façon qui n'exige pas d'analyse dans un aperçu général.

Il y a pourtant, presque au début du Commentaire, une phrase qui est d'un intérêt spécial du point de vue linguistique. On lit à la page du titre que la traduction a été faite sur le latin, mais pour garder le sens de l'explication que donne Luther du mot «Apôtre», les traducteurs se sont crus obligés de maintenir intégralement le mot allemand qu'il emploie. De sorte qu'on lit la phrase suivante dans l'explication d'un verset de la première Epître de Saint Pierre, chapitre premier: «Or tu voys de prime face que ce qui est icy escript et contenu n'est autre chose que Evangile. Il se appelle Apostre qui vault autant adire comme Ambassadeur, qui racompte de bouche ce qu'il a en charge. Et pour tant les allemans le tournent bien proprement en leur langage: *ein bott, oder zwielfbott,* comme si nous disions l'un de ces douze Apostres ou Ambassadeurs, qui ont esté spécialement et nommement envoyez.» On saisit dans cette phrase, semble-t-il, un procédé très rare au XVI[e] siècle, mais dont d'autres exemples seront cités au cours de cette étude: le cas où des tournures ou des mots allemands se sont imposés au point

d'être incorporés à des traductions destinées à des lecteurs aussi peu informés de la langue allemande que l'étaient la plupart des Français de l'époque. Insignifiants en eux-mêmes, ces faits autorisent à parler d'une connaissance, si légère soit-elle, de la langue allemande en France.

On sait qu'il existe en français, sur les mêmes épîtres, des commentaires de Calvin, ce qui ne permet guère de supposer à ceux de Luther une bien grande notoriété en France. Il semble même qu'on ait dû au hasard la deuxième édition de 1557. Le texte est presque le même que celui de 1540, mais au titre apparaissent le nom de *Martin Luther* et les indications de lieu, d'imprimeur et de date. Il est intéressant de voir comment jusqu'en 1550 on a dû publier cette sorte d'ouvrages en cachant soigneusement le nom de l'auteur et, dans la plupart des cas, ceux aussi de l'imprimeur et du lieu d'origine.

C'est encore à Jean Gérard que nous devons cette édition. Dans une courte préface de «L'imprimeur au lecteur» il expose son dessein et de la même manière peut-être on devrait se représenter la plupart des impressions de Luther à Genève à partir de 1550, c'est-à-dire, comme l'œuvre d'imprimeurs zélés qui ont pris personnellement la peine de tirer de l'œuvre du Réformateur ce qui leur paraissait conserver un intérêt d'actualité pour un public français. Et leur mérite ne fut pas mince, d'avoir su regarder plus loin que les différents sacramentaires et autres de l'époque, pour écouter les accents de la voix qui avait incité à se faire entendre toutes les autres voix de son temps demandant une réforme de l'Eglise.

Ces mots de Gérard auraient pu être prononcés avec autant de justesse par Jean Crespin ou Nicolas Barbier: «Voiant que ceste exposition de Martin Luther... estoit mise en nonchalance par faute d'estre imprimée: et considérant le grand profit qui en viendroit si elle estoit communiquée à un chacun, je me suis emploié à te l'imprimer, afin que tu jouisses des graces que Dieu te présente par ce grand personnage, qui a esté le premier principal Antiantechrist, découvrant les abus du Pape et de sa ligue. Joui donc, ami lecteur, de ce mien labeur, et en remercie Dieu, duquel la paix et grace soient avec toi.»

Aux Commentaires sur Pierre et Jude est joint dans l'édition de 1540 l'écrit suivant: *Sermon du vray et faux usage de la Loy, auquel une bonne partie du premier chapitre de l'Epistre à Timothée est fidelement exposée.* C'est en réalité une traduction de deux des trois parties du grand sermon prêché sur

ce sujet par Luther en 1526, publié à Wittemberg sous le titre: *Sermon von der heubtsumma gottes gepots, darzu vom misbrauch und rechtem brauch des gesetzs. Aus der Epistel Pauli. I. Timoth. I.* et traduit en latin à Strasbourg au cours de la même année. C'est le plus long des sermons de Luther parus en français au XVI^e^ siècle, — il occupe les cinquante dernières pages du volume des Commentaires — mais la traduction affaiblit le contenu, qui en lui-même n'a rien qui le distingue de la masse de la prédication luthérienne.

Peut-être faut-il citer au moins les premières lignes, dont l'effet diffère assez de celui de l'original. Elles mettent en lumière le double caractère, édifiant et polémique à la fois, que l'on constate si souvent chez Luther, et permettent même une comparaison avec quelques lignes de l'*Exposition sur les Dix Lépreux*. A juxtaposer ainsi de tels passages, on se rend compte que l'œuvre de Luther a dû donner l'impression de n'être qu'un retour insistant aux mêmes points essentiels de la doctrine chrétienne. Le commencement du sermon est, comme toujours, familier et sans aucune prétention:

«Il n'y a (ce croy je) nul d'entre vous, freres treschers, qui ignore que j'ay souvent et par plusieurs jours enseigné, et que meme de present j'enseigne, toute la doctrine Chrestienne estre principalement composée de ses deux parties, assavoir foy et charité, et que si nous voulons adjouster foy à l'Apostre S. Paul (ainsi que nous devons) tout le contenu de l'escripture y est compris... Or, plusieurs entonnent ces parolles (sçavoir est foy et charité) jusques à devenir enrouez, pensans et feignans avoir bien parlé du sommaire de la doctrine Chrestienne, combien qu'ilz n'y entendent note. Et tel jasent aucunesfois et devisent vaillamment de foy et charité, mais incontinent que ceste doctrine commence a estre ouye avec desdaing, et à despouiller la grace acquise par sa nouveaulté, lors ilz se mettent à babyller et jaser d'autres choses nouvelles et joyeuses.»

On s'étonne un peu de trouver un écrit de 1526, (dont on ne connaît qu'une traduction latine strasbourgeoise de la même année), édité à Genève en 1540. Et l'on se serait attendu plutôt à le voir repris par les réfugiés et imprimé par Dubois. Le cas s'est-il peut-être présenté réellement? A-t-il existé une édition dont on n'a plus de trace? Un exemplaire échappé à la persécution a-t-il été porté à Genève par un Français en fuite, pour être réimprimé par Jean Michel? Le récit d'une interrogation subie par Gérard en 1539 à cause de ce genre d'impression (qu'il paraît s'être trop librement permise) se rapporte peut-être à l'une des traductions que nous relevons ici; il montre en tout

cas un exemple de plus du fait qu'est la transmission personnelle de cette littérature: «Interrogué quelle ovre font az ceste heure. Respond que sed (c'est) aulchongs tracsté de Luther que leur az esté envoyé du predicant de Paierne...». (24)

*L'*Antithèse de la vraye et fausse Eglise.

La dernière des traductions de ce groupe, et de beaucoup la plus importante, est encore à ce qu'il paraît un résultat du zèle de Jean Gérard, sortie de son officine et selon toute probabilité préparée par lui pour l'impression. Il s'agit d'un des plus remarquables écrits de la dernière période de Luther, d'un traité de 1541, qui résulte, comme en témoigne le titre, d'une querelle personnelle: *Wider Hans Worst.* C'est le dernier mot, et peut-être le plus violent, dans un différend que Luther avait vu sévir autour de lui depuis 1538, entre le Duc Jean Frédéric et Philippe de Hesse d'un côté, et le Duc Henri de Brunswick de l'autre. Excité enfin par un écrit de celui-ci contre le Kurfürst, qui appliquait à ce prince le nom peu respectueux de Hans Worst, Luther prit la plume pour le défendre, et retournant contre le duc de Brunswick son sobriquet composa l'un de ses traités les plus fougueux.

Son adversaire est plutôt le prétexte que le vrai sujet de son traité. A part quelques pages d'injures au début et à la fin, l'ensemble tourne uniquement autour de la question des marques qui distinguent la vraie Eglise de Dieu. On n'a pas manqué de noter comment la portée du traité dépassait la polémique locale qui lui a donné lieu et moins de deux mois après l'apparition de l'original Antonius Corvinus donna une traduction latine de la partie essentielle, sous ce titre: *Antithesis verae et falsae ecclesiae.* Elle fut réimprimée en 1544, et une version allemande, incorporée dès 1543 dans un recueil *Die Heubtartikel des christlichen Glaubens,* eut plus d'une dizaine d'éditions avant 1560.

Faite sur la version de Corvinus, la traduction française présente donc le même caractère incomplet que l'*Histoire des Dix Lépreux.* Il manque les pages passionnées du début et de la fin; l'atmosphère vivante, personnelle et spontanée du

(24) Je cite le texte original retrouvé par M. A. Cartier, *263.* p. 173, qui corrige la version défectueuse donnée par M. Dufour, *306.* cclxxxv, en remarquant qu'il s'agit du ministre Richard du Bois, doyen de la Classe de Payerne.

livret est peu observée; le ton est plutôt celui d'un pamphlet réfléchi, au cours duquel d'ailleurs il est piquant de voir percer les allusions à la querelle avec le Duc Henri, que le traducteur n'a pu supprimer entièrement. Mais en dépit de sa forme étriquée, l'*Antithèse* tient debout comme argument, et c'est à quelques égards ce qu'il a paru de plus remarquable de l'œuvre de Luther en français. On verra par des extraits combien le ton en est ferme, avec quelle sûreté le débat est ramené à son point essentiel, pour que Luther puisse y insister à mainte reprise, en évitant de s'égarer parmi des distinctions incidentes.

Du reste le livret paraît avoir joui de quelque popularité auprès du public français; on en connaît trois éditions, dont deux, d'aspect et de contenu presque identiques, sont de Jean Gérard. Celle qui est datée de 1545 paraît, à quelques détails de l'impression, être antérieure à l'autre, qui est sans date. Elles portent le titre suivant: *Antithèse de la Vraye et Faulse Eglise, extraicte d'un livre envoyé au Duc de Brunswic. Par M. Luther.* Les termes sont à noter, car on a réédité le traité à Paris en 1561, sans nom d'imprimeur, et sous le titre abrégé de: *Antithèse de la Vraye et Fausse Eglise.* Evidemment on pouvait se permettre à Genève des libertés qui n'étaient guère possibles pour la propagande à l'intérieur de la France.

L'argument du traité est des plus simples. Luther prend comme point de départ le reproche le plus fréquemment élevé contre les Evangéliques, qu'ils ont quitté l'Eglise. Si les Evangéliques prouvent qu'ils sont eux-mêmes l'Eglise plus que les ecclésiastiques, le grief de ceux-ci tombera. Luther renforce l'unique alternative: il faut que l'un des deux soit l'Eglise de Jesus Christ, par conséquent l'autre est la synagogue de Satan: «il n'y a aucun moyen».

Déjà l'énumération des marques de l'Eglise véritable l'amène à défendre sa réforme en des accents tels que le siècle n'en a guère connu de plus dignes. Il cite comme la neuvième de ces marques la souffrance pour une bonne cause, en disant que là encore les Evangéliques ne seront pas en défaut:

«Nous nous preparons de porter en ce monde la mesme ou pareille croix, comme dit Saint Pierre, qu'ont porté noz freres. Et qu'il soit ainsi, nous sommes assailliz de toutes sortes de persecution, d'un coté meurtris, de l'autre noyez, puis mis au gibet: et ne s'en faut de rien que nous ne endurions toutes les mesmes persecutions que l'Eglise ancienne a souffert pour la Parole de Dieu, tellement qu'en cecy il y a si grande similitude entre nous et les anciens, que nous pouvons dire à la verité que nous mesmes sommes l'ancienne Eglise, ou pour le moins

que veritablement nous sommes en tout participans aux afflictions d'icelle. Et ne controuvons point ces choses: mais les sentons à bon escient et experimentons en nous, mesme en cecy nous sommes en telle affliction, que Jesus-Christ estant en la croix, comme aussi a esté l'Eglise ancienne.»

Ce ton mi-enragé, mi-moqueur, est la marque de la meilleure polémique de Luther, et de ce traité en particulier. Les deux notes ne se font pas entendre à la fois. C'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui domine, et en alternant elles renforcent l'effet de l'argumentation. La matière étant exposée souvent sous forme dialoguée, le lecteur a l'impression d'un âpre entretien, rompu par des emportements ou des éclats de rire sardoniques et brefs. Dans le passage sur le jeûne, cette moquerie amère reçoit une expression presque classique, qui lui donne la valeur d'un document historique.

«Toutefois, dira quelqu'un, si vous faut il encores une chose, c'est à savoir le jeusne. Car entre vous heretiques, vous ne macerez point vostre chair par jeusnes. A Seigneur Dieu, s'il y a aucun des anciens articles de la primitive Eglise que nous gardions, c'est cettuy, que on voit estre soigneusement observé entre nous. Et d'autre part si les Papistes ont retenu quelque article de l'Eglise nouvelle, c'est gourmandise. Car elle est entre eux tellement retenue, qu'ilz gourmandent plus le jour de leur jeusnes que le jour de leurs festes. Et quant est de nous, non seulement nous jeusnons, mais à l'exemple de Saint Paul, sommes affligez par famine. Car nous sommes tous les jours contraints de voir devant noz yeux, noz povres paroissiens et leurs enfans, avec autres plusieurs semblables au povre Lazare, endurer tellement la faim, qu'on ne voit plus rien en eux que les os, ou pour le plus, à grand peine ont-ils du pain et de l'eau, pour sustanter leur vie, et sont si tres apovris, que c'est beaucoup s'ils peuvent avoir une petite loge, pour se cacher au couvert. Les citoyens bourgeois et laboureurs n'ont pas un soult. Les gentilshommes ne sont que pour prendre le bien d'autruy. Pour le faire court, il y en a bien peu entre nous, qui puissent pourvoir et donner ordre à songner la povreté des autres. Il est vray que les revenus des Abbayes et autres biens ecclesiastiques, devroyent estre appliquez à ayder aux povres, mais les choses vont tellement, qu'on laisse là les povres, pour pourvoir à l'avarice des autres. Vray est que les Papistes ne s'en savent point moquer à pleine bouche, disant par moquerie, que nous sommes une belle église ancienne, non seulement endommagée et depouillée par les membres de Satan, mais aussi moquée.»

Parfois le ton de l'argument est accentué par des saillies de colère qui prennent la forme de questions, posées à brûle-pourpoint, souvent entassées en série, comme si l'interlocuteur

n'attendait pas la réponse, toute affirmation étant impossible. Ainsi, ayant raconté quelques-unes des inventions des gens d'église:

«Mais, messieurs les Papistes, quel commandement de Dieu avez-vous, de toutes ces folies-là? Quels temoignages de l'escriture? Où est-ce que l'ancienne Eglise enseigne que vous ayez la puissance d'instituer nouveaux Baptesmes, et nouvelles manieres de satisfier? Qui est celuy donc qui doit maintenant estre appelé Heretique, Apostat, ou auteur de nouvelle Eglise?»

Ou plus brusquement encore:

«Quel commandement avez vous d'innover cela, povres aveugles, qui pensez voir si clair? [«ihr scharffsichtigen Fleddermäuse»]. Quand est-ce que les Apostres ou l'ancienne Eglise ont contraint le monde à la Foy ou augmenté le nombre des Fidèles par l'espée?»

Il y aurait au cours de tout le traité des passages remarquables à citer, des contrastes, des descriptions où Luther se plait à évoquer jusqu'aux menus détails des cérémonies de l'Eglise pour opposer au tableau du faste extérieur qu'est le sien celui de la saincte simplicité vraiment chrétienne. Ou bien des interpellations directes du lecteur par l'auteur, qui est comme frappé de la stupidité ou de la malice des adversaires:

«Je te pry, amy lecteur, regarde la varieté admirable qui est icy. Nous qui avons certainement la Parolle de Dieu sommes tant foibles et craintifz, qu'à grand peine nous osons nous glorifier d'estre l'Eglise de Jesus Christ, nous nommer tesmoings, ministres et prescheurs... Mais ceste imbecillité et crainte procede de ce que nous croyons certainement la Parolle de Dieu estre une chose pleine de si grande majesté que nous nous reputons indignes d'administrer et faire si grandes choses, attendu principalement que nous vivons encores en ce corps sujet à peché. Mais nos adversaires, Satan, les Papistes, ces enragez et tout le monde sont en cecy si tres arrogans et presomptueux qu'eux se fiant en leur tant grande saincteté, osent bien hardiment dire, Nous sommes l'Eglise, nous sommes les Ministres, Prophetes et Apostres.»

Même sans rien dire de tout ceci, le traité serait encore célèbre par le récit des événements de 1517. Connaissant déjà le ton de son argumentation, l'on peut se représenter la façon vivante, plus naïve qu'orgueilleuse, dont Luther conte les débuts du mouvement de réforme. Il est même intéressant de penser que depuis 1549 des Français ont pu lire, de sa propre plume, comment les thèses de 1517 ont parcouru en quinze jours toute l'Allemagne. La première référence au Duc Georges de Saxe

servira d'exemple de la façon dont Luther informe ses lecteurs de l'histoire presque contemporaine; on notera en même temps comment les difficultés de traduction sont résolues.

Denn also hat Herzog George unseliger gedechtnis gesagt. Er wisse fast wol, das viel missebreuche sind in der Kirchen eingerissen. Aber das eine eintzeler Mönch aus einem Loch solche reformation solt furnemen sey nicht zu leiden. Wolan der bekennet (on zweifel er nicht allein) das ewr Kirche vol Misbreuche ist... (26)

On dit que le Duc George de malheureuse memoire, dit en son vivant, qu'il savoit bien certainement que beaucoup d'abuz s'estoyent fourrez dedans l'Eglise. Mais qu'il ne failloit aucunement endurer, qu'ils fussent corrigez, et que le monde fut reformé par un moyne particulier, lequel estoit sorty de quelque petit anglet. Voila bien rencontrer. Ce gentil Duc ne confessoit-il pas franchement ce que aussi les autres ne peuvent nyer, tant puissent ils estre corroucez contre nous en cette cause, que vostre Eglise estoit pleine d'abus.

De pareils exemples, où le traducteur ne se borne pas à traduire toute la verve de l'expression originale, mais en copie le ton et enchérit quelque peu, sont rares dans cette série de traductions.

Ce serait pourtant ne pas rendre justice à la qualité essentielle de ce pamphlet, que de ne pas rappeler qu'il vaut surtout par le zèle religieux qui l'anime. C'est parce qu'il s'agit de la fortune des âmes, que Luther parle en termes si forts des points essentiels de la religion, qu'il châtie sans pitié les prétentions de ceux qui dirigent la hiérarchie soi-disant spirituelle de la chrétienté. Les violences ne choquent pas, les heurts de la composition hâtive et rudimentaire ne retardent pas le mouvement, à cause de ce zèle qui inspire le tout. Le ton est plus clair ici qu'ailleurs; Luther a les accents du porte-parole de son parti; ses répliques aussi bien que ses accusations sont lancées d'un ton *ex cathedra*, qui n'est jamais longtemps soutenu mais revient toujours au cours de l'argument. A mesure que la matière même s'empare de l'auteur, il sait de moins en moins retenir sa colère; et tels passages de la fin sont des protestations violentes où l'on sent, dans les injures même, toute l'impulsion des trente

(26) C. IV, 351.

pages d'argumentation qui les ont précédées: celui qui suit est un des plus caractéristiques.

«Mais nous demandons le Concile, à celle fin que noz Eglises soyent examinées et que nostre doctrine soit publiquement cogneue et ouye. Car paraventure, par ce moyen vos ribaudes superstitions que vous avez en la Papauté, pourront estre cogneues du monde, et les vrays services de Dieu, que par voz abominations vous avez osté de la vraye saincteté, pourront estre revoquez en leur premier estat, et remiz sus, pour honorer Dieu, comme il le veut estre. Mais vous n'estes pas malades de ce catarre, ne vous ne vostre Satan. Car combien que vous soyez comme des souriz chauves et des chats-huantz qui ne voyez goutte, et pour ceste cause ne ayez aucun savoir d'illuminer les autres, toutesfois vous empeschez de toute vostre puissance, que les affaires de la verité ne soyent ou traitez publiquement ou entenduz. Cependant nostre bon Dieu punit d'une terrible sorte l'adversité de sa Parolle...»

C'est sur de tels accents personnels que s'achèvent trente années de pénétration. Après avoir lu les écrits de Luther en cachette, et en avoir traduit des parties à la dérobée, on en est venu à rendre en français l'un des plus vifs; de sa verte robustesse, il arrondit pour ainsi dire les minces essais de traduction qui l'ont préparé, et annonce les versions françaises plus considérables qui vont suivre durant la seconde moitié du siècle.

CHAPITRE XIV

LES GRANDS ESPRITS: RABELAIS ET CALVIN

Ceux qui ont le mieux écrit en français à l'époque où se répandirent les traductions luthériennes ont-ils pu en ressentir l'influence? Problème délicat dont il est à peine besoin de montrer l'intérêt littéraire. On est en droit de se demander si l'influence de Luther en est restée à de minces brochures de propagande, ou si l'on en peut constater des échos jusque dans l'œuvre des plus grands prosateurs du temps. Evidemment le rôle des manuels et pamphlets protestants dans l'élaboration de la prose française au XVI^e^ siècle apparaîtrait plus considérable s'il s'agissait d'une influence exercée sur les plus grands instruments de cette élaboration, ouvriers de la prose en qui l'on reconnaît déjà des maîtres.

A ce titre Rabelais et Calvin rentrent dans cette étude. On doit interroger leur œuvre, établir ce qu'elle contient d'attribuable à l'influence étrangère, et juger si le caractère en aurait été différent sans la pénétration esquissée dans les chapitres précédents. Il sera permis de dire tout au début que cette discussion n'en serait pas moins légitime, même si elle ne devait apporter que des résultats positifs assez légers. On ne s'attend pas à ce que des parties considérables de cette œuvre s'expliquent par une influence dont on n'aurait jusqu'à présent tenu aucun compte. A vrai dire, d'explication ou interprétation nouvelle il n'est guère question ici, mais plutôt de limiter les possibilités et d'établir les contacts qui relient ces écrivains à un courant d'influence allemande.

On a déjà vu l'effet de ce courant dans l'œuvre de deux autres écrivains de la Renaissance française; celle de Marot montre comment le poète s'est exercé dans le même genre d'idées, au point d'être forcé à plusieurs reprises de répudier le nom de «luthérien», tandis que Marguerite de Navarre nous est apparue, non seulement disciple, mais traductrice de Luther. Les deux prosateurs dont il va être question forment un groupe pareil, que l'accord dans les dates sinon dans les œuvres elles-mêmes permet d'opposer à Marot et à Marguerite. Tous deux se sont formés à la même époque; ils ont laissé chacun un monument de prose française. Erudits et voyageurs, ils ont

pu entrer en contact avec toutes les formes de l'activité intellectuelle de leur époque. Enfin l'on a pu constater pour chacun des rapprochements avec l'œuvre de Luther, qu'il s'agit d'examiner de près à la lumière de ce que l'on connaît de la diffusion de cette œuvre en France au temps de leur formation littéraire à tous deux.

Il semble d'abord que les déplacements fréquents de Rabelais, dans les années précédant le début de son activité, lui ont donné amplement l'occasion de prendre connaissance, sinon des œuvres originales de Luther, au moins des traductions latines ou françaises, et de se familiariser avec diverses discussions à leur sujet qui, pendant un certain temps, ont passionné tous les milieux intellectuels. (1)

Il paraît avoir passé une partie des années 1528 à 1530 à Paris, période singulièrement mouvementée dans l'histoire de la Réforme; Berquin subissait son troisième procès, et la propagande luthérienne de Simon Dubois, l'accueil qu'ont trouvé jusque dans la capitale les publications de Martin Lempereur, ont pu être autant d'occasions pour lui de voir de près les traces de Luther. Au cours de l'année 1530 on le trouve à Montpellier, où la diffusion des écrits luthériens est constatée depuis 1527 (2); enfin, à ne considérer que les publications qu'il a fait paraître à Lyon dans les années 1532 à 1534, on se rend compte jusqu'à quel point il a dû être mêlé à la vie intellectuelle de cette ville cosmopolite.

Voilà pour les possibilités de contact. En ce qui concerne l'œuvre qui en est sortie, il n'est pas nécessaire de la comparer minutieusement avec celle de Luther pour constater une atmosphère et par endroits un talent analogues. A plusieurs égards Rabelais et Luther se ressemblent. Ce sont des esprits spontanés, primesautiers, différents de tempérament, mais tous deux laissent voir dans leurs écrits une verve et une insouciance qui s'expriment jusque dans les procédés analogues du style. On l'a dit voici longtemps, l'auteur de la *Captivité Babylonienne* bataillait à la façon de Frère Jean (3), mais on peut établir aussi d'autres parallèles, moins pittoresques et plus

(1) Ceci serait particulièrement le cas pour le séjour de Rabelais à Fontenay-le-Comte. Voir J. Plattard, *483*. 71 ss.

(2) v. *215*. 570.

(3) Ch. Lenient, *416*. ch. 2.

précis. On a noté chez Rabelais, par exemple, la fréquence d'un mot appelant «à sa suite toute une kyrielle de mots qui s'y rattachent par une simple allitération; ou bien encore c'est une rime commune qui constitue la grappe dont s'amuse l'oreille.» (4)

On a déjà donné des exemples de ce même procédé chez Luther (5). Comme lui, Rabelais aussi a le goût de l'image concrète, du terme pittoresque qui transforme immédiatement l'argument en tableau. Il ne servirait à rien d'énumérer des cas précis, car la parenté de talent qui s'y fait jour est plus ou moins générale à cette époque; c'est la marque des esprits francs, puissants et parfois incohérents d'alors, et on la constate pour Luther et Rabelais parce qu'ils la possèdent à un plus haut degré que la plupart des écrivains contemporains. C'est toujours un parallèle intéressant, plutôt que le résultat de rapports directs quelconques entre deux personnalités.

*
* *

On n'a pas été cependant sans vouloir fonder de tels rapports sur cette communauté d'idées et de procédés. Une thèse de l'année 1890 mérite de retenir notre attention: sur la base de ressemblances d'idées, l'auteur a cru devoir établir des conclusions d'ordre pratique qui n'ont guère été remarquées (6). La tentative est unique dans l'histoire de notre sujet, et il importe d'en connaître les données comme les conclusions, pour pouvoir tenter une solution indépendante du problème général de l'influence luthérienne sur Rabelais. L'auteur aperçoit dans les vues des deux écrivains sur l'éducation un accord qui va quelquefois jusqu'aux termes mêmes. Il analyse les différents aspects de leurs théories, leur attitude par exemple à l'égard de l'enseignement scolastique de leur époque, leurs propositions pratiques en fait de méthode et d'instruction, la façon enfin dont ils se sont exprimés à propos des valeurs essentielles de l'éducation.

Ayant mis en lumière également quelques différences théoriques, il en vient à admettre la possibilité d'une influence directe. Selon lui, l'identité d'idée et d'expression qu'il a constatée appelle une explication, et la plus raisonnable, bien qu'on ne puisse en établir la parfaite certitude, serait de conclure que

(4) P. Villey, *559*. Le chapitre sur «L'Art de conter».
(5) p. 37.
(6) Otto Haupt, *372*.

Rabelais avait lu attentivement ce que Luther a écrit sur l'éducation. Qui connaît le conflit et la variété des théories sur l'éducation au XVI[e] siècle verra la portée de cette conclusion. Si l'influence de Luther se constate, non seulement dans les catéchismes d'inspiration réformée, mais jusque dans les plus célèbres chapitres de Gargantua, son importance comme éducateur apparaît sous un jour nouveau. Admettre que Luther ait donné aux idées que l'on retrouve plus tard dans les grands théoriciens français leur première expression, c'est faire de lui en même temps le précurseur de Montaigne et de Rousseau. La possibilité de ce rapport doit être venue à l'esprit de quiconque étudie attentivement les systèmes pédagogiques de Luther et de Rabelais. En dépit des différences de ton et de style, ils montrent en envisageant les grands problèmes pareil souci de principes méconnus à leur époque et qui depuis ont reçu droit de cité dans le programme des théories les plus divergentes.

M. Haupt s'étant posé le problème n'a pas hésité à lui donner une solution positive. Il n'était pas difficile de le montrer, les circonstances de la vie de Rabelais l'ont certainement mis en contact avec les milieux protestants, où les idées de Luther avaient une large diffusion. Il indique la possibilité d'autres influences germaniques dans son œuvre, celles par exemple d'*Eulenspiegel* et du *Narrenschiff* de Brant. Il a bien vu également le rôle d'intermédiaire joué dans la première moitié du siècle par l'Alsace et la Suisse. Il relève les témoignages des efforts multiples que firent quelques particuliers pour répandre les idées de Luther en France, Papillon, Coct, Bentin et Berquin, le mouvement autour de Briçonnet et l'envoi à Marguerite de Navarre des traductions françaises de Luther.

Sur tous ces points, d'ailleurs, les recherches apportées par le présent volume complètent l'exposé de M. Haupt et semblent lui donner plus fermement raison. Ce qu'il a dû conclure des divers témoignages isolés qu'il a pu citer se trouve confirmé par les faits. Nous avons vu par exemple que même les écrits allemands de Luther ont pénétré en France, notamment celui contre Carlstadt et la Bible allemande. (7)

Les relations de Rabelais avec Erasme sont également notées, et là encore la science récente est venue appuyer ces

(7) v. pp. 65, 280.

indications. C'est à l'époque de la fameuse lettre de Rabelais à Erasme, en 1532 environ, que M. Abel Lefranc veut distinguer une autre influence sur la pensée rabelaisienne. «Il est extrêmement probable, écrit-il, qu'il dut entrer également en relations avec le noble Lefèvre d'Etaples, que l'on peut reconnaître avec la plus grande vraisemblance dans le théologien Hippothadée du Tiers Livre (8).» Si donc Rabelais n'a pas beaucoup fréquenté l'entourage de Marguerite de Navarre — on ignore la durée de son séjour à Nérac ou à Pau — il paraît avoir connu le grand interprète de Luther en France; c'est peut-être juste à l'époque de leur rencontre que Lefèvre préparait quelques-unes des dernières publications de Dubois, et l'édition augmentée du *Livre de Vraye et Parfaicte Oraison* que Lempereur allait donner à Anvers en 1534.

Ces précisions nouvelles, qui sont venues s'ajouter aux faits cités par M. Haupt, sembleraient confirmer définitivement l'idée de son travail. D'autre part, on a déjà vu combien il est téméraire de conclure à des relations de ce genre d'après les données fragmentaires fournies par l'histoire de ce siècle si troublé et si obscur. En particulier, le problème qu'abordait M. Haupt présente une complexité dont il ne s'est guère aperçu. L'ensemble des faits qu'il apporte, si intéressants soient-ils, ne paraît pas justifier sa thèse d'une influence directe. Le mouvement des idées vers 1530 n'est pas assez simple pour qu'on puisse, de quelques ressemblances frappantes, ou du fait général que Luther était connu en France, conclure que Rabelais s'est inspiré de lui.

En premier lieu, quelle est la nature exacte de ces ressemblances d'idées et d'expression? Quant aux idées, les ressemblances sont évidentes et assez générales: critique de l'enseignement scolastique, souci de la culture du caractère, la piété comme but principal de l'instruction, place accordée aux belles lettres et aux jeux; sur tous ces points il est intéressant que Luther et Rabelais aient eu des vues semblables. Mais il n'est nullement impossible que Rabelais les ait reçues sans l'intermédiaire du réformateur. Ils n'étaient pas seuls l'un et l'autre à les proclamer à cette époque.

La figure d'Erasme présente un élément toujours troublant pour qui veut établir un passage d'idées d'Allemagne en France avant 1530; M. Haupt le cite à l'appui de sa théorie, sans se

(8) Rabelais, ed. critique, t. III. Introduction, p. IV.

douter que son activité complique considérablement tout problème de ce genre. Car sa pensée est en beaucoup de points commune avec celle de Luther. Il a devancé le réformateur dans l'expression de quelques-unes des idées les plus fortement «luthériennes». Il était également bien plus près de la France; sa doctrine a pénétré plus rapidement encore que celle de Luther; elle a exercé une influence plus immédiate sur les esprits. Son influence sur Rabelais est admise, et encore n'était-ce pas le seul écrivain parmi ceux que l'auteur de *Gargantua* a dû lire qui ait pu lui inspirer au moins quelques éléments du programme qu'il avait en commun avec Luther.

L'étude la plus récente de l'œuvre de Rabelais met en lumière avec plus de justesse les origines complexes de ce programme d'éducation. En discutant la prétendue originalité de Rabelais à cet égard, M. Pierre Villey n'est pas disposé à l'admettre sans conteste: «Surtout, dit-il, tous les principes novateurs sur lesquels repose cette pédagogie étaient dans l'air, déjà formulés à bien des reprises, en voie de s'imposer. Rabelais participe à un vaste mouvement de réforme, il ne l'a nullement créé. Erasme, Budé, Luther, avaient critiqué avec véhémence l'abus de la dialectique... ils avaient recommandé eux aussi de veiller à la nourriture de l'enfant, à son hygiène, à sa propreté, de rendre les leçons attrayantes et les divertissements profitables. Les mêmes conseils sont encore chez Morus... surtout les Italiens avaient mis toutes ces idées en circulation (9).» Ainsi le fait même que Luther n'est qu'une des sources possibles des théories de Rabelais exclut toute conclusion arbitraire d'influence directe qui ne repose pas sur une comparaison très poussée et très délicate des divers auteurs cités par M. Villey, et d'autres encore dont Rabelais a pu avoir connaissance à travers ses vastes lectures. (10)

En ce qui concerne les ressemblances verbales dans l'expression de ces idées, les parallèles établis par M. Haupt ne sont pas à eux seuls de nature à faire supposer une imitation même inconsciente. Dans la plupart des cas ils ne prouvent guère que l'existence d'une pensée commune, ou simplement une ren-

---

(9) Villey. *559.* p. 216.

(10) Peut-être faudrait-il faire une part aussi aux théories alsaciennes, en premier lieu de Wimpheling, et aussi de Jean Sturm.

contre fortuite dans l'expression de tel ou tel détail (11). Quelque sensible que l'on puisse être à la justesse de pareils rapprochements, il faut se garder de leur attribuer la valeur de preuves concluantes. Ce serait tirer de quelques indices en somme incertains des conclusions toutes gratuites, de fortes objections s'opposant à des emprunts de ce genre.

Objections qui se posent en premier lieu au sujet de la pénétration en France des écrits où Luther traite d'éducation. M. Haupt n'a pas envisagé la question cependant capitale de la fortune particulière qu'ont trouvée ces écrits. Luther a consacré deux traités à l'éducation (le projet pour le jeune «Hans von A.», mis en cause par M. Haupt, paraît n'avoir jamais été imprimé); c'est d'abord en 1524 l'appel: *An die ratsherren aller städte deutschen lander, dasz sie christliche schulen aufrichten und halten sollen;* six ans plus tard paraît une édition augmentée d'un sermon sur le même sujet: *Eine predigt, dasz man kinder zur schule halten solle.*

Il importe de le remarquer, ces deux textes, par la forme comme par le fond, sont parmi ce qu'il a écrit de plus «allemand». Ce ne sont pas à proprement parler des *traités* d'éducation; ils ne visent pas un public autre que celui d'Allemagne; ils sont inspirés uniquement par la préoccupation de ce que Luther voyait autour de lui d'ignorance et de paresse, et le souci que la Réforme ne se confondît pas avec un mépris général des études: la révolte contre les méthodes de la scolastique produisait trop souvent une négligence générale de toute instruction. D'où la force et le succès de ces deux écrits; d'où aussi le fait que leur influence tendait à se faire sentir uniquement à l'intérieur de l'Allemagne. Du premier on connait

---

(11) Voici les moins improbables de ces rapprochements. D'abord un passage de Luther qui commence «Auch die *verderben* ihre kinder, die ihnen anlass geben, die welt lieb zu haben...» que M. Haupt met à côté du fameux avertissement de Gargantua à son fils que «Science sans conscience est la *ruine* de l'âme». En second lieu, c'est une belle description d'un parler affecté et confus: «Viel ladünkeler und klüglinge verfinstern oft ein ding vorsätzlich, und mit wunderlichen seltsamen, ungebräuchlichen worten, erdenken neue art und weise zu reden, so zweifelhaftig zweizüngig und geschraubet sind, die man kann denken wie man will nach gelegenheit der umstände, wie *die ketzer thun.*» M. Haupt prétend qu'il n'existe guère de «treffendere beleuchtung» de ces paroles que le chapitre de l'écolier limousin, surtout les mots de Pantagruel: «Quel diable de langage est cecy? Par Dieu, tu es *quelque hérétique.*» v. Haupt. *op. cit.* pp. 10 et 21.

une traduction latine, faite par Vincent Obsopoeus, avec préface de Mélanchthon, et publiée par Setzer à Haguenau en 1525, sous le titre: *De constituendis scholis*. De sorte que si Rabelais ne lisait pas l'allemand, cette traduction dut être tout ce qu'il pouvait connaître des idées de Luther sur l'éducation.

La question n'a du reste pas embarrassé notre auteur. Le Rabelais de la tradition, qui a survécu jusqu'à des recherches assez récentes, était un savant universel, d'une érudition à peu près sans bornes, qui lisait tout ce qui s'écrivait de son temps et comprenait toutes les langues. Ainsi M. Haupt a pu affirmer «dasz er deutsche sprache, sitten, verhältnisse und literatur gut kannte, ja dass er die gesamte literatur seiner zeit beherrschte (12).» La preuve de cette affirmation dépasse la question des idées de Rabelais sur l'éducation; elle se rattache au problème général de l'influence allemande dans son œuvre.

Est-il possible de déterminer ce qu'il a connu du pays et de la langue? Les preuves qu'on nous en apporte sont de nouveau insuffisantes. De la familiarité de Rabelais avec les écrits d'Erasme, on conclut à un intérêt analogue pour tout ce qui venait d'Allemagne. Déjà comme moine, Rabelais se serait être occupé d'écrits allemands: fait curieux, mais dont il ne semble exister aucune preuve (13). En ce qui concerne l'influence de la littérature allemande, il est permis de penser que, par suite même de sa parenté d'esprit avec Luther, Rabelais lui aurait emprunté plus que les rares échos qu'on a pu signaler. S'il avait lu les traités populaires que Luther produisait depuis 1519, on s'attendrait à des souvenirs ou anecdotes précis et sans doute avoués. Les contemporains de Luther, Rabelais paraît les avoir complètement ignorés; il pouvait connaître *Eulenspiegel* par ouï-dire ou d'après la traduction française de 1532. De Brant et de Murner, nulle mention dans son œuvre.

De la langue allemande, il y a cependant chez lui quelques traces, des emprunts et notamment deux bouts de discours rédigés en allemand. Cela pourrait faire croire qu'il a eu quelques notions de cette langue, s'il ne l'a pas pratiquée assidûment, mais le dernier spécialiste de la question, M. Lazare Sai-

---

(12) *op. cit.* p. 47.

(13) L'hypothèse d'où naît directement l'affirmation citée à l'instant, à savoir que la *Pantagrueline Prognostication* dérive de la *Margarita facetiorum* de Bebel, «eine von einem Deutschen verfasste schrift», ne semble avoir aucune valeur à ce point de vue.

néan, a étudié chaque exemple avec une érudition sobre et sûre qui ne permet plus guère de doute. Il rejette de façon formelle la supposition que Rabelais ait fait plus que copier des expressions de lansquenets ou recourir, pour le morceau de Panurge, à l'aide d'un étudiant allemand à Paris: «L'Allemand littéraire était complètement inconnu en France à l'époque de Rabelais... c'est un fait indubitable que Rabelais, comme tous ses contemporains, ignorait complètement cette langue (14).» L'affirmation semble être trop absolue puisque cette étude fait connaître des Français qui ont connu et pratiqué l'allemand, mais il ne s'agit toujours que de cas particuliers et très rares.

* * *

Ce que Rabelais n'a pu rechercher en personne lui est peut-être arrivé de seconde main. Il ne suffit pas pour notre enquête de prouver chez lui l'ignorance des œuvres allemandes. On doit plutôt se demander s'il en a connu les adaptations latines ou françaises, et surtout quel profit il a tiré de discussions et de rencontres avec eux qui se sont occupés des choses allemandes, et spécialement luthériennes.

On n'a pas besoin de rappeler le *Callibistratorium caffardiae, Authore M. Jacobo Hocstratem, haereticometra* et autres prétendus ouvrages d'Eck, de Reuchlin et de Pierre Sutor dans la bibliothèque de Saint-Victor, pour savoir que Rabelais s'intéressait à la polémique dont Luther était la première cause et le vivant centre d'intérêt. Les indications ne sont pas rares dans l'œuvre qui témoignent chez Rabelais d'une fréquentation des hommes, sinon des choses, d'origine allemande. Il paraît avoir remarqué les impressions issues «de la noble ville de Tubinge»; il décrit une visite à «Her Trippa», qui semble bien être Cornelius Agrippa, l'érudit qu'il avait sans doute connu à Lyon et qui était en relations suivies avec l'Allemagne. Parmi les îles que voit Pantagruel en voyage, il y a celle «de Enig et Evig, desquelles par avant estoit advenue l'estafillade au langrauff d'Esse (2)», et le prologue du Cinquième Livre prie les lecteurs de faire «confusion à Her del Tyfel, ennemy de paradis, ennemy de vérité». Détails sans grande valeur individuelle, et d'interprétation peu certaine, mais dont l'énumération seule prouve que Rabelais n'était pas dans une ignorance complète des choses d'Allemagne.

---

(14) L. Sainéan, *513.* I. II. 17.
(15) *Rabelais.* IV. 17.

Plus importantes sont les traces qui montrent, dans la première partie de son œuvre, ce que purent être ses rapports avec «l'hérésie luthérienne». On a beaucoup discuté les soi-disant passages «protestants» dans les deux premiers livres; à en faire le relevé il paraît bien que Rabelais ne s'est pas borné à prendre en passant connaissance du mouvement de la Réforme, mais y a été attiré, peut-être au point d'en être l'adepte. Il parle à plusieurs reprises, et toujours favorablement, des ministres «évangéliques», du «bon docteur et pédagogue», ou des «concions de prescheurs évangéliques», dont il va jusqu'à citer des usages cultuels et des formules. (16)

Ce qui l'attire surtout, c'est la sincérité et la liberté d'esprit des novateurs. Il était évidemment de ceux qui voulaient voir annoncé «le sainct Evangile en sens agile» ; les paroles de Grandgousier contre les pèlerinages font penser que Rabelais connaissait l'idéal de la liberté chrétienne tel que l'a prêché la Réforme de la première heure. De même le contraste suivant, intercalé dans le réquisitoire d'Eudemon contre les moines: «Ilz marmonnent grand renfort de legendes et pseaulmes nullement par eulx entenduz. Ilz content force patenostres entrelardées de longs Ave Mariaz, sans y penser ny entendre. Et ce j'appelle mocque-Dieu, non oraison. Mais ainsi leur ayde Dieu s'ilz prient pour nous, et non par paour de perdre leurs niches et souppes grasses. Tous vrays chrestiens, de tous estatz, en tous lieux, en tous temps, prient Dieu, et l'esperit prie et interpelle pour iceulx, et Dieu les prend en grace.» (17)

De pareils passages ont paru à certains indiquer quelque connaissance des écrits de Luther, mais il serait difficile d'y trouver autre chose que ce qu'il aurait pu lire dans les manuels évangéliques qui circulaient avant 1530. Par contre, il y a vers la fin du Second Livre un passage qui semble trahir des vues plus caractéristiques. C'est l'oraison de Pantagruel avant d'entrer en bataille contre Loupgarou. Comme elle renferme plusieurs phrases importantes, il nous sera permis de la citer en entier (18):

«Ainsi doncques comme il approuchoit en grande fierté, Pantagruel jectant ses yeulx au ciel se recommanda à Dieu de

(16) I. 23 fait mention de «cantiques»; I. 29. contient la formule: «la paix de Christ nostre redempteur soit avec toy».

(17) *Rabelais* I. 40.

(18) II. 29.

bien bon cueur, faisant veu tel comme s'ensuyt: Seigneur Dieu, qui tousjours as esté mon protecteur et mon servateur, tu vois la destresse en laquelle je suis maintenant. Rien icy ne me amene, sinon zele naturel, ainsi comme tu as octroyé es humains de garder et defendre soy, leurs femmes, enfans, pays et famille, en cas que ne seroit ton négoce propre qui est la foy, car *en tel affaire tu ne veulx coadjuteur:* sinon de confession catholicque et service de ta parolle: et *nous as defendu toutes armes et defences: car tu es le Tout Puissant* qui, en ton affaire propre, et où ta cause propre est tirée en action, te peulx défendre trop plus qu'on ne scauroit estimer, toy qui as mille milliers de centaines de millions de légions d'anges, desquelz le moindre peut occire tous les humains, et tourner le ciel et la terre à son plaisir, comme jadis bien apparut en l'armée de Sennacherib. Donc, s'il te plaist à cest heure m'estre en aide, comme *en toy seul est ma totalle confiance et espoir,* je te fais vœu que, par toutes contrées tant de ce pays d'Utopie que d'ailleurs, où j'auray puissance et auctorite, *je feray prescher ton sainct Evangile, purement, simplement et entierement,* si que les abus d'un tas de papelars et faulx prophetes, qui ont par *constitutions humaines et inventions depravées* envenimé tout le monde, seront d'entour moy exterminez.»

Alors feut ouye une voix du ciel, disant, Hoc fac et vinces, c'est à dire, «Fais ainsi et tu auras victoire.»

Déjà d'anciens commentateurs tels que Duchat et Revis ont signalé ce passage comme étant dans l'esprit «du Calvinisme ou du Luthéranisme» (19), et en effet les accents «protestants» qui s'y affirment ne sont guère méconnaissables; à première vue on le dirait presque une adaptation de quelque manuel liturgique; mais un examen attentif permet d'y voir plutôt un morceau de composition très libre, sur le fond duquel se greffent quelques idées spécifiquement réformées. Les diverses parties, mal assorties, prouvent qu'on est en présence de tout autre chose qu'une formule liturgique de prière ou qu'une imitation voulue. Le guerrier commence par justifier son acte; de là il passe, sans trop de raison, à défendre la thèse qu'on ne doit pas prendre les armes pour cause de religion, vu la toute puissance de Dieu en son «négoce propre», ce qui donne lieu à une description déplacée de cette puissance. Enfin le vœu est d'un caractère tout autre que réformé: à condition de gagner la bataille, il veillera à la pure prédication de l'Evangile.

Etant donné le caractère morcelé du passage, on ne saurait donc en chercher le modèle dans un manuel protestant; mais

(19) Regis, *490.* III.

il est impossible de ne pas voir dans les éléments superposés l'un à l'autre quelques formules portant la marque certaine de la Réforme; elles sont assez nombreuses et assez précises pour qu'on leur suppose une origine plus spécifiquement luthérienne, au vrai sens du mot. De ces idées la première est celle-ci, qu'on n'a aucun droit de batailler pour la foi; c'est l'affaire de Dieu et qui s'accomplira par les moyens qu'il choisit; tout ce que Pantagruel admet de la part des hommes, c'est la «confession catholique et service de la parole». Or, sans être un des principes de la première Réforme, l'idée est bien exprimée à la manière de Luther. Combien de fois ne cite-t-il pas la parole du Deutéronome: «A moi la vengeance et la retribution»? Dans les sermons et dans des écrits tels que la *Treue Vermahnung* de 1522, il insiste sur le fait qu'on n'a aucun droit de prendre les armes ou de se révolter pour cause de religion. Ce serait usurper l'office de Dieu lui-même, et lui mettre, comme dit Pantagruel, un «coadjuteur» au côté.

Si cette première idée est luthérienne, les autres ne le sont pas moins, surtout dans leur ensemble. Le fait qu'il remet toute sa confiance en Dieu, veut s'attacher à la pure prédication de la parole et signale comme le grand obstacle qui empêche cette prédication les «constitutions humaines et inventions dépravées», sont autant d'indications que Pantagruel possède trois qualités que Luther exige du chrétien; qualités dont on pourrait peut-être également constater l'éloge chez les premiers réformateurs français, mais que nul n'a proclamé avec autant de vigueur que Luther. Il n'exigeait, en effet, que ceci, qu'on remît toute chose, jusqu'aux affaires les plus pratiques et journalières de la vie, entre les mains de Dieu. Il n'a bataillé pour autre chose que pour la libre et pure prédication de l'Evangile. On n'a qu'à lire les écrits des premières années de son activité pour voir comment il se plaint à maintes reprises des traditions et doctrines humaines qui viennent toujours s'interposer entre la «Parole» et l'homme; en 1522 il a écrit sur cette question un pamphlet que Rabelais a pu connaître par la traduction latine qui a paru à Bâle en 1524.

Il n'y a, bien entendu, rien de concluant dans la rencontre de ces idées «luthériennes» dans un chapitre de Rabelais. Pour prouver un emprunt tant soit peu direct, il faudrait pouvoir citer des textes de Luther lui-même exprimant de façon identique les mêmes sentiments. Mais faute de citations de ce genre, il est permis de supposer un souvenir lointain, l'inter-

médiaire de manuels ou de personnages protestants. Car le problème ne peut se résoudre d'après des principes. La question de savoir si Rabelais était ou n'était pas luthérien est ici secondaire, et pour l'étude de son œuvre il importe davantage de signaler les endroits où l'auteur paraît prendre un ton qui rappelle celui de Luther. Les difficultés qui ont accompagné la pénétration en France des écrits de Luther n'étaient pas toutefois si grandes, qu'elles eussent pu empêcher une diffusion large et imprévue. Rabelais a fréquenté les milieux gagnés par cette diffusion, et bien qu'on n'ait aucun droit de lui prêter des lectures que peut-être il n'a jamais faites, il y aurait faute de méthode à ne pas signaler dans son œuvre ce qui semble un écho, non pas seulement des doctrines du jour, mais de la voix même du chef des réformateurs.

* *
*

Calvin

L'œuvre de Calvin, du point de vue qui nous occupe, semblerait offrir un champ d'examen plus sûr que celle du grand écrivain dont nous venons de parler. Mais ce n'est guère le cas. Si les données sont plus certaines, elles ne sont pas moins confuses, et cela tout d'abord parce qu'il existe plusieurs Calvin.

Il y a en premier lieu le théologien qui, à l'âge de 26 ans, produit un corps de doctrine, qu'il passe le reste de sa vie à retoucher et à amplifier, tout occupé durant près de trente ans d'une activité intense à l'organisation de l'Eglise et aux principes de la vraie théologie, et incorporant ses idées en de multiples commentaires et œuvres de controverse. Et il y en a un autre, le styliste qui à 26 ans également donne dans la même *Institutio* un des chefs-d'œuvre du latin post-classique, juriste et penseur, parfaitement à l'aise quand il manie la langue internationale de son époque.

Cette étude n'a à faire ni avec l'un ni avec l'autre de ces génies, mais plutôt avec l'auteur de l'*Institution* de 1541, qui fut par ce livre surtout, mais aussi par de nombreux sermons, commentaires et traités, un des plus grands artisans de la prose française moderne. C'est lui qu'il s'agit d'interroger si l'on veut savoir quels échos d'ordre littéraire a éveillés chez Calvin l'œuvre allemande qui forme le sujet de la présente étude. On entrevoit déjà le caractère délicat de l'en-

quête. Elle se complique inévitablement du fait que ce Calvin n'a pas eu d'existence à part des deux autres. Qu'on le veuille ou non, en étudiant l'écrivain français on s'occupe en même temps d'un théologien et d'un latiniste, donc d'un génie de portée plus vaste, de formation plus complexe que ne le voudraient les termes de notre problème.

De son propre aveu il ignorait l'allemand (20), et en raison de sa formidable culture latine il y a presque de la témérité à consulter ses œuvres pour y trouver quelque trace des écrits latins de Luther, qui n'étaient après tout que de fades reproductions des versions originales allemandes. On a même cru cette étude inutile, et on a pu expliquer la personnalité littéraire de Calvin sans faire aucune part à une influence luthérienne quelconque. Nous n'avons pas non plus la prétention d'épuiser le problème: il s'agit plutôt de mettre en lumière l'attitude d'un grand écrivain vis-à-vis de l'œuvre étrangère que nous étudions, d'explorer en outre les rapports entre cet écrivain et la diffusion populaire dont nous avons esquissé le caractère et l'étendue.

Remarquons-le tout de suite, du point de vue littéraire semblable enquête n'a rien de vain, ni même d'extraordinaire. Au contraire, les faits paraissent la réclamer. Que sont-ils? En premier lieu, une réforme religieuse, propagée en grande partie par des écrits de langue vulgaire qui ont quelques qualités de la grande littérature. S'inspirant de ce mouvement, et plus spécialement de l'auteur de ces écrits, d'autres tentatives de Réforme se produisent en d'autres pays. Le plus grand des réformateurs qu'aient produit ces mouvements est lui-même un écrivain de génie en langue vulgaire. N'a-t-il rien appris, dans l'ordre littéraire, du chef dont il a étudié les écrits?

Exposer ainsi le problème, ce n'est pas le simplifier outre mesure, mais seulement appuyer sur un point essentiel que les difficultés d'ordre matériel ont fait négliger. Calvin n'a-t-il retenu rien d'autre que de la théologie, de tant de textes qui pouvaient lui fournir maint trait littéraire? A ne pas poser la question, on risquerait non seulement de laisser dans l'obscurité l'un des problèmes soulevés par la genèse de l'*Institution*, mais aussi de manier des textes littéraires du XVI^e^ siècle sans une juste compréhension de leur valeur et de leur force à l'époque même de leur publication.

(20) Lettre à Andreas. 1557: «...quia linguae germanicae sum ignarus». *Op.* XVI. 553.

Qu'est-ce que Calvin a pu connaître des œuvres de Luther? Les précisions manquent pour la période de sa jeunesse et l'on est réduit à des conjectures. Vraisemblablement, il a pu trouver des écrits luthériens déjà dans sa ville natale de Noyon. Il est attesté que dans l'année 1526, Charles de Bouelles, chanoine, composa une pièce de vers où les assertions erronées de Luther étaient réfutées de la belle manière, ce qui lui valut les remerciements du chapitre (21). Le fait serait improbable si la ville n'était pas déjà infectée d'hérésie. A Paris en 1523, à Orléans en 1528, ou à Bourges de 1529 à 1530, Calvin a sûrement trouvé l'occasion de lire et relire les écrits de Luther. On a souvent cité à ce sujet l'influence du précepteur allemand Melchior Wolmar, à propos de qui Calvin a exprimé ouvertement sa reconnaissance. Wolmar était sans doute en relations avec des compatriotes qui le tenaient au courant de ce qui se lisait en Allemagne.

Enfin pour l'année 1533 on croit posséder un document authentique qui atteste à quel point Calvin était adonné à l'étude de Luther. C'est une copie du fameux discours de Nicolas Cop, prononcé devant les docteurs de l'Université de Paris le jour de la Toussaint, et qui provoqua une telle émotion que l'orateur dut prendre la fuite. Il y a tout lieu de croire que ce discours a été rédigé d'avance par Calvin (22), et il trahit une étude assidue d'Erasme et de Luther. Plusieurs passages sont puisés textuellement dans la *Paraclesis* et dans un sermon de Luther. M. Lang a rapporté tout au long les différents parallèles: il suffit de citer ici le premier (et à quelques égards le plus intéressant) des emprunts faits à Luther.

Concio	*Sermon deLuther*
Ergo evangelium bonum est nuncium et salutifera de Christo praedicato, quod a Deo patre missus sit, ut omnibus opem ferat, et vitam aeternam conciliet. Lex praeceptis continetur, minatur, urget, nullam pollicetur benevolentiam. Evangelium nullis minis agit, non impellit	Evangelion nihil aliud est quam laetum nuntium et salutifera praedicatio de Christo, quomodo scilicet Dominus a Deo patre missus sit, ut omnibus opem ferat, et salutem tam temporariam quam aeternam conciliet, ita ut longe alia praedicatio sit, quam legis et praeceptorum, siquidem Lex mandat, minitur et urget: Evangelion autem nullas mi-

(21) Extrait des Registres capitulaires de Noyon, rapporté par Lefranc. *410*. 27.

(22) Voir surtout Lang, *Die Bekehrung Calvins*, Leipzig, 1897.

praeceptis, summam Dei erga nos benevolentiam docet.

nas intendit, non impellit, sed... gratiam favorem et misericordiam Dei offert.

On est surpris de voir un érudit aussi fort que le jeune Calvin, qui médite un commentaire sur Sénèque et moins de trois ans plus tard publiera l'*Institutio*, à ce point redevable à un sermon de Luther qu'il s'en empare pour en reproduire des parties aussi considérables. Ce texte est par là le témoignage le plus important de la notoriété de Luther à Paris vers cette époque. On sait que la traduction faite par Bucer des *Postilles* a circulé beaucoup en France; c'est d'ailleurs, nous l'avons vu, pour les Français surtout qu'il l'entreprit. Mais le discours de 1533, établit avec une certitude si absolue cette supposition qu'on doit croire, non pas à une simple attention concentrée du public et à une lecture assidue, qui étaient du reste l'accueil habituel réservé aux écrits de Luther.

En ce qui concerne Calvin, cette influence personnelle de Luther se fait très fortement sentir encore en 1535, dans la rédaction primitive de l'*Institutio*. A part de multiples ressemblances de doctrine et de présentation l'on a pu y relever un certain nombre d'expressions identiques à celles de Luther. Elles révèlent surtout une intimité véritable avec le *Betbüchlein*, le manuel qui répandait si abondamment les explications des Dix Commandements du Credo et du Pater, et qui était, on l'a bien dit (23), le héraut annonciateur du *Petit Catéchisme*. Calvin pouvait en connaître les éditions latines de 1525 et de 1529, en dehors des traductions partielles parues dans le *Bref Recueil des œuvres des dix commandemens* et le *Livre de vraye et parfaicte Oraison* de 1529. Tout en se tenant pour la forme générale de son exposé à l'ordre qu'ont suivi Luther dans la *Kurze Form* et Mélanchthon dans les *Loci communes* de 1521, il va jusqu'à reproduire quelques-unes des formules les plus frappantes de Luther, telles que le commencement de l'explication de chaque commandement: «wir sollen Gott fürchten und lieben...», et celle de l'Amen: «das ist treulich und gewislich war». On pourrait citer de semblables échos de toutes les parties du *Betbüchlein*.

Il faut donc faire dans la formation théologique de Calvin une très large part à l'influence forte et soutenue de la lec-

(23) Köstlin-Kawerau, *401*. 292. Cité C. II. 38.

ture de Luther. Il a lui-même avoué, un peu à son insu, l'autorité qu'ont exercée sur lui dès la première lecture les écrits du réformateur allemand. «Quand je lisoye en Luther, écrit-il, qu'Oecolampade et Zwingle ne laissoyent rien es sacremens, que des figures nues et representations sans la verité, je confesse que cela me destourna de leurs livres, en sorte que je m'abstins longtemps d'y lire.» (24)

Que cette autorité ait été plus que passagère, et qu'elle ait contribué à la formation des opinions définitives de Calvin sur les questions les plus graves de sa théologie, les spécialistes semblent le reconnaître, et accroître par là même l'importance des lectures de Luther que Calvin a faites en France. Au sujet de la Cène par exemple, on a décrit les convictions de Calvin en ces termes: «Es scheint, dass Calvin mit seinem besonderen sinn für klare, saubere lösungen schon in Frankreich zu den gegensätzlichen ansichten stellung nahm, überlegen, vornehm, von jeder einseitigkeit, von allem fanatismus frei. Möglich dass ihn die erstlingsschriften Luthers, Melanchthons *Loci* von 1521 ein für allemal für ihre geistige auffassung gewonnen hätte, die ihm auch als die rechte biblische lehre erschien. In der hauptsache blieb er bei der ansicht des früheren Luther, lehnte energisch alles magische ab, und betonte den wert des das wort Gottes begleitenden und bekräftigenden zeichens für die stärkung des glaubens.» (25)

* * *

L'effet des lectures de Calvin en France a été sans doute renforcé et approfondi par un séjour qui l'a mis en contact immédiate avec la Réforme allemande. Les trois ans qu'il a passés à Strasbourg, de 1538 à 1541, ont une double importance pour l'histoire littéraire aussi bien que religieuse de la France au XVI[e] siècle (26). Ils ont achevé sa formation intellectuelle et théologique, et ils ont vu aussi la publication d'au moins trois textes qui sont parmi les plus remarquables de la littérature réformée française; en 1539 un recueil de chants religieux: *Aulcuns Pseaumes et Cantiques mys en chant*, en 1541 la traduction française de l'*Institutio*, et l'année suivante un manuel de liturgie qui incorporait l'essentiel des psaumes de 1539: *La Manyere de faire prieres.*

(24) *Opuscules*, ed. de 1566. p. 1503. Cité par Doumergue, *303*. II. 568.
(25) P. Wernle, *580*. III. 86.
(26) voir J. Pannier, *466*.

C'est donc au nom de Calvin que se rattachent les emprunts faits dans ces publications aux manuels allemands; le plus célèbre et le plus considérable est la *Confession des Péchés*, entrée dès lors dans la liturgie réformée, considérée comme peut-être la plus belle expression littéraire du calvinisme, et dont la précision et la vigueur l'ont fait souvent revendiquer pour l'œuvre de Calvin lui-même. C'est peut-être ce que la Réforme allemande a donné de plus précieux en son genre à celle de la France; on a montré depuis longtemps déjà qu'elle est la traduction presque textuelle de la liturgie strasbourgeoise qui se trouve, dans la forme la plus rapprochée du français, dans le Psautier allemand publié par Köpphel en 1539 (27). La mise en français de l'ouvrage est restée attachée au nom de Calvin, mais il est difficile d'indiquer la part exacte qu'il y eut, étant donnée son ignorance de l'allemand. Il est fort possible, on l'a remarqué déjà (28), que ce formulaire a été traduit par un des pasteurs français qui l'avaient précédé à Strasbourg.

Si l'on passe, des contacts que Calvin a pu avoir avec la littérature réformée allemande, et plus spécialement avec Luther, à l'examen de ce qui s'en reflète d'important et de littéraire dans son œuvre française, on aboutit à une singulière pauvreté de résultats. Ce Français qui a lu et pratiqué Luther, qui est devenu pour son pays en quelque sorte ce que Luther était pour le sien, c'est-à-dire l'annonciateur d'une voie religieuse nouvelle, et l'âpre critique des formes extérieures ou périmées de la vie ecclésiastique de son temps, n'a laissé passer dans son œuvre française, semble-t-il, que très peu de développements qui rappellent la manière de son prédécesseur. La constatation pourrait paraître, à quiconque est familier avec cette œuvre, une sorte de lieu commun; et ce peut sembler une tâche assez vaine, que de vouloir découvrir à tout prix dans l'*Institution* et les écrits français de Calvin des rapprochements de ce genre. Il importe donc de s'entendre.

Une connaissance même superficielle de l'œuvre de Calvin montrerait que deux raisons au moins empêchent de s'attendre à y trouver quelque trace d'influence allemande: à savoir sa culture presque entièrement latine et son génie propre. De la première, le style des œuvres françaises est déjà garant; et si peu de précisions qu'on ait sur ce que fut sa formation intel-

(27) Preuves et parallèles dans Erichson, *317*.
(28) Erichson, *318*. 167.

lectuelle, on doit supposer qu'il eut une lecture énorme et très variée. Calvin a dû tout lire; les écrits de Luther ne peuvent donc être qu'une mince partie de ses sources, il est vrai d'extrême et particulière importance, on l'a déjà vu. (29)

Il faut se le rappeler, dans leurs versions latines les traités de Luther présentaient un tout autre aspect que les écrits allemands eux-mêmes: plus lettré, plus conséquent, plus soigné dans le détail de la composition, et surtout moins violent comme langage. Calvin devait ignorer tous les emportements du texte allemand; il serait donc assez vain d'en vouloir retrouver des échos nombreux dans son œuvre française. Il a sa propre énergie; parfois elle ne le cède en rien à celle de Luther en fait de saveur populaire, bien qu'elle ne lui soit guère redevable, sauf pour ce qui est d'un rapport d'inspiration très générale.

Aussi bien y aurait-il erreur presque grossière à traiter Calvin de pair avec les premiers réformateurs français qui étaient comme bouleversés par la lecture de Luther, au point de l'incorporer tel quel dans leurs ouvrages. Il a eu lui aussi une période d'imitation et d'enthousiasme analogue: la Concio de 1533 et la première édition de l'*Institutio* nous en ont fourni la preuve. Mais l'écrivain et le théologien tels qu'ils paraissent dans l'*Institution* de 1541 et dans les multiples écrits de langue française sont de toute autre taille. Les divers éléments de sa formation n'apparaissent plus; ils sont assimilés à sa propre façon de penser et de s'exprimer, à ce qui constitue en somme son génie. Il a repensé, remodelé ce qu'il a reçu des autres, et l'œuvre qui en résulte porte si clairement la marque de sa personnalité, que ses diverses parties ne permettent plus d'identifier ce qu'elles comportent d'emprunts.

Ces considérations sont indispensables à une comparaison de l'œuvre littéraire de Calvin et de Luther, qui cependant ne laisse pas de prêter à des rapprochements du plus haut intérêt. Il importe de faire leur juste part aux divergences, et de ne pas méconnaître la véritable dépendance de l'un par rapport à l'autre. L'érudit cité plus haut n'a pas cru pouvoir exposer la théologie de Calvin sans indiquer à tout moment des rapports avec celle de Luther (30). Dans le domaine littéraire également il paraît presque inconcevable que Calvin ait écrit sans

(29) Voir sur les lectures de Calvin l'Introduction au Tome III des *Opera.*

(30) Wernle, *op. cit.* voir surtout pp. 38, 52, 55, 94, 165.

Luther. Il serait intéressant de citer à ce sujet des passages de Luther où se trouvent très clairement exprimées des idées qu'on a l'habitude de croire exclusivement calviniennes, telle par exemple «l'honneur de Dieu». (31)

Non seulement les idées, mais l'art de les exprimer, toute la tactique de la polémique, la façon de mettre les choses en lumière par des exemples concrets, surtout le moyen si fréquemment employé comme ressort littéraire — et avec quel succès on le sait — qui fait intervenir dans un débat pratique ou confessionnel les forces éternelles par un appel à la justice et à l'humanité universelles: autant de traits que l'on peut relever en abondance dans les deux œuvres. A scruter les parties les plus vigoureuses de l'*Institution*, celles où Calvin sort de la théologie pour conduire une argumentation d'envergure largement humaine, on s'aperçoit qu'elles sont construites tout à fait à la façon de la *Captivité Babylonienne*, et comme sous son inspiration. La verve et la colère, sinon l'expression même, sont identiques.

Si l'expression diffère, c'est pour une raison autre que celles qu'on a exposées plus haut; et il importe de la bien mettre en lumière. L'œuvre de Calvin, partie des mêmes principes que celle de Luther, ne redit pas les mêmes choses. Elle est d'inspiration trop vivante et trop actuelle pour qu'on y trouve tous les traits de la première indignation, terrible en sa naïveté même, qui inspira Luther en 1520. Après quinze ans de polémique, la question présente un autre aspect; on l'a traitée assez longtemps pour pouvoir abandonner les protestations premières; on en profère d'autres plus fines, plus détaillées; la révolte se forge de nouvelles armes, plus légères, dont l'emploi est possible seulement après qu'on a battu en brèche les défenses initiales de l'ennemi. Qu'on en juge d'après les lignes suivantes:

«C'est chose notoire, qu'il n'y en a nulz qui osent plus hardiment, et avec plus grande outrecuydance, babiller de la justice des œuvres, que ceux qui sont apertement meschans: ou bien crevent au dedans de vices et de concupiscences. Cela advient à ce qu'ils ne pensent point à la justice de Dieu; de laquelle s'ils avoient le moindre sentiment du monde, jamais ils ne s'en moqueroient ainsi..... il est facile à un chascun de ga-

(31) Un exemple des plus éclatants est le § II de la *Liberté Chrétienne*, C. II. 15.

souiller en un anglet d'eschole, quelle dignité ont les œuvres pour justifier l'homme: mais quand on vient devant la face de Dieu, il faut laisser là tous ces fatras: car la chose est là demenée à bon escient, et non point par contentions frivoles. C'est là qu'il faut dresser nostre entendement si nous voulons avec fruit enquérir de la vraie justice.» (32)

Ce passage énergique se trouve au début du chapitre consacré, dans l'*Institution*, à la Justification et aux Mérites des Œuvres. L'exposé de Calvin est souvent pareil à celui que Luther avait donné du même sujet en 1520, et dont on a déjà noté les traductions latines et françaises (33). Mais les passages les plus remarquables chez Calvin reposent souvent sur des données que Luther n'avait pas encore mises en lumière. Par le ton comme par les arguments, ces lignes sont manifestement *postérieures* à ce que Luther avait écrit. On a attaqué depuis assez longtemps les bonnes œuvres pour que Calvin, au lieu de tonner à la façon de Luther contre ce qu'elles ont d'inique, remarque que leurs défenseurs sont en général si pervertis de caractère, qu'on n'a pas besoin d'examiner sérieusement leurs arguments. Il y a là, bien qu'en une forme très simple, une divergence de caractère frappante et que l'on pourrait constater en maint endroit de l'*Institution*. Les arguments de Calvin ne sont pas aussi radicaux que ceux de Luther, parce qu'ils tiennent ceux-ci pour acceptés ou sous-entendus.

Il y aurait toute une étude à faire sur la psychologie de pareils développements chez Calvin et chez Luther où, d'un point de départ commun, chacun est conduit à une présentation personnelle et indépendante. Mais il est inutile de chercher parmi le riche trésor d'images que renferment les œuvres françaises de Calvin des parallèles à celles de Luther. Elles font preuve, sinon d'une fantaisie pareille, au moins d'une même spontanéité, et par conséquent, d'un autre caractère. C'est le plus souvent l'intelligence qui les amène et qui les fait s'accorder d'autant plus étroitement au sujet figuré; en s'en rappelant quelques-unes qui sont célèbres, le soleil et les étoiles, le marchand qui s'égare dans la forêt, les chevaux rétifs et indomptables, on s'aperçoit à nouveau qu'il est ici question de deux talents parallèles, constitués différemment, mais qui cultivent le même genre de sujets.

* *

(32) Calvin, *262*. 364.
(33) p. 120.

Si déplacé qu'il puisse être de s'acharner à des ressemblances trompeuses, on doit néanmoins signaler quelques-uns des endroits de l'œuvre française de Calvin qui semblent rappeler des développements précis de Luther. Ce seront de simples rapprochements, comme dans le sillage des rapports généraux de ces deux esprits. Une étude approfondie pourrait sans doute en accroître le nombre, et il est permis de les alléguer sans déterminer d'avance si l'imitation est inconsciente ou voulue.

Un des écrits que Calvin paraît avoir goûtés particulièrement est la *Tessaradecas,* ou les quatorze images de consolation, datant de 1519 et qui a paru à plusieurs reprises, on l'a vu, en traduction française. Ce petit traité contient, en effet, des passages incomparables sur la puissance qu'a le Christ d'attirer et retenir les hommes par la foi. Dans les pages consacrées en 1541 par Calvin à ce même sujet, il paraît y avoir un souvenir direct de la derniere image. Il est intéressant de comparer le style avec celui de la traduction parue chez Simon Dubois avant 1530. On le remarquera, les développements ont un point de départ commun dans un verset de saint Paul (I. Cor. i. 30), qui pourtant n'affecte en rien leur originalité.

Consolation chrestienne

Ceste dernière image donques, c'est Jesus Christ roy de Gloire..... comme dict sainct Paul: Certes, je suis pecheur, je le confesse; je suis pesant et subject à fondre es abysmes: mais porté suis, et faict legier en sa justice, laquelle il m'a donné. Je suis immunde et maulvais, mais sa saincteté est ma purification et sanctification, esquelles je suis porté et soustenu. Je suis fol, mais sa sagesse me supporte. Je suis damnable et criminel de mort eternelle, mais son innocence est ma redemption: sa bonté est le tresseur chariot, lequel de perdition me delivre et en paradis me transporte.

Institution

..... estans en sa sauvegarde, nous sommes hors des dangers de jamais périr..... Il nous est sagesse devant Dieu, combien que nous soyons immundes il nous est pureté, combien que nous soyons debiles et destituez de forces et d'armures pour resister au Diable, que la puissance qui luy a esté donné en ciel et en terre, pour briser le Diable et rompre les portes d'Enfer est nostre: combien que nous portions encore un corps mortel, qu'il nous est vie, brief que tous ses biens sont nostres et en luy nous avons tout, en nous rien. (54)

Si nous nous occupions ici des idées de Calvin il serait facile de montrer en détail la dépendance du chapitre *Du*

(34) *Institution.* ed. citée. p. 395.

Gouvernement Civil par rapport aux écrits de Luther sur le même sujet, notamment à celui de 1523, peut-être de tous le mieux connu en France. Mais parfois les ressemblances semblent aller jusqu'à l'expression même. Calvin a repris ailleurs dans l'*Institution* la distinction des deux pouvoirs, mise en évidence par Luther dans son traité de 1523.

«Il y a, dit-il, double regime en l'homme. L'un est spirituel; par lequel la conscience est instruicte et enseignée des choses de Dieu, et de ce qui appartient à piété. L'autre est politic ou civil, par lequel l'homme est apprins des offices d'humanité et civilité, qu'il fault garder entre les hommes.»

Sa conclusion générale sur la question d'obéissance est presque celle de Luther:

«... Nous devons puis apres estre subjectz aux hommes qui ont preeminence sur nous; mais non autrement, sinon en luy [c'est-à-dire en Dieu]. S'ilz viennent à commander quelquechose contre luy il nous doibt estre de nulle estime. Et ne fault avoir en cela aucun esgard à toute la dignité de leur supériorité: à laquelle on ne fait nulle injure, quand elle est soubmise et rengée soubz la puissance de Dieu, qui est seule vraye au pris des autres. (35)

A lire le chapitre *De Penitence,* il est parfois difficile aussi de croire que Calvin ne se souvienne pas directement des paroles de Luther, telles qu'elles retentissaient dans plusieurs sermons de 1519 et de 1520. Comme Luther, Calvin trouve des accents de véritable éloquence en pensant à l'angoisse et au désespoir qui doivent précéder tout sentiment de pénitence; elle «ne se communique point qu'aux povres pecheurs affligez, qui gemissent, travaillent, sont chargez et comme affamez, defaillent, estans accablez de douleur et misère». On remarque le même esprit dans les sermons de 1519, par exemple dans ces lignes émouvantes à la fin du *Sermon sur le Sacrement de la Pénitence:*

«Auch alles das ich gesagt hab vonn diszem sacrament ist denen gesagt, die betrubt, unruge, yrrige, erschrockne gewissen haben, die gerne wollten der sund losz und frumm seyn, und wissen nit wie sie es anfahen sollen, dann die selben haben auch ware rew, ja zuvill rew...». (36)

Immédiatement après sa description des pauvres pécheurs, Calvin expose une idée très intéressante pour notre sujet. Nous continuons la citation précédente:

---

(35) *Institution.* Ed. citée, p. 782.
(36) C. I. 181.

«Aussi d'autre part, après avoir commencé la Penitence, il nous la fault poursuivre toute nostre vie; et ne la laisser jusques à la mort, si nous voulons consister et demeurer en Christ.» (37)

C'est de cette même pensée qu'est née toute la protestation contre les Indulgences, et il n'y aurait peut-être pas excès à voir dans la phrase de Calvin un écho des thèses de 1517, que sûrement il médita, et dont la première dut être à son heure un véritable coup de cloche aux esprits avertis: «Dominus et magister noster Jesus Christus dicendo: Penitentiam agite, etc. omnem vitam fidelium penitentiam esse voluit.» (38)

Dans les parties de son œuvre où il est question avant tout du caractère particulier de la vie chrétienne, de la façon dont par exemple elle tire profit des misères et accidents de la vie du monde, du contraste entre le bonheur du chrétien et la prospérité extérieure, dans tous les développements de ce genre que sa croyance lui inspire Calvin semble parler la même langue que Luther. Quand les idées ne sont pas les mêmes, à travers les procédés de style, la façon d'aborder brusquement les grands problèmes de la vie et de la mort, et d'enlever d'un coup le débat au domaine des choses temporelles, à travers tout cela on distingue des ressemblances de ton et de composition, qui se dérobent à un contrôle exact, mais très probablement résultent d'une lecture assidue de Luther.

On peut prendre comme exemple de ces traits quelques mots qui précèdent, chez Calvin comme chez Luther, un passage d'une beauté et d'une énergie singulières. Les sujets traités ne sont pas les mêmes, non plus que l'évolution artistique des deux passages, mais l'entrée en matière est presque pareille dans les deux cas. Luther parle des multiples tentations du diable, qui ne laissent jamais l'homme en repos:

«Des menschen geist ist umblagert und mit des teuffels anfechtung umbgeben, mag schwerlich allen stucken begegnen, schwerlich allen widderstahn, ist der geitz nidder druckt szo stet auff die unkeuscheit; ist die unkeuschheyt nidder geschlagen, so folget die eytel ehre... (39)

Calvin au contraire décrit le péril toujours présent de la mort:

«La vie humaine est environnée et quasi assiégée de misères infinies. Sans aller plus loing, puis que nostre corps est

(37) *L'Institution.* p. 308.
(38) C. I. 3.
(39) *Grund und Ursach aller Artikel...* 1521. C. II. 73.

un receptacle de mil' maladies, et mesme nourrist en soy les causes: quelque part où aille l'homme, il porte plusieurs especes de mort avec soy: tellement que sa vie est quasi enveloppée avec la mort. Car que dirions nous autre chose; quand on ne peut avoir froit ne suer sans danger? D'avantage, de quel costé que nous nous tournions, tout ce qui est à l'entour de nous non seulement est suspect, mais nous menace quasi apertement, comme s'il nous voulait intenter la mort...» (40)

*

* *

Comme polémiste, quelquefois par la brusquerie des affirmations, le désir de pousser la description au réalisme le plus cru pour faire ressortir le contraste de l'interprétation toute spirituelle, Calvin semble prendre véritablement la manière de Luther. On se rappelle, par exemple, les questions éloquentes du traité *Von Winkelmesse und Pfaffenweihe* à propos de l'huile sainte. Calvin demande tout aussi rudement: «Dont nous rendront-ils certains que leur Chresme soit un vaisseau du Saïnct Esprit? Nous voyons de l'huyle une liqueur grasse et espesse, et rien plus (41).» Luther se plaint que de telles cérémonies ne soient que mensonges, et que les excuses qu'on en fait prouvent que leurs pasteurs ne savent pas même mentir comme il faut. Calvin les accuse de semblable artifice, et use de l'image des joueurs de gobelets, familière à Luther: «Ilz ne laissent rien qu'ilz ne contrefacent perversement. Je ne dy pas comme batelleurs et farceurs, qui ont quelque art et maniere en leurs maintiens: mais comme singes, qui sont petillans à contrefaire toute chose sans propoz et sans discretion (42).» Dans les antithèses qui énumèrent les fausses prétentions du Pape d'être le chef de la véritable église chrétienne, on pourrait aussi relever de curieux échos de développements analogues de Luther.

Enfin il est presque certain que le rôle du diable dans l'argumentation de Calvin doit quelque chose à son étude des écrits de Luther. C'est là un héritage transmis du réformateur allemand à l'ensemble de la polémique protestante de son siècle.

---

(40) *L'Institution.* Ed. citée, p. 513. Une analyse détaillée de ces échantillons de prose rythmée montrerait, je crois, non seulement les traits caractéristiques du génie de leurs auteurs, mais des ressemblances de construction qui seraient à expliquer par les rapports, plus subtils qu'on ne croit, entre la cause de Calvin et celle de Luther.

(41) *L'Institution,* éd. citée, p. 671.

(42) *Ibid.* p. 698.

Il était loin d'être le seul à croire aux mauvais esprits, mais la force et l'ampleur avec lesquelles il s'est plu à faire intervenir à tout propos le diable dans la vie des hommes et à le décrire comme un génie malin qui guette son heure et n'est jamais à court d'expédients, ces côtés de son œuvre ont indubitablement frappé les contemporains, et Calvin surtout n'a pas hésité à en tirer profit.

Les Protestants ont eu grand souci des formes dramatiques de la littérature, mais n'ont pu créer aucun caractère qui vaille celui du diable, comme il paraît dans leurs polémiques les plus spontanées. Dans l'œuvre de Calvin il est aussi rusé et vivant que chez Luther, sans toutefois la riche floraison de détails dont le réformateur allemand le dote à chaque apparition. Déjà les *Actes de Ratisbonne* de 1540 font allusion à sa persistance:

«... Il nous fault tousjours reduire en memoire que le Diable ne dort point, quand il voit son proces estre mis sur le bureau, mais veille et sollicite pour tout rompre, ou destourner, ou pour le moins empescher que la chose n'aille si bien à droict qu'elle devroit.» (43)

On se rappelle comment, dans le vibrant sermon sur *la Preparation à la Mort*, Luther avait indiqué comme l'épreuve suprême les efforts que fait le diable pour amener le mourant à douter de son salut.

«So kumpt dan der teuffel und blysset dir eyn, ja wie wan ich dan die sacrament hett unwirdig empfangen, und mich durch meyn unwirdickeit solcher gnaden beraubt.» (44)

Calvin envisage de la même façon la tentation de vouloir pénétrer les secrets de Dieu:

«Le Diable n'a nulle plus griefve tentation ne perilleuse, pour esbranler les fideles, que quand, les inquiétant de doubte de leur eslection, il les sollicite d'une folle cupidité de la cercher hors de la voye. J'appelle cercher hors de la voye, quand le povre homme s'efforce d'entrer aux secretz incompréhensibles de la sagesse divine; et pour scavoir ce qui a esté ordonné de luy au Jugement de Dieu, cerche depuis le commencement de l'éternité.» (45)

Ce ne sont ici que quelques exemples; à défaut d'autres qu'il serait facile d'assembler, ils montrent du moins comment la composition littéraire de l'*Institution* est voisine, sinon dé-

(43) *Opera* V. 681.
(44) C. I. 170.
(45) *L'Institution*, p. 489.

pendante des modèles du genre qu'avait donnés Luther. Et ce n'est pas l'*Institution* seule qui est en cause. Dans tous les écrits français de Calvin, une étude approfondie ferait apparaître quantité d'expressions et développements de tout genre qui font penser à Luther.

Dans *La Vraye Façon de Réformer l'Eglise* de 1559 il y a, pour ne signaler qu'un seul cas précis, tout un plan d'attaque qui rappelle celui de l'*Appel à la Noblesse Allemande,* dont Calvin a très bien pu avoir connaissance, quoiqu'il n'y en ait pas eu de traduction latine. Au lieu de la fameuse distinction des «drey Mauern» on lit ceci:

«Les papistes ont trois chansons communes: La première est, qu'il appartient à l'Eglise de discerner quels livres sont authentiques ou apocryphes. La seconde, que L'Eglise a autorité souveraine d'interpréter l'Escriture saincte. La troisième, qu'il faut observer les traditions de l'Eglise, autant que les commandemens de Dieu.»

Bien entendu, aucun des cas de ce genre n'est une preuve concluante d'imitation; les données du problème interdisent toute solution aussi directe. A signaler même des ressemblances, on tend à en accroître l'importance; elles ne valent à vrai dire que dans l'ensemble, en tant qu'indices d'une grande et générale parenté d'esprit et d'inspiration; la pensée et l'image étrangère ne se montrent donc jamais à l'état brut, mais toujours retravaillées par un puissant esprit. Echos et souvenirs ne sont pas intentionnels; ils ne se rapportent pas toujours à des passages particuliers; mais à négliger ces rapports on risquerait de négliger ce qui était peut-être, après tout, l'une des inspirations fondamentales, sinon la grande inspiration de l'œuvre de Calvin. Demander des preuves textuelles pour chaque rapprochement serait s'astreindre à chercher une imitation servile à laquelle Calvin était par son caractère même incapable de se plier. La question ne saurait être complètement résolue sans une analyse très poussée de toute l'œuvre française de Calvin, mais le détail en serait fastidieux.

La relation entre ces deux grandes œuvres en langue vulgaire, chacune éminente en son genre au xvi[e] siècle, reste à étudier; il est sage, semble--t-il, de s'en tenir au rapprochement des similitudes et des échos, sans prétendre à un Oui ou à un Non formel d'après des données insuffisantes et une façon de voir trop étroite.

CHAPITRE XV

LUTHER EN FRANÇAIS A PARTIR DE 1550

1. — LES COMMENTAIRES.

On est maintenant assez familiarisé avce la nature fragmentaire des textes que nous étudions pour ne pas s'attendre à voir délimiter strictement la troisième période de traductions luthériennes au xvi[e] siècle. Il y aurait autant d'imprudence à faire de 1550 une date décisive qu'à terminer en 1532 la période de première pénétration. En tout cela le hasard joue son rôle. Ce n'est pas dire que le caractère des traductions reste le même. Celles qu'on va étudier se distinguent nettement des premières; elles sont plus solides, plus réfléchies. Le souci de faire passer à tout prix en français quoi que ce soit de Luther a depuis longtemps disparu. On semble envisager son œuvre avec plus de détachement, comme un tout historique, et en isoler quelques parties qui ont acquis une importance historique ou littéraire. L'œuvre déjà considérable de Calvin, et les nombreux écrits formant un corps de littérature protestante en France, font que le besoin de connaître ce qui se publie en Allemagne n'est plus aussi urgent.

Ce besoin subsiste pourtant, se traduisant de façon plus libre, et qu'il s'agit de mettre bien en lumière. A certains égards c'est la période la plus riche en échantillons de Luther en langue française; elle compte quelques œuvres essentielles du réformateur, sans lesquelles le public français se serait fait une idée beaucoup moins ample et moins précise de sa physionomie littéraire. On voit comment par les œuvres de longue haleine se complète l'impression de la personnalité qui apparaissait par saillies dans de courts sermons ou des traités de polémique.

Mais l'attention de Genève n'allait pas, on le pense bien, au mérite littéraire. Comment cela eût-il été possible, puisque les œuvres n'étaient guère connues que par des traductions latines? Sur l'objet de ces traductions, il ne saurait y avoir doute. La seule utilité morale devait récompenser le labeur qu'on y consacrait, labeur considérable comme on va voir. Et ne l'oublions pas, c'est dans ses meilleurs traités de morale et de polémique que Luther se montre le mieux tout entier. Si

nettement religieux que puisse être le but de tel ou tel de ces ouvrages, il est rare qu'on n'y entende pas l'un des Luther dont la voix n'est jamais sans intérêt pour la littérature: l'Allemand, l'artiste, ou le prophète.

Jean Crespin.

Si l'on voulait, pour donner un caractère individuel aux trois périodes de traduction luthérienne, parler de celles de Lefèvre d'Etaples et de Jean Gérard, à plus forte raison encore la production d'après 1550 pourrait-elle se ranger sous le nom de Jean Crespin. La plupart des traductions sortent de son officine; il y a souvent lieu de croire qu'elles sont son œuvre propre, et que même celles qu'ont imprimées ses confrères furent inspirées par lui. On n'a pas fait à cet homme la place qui lui revient dans l'organisation de la littérature réformée française à l'époque de son plus remarquable développement. Sénébier a défini on ne peut plus justement son rôle, et le même éloge s'appliquerait à quelques-uns des confrères de Crespin dont il sera question tout à l'heure: «C'était un Savant qui présidoit à une imprimerie.» (1)

Il ne suffit pas, en effet, de le considérer comme imprimeur, ou comme l'auteur du *Livre des Martyrs;* c'était un Français érudit établi à Genève, ami de Calvin, et qui eut le constant souci de mettre sur pied une propagande littéraire destinée à seconder les efforts des pasteurs qui partaient de Genève pour évangéliser toutes les régions de France. Ce que l'on connaît de son activité ne donne aucune idée du soin qu'il apportait à scruter surtout la production réformée étrangère pour adapter, soit de l'allemand, soit de l'italien, soit de l'anglais, tout ce qui lui paraissait propre à avancer la cause protestante en France. Son importance mérite qu'on s'arrête un instant à considérer les points essentiels de sa carrière. (2)

Né vraisemblablement à Arras vers 1520, Crespin a laissé peu de renseignements sur sa jeunesse. On sait qu'il fit cinq ans de droit de l'Université de Louvain, et entra en 1540, avec François Baudouin, dans l'étude du jurisconsulte parisien Charles Du Moulin. Il a conté comment au cours de cette même

(1) J. Sénébier, 527. II. 46.

(2) L'article de la FP IV. 885, demeure ce qu'il y a de plus complet à son sujet.

année il avait vu, place Maubert, monter au bucher un protestant nommé Le Peintre. En 1545 on le trouve à Strasbourg comme réfugié, et en correspondance avec Calvin. Trois ans plus tard il va s'établir à Genève pour y passer vingt-cinq ans de labeur comme éditeur et imprimeur. Il est reçu habitant en 1557, bourgeois dès 1555. Le contrat de mariage de sa fille en 1559 le désigne comme «docteur es droit».

La liste de ses publications est imposante. En dehors de divers ouvrages réformés il a imprimé des éditions d'auteurs classiques et des manuels de droit. Ainsi en 1560, et de nouveau en 1567, le texte grec et latin d'Homère, avec annotations également en grec; en 1570 une édition analogue de Théocrite. L'année de sa mort, 1572, il donna un manuel *Juris civilis romani initia et progressus,* et prépara pour l'impression une édition des quatre livres de Justinien, qui parut en 1574 avec une préface intitulée: «Studiosis institutionum juris civilis Jo Crispinus, S.»

En dépit de cette activité, il trouvait le temps de faire de longs voyages. Au mois de septembre 1555, il est à Francfort auprès de Valérand Poullain et l'année suivante de nouveau dans la compagnie de Calvin. Il passe une partie de 1566 à Anvers. Ces maigres renseignements permettent de se le représenter visitant les foires des livres à Francfort et Anvers, négociant peut-être à propos de ses propres publications, et à l'affût de tout ce qui se vendait d'intéressant.

Ses goûts cosmopolites s'affirment jusque dans une simple liste de ses publications françaises; on y voit, outre Luther, des traductions d'Hyperius, de Bullinger, de Nigrinus, de Mélanchthon, de Kirchmair et de Sleidan. Il imprime également des ouvrages de Calvin, de Bèze, d'Henri de Barran, des Psaumes en italien et en anglais aussi bien qu'en français, et enfin une série de compilations dont il était sans doute lui-même l'auteur responsable: en 1558 l'*Accord de plusieurs passages de l'Ecriture;* en 1560 un *Dictionnaire de théologie, contenant entière déclaration des mots, phrases et manieres de parler de la Saincte Escriture;* et en 1563 la *Confession de Foy... des Eglises dispersées en France, avec une préface.*

Aussi devint-il le plus actif et le plus respecté des imprimeurs genevois. Une ordonnance de 1563 (3) qui réglait leur commerce autorisait l'usage d'une presse à la plupart, de deux

(3) Une copie dans les notes de Th. Dufour, ms. de la BG.

à quelques-uns, et de quatre à Jean Crespin et Henri Estienne parmi les bourgeois, à Antoine Vincent parmi les habitants: preuve convaincante de supériorité et d'activité.

Les Quatorze Images.

On le voit d'après ses publications, Crespin s'est occupé de Luther de façon assez suivie dès 1552. Il est curieux qu'un des premiers indices de ce fait ait été le remaniement d'un petit manuel français des premiers jours, la *Consolation Chrestienne* publiée par Simon Dubois avant 1530. On sait déjà quelque chose des tentatives faites en 1543 et 1545 pour réimprimer ce traité; Crespin a travaillé sur la première édition, modernisant la traduction, sans apporter au texte changements ni abréviations. D'abord le titre sort d'entre ses mains tout remanié: *Quatorze images de vraye et Parfaicte Consolation, représentées comme en deux tableaux; dont le premier est de la considération des maux qui nous adviennent, l'autre des biens que nous recevons. Le tout de nouveau traduict pour la consolation de tous ceux qui sont chargez et travaillez.*

L'épître du premier traducteur est également pourvue d'un titre, et c'est entre cette épître et le prologue de l'auteur qu'intervient la seule addition matérielle que Crespin ait fait au texte. On se le rappelle, l'édition de Dubois, ainsi que les premières éditions latines qui circulaient en Allemagne, ne contenait pas la lettre dédicatoire adressée par Luther à son prince. Elle figure dans l'édition de 1552 sous l'en-tête suivant: «A Tresnoble et tresexcellent prince et seigneur Frederic duc de Saxe, grand Marechal et Electeur du sacré Empire Romain, Landgraff de Turinge et Marquis de Misne, son seigneur tresclement, S.» (4)

Le texte du traité qui suit cette épître diffère trop peu de celui déjà analysé, pour qu'on le décrive à nouveau. Quelques lignes de la fin suffiront comme élément de comparaison, et indice du degré où l'on a modernisé le texte de 1530:

«... Parquoy quand nous n'aurions point d'autres images, ceste cy seule nous peut remplir d'une si grande consolation, si elle est considérée diligemment et d'un cœur attentif, que non

(4) La préface appelle curieusement Spalatin, l'ami de Luther, du nom de «*George Palatin*»; d'après cette déformation, A. L. Herminjard songeait à un prince du Palatinat envers qui Luther aurait des obligations.

seulement nous ne serons point contristez de nos maux, mais aussi nous glorifierons en noz tribulations, par la grande joye que nous avons en nostre Seigneur Jesus, à grand'peine les sentans. Or, ce bon seigneur Jesus, nostre Dieu beneit à tout jamais, nous vueille faire sentir ceste gloire. Amen.»

La Déclaration entière...

A la date du 8 mars 1552, on lit dans les Registres du Conseil de Genève la note suivante:

«Icy est (*sic*) esté proposé ung livre de declaration de l'epistre S. Pol ad Galatas faict par Martin Luther que aulcungs proposent voloir imprimer et translaté de latin en francois. Arresté qu'il soit communicqué à maistre Abel et M. Loys Beljaquet et Franç. Chappuys pour en avoir leur advys.»

C'est le premier de toute une série d'articles analogues, qui se réfèrent aux traductions de Luther faites à cette époque; malgré l'orthographe arbitraire ils offrent un moyen de contrôle pour les dates de publication, et ce qui est plus important, un indice du caractère sérieux qu'avait toujours le travail de traduction. On va le voir par des cas précis, la désignation de pasteurs pour examiner les œuvres présentées n'était pas une simple formalité: ils les ont quelquefois refusées, en raison soit du contenu soit de la médiocrité de la traduction.

L'ouvrage présenté le 8 mars dut être accepté sans délai puisque Crespin le publie avant la fin de l'année sous le titre suivant: *Declaration entiere des Fondemens de la Doctrine Chrestienne. Faicte par Martin Luther sur l'Epistre de S. Paul aux Galatiens: en laquelle est contenue une vraye et parfaicte exposition de la justification, qui est par la foy en Jesus Christ.* Par l'étendue comme par l'esprit qui l'anime, ce commentaire se range parmi ce qui a paru de plus important sous le nom de Luther au XVI^e^ siècle. On sait la prédilection qu'avait Luther lui-même pour cette épître entre toutes celles de saint Paul. «Est mea Ketha de Bora», dit-il une fois, et il en a donné trois commentaires différents, en 1519, en 1523, puis le gros volume définitif de 1535, où il se montre affranchi des opinions de Jérôme et d'Erasme (suivies par lui en 1519), au point de mener une polémique contre diverses parties de leur interprétation.

L'histoire de l'ouvrage en français ne va pas non plus sans difficultés. Il a eu au moins trois éditions; à part celle dont il est question l'on en connaît une de 1560 «de l'imprimerie de Jean Bonnefoy» et une autre issue des presses d'Arnoult Coninx d'Anvers en 1584. Pendant longtemps on ne connaissait que ces

deux dernières. Freytag dans ses *Analecta*, suivant Vogt et Lelong, allait jusqu'à dire que sans aucun doute l'édition originale fut éditée à Genève en 1560. (5)

Le premier qui ait parlé d'une édition antérieure est Strobel dans ses *Beiträge* de 1785; il cite d'un ouvrage de Westphal publié en 1558 un passage où l'adversaire de Calvin relève dans une traduction française de ce commentaire de Luther, parue peu de temps avant à Genève, diverses erreurs, lacunes et falsifications malicieuses. Il ajoute qu'un homme de bonne foi et bon connaisseur des deux langues, ayant fidèlement comparé cette traduction avec l'original, a dû déplorer tant de «détestable perfidie». Il faudrait sans doute se garder de croire trop vite à des affirmations de ce genre, lancées au plus fort de la polémique du milieu du siècle entre les partisans de Calvin et ceux de Luther. Pour savoir ce qu'elles comportent de vérité l'on aurait à faire la comparaison détaillée des différentes versions.

Un examen même général du texte montre qu'il diffère sensiblement de celui de 1584, le plus souvent par l'omission des passages personnels, ou des allusions locales; mais de changements intentionnels dans le sens même il ne semble pas y avoir de trace. (6)

Le ton et le sujet de ce commentaire sont indiqués par le titre; c'est une «exposition de la justification»; Luther se trouve à tout propos ramené aux points essentiels qui ne manquaient jamais de l'inspirer, et surtout à des questions comme celles-ci: ce qu'est la foi, comment elle se manifeste et les conséquences qui s'ensuivent pour les rapports des hommes entre eux. Il les développe, avec l'abondance d'illustrations vigoureuses et d'allusions personnelles qu'on lui connaît d'après le *Sermon des Bonnes Œuvres* ou l'*Exposition du Magnificat*, et l'on ne saurait lire ce commentaire sans être frappé de la façon dont il déborde la théologie pour se rapprocher de la vie journalière qui est l'affaire de tous les hommes.

---

(5) Ed. de Leipzig, 1750. p. 548.

(6) Je regrette de ne pas avoir pu comparer en détail l'édition française de 1552 avec le commentaire de 1523. L'édition de Bâle de cette année-là ne contient pas certains passages que donne le Commentaire de 1535, mais qui manquent dans la traduction de 1552.

Caractéristique également est le souci qui se constate chez le Luther de 1535 pour maintenir sur des bases fermes la vraie Eglise; elle a besoin d'être protégée contre ses propres adhérents aussi bien que contre ses adversaires déclairés. Il se réfère instinctivement à son Eglise de Wittemberg; non qu'il s'en fasse gloire, mais parce qu'il y voit au moins une tentative vers l'idéal poursuivi. Dans l'exposition du premier chapitre il lui arrive de faire la confession que voici:

«Et nous aussi, nous nous plaignons aujourdhuy de cela et plorons, que Satan a plus apporté de nuisance à nostre Evangile par ses Ministres, qui sont un tas d'esprits esgarez, que par tous les Rois, Princes et Evesques qui l'ont persecuté par force et violence, et le persecutent encore. Et si en ceste ville de Viteberg nous n'eussions esté soigneux et diligens: si nous n'eussions veillé et travaillé à planter et enseigner ceste doctrine de foy, nous n'eussions pas demeuré si longtemps en concorde, mais il y a longtemps qu'il y eust eu des sectes entre nous. Or pource que nous demeurons fermes et constans en ceste doctrine, et que nous pressons incessamment les autres de la garder, elle nous entretient en grande paix et unité. Les autres qui la mesprisent, ou bien, comme ils pensent, veulent enseigner une doctrine plus excellente, tombent en beaucoup d'erreurs et sectes pernicieuses desquelles ils ne peuvent jamais voir la fin: et par ce moyen ils perissent.» (7)

On le pense bien, pareil principe devait trouver bon accueil à Genève. La conclusion vigoureuse qu'en tire Luther quelques pages plus loin semble tout à fait selon la manière de Calvin:

«Attendu donc que l'Eglise est une chose si molle et tendre, et que facilement elle est renversée, il faut diligemment veiller contre ces espritz estourdiz: lesquels après avoir ouy quelques sermons, ou leu quelques feuillets de la saincte Escriture, incontinent ils se font Maistres de tous apprentifs, et de tous ceux qui enseignent les autres, contre l'authorité de tous.» (8)

Il faut citer encore quelques lignes de cette partie du livre où l'auteur reprend ses compatriotes de ce qu'ils manquent de patience et de ténacité en ce qu'ils entreprennent:

«Aucuns pensent, dit-il, que nous allemans sommes sortiz des Galatiens, et peut estre que leur devinement n'est pas vain. Car nous (allemans) n'en sommes pas de nature fort dissemblable. Je suis aussi contraint de desirer quelque gravité et constance es nostres. Car en toutes choses nous sommes au commencement fort chauds; mais estant l'ardeur de ces premières affections affaiblie ou estainte, nous sommes incontinent lasches et negligens. Dont il advient, que de telle temerité que nous com-

(7) Ed. de *1552* et de *1584*, p. 2.
(8) *1552*, 29. *1584*, 28.

mençons les choses, de mesme façon nous les rejettons et postponons.»

Partout dans son exposition l'on remarque ce malaise qu'éprouve toujours Luther à rester parmi les abstractions; quand il sent une chose et veut la faire sentir aux autres il lui vient inévitablement à l'esprit un trait concret, tantôt le souvenir d'un événement, tantôt une image populaire. C'est ainsi qu'il est amené à raconter ce que Staupitz, vicaire de son ordre, lui a dit au début de sa carrière, ou encore ce qui est arrivé au docteur Kraus de Halle, histoire qu'on rencontre ailleurs en français à cette époque.

Pour expliquer la justification, il cite son propre cas, avec cette désinvolture qui rend ses paroles quelquefois si émouvantes:

«La cause de la justification est glissante, non pas de soy, car elle est de soy tresferme et trescertaine; mais c'est au regard de nous. Ce que moymesme experimente bien souvent. Car je cognoy bien à quelles heures de nuict je combats aucunefois. Je say combien de foys je pers tout soudainement les rayons de l'Evangile et de grace, comme dedans des nuées bien espesses. Je cognoy finalement combien sont là subjects à glisser ceux là mesme qui sont exercitez et qui ont le pied ferme.»

Enfin la croyance qu'il circule dans la nature de mauvais esprits et des forces occultes qui, agencés par le Diable, travaillent à la déconfiture des fidèles ne peut pas être absente d'un traité où Luther discute tout au long les conditions de la foi. Cette croyance tenait si étroitement à sa façon habituelle de voir et de penser, qu'elle se retrouve sous une forme plus ou moins développée dans presque toutes ses œuvres. Le célèbre début du troisième chapitre: «O Galates insensés, qu'est-ce donc qui vous a ensorcelés...?», que le commentaire français rend ainsi: «O Galatiens mal-advisez, qui vous a enchantez que n'obeissez à la verité?», fournit à Luther un texte fait pour évoquer vivement ces ruses du diable, et il consacre en effet toute une section à «la sorcellerie corporelle et spirituelle». Il est instructif de la mettre à côté de tel passage des premiers sermons traduits en français.

«Par cecy il tesmoigne assez que l'enchantement ou la sorcelerie est quelque chose, et qu'elle peut estre. D'avantage on ne peut nier que le diable ne vive, voire qu'il ne regne en tout le monde. La sorcelerie et l'empoisonnement sont donc œuvres du diable; par lesquelles non seulement il nuit aux hommes, mais aussi par la permission de Dieu il les tue quelques fois. Outreplus nous sommes tous sujets au diable quant à nos corps

et nos biens, et sommes hostes en ce monde duquel il est prince et dieu. Parquoy le pain que nous mangeons, le breuvage que nous beuvons, les robbes desquelles nous sommes vestuz, voire l'air et tout ce de quoy nous vivons en la chair, est sous la puissance du diable. Il peut donc par ses empoisonnemens nuire aux enfans, ou par angoisse de cœur, ou aveugler ou desrobber, ou du tout ravir, et se mettre au berceau en la place de l'enfant ravy. J'ay ouy dire qu'il y avoit un enfant au pays de Saxe, qui allaicta cinq femmes, et toutesfois il ne peut estre rassasié. Et de cecy il y en a beaucoup d'exemples.»

Les passages de cette allure personnelle et particulière sont fréquents même dans les Commentaires; attirer l'attention sur eux n'est pas les déterrer d'un amas de théologie sous lequel ils ont passé inaperçus, mais plutôt se rendre compte du caractère complexe et vivant que présentaient ces écrits d'inspiration germanique.

Daniel, l'Ecclésiaste, Joel et Jonas.

La décade de 1550 à 1560 a vu la traduction en français de quatre autres commentaires de Luther, du même caractère sinon de la même envergure que celui des Galates. Ils sont tous construits sur un même plan: exposition du texte de l'Ecriture par les moyens de la prédication populaire. Non qu'ils ne montrent pas une puissance de raisonnement souvent remarquable. Mais pourtant ce qui fait leur force, c'est le goût de réalité qui met en lumière l'essentiel d'une position théologique et le rend intelligible à force d'illustrations concrètes et de remarques personnelles. Quelques exemples puisés dans chacun en montreront le caractère.

C'est d'abord en 1555 le Commentaire sur *Daniel,* publié par Crespin avec celui de Mélanchthon sur le même prophète. L'ouvrage de Luther est, on s'y attendait, bien plus mince que celui de son érudit ami, et n'occupe qu'à peu près le quart de ce gros volume. Le traducteur a probablement travaillé sur l'édition générale des œuvres latines de Luther, dont la publication commence à Wittemberg en 1546, et donne au tome neuvième une version latine des explications sur Daniel. Luther lui-même n'avait traité le sujet qu'en allemand, ajoutant à sa traduction du texte en 1530 une courte explication, de nouveau en 1544 une *Kurze Erclerung* et l'année de sa mort une exposition du 12e chapitre, où il voyait une allégorie de la Papauté.

C'est d'ailleurs ce fait qui donne au commentaire son caractère et sa force, et sans doute lui a valu l'honneur d'une tra-

duction. Le ton est plus emporté et plus aigu que dans n'importe quel autre des commentaires traduits. Le faste et les cérémonies du système papal inspirent à l'auteur une telle rage qu'il n'est plus maître de sa plume. L'impression de colère s'aggrave par endroits même de l'effort pour décrire les choses comme elles sont, sans rien exagérer. D'où des passages d'une fougue extraordinaire, parmi lesquels le suivant est peut-être le plus remarquable; c'est la glose du mot «Mahosim» qui doit signifier «les Temples»:

«... Les Eglises cathédrales et les Monastères qui sont par le monde en grand nombre sont ordinairement ainsi edifiez. Ces edifices ne sont faicts pour l'honneur ou le service de Christ (car Dieu n'habite point aux Temples faicts de main, comme dit S. Estienne au septiesme des Actes) mais ils sont bastis pour le Pape; consideré qu'il domine en ces lieux-là, et joue de passe-passe comme un basteleur, avec son eau beniste, Messes, vigiles, pardons, purgatoire, et autres infinies badineries sottes et meschantes. Ce pendant il amasse en ces lieux tous les biens du monde, l'or, l'argent, les pierres précieuses et les thrésors; et outre ce, la vertu, force et puissance de sa divinité ou tyrannie. Car en ses lieux on vit et enseigne selon son bon plaisir et ses commandemens. Il munit magnifiquement telles places sans armes ny fer; tant seulement de bulles, de lettres, de parchemins et scaux, comme un enchanteur ou sorcier. Mais specialement les Chanoineries ou Eglises Cathedrales avec les Monasteres servent au Pape: car encore aux Parroisses on a servi à Dieu en quelque peu de choses: comme au Baptesme, au Sacrement de l'autel et administration de la parole, jaçoit que ces choses n'ayent esté en leur pureté. Et mesme aujourd'huy on fait moins de conte des Eglises parochiales que des Cathedrales ou des Monasteres où on a servi au Pape à toute force et jour et nuict. Toutesfois ces temples-là ne sont point lieux des sainctes predications: ains le manoir des Messes et des morts: c'est à dire, des Vigiles, ausquels on a plus leu, chanté, criaillé, caquetté, beelé de paroles inutiles, pour les morts que pour les vivants, en sorte que plus justement on les pourroit appeler les demeures des hurleurs crieurs de hin-han, et des brayeurs: aussi les residences des happe-or, grippe-argent, gobbe thresors (9). Par ce mot Mahosim, l'Ange reprend singulièrement ce qui est le plus souverain et plus grand au royaume du Pape, ceste vi-

(9) Cette phrase montre le traducteur entrant dans l'esprit du passage au point qu'il enchérit sur le texte: «Da sind nicht Predighäuser, sondern Messehäuser, Todtenhäuser, das ist Vigilienhäuser, da mehr für die Todten gelesen, geplappert und gethan ist, denn für die Lebendigen, item Lohrhäuser, Heulhäuser, doch auch Geldhäuser, Silberhäuser, Kleinodhäuser». Erl. 41. 301.

laine et detestable abhomination de l'Eglise, qui est la Messe...» (10)

Il est curieux que ce passage se termine sur un trait qu'on a eu déjà l'occasion de remarquer chez Luther quand il veut donner l'idée de la masse de ses adversaires rassemblés autour de leur chef: l'image du «Rattenkönig». (p. 33). Ici la messe est le centre de toutes leurs pratiques, domine les autres cérémonies comme un prince: «Und hanget alles Kirchengepränge an der Messe, und umb die Messe, wie die Ratten an ihrem Könige». Le Français, comme d'habitude, a préféré traduire mot à mot plutôt que de transposer l'image: «Et toutes les parades, pompes et ceremonies sont attachées et fichées à la Messe, comme les loirs ou soris sont joints à leur Roy.»

Deux ans après le *Daniel*, Crespin édite une traduction de l'*Ecclésiaste* de Luther, qui est un bon exemple de ses publications françaises érudites. Il y a inséré deux versions du texte biblique, dont l'une était l'œuvre d'Emmanuel Tremel, juif et hébraïsant renommé de l'époque, avec qui Crespin était sans doute en relations, puisque une année seulement auparavant, en 1554, Henri Estienne avait publié sa traduction en hébreu du catéchisme de Calvin. En outre on trouve à la fin du livre, en tête d'une table alphabétique des matières, un de ces avis personnels comme on aimait en donner au XVI^e siècle, et qui laisse entrevoir quelle opinion avait Crespin de l'œuvre qu'il avait fait traduire:

«Ce livre icy, amy lecteur, est de grande consequence, pour l'abondance des sentences et doctrine necessaire à la vie humaine: tellement qu'il n'y a mot qui n'ait son poids et qui ne meritait d'estre mis en table.»

L'original allemand avait paru à Wittemberg en 1532, et plutôt que par sa «grande conséquence» il se distingue au jugement du lecteur moderne par la forme et «l'abondance des sentences». Il est peu d'écrits de Luther, et de son époque, qui présentent un pareil étalage de proverbes, d'autant plus intéressant que Luther, lorsqu'il ne trouve pas dans les locutions latines la nuance qu'il désire, n'hésite pas à les insérer en allemand. Le texte de son commentaire est ainsi parsemé d'échantillons du parler le plus familier de l'Allemagne. Ce serait presque une étude de folklore comparé que de voir par le menu comment on les a rendus en français. En ceci il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant: le caractère didactique du texte à commenter

(10) Edition citée, p. 388.

conviait un exégète à accumuler les exemples. Et les proverbes et dictons populaires ne sont pas du reste l'unique ressource de Luther. Il tire de partout des citations et des anecdotes: de Cicéron, d'Erasme, de la vie du Prince Frédéric de Saxe, de Staupitz encore. Les paroles de l'Ecclésiaste au sujet des bons et des mauvais princes lui font penser à la condition de sa patrie:

«Toute la Germanie, écrit-il, est comme abandonnée, en laquelle il n'y a ny honnesteté ne civilité, nul soing de nourrir la jeunesse en bonnes mœurs. Toutes bonnes loix et saincles ordonnances y sont mises bas. Toute discipline et toutes sciences en sont bannies. On ne sait que c'est d'exercer justice. Certes un bon Prince est un don excellent...»

Mais la valeur de cet écrit ne consiste pas uniquement en des exemples ou des passages sentis et personnels tels que celui-ci; il a plus d'un développement ferme de pensée et d'allure qui a donné en français des morceaux philosophiques capables de supporter à quelques égards la comparaison avec ce que Calvin écrit sur la même matière. Telle par exemple la glose sur le verset «La course n'est pas aux legiers... ne la grace aux savans»; venant après le passage emporté du *Daniel,* elle fait sentir la variété d'accents dont l'écrivain disposait.

«... Le Seigneur est assez puissant pour allumer un grand feu, pourveu que nous gardons une estincelle seulement. Aussi nous sommes agitez de diverses pensées, et tormentez de beaucoup de solicitudes à cercher les moyens comment nous gaignerons nostre vie. L'un se fait imprimeur pour venir aux biens, et voicy il perd tout ce qu'il avoit au paravant. On en pourra autant dire de tous autres arts, mestiers et offices. Car il y en a plusieurs de bon esprit et plusieurs bons ouvriers, desquels toutefois on ne tient conte. Et la raison est, pource qu'il advient à tous selon que le temps et la fortune s'adonnent, c'est à dire, Je ne pourroye donner resolution de l'evenement, ny asseurer qu'elle en sera la fin ou issue. Quant à toy, fay seulement ce qui est de ton office. Dieu trouvera bien son heure pour se servir de ton labeur. De nous, nous ne pourrions juger de ces choses, nostre office est de travailler, et non poinct de limiter une fin ou evenement à l'œuvre.»

En dernier lieu nous avons à étudier ici les Commentaires sur les prophètes Joel et Jonas, parus ensemble en français «de l'imprimerie de Jean Crespin, 1558». Tous deux ont pour fond des cours professés par Luther en 1524, retravaillés, le *Jonas* en allemand par Luther lui-même en 1526, et le *Joel* en latin par Veit Dietrich, dix ans plus tard.

On a déjà parlé des quatre traductions latines du *Jonas* parues l'année de sa publication à Strasbourg et à Haguenau (11). L'histoire du *Joel* est moins satisfaisante: on n'est pas sûr de posséder même approximativement le texte des paroles de Luther. Il était lui-même fort irrité par la version qu'en donna Dietrich en 1536; et une comparaison de cette édition avec le manuscrit des cours tels qu'ils ont été donnés par Luther a montré que ce n'était pas sans raison. «Er hat Luthers meinung oft unterdruckt, ja im gegentheil verkehrt», telle est la conclusion à laquelle sont arrivés les éditeurs de Weimar (12). On constate également que plusieurs passages polémiques du texte imprimé sont absents du manuscrit. Luther a très bien pu les prononcer, mais on ne peut savoir s'ils sont authentiques. Dietrich a corrigé son édition par une autre publiée à Nuremberg en 1547 et réimprimée l'année suivante, d'où, suivant toujours les éditeurs de Weimar, les plus grosses violences ont disparu. (13)

On pourrait relever dans ces deux œuvres des traits pareils à ceux qu'on a déjà notés dans les précédentes, allusions aux événements du pays et de l'époque, développements vigoureux et imagés. Mais elles n'ont, à part ces traits, rien qui les distingue spécialement des autres du même genre, qui ont dû abonder à Genève. Elles n'atteignent ni à l'ampleur des *Galates,* ni à la force de *Daniel,* ni au caractère populaire de l'*Ecclesiaste.* Et pourtant, on doit le noter, Crespin les a traduits parce qu'il les croyait d'un intérêt très actuel. Dans la courte préface qu'il a mise en tête de *Joel* il écrit:

«Aujourd'huy l'Eglise est en divers périls... Pendant ces maulx quelle plus utile doctrine peut estre proposée aux Eglises que les sermons de Joel?... A bon droict donc nous avons entrepris d'expliquer ces sermons tant propres pour nostre temps, et tant necessaires pour la consolation des Eglises affligées.»

Le même dessein s'annonce dans le sous-titre donné à «l'Interprétation du livre du prophète Jonas,..... à présent traduite pour la consolation de ceux qui annoncent la parole de Dieu.»

Une analyse même rapide et superficielle de ces cinq publications montre du moins qu'il serait risqué de les exclure d'un jugement qu'on voudrait porter sur la fortune littéraire de

(11) p. 96.

(12) W. 13. XXII.

(13) Il est probable que la traduction a été faite sur cette deuxième version, mais je n'ai pu établir le fait par une comparaison détaillée.

Luther en France. Car elles accusent les mêmes qualités que les autres écrits. Ces qualités y prennent une place qui semblerait de nos jours excessive; pour notre auteur toute règle de méthode est impraticable, puisqu'il se met tout entier dans ce qu'il écrit; il ne faut que s'habituer à un genre de littérature où la vigueur compense la clarté et où mainte digression est justifiée par le sentiment d'un contact immédiat avec la vie.

2. — LES GRANDES TRADUCTIONS GENEVOISES.

La Liberté.

Les commentaires n'ont pas seuls fourni aux imprimeurs genevois matière à traduction. On a vu comment dès avant 1550 Gérard adapte une partie des traités polémiques de Luther les plus violents. Après cette date on s'est emparé de trois ouvrages qui sont peut-être ce qu'on a donné en français de plus imposant comme traduction luthérienne. Ecrits vifs, personnels, et d'une réelle importance historique, dont la traduction française révèle un Luther relativement peu déformé et, dans chacun des trois écrits, une forme nouvelle de son activité littéraire. C'est en premier lieu le *Traité de la Liberté Chrétienne*, dont l'apparition en français s'est fait si longtemps attendre. Puisqu'il incorpore l'idéalisme des premières années, on aurait cru le voir parmi les toutes premières adaptations de Luther en français.

Vient ensuite un exemple de ce fond de croyance populaires dont il était question tout à l'heure, marque de son siècle et tout particulièrement de sa race, dans le fameux traité *Des Deux Monstres Prodigieux.* Et c'est enfin la plus étendue de toutes les traductions françaises de Luther, le *Traité des Conciles,* qui représente, mieux que le *Wider Hans Worst,* la polémique serrée et réfléchie des dernières années. Chacune de ces publications demande un examen attentif.

Le *Traité de la Liberté Chrétienne* est parmi les traductions que nous étudions l'une des mieux connues. M. Nathanaël Weiss l'a signalée dès 1887 (14), et M. Henri Hauser lui a donné une place dans son étude de 1909 sur «Les Petits Livres au xvi[e] siècle». Ne connaissant que l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, relié avec une *Apologie des Ministres de Rouen,* M. Hauser a conjecturé que le livre avait été imprimé

(14) *Bull.* XXXVI. 664.

en cette ville, de même que M. Weiss de son côté avait conclu à Jean Crespin comme traducteur, attendu qu'un autre exemplaire de l'édition de 1561, à la Bibliothèque du Protestantisme français, porte sa marque.

Il existe pourtant une autre édition, antérieure de cinq ans à celle de Crespin, et qui doit avoir été la première. Car on lit dans les Registres du Conseil à la date du 27 mars 1556 les lignes que voici:

«Sur ce que avoit esté presenté ung livre intitulé *de la liberté chrestienne* s'il seroit licite de l'imprimer ou non. Estant ouy la relation du Sr Migerandi disant avoir entendu des prescheurs que cela se peult imprimer. Arresté qu'on permet imprimer jouxte les conditions accoustumées.»

D'après quoi l'on pourrait toujours penser à Crespin comme étant l'imprimeur qui a présenté le volume; mais un exemplaire de cette édition que possède encore la Bibliothèque de l'Eglise Libre à Lausanne, sans se distinguer autrement de l'édition de 1561 que par quelques menus détails d'impression, porte au bas de la page du titre cette addition importante: «Par P. Jaques Poullain, M.D.LVI.»

L'imprimeur Pierre Jacques Poullain était établi à Genève depuis 1554. Le *Livre des Habitants*, en signalant son admission le 31 juillet de cette année le qualifie de «natif de Chartres». Le Registre mortuaire qui rapporte son décès à la date du 9 décembre 1559 parle également de lui comme «imprimeur de Chartres en Beausse». Pendant les cinq années qu'il a passées à Genève, il paraît avoir exercé une activité considérable comme imprimeur. Son zèle était même excessif, à en juger par ses démêlés avec le Conseil, tels que les rapportent les Registres.

En 1555 il est associé à René Houdonym, à partir de 1537 à Antoine Reboul. Dès 1555 il est appelé en qualité de «librayre» devant le Conseil pour avoir imprimé un livre sans congé, et vraisemblablement il n'a pas peu contribué à provoquer la série d'ordonnances — une des plus importantes est datée du 26 novembre 1556 — qui tâchaient d'empêcher la publication de livres «sans licence de la Seigneurie». Les Registres du Conseil rapportent à plusieurs reprises des plaintes déposées contre lui par ses confrères, Guillaume du Bosc en 1556, Jacques Bertet dans la même année, Nicolas Barbier en 1558. Comme il existe des livres imprimés par Antoine Reboul seul en 1559, on en a conclu que l'association se termina avant la mort de Poullain; ce serait peut-être un indice de plus de son caractère entreprenant ou difficile.

Ses publications ne laissent guère de doute que Poullain n'ait été aussi de ces imprimeurs-libraires savants, qui faisaient eux-mêmes le choix des livres qu'ils voulaient imprimer. Il paraît avoir soumis au Conseil des projets d'impression de quelques ouvrages de Calvin, d'éditions du Nouveau Testament, de la Confession de Jean Garnier et des œuvres de Sleidan en latin et en français. Mais voici une indication plus précise encore: *Histoire des vies et faits de trois excellens personnages, premiers restaurateurs de l'Evangile, de M. Luther par Ph. Melanchthon, de Jean Oecolampade par Wolfgang Fabr. Capito et Symon Grynée, de Huldreich Zwingle par Osv. Myconius, le tout traduit de latin en françois par Jacques Poullain* (15). C'est la preuve, non seulement que Poullain était traducteur en même temps qu'imprimeur, mais qu'il s'intéressait aux publications d'origine allemande, de caractère plus spécialement réformé que celles de Sleidan. En raison de ce texte de 1555 il ne peut guère y avoir de doute que c'est Poullain lui-même qui a traduit le *Traité de la Liberté Chrétienne* qu'il a publié l'année d'après.

Un détail d'impression permet de fixer aussi avec une quasi certitude l'édition latine dont il s'est servi. L'épître adressée par Luther au Pape Léon X portait la date du 6 septembre 1520, mais la traduction de Poullain donne une indication différente: «De Wittemberg, le sixième *d'Avril*, Mil cinq cens et vingt.» Or l'édition des œuvres de Luther qui venait d'être publiée à Jena avait également: «Wittembergae, Anno M.DXX. VI Aprilis.» On peut donc se représenter l'imprimeur genevois traduisant la vie de Luther par Mélanchthon, se référant de nouveau aux œuvres du maître au cours de sa lecture, et formant la résolution d'entreprendre la traduction de la *Liberté*.

On voit par sa propre préface, telle que l'analyse M. Hauser, quelles pensées cette lecture lui a inspirées. Il se rend compte des «deux inconvénients», qui proviennent «tant de ceux qui abusent malheureusement de la saincte parole de Dieu, que de ceux qui ou par ignorance ou par meschanceté en détractent». Mais l'utilité du livre ne lui paraît que rehaussée par cet état de choses:

«Bref, ici en peu de paroles est vivement dépeint ce que le fidèle doit à son Dieu, à son prochain et à soymesme. Je n'ay

(15) Je n'ai pas vu d'exemplaire de cette édition. Le titre est donné par Baum, à l'année 1555, dans ses *Annales* manuscrites à Strasbourg, BNU.

entreprins, amy Lecteur, de faire un discours des louanges de ce livre, attendu que le nom de l'auteur (qui surpasse toute recommandation) le loue assez. Je diray seulement ce dont j'ay fait l'essay, qu'on trouvera peu d'autres escrits, qui enflambent et embrasent autant leur lecteur en l'amour de Dieu, et du prochain.»

Meilleure description n'a peut-être pas été donnée de la façon très particulière dont les paroles de Luther se faisaient accueillir.

Aussi bien que la préface, le fait qu'il a traduit la lettre à Léon X paraît indiquer le plaisir que Poullain y prenait. Ce n'était nullement une tâche nécessaire, car cette lettre n'est qu'une introduction de circonstance, et ne traite pas du tout de la liberté chrétienne elle-même. Les premiers traducteurs ont laissé de côté des préfaces bien plus étroitement liées aux textes qu'elles précédaient. Rien n'empêche, semble-t-il, de penser que le traducteur a senti la force et l'élan de cette lettre fameuse qui est dans tout le XVI[e] siècle ce qu'on peut le plus justement mettre de pair avec celle de Calvin à François Ier.

Poullain a goûté la description de cette paisible vie d'un moine appelé contre son gré à défendre ses principes, et dont les adversaires ont ainsi provoqué «un tel dommage et esclandre que nul Roy n'eust sceu faire». Il a bien senti que la fureur de 1520 ferait encore l'affaire de la propagande genevoise:

«Ces choses sont plus claires que le soleil, et est tout avéré que l'église Romaine, jadis surpassante les autres toutes en sainteté, est transmuée en une caverne de brigans, desbordée en toute licence, en un bordeau deshonté, en un règne de péché, de mort et d'enfer; de sorte que l'Antechrist mesme ne pourroit subtilizer moyen d'accroistre sa malice.»

Le traité qui suit cette épître est trop connu pour qu'on en doive rapporter le contenu ici. Il importe cependant de faire la distinction entre son importance historique et sa valeur littéraire. Luther l'a écrit en deux versions, données en même temps à l'imprimeur. Elles diffèrent selon le caractère du public auquel elles furent destinées, la latine plus logique et réfléchie, mais l'allemande plus populaire, d'allure moins soignée et de là plus spontanée.

Pour la doctrine que renferme l'écrit, et les idées qu'il exprime, on s'est donc toujours référé à la version latine; elle a été la base de toutes les traductions, contemporaines aussi bien que plus récentes. Mais pour qui s'intéresse à l'histoire littéraire plutôt qu'à l'histoire des idées, c'est la version allemande qui importe. Elle seule est l'œuvre de Luther écrivain; là sont dé-

ployées avec éclat toutes les qualités d'expression qu'on a pu remarquer dans les sermons et les autres écrits de 1519.

La distinction n'est pas sans importance, puisque la *Liberté* n'est qu'un exemple saillant d'un cas qui se pose pour tous les grands écrits de Luther. Ils n'ont été connus à l'étranger qu'à travers des versions latines, mais les traductions en langue vulgaire doivent être appréciées par rapport aux œuvres originales allemandes, qui seules importent à l'historien littéraire; il est vrai, ces traductions n'en donnent trop souvent qu'un écho assez lointain.

Ainsi la traduction de Poullain compte dans l'histoire des idées au XVI[e] siècle comme celle du *Tractatus de libertate christiana*. Mais ce qu'elle a d'importance littéraire, elle le tient du fait qu'elle traduit une version de l'écrit allemand *Von der Freiheit eines Christenmenschen*. C'est en opposant des passages français au texte allemand dont ils ne sont pas la traduction exacte, qu'on pourra se rendre compte de ce que l'accent original de Luther a perdu au passage en France.

Ce qui fait la force de cet écrit célèbre, ce qui lui a valu d'être apprécié par d'autres que par les fils spirituels de l'auteur, c'est l'expression géniale donnée à quelque chose qui est au cœur même de la religion: la relation que la foi établit entre l'homme et Dieu. Cette relation est affirmée plutôt que prouvée, et ce que l'expression a de flamme tient essentiellement à la façon de sentir de l'auteur. C'est à quelques égards le traité où Luther est le plus mystique; les passages qui traitent de l'union spirituelle de l'âme avec Dieu, de l'affranchissement qui en résulte pour le cœur chrétien, des limites que le chrétien s'impose par amour du prochain, sont devenus classiques dans la littérature religieuse de l'Europe, comparables à tels passages de Saint Augustin et de Pascal. Ils sont d'autant plus importants à étudier dans la traduction française, que cette partie mystique de l'œuvre de Luther a trouvé en France, on l'a déjà vu (ch. VIII) un écho qu'a très bien pu éveiller la lecture même de ce traité. Tout d'abord il faut citer le début si frappant:

«Et afin que j'applanisse le chemin aux rudes auxquels seuls j'entens servir, je mettray devant ces deux propositions touchant la liberté et servitude d'esprit. L'homme Chrestien est tres libre, seigneur de tous, subjet à nul. L'homme Chrestien est tresserviable, serviteur de tous, subjet à tous.»

Les mots qui expriment la suprême nécessité de la parole de Dieu à l'âme humaine gardent en français, semble-t-il, presque l'allure originale:

So mussen wir nu gewisz seyn, das die seele kan allis dings emperen on des worts gottis, und on das wort gottis ist yhr mit keynem ding beholffen. Wo sie aber das wort hatt, szo darff sie auch keynesz andern dings mehr, sondern sie hat in dem wort gnugde, speisz, freud, frid, licht, kunst, gerechtickeyt, warheyt, weyszheyt, freyheit und allis gutt überschwenglich. (16)

Tenons donc pour certain et resolu, que l'ame se peut passer de toutes choses, excepté de la parole de Dieu: sans laquelle elle est en grande disette, et y a povre ordre en son cas. Mais ayant la parole de Dieu, elle est riche n'ayant faute de rien, attendu que c'est la parole de vie, verité, lumière, paix, justice, salut, joye, liberté, sagesse, vertu, grace, gloire, et de tout bien plus qu'on ne pourroit penser.

Pour bien comprendre ce qu'il y a d'extase dans la description fameuse de l'union de l'âme avec Christ, il faudrait reproduire la page entière de l'original. Le thème élaboré par Luther de la communauté des biens, Christ prenant les péchés de l'âme et lui conférant sa propre justice, a été souvent repris dans les premières années de la Réforme, en France comme ailleurs. Il n'est probablement pas original chez Luther, mais il lui a donné sa forme particulière. Après avoir parlé du «frölich wechsel und streytt» entre Christ et l'âme, de l'anneau d'alliance qu'est pour celle-ci la foi, il conclut en des accents lyriques dont on a montré précédemment l'écho chez François Lambert.

«... Denn sein unubirwindlich gerechtigkeyt ist allen sunden zustarck, alszo wirt die seele von allen yhren sunden lauterlich durch yhren malschatzs, das ist des glaubens halben, ledig und frey und begabt mit der ewigen gerechtickeit yhrs breudgams Christi. Ist nu das nit ein fröliche wirtschafft, da der reyche edle frummer breudgam Christus das arm vorachte böszes hürlein zur ehe nympt, und sie entledigt von allem übel, zieret mit allen gütern. So ists nit muglich, das die sund sie vordampne, denn sie ligen nu auff Christo, und seinn ynn yhm vorschlunden, so hat sie szo ein reyche gerechtickeit ynn yhrem breutgam, das sie abermals wider alle sund bestahn mag ob sie schon auff yhr lege.» (17)

Que l'on compare avec ces paroles celles dont Poullain s'avise pour rendre le latin:

(16) C. II. 12.
(17) C. II. 16.

«... Car par sa justice il surmonte les pechez de tous, par sa vie il est plus puissant que toute mort, par son salut il est plus invincible que tout enfer. Par ce moyen l'ame fidele, ayant l'arre de la foy en Christ son espoux, est delivrée de tous pechez, asseurée de n'encourir ni la mort ni l'enfer, participante de la justice vie et salut de Christ son espoux: lequel se prepare ainsi son espouse glorieuse, sans tache ou ride, la nettoyant du lavement d'eau en la parole de vie: c'est à dire par la foy de la parole de vie, de justice et de salut... Qui pourra donc assez estimer ces nopces royales? Qui pourra comprendre les glorieuses richesses de ceste grace: ou ce riche et gratieux espoux? Christ prend en mariage ceste povre et meschante paillarde, la rachetant de tous ses maux, et l'ornant de tous ses biens? Car desja, il est impossible que ses pechez la demnent, veu qu'ils sont posez sur Christ, et engloutis en luy: et qu'elle a telle justice en Christ son espoux de laquelle elle présume comme de la sienne propre, et laquelle elle peut opposer contre tous ses pechez, contre la mort et enfer, et dire, si j'ay peché, Christ auquel je croy n'a point peché; duquel toutes choses sont miennes et les miennes siennes...»

On pourrait de même prendre l'un après l'autre les passages de ce traité où s'expriment avec une éloquence qui les a rendus historiques les divers effets de la foi, l'égalité entre tous Chrestiens, laïcs aussi bien que prêtres, l'honneur qu'on rend à Dieu en croyant à sa parole plutôt qu'en faisant quelque chose de prescrit, les images qui indiquent la suprématie de cette croyance sur toutes pratiques, ou les magnifiques interrogations qui jalonnent tout le développement, et par lesquelles l'auteur demande qu'on lui montre ce qui serait capable d'ébranler la confiance et le courage inspirés par la foi en Christ. De tels passages sont importants à un double point de vue: d'abord ils posent pour la première fois le grand principe de l'affranchissement moral qui, consciemment ou non, sera à la base de tout l'effort protestant du siècle; et leur publication en français en 1556 n'a pas manqué de renforcer sensiblement la vogue de ce principe. En second lieu, l'expression de cet affranchissement met à l'épreuve toute la capacité littéraire de l'auteur.

Car des paroles ne sauraient y suffire. On peut en décrire l'action, en marquer les effets, mais il serait difficile de définir l'état d'esprit qu'elle inspire, sauf en disant que c'est une puissance indépendante de toutes les choses de ce monde. Mais écoutons plutôt Luther:

«Ceste puissance est spirituelle, laquelle domine au milieu des ennemis, et est puissante au milieu des angoisses. Qui n'est

autre chose, sinon que la vertu est parfaite en infirmité; et qu'en toutes choses je puis profiter à salut. C'est une singulière et haute dignité, une vraye et tout puissante force, un empire spirituel: auquel il n'y a chose bonne ou mauvaise, qui ne me soit profitable si je croy. Toutesfois je n'ay besoin de chose du monde (veu que la seule foy suffit à salut) sinon que la foy exerce en icelle la vertu et l'empire de sa liberté. Voici l'inestimable puissance et liberté des chrestiens. Nous ne sommes seulement Rois de toutes choses en pleine liberté; ains nous sommes prestres éternellement; chose qui outre passe le royaume. Car moyennant la prestrise nous sommes dignes de nous presenter devant Dieu, de prier pour les autres, et nous entr'enseigner les choses Divines.»

C'est sur une citation de ce genre que doit se terminer l'examen de notre traduction: l'esprit qui l'anime, à la fois extase et défi, est bien ce qu'elle a de plus neuf, et de plus caractéristique de l'œuvre de Luther.

Sur la fortune du livre en France on sait très peu de chose, sauf qu'il fut réimprimé par Jean Crespin cinq ans après; cela indiquerait un accueil assez favorable. Mais encore une fois ce qui en fait l'intérêt ne dépend pas de cette popularité. Le texte de Poullain prend toute son importance historique et littéraire de ce qu'il a fait passer dans une langue nouvelle un ouvrage qui porte en lui l'expression la plus pure de quelques-uns des sentiments et principes les plus caractéristiques du mouvement réformé. En quoi il prolonge l'action de l'original, que sans lui on aurait pu croire épuisée; il en élargit même le champ d'activité, l'étendant à un public français autre que celui qui était en mesure de lire la version latine.

Les Deux Monstres.

Ce qui est vrai du plus célèbre des échantillons de Luther parus en français, ne l'est pas moins des autres, sauf cette différence, que ce qui ailleurs appelle l'attention par l'accent personnel ou vigoureux, revêt dans la *Liberté* une valeur historique toute particulière, le texte étant l'un des grands manifestes de la Réforme allemande.

C'est faire un saut assez brusque que passer du *Traité de la Liberté Chrétienne* de 1556 à l'écrit satirique que l'on traduisait à Genève l'année suivante sous ce titre: *De deux monstres prodigieux, à savoir, D'un Asne-Pape, qui fut trouvé à Rome en la rivière du Tibre, l'an M.CCCC.XCVI. et D'un Veau-Moine nay à Friberg en Misne, l'an M.D.XXVIII* (18). *Qui sont vrais presages*

(18) La fausse date est déjà dans les premières éditions allemandes.

de l'ire de Dieu: attestez et declarez, l'un par P. Melancthon et l'autre par M. Luther.» On a quelque peine à croire que ces termes annoncent un ouvrage sérieux, et pourtant il appartient à un genre littéraire abondamment cultivé par la Réforme. Pour l'apprécier, et deviner quelque chose de l'effet qu'il eut sur le public d'alors, il faut le replacer dans cette «littérature de prodiges et de terreurs» dont il relève. (19)

Déjà l'histoire de cet écrit au XVI^e^ siècle suffirait à lui valoir quelque importance littéraire. Non seulement il fut très goûté en Allemagne — on en connaît sept éditions pour les quelques années qui suivirent son apparition — mais la traduction de Crespin a donné lieu à deux autres au moins. Une version néerlandaise non datée porte l'indication suivante: «Na de copie ghedruckt tot Geneve by J. Crespin», et la traduction anglaise de John Brooke en 1579 a été faite également sur le français de Crespin. Exemple presque unique d'un écrit de Luther transmis par la France à d'autres pays.

Le fait même que Crespin a entrepris cette besogne témoigne d'une communauté de vues, au sujet des monstres, entre Genève et Wittemberg. On y voyait, en Suisse en 1557 comme en Saxe en 1523, quelque chose de très sérieux, et plus encore: un avertissement direct de Dieu. Pour comprendre la vogue des œuvres de ce genre, il importe de bien éclaircir ce point de psychologie. Dans l'Epître qu'il adresse «à tous qui craignent le Seigneur» Crespin ne laisse pas de doute sur ses sentiments:

«Le Seigneur menace: et ses menaces sont rejettées comme si c'estoyent des fables... Voicy deux figures prodigieuses qui nous sont proposées: et les deux excellens personnages, assavoir Philippes Melancthon et Martin Luther, qui ont donné l'interpretation d'icelles, ont assez d'authorité pour faire entendre que ce ne sont point des fantaisies forgées ou controuvées.»

Encore plus instructifs sont les premiers mots de Luther lui-même; dans son parler vigoureux et naïf il s'étonne qu'il y ait des gens pour ne vouloir pas voir que Dieu entend les avertir par de pareils objets de terreur:

«Y-a-t-il homme au monde qui ne fust esperdu de frayeur, s'il voyoit un esprit maling, ou un fantosme, ou s'il oyoit quelque bruit soudain, ou quelque fremissement ou lamentation des esprits? Ce pendant touteffois on ne doit estimer cela que comme un faux visage ou un jeu de petis enfans, au prix de ceste image et figure prodigieuse. En laquelle Dieu luy mesme apparoist en forme terrible, monstrant une severité implacable.

(19) Voir le chapitre sous ce titre dans Janssen, *388*. II. 5, et plus loin p. 380.

Il faut necessairement dire, qu'il y a une terrible indignation de Dieu embrasée contre ceste idole d'Antechrist, laquelle tout ce troupeau et racaille du Pape irrite comme de propos délibéré, et d'une obstination endurcie; et les commencemens se portent si bien, et toutes choses conviennent si proprement, qu'on n'en peut nullement douter.»

Il est clair que cette publication n'était nullement un écrit léger décoché à l'adresse de la Papauté, mais qu'il importait pour la foi comme pour la discipline de signaler aux croyants une intervention expresse de Dieu dans le monde des hommes. C'est sans doute aussi ce caractère sérieux qui, accusé d'ailleurs par les bois réalistes qui ornaient l'ouvrage, lui donna un tel retentissement. On en découvre des traces et des mentions jusqu'à l'époque moderne. Cet écrit a été pris en général par les adversaires du luthéranisme comme un échantillon de la barbarie et de la grossièreté qui accompagnaient ce mouvement. Dupin en 1718 par exemple trouvait «surprenant que des personnes qui veulent s'ériger en réformateurs tombent dans des excès si violents». Sans doute des ouvrages de ce genre contribuaient à former un jugement tel que celui de Vico en 1725 qui voyait en l'Allemagne «la plus barbare de toutes les nations européennes». (20)

Il n'y a pourtant pas que de la barbarie qui se fasse jour dans ce traité. La croyance aux prodiges, que Luther partageait avec plusieurs esprits de marque en son temps, trouve bien entendu son compte ici. Dans la crainte atavique que lui inspirent les monstres dont il dégage la signification, il vient tout naturellement à considérer les maux qu'ils présagent, comme l'œuvre évidente des esprits malins. Ces esprits, il les sent autour de lui, travaillant sans relâche à ruiner l'œuvre de Dieu, arrivant même à endurcir le cœur d'un homme en dépit de tous les efforts de sa raison et de sa volonté. On a rarement décrit plus en détail l'état d'opposition voulue à la vérité qui était aux yeux de Luther l'iniquité suprême provenant du système papal:

«On peut bien cognoistre à la vérité que sathan est un grand et puissant esprit, lequel tenant sous soy les entendemens des hommes comme esclaves, les fléchit, les maine et pousse d'une telle violence, que non seulement ils se plongent dedens les vices (qui semble plustost estre un œuvre d'un petit diable apprenant son mestier) mais aussi font guerre ouverte à Dieu

(20) Cité par L. Reynaud, *L'Influence allemande en France pendant le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècles.* p. 13.

de leur propre seu et gré. Car il faut penser quelle est ceste tyrannie; combien ceste fureur est désespérée quand un homme miserable estant contreint en sa consciense, peut metre hors ceste parole, et confesser pour certain: c'est cy la parole de Dieu, de laquelle je ne doubte point; mais combien que le Fils de Dieu l'ait prononcée, les Apostres l'ayent preschée: toutesfois je fermeray les yeux, j'estoupperay les oreilles pour la rejetter, et y resisteray des pieds et des mains, et la persecuteray et condemneray comme une heresie pernicieuse, et s'il y a quelcun ce pendant qui veuille rendre une bonne obéissance à Dieu, croire à l'Evangile, et ne me veut obtemperer, ne consentir avec moy; je le tueray; je le banniray de son heritage paternel, je ne le souffriray demeurer en lieu quelconque: et feray tout cela en despit de la parole de Dieu.»

Crespin ne s'est pas borné à une simple traduction; pour donner plus d'ampleur et d'intérêt actuel au sujet, il a cru devoir ajouter aux explications sur les Monstres «aucuns Exemples notables du Desespoir et de la Mort espouvantable de plusieurs, pour avoir laissé la vérité de l'Evangile». Cette partie de l'ouvrage a paru un document si capable d'inspirer la crainte de Dieu qu'elle a eu deux réimpressions à part, chez Jean Saugrain à Lyon, en 1564 et 1565. Elle intéresse particulièrement notre sujet, en ce que le deuxième apostat de la série est le docteur *Kraus* de Halle, souvent mentionné par Luther, notamment dans sa deuxième *Lettre aux Evangéliques de Halle* en 1528, un an après la mort du docteur, et dans le *Commentaire sur les Galates,* d'où le récit a été pris par Crespin. En comptant les éditions de Saugrain, ce récit a paru au moins cinq fois en français; il a été traduit en néerlandais et en anglais; à ce titre il mérite qu'on en prenne connaissance de plus près. Le texte que donnent les *Deux Monstres* de 1557 est le premier à paraître en français; il diffère de celui qu'on trouvera dans le *Commentaire* en ce que Crespin l'a transposé, sans s'astreindre à une traduction exacte. Le récit est comme suit:

«Advint en l'an de nostre Seigneur mille cinq cens vingtsept, qu'un docteur fort renommé par toute l'Alemaigne, nommé Kraus, qui avoit esté entre les premiers qui faisoyent profession de la verité de l'Evangile, tomba en tel desespoir que publiquement il disoit ces paroles, J'ay renié Jesus Christ et pourtant il est maintenant devant Dieu son Père et m'accuse. Il estoit si avant venu en ceste persuasion et si fort lui avoit imprimé Sathan ce desespoir par ces illusions et tentations, qu'il n'admettoit ne consolation ny admonition qu'on luy seut donner, ayant en la bouche les paroles susdites; de sorte qu'en ce miserable desespoir il se tua mal heureusement. Ceux qui l'avoyent cognu en furent merveilleusement estonnez; ayant

cognu en ce personnage un horrible jugement de Dieu: et que depuis avoir renoncé à la verité, il s'estoit forgé un autre Jesus Christ que celuy que la sainte Escriture nous propose. Car ayant au paravant cognu Jesus Christ en son propre office de moyenneur, advocat, consolateur, et sauveur, l'ayant renoncé il l'apprehenda et se proposa pour accusateur et partie adverse devant Dieu. De telle apprehension de Jesus Christ quelle autre issue et conclusion doit on attendre sinon un desespoir espouvantable? Telle donc a esté la fin des grandes estudes et du savoir ambitieux de ce personnage Kraus docteur de Halle.»

Ce n'est pas en raison de son rapport à Luther que nous insérons cette relation. Ne sent-on pas, à la lecture de cette histoire sombre et bizarre, que les traits ou le ton rappellent d'autres importations littéraires allemandes de la même époque? On pense en premier lieu aux *deux Monstres;* à *Eulenspiegel* aussi; le parallèle avec une figure comme celle de Faust est évident. L'Allemagne du xvi[e] siècle apparaissait bien en France comme le pays des histoires, comiques ou horribles, fantastiques ou véridiques, toutes avec un air de réalité qui les imprimait dans l'imagination (21). On lisait l'histoire de Kraus avec le même intérêt que l'anecdote du marguillier emporté par le diable (p. 115). On y trouvait ce quelque chose de mystérieux et de macabre qui était le propre du genre de littérature où rentrent des Eulenspiegel et des Faust, et qui faisait partie du reste de la psychologie du siècle. La comète en Westrie, les «faits du chien insatiable», quelques-uns même des chapitres du *Narrenschiff,* tous contribuaient à cette impression de mystérieuse puissance, le plus souvent occulte ou grotesque, et dont il est malaisé de définir exactement la vogue en France. On en peut seulement constater la notoriété, indiquer quelques éléments frappants tels que les récits en question, et se rendre compte qu'on est en présence d'une forme, inférieure peut-être mais caractéristique, de l'esprit germanique de tous les temps.

Le Traité des Conciles

Par l'effet d'un hasard quelque peu déconcertant, et qui montrerait, s'il en était besoin, combien peu de méthode on a pu apporter à la traduction de Luther en français, il a paru, dans l'année même de l'explication des Deux Monstres, une version française d'un écrit de caractère tout différent. Populaire il est vrai, et aussi marqué de la griffe du maître, le *Traité des Con-*

(21) Voir p. 216.

ciles est bien autrement important que le pamphlet injurieux de 1523. Il en diffère par la date d'origine d'abord. C'est une œuvre de la dernière période de Luther, composée en 1539, deux ans avant le *Wider Hans Worst*. On ne saurait supposer qu'un écrivain tel que Luther pût rester vingt ans à pratiquer un genre littéraire sans perfectionner ou amplifier ses procédés; l'on trouve en effet dans ce traité comme un accord des divers éléments qui ont fait la force de ceux de 1520.

Le caractère de la polémique n'est guère adouci; le dernier écrit de Luther assure que jusqu'à la fin de ses jours la Papauté reste pour lui «vom teufel gestiftet», mais la façon de présenter cette polémique a changé. Il y a plus d'ironie et de fantaisie, moins d'affirmations brusques et cassantes, moins de longs chapelets de simples exclamations étonnées ou dégoûtées. L'argumentation, elle, reste forcément la même; Luther était incapable de «raisonner» autrement qu'en réitérant ses principes et en montrant de toutes les manières comment les actes de ses adversaires s'en écartaient. Mais ici encore une différence de ton se fait sentir, qui s'explique par la date du traité. Un écrivain aussi personnel ne peut exclure de ses écrits des échos de l'état d'esprit qui les a évoqués. Dans le ton du *Traité des Conciles* il y a donc comme l'effet accumulé des années de disputes, de politique ecclésiastique, de tentatives d'organisation et de déboires de toute sorte; l'espèce de «weltweisheit» qui exprime tout cela était bien en germe dans les remarques pénétrantes dont les sermons et les premiers traités sont parsemés, mais elle prend ici une ampleur qui confère à l'ensemble un caractère tout particulier. De là non seulement un style mûri, une forme d'expression plus aisée et moins saccadée, mais aussi un mélange curieux de l'enthousiasme d'antan et d'une certaine lassitude, on dirait presque d'une sorte de scepticisme produit par vingt années de lutte; il ne valait évidemment pas la peine de s'épuiser à convaincre un parti si obstinément «malin» et si ennemi de la vérité.

Il convient de mettre en lumière le caractère de l'écrit dont on va examiner la traduction, parce que de là résultent ses principales qualités littéraires. Composé moins hâtivement que la plupart des écrits polémiques de Luther, il montre par son allure même, par le ton réfléchi des principaux passages, ce qu'est devenu le style impétueux et personnel des premières années. On exagère à peine, semble-t-il, en voyant dans cet ouvrage ce que le XVI^e^ siècle a peut-être produit de mieux dans le

genre du pamphlet polémique au sujet des grandes questions religieuses, qui étaient des questions à la fois de liberté intellectuelle et d'indépendance morale.

Le *Von Konziliis und Kirchen* avait en 1539 trois éditions allemandes, dont deux à Wittemberg et l'autre chez Crafft-muller à Strasbourg. La traduction latine se fit attendre dix-huit ans, jusqu'à la publication en janvier 1557 par Jean Oporin à Bâle du volume intitulé: *De Conciliis et Ecclesia liber; Germanice scriptus jam olim a Reverendo patre D D. Martino Lutero; nuper vero Latine redditus, per D. Justum Jonam seniorem, Theologiae Doctorem: cum gemina Praefatione ad Serenissimum Regem Daniae, etc...*» Il renfermait en effet deux épîtres dédicatoires. La première, de la plume d'un certain «Basilius Faber Soranus», et datée du mois d'octobre 1556, contait comment le docteur Jonas lui avait confié sa traduction il y avait un an, juste avant sa mort, le priant de la mettre au point et de l'éditer, comme il a été fait avec soin, «collatis ad Germanicum singulis syllabis». C'est donc en quelque sorte comme une nouveauté que l'écrit a été lu à Genève au cours de l'année 1557 et qu'on en a fait la traduction française. Les Registres du Conseil nous permettent encore une fois de préciser le fait. On le remarquera, l'imprimeur n'est plus Crespin, mais Nicolas Barbier, un confrère qui publia surtout, paraît-il, des traductions d'ouvrages théologiques suisses, de Bullinger, de Gualter, d'Hypérius aussi. L'extrait des Registres doit être cité en entier, car il apporte d'autres renseignements sur l'activité et les déplacements des imprimeurs genevois. Il figure à la date du 23 août 1557:

«Nycolas Barbier librayre, ayans presenté le livre intitulé *du sacrement de l'eucharistie* par luy imprimé de nostre congé pour les seigneurs du conseil et oultre, ayans presenté requeste tendans aux fins de ordonner de luy permetre *ung livre de Martin Luther des conciles et de la vraye eglise traduyt par mons. Dagnion,* sans que fust permis à aultre le temps qui nous playra et luy donner d'aller à la foire de Franckafort, comme plus applain est contenu en lad. requeste, a esteé arresté qu'on luy oultroye privilege de imprimer led. livre à la forme des esdict par le moyens qu'il soit desja permis et non az aultre pour le temps de 3 ans prochain, donnant licence de aller ainsi qu'ast requis avecq bonnes remonstrances.»

Ainsi autorisé, l'ouvrage parut avant la fin de l'année sous le titre: *Traitté Des Conciles et de la vraye eglise. Nouvellement traduit de Latin en François... chez Nicolas Barbier et Thomas Courteau.*

On connaît donc le traducteur de la plus étendue des traductions que nous étudions. Le «monsieur Dagnion» des Registres n'est autre que François Bourgoin, sieur d'Agnon, qui paraît avoir joué un rôle actif dans le pastorat de Genève à cette époque. D'abord chanoine de Nevers, on le trouve avant 1545 émigré en Suisse, pasteur d'une église de campagne près de Genève. Il est reçu bourgeois de la ville en 1556. Il paraît avoir eu quelque fortune. Une procuration de 1560 parle de la vente d'une maison à Genève qu'il avait achetée de la Seigneurie, et dans les années qui suivent 1550 il est bienfaiteur habituel des pauvres réfugiés français. Malgré ses lettres de bourgeoisie il semble s'être décidé à regagner sa patrie; il y a terminé sa carrière par une activité missionnaire dont on ne connaît que quelques détails isolés. Il a dû être le premier à prêcher à Céant-en-Othe; il fonda l'église de Moulins, et fut pasteur à Chaumont et à Troyes, où il mourut en 1565.

Il est connu également par des ouvrages d'érudition en français, dont le plus notoire est peut-être la *Paraphrase ou briève Explication sur le Catéchisme*, publiée en 1564 chez Honorati à Lyon, et traduite en latin à Anvers en 1584. D'après un article des Registres du Conseil de Genève, c'est lui qui avait traduit les *Decades* de Bullinger et l'*Antechrist* de Gualter, qu'on permettait à Barbier d'imprimer en 1558.

Un autre ouvrage, l'*Histoire ecclésiastique extraite en partie des Centuries de Magdebourg*, nommé dans les mêmes registres, donne à penser qu'en fait de doctrine Bourgoin n'était pas aussi exclusivement calviniste que l'aurait voulu la Seigneurie. On confère à Artus Chauvin, libraire, la permission de l'imprimer à la condition que «soient imprimées seulement les histoires anciennes sans la doctrine des luthériens et allemans qui les ont recuillies» (22). En effet, le premier volume de l'ouvrage paru en 1560 chez Artus Chauvin contient l'histoire de l'Eglise jusqu'au temps de Constantin, et le second publié trois ans plus tard par François Perrin s'arrête à Théodose; conformément à la décision du Conseil, une grande partie du travail semble avoir été retranchée. Rentré en France, Bourgoin a publié, outre la *Paraphrase*, une traduction des œuvres de Flavius Josèphe, dont on connaît deux éditions lyonnaises et une édition parisienne, celle-ci datée de 1570.

(22) Voir sur lui la FP. II. et Jöcher, *Gelehrten Lexikon* I. 1305.

C'est sans doute l'intérêt qu'il portait à l'histoire de l'Eglise qui attira Bourgoin au *Traité des Conciles*, car le livre se fondait sur des données historiques pour discuter la question très actuelle de la véritable nature d'un Concile. Luther était amené ainsi à dire son avis sur l'espoir qu'il y avait d'un nouveau Concile qui satisfît aux demandes de réformes faites par les Protestants. Il expose avec une grande précision, lui-même avouant que c'est là le but de son livre, les conditions auxquelles les Protestants pourraient accepter un Concile autre que national, et que le mieux serait de s'en tenir à réformer les choses en petit, par le travail dans les écoles, et la correction des abus dans l'endroit même où l'on est placé.

On se figure la variété et la vigueur des parties incidentes d'un pareil ouvrage, écrit à la lumière des expériences d'une vingtaine d'années de réforme à Wittemberg. Malgré la sérieuse documentation historique qui en fait le fond, l'intention principale est bien d'aborder le problème actuel; on y sent Luther impatient devant les tentatives mêmes qui sont faites pour concilier les deux partis dans l'Eglise; on oublie, croit-il, à force de discuter ce point, le véritable office du clergé qui est la prédication de la Parole.

C'est en répétant ce vieux et cher principe que Luther prend position contre ses adversaires; de cette préoccupation sont nées les parties les plus vivantes de tout le traité. Telles par exemple ces questions posées avec rondeur vers le milieu de son argumentation:

«Qui est-ce qui preschera cependant aux fideles et Chrestiens jusques à ce que ce différent soit finalement appaisé? Il n'y a rien plus facile, qu'à la façon des basteleurs et joueurs de gobbelets se jouer avec ces mots Peres et Conciles, et abuser frauduleusement de noms sacrez pour suspendre ou empescher un Concile vray et libre, comme le Pape a fait tous ces vingt ans entiers. Et si en ce grand nombre d'Evesques ou Prelats il n'y en a pas un seul qui pense du salut de tant de millions d'ames, lesquelles devroyent estre repeues de la pure parolle de Dieu, et d'une certaine et ferme consolation des consciences: comme Jesus Christ luy-mesme dit, Pais mes brebis.»

Il est difficile de faire un départ exact entre les différentes qualités de ce livre, parce qu'elles sont comme enchevêtrées l'une dans l'autre. Le développement général suit l'analyse décisive des cinq grands Conciles de la chrétienté, ceux de Jérusalem, Nicée, Constantinople, Ephèse et Chalcédoine, mais à tout moment le récit vigoureux et populaire de ce qui est

sorti de ces délibérations est interrompu ou varié par des réflexions ou des ripostes sur des points de détail. Déjà le début est un modèle du genre, et exprime sous une forme plaisante le sentiment batailleur de protestation indignée qui se retrouve nécessairement dans toute la littérature réformée:

«Ceci a esté un spectacle gracieux tant aux autres qui estoyent presens qu'à moy mesme, touttefois et quantes que j'ay veu aucuns se jouer avec des chiens, et leur presenter un morceau de pain au bout d'un cousteau, et tout soudain tourner le manche pour les frapper sur le nez, ainsi qu'ils baailloyent de grand désir après la viande: en sorte que les povres chiens non seulement estoyent frustrez de la viande, mais aussi ne rapportoyent autre chose que blessure et douleur.

Et certes un tel spectacle n'est point du tout sot ne maussade. Tant-y-a touttefois que pour lors il ne me vint point en l'esprit que ce gentil passetemps peut signifier quelque chose d'importance, ou bien que Satan ennemi mortel de Dieu et de tous ses fidèles qui ont espérance en luy se joue ainsi de nous qui sommes povres hommes, et nous estime comme povres chiens nous donnant des nazardes et n'en ay rien apperceu, jusques à ce que j'ay veu l'exemple de ce fait en nostre tressaint Père le Pape, et en ses livres, rescrits, bulles, publications de Concile, delais, prorogations, practiques ordinaires pleines de fraudes et tromperies, par lesquelles il se mocque ouvertement des fidèles et de la povre Eglise, comme d'un chien ord et contemptible.»

Le jeu d'une imagination aussi naïve que perspicace, tel qu'il se montre ici, revient en maint endroit de l'exposé, notamment dans le passage au sujet des vrais et faux évêques, qu'il y aura lieu de citer plus loin. Mais ce n'est pas l'unique élément littéraire à signaler. Cette prose s'anime à toute protestation contre l'indifférence avec laquelle la Papauté accueille chaque tentative de réforme. La pensée de cette opposition provoque chez Luther une réaction immédiate qui s'exprime le plus souvent par une affirmation passionnée d'indépendance. Il est tel passage où il en appelle, comme porte-parole de tous les réformés, à un secours autrement puissant que la tyrannie qui les opprime:

«Toutesfois Jesus Christ conservera et maintiendra son Eglise, voire contre toute la puissance de Satan et les portes d'enfer, encore que l'Empereur ou les Rois n'eussent nul pouvoir ne volonté de la garder: ce qui n'advienne. Iceluy se peut passer beaucoup plus facilement de leur aide, qu'eux de l'aide de Dieu et de Christ. Qui a gardé l'Eglise de Dieu, avant que l'Empereur et les Rois fussent nais au monde? Et qui seroit-ce, si encore aujourd'huy il y avoit une Eglise suscitée entre les

Payens et qu'il n'y eut Empereur ou Roy Chrestien au monde, et mesme si tout le monde estant farci et rempli de diables escumoit sa rage contre le Fils de Dieu? Jesus Christ estant au monde avoit bien accoustumé de boire le calice de la croix, et du breuvage amer de fiel, et il scait bien mesme donner à boire aux autres des choses beaucoup plus aigres ou ameres. Mais malheur à ceux à qui il en donnera à boire en sa fureur.»

On a eu déjà l'occasion de le remarquer, les emportements de Luther se terminent souvent sur une image grotesque ou sur un trait d'humour. Un autre aspect de ce même tour d'esprit apparaît dans son emploi de l'ironie. Parfois elle frôle une colère peu déguisée. Au lieu de contredire avec ardeur, il prend plaisir à simuler un accord, avouant que le tort est de son côté et s'excusant de ne pouvoir mieux profiter de l'exemple que lui donnent ses adversaires. La manifestation de cette ironie est quelquefois des plus artistiques, renforcée de toutes les ressources d'un vocabulaire pittoresque et d'une imagination capricieuse. Voici un éloge de la sainteté supérieure de ses adversaires:

«... Car si nous quittions ainsi nos exercices, qui nous sont grans seulement en la doctrine de la foy, et si nous taschions à imiter leur force en ces menus fatras de ceremonies, de frocs, de viandes et accoustremens: lors nous abandonnerions nostre faible saincteté, et par ce moyen nous aurions (comme on dit) le cul en terre entre deux selles. Que s'ils n'ont point compassion de nous, alors laissons les aussi en leur assurance avec les Anges au Paradis, au milieu des grans tas de fleurs et des danses, comme quelques grans saincts, ausquels la cognoissance de la foy de Jesus Christ est familière: lesquels en leur saincteté celeste ne sentent point qu'ils soyent tentez du diable, ne de la chair, ne du monde.

Mais quant à nous, nous sommes en anxiété, et travaillons assiduellement, cheminons au travers de la boue, et parmi les bourbiers, comme ceux qui sont fort foibles au combat et luicte de la foy, et come petits abecedaires et nouveaux apprentis, tant s'en faut que nous soyons à comparer aux excellens Docteurs et parfaits precepteurs de la foy. Car si nous avions autant de puissance et force, que ces demidieux et geans en pensent avoir, il nous seroit beaucoup plus facile d'endurer les testes rases, les chasubles, les courtibeaux, les Conciles et les Pères, et aurions moins de fascherie à souffrir cela, qu'à souffrir la fascherie qu'ils nous font.»

Ces passages ne doivent pas faire oublier les éléments populaires de ce traité, sur lesquels il n'est pas nécessaire d'insister longuement. Tous ceux qu'on a notés dans les autres ouvrages se retrouvent ici. En plus de son rôle de polémiste, Luther fait œuvre de vulgarisation. Il ne se contente pas d'expliquer au

lecteur les conclusions des historiens. Il lui conseille de s'y référer. Ainsi dans le passage que voici:

«Tu pourras lire une page ou deux au xii livre de l'histoire Tripartite, cha. iii, ce que tu pourras faire en moins d'un quart d'heure. Là se trouve tout ce qu'on peut avoir de certain, touchant Nestorius et ce Concile. Toy donc juge si je frapperay au but; car la cause de cest erreur a esté telle...»

Les allusions familières et personnelles ne manquent point. Parfois l'auteur s'interpelle lui-même à la façon de ses adversaires; parfois aussi il emprunte des exemples à son pays. Il fait à nouveau mention de Staupitz, de ses adversaires personnels, Eck et Cochlaeus; il tonne contre «ceste coutume horrible, detestable, abhominable, plus que brutale et barbare d'yvrongne, gourmand, boire outre mesure, laquelle est trop ordinaire entre les Allemans». Il prend comme illustration un souvenir de la vie monastique. Les noms propres allemands ont un air un peu dépaysé en français:

«Je baille mon conseil sur cela: que les Papistes recourent à leurs Choraux de Magdeburg ou de Halberstad, et au lieu qu'ils ont accoustumé de chanter et criailler leur Quicunque a Prime, il leur soit commandé de crier à gueule bée, Concile, Concile. Car on pourroit bien ouyr bramer ces gros taureaux de delà la rivière d'Albe, encore que nous fussions tous aveugles: et alors il y auroit un bon gouvernement en l'Eglise.»

Nos citations montrent sans doute ce traité plus morcelé et désordonné qu'il ne l'est en réalité. Il est presque toujours impossible de faire l'analyse d'un amas de matières aussi disparates que les présentent les grands ouvrages de Luther, sans établir une séparation arbitraire entre divers éléments que fond l'atmosphère de la polémique, ou plus souvent la personnalité de l'auteur. Ainsi pendant tout le cours de cet exposé sur les Conciles, on ne perd jamais de vue l'intérêt pratique du problème. De là les protestations, les défis. De là également la conclusion au sujet de ce qu'il faut faire, beau morceau qui se termine par un trait de fantaisie bien caractéristique:

«Mais s'il faut du tout desesperer du Concile, remettons le tout au bon plaisir du Juge juste, qui est le vray Dieu, vivant et eternel. Cependant nous procurerons que les petits conciles et pueriles, c'est à dire les paroisses et les escholles, soyent conservez, et les assemblées entretenues. Nous donnerons ordre que par tous moyens l'article de sainct Pierre sera facilement entendu, debattu et conservé contre tous les articles qui ont esté forgez de nouveau, et qui sont à condamner, et contre toutes les nouvelles bonnes œuvres, que les fureurs du Pape ont augmentées, et fait inonder sur toutes les parties du monde, comme

une grande ravine d'eaux desbordées. Cependant je prendray mon passe-temps à regarder la procession des petits escholliers, qui marchent en habit d'Evesques, et penseray que Dieu fait de tels Evesques masquez, et qu'il fera des vrais Evesques. Au contraire, que Dieu estime seulement comme Evesques masquez, et mocqueurs de son Eglise, ceux qui devroyent maintenant estre vrais Evesques de fait.»

A comparer ces paroles avec le texte allemand, qui permet d'apprécier à son origine le mélange de sérieux et de fantaisie qui s'y déploie, on saura gré au traducteur de ce que, travaillant sur une version intermédiaire en latin et s'y tenant scrupuleusement, il a su faire passer en français au moins quelque chose de l'accent de Luther.

A force d'insister sur le succès partiel de l'effort assez analogue que représente chacune de ces trois traductions, nous avons pu sembler en exagérer la valeur. Ce ne sont, en effet, que des écrits modestes. Ils n'ont pas exercé d'influence marquée, ni sur tel ou tel auteur français particulier, ni sur le grand public qu'ils ont touché de plus près. Mais ce n'est pas une raison pour leur dénier toute valeur littéraire. Ils venaient grossir un courant de polémique qui avait son importance pour l'élaboration de la prose française, et les abondantes citations que nous en avons faites le montrent bien, ils ont grâce à leur illustre origine plus d'un passage qui supporte la comparaison avec la meilleure littérature de leur époque.

3. — EXTRAITS DE CONTROVERSE.

Tels sont les points essentiels de la dernière tentative qu'on peut appeler concertée, pour faire passer en français des parties considérables de l'œuvre de Luther. Il est remarquable qu'elle ne va guère au delà de 1560, et que pendant les quarante années de la fin du siècle il n'y a pour ainsi dire nul effort pour la prolonger. En ce qui concerne Genève le fait peut, jusqu'à un certain point, s'expliquer ainsi: à la génération qui s'en va, celle de Calvin, succède celle de Bèze, qui n'a pas d'aussi hautes préoccupations et s'adonne avant tout aux questions confessionnelles et aux problèmes d'organisation. On a l'impression que l'Eglise réformée a fait dans son évolution un pas décisif. Pendant un certain temps on est trop aux prises avec la réalité matérielle pour penser beaucoup aux principes et à l'idéal, qui certes animent toujours la révolte, mais dont la proclamation ne semble plus aussi nécessaire.

Cet état d'esprit est d'une grande importance pour notre étude, car Luther a toujours été, plus exclusivement encore à l'étranger qu'en Allemagne, le prophète des idées maîtresses du protestantisme. C'est comme tel que les Français voulant s'approprier la vertu de sa parole enflammée l'ont traduit avant 1535, que d'autres ouvrages de lui ont paru à Genève après 1540, et qu'enfin les imprimeurs qu'on vient d'étudier ont ressuscité des parties de son œuvre qui paraissaient fondamentales et actuelles. On a remarqué comment, à mesure qu'elles s'éloignent de l'époque du retentissement initial de l'œuvre, ces trois périodes de traduction changent de caractère. Inévitablement, dans le choix des textes aussi bien que par l'étendue et par la façon de traduire, elles semblent rappeler quelque chose qui n'est plus une actualité, donner une vie nouvelle à des écrits dont la première force active semble en train de s'épuiser.

Ce qui se constate après 1565 n'est que l'accélération de cette évolution. Ce n'est pas uniquement le ton de la propagande genevoise qui change, mais aussi le personnel que nous avons vu contribuer de façon si marquée au choix et à l'édition des ouvrages. Avec la disparition des Poullain, des Crespin et des Barbier, se termine la grande période de l'imprimerie genevoise au XVI[e] siècle. Leurs successeurs, Badius, Vignon, Anastase, se soucient moins des choses étrangères, et en particulier des choses allemandes. Ils se contentent de publier une littérature plus indigène, et par conséquent plus étroitement confessionnelle. Ainsi lorsque l'on s'occupe de Luther (un si puissant esprit ne pouvait être tenu en oubli), c'est d'une façon nettement historique. On le lit et on le cite comme ayant une importance considérable pour les origines de la Réforme; il n'est plus appelé à lui conquérir de nouvelles provinces, sauf en sa qualité de grand et génial initiateur. (23)

(23) Au XVII[e] siècle cette attitude aboutira très souvent à la pure et simple ignorance. L'évolution est esquissée par M. A. Rébelliau: *Bossuet historien du Protestantisme,* Paris, 1891. p. 419, ss. «Quand on parcourt les ouvrages de doctrine ou de controverse des Réformés français du XVII[e] siècle, on s'étonne de voir combien, tout en se réclamant de Luther par une sorte de déférence officielle, ils l'ignorent.» Exception faite, comme M. Rébelliau a bien montré, pour Bossuet lui-même. Ses pages sur Luther étonnent souvent par leur justesse et leur impartialité. Un jugement tel que celui de Süpfle, qui qualifie le tableau de Luther dans l'*Histoire des Variations* d'un «wahres Zerrbild», ne peut dériver que de l'ignorance. v. Th. Süpfle. *op. cit.* I. 242.

Ces considérations s'appliquent tout particulièrement aux textes qu'il nous reste encore à examiner. Ils sont rétrospectifs, et le fait même que ce sont des théologiens qui les présentent est une preuve d'évolution décisive. Celui qui a inspiré de petits écrits populaires, des écrits d'une actualité brûlante, ne sera désormais qu'un théologien, bon à formuler des principes, et ses œuvres un répertoire des dogmes de l'hérésie.

Malgré cette diminution d'intérêt littéraire on ne saurait négliger les minces échantillons de son œuvre dont il va être question. L'histoire de la parole de Luther en français au XVI^e^ siècle ne s'achève pas avec la période de traductions faites à Genève au temps de Crespin. A la même époque et plus tard, non pas en Suisse mais en France, des extraits de Luther sont publiés en français. Il y aurait quelque excès à leur attribuer une valeur littéraire indépendante; ils sont plutôt des indices de lecture et d'étude, des preuves que l'on continuait à s'occuper de lui. Pour la plupart, ils se rattachent à une histoire voisine de celle que nous étudions: l'histoire de la notoriété de la personne même de Luther et de ses faits et gestes. Il y aura lieu de les étudier d'ensemble et de signaler ce fait, que l'attention ainsi portée au personnage a eu pour conséquence nécessaire la lecture de certaines œuvres d'inspiration purement allemande qu'on ne s'attendrait pas à voir pénétrer en France. D'autres extraits encore sont évoqués par les controverses ou par la propagande pieuse de la Réforme. On s'empare de Luther pour appuyer des argumentations. Il lui arrive même d'être cité par un Catholique contre les Protestants, ou encore d'être revendiqué dans une dispute par les deux partis. Ce sont ces démêlés qu'il nous faut retracer brièvement.

Castellion.

Le premier se rattache à la querelle suscitée par un des pamphlets célèbres du siècle, le *Traité des Hérétiques* de 1554. Cet écrit anonyme, dont l'auteur est supposé être Sébastien Castellion, a été publié en latin et en français, chaque fois avec une fausse indication de lieu et d'imprimeur, au cours de l'année 1554; son histoire demeure obscure en dépit de plusieurs essais tentés pour l'éclaircir (24). C'est une compilation

(24) Voir surtout F. Buisson, *254.* chap. XII. et un article de J. Pannier, *464.*

en faveur de la tolérance, dont la majeure partie consiste en extraits d'écrivains contemporains. La plupart étant des théologiens allemands, il y aurait peut-être lieu de tenir compte d'une édition allemande sans date, qui donnerait le texte original des morceaux cités; mais jusqu'ici la critique n'en a rien su.

L'intérêt de l'ouvrage en ce lieu ne dépend cependant pas de l'auteur, mais du fait que la série des témoignages débute par un extrait de Luther, donné dans l'édition latine sous le pseudonyme d'Aretius Catharus, dans la française sous son nom ordinaire. L'analyse de ce morceau a déjà été faite en français, mais on peut rappeler que Castellion a su choisir l'un des textes de Luther les plus forts de sens et les plus vigoureux comme expression.

C'est la seconde partie du *Sermon sur le Gouvernement Civil,* où Luther est amené à discuter les limites qu'on doit lui impartir. Il lui arrive de poser au cours de cette discussion l'une de ses distinctions les plus absolues et les plus grandioses: l'incompatibilité entre l'âme et la loi. Impossible de dicter quoi que ce soit à la conscience, impossible également d'infliger à l'âme une loi ou une peine de nature extérieure. Luther va jusqu'à dire que c'est pure sottise que vouloir *faire croire* quelque chose à quelqu'un, et il renforce son argument à l'aide de phrases laconiques, populaires et bien frappées:

«Darumb es umbsonst und unmüglich ist, yemant zu gepieten oder zu zwingen mit gewallt, sonst oder so zu glewben. Es gehört eyn ander griff dazu. Die gewallt thuts nicht. Und mich wundert der grossen narren, Syntemal sie selb allesampt sagen, De occultis non judicat Ecclesia.» (25)

On comprend combien un plaidoyer de ce genre a dû plaire à l'auteur du *Traité des Hérétiques,* et en effet la douzaine de pages qu'il a traduites sont rendues avec un désir évident d'égaler le ton vivant de l'original. Il a surtout soin de transposer les allusions spéciales ou locales, au lieu de les traduire mot à mot à la façon des traducteurs genevois. La phrase que voici par exemple: «Sie werden aber gar lange nicht beweyszen das der Concilien setze Gottis wort sind» se trouve rendue comme suit: «Adonc prouveront ils leur conseil estre parolle de Dieu, quand on verra des corbeaux blans.» M. Buisson semble être d'avis que le passage a été traduit directement de l'allemand, mais les nombreuses libertés du genre de celle

(25) C. II. 378.

qu'on a citée s'expliqueraient peut-être en supposant une traduction faite d'après le latin, probablement sur la version déjà mentionnée de Lonicer, éditée par Herwagen à Strasbourg en 1525.

On jugera plus facilement des capacités du traducteur si l'on rapproche de l'original quelques-unes de ses phrases les plus énergiques:

Nu sage myr, Wie viel witze musz der kopff wol haben, der an den ortt gepott legt, da er keyn gewallt hatt? Wer wollt den nicht fur unsynnig halltenn der dem mond gepötte, er solt scheynen wenn er wolte? Wie feyn würd sichs reymen, wenn die zü Leyptzick uns zu Wittemberg, odder widderumb, wyr zu Wittembeck denen zü Leyptzig wollten gepott auflegen, man würde gewiszlich nysze wortz den gepietern zü danck schencken, das sie das hyrn fegten und den schnuppen büsseten. Noch faren itzt unser Keyser und klüge fursten also und lassen sich Bapst Bischoff und Sophisten dahyn füren, eyn blind den andern, das sie yhren unterthanen gepieten zü glewben, on Gottis wortt, wie sie es gütt dunckt, und wollen dennoch Christliche fursten heyssen, da Gott fur sey.

Je te prye donc, dy moy maintenant, combien de raison ou de prudence il y a en cestuy là, qui fait des loix à ceux sur lesquelz il n'a aucun droict? Qui est-ce qui ne jugeroit cestuy-là plus fol que Tribolet, qui commanderoit à la Lune qu'elle donast lumiere à son appetit? Pensez que cela seroit beau si les Genevois [lisez *Genois*] vouloyent imposer loix aux Venitiens, ou leur commander quelque chose; auroyent ils pas besoing d'hellebore, ou de veratre pour purger leurs cerveaux, à fin qu'ils retournassent à leur bon sens? Et toutes fois les Rois et les Princes tombent encor si lourdement en cest endroit (se laissans mener comme aveugles par les aveugles, par le Pape, par les Evesques, et sophistes) qu'ils commandent à leurs subjectz de croire ce que bon leur semble, sans la parolle de Dieu. Et veulent ce pendant estre appelez Princes Chrestiens, c'est bien raison.

Dans l'édition latine du *Traité,* la sentence de Brenz suit immédiatement l'extrait du livre du *Gouvernement Civil;* mais les éditions française et allemande insèrent encore une page de Luther, prise dans un sermon célèbre sur l'ivraie et le bon grain, qui se trouve dans la *Kirchenpostille.* Le texte n'a rien en soi de remarquable; mais, on le verra tout à l'heure, c'est dans les mêmes Postilles que Bèze va chercher des citations pour confondre Castellion.

Ces deux morceaux ne sont d'ailleurs pas les seuls dans l'œuvre française de Castellion qui prouvent son affection pour

les écrits de Luther. Il en fait mention dans un autre écrit, saisissant l'occasion de se référer de nouveau au *Livre du gouvernement civil.* C'est le passage dans le *Conseil à la France désolée* de 1562, où il reproche aux réformés leur esprit querelleur:

«... Parquoy c'est à fausses enseignes que vous voulés estre tenus pour réformateurs de l'Eglise, et appelés vos églises reformées comme ainsi soit que selon vos œuvres elles doibvent estre appelées églises destruisantes. Et de fait je ay ouy dire que vostre prédecesseur Martin Luter une fois le confessa de soy, c'est qu'estant interrogé que vouloit dire que son peuple n'amendoit point sa vie, il respondit que Dieu l'avoit envoyé pour destruire le Pape et non pour bastir l'Eglise et que puis après il en envoyeroit quelqu'autre pour bastir. Mais Luter estoit bien plus raisonnable que vous, car au moins il combattoit de langue et de plume, sans mettre la main aux armes, ains les en retirer, comme il appert par le livre qu'il a faict du magistrat, et de faict vous l'avés autrefois ensuivy, mais maintenant vous marchés bien plus oultre.»

La riposte du calvinisme officiel au plaidoyer de Castellion ne se fit pas longtemps attendre. Elle parut en latin et en français en 1555 et la version française fut traduite de nouveau par Nicolas Colladon en 1559, toujours sous le même titre: *Traitté de l'Authorité du Magistrat en la Punition des heretiques, et du moyen d'y procéder...* Deux passages de ce livre concernent spécialement la part prise au débat par Luther; dans l'un, Bèze s'attache à montrer que Castellion a mal compris le sens de l'ouvrage dont il a fait un extrait; et l'autre cite du même sermon des Postilles un fragment qui doit montrer le vrai sentiment de Luther comme exactement le contraire de celui qu'on lui avait prêté. L'ensemble n'est pas seulement un beau morceau de polémique; il indique jusqu'à quel détail pouvait aller l'information de Bèze en fait de choses allemandes, et combien fut impétueux l'effort tenté pour sauver Luther des mains de Castellion.

Prenant son adversaire à bras le corps, Bèze l'interpelle ainsi:

«Tu nous mets donc comme... en front pour le premier, Martin Luther ce vaillant capitaine: lequel, s'il estoit vivant, mon Dieu comment il vous festieroit, et manieroit vous autres qui dites que mesmes les Turcs et les Juifs croyent en Dieu, et qui estimez qu'on ne peut décider par les Ecritures les differens survenans en la religion. Et vous n'avez point de honte de l'alleguer, et faire semblant d'attribuer beaucoup à l'authorité d'un homme auquel vous estes apertement discor-

dans au fondement mesme de la religion chrestienne? Mais tu me diras paravanture, qu'encores que tu discordes de luy en quelques choses —neantmoins il fait pour toy en ce dont il est maintenant question...

Or il est tout certain que Luther un peu au paravant qu'il mist en lumière le livre duquel tu as ramassé quelques pièces, avoit translaté en alemand le nouveau Testament: lequel pource que Georges duc de Saxe, et encores quelques autres princes feirent defenses de lire, Luther fasché d'une telle vilénie escrivit ce petit livre-là, auquel il montre que tant les Magistrats seculiers, que les faux Evesques tyrans font de grandes fautes es matieres de religion. Car il deduit que ne les uns ne les autres n'ont puissance de faire des loix sur la conscience: et que pourtant les Magistrats faisoyent mal de vouloir (comme il dit) corriger la foy et la parole de Dieu: et de contraindre par menaces leurs sujets, à croire ceci et cela à l'appetit des autres: et les Evesques aussi, entant qu'ils n'avisoyent pas à remedier aux heresies, et les retrancher par la parole de Dieu, mais s'employent à combattre la verité de Dieu par violence et force ouverte. Or tout le livre monstre que voylà la substance des opinions de Martin Luther en cest affaire, et mesmes que ce sont ses propres mots, quant à nous, c'est bien aussi nostre avis. Car en disant que le Magistrat doit punir les heretiques, nous ne discordons point d'avec Luther: veu que nous n'ostons point à l'Eglise son authorité et sa puissance.»

Malgré son assurance apparente, Bèze ne laisse pas d'être gêné par le sujet du Traité de Luther. On voit qu'il triomphe à coups d'énergie plutôt que par une analyse subtile du traité. En citant Luther il sera plus à son aise, ayant relevé dans le sermon des Postilles des sentiments qui s'accordent avec ceux qu'il vient de lui prêter:

«Voyci donc comment en parle Luther en ses petites Postilles, qu'on appelle, exposant la parabole des zizanies. Le Magistrat, dit-il, est ordonné pour faire garder non seulement la seconde Table mais principalement et sur tout la premiere: il doit punir les idolatries, les blasphemes, les maugreemens et perjures. Si des heretiques tombent entre ses mains, il les reprime et punit comme gens outrageux contre la majesté du vray Dieu, et semblablement tous autres qui enseignent tels blasphemes. Aussi quand il y en a de fort obstinez et opiniastres à entortiller leur erreur, il en entreprend la punition selon la grandeur des malefices, comme de gens pechans à la ruine evidente de beaucoup de personnes. Et quand il y procede ainsi, on ne dira pas pourtant qu'il arrache les zizanies: car exerceant son office, il ne inanie pas le regne spirituel de Dieu en son Eglise, pour le regard duquel en ce monde est faite la defense d'arracher les zizanies. Et un peu après, Quand donc, dit-il, le Magistrat et autres semblables officiers de la vie presente et corporelle, obvient par punition rigoureuse aux scan-

dales qui troublent la tranquillité de l'Eglise ils ne contreviennent pas à la défense de Christ, de ne point arracher les zizanies; mais selon leur regard et en tant qu'en eux est, taschent de faire que le bon blé qui est en l'Eglise ne vienne pas à estre tout estouffé par les zizanies et que le regne de Dieu en ce monde ne s'abastardise pas entièrement.»

Les textes de cette controverse indiquent une attitude très intéressante des protagonistes réformés à l'égard de Luther. Leur activité littéraire n'accuse guère de rapports avec ses œuvres, mais ils prouvent qu'ils les ont pratiquées d'assez près pour pouvoir, le cas échéant, les dépouiller à leur profit. A une époque où l'on n'a guère de documents sur la notoriété de Luther en France, le rôle de ces écrits dans une controverse aussi retentissante est une preuve de familiarité qu'on ne saurait négliger.

On l'aura également noté, c'est ici la deuxième tentative pour faire passer en français une partie du *Livre du Gouvernement Civil*. La partie qu'a traduite Castellion est moins étriquée et plus caractéristique que le vingt-sixième chapitre de la *Somme de l'Escripture Saincte* (26). Le fait que les deux versions sont partielles donnerait à croire que le traité fut remarqué en France pour la nouveauté de ses vues plutôt que pour la présentation générale. On peut le noter en passant — car il sera question plus tard des historiens de langue allemande qui ont été traduits en français — parmi les théologiens cités en faveur de la tolérance figure un des écrivains les plus intéressants de son siècle, Sébastien Franck, auteur de la *Teutsche Chronik* et, comme Castellion, harcelé de son vivant à cause de ses idées libérales. Un échantillon de son style est donné ainsi en français, et il semble aussi que Castellion lui doive quelque chose de l'idée et du plan de son ouvrage: certains des auteurs qu'il cite sont indiqués par l'*Histoire Allemande* de Franck avec des renvois parfois aux mêmes passages que ceux qu'a choisis le *Traité des Hérétiques*.

*

* *

Les Conseils et advis. *Martyr. Du Val. P. de Sure.*

On constate le même cas de citation pour raisons de controverse à propos d'un court extrait de Luther, dans un ouvrage édité par Crespin en 1558: *Conseils et advis de plusieurs excellens personnages sur le proces des Temporiseurs. Et com-*

(26) p. 107.

ment les fideles se doivent maintenir demourans en terre de servitude. On a reconstitué de façon intéressante l'histoire de ce livre (27). Il a son point de départ dans une série de quatre dialogues de Myconius publiés en latin par Jacques Estauge à Bâle en 1549, traduits et édités à Londres l'année suivante sous le titre du *Temporiseur* par Eutichius Myonius et suivis de «plusieurs conseilz et advis sur la mesme matière». Crespin a eu l'idée en 1558 de réimprimer cette dernière partie en y ajoutant quelques témoignages nouveaux. Sept ans plus tard à Lyon Jean Saugrain donne, presque sous le même titre, les «conseils et advis» de l'édition de Londres. Ces distinctions sont importantes à établir, puisque les additions de Crespin renferment un avis de Luther. C'est encore une déclaration d'ordre général et fondamental, qui prend l'aspect d'un résumé de la vie chrétienne. Luther voit tant de points concrets à la fois qu'il expose en quelques lignes ce qu'est la foi, comment elle se conserve, ce qui arrive quand on la délaisse:

«Il ne sauroit estre trop souvent dit, que la cognoissance de Jesus Christ et la foy n'est point une œuvre humaine, mais que c'est un don gratuit de Dieu: lequel tout ainsi qu'il le cree en nous, aussi il le conserve. Or tout ainsi qu'il nous donne par la Parole premierement ceste foy; aussi puis après il l'exerce par icelle, il l'augmente, conferme et parfait. Parquoy le plus grand service que vous, mes Freres, sauriez faire à Dieu, c'est que de plus en plus vous vous exerciez en la crainte de Dieu, et ou pur service d'iceluy, communiquant à sa parole et à ses Sacremens. Au contraire il n'y a rien plus dangereux que se lasser ou fascher en l'exercice d'icelle crainte. Celuy donc qui est refroidi de ce qu'il pense estre au bout, et qui peu à peu commence à s'ennuyer, iceluy a desja perdu Christ et l'Evangile; et ce qu'il pense entendre, il l'a seulement apprehendé par speculation. Et comme dit sainct Jaques, il est semblable à l'homme qui a considéré sa face en un miroir, et après avoir laissé le miroir, a oublié tout incontinent quel il est. Et tels deviennent moqueurs et contempteurs de tout, et ne font plus de conscience de se polluer et contaminer en idolatries et profanations. Parquoy qu'un chacun s'efforce de toute sa puissance de renoncer à bon escient à toute abomination des idolatries Papistiques, et conserver avec l'ame aussi le corps de toutes pollutions d'icelles.» (28)

---

(27) Voir *Bull.* XXX. 285; Brunet, III. 1968 et surtout F. de Schickler, *518*, III. 12. ss.

(28) Il ne m'est pas réussi de découvrir l'original de ce passage, qui a l'air d'avoir été pris dans les Postilles.

On trouve encore dans d'autres ouvrages de l'époque des passages du même genre puisés dans l'œuvre de Luther. Un de ses traités qu'on peut supposer avoir eu le plus de lecteurs parmi ceux qui s'intéressaient à la théologie réformée, fut assurément la *Confession de la Sainte Cène* de 1528. Pierre Martyr, dans son *Traicté Du Sacrement de l'Eucharistie*, publié par Nicolas Barbier à Genève en 1557, rapporte avec soin les opinions de divers théologiens, notamment de Luther et de Zwingle. Les passages qu'il transcrit ont de l'intérêt pour nous plutôt à cause du scrupule qu'il prétend avoir apporté à les extraire de l'original allemand, que par l'intérêt de leur teneur:

«J'ay traduit, écrit-il, et le plus diligemment qu'il m'a esté possible, d'Allemant en Latin (29) ces paroles icy de Luther, lesquelles sont icy transcrites de la confession qu'il a publiée touchant le Sacrement.»

En effet, il distingue avec soin la Grande et la Petite Confession et indique pour chaque passage le cahier et la page de l'édition originale. Semblable exactitude est rare dans cette littérature, et Martyr avait évidemment pleine conscience de la nature délicate et contestée de son sujet. Il est intéressant de remarquer comme le nom donné par Luther à ses adversaires passe ici en français. Martyr traduit cette phrase de Luther: «Darumb thun die schwermer unrecht...» par la suivante: Il s'ensuit donc que les *Schuermeres* faillent... Le mot a dû frapper ceux qui se familiarisaient avec la controverse religieuse de l'Allemagne, et naturellement on a préféré le transcrire plutôt que de tenter un équivalent français. Un dérivé intéressant se trouve chez le catholique Antoine Du Val en 1559. En parlant de Wyclif il écrit que «cestuy mesme enseignoit, ou pour mieulx dire *Schroermerizoit*, contre la confession auriculaire».

Cet ouvrage de Du Val, publié sous le titre de *Mirouer des Calvinistes et armure des Chrestiens, pour rembarrer les Lutheriens et nouveaux Evangelistes de Genève*, est bien informé des écrits allemands. Le polémiste français a même lu les œuvres «d'un Luthérien nommé Stifelius» et «d'un nouveau Evangeliste écervelé nommé Suenkfeldius»; il s'est renseigné sur les principaux personnages dont il combat les doctrines. Sa courte notice sur Oecolampade est typique de ce genre de plai-

(29) Le traité de Martyr fut édité d'abord en latin.

doyer qui représente, plus exactement que les ouvrages en langue latine, les connaissances moyennes des lecteurs français en matière de choses allemandes. «Cestuy, dit-il, estoit Aleman, natif d'un village appelé Weimsperg, près Hailbrum. Il fut homme docte es langues Hebraique, Grecque et Latin; mais élevé par orgueil, ne recognoissant son scavoir venir de Dieu, cuyda plus scavoir qu'il ne debvoit.»

Du Val admet, dans une note curieuse au début de son ouvrage, la nécessité pour la controverse de se référer aux documents originaux. Les nombreuses citations luthériennes que l'on relèvera dans les œuvres de Bolsec, de Simon Fontaine et d'autres, feraient penser à une tendance générale en ce sens. Mais on ne sait pas si notre auteur a jamais accompli le dessein dont il parle:

«Pource qu'aucuns calumnient ce point icy et disent que Luther n'a dict cela, bien tost (Dieu aydant) leur monstreray le contraire, par une continuation du present livret; là où au long je le leur monstreray, alleguant les propres mots dudict Luther avec autres matières.»

Un dernier appoint fourni par Du Val à l'histoire des ouvrages de Luther en France est une citation du traité contre les Anabaptistes de 1528, qui a vraisemblablement circulé en langue allemande. Le cas est d'autant plus intéressant qu'un confrère de notre auteur s'est emparé du même traité en 1565 pour y cueillir un passage à sens tout catholique, vers la fin d'un manuel de piété publié à Lyon sous ce titre: *Miroir de bien vivre et bien mourir.*» Le compilateur, un certain «frère Pierre de Sure, lyonnois Celestin», écrit d'Avignon le 3 janvier de l'année de publication une préface «à Monseigneur Monsieur Jean Guillen, docteur en medecine». Son ouvrage consiste en explications du Décalogue et réflexions sur la façon de se bien conduire dans la vie et finalement dans la mort. Il termine, de la façon à première vue la plus inconséquente, sur une citation de Luther; la page est d'un intérêt si particulier qu'il faut la transcrire en entier:

«Luther dix ans aprez qu'il eut renoncé et desavoué l'Eglise en ung petit livre qu'il fit l'an 1528 contre les Anabaptistes, dit ainsi.

J'entens et vois quelque ungs rebaptizés prenans leur fondement, qu'ils le font en despit du Pape, comme qui ne veulent rien avoir commun avecq ung Antichrist. Et pour tant en despit du Pape ils ne veulent avoir que le pur pain et le pur vin en l'Autel, pensans par ce moyen povoir facilement subvertir la dignité Papale. Certes, ce fondement est frivole: sur lequel ils

n'édifient aucung bien, car en ce point il nous fauldroit aussi nyer toute l'Escripture sacrée, et l'office de prescher, car nous avons tout cela du Pape, et nous fauldroit faire une nouvelle escripture sacrée, et ainsi laisser le vieil Testament pour que n'ayons rien des Juifs infideles. Tout cela n'est que folie; car mesme Jesus Christ a trouvé au peuple des Juifs les abus des Scribes et Pharisées, et toutesfois pour cela il n'a pas rejecté tout haut qu'ils ont eu et enseigné. Nous confessons estre sous le Papat ung grand bien Chrestien, ouy tout le bien Chrestien, et aussi parvenu de là à nous. Car à la vérité nous confessons estre en la Papauté la vraye escripture sacrée, le vray baptesme, le vray Sacrement de l'Autel, les vrays clefs pour la remission des pechez, le vray office de prescher le vray Catechisme, si comme l'oraison Dominicale, les dix commandemens et les articles de la Foy. J'adjousteray encore cecy, que soubs le Papat est la vraye Chrestienté, je vous dis, le vray noyau de saincte Chrestienté.

Mais depuis il s'est desdit, l'impudent heresiarque.»

*

* *

Robert Granjon.

A la même époque que ces divers ouvrages de controverse se place une tentative, isolée à ce qu'il semble, pour continuer le genre de manuels pieux et instructifs dont on a vu quelques échantillons datant de la première moitié du siècle. Deux imprimeurs lyonnais publient des ouvrages d'instruction morale où l'on retrouve non seulement l'écho de la jeune piété réformée, mais le texte de divers passages de Luther traduits en français vers 1527. C'est d'abord Pierre Estiard qui édite en 1558 un *Alphabet ou Instruction Chrestienne pour les petis enfans,* qui se donnait pour avoir été «nouvellement reveue et augmentée de plusieurs choses». Le recueil semble un échantillon attardé des *Instructions, Introductions* et *ABC* sortis des presses protestantes après celui d'Olivétan en 1537. L'édition d'Estiard fut reprise par son confrère Robert Granjon, qui n'y changea guère que le titre: *Instruction Chrestienne pour la Jeunesse de France en forme d'Alphabet propre pour apprendre les enfants tant à lire et escripre et lier ses lettres que congnoistre Dieu ou le prier.* Le volume comprend le texte de l'Oraison Dominicale, des Dix Commandements et des Psaumes Pénitentiaux, avec des explications et des oraisons pour toutes occupations de la journée. Le commentaire des Commandements est en partie textuellement celui de Luther. Et parmi les Oraisons l'on retrouve celle que Heyden avait mise en tête de son traité du

Seul Mediateur, traduit, on l'a vu, dans l'entourage de Marguerite de Navarre. (30)

L'imprimeur de ce deuxième recueil occupe une place particulière dans l'histoire de la typographie française au XVI^e^ siècle. Il a le premier employé le mode d'impression dit de civilité. On connaît de lui au moins six ouvrages imprimés avec ces caractères spéciaux en vue d'un but à la fois artistique et pédagogique. Tous ses ouvrages ont rapport à l'instruction morale ou spécifiquement chrétienne sauf le *Dialogue de la Vie et de la Mort* traduit en 1558 de l'italien d'Innocent Ringhiere et les *Facecies et motz subtilz d'aucuns espritz et tresnobles seigneurs. En François et Italien* (1559), qui sont évidemment (comme peut-être l'adoption des caractères eux-mêmes) le fruit de ses voyages d'apprentissage en Italie. En 1558 il a donné avec *La Civilité Puerile* d'Erasme une traduction du traité *De disciplina et institutione puerorum* d'Otto Brunfels, publié à Strasbourg en 1525 et réédité à Paris par Robert Estienne en 1527, à Lyon (en dépit d'une condamnation de Sorbonne) par Sébastien Gryphe en 1538.

Les autres publications de sa presse sont toutes de la même année que l'*Instruction Chrestienne*, c'est-à-dire de 1562. Ce sont *Le Moyen de parvenir à la congnoissance de Dieu, La Forme et maniere de vivre des Chrestiens en tous estatz* et enfin *La Reigle de vivre d'ung chascun Chrestien selon la pure doctrine de dieu et nostre seigneur Jesus Christ*. Ce dernier ouvrage accuse des emprunts à Luther plus frappants encore, notamment l'explication de la première partie du Symbole. On ne connaît pas, pour la *Kurze Form* de 1520, de traduction particulière de la deuxième partie comme nous avons pu en citer pour la première (p. 125); peut-être ce texte même publié par Granjon donne lieu d'en supposer une, puisqu'il n'avait pas l'habitude d'imprimer de compilations originales. La traduction est différente de celle que renferment les éditions du *Livre de vraye et parfaite Oraison;* quelques phrases isolées en montreront le caractère:

Ich glaub in Gott...	Je croy en Dieu...
Das ist, Ich vorsag dem boszen geyst, aller abgotterey, aller zeuberey und miszgleuben.	C'est à dire, je renonce à l'esprit maling, à toute idolatrie, aux arts magiques et à tous autres qui procedent d'infidelité.

(30) v. pp. 160, ss.

Ich setz mein trawen auff keyn menschen auff erden auch nit auff mich selbs, auch auff meyn gewalt, kunst, gutt, frümkeyt odder was ich haben mag.	Je ne mets point ma fiance ne mon esperance en moymesme, ne en mon scavoir, ne en ma prudence ou sagesse, ne en ma justice, ne en mes biens, ne en autres choses quelconques.
Ich erwege und setz mein trew aleyn auff den blossen unsichtlichen eynigen gott, der hymell und erden erschaffen hatt, und allein ubir alle creature ist, Widderumb entsetze ich mich nit ob aller boszheyt des teuffels, und seyner gesellschaft, dan meyn gott uber sie alle ist.	Je me fie et resigne du tout en un seul dieu invisible, createur du Ciel et de la terre, et Seigneur de toutes creatures. Et je n'ay point peur des tromperies et cautelles de tous les malins esprits. Car mon Dieu est plus grand qu'eux tous, et luy ha puissance et domination sur eux tous.
... setze yhm keyn tzill, zeyt, masz odder weysze, szondern stell es alles heym seynem gottlichen willen ynn eynem freyen richtigem glauben.	Je ne luy limite point le temps, ou le terme, ou le moyen: mais Je resigne le tout à sa volonté Divine, et à son bon plaisir plein de toute miséricorde et douceur, estant asseuré qu'il me bénira de toutes sortes de biens.

Ainsi l'on reprend, à plus d'une trentaine d'années d'intervalle, les idées et les textes même qui ont servi à la première littérature réformée française. Nous sommes trop insuffisamment renseignés sur la production de l'époque pour pouvoir tirer une conclusion générale du contenu de ces publications éditées à Lyon par Granjon. Evidemment nous n'avons plus tous les textes. D'autres manuels, de même teneur, ou presque, ont dû circuler vers 1560, réimpressions des pamphlets de 1530, ou d'adaptations qui transmettent aussi les textes de Luther. Les stades de cette évolution nous échappent, mais la seule présence de pareils textes dans la deuxième moitié du siècle semble étendre singulièrement le champ d'activité et d'influence qu'on doit leur attribuer.

CHAPITRE XVI.

BIOGRAPHIE ET HISTOIRE

Une seconde catégorie d'extraits de Luther en français s'attache, on l'a déjà indiqué, à l'histoire de sa vie plutôt qu'à un intérêt quelconque de controverse. C'est un lieu commun dans l'étude des écrivains de ce genre que l'homme ne se sépare pas de l'œuvre. Pour Luther plus que pour la plupart de ses contemporains ou de ses successeurs, il y a une importance particulière à le constater. Il était jugé, il était lu, toujours avec le souvenir de son rôle historique. D'un réformateur aussi impétueux, les écrits même sont des actes, à considérer à la lumière (et comme explication) de sa révolte et de sa tentative de rénovation. On a vu combien vite la satire et la propagande dirigées en France contre ses doctrines s'attachaient à la personne de leur auteur. Il n'était que naturel, surtout à l'époque, qu'on usât pleinement et sans gêne de ce procédé banal. Or, tout ce qu'on savait des actes de la vie du réformateur, se prêtait pareillement à la caricature: c'était une personnalité vigoureuse, originale, bien différente du réformateur tel qu'on le souhaitait pour secourir la chrétienté.

De la même façon l'on a été amené plus tard à étudier avec un souci de vérité plus ou moins grand cette personnalité. Pour justifier ou pour réfuter les sectes qui sont issues de sa révolte on remonte aux sources de son action. Ainsi après 1550 on constate toute une suite d'admirateurs et d'adversaires qui rapportent sous diverses couleurs, et se copient l'un l'autre plus souvent qu'ils ne veulent l'avouer, le caractère et la carrière du grand hérésiarque. Ce qui leur donne de l'importance pour l'histoire de la littérature, c'est qu'ils ont été amenés à s'occuper aussi de l'histoire de l'Allemagne, de ses personnalités, de ses coutumes, parfois même d'écrits qui étaient, de langue et de portée, exclusivement allemands.

Le contenu de *La Pasquille d'Allemagne* a montré qu'il y avait un public français pour s'intéresser même aux détails de la Réforme de Luther; la même année 1546 a vu paraître encore un témoignage du même genre. C'est un petit écrit rapportant sa mort. De nouveau l'on s'étonne de la rapidité avec laquelle il a été connu en France. Quelque curiosité qu'on pût

y avoir des nouvelles d'Allemagne, on ne s'attend pas à la voir justifier la publication d'une version française d'un événement qui ne pouvait intéresser tout le monde. L'éditeur visait sans doute un but d'ordre confessionnel, ce qui ressort du soin qu'on met à présenter le récit le plus véridique de la mort, et aussi de la dédicace adressée par le traducteur, Jacques Estauge, à Claude de Tournes: préface importante, puisque cette plaquette est la première impression française connue de ce libraire actif et oublié qui paraît s'être établi à Bâle dès 1537.

«La cause qui nous a esmeu de mettre en nostre maternel langage ce petit livret (Claude nostre bien aymé) est, pource que plus de XVII ans il y a qu'avons leu, et ouy dire en plusieurs contreez, des resveries imprimeez de la mort de Luther: chose plus controuvé pour attraper argent, que pour quelque affection de religion que ce soit. Nous doncques considérant cela, avons bien voulu prendre tant de poyne de non seulement le tirer du langage Allemand, où il est soubz le tiltre *D. Luthers abscheyd* mais encoures le mettre (selon nostre petit engin) en quelque forme narrative: y mettant aussi ce que depuis avons ouy pour vray, et le tout rendre fidelement en langue à toy bien cogneue, pour iceluy present te faire.»

Ainsi l'ouvrage français est une version amplifiée du premier récit paru de la mort de Luther, imprimé à Wittemberg d'après une lettre de Justus Jonas au Prince de Saxe, et intitulé: *Doctor Martin Luthers abschied und sterben* (1). Estauge n'y a pas beaucoup ajouté, car c'est une brochure très mince de 13 feuillets portant comme seul titre: *Le trespas de Martin Luther.*

L'épître d'Estauge est suivie d'une autre adressée au «Liseur» par un certain Alexandre Court, qui trouve moyen de recommander la véracité du livret par un jeu de mots assez réussi. «Je peulx bien affirmer, écrit-il, que celluy qui ha fait la presente narration, n'est affectionné ny à Martin ny à Gaulthier (comme l'on dit en commun proverbe) mais ha droit tiré à la vérité.» Ce n'était pas trop dire, et parmi la masse de littérature panégyrique ou médisante jusqu'à la grossièreté que la vie de Luther a évoquée, il convient de ranger à part ce modeste écrit français, qui en dépit de sa brièveté donnait à ses lecteurs une idée des vraies manières du réformateur. Dans le récit de la dernière journée on lit par exemple ceci:

---

(1) C. Schubart, (*Die Berichte über Luthers Tod und Begräbnis.* 1917.) fait mention d'une traduction anglaise de 1548, mais ne connaît ni celle d'Estauge, ni les éditions françaises de la *Vie* de Melanchthon.

«Ce dit jour ne disna pas en son poisle, ains au poisle dessoubs où plusieurs estoyent; et là traicta de plusieurs belles autoritez de la sainte escriture, et enfin, parmy autres propos dit ainsi. Quand Dieu m'aura baillé la grace de mettre en bon accord ces bons Seigneurs du pays de ma naissance, après avoir fait mon devoir, m'en retorneray à la maison: et me mettant en la byere me reposeray avec les saintz peres, et laisseray mon corps pour viande aux vers.»

Ce premier récit s'explique par le désir de contrecarrer les médisances qui circulaient au sujet de Luther, et sans doute la série d'éditions qu'eut en français la biographie faite par Mélanchthon est due à la même cause. C'est Jean Gérard qui en a donné la première, en 1549, sous ce titre: *Histoire de la vie et faitz de venerable homme M. Martin Luther pur et entier Docteur en Theologie, fidelement redigée par escrit par M. Philippe Melancthon.* En 1555 par l'addition des biographies d'Oecolampade et de Zwingle, le livre devient le recueil dont on a déjà rapporté le titre: *Histoire des vies et faits de Trois Excellens personnages, premiers restaurateurs de l'evangile en ces derniers temps.* Comme tel il est imprimé d'abord à Genève par Poullain et Houdonym, et ensuite à Lyon en 1562 par Jean Saugrain. Une amplification se constate encore en 1565; les trois personnages deviennent quatre par l'addition de Calvin. Ce dernier venu prend même une importance prépondérante: outre le récit de Bèze on insère son Testament et le Catalogue de ses écrits.

On a attendu plusieurs années, semble-t-il avant qu'à cette biographie de Luther les adversaires en aient opposé une autre, dont le titre et le plan étaient, peut-être avec intention, parallèles à ceux du recueil de 1555. C'est en 1577 qu'a paru pour la première fois la composition intitulée: *Histoire des Vies, Meurs, Actes, Doctrine et Mort de quatre principaux Hérétiques de nostre temps, à scavoir Martin Luther, André Carlostad, Pierre Martyr et Jean Calvin, jadis Ministre de Geneve.* Se nomment comme auteurs Noel Talepied, C. de Pontoise, et Jérôme Bolsec. Le livret eut plusieurs éditions dont quelques-unes ne contenaient que trois «vies», celles de Luther, Calvin et Bèze. Le recueil peut être mentionné ici parce que le récit de la vie de Luther contient plusieurs références aux écrits du réformateur, quelquefois même des citations. L'auteur semble documenté sur les sources, mais on est dispensé d'examiner par le menu ce qu'il cite de Luther, pour une raison que proclame suffisamment le titre particulier de son ouvrage: *La Vie de*

Martin Luther, extraite des Oeuvres de M. Symon Fontaine et Sleidan. En effet en s'y reportant on trouve les vraies sources de Bolsec; ce sont des citations si nombreuses et détaillées des grands ouvrages de Luther qu'elles méritent qu'on s'y arrête pour les étudier à part.

Fontaine.

De Simon Fontaine on sait peu de chose à part ce qu'en dit son unique et important ouvrage. Le titre le qualifie de Frère «de l'ordre de S. François et Docteur en Théologie à Paris». Il était déjà mort quand Claude Fremy obtint le privilège d'imprimer en 1557. Son *Histoire Catholique de nostre Temps touchant l'estat de la Religion Chrestienne* appartient aux présentations confessionnelles évoquées par la vogue des Commentaires de Sleidan. Les historiens modernes ne la distinguent guère des œuvres analogues contemporaines et cependant elle ne manque pas d'intéresser par le style, et encore par la conception même. Ses trois cents pages environ content l'origine des troubles religieux de l'époque en consacrant une part spéciale à l'activité de Luther. Cette activité, Fontaine la fait connaître — sans doute à l'imitation de la méthode de Sleidan, auquel il se réfère en plusieurs endroits — par une analyse détaillée de sa production littéraire plutôt que par une étude de son action sur l'Allemagne.

Le livre présente donc l'aspect inaccoutumé d'une histoire du réformateur allemand fondée sur l'étude de ses propres écrits dans leurs versions originales. Peu d'écrits de Luther dont il ne fasse mention en traduisant soigneusement *le titre allemand,* en donnant toujours une analyse, souvent des citations considérables. Le caractère de ses citations et de la documentation en général ne laisse aucun doute que l'auteur a été entraîné par ses lectures de Luther à lui donner une place bien plus importante qu'il n'en avait d'abord l'intention. Car tel que nous le possédons, l'ouvrage est plutôt un récit de la carrière de Luther qu'une «histoire catholique du temps». A part quelques mentions passagères de l'état de choses à Meaux, de la fortune de différents «luthériens» tels que Pierre Brully, il consiste en la narration très étendue de la carrière littéraire du réformateur. Il croit évidemment que le moyen le plus sûr d'inspirer le dégoût de l'hérésie est de dévoiler la forme populaire et parfois grossière sous laquelle elle s'est propagée.

On ne peut s'empêcher de penser cependant que ce n'est pas dans un sentiment de pure haine qu'il rapporte juste les

passages de son auteur les plus fougueux les plus personnels ou les plus fantastiques. Il se plaît à citer les emportements plutôt que les doctrines, de vivants traits de détail, au lieu du fond dogmatique des œuvres. De là justement son importance pour l'histoire littéraire de Luther en France. Mais il ne faudrait pas lui refuser le crédit d'un concept scientifique très hardi, semble-t-il, pour l'époque; car il a poussé l'étude directe de ses sources jusqu'à reproduire ce qui paraissait sans doute à la plupart des lecteurs français n'être qu'un amas de barbarie nordique et de fanatisme religieux. Le choix des passages que renferme l'ouvrage de Fontaine prouve qu'il n'a pas voulu citer seulement ou même en premier lieu ce qui paraissait être aberration ou grossièreté. Parfois il tire d'un traité juste les textes qui devaient en constituer la force originale, voulant expliquer par là le retentissement de l'œuvre et, par conséquent, le moyen par lequel l'hérésie a pu s'insinuer aussi profondément.

Du reste il ne se fait pas d'illusions sur l'état de choses auquel Luther s'opposait. Il en a donné une description on ne peut plus heureuse, et qui prête à ses reproches même à l'adresse de Luther un certain air d'indépendance. Il parle des ecclésiastiques:

«Que pleust à Dieu qu'ils entendissent, qu'ils ont donné grande occasion de faire recepvoir et croistre la doctrine dudict Luther par leur moins que clericale conversation. Il est aisé d'ouvrir l'huis lequel n'est que simplement poulsé et sans serrure, ou autre fermail. Nostre vitieuse vie avoit osté la serrure et verrouil de la syncere et vraie foy Catholique, tant que Luther n'a faict sinon que heurter l'huis, et s'est ouvert.»

Sans doute on peut relever, en dehors même du parti-pris qui inspire le ton et le plan du livre, des inexactitudes et des confusions. L'exposé n'est pas toujours chronologique : on trouve cité comme la fin de l'écrit à la Noblesse l'énergique appel aux Allemands qui se trouve dans la première partie. Des confusions de noms ne surprennent pas: Fontaine écrit «Alved», «Suernieres» et d'autres, mais il ne va pas, comme son disciple Bolsec, jusqu'à écrire le nom de Tetzel de trois façons différentes, également fausses.

Les détails font ressortir la supériorité très marquée de son travail sur les autres de la même époque, pour la sûreté de l'information. Il connaît assez bien le milieu et la période en dehors des textes hérétiques qu'il étudie; il intercale par exemple un jugement sur Hutten, et un résumé de son dialogue contre «La Trinité Romaine», qui ne manque pas de justesse. Ses citations témoignent d'une fidélité et d'un souci d'exacti-

tude qui paraissent trop rarement dans les écrits de ses confrères. Une étude de ses sources montre quelques erreurs de compréhension, mais presque pas d'altérations, sauf parfois en détachant les citations du contexte. Tout cela constitue des mérites très réels.

Quand on aborde le livre lui-même pour y chercher des renseignements sur Luther, on rencontre de suite un aspect caractéristique de sa notoriété. En rapportant à la manière de tous les adversaires depuis Cochlaeus la légende de la naissance diabolique de Luther, Fontaine n'ose pas affirmer le fait, mais il saisit l'occasion d'attirer l'attention sur les relations de Luther avec le diable:

«Quoy que soit de cela, dit-il, il est certain qu'en un sermon il a publiquement dit qu'il congnoissoit bien le diable et le diable luy: et qu'ils avoient mangé ensemble plus d'un morceau de sel. Pour le moins le livre qu'il a faict de la Messe angulaire en sa langue de Saxe persuade amplement qu'il a usé des diables familiers. Car en ce livre pour faire croire qu'elle est inventée de Sathan, il recite la dispute qu'il eut de nuict avec le Diable qui resistoit à l'abolition de la messe angulaire, c'est à dire secrettement celebrée, et non assistant tout le peuple.»

Bolsec n'a pas manqué, bien entendu, de citer ces dernières lignes. En mettant ces parties de son œuvre en lumière, on ne faisait du reste autre chose que tourner contre sa prédication l'une de ses qualités par laquelle il tenait le plus de son temps. C'est ici, à ce qu'il semble, la première fois qu'on tire parti dans un ouvrage français du fameux passage au début du traité de 1533, *Von der Winkelmesse und Pfaffenweihe*, qui a évoqué des traductions et toute une controverse en France au dix-septième siècle.

Une fois entré en matière, Fontaine s'efforce d'abord de fournir une preuve de la contradiction dont Luther s'est rendu souvent coupable, en comparant les idées de la lettre à l'Evêque de Mayence avec celles de la *Captivité Babylonienne*. Sa conclusion laisse voir quelque chose de sa méthode et de ses sources:

«... Voila pas propos bien contraires? En l'épistre il dit que nostre Seigneur nous deffend d'estre asseurez de remission et salut: et au livre de la captivité il afferme que si nous croyons, nous sommes asseuréz en nostre salut, et de ne pouvoir jamais estes damnez, combien grans que nos pechez soient. J'ay faict ceste conference pour advertir les lecteurs de ses œuvres de ne s'arrester incontinent à ce qu'ils lisent, mais

à collationner un escrit avec l'autre. Quoy faisant ils trouveront maintes contradictions, qu'ont sagement colligéz et mises à part certains hommes doctes, entre les autres, Monsieur Lamberti Evesque de Vienne en Autriche.»

Cela ne l'empêche pas de citer plus loin un des passages les plus orageux de cette même *Captivité*. La traduction qu'il en donne fait comprendre l'effet électrique que l'écrit eut en 1520. On jugera également de son scrupule de traducteur:

Surgite ergo hic universi adulatores Papae in unum, satagite, defendite vos ab impietate, tyrannide, laesa majestate Evangelii, injuria fraterni opprobrii qui haereticos jactatis eos, qui non secundum merum capitis vestri somnium contra tam patentes et potentes scripturas sapiunt. Si utri sunt haeretici et schismatici nominandi, non Boemi non Graeci (quia Evangeliis nituntur) sed vos Romani estis haeretici et impii schismatici qui solo vestro figmento praesumitis, contra evidentes dei scripturas.

Sus debout donc tous les flateurs du Pape, et vous assemblez. Employez vous, defendez vous de l'impiété, tyrannie, lèse majesté de l'Evangile, et de l'injure du reproche de vostre frere: vous qui tenez pour heretiques ceulx qui ne sentent et ne jugent selon les songes de vos cerveaux, contre les tant patentes et puissantes escriptures. Que si quelques-uns doibvent estre jugez et nommez heretiques et schismatiques, ce ne seront plus les Bohemiens, ny les Grecs (car ils s'appuyent sur l'Evangile) mais vous Romains heretiques et schismatiques qui par vostre deguisement entreprenez contre la tant grande evidence des sainctes escritures.

Comme conclusion de ses remarques sur ce traité, Fontaine rapporte la célèbre boutade finale par laquelle Luther le présentait comme une partie de sa révocation, et le quatrain «Hostis Herodes impie» qui fut son dernier mot. Signaler ainsi trois des endroits les plus saillants du livre, c'était le montrer, et de la belle manière, «trespernicieux».

Pareillement on pourrait citer dans l'*Histoire catholique* des analyses et des extraits de la plupart des écrits de Luther dont on ne perçoit avant cette date aucun écho en France. Le Sermon sur la Confession, l'Ecrit adressé à la Noblesse allemande, le livre contenant les raisons pour lesquelles Luther a brûlé les Canons et les Décrétales, l'écrit *De la Papauté...* contre Alfeld en 1520, tous sont rapportés et dépouillés. Le pamphlet *Wider die Bulle des Entchrist* de la même année lui inspire une inquiétude particulière. Il cite les endroits les plus

vigoureux, et tâche de faire comprendre l'effet qu'ils ont eu.

«...Et de rechef où il dit: 'Ne craignez vous point bullez Antechrists, que les pierres et le bois ne suent du sang, pour l'horrible spectacle de vostre impiété et blaspheme? Où es tu maintenant, o bon Charles Empereur? Où estes vous Roys et Princes Chrestiens? Vous vous estes donnez à Jesuschrist, recevant le baptesme: comment donc pouvez vous souffrir ces voix infernales?' Est-ce pas là sonner le tocqueseing contre le Pape? lecteur est ce pas sonner l'alarme contre l'Eglise? O que le cueur de ce Martin est felon: que sa bouche est medisante des gens de bien, et sa plume outrageuse. Il fait assez entendre que s'il eust la force respondant au courage, ou la puissance des armés, comme il avoit d'y provocquer, on eust veu tantost une armée dressée, et marcher contre le Pape et tous les siens. Juge ce pendant si c'est faire office de prescheur, tant evangelique qu'il se dict.»

Les violences du *Grund und Ursach aller Artikel...* de 1521 inspirent à Fontaine un dégoût encore plus prononcé:

«Tels propos escrit en sa langue au peuple Germanique de soy desja feroce et cruel pour l'esmouvoir davantage contre le Pape et le clergé. Au reste du livre il use de telle petulance et improbité de paroles, de telles insultations et tant brocardeuses, et de tant de faste et d'arrogance en desprisant que ce seroit chose honteuse de parler ainsi aux souldats de cuysine, ou aux lavandieres.»

L'intérêt de ces jugements consiste, on doit le répéter, en ce que seuls à l'époque ils sont fondés sur la connaissance des écrits originaux de Luther. On en avait toujours jugé en France d'après les œuvres latines, ou des traductions latines des écrits allemands faites à l'intention des Français. Voilà enfin quelqu'un qui sait l'allemand et prend la peine de rechercher le caractère, non pas des idées seulement, mais de leur expression initiale et fougueuse.

Mais les résultats de son enquête ont leur importance sous un autre rapport encore; les citations donnent plus que le ton d'un ouvrage ou un simple échantillon de style. Leur étendue est telle qu'une partie sensible de la *matière* de quelques-uns des grands écrits passe ainsi en français. Les pages consacrées au livre *du gouvernement civil*, par exemple, constituent la troisième tentative pour rendre en langue française des fragments de ce célèbre traité; cette fois ce ne sont plus les sentiments au sujet du droit de guerroyer, ni la discussion sur l'impossibilité de forcer les consciences, mais plutôt un passage très personnel où Luther se lamente sur la rareté des bons princes, et qui montre la curieuse complexité de ce ton en général naïf et

sérieux, mais non sans une pointe de moquerie. Les lignes suivantes sont à peu près la moitié de ce que Fontaine a rapporté:

«Or doibs tu scavoir que dès le commencement du monde, c'estoit chose rare qu'un Roy ou prince sage, et encores plus infrequent un prince bon: car communement tels sont grands fols et troubles festes [«sie sind gemeiniglich die grossten narren odder die ergisten buben auff erden.»]. Pource ne fault-il d'eulx rien attendre de bon: mais toutes choses mauvaises, principalement en l'affaire de Dieu et du salut des ames. Aussi sont ils les officiers et bourreaux de Dieu, desquels il se sert pour punir les mauvais, et conserver la paix extérieure. Nostre Dieu est grand seigneur, comme tu sçais, pource luy fault-il des ministres et officiers illustres et non communs. C'est pourquoy il veult non d'hommes populaires, mais des nobles princes et Roys, faire ses bourreaux, lesquels il veult estre riches, puissans et honorez, et luy plaist que tels bourreaux soient par nous saluez et nommez seigneurs, clemens et debonnaires: que nous nous gectons à leurs pieds et leur soions subjects en toute humilité (2). Si un prince prospère jusques à estres sage et bon Chrestien, c'est des plus grands miracles de Dieu, et des plus speciaux signes de divine faveur envers la terre, de laquelle il est le seigneur. Or est aujourd'huy le monde trop mauvais, et partant indigne d'avoir beaucoup de princes et seigneurs sages et gens de bien. Il te souvient de la fable des grenouilles qui demandoient un Roy. On leur donna une Cicongne qui les devora.»

On n'est heureusement pas appelé à spécifier le genre de littérature auquel un tel morceau appartiendrait de droit. Son caractère très particulier dérive jusqu'à un certain point, certes, de la faconde qu'on y constate, mais plus encore peut-être du ton brusque et subtil à la fois, qui fait penser aux remarques de Pascal sur la justice humaine; on voit comment le sérieux refoule à chaque instant le ton de badinage qui est présent à l'esprit de l'auteur, et lui confère même une sorte d'aigreur. On comprend, en lisant des passages de ce genre, comment un historien a pu indiquer comme caractère principal des publications de Luther une inexplicable dureté.

Au VIII[e] livre de l'*Histoire Catholique* se trouve rapporté un écrit de 1522 sous le titre de *Fidele avertissement à tous les Chrestiens, pour se munir contre les séditions et rebellions.* De ce court et célèbre écrit Fontaine extrait mot pour mot l'essentiel de l'admirable gageure que profère Luther sur ce qu'il fe-

---

(2) Comparer le texte allemand: «..... mit aller demutt unterthan seyen, szo fern sie yhr Handtwerck nicht zu weytt *strecken, das sie hirtten ausz Hencker werden wollen.*»

rait en deux ans si on lui permettait de travailler sans entrave:

«Regardez mes faicts. N'ay je pas de ma bouche seulement plus osté au Pape, Evesques, prestres et moynes, que n'ont jamais tous les Empereurs, Roys et princes, avecques leur glaives et armes? Voy doncq comme tu te porteras. Presche, parle, escry, enseigne que les loix humaines ne sont rien. Dissuade et deffens qu'il ne se face aucuns prestres, moynes ou nonnains: et s'il y a, qui le soyent, qu'ils laissent cest estat: ne donne plus d'argent pour bulles, chandelles, cloches, tables d'autels et Eglises: et dy seulement que la vie Chrestienne consiste en foy et charité et me laisse faire encore deux ans, et tu t'appercevras qu'il n'y aura plus ne Papes, n'Eveques, ne Cardinaulx, ne prestres, ne moynes, ne nonnains, ne cloches, ne Eglises, ne messe, ne vigile, ne chapperon, ne chappe de moyne, ne tonsure, ne regle, ne statuts et que tout l'amas du regime papal s'esvanouira ainsi que la fumée.....

..... Lere, rede, schreyb und predige, wie menschen gesetz nichts seyn, were und rad das niemant pfaff, munich, Nonne werde, und wer drynnen ist erausz gehe, gib nit mer gelt zu Bullen, kertzen, glocken, taffeln, kirchen, sondern sage, das eyn Christlich leben stehe ym glauben und liebe und lasz unsz das noch zwey jar treyben, so soltu wol sehen, wo Bapst, Bischoff, Cardinal, pfaff, munch, Nonne, glocken, Turm, Mesz, vigilien, kutten, kappen, platten regel, statuten und das ganze geschwurm und gewurm Bepstlichs regements bleybe, wie der rauch sol es vorschwinden.

De semblable façon est rapporté le second récit de la Guerre des Paysans, dont Fontaine transcrit ainsi le titre: *Contre les brigands seditieux et meurtriers villageois, qui sous le pretexte de l'évangile malignement s'eslevent et rebellent contre leurs seigneurs.* Parmi les passages les plus vigoureux sont cités surtout ceux qui conseillent des représailles immédiates et extrêmes contre les paysans: exemples remarquables entre tous de l'opiniâtreté qui pouvait se faire voir dans un langage déjà brusque de lui-même.

Plus loin le livre contre les «Schwärmgeister» fournit à Fontaine l'occasion de rapporter une citation dans laquelle Luther reprend contre ses compatriotes cette accusation d'aimer trop les nouveautés et de manquer de réflexion, que nous l'avons déjà vu porter contre eux. On fait mention, souvent avec

de brèves citations, même des écrits les plus éphémères de Luther. La lettre «aux citoyens de Halle en Saxe» par exemple, l'écrit « des lettres particulières furtivement ostées », l'écrit «contre le meurtrier de Dresde» ou l'Epître aux Lipsiens. L'auteur explique lui-même le soin qu'il a mis à le reproduire:

«Pource que Sleidan leur faict respondre (c. à d. aux Lipsiens) Luther tant sagement qu'il le faict paroistre innocent, et le plus juste du monde, je veux icy mettre l'epistre dudict Luther de mot à mot tournée d'Alemant en Latin premièrement par Jean Cochlée, et puis par moy en François afin qu'on cognoisse combien le fard de Sleidan faict trouver beau Luther de soy tant laid et grossier.»

Reste encore à considérer le morceau le plus remarquable que Fontaine ait extrait de Luther: deux pages prises de l'écrit contre le roi d'Angleterre en 1528. Il est à remarquer en passant que le traducteur se sert en français du mot «Trotz» qu'il trouve dans son texte, et préfère ne pas traduire: «Et Trotz non seulement pour ce Roy et son Erasme, mais aussi à leur Dieu, et à tous les diables, qu'ils ne me redarguent pour ce livre.» En marge on lit l'éclaircissement suivant: «Trotz, mot de contemnement signifiant impuissance.»

Ce n'est pas un des plus grands ouvrages de Luther, mais Fontaine a su en tirer profit puisque l'écrit renferme quelques pages des plus caractéristiques sur la personne et la doctrine de l'auteur. Il commence par se moquer des Princes, ce qui l'amène à souligner les raisons qu'il a d'avoir confiance en son évangile. C'est cet évangile qui fait qu'on est tenu de respecter Luther, et il se plaît à jouer avec cette idée, que lui, qui n'aurait pu à lui seul attirer l'attention de personne, est par sa mission supérieur à tous ses adversaires, et en droit de dédaigner toute attaque humaine. En développant ces réflexions avec sa fougue et son inconséquence habituelles, le flot de paroles dont il se sert semble l'entraîner, et le morceau porte lui-même la marque de cet être complexe, tour à tour naïf, grossier, humoristique et profond. On jugera de ce qu'en sont les diverses qualités par la seconde partie:

«Quant à ma vie, je me rends subject et humble aux petits enfants. Quant à mon office et doctrine, d'avant que ma vie y est conforme, nul n'attende patience ou humilité de moy, principalement les tirans et persecuteurs de mon evangile. Car tels me doibvent tenir pour sainct vif, autrement rien ne se fera. S'ils ne veulent, il le fault nonobstant, tant que j'adhéreray à ceste Evangile de quoy Dieu me donne la guerre jusques à la fin: autrement, tout est perdu. Que si ma doctrine n'avoit

d'autres ennemis que le Roy d'Angleterre, le Duc George de Saxe, le Pape et leurs adherans, qui sont miserables bouteilles d'eau, je eusse pieça pourveu à l'affaire avecques une des moindres parties du Pater noster: mais pour ce qu'il y en a d'autres, je ne fais compte de ceulx-cy, plus que de lentes, lesquelles ne sont que je ne scay quelles pellicules seiches, avant que les poulx en soient naiz. Or je porte tant de faveur et veulx tant de bien à ces lentes, que je leur permets de se vanter et chanter: Nous sommes assises dessus la teste du plus noble animal de la terre, et sommes attachez à ses cheveux. Que nous chault-il de Luther, se il est mendian? Et je leur respondray: Il est vray, vous estes lentes, vous n'estes pas encore devenus poulx. Ah! et que c'est le monde au regard de Dieu et de sa parole? Petite et menue poulcière, ce dict Isaie. C'est doncques moins que lentes..... Mais pourquoy me courroussai-je tant contre les papistes qui sont mes ennemis jurez? S'ils me persecutent, ils font comme ennemis: mais mes petits enfants tendrons, mes petits frerots, mes petits amis dorez, les esprits seditieux et *Suernieres* m'en veulent, qui n'eussent rien sceu de grand de Jesus Christ ni de l'Evangile si Luther n'eust escrit.....»

On le voit, il ne s'agit plus ici d'une déclaration historique, mais d'un échantillon impétueux et vulgaire qu'il suffit de traduire pour achever le conteur d'une physionomie rude et populaire. Et c'est à ce titre que l'*Histoire Catholique* garde un intérêt particulier pour l'étude des écrits de Luther en France au XVI^e^ siècle. Par elle seule on a pu prendre connaissance de cette physionomie, dont certes elle ne retraçait que l'aspect déconcertant. Mais dans les extraits qui y figurent il est permis de voir autre chose, et de plus grande importance pour l'histoire littéraire. Par ces violences et ces emportements s'exprime un talent très primesautier, dont la verve et la fantaisie sont parmi les plus remarquables de son siècle.

Le caractère des extraits qu'en donne Fontaine est forcément fragmentaire, mais compensé par le nombre et la variété des écrits cités. On a vu l'importance de quelques extraits particuliers; tout en faisant la part qu'il convient aux préoccupations confessionnelles de l'auteur et par conséquent au caractère du public à qui le livre était destiné, c'est dans l'ensemble qu'on saisit la véritable nouveauté et originalité de cette publication.

Sleidan.

Elle ne fut pourtant pas unique à son époque. Il est intéressant de la comparer avec l'œuvre à laquelle en plusieurs endroits elle se met en opposition directe, l'histoire de Sleidan. Celle-ci, d'une valeur historique plus considérable, compte

parmi les maîtresses compositions de son siècle; elle aussi renferme bien des passages et des textes pris directement de Luther. A cet égard la méthode de Sleidan est plus scientifique, mais non pas sensiblement différente de celle qu'a suivie Fontaine. Ils se rendent compte tous deux du rôle historique qu'ont joué les différents ouvrages de Luther, et tiennent à les rapporter en suivant autant que possible ses propres termes.

Le but de la présentation diffère cependant chez les deux écrivains. Fontaine veut montrer l'homme, son caractère et ses idées; Sleidan s'attache en historien à esquisser la période, à mettre l'œuvre de Luther dans son cadre historique. Il attire donc nécessairement l'attention des lecteurs sur d'autres écrits que ceux que rapporte Fontaine, ou s'il s'agit des mêmes sur d'autres passages, remarquables par le contenu plutôt que par le style. On l'a déjà vu, Sleidan savait apprécier cette dernière qualité de l'œuvre de son compatriote, on en donnera tout à l'heure une preuve plus détaillée et précise, et le fait se remarque même au soin qu'il met à rendre les tournures de Luther, même quand il résume de façon assez générale un de ses écrits.

Le deuxième Livre des *Commentaires de l'Etat de la Religion et de la République* en offre déjà un bon exemple par l'analyse de la fameuse lettre à Léon X, où le rapporteur semble se plaire à rendre, même dans les dix lignes qu'il leur consacre, les fortes expressions qui attireront plus tard l'attention de Jacques Poullain. On voit le Pape «comme un agneau entre les loups», qui ferait mieux de «se contenter d'un petit benifice ou de vivre de son patrimoine, et estre esloigné et escarté de telles pestes et tels flatereaux..... qu'il se donne garde des flateurs et fuye leurs propos, comme les allechemens et rochers des Sirenes, les passant à sourde oreille.»

Mais de pareils détails ne sont pas si abondamment rapportés qu'ils obscurcissent l'intérêt historique des événements. Sleidan analyse d'après l'ordre chronologique les différents écrits qui ont préparé le schisme; dans le premier livre les réponses à Eck, à Prierias et à Hochstraten, plus loin des lettres aux théologiens de Louvain et de Cologne, à l'Empereur, à l'Evêque de Mersebourg et à l'Archevêque de Mayence. Il trouve le moyen aussi de consacrer dix lignes à la *Tessaradecas* et autant à «un petit livre de la manière de confesser ses pechez», terminant ainsi cette deuxième notice:

«En la fin il adjouste quelque chose des vœux, et deplore la bourrelerie des esprits, dont les avares et indoctes usent. Depuis il publia un livre traitant particulièrement des vœux.....»

Un détail qui en dit long sur la réputation du livre de Sleidan en France: cette phrase en soi insignifiante se trouve rapportée textuellement dans au moins trois compilations françaises de l'époque, l'Histoire de Fontaine, le récit de Bolsec, et *L'Estat de l'Eglise* de Jean de Hainaut, édité par Crespin. (3)

Aux *Vœux Monastiques* Sleidan consacre une page, et de même au Traité des Raisons pour lesquelles Luther a brûlé les Canons et Décrétales. En parlant de la *Captivité Babylonique,* il a soin de rapporter la célèbre comparaison dans la Préface: Luther, «par force d'estre agacé des ennemis, a appris que la Papauté n'est autre chose qu'un Royaume de Babylone et une puissance de Nimrod, robuste veneur». Il donne plus au long le contenu du discours de Luther à la Diète de Worms, et de divers écrits de 1522 et 1523, préconisant des réformes particulières, tels le livre «contre le faussement nommé ordre des evesques», celui «De l'Institution des Ministres de l'Eglise», le «Traicté par lequel il prouve que l'Eglise a droict et puissance de juger de toute doctrine et de constituer ministres».

Au cours des *Commentaires* il n'est presqu'aucun écrit marquant de Luther qui ne soit cité, jusqu'à la polémique des dernières années reflétée dans le livre *Contre la Papauté Romaine establie par Satan,* jusqu'aux dessins satiriques et populaires où ses adversaires, depuis son temps jusqu'au nôtre, ont voulu voir le comble de la grossièreté. Il est intéressant d'observer de quel ton Sleidan en prend la défense:

«Plusieurs reprenoyent ces siennes railleries, comme à luy malseantes et peu honnestes; mais il avoit ses raisons qui le mouvoient, et estimoit on qu'il voyoit plus loin. Car mesmes en ses livres on trouve plusieurs propheties de choses de grande consequence: dont les unes sont ja accomplies, les autres sont en la main de Dieu.»

En reproduisant le texte de toutes ses notices sur des traités de Luther, on montrerait combien Sleidan a suivi de près l'original, mais cette reproduction n'a d'importance considérable qu'en deux ou trois cas seulement. Ils sont assez longs pour qu'on puisse parler d'une tentative, si fragmentaire soit-elle, de traduction. On en jugera d'après des extraits de la *Treue Vermahnung* de 1522 et du deuxième écrit contre les Paysans, de 1525.

Le petit livre de 1522 dont on a déjà noté la reproduction partielle par Simon Fontaine, n'est pas sans importance litté-

(3) Cp. *L'Estat de l'Eglise,* éd. de 1566, p. 11. *Bolsec,* éd. de 1616, p. 17. *Fontaine,* éd. de 1577, p. 18. *Sleidan,* éd. de Genève, 1597, p. 20.

raire dans l'ensemble de l'œuvre de Luther. Il contient l'expression la plus forte peut-être qu'il ait donnée à sa conviction qu'il est inique et inutile d'avoir recours à la force des armes pour amener des changements d'ordre moral. Inique parce que la révolte vise toujours l'autorité établie par Dieu sur terre: mieux vaut que certains manquent de liberté, plutôt que de voir le pouvoir civil ébranlé. Inutile parce qu'elle n'atteint jamais l'amélioration qu'elle espérait, et le plus souvent donne lieux aux pires excès.

C'est donc la haine de tout emploi de forces armées en vue de fins morales, telle que l'exprime si clairement la *Vermahnung,* qui induisait Luther à conseiller, dans un pamphlet célèbre en 1525, des cruautés de toute espèce contre les Paysans révoltés. Sleidan a bien saisi l'importance de ces vues de 1522. Il ne reproduit qu'indirectement la demande de deux ans de libre exercice que Fontaine a citée en entier, mais il donne plus au long la substance des quelques pages précédentes et qui renferment justement les idées importantes du traité. En premier lieu, l'inutilité de la révolte:

«Quant à ce qui touche le vulgaire et la commune peu advisée, il la faut advertir fort et ferme qu'elle n'ait à s'esmouvoir sans le vouloir du Magistrat. Autrement c'est peine perdue, et Dieu en fera la vengeance. Ce que les Princes sont froids et nonchalans, ce qu'ils endurent tant de vilenies, ce qu'ils ne sont esmeus par les opprobres et injures manifestes des Ecclésiastiques vient de la permission de Dieu, qui veut luy seul en faire la vengeance, et respandre la fureur totale sur eux. Et quand bien la chose se tournera en mutinerie, et que Dieu prendra une si légère vengeance pour satisfaction et contentement: neantmoins ceste facon d'y proceder n'est seulement vituperable mais aussi inutile. Car il n'y a rime ne raison en sedition, et advient le plus souvent que les innocents le comparoissent. Nul qui fait esmeute est excusable quelque juste cause qu'il ait. Mais quand le peuple est une fois en sédition, les gens de bien et d'honneur perissent necessairement avec les coulpables et meschans. Il faut donc avoir l'œil au Magistrat: et tant qu'il ne se bouge, ne se faut advancer en particulier, ny hazarder.....»

Du point de vue du style, l'original de ce passage mériterait d'être cité en entier. Les dernières lignes ont un intérêt particulier:

«Aber wenn *Er omnes* auffstehet, der vormag solch unterscheyd der boszenn und frummen wydder treffen noch halten, schleget yn den hauffen, wie es trifft, und kan nit on grosz grewlich unrecht tzu gehen. Darumb hab acht auff die ubirkeit,

so lange die nit tzu greifft und behilfet, szo haldt du stille mit hand, mund und hertz, und nym dich nichts an.» (4)

Après l'avertissement, le remède. Il y a d'autres moyens d'agir qui mèneraient les chrétiens bien plus directement à leur but que ne le peut la révolte à main armée.

«Si aucuns demandent ce qui est de faire, et s'il faut tousjours endurer telles vilenies que le Magistrat dissimule et fait semblant de ne voir: voici ce qu'il leur faut faire: Premierement qu'ils recognoissent leurs pechez par lesquels Dieu estant offensé, a permis que la tyrannie Ecclésiastique ait tant duré, et occupé tant de pays. Ceste domination tant cruelle et pleine d'impiété est le salaire de nostre meschanceté. Si nous voulons la scouer de nos epaules, il faut devant tout que nous nous reconcilions avec Dieu par amendement de vie. Puis apres il faut ardemment requerir l'aide de Dieu contre le regne papistique, à l'exemple de David, qui a souvent prié Dieu de briser la puissance et fierté des meschans. Finalement il faut publier la doctrine Evangelique et discourir au monde les finesses et tromperies des Papes, afin que leurs erreurs decelez, et la vérité cognue, les hommes mesprisent tout ce qui vient de leur boutique. C'est cy le plus propre moyen pour rongner leur puissance; car par force et port d'armes on ne profite de rien; mais advient le contraire, qu'en guerroyant ils prennent courage.»

La fin de l'extrait précédent a montré de quelle façon Sleidan garde et reproduit l'essentiel de la matière, en laissant de côté, il est vrai, des traits de style qui font que sa version paraît fade à côté du parler vigoureux de Luther. Mais il faut en convenir, dans un traité d'histoire où l'on ne s'attendrait guère à trouver que de lointains échos de quelques écrits de Luther Sleidan a cru donner d'après les propres paroles de l'auteur la substance d'un argument aussi vivant; il est allé jusqu'à en reproduire intégralement les passages dont on vient de citer seulement la partie centrale.

Il est intéressant de le constater, notre historien consacre un de ses plus amples résumés à un écrit où règne un ton différent, mais qui évoque le même ordre d'idées, *Ermahnung zum Frieden auf die zwölf Artikel der Bauernschaft in Schwaben.* Sous forme d'entretien direct avec les auteurs du manifeste des paysans, Luther critique leur programme et les reprend de vouloir recourir à la force, si justes que soient leurs réclama-

(4) Ce mot «Herr Omnes» que Luther a affectionné pour désigner le peuple, c'est encore Michelet qui l'a remarqué; il y a vu l'une des qualités primitives du caractère de Luther; en le rendant par « Monseigneur tout le monde» il insiste sur le fait que «Ce Monseigneur est dans Luther». Michelet, *La Réforme*, p. 108.

tions. Ainsi de façon plus précise et particulière il revient à la donnée de la *Treue Vermahnung.* La vigueur de son exposé perce jusque dans la traduction; tout en restant populaire, Luther met en œuvre toute sa force de raisonnement pour convaincre des gens aigris par l'oppression au point de ne vouloir plus entendre que les arguments les plus clairs:

«Je vous demande, leur dit-il, lequel vous semble plus cruel, ou celuy qui oste la plus grande part du bien à quelcun, luy laissant quelque peu, ou celuy qui avec le bien oste la vie? Le Magistrat vous oste les possessions; c'est iniquement fait; mais vous lui ostez la jurisdiction, en quoy gist tout son avoir et entretenement tant du corps que des biens. Vous estes donc plus iniques qu'eux. Nous ne demandons ne leur vie, ne leurs biens, direz vous. Qu'il le croye qui voudra: de ma part je n'en croy rien. Celuy qui oste le principal à quelcun ne fera difficulté de luy ravir ce qui en depend. Mais soit ainsi que vous dites: que leurs biens leur demeurent, et que la vie leur soit sauvé. Cela que vous avez desja executé passe toute mediocrité: quand leur ayant arraché toute puissance des poings, vous voulez estre les maistres. Regardez de pres cest affaire, je vous prie..... Comment comparoistrez vous devant Christ, quand il nous jugera tous? Advisez diligemment quels docteurs vous avez: car je crain que quelques sanguinaires ne se soyent lancez parmi vous, qui par leurs sermons vous incitent là, afin que par vostre moyen et support ils s'emparent de la seigneurie et du royaume, se soucians peu ou point de vostre bien et salut. Dieu commande qu'on lui réserve toute vengeance: l'Escriture enjoint d'obeir au Magistrat, encore qu'il soit pervers. Il faut donc obéir, autrement vous ferez une esmeute, mais elle tombera sur vostre teste, car Dieu ne laissera ceste licence impunie: et en cerchant vostre liberté, vous ferez perte de vie, de biens et d'âme.....»

Dans l'ardeur de sa conviction, Luther n'hésite pas à confronter la conduite des Paysans aux règles de conduite du Sermon sur la Montagne. Le contraste, dont il ne manque pas de tirer parti, lui inspire quelques paroles des plus dignes; elles sont de celles qui font voir en divers endroits de son œuvre la hauteur et l'ampleur de son programme chrétien. De nouveau la dignité perce dans la traduction:

«Voyez icy comment vostre deliberation correspond au commandement de Christ. Voyez où vous ont tiré vos faux docteurs. C'est le propre du Chrestien de porter et endurer la croix, de ne rebecquer, ne se venger, ne frapper de glaive. Que voit on en vous de semblable? La profession du nom de Chrestien est haute et difficile et peu s'en acquittent.»

Mais ce n'était guère là le vrai Luther: il ne s'y trouvait rien de personnel ou de superstitieux. Sleidan a cru en effet

devoir rapporter le passage où le réformateur a cité sa propre activité comme exemple de la façon dont les choses prospèrent sans l'emploi de la force; il cite en outre le défi aux Paysans qui veulent persévérer dans leur erreur. Ces deux textes méritent d'être reproduits:

«Je diray maintenant quelquechose de moy. Tout le monde s'est vivement formalizé contre moy; et neantmoins quand plus les assauts et efforts des hommes ont esté violans, tant plus ma doctrine a fait fruict. Et comment s'est faict cela? Par ce que je n'ay rien fait par force et violence, je n'ai fait esmotion quelconque, je n'ay cerché vengeance. Au contraire, j'ay honnoré le Magistrat civil et l'ay orné par mes escrits tant que possible m'a esté. Qui est le principal, j'ay tout remis entre les mains de Dieu, me reposant du tout dessus sa puissance. Par ainsy j'ay esté préservé jusqu'aujourd'huy bon gré maugré le Pape et tous les adversaires: et cependant ma doctrine a eu entrée en diverses contrées. Vous, à l'opposite, vous lancez importunément, et pensans avancer l'affaire, vous ne considérez le destourbier que vous y faites.....

.....Et pour cela je n'enten de justifier le Magistrat, sachant qu'il en passe de bonnes; et neanmoins cela ne se peut tant faire que vostre entreprise ne soit fort esloignée de la profession du nom de Chrestien. Si nonobstant vous ne voulés quitter ce nom, et voulez come farder vostre cause par ce moyen; je me déclare vostre ennemy, pource que sous couleur de l'Evangile vous faites tout contraire à ce qu'il commande. Parquoy je prierai Dieu qu'il ait pitié de vous, et rompe vostre entreprise. Car je ne suis si sourd, que je n'entende bien l'effort et ruses du diable: qui pretend de me depescher et esgorger par ces prescheurs convoiteux de sang, puis qu'il n'est peu venir à bout de m'accabler par le Pape de Rome.»

Ein Feste Burg.

Outre les analyses et citations qu'on vient d'examiner, les *Commentaires* recèlent un récit d'une importance particulière pour une forme de l'activité littéraire de Luther dont on ne relève à peu près aucune trace en France: ses cantiques. Il a été déjà question d'un cantique français publié à Strasbourg et inspiré en premier lieu par une prière prise à un traité de Sebald Heyden (5). On pourrait à quelques égards s'étonner de ne rien découvrir de Luther lui-même en ce genre. Ses cantiques avaient trouvé place dans les manuels liturgiques en cours à Strasbourg en 1525; on en a tiré profit pour l'édition du *Livre de vraye et parfaicte Oraison* de 1534. Mais il semble que

(5) v. p. 189.

rien n'en ait passé en français jusqu'au recueil de Mathieu Barthol, édité à Francfort en 1594.

D'autant plus précieux est donc le passage négligé de Sleidan, où sont rapportés et le contenu, et la source d'inspiration, du cantique le plus célèbre que Luther ait composé. Une fois de plus on remarquera combien cette prose est proche de l'original; elle est incomparablement plus vivante que la transposition maniérée que donneront les manuels de cantiques français-allemands de Montbéliard au début du XVII[e] siècle.

«..... Depuis que par l'intelligence de l'Escriture il eut davantage profité de jour à autre, et eut cognu que sa doctrine estoit concordante avec la parole de Dieu: il soustint d'un vaillant courage tous les assauts des ennemis et toute la haine du monde: se tenant immobile comme une muraille d'airain, et ne faisant conte de danger quelconque. Lors que l'Empereur couronné par le Pape Clément tenoit la journée à Augsbourg, il sembloit que une horrible tempeste deust tout accabler (histoire recitée au VII livre) mais luy et en public et en particulier consolait tous ses amis, et accommodoit là le Pseaume XLVI disant, *Dieu nous est une forteresse* et boulevard imprenable. Ce vieil ennemy du genre humain met en avant tous ses efforts et machines, pour venir à la prétexte. Nostre puissance est bien foible: et ne pourrions long temps soustenir telle violence. Mais le Preux a pris les armes, et combat pour nous, qui mesme est choisi de Dieu [«Es streit für uns der rechte man, den Gott hat selbs erkoren»]. Si tu demandes qui est cestuy là, saches que c'est Jesus Christ, qui ne peut faillir d'avoir le triomphe et la victoire. Et quand ores ceste machine du monde seroit toute comblée de diables, toutesfois nous n'avons peur, et attendons seurement bonne issue. Fremisse et enrage Satan autant qu'il voudra, neantmoins il ne fera rien contre nous, car il est desjà jugé, et par la seule Parole toutes ses armures sont mises bas. Les adversaires ne nous osteront ceste parole, mais maugré eux la nous laisseront; car Dieu est en nostre camp et armée qui nous défend par son Esprit [«Er ist bey uns wol auff dem plan, mit seinem geyst und gaben»]. S'ils nous ostent la vie, les biens, les enfans et la femme, il le faut prendre en patience, car pour cela ils n'en amendent: mais à tous le Royaume immortel est appareillé [«Nemen sie den leib, gut, *ehr*, kindt und weib, las faren dahin, sie habens kein gewin, das reich mus uns doch bleiben»]. Appropriant ce Pseaume, comme j'ay dit, à ce temps de calamité et angoisse, il le tourna en langue vulgaire, destournant quelque peu la sentence, puis le mit en rime et musique fort convenable à l'argument, et à esmouvoir les esprits. Parquoy jusques à présent ce Pseaume se chante souvent entre les autres.»

Il est curieux que les Français aient pu lire dès 1557 une version assez fidèle des strophes célèbres de Luther. Ce même

intérêt s'attache plus ou moins à tous les échantillons que rapporte Sleidan. Non seulement le ton, mais quelques-uns des développements célèbres des traités luthériens ont, grâce à lui, passé en français peu après le milieu du siècle. On a vu le parti que tiraient des *Commentaires* même ses adversaires; c'est à lui et à l'effet de son livre qu'il faut attribuer une bonne part du zèle qu'on a mis à rechercher les paroles mêmes dont Luther s'est servi. Bolsec et Du Val, Fontaine et Sleidan ont ainsi, pour des raisons diverses, fait connaître en France certaines circonstances de la vie de Luther, et quelques-unes des plus éclatantes manifestations de sa parole. On aurait tort d'en méconnaître l'importance, à la fois pour l'histoire de la pénétration des idées allemandes et pour l'orientation des esprits.

CHAPITRE XVII

INFLUENCES ALLEMANDES EN FRANCE APRES 1560

Pour les années qui suivent les grandes traductions genevoises jusqu'à la fin du siècle, il semblerait à première vue assez vain de rechercher un apport réel d'origine allemande dans la littérature française. Nous avons déjà noté quelques réimpressions; il se produit aussi des tentatives isolées de genres divers; mais d'un courant d'influences, d'un intérêt concerté et soutenu pour l'Allemagne, il ne paraît pas être question.

Il n'est pas difficile d'en voir la raison. Les grands écrivains français ne sont plus attachés aussi étroitement aux milieux réformés; la persécution, et l'organisation calviniste qui s'en est suivie, ont séparé les partis, raidi le mouvement réformé jusqu'à l'enfermer (phénomène d'ailleurs général et inévitable) dans les cadres d'une secte protestante. La Réforme elle-même a d'autres préoccupations que l'étranger, d'autres sources d'inspiration aussi; la polémique confessionnelle est devenue indépendante, indigène; elle ne reste plus évangélique et doctrinale, mais s'occupe avec passion des conséquences pratiques, des questions politiques et sociales. Enfin elle n'a pas seulement évolué; elle a été mise à l'arrière-plan par l'action même. Les guerres de religion s'accompagnent d'un flot d'écrits de tout genre, mais on ne peut dire qu'une époque aussi turbulente et troublée ait favorisé la littérature en général.

L'intérêt que présente pour notre sujet cette fin de siècle semble donc secondaire. L'écrivain dont nous étudions la réputation en France est depuis longtemps mort et prend déjà, à l'étranger comme dans sa patrie, l'aspect d'une figure historique et presque légendaire. D'autre part, la grande littérature française, engagée en d'autres voies, n'est pas disposée à demander à l'Allemagne d'apport littéraire considérable.

Ces raisons ne sauraient faire oublier cependant un fait qui n'a rien d'extraordinaire, mais qui attend encore, semble-t-il, d'être mis en lumière: à plusieurs égards les relations d'ordre littéraire entre la France et l'Allemagne sont plus suivies et plus générales que dans la première moitié du siècle. A scruter les indications nombreuses de voyages, de relations intellectuelles aussi bien qu'économiques, on a l'impression que

l'Allemagne est entrée définitivement dans l'horizon intellectuel de beaucoup de Français. Sa langue n'est pas inconnue à tous les esprits d'élite de la France: dans les différends religieux, malgré toute la production française du milieu du siècle, les textes allemands restent en quelque sorte à la base de toutes les discussions. Lindan, Eck, Luther, Mélanchthon demeurent les protagonistes auxquels on se réfère en dernier lieu. Et il n'y a pas, en ce sens, que de simples indications. On constate un effort considérable pour répandre en France ces auteurs, et beaucoup d'autres, historiens aussi bien que moralistes. Quelques ouvrages marquants de la polémique dramatique allemande sont traduits aussi.

Si la personne de Luther est pour très peu de chose dans ce travail d'adaptation, ce n'en est pas moins une suite de son influence, se rattachant au mouvement littéraire qu'il a inspiré. Dans toutes les parties de cette étude, on a vu que le réformateur a été le centre et le point vital d'un intérêt qui s'étendait à d'autres parmi ses compatriotes. Il a fallu toujours le situer parmi les autres influences allemandes qui accompagnaient son passage en France. Comme on a pu le faire en étudiant la pénétration parallèle d'Eulenspiegel, de même il importe de mettre en lumière ce que les Français ont pu connaître de Suso et de Kirchmair, de toute une série d'esprits qui se rattachent au mouvement d'idées que Luther fit entrer dans le domaine de la haute littérature. Au terme de cette étude nous devons donc rassembler des témoignages éparpillés, et noter les principaux ouvrages allemands qui ont passé en français vers la fin du XVI^e siècle.

* * *

Nul doute, d'abord, qu'il n'y ait eu un mouvement incessant entre les deux pays, surtout parmi ceux «de la religion». *L'Histoire Ecclésiastique* fait connaître plusieurs cas de ce genre, que l'on peut bien croire typiques. Lors de la persécution de l'Eglise de Paris en 1557, par exemple, parmi ceux qu'on arrête se trouve le jeune Albert Hartung «natif du pays de Brandebourg et filleul du feu Albert, Marquis de Brandebourg qui... fut délivré par le commandement du Roi, qui en avait esté importuné par les Alemans».

La même source rapporte comment trois ans plus tard le Cardinal de Lorraine fait venir quatre théologiens allemands pour le Colloque de Poissy; Jacques de Tournes, envoyé du

Roi de Navarre, les conduisit à «l'hôtellerie de la Croix de Fer, où descendoient ordinairement les voyageurs allemands.» (1)

Il y avait d'autres voyageurs que des étudiants et des docteurs. On a déjà vu l'assiduité avec laquelle Crespin et ses confrères se rendaient à la foire de Francfort. Il semble bien que les libraires français sont allés plus au cœur de l'Allemagne. En 1558 à la Foire de Leipzig il est question d'un certain Clément Baudouin, invité à payer la taxe sur les marchands étrangers; il a dû donner sa parole de ne plus tenir boutique en pleine rue mais dans un bâtiment, détail où l'on a voulu voir un exemple des difficultés qu'on se plaisait à faire aux libraires catholiques. (2)

De même, des Allemands colportaient leurs publications en France, pour servir à leurs compatriotes d'abord, mais aux Français aussi. Felix Platter, de passage à Paris en 1557, acheta «ein schön deutsch Testamentlein, stattlich eingebunden» (3). Un pasteur français de la fin du siècle avait sur ses rayons deux éditions de la Bible de Luther, de 1585 et de 1589. (4)

L'ignorance de la langue allemande n'est plus complète en France. On relève des termes apportés par des lansquenets ou d'autres voyageurs, qui semblent être entrés dans le français courant de l'époque. *L'Histoire Ecclésiastique* parle de quelqu'un qui fut «proclamé et publié *chelme*, comme parlent les Alemans, qui est la plus grande injure qu'on sauroit faire à un de leur nation»; le mot se retrouve chez D'Aubigné. De même *flasque* est expliqué comme dérivant de *Flasche*, *quinquin* de *kinckhorn*. (5)

L'Allemagne est pour quelques-uns la demeure de la morale nouvelle; on parle, dans des vers satiriques dirigés contre le duc de Lorraine, du «sévère Aleman» (6), tandis que le pays garde en d'autres jugements son ancien renom d'ivrognerie: «Germanie nation dissolue en boyre et en menger.» On s'est même moqué du caractère lourd et confus qu'avait la langue

(1) *L'Histoire Ecclésiastique*, ed. citée. pp. 156, 587, 686.

(2) L'incident est rapporté par A. Kirchhoff, *397*.

(3) Cité par C. Gebauer, *349*. p. 26.

(4) Catalogue de la bibliothèque de Jean de Brunes, pasteur (†1604), cité dans Bull. XXI. 327.

(5) *Histoire Ecclésiastique*, ed. citée. II. 135, III. 200. Montaiglon, *432*. II. 276.

(6) Le sonnet contre le Cardinal se trouve en ms. dans un dossier de pasquilles aux Archives municipales de Strasbourg. Bordier, *240*. I. 145.

allemande aux yeux des Français. A la fin d'une pièce contre les médecins il est dit que de longues études ne sont pas nécessaires pour devenir médecin:

«Ce soing est trop fascheux, indigne du cerveau
De celuy qui s'efforce à fuir le tombeau.
Il suffit bien d'avoir un scavoir pedantesque
Un peu entremêlé de la langue Tudesque.» (7)

Mais cette langue était familière à quelques grands Français de la seconde moitié du siècle. On l'a constaté pour Bodin, qui rapporte au cours de la *République* des termes allemands, les traduisant quelquefois, et qui cite parmi ses sources la Chronique allemande de Stumpf (8). Pour Pierre Viret, on s'est demandé si quelques-uns de ses procédés de style n'étaient pas d'origine allemande (9). Enfin Ronsard n'ignorait pas l'allemand. Bien qu'il se soit plu, au fort de son ressentiment contre les Protestants, à évoquer l'image d' «un poussif Allemand, dans un poesle enfermé» (10) et qu'il ait rapporté de son premier voyage dans le pays cette «ouïe bouchée» qui a été la grande infirmité de sa vie, il semble y avoir vécu sans ennui, goûtant dans la société de Lazare de Baïf des entretiens de tout genre avec des érudits et des théologiens. Ecoutons son premier biographe:

«... Il commençea à pratiquer avec jugement les meurs et facons estrangères, à observer curieusement les choses les plus remarquables, et faire son profit de toutes. Il apprit en peu de temps la langue allemande ayant l'esprit capable de toutes disciplines, qu'il façonna beaucoup en la compagnie d'un si scavant personnage [Baïf], que les plus doctes d'Alemaigne recherchoient, non tant pour le rang qu'il tenoit, que pour sa doctrine singulière.» (11)

Il a dû y en avoir bien d'autres, à la même époque, qui n'ont pas attendu d'intermédiaire latin pour prendre connaissance des ouvrages d'outre-Rhin. La preuve en est qu'on rencontre fréquemment après 1560 les mots «traduit de l'allemand» sur les titres d'ouvrages de controverse. Ce sont surtout les habitants des pays limitrophes de la France qui sont à même de connaître assez les deux langues pour faire des traductions. Tels Sébastien Castellion à Bâle, Pierre de Cologne à

(7) Montaiglon, *425*. IV. 214, ss. X. 100.
(8) R. Chauviré, *276*. 21, n 6.
(9) J. Barnaud, *216*. 656 n.
(10) *Discours à Louis des Masures*, cité par Perdrizet, *474*. 89.
(11) Claude Binet, cité par Pinvert, *481*. 76. Voir aussi P. Champion, *272*. 31.

Metz. Ce dernier a donné en 1565, sur la Cène, un traité «clair et utile, composé premierement en Allemand par M. Thomas Erastus, Docteur»; l'année suivante «l'Accord des théologiens de Heidelberg». Il y avait, en outre, des écrits plus menus, qui rapportaient de simples nouvelles; les délibérations de la Diète de Spire en 1570 furent éditées à Paris en 1571 dans une brochure qui portait ces mots: «Traduit d'allemand par Nic. Jacob Austrasien (12).» En 1580 c'est un pamphlet qui semble plutôt satirique: *Une chose mémorable advenue ceste année* 1580 *de l'émotion que firent les mulets à Rome un jour de la fête Dieu qui estoit le second du mois de juing passé. Traduit de l'alemant en François,* 1580. (13)

Autre indice d'échanges: le nombre d'ouvrages français imprimés en Allemagne comprend quelques-uns des plus importants pamphlets de l'époque. *La Gaule Françoise* de Hotman est éditée à Cologne en 1574; à Bâle la même année une *Remonstrance aux Seigneurs gentilshommes et aultres faisant profession de la Religion Réformée en France* (14); à Francfort en 1583 *L'Exercice de l'Ame Fidèle* de Daniel Toussain (15). Un cas intéressant est celui de l'ouvrage de Pierre Bouaystuau, réimprimé en Allemagne avec traduction allemande ajoutée. C'est le *Théâtre du Monde,* paru à ce qu'il semble d'abord en 1559, réédité à Cologne en 1574, suivie d'une traduction: *Ein schawplatz oder Spiegel der Welt...*

Malgré de tels faits, il importe de ne pas exagérer ces contacts directs. La plupart des relations littéraires continuent à s'établir sur l'intermédiaire du latin. Il nous faut donner quelque idée des diverses catégories d'ouvrages allemands qui passent en France par ce moyen.

Théologie.

Ouvrages de polémique confessionnelle d'abord. Les principaux manuels de controverse des deux partis en Allemagne étaient connus en France, souvent traduits en français. Au plus grand adversaire du réformateur, le docteur Jean Eck, la France a réservé un accueil constant. Presque toutes ses œuvres

(12) *Cat. Rosenthal,* 1913. n° 209.

(13) Rapporté sous l'année 1580 par J. G. Baum dans ses *Annales bibliographiques...* Ms. Strasbourg, BNU.

(14) *Cat. Stroehlin* n°° 1060, 1125, 2477, 2795.

(15) *Cat. Rothschild* n° 2060.

ont été éditées à Lyon ou à Paris. De l'*Enchiridion locorum communium adversus Lutherum et alios hostes ecclesiae* on connaît au moins huit impressions lyonnaises entre 1538 et 1572. Des traductions françaises ont paru chez Jean Marnax à Lyon en 1551, en 1562 à Paris chez Vincent Sertenas, et en 1570 de nouveau chez H. de Marnef. On éditait en latin des volumes d'homélies, des traités contre l'enlèvement des images, et pour le sacrifice de la Messe (16). Entre tous les écrivains catholiques, Eck était la principale source des adversaires de Luther pendant tout le xvr[e] siècle. Les Protestants l'ont également considéré comme tel. On trouve une allusion intéressante à ce sujet au début de la *Disputation de la Religion ou des Articles de la foy chrestienne entre un Papiste et un Evangelique,* (1570). Le premier répond à l'invitation à disputer en ces termes:

«J'accepte ceste offre, et vous asseure que je ne me monstreray point en mes responses fascheux, difficile, ny desdaigné, mais seulement je mettray toute peine de vous retirer de la doctrine de Luther. Car vous me trouverez bien muni et pleinement instruit es lieux communs de nostre docteur Eckius.»

Outre les ouvrages d'Eck, on importa pour les éditer à Paris ceux d'autres adversaires de Luther, tels que le traité de Helmesius contre la *Captivité Babylonienne* (1553), le *Septiceps Lutherus* de Jean Cochlée (1564). En traduction française les œuvres de Guillaume Lindan, évêque de Roermund, semblent avoir été particulièrement goûtées. C'est en 1561 son Catéchisme, traduit par Gentian Hervet, en 1566 la traduction faite par René Benoist d'un traité dont le contenu s'annonce dès le titre: *Discours en forme de dialogue ou Histoire tragique en laquelle est nayvement depeinte et descrite la source, origine, cause et progrès des troubles partialitez et differens qui durent encore aujourd'huy, meus par Luther, Calvin, et leurs conjurez et partisans contre l'Eglise catholique.* Vers 1570, encore un traité contre les hérétiques, traduit par Antoine Du Val et publié à Lyon, et enfin la *Remonstrance adressée aux Prelats de l'Eglise gallicane... par le R.P. Guillaume Lindan... traduite en nostre langue française par Jehan de Lavardin, abbé de l'Estoille,* publiée à Paris par G. Chaudière en 1572 (17). Les maîtres de la controverse en France durant la deuxième moitié

(16) Pour toutes ces éditions voir les Catalogues du BM. et de la BN. En outre Baudrier, *217.* I. 260.

(17) Pour le Catéchisme de Lindan voir Richter, *504.* 62. Pour les autres ouvrages, *Cat. Stroehlin,* n[os] 1392, 2275, 2276.

du siècle ont largement puisé dans Lindan. Ses arguments sont fréquemment cités; on se les approprie souvent sans mentionner son nom.

Ces détails d'édition montre surtout que les Protestants n'ont pas été seuls à tirer profit de la controverse étrangère; on pense bien qu'ils n'épargnèrent aucune peine pour opposer aux œuvres d'Eck et de Lindan des éditions et traductions de saine doctrine, et ne pas en rester à la production indigène. Nous avons vu la vogue de quelques ouvrages de Mélanchthon en français; elle persiste à la fin du siècle. C'est bien celui des réformés qui attira le plus l'attention des catholiques; on se souvient des tentatives de 1535 pour le faire venir à Paris. Près de trente ans plus tard, dans sa Harangue à Poissy, le Cardinal de Lorraine le cite avec respect (18). Il était plus connu toutefois par son érudition et ses efforts pour la réunion des églises, que par ses ouvrages mêmes. A part la *Somme de Théologie*, le Commentaire sur l'Epître aux Colossiens, et les diverses éditions de sa vie de Luther, on semble avoir mis peu de chose de lui en Français.

Mais de ses contemporains on a traduit quelques importants ouvrages de controverse; de Brenz, nous l'avons vu (19), le Catéchisme en 1563, d'Henri Bullinger de grands traités, des recueils d'homélies. Ces éditions ne sont pas exclusivement genevoises; colportées en France, des libraires de l'intérieur se sont mis quelquefois à traduire d'autres ouvrages du même genre. Ainsi d'André Hypérius, professeur à Marbourg, on connaît trois ouvrages en traduction française. Crespin donne en 1564 son *Enseignement à bien former les sainctes predications*. Deux ans après, c'est chez Benjamin Rigaud à Lyon que paraissent les *Fondemens de la Religion chrétienne du temps de l'Eglise Primitive*, et finalement François Perrin édite à Genève en 1568 les *Lieux Communs* (20). A Lyon en 1564 Claude Rovet donne en français une partie du grand traité de Flaccus Illyricus, *Contre la Principauté de l'Evesque Romain...* A la fin du siècle paraît à Genève un autre texte fondamental du luthéranisme établi, le *Traité des Indulgences* de Martin Chemnitz (21).

---

(18) *Histoire Ecclésiastique*, ed. citée, I. 610.
(19) p. 166.
(20) Baudrier, *op. cit.* III. 240. *Cat. Stroehlin*, n°s 889-890.
(21) *Cat. Stroehlin*, n°s 591-592.

L'analyse de pareils ouvrages serait superflu ici. D'importance secondaire, ils apportent la preuve que la Réforme française a continué de s'alimenter à la controverse et à la pensée étrangères. Mentionnons encore quelques emprunts d'importance particulière, parce qu'ils ne sont rattachés à aucun effort confessionnel. Il semble bien que le mérite des originaux, ou les préférences personnelles, ont été la cause de leur traduction en français.

Il s'agit en premier lieu d'une tentative d'un catholique fervent pour faire passer en français l'œuvre d'un des grands mystiques allemands, Heinrich Suso. Le traducteur était un certain frère N. Le Cerf, «Prieur de la Chartreuse de Nostre Dame de bonne Esperance, pres le Chasteau de Gaillon». Il donne chez Guillaume Chaudière à Paris, en 1582, un petit ouvrage de Suso, le *Dialogue traictant de la piété chrestienne.* Quatre ans après, un gros voulume fait preuve de son intérêt continu pour les choses mystiques: *Œuvres spirituelles de Henry Suso, Personnage Fort celebre en doctrine et saincteté de vie.* Il renferme, outre la vie de Suso, quatre Sermons, une douzaine d'Epîtres, «Le Livre des Neuf Roches», et Cent Meditations de la Passion. Quelques lignes de la Dédicace à la «Princesse... Catherine de Bourbon, Abbesse de Nostre Dame de Soissons», nous fournissent un témoignage du zèle que Le Cerf a apporté à sa tâche:

«En contant le Dialogue premièrement imprimé, vous avez tout ce qui se peut maintenant recouvrer de Suso, excepté un Dialogue intitulé de la Verité, auquel je n'ay voulu mettre la main, dissuadé de ce faire par quelques doctes et bons personnages, qui jugeoient que la matiere d'iceluy n'estoit gueres propre à mettre en nostre langue. On dit neantmoins que nostre autheur a beaucoup plus escrit que ne voions de present: mais l'injure du temps qui a faict perdre une infinité de bons autheurs, nous a pareillement privez d'une partie des labeurs de cestui-ci. La renommée est pareillement qu'il estoit tres excellent predicateur.»

Traduit du latin, ce n'est pas au point de vue de la langue que le volume de Le Cerf est intéressant, mais plutôt comme preuve inattendue de l'intérêt qu'a inspiré à un Français du XVI^e^ siècle un des grands mystiques allemands d'avant la Réforme. Ce n'est pas non plus un cas isolé ou exceptionnel: d'où son importance. La même époque a vu paraître en français une autre œuvre mystique dans la traduction de Suso et de Tauler, la *Théologie Germanique.* On sait le rôle joué par ce livre aux débuts de la Réforme allemande, la part qu'a prise

Luther lui-même à sa diffusion. Son histoire en France est assez obscure, et paraît se rattacher au nom de Sébastien Castellion.

Au cours de l'année 1558 il en paraît deux éditions à Anvers chez Christophe Plantin, l'une en latin, portant les mots: «ex Germanico translatus, Joanne Theophilo interprete», l'autre en français, dont le titre traduit l'essentiel du titre latin mais sans indication de traducteur. Toutes deux contiennent cependant le privilège donné à Bruxelles, le 6 d'octobre 1557. Ceux qui ont étudié la question s'accordent à dire qu'un seul traducteur a préparé les deux versions, et que derrière le pseudonyme de Joannis Theophilus il faut voir Castellion. On a en effet une lettre de lui à son ami Zurkinden, datée du 21 octobre 1556, où il se dit occupé de la *Théologie germanique,* dont il va prochainement donner une traduction latine. (22)

Ce que l'on n'a pas mis en lumière, c'est qu'il n'attendit pas deux ans pour donner suite à son dessein. La traduction française au moins semble bien avoir paru l'année même de cette lettre. Elle n'a pas été remarquée parce que le titre diffère de celui de 1558. Un exemplaire dans la Collection Leber à la Bibliothèque de Rouen porte les mots suivants: *Traitté du nouvel homme translaté premierement d'Allemand en Latin, et puis de Latin en François.* En dessous: Anvers, et la date: M.D.LVI. Le titre courant de l'édition Plantin est bien: *Traicté du nouvel homme,* et le contenu est identique: Préface, texte et «aucunes sentences graves» pour finir.

D'après la «Préface du Translateur sur ce présent traitté» on peut se figurer l'impression de nouveauté que devait faire cette publication. Castellion la présente au public comme un écrit totalement inconnu:

«L'intitulation du livre estoit la Theologie germanique, et n'est faite mention de l'Autheur, sinon en quelque petite Preface où il est dict, que c'estoit un de ceux qu'on appelloit anciennement les Freres Teutoniques, lesquels nous appellons maintenant en France les Chevaliers de Rhodes ou de Malthe, estant pour lors Prestre et gardien en la Religion des Teutoniques à Francfort.»

Un peu plus loin ce sont bien les idées du traducteur de la Bible française de 1555 qui se font jour:

«Quant à la translation, vous debvez entendre que je n'ay voulu adjouster ou diminuer aucune chose à l'intention de l'auteur; tellement qu'en le tournant je n'ay peu moins éviter l'obscurité que le mesme Autheur en le composant. Au moyen de

(22) Lettre réimprimée par F. Buisson, *op. cit.* II. 382.

quoy je conseille derechef à un chacun de le lire souvent et soigneusement; en ce faisant ceste diligence luy servira de Commentaire. Et si en le lisant on trouve quelques manières de parler qui sembleront possible estranges du commencement, on congnoistra finalement que necessité m'a contraint à ce faire.»

Ces soins ne furent pas vains, puisque par son labeur Castellion semble avoir prolongé considérablement la vie de cette publication déjà célèbre. Sa traduction latine fut rééditée à Lyon en 1580, la française à Anvers même au bout de deux ans. La traduction anglaise de 1648, les traductions françaises de P. Poiret en 1676 et 1700, semblent toutes avoir été faites d'après Castellion. Vu le peu de crédit dont jouissait le traducteur dans les milieux orthodoxes, on pense bien que sa publication ne passa pas inaperçue; Farel et Calvin ont tous deux exprimé leur avis sur le danger que pourrait avoir ce texte vague et mystique, soumis à un public qui avait besoin de la virile doctrine chrétienne. Calvin surtout n'a pas ménagé sa désapprobation:

«Encores qu'il n'y ait point d'erreurs notables, ce sont badinages forgez par l'astuce de Satan pour embrouiller toute la simplicité de l'Evangile.» (23)

On pense d'habitude à la *Théologie Germanique* comme à un ouvrage de Luther, puisque ce fut sa première publication, et qu'il la recommande si chaleureusement dans sa petite Préface. Le dernier spécialiste de la question adopte ce point de vue: «C'est Luther qui a le premier publié la *Théologie Germanique;* c'est par son édition que l'ouvrage a été mis en lumière; c'est donc avec lui que commence à vrai dire l'histoire du petit volume» (24). De cette origine luthérienne il subsiste peu de chose dans les traductions de Castellion. Il est possible que lui-même ait été attiré à l'ouvrage par l'intérêt qu'il portait à Luther, mais il a retranché la préface du réformateur, c'est-à-dire tout ce qui lui appartenait dans la publication de 1518. Il faut remarquer aussi les différences entre les titres de 1558 et ceux des premières éditions allemandes. Les tout premiers ne portaient pas les termes: Theologia teutsch, et d'autre part ils renfermaient la distinction entre Adam et Christ, qui est absente de ceux d'Anvers.

---

(23) La bibliographie dans l'édition de la *Theologia deutsch* de Fr. Pfeiffer, Stuttgart, 1851. Plus sommairement par M. Windstosser, *583.* 9, ss. Pour l'opinion réformée: A. Hegler, *S. Francks lateinische Paraphrase...* 12, ss.

(24) M. Windstosser, *op. cit.*,

Il est fort possible que sinon Luther lui-même, du moins un de ses compatriotes ait inspiré la tentative de Castellion. Un esprit de la même trempe, dont le professeur bâlois connaissait l'œuvre et l'avait citée même dans une compilation de 1554, Sébastien Franck, a laissé une paraphrase latine manuscrite de la *Théologie germanique*. Il est curieux de voir le même écrit, si modeste, occuper l'attention de deux esprits aussi semblables, et il se peut que Castellion ait eu connaissance et même communication du manuscrit (25). Il est intéressant de le noter en dernier lieu, la publication de ce volume n'est pas l'unique indication que Castellion se soit occupé d'un texte spécifiquement allemand; dans une préface à sa version latine de l'*Imitation de Jésus Christ*, il dit expressément qu'il en a consulté une traduction allemande.

Histoire.

Ce serait méconnaître l'ampleur qu'eut l'activité littéraire de l'Allemagne protestante, que de considérer uniquement les ouvrages des théologiens et des mystiques. La France a pris connaissance, irrégulièrement il est vrai, de plusieurs autres catégories; et notamment, certains ouvrages historiques importants ont été traduits pendant la deuxième moitié du siècle. On a déjà vu quelque chose des efforts des imprimeurs genevois à cet égard; les Registres du Conseil renferment mainte demande de permis d'imprimer des «chronicques» ou des «histoires». On ne voit pas toujours de quel ouvrage il s'agit, mais quelquefois un article douteux est éclairci par un autre.

Ainsi le 27 novembre 1554, Jean Chautemps présente «deux livres des cronicques d'Allemaigne..... requerant luy donné privilliege de imprimer». Après un an il se présente de nouveau, par suite de difficultés survenues pendant l'impression «des cronicques des ligues en françois translatées d'alleman par M. de S. Victeur». Il s'agit donc de François Bonivard, qui s'occupait en effet à traduire en français la Chronique suisse de Jean Stumpf de Zurich, une des œuvres historiques en langue allemande les plus considérables du siècle. Le prieur de Saint-Victor en avait déjà publié une partie, sans y mettre le nom de l'auteur ni le sien: *Histoire veritable et digne de memoire de quatre Jacopins de Berne, heretiques et sorciers, qui y furent bruslez, ensemble les finesses et meschancetez, desquelles ils*

(25) La question est soulevée par A. Hegler, *op. cit.* 12, ss.

usoyent envers un Convers de leur ordre: traduite de l'Allemant. 1549. C'était une preuve de son esprit pratique, car le scandale des Jacobins de Berne provoqua, cinquante ans encore après l'événement, une sensation à peu près générale (26), et l'ouvrage eut du succès: Antoine Cercia l'a réimprimé à Lyon en 1564. C'est peut-être tout ce qui fut publié de la Chronique de Bonivard, puisqu'on ne sait si l'impression de Chautemps s'acheva. Crespin demande en 1558 un privilège pour les «croniques des lignes traduites par Spect. Fran. Bonivard desquelles il a presenté le second volume», mais de cette publication non plus aucun exemplaire ne paraît avoir subsisté.

Quelques années plus tard, Crespin s'est intéressé à son tour à la diffusion du récit des Jacobins de Berne. Il publie en 1566 l'ouvrage suivant: *Recueil entier des procedures tenues à Berne contre quelques Jacopins executez de mort pour leur sorceleries et meschancetez horribles l'an M.D.IX, de nouveau traduit d'alleman par Nicolas Manuell citoyen de laditte ville de Berne, auquel sont accouplez les Cordeliers d'Orléans en pareilles Impostures et Execrations desquelles le Siège de l'Antechrist de tout temps s'est emparé.* Selon toute apparence, c'est la traduction d'une brochure allemande contemporaine de l'événement; on ne sait rien de la fortune qu'elle eut en France, mais le traducteur, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur dramatique du même nom, semble avoir exercé assidûment son métier. A cette époque où les relations des Français avec l'Allemagne ne sont pas encore très suivies, c'est en Suisse seulement que l'on trouve ceux qui, maîtres des deux langues, sont capables de traduire sans l'intermédiaire du latin. Manuel s'occupa de mettre en allemand des pamphlets français rapportant les événements des Guerres de Religion; en 1575 il traduit le récit du siège de Sancerre, en 1587 une chronique des manœuvres du Prince de Condé depuis sept ans.

Ce genre d'écrits, que nous avons vu si longuement cultivé par Wigand Kœln, apparaît très fréquemment aussi dans la seconde moitié du siècle, quelquefois sous une forme tout aussi populaire. A Lyon par exemple, en 1594 Benoît Rigaud édite la brochure suivante, qui montre quelles étranges odyssées l'attrait des foires et des grands marchés internationaux faisait faire à des écrits en apparence éphémères et locaux: *Histoire*

(26) La littérature contemporaine du «Jetzischer Handel» chez G. E. v. Haller, *Bibliothek der Schweizergeschichte,* III. 25.

autant véritable que merveilleuse de l'apparition de deux Anges en Silesie, province d'Allemagne près de la cité de Droppe, dez le 12 *d'Avril jusques au* 15, *l'an* 1593, *qui après avoir exhorté le peuple à une saincte conversion et vraye penitence, ont predit plusieurs choses à venir dez ladite année* 1593 *jusques à l'an* 1600. *Publiée premièrement par Jean de Bohème, Secrétaire de ladicte cité et imprimée à Prague, par Jean Schneider,* 1593 *et traduicte d'Allemand en François.* (27)

C'est le côté le plus actuel, pour ainsi dire, de ce travail de transformation opéré sur des écrits allemands. Il en est sorti des ouvrages bien plus solides, et d'importance plus considérable. De l'année 1559 on connaît une tentative faite à Genève pour imprimer une partie de l'œuvre historique de Mélanchthon. Le libraire Jean Durand demande la permission de faire traduire son *Cronicon Orbis;* Badius ayant sollicité le lendemain un privilège d'impression pour «un livre de Ph. Melancton qu'est un recueil d'histoires», on peut conclure qu'il s'agit du même ouvrage.

L'année suivante, c'est à Genève aussi que paraît la première partie de l'*Histoire Ecclésiastique extraicte en partie des Centuries de Magdebourg* (28), rédigée, et à ce qu'il paraît traduite par les soins de François Bourgoin, que nous connaissons déjà comme traducteur de Luther. (29)

En 1565, autre publication genevoise d'origine allemande: *La Vraye Histoire de la Vie de M. Jean Hus.* Ce n'est pas un simple récit, mais un recueil des plus soignés, qui prétend être fait par un témoin du supplice final de Hus, et rapporte les documents importants de sa fin, le sauf-conduit de l'Empereur, les articles présentés par les adversaires avec les réponses de Hus, et quelques lettres écrites de Constance.

On voit déjà par ce rapprochement de titres quelle large part le mouvement calviniste faisait aux études et aux récits destinés à éclaircir les origines protestantes, ou l'histoire de l'Eglise en général. Ce souci n'était pas particulier à Genève. A Strasbourg on édita en français, l'an 1567, l'histoire du peuple juif de Paul Ebert, ministre de Wittemberg, ouvrage auquel Mélanchthon avait mis une préface, et dont la première édition avait paru cinq ans plus tôt en Saxe. A Paris et à Lyon en

(27) *Cat. Stroehlin* n° 809.
(28) Janssen, *388.* V. 314.
(29) p. 360.

1553 avait déjà paru une œuvre historique de grand intérêt: *Les Chroniques de Jean Carion,* traduites par un certain Jean Le Blond. Ce célèbre ouvrage a éveillé l'attention des savants, à cause du remaniement qu'il subit entre les mains de Mélanchthon. Les spécialistes semblent toujours incertains du rôle exact que celui-ci a joué dans sa diffusion. (30)

Il y avait donc un peu partout un public pour lire en français les historiens d'Allemagne les plus qualifiés: Stumpf, Flacius, Mélanchton, Ebert, Carion. Ce qu'on imprime ainsi, ce ne sont pas des ouvrages de peu d'importance, mais de ceux sur lesquels on se documente pendant tout le cours du siècle, œuvres solides dont la traduction implique un certain apport de civilisation allemande en France.

Et nous n'avons pas encore mentionné l'historien le plus renommé de l'époque, Jean Sleidan. Nous connaissons déjà quelque chose des traductions françaises de son œuvre, et de ce qu'elles renfermaient d'extraits de Luther. Parmi les ouvrages de cet historien, un des moins développés se trouve avoir une importance considérable du point de vue de l'histoire littéraire. Il consiste en «deux Oraisons Historiales» ou discours de Sleidan, adressés l'un aux Etats de l'Empire et l'autre à l'Empereur lui-même. Crespin les publia à part avant de les comprendre dans l'édition générale des *Oeuvres* de Sleidan qu'il donne en 1566. La préface qu'il leur a mise ferait croire que Sleidan a pris un intérêt personnel à la traduction française.

«Jean Sleidan, dit-il, avoit escrit deux oraisons en Alemand, afin que ceux ausquels proprement l'escrit s'adressoit l'entendissent mieux, ce qui pareillement l'induit de mettre en François l'Oraison adressée à l'Empereur. Depuis il les a aussi traduites en Latin...»

Ces lignes font penser à un autre ouvrage du siècle, écrit lui aussi en allemand et avec la même intention: *l'Appel à la Noblesse de la Nation allemande,* de 1520. On constate, à la vérité, des ressemblances frappantes entre l'écrit du réformateur et celui de l'historien, ressemblances qu'il nous faut indiquer puisque l'écrit de Sleidan a été lu en français.

Le plan et le but sont si identiques chez Sleidan et Luther qu'on doit, semble-t-il, envisager l'*Oraison aux Princes* comme un effort conscient pour refaire en 1541 ce que le réformateur avait fait avec éclat en 1520; c'est à dire attirer l'attention pu-

(30) Voir notamment H. Ziegler, *585.*

blique sur l'état déplorable du pays, en appeler directement aux Princes, qui seuls étaient en état de mettre bon ordre aux abus, et d'achever la Réformation commencée. Il n'est pas jusqu'aux détails de la composition où Sleidan ne suive son modèle. Il débute en s'excusant, comme avait fait Luther, de la présomption qu'il peut y avoir dans son dessein:

«Combien qu'il pourra sembler mal-seant qu'un particulier entreprenne de parlementer à vous, Princes tresillustres, qui avez grande experience des choses, et estes emparez de Conseilliers tresprudens: toutesfois pour autant que nostre temps est merveilleusement exulcéré, et qui tout peu à peu va de pis en pis... j'ay pensé faire devoir si je n'omettoye rien, en ce que d'aventure je vous pourroye servir et au pais commun.»

La grande cause de tous les maux qui affligent les Allemands est pour Sleidan la même que pour Luther: Rome. Il le dit de façon moins rude que le réformateur, mais tout aussi franchement:

«Mon but est de monstrer que depuis que l'Evesque de Rome s'est entremeslé de l'Empire, les affaires d'iceluy sont empirez de plus en plus; et depuis que ce privilege a esté baillé aux Alemans elles ont esté si abaissées et serrées, qu'il ne reste que le seul titre.» Sur le compte de «cette belle Paillarde» il a des termes dont la rondeur n'a guère de parallèle, sauf dans l'écrit de Luther.

Autre ressemblance. Sleidan écrit dans l'espoir de temps meilleurs. On se rappelle la confiance que Luther mettait dans le nouvel Empereur: «Got hat uns ein jungs edlisz blut zum heubt geben, damit viel hertzen zu groser guter hoffnung erweckt.» Notre historien est de même encouragé par les progrès de la Réformation et les signes d'activité qui se montrent partout. Il esquisse avec amour, et pour se réconforter, les progrès de son pays depuis la quasi barbarie jusqu'à l'accès des sciences et de la vraie doctrine à la lumière. Il est intéressant de penser que pareil plaidoyer fut lu en France, car il indique nettement la Réforme comme le plus grand épanouissement du génie national auquel l'Allemagne eût encore atteint. «Au temps jadis les Allemans estoyent fort ruraux, lours et mal façonnez», mais l'avènement de la dignité Impériale, la découverte de l'Imprimerie, entre autres choses, ont relevé le pays à tel point qu'après «les disciplines renées et la lumière de meilleure doctrine levée, comme messagère de quelque notable changement qui devoit avenir, incontinent s'est ensuyvie la splendeur du tresclair

soleil, assavoir la predication de l'Evangile... Tel est donques mon avis, qu'onc l'Alemagne ne fut si haut montée qu'à present.»

Sleidan n'en reste pas à contempler avec orgueil ce progrès; il n'y voit qu'un encouragement contre les maux qui pésent encore sur son pays et procèdent tous de la «captivité romaine». En 1520 Luther avait demandé vertement, «wotzu ist das volk nutz in der christenheit, das do heisset die Cardinel», et de nouveau c'est comme en écho de ses plaintes que Sleidan se met à interpeller, sans tendresse lui non plus, ces «Pères conscrits et pourprez»:

«Nous n'avons fiance en vous, dit-il, pource qu'estes destituez de doctrine et erudition, et quand bien vous auriez quelque bon et louable vouloir il est depravé par avarice et ambition: joint que vous vivez de telle sorte, que quasi nous sommes contreins nous desesperer de vous... Ne pourroit on obtenir de vous, qu'il nous fust licite par vostre permission d'ordonner une certaine forme de Religion et doctrine, afin que tout ce qui est vicieux fust osté, et que l'Alemagne recouvrast un joyeux et sainct repos, duquel certes la Religion et les escoles ne se peuvent passer. Nous sommes separez de vous, et des Alpes et de mer, n'appelans rien du vostre parquoy la raison veut que faciez aussi le pareil envers nous. L'Alemagne ne vous doit estre de petite estime, veu qu'entre tous peuples elle tient lieu notable et honorable.»

Malgré ce grave appel à la raison, c'est plutôt sur les Princes que Sleidan fonde son espoir du bien de son pays. Il prend l'accent de Luther pour leur rappeler leur mission; eux seuls peuvent apporter dans les affaires ordre et progrès; c'est une responsabilité qui incombe à leur descendance aussi bien qu'à eux-mêmes:

«De quelque partie que vous soyez tresnobles Princes, il vous convient avoir soin de la postérité afin de luy laisser de main en main la liberté et pure doctrine de l'Evangile, et ce maniement très beau des bonnes lettres et arts, augmenté et esclaircy de nostre temps.»

On sent combien la préoccupation est plus grave, plus retenue, plus large que celle qui animait Luther en 1520. Sleidan voit dans les Lettres une des gloires de son époque, qui de concert avec la doctrine réformée, risque d'être annulée par le désordre et les abus. Ses griefs ne sont pas moins réels que ceux de Luther, pour être exprimés avec la gravité d'un historien plutôt qu'avec la fougue d'un prophète.

Ce petit écrit est bien ce qui a passé en France de plus caractéristique des historiens de l'Allemagne. Intéressant à pre-

mière vue à cause de ses multiples rapports avec un ouvrage de Luther, dont il reproduit, sans imitation servile, le ton et quelques-uns des traits les plus éclatants, il ne l'est pas moins par l'ensemble de renseignements et de jugements qu'il offrait au public français au sujet des Allemands. C'est un bon échantillon de ces pamphlets austères, francs, désintéressés, dont l'époque des Guerres de Religion allait susciter en France un bon nombre. Dès 1560 on a pu le lire en français et son influence, quoique toujours souterraine, a dû être d'autant plus réelle que le renom de son auteur n'était pas exclusivement celui d'un partisan réformé: ses mérites d'historien donnaient à ses jugements une autorité dont le seul Mélanchthon parmi ses contemporains jouissait en France à cette époque.

Polémique Dramatique.

Après la théologie et l'histoire, il reste à voir s'il est encore en France d'autres formes de la littérature qui aient bénéficié d'un apport allemand. Et l'on pense de suite à la production satirique de la Réforme allemande, qui par le moyen du dialogue et du drame répandait sous une forme populaire les principes nouveaux. Ce que nous avons examiné de la première satire réformée en France nous a montré l'argument de certains thèmes emprunté à l'Allemagne; il s'agit de voir si dans la production plus mélangée de la deuxième moitié du siècle s'accusent des importations analogues, ou si l'inspiration devient exclusivement indigène.

Des meilleurs dramaturges allemands du xvi[e] siècle la France semble avoir connu très peu de chose, et Hans Sachs, Sixt Birck, Burckhard Waldis, Gengenbach, comme les plus actifs de leurs contemporains, y étaient complètement ignorés. Même du drame latin, qui est peut-être, du point de vue technique, ce que la Réforme allemande a produit de mieux en fait de théâtre, les seules traces en français sont les traductions qu'a faites Antoine Tyron en 1564 de l'*Acolastus* de Gnapheus et de deux pièces de Macropédius. On n'a aucun moyen de déterminer si elles ont éveillé quelque attention. (31)

Il se peut aussi que des œuvres de Nicolas Manuel aient trouvé un traducteur français. Le fait ne surprendrait pas, car les satires de l'écrivain bernois, le *Todtenfresser,* l'*Ablaszkrämer,* et le *Barbali* ont eu un succès d'enthousiasme. La proxi-

(31) H. Holstein, *382.* 56, 58.

mité de Berne a très bien pu donner lieu à des efforts pour répandre en Suisse française des pièces d'une verve si remarquable. Ainsi l'on apprend que Pierre Viret, en mission dans le pays de Vaud au début de 1536, amène quelques aides qui «prêchent et laissent derrière eux de petits écrits sur la vraie doctrine et sur les abus du pape. Ils répandent, entre autres, des traductions des drames de Nicolas Manuel.» (32)

Il ne s'agit donc que d'indices bien clairsemés. Pour en trouver de plus précis, il faut descendre jusqu'à la satire plus populaire; et là encore on constate une parenté générale entre la production française et l'allemande, plutôt que des emprunts particuliers. Il y eut cependant une œuvre satirique traduite à Genève pendant la deuxième moitié du siècle, et qui a joui d'une certaine réputation en français aussi bien qu'en allemand. Il faut en parler ici puisque (à part la pièce de Kirchmair dont il sera question plus loin) c'est le seul emprunt considérable que la littérature réformée française ait fait à l'Allemagne depuis 1550, en dehors des traductions déjà analysées de Luther.

L'*Alcoran des Cordeliers* se rattache à vrai dire étroitement à l'histoire de Luther en France, puisque l'ouvrage fut édité pour la première fois en français comme étant de sa plume. Ce n'est que dans la deuxième édition de 1560 qu'il est restitué à son véritable auteur, Erasmus Alberus; mais déjà à la fin du volume de 1556 l'imprimeur Conrad Badius, à qui l'on doit, semble-t-il, l'initiative de la publication, avait reconnu son erreur. Dans un avertissement au lecteur il la corrige, en protestant de sa fidélité de traducteur:

«... Combien qu'au commencement de ce livre j'aye attribué l'extrait de cest Alcoran à M. Luther (selon qu'on l'a creu quasi par tout) toutesfois apres que j'ay leu l'Epistre d'Erasme Albère ci-apres mise, j'ay trouvé pour certain que ç'a esté luy qui l'a recueilli du puant retrait de ces Conformitez abominables, et non M. Luther. Or, il est aisé à pardonner car il ne te peut chaloir qui en soit l'autheur pourveu que tu sois asseuré qu'on n'y a rien adjousté, ni osté.»

L'idée de l'ouvrage est brutale, même grossière; son succès ne s'explique que par le ressentiment des réformés en général envers toutes les formes de la tyrannie papale; dans ce cas particulier l'instrument en était une confrérie dont ne voyant

(32) Cité d'après *Le Chroniqueur*, ed. Vulliemin, p. 97, par J. Barnaud, *216*. 13.

que les travers et les abus on se mettait à railler l'origine (33). L'*Alcoran* n'est autre chose que des extraits du Livre des Conformités de S. François, traduits en français, et commentés en marge de façon acerbe, pour faire comprendre quelle est «la mer des blasphemes et mensonges de cest idole stigmatizé qu'on appelle S. François» dont parle le titre. Traduit du latin, il ne reproduit pas du reste le titre caractéristique de la première allemande: *Der Barfüsser Mönche Eulenspiegel und Alcoran.* L'allusion bouffonne indique le véritable caractère de cette tentative; c'était bien pour rire, sans égard aux susceptibilités pieuses, qu'on faisait cette juxtaposition de théorie et de pratique dont l'hypocrisie criante semblait ne mériter que le ridicule.

Le succès ne laisse pas de doute sur la façon dont on goûta la tentative. En dehors des trois éditions françaises, les *Index* fournissent la preuve d'une large diffusion. Le *Catalogus* de Paris de l'année 1551 renferme l'édition latine publiée à Francfort en 1542. Dans un supplément à l'Index de Venise en 1554, le livre est attribué par Vergerio à François Lambert. On connaît une réfutation latine publiée à Anvers en 1607, par un Frère Mineur nommé Henricus Sedulius. (34)

L'ouvrage est important plutôt par son idée et sa diffusion que par le contenu même, assez schématique, on l'a vu. Il contient deux passages traduits de Luther, une Epître aux Lecteurs et une Préface, celle-ci très personnelle et caractéristique. Tout d'abord on remarque le passage en français d'un des jeux de mots qu'aimait le réformateur. Il avait coutume d'appeler les traditions de l'Eglise, non pas «Legenden» mais plutôt «Lügenden», des mensonges, et dans cette Préface on a tout simplement transposé le mot en français: «cette belle grande Lugende de S. François».

Bien que ce soient des «légendes», et des plus fantastiques, que renferme ce livre d'extraits, Luther a soin d'insister, d'un

(33) Une épître finale indique comment on s'astreignait toujours à renforcer le contraste absolu entre l'évangile et des inventions humaines telles que les ordres monastiques: «A tous ceux qui désirent de parvenir à la cognoissance de l'Evangile, et en sont retenus pour la reverence qu'ils portent à la saincteté fardée et religion faussement prétendu des Cordeliers et autres moines de la Papauté, Conrad Badius, salut.»

(34) Reusch, *497.* 164 ss. Sur Alber, Janssen, *388.* II. 206. Goedeke, *353.* II. 444. Ch. Lenient, *416.* 213, parle de *L'Alcoran de l'Antechrist Romain,* de 1533. J'ignore s'il a un rapport avec le traité d'Alber.

ton où se mêlent la colère et l'étonnement naïf, sur le fait que jusqu'à des temps très récents on était forcé d'y croire. Il voit fort bien que la matière prête au ridicule précisément parce qu'on a permis à des choses aussi déraisonnables d'asservir la libre raison de l'homme. Il le dit avec sa vigueur habituelle:

«Tu ne dois point ignorer ceci, ascavoir que je Martin Luther, vivant encore pour le jourd'huy et escrivant ces choses, ay esté un du troupeau de ceux qui ont esté contraints de croire et adorer ces vilenies. Que si quelqun eust esté un peu plus hardi que les autres, ou qui eust douté de ces choses, ou bien qui tant soit peu eust osé ouvrir la bouche contre ces blasphemes, veritablement on l'eust tout soudain jetté dans le feu, ou bien il eust esté puni en quelque autre sorte; comme il est advenu de M. Jehan Ellen, M. Jehan Fleckzen et de quelques autres.»

Cette phrase en dit long sur toute la psychologie de la satire protestante en général, aussi bien que sur Luther lui-même. Elle montre le réformateur dans les dernières années de sa vie, ébahi par le gouffre qui le sépare de l'esclavage d'où il était sorti. Les attaques des adversaires, les excès de ceux qui prétendent suivre la voie qu'il a ouverte, toutes les difficultés qu'affrontait sa Réforme, font qu'il insiste sur la grande cause qui l'a amené à la révolte. Il voit autour de lui une nouvelle génération qui n'a pas connu l'ancien esclavage de la vie monastique; de là le soin qu'il met à attester que les choses qui ne sont plus que des sujets de moquerie avaient naguère une existence très réelle. Son attestation révèle en même temps le caractère particulier de la satire qu'il recommande; elle est amère, brutale, farouche, parce qu'il s'agit de vaincre par la plume un adversaire qui riposte par l'épée. Le fond de ces comparaisons outrées, de ces risées qui paraissent de nos jours grossières, est presque toujours une sourde colère contre le mensonge et la fraude. On avait tâché pendant si longtemps de persuader que blanc était noir; la réplique la plus indiquée était de mettre aussi crûment que possible le blanc à côté du noir. On exagérait le ridicule, parce que pour quelques-uns il représentait toujours la réalité.

Luther lui-même était d'ailleurs parfaitement capable de distinguer entre le fondateur des Cordeliers, et les abus qu'on avait laissés s'introduire dans le système. Tandis que pour Erasme Albère «ce beau Saint François» n'était qu'un «idole stigmatizé», Luther l'avait appelé déjà, (dans le traité de 1522 qui demeure ce qu'il a écrit de plus violent contre les moines)

«vir admirabilis et spiritu ferventissimus», en ajoutant que son ordre était corrompu au point qu'il n'y avait pas moins «franciscain» que les Cordeliers eux-mêmes (35). Mais ces sentiments ne l'empêchent point de recommander de bon cœur l'*Alcoran*, et de faire suivre le grave avertissement que nous avons cité d'un de ces brusques «retours» qu'on lui connaît: «Mais il ne sera pas hors de propos que je die yci quelque chose pour rire», sur quoi il raconte l'histoire de S. François et des boules de neige, et termine malicieusement, conscient d'effarer les papistes qui le prendront au sérieux: «je luy eusse conseillé qu'il eust pensé de se marier».

A la fin de cette préface si caractéristique, il y a un revirement encore. Quittant le badinage il insiste de nouveau sur l'aspect sérieux d'une pareille satire, c'est à dire la pensée que ces tromperies empêchent les gens de connaître la vraie religion. Il en exprime toute la force par un de ses brusques appels au lecteur même, qui lui met l'essentiel de la question sous les yeux, comme en un tableau:

«Pense donc en toy-mesme combien Jésus Christ est yci povre et au contraire quel grand seigneur et riche est le diable en ce monde...»

Cette Préface est bien, littérairement, ce qu'il y a de plus important dans l'*Alcoran*. Nous l'avons dit, c'est à peu près le seul emprunt satirique attesté en français après 1550. Mais il ne faut pas l'oublier, la satire réformée suit en France et en Allemagne un cours étroitement parallèle, la France étant en général légèrement en retard sur la production voisine. Ainsi l'on rencontre les mêmes thèmes: l'antithèse entre Christ et le Pape, «la paillarde romaine», la mort de la Messe, la maladie du Pape. ou du chrétien qui ne trouve pas la nourriture évangélique qu'il faut à son âme. Un relevé détaillé de cette littérature ferait ressortir des dépendances qui échappent aux sondages qu'on a pu faire jusqu'à présent.

On saurait alors si Conrad Badius, après avoir traduit l'*Alcoran*, n'a pas eu encore un modèle allemand en écrivant ses *Satyres de la cuisine du pape* (1560). On pourrait formuler mainte hypothèse du même genre. Le 18 juillet 1558, par exemple, l'imprimeur Estienne Anastase de Genève présente «deux livres, la dispute entre le papiste et l'evangeliste, et l'aultre du Conseil admirable de la redemption du genre humain, *traduite*

(35) *De votis monasticis judicium.* C. II. 195, 208.

en françois». En 1562, Jean Saugrain de Lyon donne à la fin d'une édition de l'*Histoire des vies et faits de trois excellens personnages* un poème de cinq pages: «La Monstre des Archers au Papeguay». On y représente sous la figure d'un grand concours de tir à l'arc la longue série de tentatives pour réformer l'Eglise chrétienne. «Maint bon Archer pour tirer se presente», entre autres Wiclif, Hus, Luther, Mélanchthon, «le magnifique Brance», «le gentil Bullinger», Zwingle «le belliqueux», Farel, Calvin et Viret.

Ce ne sont ici que quelques exemples parmi un assez grand nombre de publications pour lesquelles il est permis de se demander si elles ont été traduites ou imitées de l'allemand. En ce qui concerne la littérature dramatique proprement dite, les rapports sont moins évidents. La France semble avoir ignoré la production abondante de l'Allemagne à cet égard. On l'a constaté pour les auteurs de renom. Même les sujets ne concordent pas; sur l'Enfant Prodigue, la Brebis Egarée, et de nombreux thèmes analogues, on ne trouve rien en français. Ce n'est que vers la fin du siècle, par suite d'une inspiration qui paraît bien indigène, que l'on a écrit des drames bibliques. Avant 1570 on en connaît guère que *Le Sacrifice d'Abraham* par Théodore de Bèze, les tragédies sur David et sur Josias par Louis des Masures, l'*Aman* d'André de Rivaudeau et le *Goliath* de Joachim de Coignac.

On constate d'ailleurs des efforts de la part des imprimeurs genevois pour remédier à cette lacune en important des pièces étrangères. En 1559 par exemple Crespin donne la *Tragédie du Roy Franc Arbitre*, traduite de l'italien de Francesco Negro, Bénédictin né à Bassano, qui après avoir rencontré Zwingli, émigra en Suisse, se maria, et s'établit comme maître d'école. Crespin publia dans la même année une édition latine faite par l'auteur, et le but de ces publications se laisse déjà deviner d'après le titre; l'imprimeur s'explique au long là-dessus dans une Epître au lecteur.

Il convient de noter en passant la théorie qui inspire ce drame moralisateur mis en honneur par la Réforme. A l'époque, on n'y voyait d'inconvénient ni pour les vérités qu'on voulait exprimer, ni pour la forme dramatique que l'on croirait volontiers mal servie par des allégories si patentes. En admettant le caractère tout utilitaire de cette production, il faut bien reconnaître aussi que la forme dramatique a apporté le sens de la vie dans ce qui aurait été sans cela une discussion

assez aride; quelquefois aussi on a réussi à conférer aux diverses conceptions dramatisées une véritable dignité.

Crespin insiste donc sur ce que la tragédie n'est pas un but en elle-même: il faut la lire, non pas pour le spectacle, mais pour les hautes vérités qu'elle enseigne:

«... Et combien que la matière ait aussi esté traitée gravement par plusieurs bons et excellens personnages, neanmoins ceste façon d'escrire facetieuse, et en paroles dites de grace n'est pas à rejetter, non plus que les (delices) que le Seigneur donne pour oblecter, ou plustost pour mettre en appetit les esprits desgoutez... Or sans s'arrester tant au plaisir que donnera la lecture de ceste description tragique du roy Franc-Arbitre soyons advertis de passer plus outre et de venir à la Cognoissance de ceste noble Grace justifiante; qui nous rend agreables devant la majesté de Dieu, comme au vif elle est icy descrite et representée.»

Crespin venait d'ailleurs d'appliquer ces mêmes principes en s'appropriant une autre pièce étrangère, qui allait avoir en français un succès plus marqué que celle de Negro; et elle nous concerne de plus près puisque c'est d'un célèbre dramaturge allemand qu'il l'a prise. Elle porte le simple titre du *Marchant Converti, Tragédie nouvelle*, et la date 1558. De nouveau l'épître introductoire du traducteur nous fournit des renseignements intéressants, au sujet cette fois non pas de la théorie dramatique, mais de la façon dont la pièce est venue entre les mains de Crespin:

«... Or en ceste Tragédie, on y aura avec le plaisir une singulière instruction et doctrine. Elle a esté premièrement escrite en vers Latins par un savant homme, et bien renommé en Allemagne, ami de Jean a Lasco Baron de Pouloigne, lequel me bailla (il y a passé deux ans et demi) estant à Francfort, ceste Tragedie, à la requeste de quelques amis pour la donner en François à ceux de nostre nation qui y estoyent: ausquels partant je l'ay adressée, les suppliant pour la recevoir d'aussi entiere affection qu'elle leur est presentée...»

Le «savant homme» dont il s'agit ici est Thomas Kirchmair, mieux connu de son nom latin Naogeorgus, un des meilleurs dramaturges allemands de son siècle. Il écrivit presque entièrement en latin, de préférence des tragédies bibliques et allégoriques. Son *Pammachius* est de 1538, le *Mercator* de 1540,

l'*Incendia* de 1541, *Hamanus* de 1543, *Hieremias* de 1551 (36). Il fut l'auteur, en outre, d'un manuel de philosophie publié à Strasbourg, et d'une compilation en prose contre la Papauté. Le passage en France de son *Mercator,* dont on connaît des éditions allemandes dès 1541, est un bel exemple de la façon accidentelle dont quelques ouvrages allemands parvenaient à l'attention des Français au XVI^e^ siècle. Crespin en voyage prend connaissance, par ses amis, d'un ouvrage allemand qui a déjà circulé depuis dix-sept ans, on lui demande de le rendre en français au profit de la colonie française à Francfort, et en l'imprimant à Genève il le donne à un public bien plus étendu encore. (37)

Le succès de la publication fut remarquable. On en connaît cinq réimpressions genevoises avant la fin du siècle. C'est donc grâce à l'amitié de Jean a Lasco pour Crespin, que des Français ont pu lire, et ont en effet lu abondamment pendant plus de quarante ans, une des meilleures tragédies de Naogeorgus.

Tout compte tenu de la nature très spéciale de ces drames moralisateurs, le *Marchant* ne manque ni d'intérêt ni de mérite. C'est certainement la pièce la mieux construite de toutes celles qu'a produites ou que s'est appropriées la Réforme française. Comme par ses parties violentes et réalistes elle est bien dans la tradition de la Satire réformée, de même par le mouvement délibéré, le souci d'une action complète et harmonieuse, les chœurs qui terminent les actes, elle se rattache à la tragédie érudite de la Renaissance, que représentent en Allemagne Gryphius et en France Garnier. Elle n'est pas indigne de cette descendance.

---

(36) De courtes analyses chez Janssen, *388.* II. 273, 284. Le nom de Kirchmair se rattache à une autre publication en prose, le *De Regno Papistico,* publié à Bâle en 1553 et dont Burckhard Waldis a édité deux ans plus tard une traduction allemande qui a connu cinq éditions. Nous n'avons pu établir s'il y a quelque rapport entre cet ouvrage et la compilation suivante attribuée à Louis des Masures: *Babylone ou La Ruine de la grande cité et du regne tyrannique de la grande paillarde Babylonienne, par L. Palercée, Genève,* 1563. On a voulu voir dans l'œuvre française «l'inspirateur direct des *Tragiques* de d'Aubigné». FP. V. 344.

(37) C'est bien au *Marchant* que s'appliquent deux articles dans les Registres du Conseil de Genève: Crespin présente le 9 août 1558 «une tragédie de l'evangeliste et papiste»; le 26 août on lui donna la permission d'imprimer «certaine tragédie de Apostolica et Papistica doctrina Thoma Naogeorgo autore».

Le premier acte met les deux partis en présence. Lyochares d'abord, messager de la Mort, qui vient dire au Marchant que son heure va sonner, et trouve devant sa porte Conscience, autrefois de la maison du Marchant mais délaissée en faveur «d'une paillarde infâme Qui se nommoit Fortune variable». De l'autre côté le Marchant lui-même, qui, aidé par Gain, instruit son Serviteur dans les principes et les ruses du commerce. Ses conseils sont le pendant des réflexions morales de Lyochares au début de la pièce:

«Prise deux fois la marchandise
Plus qu'elle ne vaut; c'est la guise
De decevoir la simple gent.
Et pour mieux attraper argent
Si appercois quelque lourdaut
Qui ne soit pas rusé ne caut
A cognoistre la marchandise
Aborde le, car sa bestise
Si opportune te sera
Que ta bourse s'en enflera.»

Occupé de pareilles préoccupations, il est effrayé par l'entrée et le message du Héraut de la Mort, et le Chœur renforce l'impression de l'ennemi implacable qui vient trancher toute activité humaine:

«D'un regard espouvantable
Termine aux hommes la vie
Et d'un parler redoutable
Un chacun elle convie
A venir devant le Juge
Qui les vifs et les morts juge.»

Le deuxième acte amène au Marchant les mauvais Conseillers, en premier lieu Satan, ensuite le Curé qui fait de son mieux pour discréditer Conscience en alléguant les pratiques de l'Eglise:

Mets ta fiance en tes pardons
Tu auras vie bien heureuse
Ne croy point ceste malheureuse
Et pour mieux assurer la chose
Escoute ce que te propose
Tandis qu'as sain entendement
Il te faut faire un testament
Suy mon conseil et tu es sage.»

A ces machinations s'oppose le troisième acte; il présente le projet conçu dans le Ciel par Christ et Paul, et qui se manifeste dans le cœur du Marchant lui-même, par un long monologue qui montre ses inquiétudes et ses remords cédant peu à

peu au sentiment de la grâce de Dieu. Là-dessus arrivent Luc et Paul qui achèvent sa guérison.

Les deux derniers actes se font pendant aussi l'un à l'autre, en donnant un tableau de l'humanité lors du jugement dernier, représenté par quatre caractères types: le Prince, l'Evêque, le Cordelier et le Marchant. Ils s'acheminent sous la conduite de Lyochares, et discutent entre eux leur chance de salut. Tous tombent d'accord pour plaindre le Marchant, qui n'a rien en sa faveur, ni pardons, ni bonnes œuvres, ni dons à l'Eglise. Tout ce qu'il peut répondre, c'est qu'il a souffert à cause de ses péchés:

«Si onques
Homme a esté rempli de vice
Et a fait à Satan service
J'estoy cestui-là...»

Mais Dieu l'a inspiré de son esprit, ce qui le fait espérer toujours. C'est enfin le jugement. En dépit de leurs beaux discours tous trois sont expédiés en Enfer et le Marchant seul appelé parmi les Elus du Seigneur. Le Chœur termine la pièce en commentant le sort des heureux et des méchants et en exhortant l'auditoire à «prendre exemple» au spectacle.

On voit, même par cette brève analyse, quelques-uns des mérites de la pièce, et le souci de construction, de variété dramatique. Ce ne sont pas des principes dialogués comme dans presque toutes les autres pièces françaises du genre. Un mélange de réalisme et de piété rend ici la morale moins rebutante, et rehausse sensiblement l'attrait de la lecture.

L'auteur n'a pas été sans vouloir tirer l'effet maximum de son sujet, d'une portée allégorique très vaste, et qui se prête alors à un style relevé et digne. On l'a déjà vu dans le rôle du Chœur. Les caractères sont conçus et esquissés, sinon avec génie, au moins avec un talent qui s'est efforcé de traduire ce qu'ils recèlent de surnaturel, de majestueux, d'imposant. Dès les premières lignes on remarque ce souci dans les paroles du messager de la mort:

«Où est la poste, où est le messager
Qui se dira autant prompt et leger
Comme je suis? Où sera la contrée
Où chose soit plus viste rencontrée?
Sont ce les vents ou les fleuves coulans
Ou les oiseaux qui sont en l'air volans?»...

Le passage le plus poétique de la pièce est peut-être le monologue du Marchant abattu par la pensée de son péché.

Pour indiquer le ton pénétré et intime de ses réflexions, Crespin a varié la coupe des vers: la langue qu'il manie est bien celle des Psaumes de Marot:

«Or bien voy que cieux et terre
Me font guerre
Et se bandent contre moy:
Car je ne trouve personne,
Qui me donne
Secours en ce dur esmoy.
Laisser me faut en tristesses
Les richesses
Et le gain que j'avoy fait...»

Ce monologue déploie une analyse psychologique bien moins élémentaire que celle qui se fait jour au premier Acte. Ce réformés s'attaquaient, dans le plein zèle de leur propagande, à des problèmes dont ils ne soupçonnaient peut-être pas toujours la subtilité. Ce n'est pas un médiocre psychologue qui peut exposer dans un monologue tout le mécanisme de la conversion. Naogeorgus l'a tenté et réussi de façon moins naïve et plus moderne peut-être que l'on ne penserait à la première lecture. En méditant sa misère et les promesses de Dieu, le Marchant sent poindre dans son cœur «un doux esprit» qui semble le «renouveler» et qui lui rend l'espoir en lui enlevant le poids du passé.

Le même talent de psychologue se manifeste dans les derniers actes de la pièce. Le Prince, le Cordelier et l'Evêque sont caractérisés, bien entendu, comme des incarnations de pensée, chacun représentant le point de vue de son espèce, mais ils ne manquent pas pour cela d'individualité. Leur réaction intellectuelle devant la perspective du jugement, la façon dont ils acceptent leur sentence, sont autant de ressorts dramatiques, exploités non sans finesse.

Du reste on apprécie à leur juste valeur les qualités de cette pièce quand on la situe parmi les autres œuvres du même genre que l'on connaît en français. Dans ce qui est un drame de la vie humaine, par conséquent d'une envergure qui dépasse la simple satire, la raillerie n'est pas aussi accusée, ni les caractères distingués avec autant de détails que dans la *Comédie du Pape Malade et tirant à sa fin,* avec laquelle la *Marchant* a été imprimé à partir de 1595. Par contre notre pièce est beaucoup plus vivante que la *Tragédie du Franc Arbitre* où il est très difficile de voir dans les caractères autre chose que des principes gauchement mués en personnages.

Il est une autre pièce protestante de l'époque dont le sujet même présente des analogies avec celui du *Marchant*: c'est la *Tragique comedie françoise de l'homme justifié par Foy..... composé*[*e*] *par M. Henry de Barran,* 1554 (38). Les personnages sont presque tous des concepts dogmatiques: Loy, Péché, Mort, Concupiscence, Esprit de Crainte, Foy, Grace, Esprit d'Amour; Paul Rabby et «l'homme chrestien» sont les seuls qui aient tant soit peu de caractère individuel. La pièce tourne autour du problème débattu au troisième Acte du *Marchant,* c'est à dire le procédé de la conversion. L'allégorie n'est pas sans une certaine habileté dans la présentation; les actes symboliques sont amenés avec quelque réalisme: Concupiscence bande les yeux à l'homme pécheur, «Paul oste le voile de devant la Loy. Parquoy l'homme et rabby reculent en crainte». Et l'analyse des divers états d'âme de l'homme chrétien, tout en étant inférieure à celle du *Marchant,* témoigne d'un même sens de la composition. Enfin la pièce fournit encore des données qui complètent celles des publications dramatiques de Crespin au sujet de la théorie du drame réformé. L'auteur de la *Tragique Comédie,* le plus intransigeant des sermonneurs, ne reconnaît aux œuvres dramatiques aucune autre valeur que d'exposer une matière utile et profitable. A quel point il en est convaincu, on le verra par les lignes qui suivent:

«Combien que telle maniere d'enseigner en vers françois soit bien facile et delectable, si est ce qu'elle ne satisfait à tous espritz... Parquoy j'ay delibéré, Dieu aidant cy apres d'en faire un petit traicté en prose, non comme contenant autre matière, mais pour déclairer en plus grande perfection ce qui en bref avoit esté touché. Je l'ay disposée par Actes et Scenes non tant pour l'imitation des Poètes comiques que pour la division des propos et des dialogues.»

Cette intransigeance ne dérive pas du désir de se moquer des formes dramatiques usuelles, mais plutôt du souci d'exploiter pleinement les ressources du drame moral. Quelques vers du Prologue définissent on ne peut plus justement le but visé:

«... Plaise vous donc nous donner doux silence
Vous asseurant que dans sa conscience
Chacun lira qu'il est de la partie...»

---

(38) Selon H. Morf, *Geschichte der französischen Literatur im Zeitalter der Renaissance,* Strasbourg, 1914, 242, c'est ici la première fois que se rencontre l'expression, «tragicomédie». G. Lanson (*Exquisse d'une histoire de la tragédie française,* 1927, p. 48) cite un cas de 1545.

C'est de cet appel intime à la conscience de chacun que découlent les qualités et les délimitations du théâtre réformé.

Telle est, très sommairement esquissée, la production satirique et dramatique de la Réforme française qui s'est trouvée après 1550 redevable à l'étranger. Quelques thèmes et peut-être aussi quelques développements d'ordre divers dont on n'est pas à même de préciser l'origine, témoignent de ressemblances avec la littérature analogue d'outre-Rhin.

Dans l'histoire des formes littéraires du XVI^e siècle, le théâtre protestant occupe une place très modeste, mais les quelques publications que nous venons d'analyser montrent qu'il n'est pas dénué de mérite. C'est par l'effet du hasard, semble-t-il, que l'œuvre la plus remarquable est empruntée à l'étranger, mais déjà le nombre des éditions qu'a eues cette pièce en français, comme ses qualités particulières de composition et de sentiment, feraient juger ce hasard plus fécond qu'il ne semblerait à première vue.

Et ce paraît être là presque la totalité de ce que la France a pris de l'Allemagne dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Quelques traductions de pamphlétaires, de théologiens, d'historiens, une satire, une pièce dramatique, tout cela semble peu de chose au regard du mouvement général de la littérature française. Ce sont, répétons-le, des emprunts parfois accidentels, qui ne déterminent en rien l'évolution des grands esprits. Ils nous intéressent surtout en ce qu'ils complètent les échanges de la première moitié du siècle, et indiquent des relations toujours suivies entre les deux pays.

D'autres ouvrages, bien entendu, si leur histoire était moins obscure, pourraient nous éclairer utilement sur ces relations. Tels les emprunts en fait de livres artistiques, collections de gravures, traités sur l'art. On sait la supériorité de l'Allemagne à cet égard et nous avons vu que depuis le *Narrenschiff* elle avait exercé une influence en France par l'illustration des livres aussi bien que par leur contenu. Son grand Durer n'y était pas ignoré. Chretien Wechel a imprimé à plusieurs reprises à Paris ses traités latins, et Louis Meigret a donné en 1557 une traduction: *Les quatres livres de la proportion des parties des corps humains.* (39)

(39) Le disciple de Durer, Heinrich Vogtherr, bourgeois de Strasbourg, a donné en 1538 un *Kunstbüchlin* qui a eu plusieurs éditions, et dont on a constaté des imitations française et espagnole à Anvers après 1540. v. l'article de K. Schorbach, ADB. XL. 192.

Nous avons vu aussi comment l'œuvre de Cranach maintenait vivante la longue série des *Antithèses.* Une analyse détaillée des divers recueils de *Figures de la Bible,* imprimés à Lyon vers le milieu du siècle en anglais, en allemand, en français, ferait ressortir entre la France et l'Allemagne plusieurs rapports assez difficiles à démêler. On sait que l'écrivain allemand Caspar Scheydt a fait un séjour chez Jean de Tournes à Lyon, y a traduit en allemand les *Quadrins* de Claude Paradin en les imprimant avec des gravures de Bernard Salomon. La même année 1564, Guillaume Gueroult a donné chez Guillaume Rouille une autre suite de figures, dont les dessins étaient l'œuvre de Pierre Eskrich. Des faits de ce genre font comprendre quel carrefour d'activité internationale fut Lyon au milieu du XVI^e^ siècle. Il y aurait aussi à examiner des ouvrages isolés, qui ne se rattachent à aucun mouvement littéraire, mais ont eu quelque fortune en français. Telle est la *Cosmographie* de Sébastien Munster, qui est restée pendant trois siècles un des manuels préférés des voyageurs de plusieurs pays. Publiée à Bâle en 1541, elle eut quatorze éditions ou traductions avant la fin du siècle, dont deux en français.

Mais ce ne sont là qu'indications accessoires. Vu dans son ensemble, le courant des influences allemandes en France présente un aspect qui dispense de commentaire. Une série d'emprunts, de contacts, s'accompagne dans la plupart des cas de l'ignorance de la langue et du pays d'où l'on empruntait. Le latin est donc un intermédiaire constant. Il est aussi un élément de déformation, mais en même temps, et c'est ce que nous avons voulu démontrer en premier lieu, grâce à lui quelque chose de la forme comme du fond de l'esprit allemand passe en France. Ceci est dû surtout à ce qu'on s'occupe en premier lieu d'un grand écrivain; puis, d'un mouvement d'idées qui, si peu «littéraires» qu'en aient été les manifestations, recèle quelque chose de ce que l'esprit germanique a de plus intime et de plus caractéristique. On l'a déjà dit avec une précision qui ne laisse rien à désirer:

«La Réforme protestante est l'expression la plus parfaite de l'Allemagne libérée de la fin du moyen âge. En elle se concentrent toutes les tendances qui ont caractérisé cette période de son histoire et qui restent la marque distinctive de son tempérament: le réalisme, le sentimentalisme, l'individualisme.» (40)

---

(40) L. Reynaud, *503.* 157.

Nous avons vu en détail le jeu de ces diverses tendances en ce qu'elles pouvaient avoir de significatif pour la France, et surtout dans la mesure où l'oeuvre de Luther les a fait connaître aux Français. Il y aurait donc erreur à prétendre que l'Allemagne a dû attendre la fin du XVIII[e] siècle avant de pouvoir offrir à la France une littérature digne de son attention. Les traductions de Luther montrent dès le XVI[e] siècle que la France s'occupe avec suite d'un des plus grands génies littéraires de la race allemande. Cette préoccupation a gagné même les grands esprits de la littérature française. Et en ce qui concerne les multiples contacts d'ordre secondaire, insignifiants en apparence, mais dont le total a de quoi surprendre, qui oserait déterminer avec assurance les conséquences qu'a pu avoir le rapprochement partiel de deux âmes nationales, à une époque de jeunesse et de formation vigoureuse qui agit encore sur la formation de la nôtre?

Vu et lu:
Le Doyen
de la Faculté des Lettres
GABRIEL MAUGAIN
Strasbourg, le 12 *juillet,* 1929.

Vu et permis d'imprimer:
Strasbourg, le 17 *juillet,* 1929
Le Recteur:
CHR. PFISTER.

APPENDICES

I

Le Pater Noster de Marguerite de Navarre.

(v. p. 187 et Bibliographie.)

Nous publions ce poème d'après la version qui se trouve au 82e feuillet du ms. 3458 de la Bibliothèque de l'Arsenal. Le texte diffère sensiblement de celui du ms. fr. 1723 de la BN, publié en 1905 par M. Parturier. Déjà la différence dans les titres montrerait la copie de l'Arsenal antérieure à l'autre; en plusieurs endroits elle a des leçons plus correctes. Par contre des cas où la copie de la BN donne mieux le sens ou la coupe du vers prouvent qu'il ne s'agit que de deux copies d'un original perdu.

Nous citerons les principales variantes du ms. de la BN, mais nous les avons adoptées seulement dans les cas (très peu nombreux) où le texte de l'Arsenal est évidemment faux. Nous copions donc intégralement ce dernier texte, en y amenant le moins de changement possible, des apostrophes, des accents dans les cas douteux, et quelques signes de ponctuation. Celle-ci est capricieuse dans les deux versions; celle de l'Arsenal seule témoigne d'un effort pour séparer les phrases d'après la lecture. Nous avons gardé ses indications, n'ajoutant que ce qui était nécessaire à la compréhension du texte.

Pour l'original allemand nous nous sommes servis du texte dans l'édition de Weimar II. 128, établi sur la première édition allemande, parue chez Lotter à Leipzig en 1518.

Le (1) *pater noster composé par Madame la duchesse* (2).

L'ame parlant à dieu

Pater noster qui es in celis.

Nostre pere, dieu sur tous autres dieux
Qui es fustes et serez es sainctz cieulx
Nous tes enfans sommes en grand peril
En la terre banniz en dur exil
Et deschassez de ton royaulme: helas
Comment pourrons nous marcher ung seul pas
Pour retourner à toy et au pays
Qui est nostre? veu que d'estre hays
De toy sommes dignes pour nostre offence
S'il ne te plaist user de ta clemence?

Dieu

Le filz doibt bien reverence et honneur
A son pere et le serf au seigneur
Si pere suys, où est la reverence
Que me debvez, l'honneur et confiance?
Si me nommez vostre maistre et seigneur
Où est la crainte de m'offenser et peur?
82 v°] Mais au lieu d'estre bien crainct et bien amé
Souvent mon nom est par vous blasphemé
En tant de sortes et estrange façon
Que c'est contre moy, nature et raison.

---

(1) ms: la.

(2) *BN* porte le titre suivant: *Le pater noster faict en translation et dyalogue par la Royne de Navarre.* Ce titre est suivi du texte latin de Matth. VI. 5-13.

20. — *ms:* Que contre moy nature et Raison.

Kurtz begreiff und ordenung aller vorgeschrieben.

Die sele. O vater unser, der du bist in den hymmeln, wir deyne kind auff erden, von dir gesundert, ym elend, wye ein grosz mittel ist tzwischen dir und uns, wye soln wir immer heim kummen tzu dir yn unser vater landt.

Got. Malachie. I. Ein kyndt eret seynen vatter und ein knecht seynen hern. Byn ich dann ewer vatter, wo ist meyn ehre? Bynn ich ewer herr, wo ist meyn forcht unnd ehrerbietung? dan meyn heyliger name wirt bey unnd durch euch gelesterth und voruneret. Isa. lii.

L'ame

Sanctificetur nomen tuum
Certainement, il est vray, tres cher pere
Nous confessons et voullons qu'il appere
Nostre peché, Affin que ton plaisir
Soit nous estre selon nostre desir
Pere tres doulx, benign et gracieux,
Piteux, clement, misericordieux.
Et ne viens point en jugement pour faire
Compte avec nous: Mais te plaise retraire
De justice la redoubtée face
En nous donnant misericorde et grace
Affin qu'en toy nostre vie soit telle
Et mon ame par toy si claire et belle
Que dans le cueur de toy purifié
Soit ton sainct nom toujours sanctiffié.
Ne nous permectz faire, dire ou penser
Ny proposer de nous y advanser
Nulle chose qui ne soit bien notoire
A ton sainct nom, honneur, louange et gloire
83 r°] Et que surtout ton honneur et nom vostre
Sanctiffié soit en nous, non le nostre
Aussi vueilles te faire à nous aymer
Et que puissons pere te reclamer
Ainsi qu'enfans leur pere sans riens faindre
De tres bon cueur t'honorer, aymer, craindre.

32. — *BN:* Et nostre ame par toy...
35. — *BN:* faux dire.
44. — *BN:* taymer honnorer craindre.

Die erste bith. Die sele. O vatter das ist leyder war, Wyr erkennen unser schult, sey du gnediger vatter und rechen nit mit uns, sundern gib deyne gnade, das wir also leben, das dein heyliger name yn uns geheyliget werde, las uns yhe nichts gedencken, reden, thun, haben odder fuernemen, es sey dan deyn lob und ere darynne, das also fuer allen dingen deyn ere und name, nit unser eygen eytell ere und namen in uns gesucht werde, gib uns das wyr dich, wie die kinder, eynen vatter lieben, furchten und eren.

Dieu

Comment pourra mon honneur et sainct nom
Sanctiffié estre quand nul n'est bon?
Mais demeurans en voz maulx et pechez
De l'ennemy liez et attachez
Vous faictes serfz, subjectz, pris et captifz
Et en voz cueurs si pouvres et chestifz
Que tous voz sens et agitations
Voz parolles et operations
Sont à tout mal si inclins et subjectz
Que pechez sont voz fins et voz objectz
Car homme n'est qui bien louer me sceust
Ny à mon gré chanter canticque peust
En ung pays estrange delaissant
Mon royaulme et trop fort s'abaissant.

L'ame

Adveniat regnum tuum
83 v°] Estre vrayes les choses confessions
Pere celeste. Car souvent congnoissons
Tous noz membres inclins à pechez estre
Si ne sommes secouruz de ta dextre
La chair, le monde, le diable font effort
De destruyre, abatre et mectre à mort
En nostre cueur ton sainct nom et honneur.
A ceste fin nous te prions seigneur
Que me vueilles delivrer et hors mectre
De cest exil dangereux. Et permectre
Sans que peché en prison nous retiengne
Que ton royaulme à nous tes filz adviengne
Aussi qu'après avoir destruict en tous
Et chassé hors peché, contraire à nous
Par ta bonté puissons devenir bons
Non plus ingratz de tes graces et dons

53. — *BN:* Sont si enclins a tout mal et subjectz.
61. — *BN:* peche.
67. — *BN:* vueillez.
71. — *BN:* Et que après avoir destruict en nous.
72. — *BN:* contraire a tous.
73. — *BN:* passim: puissions.

Got. Isa. 2. *Gen.* 8. Wye kan mein ere und namen bey euch geheyliget werden, so all ewer hertz und gedancken tzum boszen geneygt und yn sunden gefangen ligt, so doch mein lob nyemant singen kan yn frembden landen. ps. cxxxvi.

Die Ander. Die sele. O vatter, das ist war, wir empfinden, das unnser glidmasz tzu sunden geneygt und dye welt, fleysch und teuffel yn uns regiren wil, unnd alszo deyn ere und namen ausz treyben. Drumb bittenn wyr, hilff unns aus dem elendt, las deyn reych kummen, das dye sund vortrieben und wyr frum, dir beheglich gemacht,

Et que toy seul en nous regnes sans fin
Et domines tout puissant et benign
Et que tousjours ayons la jouyssance
De ton royaulme, rendant obeissance
Tant d'esperit que de corps à toy seul
A qui debvons sans cesser avoir l'œil.

Dieu

84 r°] Je destruictz ceulx que veulx ediffier
Et tue ceulx que veulx viviffier
Je laisse aller en grand necessité
Celluy que veulx mectre en auctorité
Et si reduiz en misere et langueur
A qui donner veulx plaisir et honneur
En pouvreté faiz estre souffreteux
Que destinez j'ay faire bien heureux
Mais nul ne veoy qui humblement endure
Ma doulce main, disant qu'elle est trop dure
En resistant de leur foible pouvoir
A mon conseil et paternel vouloir.
En quelle sorte me puis je doncq ouffrir
A vous ayder? Quand ne voulez souffrir
Que mon œuvre en vous vueille parfaire?
Que vous puis je dorenavant plus faire?

L'ame

Fiat voluntas tua sicut in celo et in terra
Il nous desplaist pere eternel et doulx
Que ne t'avons plus tost recongneu tous
Et enduré de ta main salutaire
Ton bon plaisir sans aller au contraire
84 v°] Mais donne nous la grace maintenant
Que nous puissons endurer humblement
Estre parfaict en nous ton sainct vouloir
Qui est divin, remply de tout pouvoir

76. — *BN:* toy puissant.
82. — *BN:* Je tue.
98. — *BN:* Que ne tavons assez tost cogneu tous.

du alleyn yn uns regirest und wyr dein reich werden mugen ym gehorsam aller unnszer crefften, ynwendig und auszwendig.

Got. Deutro. 32. Welchem ich helffen soll, den vorterbe ich, und welchen ich lebendig, selig, reich, frum machen will, den todte ich, vorwerff yn, mach yn arm und tzu nichts. Aber sulch meynen rad und thad wolt ir nit leyden. ps. lxxvii. Wye sol ich euch dan helffen und was sol ich mehr thun? Isa. v.

Die dritte bith. Dye seel. Das ist uns leyd, das wyr dein heylsam hand nit vorstehen noch leyden. O vatter, gib gnade und hilff, das wyr deynen gotlichen willen lassen in uns geschehen.

Combien qu'il soit contre nostre desir.
Mais toutesfois soit faict ton bon plaisir
Argue, poingtz, brusle, trenche et arache
Sans regarder à qui il plaist ou fasche
Affin qu'en tout ta voulenté soit faicte
Non la nostre qui est trop imparfaicte
Et de peché l'intention remplie
Ne souffrez pas qu'elle soit acomplie:
La voulenté de nous entierement
Est contraire à la tienne vrayement
Car la tienne est tresbonne, saincte et belle
Bien qu'aux hommes elle ne semble telle
Et la nostre est tousjours pleine de vice
Tresmauvaise. Combien que de justice
Voulons tousjours prendre le masque et umbre
Qui augmente d'iniquitez le numbre.

Dieu

Souventesfois j'ay veu par apparance
Que l'on m'aymoit de bouche et contenance
Usant en tout dissimulation
85 r°] Ypocrisie pleine de fiction
Mais toutesfois leur cueur en son endroit
N'estoit pas nect, ne bon, ne franc, ne droit
Ny pres de moy. Mais si tres loing par foys
Qu'ilz ne pouvoient bien entendre ma voix
Et qu'en voulant les reduyre en la voye
De leur salut, dont grand desire avoye
Ilz sont tournez arriere. Et de mes mains
Sont eschappez par leur vouloir au moins
David avoit tresbien predit ce mesme
Dedans le pseaulme soixante et dixhuytiesme
Disant, Ilz ont esté tous ses chetifz
Le jour de la bataille convertiz.

112. — *BN:* Ne souffre pas quelle soit accomplye.
119. — *BN:* Voulons tousjours prandre le masque et lumbre.
120. — *BN:* diniquite.
122. — *BN:* l'on aymoit.
126. — *BN:* Nestoit pas net ne bon ny franc ny droit.
129. — *BN:* Et quand voulant...
133. — *BN:* David tresbien avoit...

Ja ab es uns wehe thut, so far du fort, straff, stich, haw und brenne. Mach als, was du wilt, das nur dein wil unnd yhe nith der unser geschee. Were, lieber vater, und lasz uns nichts nach unserm gut duncken, willen und meynung furnemen und vollbringen. Dan unser und dein will sein widdernander, deyner allein guth, ob er wol nit scheynet, unnszer bosze, ob er wol gleysseth.

Goth. ps. 77. Es ist wohl meher gescheen, das man mich mit dem mundt geliebt hat und das hertz weyt von mir gewest, und wan ich sye angriffen habe tzu bessern, seind sie tzu ruck gelauffen und mitten ym werck mir empfallenn, wye du lysest ps. lxxvii. Conversi sunt in die belli,

Ceulx la avoient desja bien commancé
Par bien faire tant que j'avoys pencé
De les aymer, et estoient en ma grace
Mais tout soudain du doz m'ont fait leur face
Se retournans en leurs premiers pechez
Ou ilz sont plus que jamais empeschez
Au deshonneur et au grand prejudice
De mon sainct nom retumbant en leur vice.

L'ame

Panem nostrum cothidianum da nobis hodie
85 v°] Las cher pere tout ce que dit avez
Est verité comme vous seul scavez
Car homme n'est qui ait nulle puissance
De soymesmes. Cela est sans soubtance
Comme est escript au second Je le croys
Chappitre du premier livre des Roys
Qui est celluy qui pourra devant toy
Gueres durer, si tu par vifve foy
Ne luy donnes ta consolation?
Le confortant en tribulation?
Pourtant pere mectz nous par ton pouvoir
Aupres de toy, et ton divin vouloir
Tout accomplys. Affin qu'en ce bon change
Ton Royaulme soyons et ta louange
Ta gloire, honneur, sans contre toy riens faire.
Mais donne nous ta force en cest affaire
Et nous despars et communicque en bien
Par ta parolle le pain cothidien.
Et imprime dedans noz cueurs l'ymaige
De ton cher filz Jesuchrist bon et saige
Qui est le pain celestiel. Affin
Que confortez par luy puissions sans fin
Bien fort t'aymer. Et tout mortiffier
Nostre vouloir pour se glorifier.
86 r°] Faire et souffrir ton sainct plaisir et bon.

144. — *BN:* Retumbans.
166. — *ms:* Que confortez soyons par luy sans fin.

die wol angefangenn und mich bewegt, mit yn tzu handelen, sein umbkereth von mir, und widderumb yn sund und meine unere gefallen.

Die vierde bith. Die seel. Ach vatter, Es ist yhe war, Nyemant kan starck sein yn seynen crefften i. Regum ii. Unnd wer magk fuer deyner hand bleiben, so du nit selbst uns sterckest und trostest? Drumb, lieber vatter, greiff uns an, volnbring deynen willen, das wyr dein reich werden, dir tzu lob und tzu eren. Aber, liber vater, sterck uns yn sulchem handeln mit deynem heyligenn worth, gib unns unnser teglich broth.

Bilde yn unnszer hertz deynen lieben sun Jhesum Christum, das ware hymmelbrot, das wyr, durch yn gesterckt, frolich tragen und leyden mugen abbruch und todtung unsers willens und volbringung deins willen.

A tous Chrestiens faiz de ta grace don
Leur envoyant prescheur de verité
Sages docteurs rempliz de charité
Par vifve foy de louange tresdigne
Qui nous preschent ta tres vraye doctrine
Et la seure parolle evangelicque
Non pas fables ne songes par praticque,
Comme plusieurs pour honneur et prouffit
Veulent prescher. D'en plus parler suffict
Mais que le cueur sans tourner autre part
Tant seullement ait son but et regard
En Jesuschrist qui est reigle et exemple
De vie et meurs, et vertu assez ample.

Dieu

Pas n'est bien fait distribuer les biens
Des vrais enffans donnant leur pain aux chiens
Et les choses sainctes mectre en l'ordure
Veu que tousjours chascun en peché dure
Sans s'en vouloir estre ne mal fouyr,
Ne ma parolle retenir ny ouyr.
Quand on la dit vous n'en faictes nul compte
La desprisant et moy aussi sans honte.

86 v°] *L'ame*

Et dimitte nobis debita nostra
Nous avons fait ces maulx. Bien je recorde
Mais donne nous de tous misericorde
Et ton doulx pain, qui est si precieux,
Si excellant, puissant et vertueux
Il nous desplaist que nous n'avons sans faincte
Bien ouye ta parolle tres saincte
Observée, gardée et acomplie,
Qui de vertus rend une ame remplie
Dont te prions vueille avoir pacience

174. — *BN:* ...la tres vraye doctrine.
182. — *BN:* vertus.
187. — *BN:* son vouloir.
189. — *BN:* l'on a dit.
191. — *BN:* je l'accorde.

Ja gib auch genade der gantzen christenheit, sende uns gelerte Priester und prediger, die uns nit trestern und sprewen eyteler fabeln, sundern dein heiliges evangelium und Jhesum Christum leren.

Goth. Jeremie 5. *et sepius alias.* Es ist nit gut, das man den hunden das heyltumb fuerwirfft und das brot der kinder, yr sundiget teglich, und wan ich euch vil las predigen tag und nacht, so folget und horet yr nit, und wirt mein worth vorachtet.

Die Funffte bith. Die sele. Ach vatter, das las dich erbarmen und vorsag uns nith drumb das liebe broth, sundern, das wyr nith gnugthun deynem heyligen wort, ist uns leyth, und bitten, woltest gedult mit uns armen kindern haben,

Et pardonner a chascun son offence
Peché, delict. Et ne viens en courroux
Ne jugement compter avecques nous
Car nul homme ne sera pour son vice
Reputé bon devant ta grand justice.
Pere qui es verité qui ne ment
Ayes regard au moins tant seullement
A acomplir et tenir ta promesse
Par la quelle nous prenons hardiesse
Bien que indigne est de prier nulluy
D'avoir grace sans pardonner aultruy.
87 r°] Mais pource que tu es sans fiction
Veritable, et que remission
As promise de tous pechez commys
Si aux debteurs et à tous ennemys
De tresbon cueur leurs faultes pardonnons
Et leur[s] debtes par amour leur donnons.
Promys tu l'as, et tu es veritable
Parquoy croyons par foy indubitable
Qu'en pardonnant tu nous pardonneras
Et ta grace promise donneras.

Dieu

En verité de bon cueur vous pardonne
Et de peché delivrance vous donne
Mais je voy bien qu'après estre delivré
Perseverer ne voulez à bien vivre
Et avez foy si peu et conscience
Que ne pourrez veiller en pacience
Avecques moy. Mais en temptation
Pour ung petit de tribulation
Vous retumbez en peché de rechef
Qui est pire que le premier meschef.

204. — *BN:* durant ta grand justice.
206. — *BN:* Avez.
209. — *BN:* Bien que indigne de prier est nulluy.
216. — *BN:* par avoir.
217. — *BN:* Promis nous la.

und uns vorlassen solch unnser schuld, und yhe nit mit uns yns gericht gehen, dan nyemant füer dir gerechtfertiget ist.

Sich an deyn vorheyssen, das wyr unsern schuldigern hertzlich vorgeben, den du vorsprochenn hast vorgebung. Nit das wir durch solch vorgebung widrig sein deyner vorgebung, sundern das du warhafftig bist, und gnediglich vorgebung vorsprochen allen, dye yren nehesten vorgeben. Auff dein vorsprechen wir uns vorlassen.

Goth. ps. 77. Gar offt vorgebe ich und erlose euch, und yr bleybt noch besteht nit. Eins geringen glauben seyt ir. Nit ein wenigk mugt ir mit mir wachen und beharren, fallet schnel wyder yn die anfechtung Matt. xxvi.

L'ame

87 v°] Et ne nos inducas in tentationem
Pere tu scaiz la nature des hommes
Combien foibles et fragiles nous sommes
Et avons peu de force à soustenir
Temptation quant la voyons venir
Car le monde, l'ennemy et la chair
Nous assaillent si fort qu'il n'est rocher
Qu'ilz ne feissent par leur grand force rendre
Helas pere, vueillez nous en deffendre
Et que es mains du tempteur ne tumbons
Ne permectez que jamais succumbons
En consentant à peché nullement
Mais donnez nous grace de saigement
Et fortement contre luy batailler
Perseverer, veiller et travailler
Jusques à ce que mort (en faisant brefve
Nostre vie) y mectra paix ou trefve
Mais du pouvoir n'avons possession
Sans ton ayde et confirmation.

Dieu

Je suis juste. Droit est mon jugement
Mais le peché qui dessert dampnement
Pour riens ne peult demeurer impuny
Par quoy il fault que chascun soit garny
D'humilité et pacience ensemble
88 r°] Et endurer (Bien que fascheux vous semble)
Pour vos pechez mal et adversitez,
Douleurs, peines et grans diversitez
Dont procedent dures tentations
De desespoir et ses afflictions.
Et tout cela pour vostre coulpe vient
Car de m'aymer à nully ne souvient
Qui me contrainct vous cacher ma doulceur
Et vous punir, non pas à la rigueur
Que meritez, mais affin d'empescher
Et vous garder de si souvent pecher.

235. — *BN:* lennuy et la chair.
261. — *BN:* Qui vous contrainct...

Dye sechste bith. Dye sele. Schwach und kranck seyn wyr, o vater, und die anfechtung gros und manichfeltig ym fleysch und welt. O liber vater halt uns und las uns nit yn die anfechtunge fallenn und wydder sundigen, sunder gib uns gnade, das wyr bestendig bleyben und ritterlich fechten bis an unser ende, dan an deine gnad und hulff wyr nichts vormugen.

Goth. ps. II. Ich bin gerecht und richtig ist meine gericht. Darumb musz die sund nit ungestrafft bleyben. Also musset yr das ubel tragen.

Das yr davon anfechtung habt, ist ewer sunde schult, die mich dartzu tzwinget, sie tzu straffen unnd yr tzu weren.

L'ame

Sed libera nos a malo (1)

S'il est ainsi que mal, peine et tourment
En nous cause si vehementement
Temptation et peché, gardez nous
Et delivrez de mal Pere tres doulx
Affin que nous de tous maulx delivrez
Et de peché puissons comme ennyvrez
De ton amour, selon le bon plaisir
De ta saincte volunté et desir
Ton Royaulme estre et t'avouer
Nostre dieu, chef, pere. Et te louer
88 v°] Gloriffier, honnorer, mercier
Et ton sainct nom tousjours sanctiffier.

Amen

Pourtant doncques qu'en ton enseignement
Qui à tes filz est vray commandement
Nous ordonnas en ceste sorte faire
Nostre oraison, si te voulons complaire
Nous promectant la priere exaulser
Or ne veulx tu ta promesse faulser
Par quoy pere nous avons esperance
Tres certaine et foy et confidence
Non que l'ayons envers toy merité
Mais pour garder l'honneur de verité
Qui sans reffus ce nous concederas
Que commandé à demander nous as
Benignement et liberallement
Dont te rendrons grace eternellement.

(1) *ms:* La citation est placée avant le titre: L'Ame.
266. — *ms:* vehentement.
273. — *ms:* Ton royaulme avoir et tadvouer.
277. — *BN:* que ton.
279. — *BN:* nous ordonner.

Die siebende bith. Dye sele. Die weyl das ubel dan uns anfechtung gibt und mit sunden anficht, so erlosze uns, liber vatter, dar aus, auff das wir, von allen sunden und übel nach deynem gottlichen willen erlost, dir ein reych sein mugen, dich ewiglich zu loben, preysen und heyligen. Amen. Und dye weil du unns so hast gelereth unnd geboten tzu bethen unnd erhorung vorheyssen, hoffen wyr unnd seyn gewyssz, o aller libster vatter, du wirst deiner warheyt tzu eren dis alles uns genedigk und barmhertzicklich geben...

II

Le premier cantique connu de la Réforme française.[1]

Salutation à Christ

Je te salue mon certain Redempteur,
Ma vraye fiance et mon seul Salvateur,
Qui tant de labeurs
D'ennuys et de douleurs
As enduré pour moy,
Oste de noz coeurs
Toutes vaines langueurs
Fol soucy et esmoy.

Tu es le Roy misericordieux
Puissant par tout, et regnant en tous lieux,
Veuille donc regner
En nous, et dominer
Sus nous entierement,
Nous illuminer
Ravyr et nous mener
A ton hault firmament.

Tu es la vie par laquelle vivons
Toute substance et toute force avons,
Donne nous confort
Contre la dure mort
Que ne la craignons point
Que sans desconfort
La passions d'un coeur fort
Quand ce viendra au poinct.

Tu es la vraye et parfaite doulceur
Sans amertume, sans despit, sans rigueur
Fais nous savourer
Aymer et adorer
Ta tres doulce bonté
Fais nous desirer
Et tousjours demeurer
En ta doulce unité.

---

(1) V. p. 189, et Bibliogr. N°• 74, 180. Pour la version transposée du *Salve Regina* d'après laquelle ces strophes ont été composées, voir p. 162 Le texte a été publié de nos jours dans les *Opera Calvini*, VI. 223, à la fin de la réimpression de *La Forme des Prieres et Chants Ecclésiastiques* de 1542.

Nostre esperance en autre n'est qu'en toy,
Sur tes promesses est fondée nostre foy.
Veuille augmenter
Ayder et conforter
Nostre espoir tellement
Que bien surmonter
Nous puissions et porter
Tout mal patiemment.

A toy cryons comme paouvres banys.
Et enfans d'Eve pleins de maulx infinis,
A toy souspirons
Gemissons et pleurons
En la vallée de pleurs
Pardon requerons
Et salut desirons
Nous confessans pecheurs.

Or avant donc nostre Mediateur,
Nostre advocat et propiciateur
Tourne tes doulx yeuls
Icy en ces bas lieux,
Et nous veuille monstrer
Le hault Dieu des Dieulx
Et avec toy es cieulx
Nous faire tous entrer.

O debonnaire, o pitoyable et doulx
Des ames sainctes tres amyable espoux
Seigneur Jesus Christ ,
Encontre l'Antechrist
Remply de cruaulté
Donne nous l'esprit
De suyvir ton escript
Et ta vraye verité.

ABREVIATIONS EMPLOYEES POUR LES RENVOIS AUX TEXTES.

BG. — Bibliothèque publique et universitaire de Genève.
BM. — British Museum.
BN. — Bibliothèque Nationale, Paris.
BNU. — Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg.
BPF. — Bibliothèque du Protestantisme français.
Bull. — Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.
C. — *Luthers Werke in Auswahl... herausgegeben von Otto Clemen.* 4 vol. Bonn. 1925.
Coll. Wilh. — Bibliothèque du séminaire protestant de Strasbourg. (Collegium Wilhelmitanum.)
EB. — Voir Bibliogr. n° 271.
Erl. — *Luthers Werke,* édition dite d'Erlangen.
FP. — *La France Protestante.* (Jusqu'au nom *Gasparin* on doit se référer aux six volumes parus de la *deuxième* édition.)
M. h. R. — Musée historique de la Réformation, à Genève.
W. — *Luthers Werke, Kritische Gesamtausgabe. Weimar.* (60 volumes depuis 1883.)
ZKG. — Zeitschrift für Kirchengeschichte.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.[1]

A. — MANUSCRITS

PARIS. — Bibliothèque de l'Arsenal.

Ms. 3458. *Recueil de poésies de François Ier et de Marguerite.*

Ms. 5096. *L'initiatoire instruction en la religion chrestienne pour les enffans...* voir la description donnée par Leroux de Lincy dans son édition de l'*Heptaméron* de 1853 (Paris, Société des Bibliophiles), Appendice V.

— BN.

Ms. fr. 419. *Familiere exposition du Simbole de la loy et Oraison dominicale en forme de colloque* [par Gérard Roussel].

Ms. fr. 1728. Recueil de poésies (sans titre).

Ms. fr. 17527. *Chronique de François Ier et poésies de Clement Marot* (avec d'autres pièces).

Ms. fr. 24288. *Les dangiers rencontres et en partie les aventures du digne tresrenommé et valeureux chlr Chiermerciant. Translatez de thiois en francois.*

— BPF.

Ms. 487. contient une copie des *Archives nationales* X1A 1528.

GENEVE. — BG.

1. Dossier contenant les actes du Registre du Conseil relatifs aux imprimeurs genevois, copiés par M. Alfred Cartier.

2. Notes et Documents rassemblés en vue d'une histoire de la typographie genevoise du xvie siècle par M. Théophile Dufour.

NANTES. — Bibliothèque du Musée Dobree.

Ms. XXIII. *Contre les Anabaptistes.* (Voir la description dans le Catalogue des Mss. de la Bibliothèque par l'abbé G. Durville, p. 604.)

ROUEN. — Bibliothèque de la Ville.

N° 5721 de la Collection Leber: *Intrigues secrètes de la reyne Marguerite pour établir les erreurs et les nouveautés de Calvin et de Luther dans son royaume de Bearn et de Navarre.* Ouvrage ms. inédit du xviie siècle.

STRASBOURG. — BNU.

Thesaurus Baumianus. (Inventaire dressé par J. Ficker, voir n° 332.) Copies de lettres et de documents des réformés français et suisses du xvie siècle.

Mss. 351-2. *Annales bibliographiques de la Réforme en France,* 1515-1800.

---

(1) Les pages qui suivent ne prétendent aucunement donner ni la bibliographie complète du sujet ni la description typographique des textes rares ou inconnus. Sont seuls indiqués ceux qu'on a utilisés pour cette étude. Sauf pour les traductions latines de Luther presque tous ceux du xvie siècle sont décrits d'après des exemplaires qu'on a eus en mains.

Ms. 353. Littérature protestante française.
Ms. 561. *Traités religieux*, datés de 1547 à 1549.
— Archives de St. Thomas (déposées aux Archives municipales).
1. *Epistolae ad. hist. eccles. XVI. seculi pertinentes.*
2. *Epistolae Buceri.*
3. Dossier n° 71: *Pasquillen Poesien aliaque.*

B. — IMPRIMES

PREMIERE PARTIE

XVI^e SIÈCLE

I. — *Luther* (1)

1. *Auslegung deutsch des Vater unnser für die einfeltigen Leyen*, 1519.
Explanatio dominicae orationis in latinum versa. Lotter, 1520.
v. Panzer VII. 212. W. II. 128.
A la fin *Kurtz begriff und ordenung aller vorgeschrieben;* tra-
* duit en français sous le titre du *Pater noster faict en translation et dyalogue par la Royne de Navarre.* BN. Ms. fr. 1723
Arsenal. Ms. 3453.

2. *Eyn Sermon von dem gepeet und procession yn der Creutz-woche*, 1519. W. II. 175.
Traduction latine dans *Conciunculae quaedam... M. Lutheri in deiparae virgini et aliquot Divis festos dies nuper e populari lingua latine factae... Argent.* 1526. *Apud Jo. Hervagium mense augusto.* W. X.^3 xxi.
* *Sermon de la maniere de prier Dieu et comment on doibt faire processions et rogations.* BM. C 37. a. 22 (2).
Un autre exemplaire dans la vente Stroehlin, n° 547.

3. *Tessaradecas consolatoria pro laborantibus et oneratis*, 1519.
W. VI. 99.
Réimprimée dans *Precationum aliquot...* Argent. 1525. (v. n° 18.)
Consolation chrestienne contre les afflictions de ce monde et scrupules de conscience. [Paris. S. Dubois. 1528?]
— BPF. 13452.
— M.h.R. K. Lut. 5.
(à l'encre sur le titre de cet ex. la date: 1534).
* *Quatorze Images de Vraye et Parfaicte Consolation, représentées comme en deux tableaux: dont le premier est de la considération des maux qui nous advienent, l'autre des biens que nous recevons. Le tout de nouveau traduict pour la consolation de tous ceux qui sont charges et travaillez.* [Ancre de Crespin.] *M. D. LII.*
Genève. B. de Th. Dufour.
Vienne, Nationalbibliothek. 80. Y. 118.
(v. Cat. Stroehlin, n° 579.)

---

(1) Les textes français précédés d'un astérisque sont signalés pour la première fois ici comme traductions de Luther.

A Right Comfortable Treatise conteining sundrye points of consolation for them that labour and are laden. Written by D. Martin Luther to Prince Friderik Duke of Saxonie, being sore sicke, thereby to comfort him in the time of his great distresse. Englished by W. Gace. Imprinted at London by Thomas Vautrollier dwelling in the Blacke Fryers, 1580. BM. 3905. a. 46.

4. *Von den Guten Werken,* 1520. W. VI. 202.

De bonis operibus libellus. Basileae, 1525. [T. Wolfius.]

* *Des bonnes œuvres sur les commandemens de Dieu.* [Anvers. M. Lempereur? 1528?]

* *La Fleur des Commandementz, et declaration des Bonnes Œuvres.* [Paris? Simon Dubois. 1528?] BM. 697. a. 46.

Here after ensueth a Propyre treatise of good workes. R. Wyer, [1535]. EB. 16988.

5. *Eyn kurz Form der zehn Gebot, eyn kurz Form des Glaubens, eyn kurz Form des Vaterunsers,* 1520. (v. n° 18.) W. VII. 204.

* 1. *Brief racueil des œuvres des dix commandemens.* [Anvers, M. Lempereur? 1528?] — BM. 3832, a. 24.

* 2. *Reigle de vivre d'ung chascun Chrestien selon la pure doctrine de Dieu.* Lyon, R. Granjon, 1562. — BM. C. 37. b. 9 (3).

6. *An den christlichen Adel deutscher Nation von des christlichen Standes Besserung,* 1520. W. VI. 381.

Libro de la emendatione et correctione dil stato Christiano... 1523. — BM. 3906. aaa. 125.

7. *Warum des Papsts und seiner Jünger Bücher von DML verbrannt sind.*

Quare Pape ac discipulorum eius libri a M. Luthero combusti sint. W. VII. 152.

8. *Von der Freiheit eines Christenmenschen.*

De libertate christiana, 1520. W. VII. 1.

Traité Tresexcellent de la liberté Chrestienne, composé par Martin Luther: auquel est vivement descrite la justification de la Foy, et la fin où se doivent reduire toutes bonnes œuvres. Avec une epistre dudit Luther, envoyée au Pape Leon X. Nouvellement traduit de Latin en Français. Galat. 5... *Par P. Jacques Poullain.*

M. D. LVI

— Lausanne. B. de la Faculté de Théologie de l'Eglise Libre.

Traicté Tresexcellent de la liberté Chrestienne... Pape Leon dixieme. Nouvellement traduit de Latin en François. Galat. 5. *M. D. LXI.* [impression de J. Crespin].

— BN. D². 15595.

— BPF. R. 14550.

(Cet exemplaire semble porter la date de MDLXI[X], le dernier chiffre gratté.)

A Treatise, Touching the Libertie of a Christian. Written in Latin by Doctor Martine Luther. And translated into English by James Bell. At London. Imprinted by Ralph Newbery and H. Bynneman. Anno 1579. — BM. 696. b. 16.

9. *Das Magnificat verdeutscht und ausgelegt,* 1521. W. VII. 544.

Martini Lutheri super Magnificat commentarii nuper e vernacula in latinum versi a Johanne Lonicero, An. M.D.xxv.
(un exemplaire n° 282 du Catalogue de Ch. Beck, Nördlingen, 1883).

M.L. in Divae virginis Mariae Zachariaeque Odus, Magnificat puta et Benedictus Commentarii. Argentorati, 1526. (Toutes deux imprimées par J. Herwagen.)

* *Une exposition sur le Magnificat,* pet. 8°. goth. slnd.
— M. h. R. K. Lut. 5
— Vienne, Nationalbibliothek, * 43. Z. 185.

10. *Evangelium von den zehn Aussätzigen,* 1521. W. VIII.
En latin dans 1. les traductions de la *Kirchenpostille,* v. n° 12.
2. *Sermones aliquot sane quam pii a Martino Luthero lingua vernacula perscripti, nuper autem Latinitate donati Argentorati, M.D.XXVI. Jo. Herwag.*

* *Exposition de l'Histoire des dix Lepreux, prinse du dixseptiesme de Sainct Luc. Où est amplement traicté de la confession auriculaire: et comme on peut user d'allegories en la saincte Escripture. Translatée de Latin en François... M. V^c. XXXIX.*
Petit in-8°, 150 pp. caractères italiens de Jean Gerard.

11. *Passional Christi und Antichristi,* 1521. W. IX. 677.
Antithesis figurata vitae Christi et Antichristi.
Les imitations décrites W. IX. 695.

12. *Adventspostille,* 1522.
Primus tomus enarrationum in Epistolas et Evangelia, ut vulgo vocant, lectiones illas, quae in Missa festis diebus ex historiis Evangelicis et scriptis Apostolicis solent recitari. Authore Martino Luthero. Opus optime frugis, latinis hactenus incognitum... A la fin: *Argentorati apud Iohannem Hervagium Primo Februarii. An. M. D. XXV.* (Avec une préface: «... evangelio initiatis fratribus dispersis... per Gallias.») Six tomes jusqu'au mois d'août 1527, v. la Bibliographie par W. Köhler, W. X^1. II. xxvii. et Mentz, *Bibliogr. Zusammenstellung der Schriften Bucers.*
La 2^e préface: *Eyn kleyn Unterricht was man yn den Evangeliis suchen und gewarten soll.* W. X^1. 8 ss.

* *La Maniere de lire l'evangile et quel profit on en doibt attendre. Achevez de lire: et puis jugés.* slnd [Anvers, 1528.]
BM. 848. a. 2 (2).
Soc. Biblique Protestante de Paris, n° 1795.
(Cet ex. relié avec le Nouveau Testament de Lefèvre d'Etaples, 1529.)
Pour une édition imprimée par P. de Wingle v. *Brunet* III. 1366. Th. Dufour, *Notice, 306.* ccxxiii.

13. *Von Menschenlehre zu meiden, nebst einer Antwort auf die Sprüche, so man führt, Menschenlehre zu stärken.* W. X^2. 61.
De Humanis Traditionibus vitandis. Item de iniquo Mammone Lucae XVI. contiones. Martino Luthero authore. Joan. Rhellicanus Tigurinus. Vertimus haec olim quum nos cantata fovebat. Wittenberga, bonis instituens studiis. T. Wolffius. Basileae, 1525.
— Strasbourg, BNU.

14. *De Votis Monasticis*, 1522. W. VIII. 564.

15. *Wider den falsch genannten geistlichen Stand des Papstes und der Bischoffe*, 1522.

Adversus falso nominatum ordinem Episcoporum libellus, autore Martino Luthero. Eiusdem adversus Bennonem Episcopum, nuper apud Misnios in divorum numerum referendum, liber nunc primum e Germanice in Latinum tralatus. (Impression de T. Wolff à Bâle.)

W. X². 100.

16. *Eine Treue Vermahnung zu allen Christen, sich zu hüten vor Aufruhr und Empörung*, 1522. W. VIII. 676.

17. *Vom Eelichen Leben*, 1522. W. X². 269.

Martini Lutheri in septimum primae ad Corinthos caput Exegesis. II de Matrimonio Sermo. III Duorum de Matrimonio Thematum Analytica, nuper latine facta per Joan. Lonicerum. Argentorati, Anno M.D.xxv. (Impression de J. Schott.)

18. *Betbüchlein*, 1522. W. X². 331.

Precationum aliquot et piarum meditationum Enchiridion, cui annectuntur libellus Lutheri de libertate christiana et Tessaradecas licet ejusdem Lutheri nomen subticeatur. Argentorati apud Johan. Hervagium, anno M.D.xxv. — B. de N. Weiss.

Le livre de vraye et parfaicte oraison. Omnia que desyderantur non varient comparavi. Prover. iii. A la fin (après le Privilege «donné à Paris le 17 jour de juing 1528»): Imprimé à Paris par maistre Simon du Bois, pour Christien Wechel libraire juré de l'université de Paris; demeurant en la rue saint-Jacqs à l'enseigne de l'escu de Basle, 1529. Apvril. 152 ff.

— BM. 1359. a. 6.

— M. h. R.

Cette édition fut réimprimée à la même officine par Jean Kerbriant en avril 1530. L'ex. de M. Raoul Allier est décrit par M. J. Viénot, *554*. 109 n.

Le Livre de vraye et parfaicte oraison. Imprimé en Anvers par Martin Lempereur. L'an M.D. et xxxiiii. 136 ff. — B. de N. Weiss.

Le Livre de Vraye et parfaicte oraison. Auquel est contenu ce qui ensuyt à ce premier feuillet On les vend à Paris en la rue sainct Jaques par la vefve Jehan de Brie, à l'enseigne de la Lymace.

138 ff. A la fin: Finis. 1540. — BN. D. 42254.

Le Livre de vraye et parfaicte oraison. Auquel est contegneu ce qu'il s'ensuit en ce premier fueillet. Imprimé à Paris par Nicolas Buffet pour Jaque Regnault et Antoine Foucault, 1543. 155 ff.

— BPF. R. 16182.

A. 1211.

Le Livre de vraye et parfaicte oraison. Imprimé en Anvers en la Licorne d'or par moy Guillaume Vissenaken L'an 1545. in-16.

A la fin: Imprimé par Jean de Grave L'an 1545.

— BPF. R. 11369.

Vienne, Nationalbibliothek, 18 Aa. 136.

Le Livre de vraye et parfaicte Orayson. Auquel est contenu ce qui s'ensuyt en ce premier fueillet. On les vend à Lyon pres nostre

Dame de Confort cheulx Olivier Arnoullet.
sd. in-18, exemplaire incomplet.
— BPF. R. 11368.

19. *Eyn Sermon von dem unrechten Mammon. Lu. xvi.* 1522. W. X³. 273.
Incorporé dans *XXVII Predig D. Martin Luthers newlich uszgangen Anno XXIII. Durchsichtiget und in ordnung gestellt der besten form... J. Schott, Strassburg.*
Traduction latine chez T. Wolff à Bâle, 1525, v. n° 13.
Ung sermon de mammona iniquitatis, cest adire des richesses d'iniquité. slnd.
— M.h.R. K. Lut. 5.
Exposition sur ces Parolles de Jesus Christ: Faictes vous des amis des richesses d'iniquité: escriptes en sainct Luc, au sieziesme chapitre. Où sont amplement refutez les argumens faisans pour la justice des œuvres. 2. Corin. 5. — BG. Bb. 2290.
Relié à la suite de la *Breve Exposition... sur le Pater Noster* de 1539. Le premier mot du titre est précédé de la feuille de lierre de Jean Gerard. Voir Dufour, *306.* cclx. Cat. Stroehlin, n° 551.

20. *Sermon am Auffahrttage.* 29 mai. 1522. W. X³. 133.
Sermon von der Tröstung des hl. Geistes in der Verfolgung. I. Juni. 1522. W. X³. 147.
En latin, n°ˢ 14 et 15 des *Conciunculae quaedam...* 1526. (v. sous 2.)
Sermon au jour de l'ascension. Achevez de lire: et puis jugés.
s l n d 20 ff.
Au feuillet (Bv): Le premier dimenche d'apres l'ascension l'evangile est johan. xv.
— BG. Bd. 1995 (Cat. Stroehlin, n° 546.)
— BM. 848 a. 2 (3).

21. *Deutung der zwo greulichen Figuren, Papstesels zu Rom, und Munchkalbs zu Freyberg in Meissen gefunden,* 1523.
W. XI. 357.
En latin dans le Tome II de l'Edition de Wittemberg, 1546.
De deux monstres prodigieux, à savoir, D'un Asne-Pape, qui fut trouvé à Rome en la rivière du Tibre, l'an M.CCCC.XCVI. et D'un Veau-moine nay à Friberg en Misne, l'an M.D.XXVIII. Qui sont vrais presages de l'ire de Dieu: attestez et declarez, l'un par P. Melancthon, et l'autre par M. Luther. Avec Quelques exemples des jugemens de Dieu en la mort espouvantable, et desespoir de plusieurs, pour avoir abandonné la vérité de l'Evangile. [Ancre] *Chez Jean Crespin. M.D.L.VII.*
BN. Rés. D². 1853.
Wolfenbüttel, Herzog August-Bibliothek.
Zurich, Zentralbibliothek. Gal. xviii. 450.
Of two wonderful Popish Monsters, to wyt of a Popish Asse which was found at Rome in the river of Tyber, and of a Moonkish Calfe, calved at Friberge in Misne.
Which are very foreshewings and tokens of gods wrath, against blinde, obstinate and monstrous Papistes, Witnessed and declared, the one by Philip Melancthon, the other by Martyn Luther.

Translated out of French into English by John Brooke of Assh, next Sandwich...

A iii. John Crespin unto all which feare the Lord.

p. 19. FINIS.

Imprinted at London by Thomas East, dwelling by Paules Wharfe, 1579. — Oxford, Bodleian Library.

22. *Von Weltlicher Obrigkeit, wie weit man ihr Gehorsam schuldig sei*, 1523. W. XI. 229.

De sublimiore mundi potestate, M. Lutheri Liber Donatus latinitate a Johanne Locinero (sic), 1525.

[Strasbourg, J. Herwagen.] — Sélestat, B. municipale.

Extraits traduits dans 1. *La Summe de l'escripture saincte, et l'ordinaire des Chrestiens, enseignant la vraye foy Chrestienne; par laquelle nous sommes tous justifiez. Et de la vertu du baptesme, selon la doctrine de L'evangile et des Apostres. Avec une information comment tous estatz doibvent vivre selon L'Evangile. Imprimé à Basle par Thomas Volff. L'an mil cinq cens vingt et trois.*

— BM. C. 37. a. 20

La Somme de l'escripture saincte... selon L'evangile. Nouvellement reveue[e] et corrigée, 1544.

Impression de Jean Michel à Genève.

— Strasbourg, BNU. R. 100600.
aussi à Gotha, Lübeck, La Rochelle.

2. *Traicté des heretiques, A savoir, si on les doit persecuter, Et comment on se doit conduire avec eux, selon l'advis, opinion et Sentence de plusieurs autheurs, tant anciens, que modernes... On les vend à Rouen, par Pierre Freneau, pres les Cordeliers*, 1554.

— Bâle, Universitätsbibliothek. FB* VII. 102.
Berne Stadtbibliothek, B. 276 (4).
BG. Bc. 786.
Grenoble. B. Publique, 4287.
Edimbourg, University Library, B. 22. 18.
Lausanne, B. de Théologie de l'Eglise Libre.

De Haereticis, an sint persequendi, et omnino quomodo sit cum eis agendum, Doctorum virorum tum veterum, tum recentiorum sententiae...

A la fin: Magdeburgi, per Georgium Rausch, Anno Domini 1554, Mense Martio. — BN.

Von Ketzeren. Ob man auch die verfolgen oder wie man mit inen handlen solle, der D. Martini Lutheri und Johann Brentii, auch anderer viler der alten und unserer Zeyten glerten meinung und bericht.

slnd. — Strasbourg, BNU. E. 167703.
E. 168053.

23. *An die Ratsherren aller Städte deutsches Lands, das sie christliche Schulen aufrichten und halten sollen*, 1524. W. XV. 9.

De constituendis scholis. Mar. Lutheri. Liber donatus Latinitate

Haganoae par Johannem Secerium. W. XV. 20.

f° Aii. Phil. Melanchthon studiosis omnibus, S.

24. *Enarrationes Martini Lutheri in Epistolas D. Petri duas, et Judae unam, in quibus quicquid omnino ad Christianismum pertinet, consumatiss. digestum leges. Argentorati apud Johan Hervagium, quarto Nonas Julii. An. M.D.XXIIII.*

Exposition sur les deux Epistres de Sainct Pierre, et sur celle de Sainct Jude: en laquelle tout ce qui touche la doctrine Chrestienne est parfaictement compris.

Avec un Sermon du vray usage de la loy... Le tout traduit de Latin en Françoys et nouvellement Imprimé, 1540.

Impression de Jean Michel, v. Dufour *306.* cclxxvi.

— BG. Bb 2288. (Cat. Stroehlin, n° 550.)

M. h. R. K. Lut. 13.

Zurich, Zentralbibliothek. D. 350.

Exposition sur les deux epistres... compris, par Martin Luther. Traduicte de Latin en François, Avec une ample table. [Le glaive de Gerard.] *A Geneve, De l'Imprimerie de Jean Gerard,* 1557.

— B.P.F. A. 569.

25. *Die Epistel des Propheten Jesaia, so man ynn der Christmesse lieset,* 1526. W. XIX. 130.

De Christo Jesu Puero Nato ex nono Jesaiae capite vaticinum, cum Annotationibus Martini Lutheri. Argentorati, Anno M.D.xxvii.

A la fin: Apud Joannem Hervagium, mense januario. M.D.XXVII.

* *Prophetie de Jesaie de l'enfant nouveau né Jesuchrist. Avec les annotations du docteur De Cleremont.*

Lisez Chrestiens et jugez. Pol. I. Corinth. 14. *Que deux ou trois prophetes parlent, et les autres en jugent.* 1527.

BM. 3901. a. 3 (1).

C. 37. a. 22 (4).

A Prophesie out of the nienth Chapter of Esaie of the Kingdome of Christe, with a frutefull and godlye exposition of D. Martin Luther:... Imprinted at London by H. Bynneman, for Gregorie Seton. An. 1578.

— Oxford. Bodleian Library.

26. *Der Prophet Jona ausgelegt.* 1526.

W. XIX. 173.

Commentarius Martini Lutheri in Jonam Prophetam, iam novissime post aliorum tralationes latinus factus a Vincentio Obsopoeo. Praefixa est et nova a Luthero praefatio, qua perstringuntur ii, qui passim sua ita vertunt, ut prorsus evertant et depravent. Haganoae, Johan. Secer. Anno. XXVI. (Cat. Beck. n° 301.)

Les autres traductions étaient de Jo. Chelyus et de Jo. Lonicer; celle de Jonas fut publiée à Haguenau en 1530.

Interpretation du Livre du Prophete Jonas. Faite par M. Luther, et à present traduite pour la consolation de ceux qui annoncent la parole de Dieu. [Ancre] *Matt. xii... chez Jean Crespin, M.D.LVIII.*

— BPF. A. 568.

27. *Sermon von der heubtsumma Gottes gepots, darzu vom misbrauch*

und rechtem brauch des gesetzs. Aus der Epistel Pauli. I Timoth. I. Mar. Luth. Wittemberg. 1526.

W. XVII. 102.

Sermo de fine Praeceptorum Dei atq. de vero Legis usu, juxta ac abusi, in quo bona pars primi capitis ex Epistola ad Timoth. priore feliciter explicatur. Exegesis in locum D. Pauli. 1. *Timoth.* 2. *Deus vult omnes homines salvos fieri. M. Luthero Autore. Argentorati. Anno. M.D.XXVI.*

A la fin: Argent. apud. Johannem Hervagium mense Januario. Anno M.D.XXVII.

Traduit par Jacobus Bedrotus Pludentinus à Strasbourg.

W. XVII. xxvi.

* *Sermon du vray et faux usage de la Loy, auquel une bonne partie du premier chapitre de l'Epistre à Timothée est fidèlement exposée.* pp. 384-430 de l'*Exposition sur les deux Epistres de Sainct Pierre...* 1540. (v. n° 24).

28. *New deudsch Psalter,* Wittemberg, 1528.

Vorrede: Es haben viel heiliger Veter den Psalter...

W. Deutsche Bibel II. 439.

Psalterium translationis veteris, Wittembergae, apud Jo. Lufft. 1529. Erl. XXXVII. 245.

Le Livre des Psalmes [gravure] *Misericorde environnera celuy qui espere au Seigneur Dieu. Psal. xxxii.*

* Feuillets B — (B 10) Prefation.. Plusieurs des anciens et sainctz peres...

slnd. [Simon Dubois, Alençon, 1532].

— BPF. R. 16046.

L'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine (34874) ne contient pas la «Prefation».

29. *Enchiridion. Der kleine Catechismus fur die gemeine Pfarherr und Prediger. Gemehret und gebessert durch Mart. Luther. Wittemberg,* 1529. W. XXX[1]. 239.

Enchiridion piarum precationum, cum Calendario et Passionali ut vocant... Mart. Luth. Wittemberg. W. XXX[1]. 671.

Quatre Instructions fidèles pour les simples et les rudes... slnd. [Simon Dubois, Alençon, 1530?]

— BM. C. 22. a. 31.

M.h.R. K. Lut. 6. (Cat. Stroehlin, n° 581). (1)

30. *Der Prophet Daniel deutsch, Wittemberg,* 1530.

Das 12. *Capitel Daniels mit der auszlegung D. Martini Lutheri, zu diesen ferlichen Zeiten seer nutzlich und tröstlich zu lesen.* Wittemberg, Hans Lufft, 1546.

Erl. XLI. 232. ss.

Le Commentaire de Martin Luther sur Daniel le Prophete. slnd. [Geneve. Crespin. 1555] (Suite du n° 79).

31. *Ecclesiastes Salomonis eum Annotationibus Doc. Mart. Luth.* 1532.

W. XL[1].

---

(1) La note à ce numéro du Catalogue se termine ainsi: «...c'est une traduction du catéchisme de Luther par Jacques Lefevre.»

Ecclesiastes Salomonis Enarratus a doctore Martino in schola Wittenbergensi. Omnibus in politia ac oeconomia versantibus, ut infinita mala ferre discant, et adversus inconstantiam et insaciabilitatem cordis humani muniti sunt, admodum utilis et necessarius. Francofurti ex officina Petri Brubachii Mense Maio, Anno MDXLVIII.

Le Livre de l'Ecclesiaste, autrement dict le Prescheur. Familièrement expliqué par M. Luther: Avec deux versions du texte, dont celle qui est en lettre Italique, est de M. Emanuel Tremel, pour plus grand esclaircissement de ce livre, lequel autrement est des plus difficiles de la saincte Escriture. [Ancre] *Vanité des vanitez, dit le Prescheur. Chez Jean Crespin. M.D.LVII.*

— BG. Bb 2201.
BPF. A 568. (1)

32. *In Epistolam Pauli ad Galatas commentarius*, 1535.

W. XLi.

Declaration entière des Fondemens de la Doctrine Chrestienne. Faicte par Martin Luther sur l'Epistre de S. Paul aux Galatiens: en laquelle est contenue une vraye et parfaicte exposition de la justification, qui est par la foy en Jesus Christ. Ebr. VI... A Geneve. De l'Imprimerie de Jean Crespin, M.D.LII. — BG. Bb. 2205.
Lausanne. B. de Th. de l'Eglise Libre.

Même titre, avec une gravure différente et en-dessous: *De l'Imprimerie de Jean Bonne foy. M.D.LX.*

BM. 3905. a. 86.
Oxford. Magdalen College.
Troyes. B. mun.
Bordeaux. B. munic. 35569.

Declaration Entière... Jesus Christ. Nouvellement reveue, curieusement corrigée et augmentée (suyvant le Latin) de ce qui a esté obmis en l'impression Françoise au par-avant mise en lumière. Ebr. VI... [Gravure] *A Anvers. Chez Arnoult Coninx. M.D.LXXXIIII.*

— BPF. A. 574.
Dublin. Trinity College. Fag. RR. 3. 55.
BG. Bb. 150.

A Commentarie of M. Doctor Martin Luther upon the Epistle of S. Paul to the Galathians, first collected and gathered word by word out of his preaching, and now out of Latine faithfully translated into English for the unlearned. Th. Vautrollier, 1575.

— BM. 3267. cc. 20.

33. *Enarratio D. M. Lutheri in tres Prophetas, Johelem, Amos et Abdiam, Nunc primum in lucem aedita. Accessit aeditioni huic Index locupletissimus. Argentorati. Anno. M.D.XXXVI.*

A la fin: Argentorati apud Iohan. Albertum. Anno. M.D.XXXVI.
W. XIII. xxi.

Joel Propheta, cum Commentariis Reverendi et sanctae memoriae viri D. Martini Lutheri. Nunc primum aeditus per Vitum Theodorum

(1) Je dois à l'obligeance de M. J. Pannier la communication suivante: Une édition du texte hébreu a paru chez Charles Estienne à Paris, in-4, 1555 (BPF. O. 2384).

Noribergensem. Impressus Norimbergae, in officina Joannis Montani et Ulrici Neuber. Anno. M.D.XLVII.

Commentaire sur les Revelations des Prophetes Joel et Jonas: par Martin Luther. [Ancre] *De l'Imprimerie de Jean Crespin. M.D.LVIII.* — BPF. A. 568.
B. d'Ansbach.

34. *Von den Konziliis und Kirchen,* 1539.

De Conciliis et Ecclesia liber, Germanice scriptus iam olim a Reverendo patre D.D. Martino Lutero: nuper vero Latine redditus, per D. Justum Jonam seniorem, Theologiae Doctorem: cum gemina Praefatione ad Serenissimum Regem Daniae, &c. Basileae. Per Joannem Oporinum.

A la fin: Basileae, per Joannem Oporinum Anno Salutis humanae. M.D.LVII. Mense Januario. — BPF. 11986.
Lausanne, B. cantonale vaudoise V. 420.

Traitté Des Conciles et de la vraye eglise. Nouvellement traduit de Latin en François. Chez Nicolas Barbier et Thomas Courteau. M.D.LVII.

— BN. D² 9109. D² 3810.
BPF. R. 3160. A. 156.
BG. Ba 1453. Ba 4617.
Bordeaux, B. munic. 35512.

35. *Wider Hans Worst,* 1541. W. LI. 466.

Antithesis verae et falsae ecclesiae, autore D.M. Luthero, per Antonium Corvinum latinitate donata M.D.XLI.

Antithèse de la Vraye et faulse Eglise extraicte d'un livre envoyé au Duc de Brunsuic. Par M. Luther [Le glaive de Gerard]. *Ephes V...* 1545, pp. 94. — BG. Bc. 2702.
Vienne, Nationalbibliothek, 36. M. 44.

Antithèse de La vraye et faulse Eglise extraite d'un livre envoyé au Duc de Brunsuic. Par M. Luther. [Le glaive de Gerard]. *Ephes. V...* slnd. pp. 46.

A la fin 2 feuillets portant 16 couplets: Les faitz de Christ et du Pape.

Antithese de la Vraye et Fausse Eglise. Ephes V... à Paris, 1561. pp. 117 & Table. — BPF. A. 1177.

II. — *Traductions françaises d'auteurs allemands.*

36. *Doctor Martin Luthers ABSCHIED und sterben.* Wittemberg, 1546.

Le trespas de Martin Luther.

A la fin: Imprimé à Basle, par Jaques Estauge, l'an de grace 1546, ce xx d'avril.

— Zurich, Zentralbibliothek. Rés. 966.

37. AGRIPPA, Henricus Cornelius.

Declamation de la Noblesse et Preexcellence du Sexe feminin, faict et composé par noble Henry Cornille Agrippa, M.D.XXXVII.

On les vend à Lyon chez Morice Roy & Louys Pernot en rue Mercière en la maison Henry Savoure.

— Zurich, Zentralbibliothek. Gal. ch. 801.

38. ALBERUS, Erasmus. *Der Barfüszer Mönche Eulenspiegel u. Alcoran.* Goedeke, II. 444.

L'Alcoran des Cordeliers, tant en Latin qu'en François: C'est à dire, la mer des blasphemes et mensonges de cest idole stigmatizè, qu'on appelle S. François, recueilli par le Docteur Martin Luther, du livre des Conformitez de ce beau S. François, imprimé à Milan l'an M.D.X. et nouvellement traduit.

A Geneve, Par Conrad Badius. M.D.LVI. — B. de Th. Dufour.

L'Alcoran des Cordeliers tant en latin qu'en François: c'est à dire La mer des blasphemes et mensonges de cest idole stigmatizé, qu'on appelle S. François: le quel livre a esteé recuelli mot à mot par le Docteur Erasme Albere, du livre des Conformitez de ce beau S. François à Jesus Christ: livre meschant et abominable s'il en fut oncq, composé par un Cordelier, et imprimé à Milan l'an M.D.X.

Nouvellement a esté adjousté le second livre prins au mesme retraict, afin de mieux descouvrir la saincteté de ceste secte infernale que le monde adore.

A Geneve. Imprimé par Conrad Badius. M.D.LX.

— BPF. A. 857.

39. Les ARTICLES *accordez entre l'Empereur et Jehan Federich, Duc de Saxe son prisonnier. Le tout traduict d'Allemant en Françoys.* 6 ff. slnd. — Berne, Stadtbibliothek. W. 198 (21).

40. *Les Articles accordez entre l'Empereur et Landgrave de Hessen. Plus le proces ou supplication dudict Landgrave, avec la responce de l'Empereur suyvant lesdictz articles. Le tout traduict d'Allemant en Françoys.* 7 ff. — Berne, Stadtbibliothek. W. 198 (22).

41. *Die BELAGERUNG der Stadt Wien in Osterreych von dem allergrusamsten Tyrannen und verderber der Christenheyt genannt der Turkisch Keyser...* 1529. sl. 8ff. n. ch.

Un ex. dans la vente H. Wunderli à Zurich, 1921, n° 316.

Le siege et champ... du plus grant tyrant et destruyseur de la Chrestienté L'empereur de Turquie, mys nagueres devant... Vienne. [W. Köln.] sd. — B. de Th. Dufour. (ex. mutilé).

42. BODIUS, Hermannus.

Unio dissidentium libellus omnibus unitatis et pacis amatoribus utilissimus, ex praecipuis ecclesiae christianae doctoribus selectus, per Venerabilem Patrem Hermannum Bodium, verbi divini concionatorem eximium.

A la fin: Finis libelli Hermanii Bodii. In alma civitate Coloniensi. Anno M.D.xxvii. Decimo Kalendas Decembris.

— BN. D. 21791.

Unio dissidentium Hermanii Bodii... Lugduni, 1531.

— Grenoble. B. publique, 4275.

Unio dissidentium Hermanii Bodii... Antw. 1531.

— Londres. Dr. Williams's Library.

La Seconde partie de l'union de toutes discordes: livre tres utile à tous amateurs de verité, extrait des principaulx docteurs de l'église de la foy Catholique: par le venerable docteur Hermand Bodium singulier concionateur de la parolle divine.

A la fin: Imprimé en Anvers L'an Mil cinq cens et vingthuyt. Par moy Martin Lempereur. — BPF. A. 1165.

La premiere partie de L'Union de toute discorde: qui est ung livre tres utile à tous amateurs de paix et de unité: extraict des principeaulx docteurs de l'eglise Catholique. Par le Venerable docteur Hermanum Bodium predicateur de la parolle de Dieu: et derechef par cestuy mesme revisité.

Auquel aussi sont adjoustez par le mesme plusieurs passages tant des escriptures divines comme des mesmes docteurs Ecclesiastiques avec la table et registre des passages notez en la marge.

En Anvers, Par Martin Lempereur L'an Mil Cinq Cens Trente et deux.

A la fin: Spes mea Jesus.

— BPF. A. 1165.

Lausanne. B. de Th. de l'Eglise Libre.

(Volume non relié, ne contenant pas la Table à la fin.)

La Premiere Partie de l'union de plusieurs passages de l'escripture saincte. Livre tresutile à tous amateurs de paix: Extraict des autenticques docteurs de l'eglise Chrestienne, par venerable docteur Herman Bodium. Les noms des docteurs... Nouvellement reveu et corrigé, 1539.

p. 417. La Seconde Partie...

p. 150. A. Sonnier aux lecteurs fideles, S.

A la fin: Achevez d'imprimer le dernier jour de juillet, 1539.

— BG. (Cat. Stroehlin, 584.)

v. Dufour, *306.* cclv.

La Premiere Partie de l'Union de plusieurs passages de l'Escriture sainte: Extraicte des Docteurs authentiques de l'Eglise Chrestienne.

Par venerable docteur Herman Bodium: nouvellement reveue, et si bien corrigée es fautes de la premiere translation que ceste-cy semblera toute nouvelle, 1551.

p. 429. La Seconde Partie...

— BN. D². 4233.

43. BRENZ. J.

Le Catechisme. Amplement declaré avec bonne et utile exposition. Par Jehan Brence. I. Cor. 14... *A Tubingue,* 1563.

A la fin, A Tubingue, chez la veuve d'Ulrich Morhard, 1563.

— Strasbourg, BNU. E. 153340.

BRUNFELS. Otto.

44. *De disciplina et institutione puerorum Othonis Brunfelsii Paraenesis.* Edidit J. Schwebelius. Argent. 1525.

— BN. Rp. 4432.

Parisiis, R. Stephani, 1527.

— BN. Rés. x. 1715.

Lugduni, S. Gryphius, 1538.

— BN. Z 10561. Rp. 4433.

A la suite de l'*Institutio* de Hegendorff. Parisiis. 1541.

BN. Rés. x. 1784.

Parisiis. 1542. R. 38274.

Lutetiae 1542. Rés. R. 2462.

La Discipline et Institution des enfans, traduicte par Jehan Louveau. A Lyon. De l'imprimerie de Robert Granjon, 1558.

— Zurich, Zentralbibliothek.

(Relié à la suite de *La Civilité Puerile* d'Erasme, v. sous *137.*)

Attribution à Brunfels, fascimile du titre, &c., dans les notes de J. G. Baum, *Thesaurus Baumianus* XLIX, 230.

45. *Precationes biblicae Sanctorum Patrum. Illustrium Virorum et Mulierum utriusque Testamenti. Oth. Br. Argentorati apud Joannem Schottum.* 1528. *Soli Deo gloria.*

— Strasbourg. Coll. Wilh.

(v. Schmidt, *525,* II. n° 104.)

Les prieres et oraisons de la bible faictes par les S. peres et par les hommes et femmes illustres tant de l'ancien que du Nouveau Testament.

Anvers, G. Vorsterman (et Mart. de Keyser). 18 août, 1529. 16°.

— Vienne. Nationalbibliothek, 19 Aa. 138.

Biblisch Bettbüchlin der Altvätter, und herrlichen Weibern, beyd Alts und Newes Testaments. Ermanung zu dem Gebet, und wie man recht Betten soll.

A la fin: Zu Strassburg bey Hans Schotten zum Thyergarten. Anno M.ccccc.xxxi.

Strasbourg. BNU. [Schmidt. *527.* II. n° 121].

.. *Oraisons de la bible faites par les peres et femmes fideles tant de l'ancien comme du Nouveau testament... Anvers. M. de Keyser,* 1533. 16°.

— L'ex. de G. Duff vendu par E. G. Friehold, 1927. Nijhoff et Kronenberg, *459.* N°s 502-4.

Les prieres et Oraisons de la Bible faictes par les Sainctes Peres, tant du Vieil que du Nouveau Testament. [Marque de Dolet] *A Lyon.* Dolet, 1542. v. Christie, *728.* 521.

Les Prieres et Oraisons de la Bible... Lyon. J. de Tournes, 1543.

— BPF. A. 1168.

A. 1210.

BUCER, Martin.

46. *Enarrationum in Evangelia Mathaei, Marci et Lucae libri duo. Loci communes syncerioris Theologiae supra centum ad simplicem scriptarum fidem, citra ullius insectationem aut criminiationem excussi, per M. Bucerum. Argentorati. Anno. M.DXXIII.*

v. Mentz, *444.* n° 13.

L'Exposition de L'Evangile de nostre Seigneur Jesus Christ selon S. Matthieu, Translatée de Latin en Françoys et nouvellement Imprimée, 1540.

— B. Mazarine, 49.730.

v. E. Staehelin *535.*

47. *S. Psalmorum libri quinque ad ebraicam veritatem versi et familiari explanatione elucidati. Per Aretium Felinum theologum. Argent. Georgio Andlano Chalcographo,* 1529. (Mentz, n° 23.)

Familière declaration du livre des Pseaumes, par Martin Bucer. Genève. Philibert Hamelin, 1553.

— BG. Bb. 1155.

Declaration familière sur le second livre des Psaumes par Martin Bucer. Genève. Ph. Hamelin, 1553.

— Oxford. Bodleian Library.

48. *De regno Christi Jesu servatoris nostri Libri II... Basileae,* 1557. (Mentz, n° 81.)

Deux livres du Royaume de Jesus Christ nostre Sauveur, composez par Martin Bucer peu de temps avant sa mort. Nouvt traduite de latin en français. Edition première, 1558.

— Sélestat, B. municipale.
Strasbourg, BNU.
Lausanne, B. de Th. de l'Eglise Libre.
BPF. 1263.

49. *Das BUCH BELLEAL genannt von des gerichtes Ordenung (von der rechtlichen Uberwindung Christi wider Sathan) zum Teutsche gebracht. Strasbourg,* 1483. *Knoblotzer, f°.*

— BG.

[?] *Le livre de la consolation des pouvres pecheurs, nouvellement translaté de latin en françoys par frère Pierre Ferget. Lyon,* 1484. *Mathis Huss.* 4° *goth.*

— BG.

La consolation des pécheurs faite par manière de procès entre Moyse, procureur de Jesus Christ, et Béliel d'autrepart, procureur d'enfer, traduite par frère P. Ferget. Lyon, 1554. *O. Arnoullet.* 8° goth. 8° goth. — BG.

50. Chronica CARIONIS... Par. 1543, 1544, 1550, 1551? &c. (v. Cat. du BM.)

Les Chroniques de Jean Carion Philosophe, avec les faicts et gestes du Roy François, jusques au regne du Roy Henry deuxiesme de ce nom, à present regnant.

Traduites en François par Maistre Jean le Blond. A Paris. Chez la veufve Guillaume le Biet, 1553.

A la fin: Imprimé à Paris par Benoist Prevost, 1553.

— Oxford, Queen's College.

Les Chroniques... Paris. C. L'Angellier, 1553.

— BM. 9006. aa. 5

— Paris. J. Ruelle, 1553.

— BN. G. 12267.

— Paris. N. Bonfons. [1575?]

— BM. 9004. aa. 1.

— Lyon, J. de Tournes et G. Gazeau, 1553.

— BM. 9004. aa. 4.

51. CHEMNITZ, Martin.

Traité des Indulgences... traduit du latin de Martin Chemnitz. A Genève. Par Jaques Chouet, 1599. 8° 239 pp.

— BG. (Cat. Stroehlin, 592.)

52. *Une CHOSE memorable advenue ceste année* 1580 *de l'émotion que firent les mulets à Rome au jour de la fête Dieu qui estoit le second du mois de juing passé. Traduit de l'alemand en François,* 1580.

v. J.-G. Baum. Annales bibliogr. Ms. Strasbourg. BNU.

53. *CONFORMITE et accord... par les theologiens de Heidelberg traduit d'allemand par P. de Colongne. Genève. P. Perrin,* 1566, 8°. — BG.

54. *Le COURONNEMENT du tresillustre Roy de Behemen, Archeduc Ferdinande &c. Et de sa Royalle Majesté espouse la Royne faicte en la grande et puyssante cité de Prag, au Royaulme de Beheme. En l'an M.D.XXVII. Translaté ou vray D'allemant en françoys par Wuygant de Köln.* — Cat. Rothschild 478, IV. 3138.

55. *Eyn DIALOGUS wie d'heylig vatter babst Adrianus eyngeritten ist zcu Rom auff den xxvii tag des Monats Augusti. Im jar M.D.xxii. Dar von ein gesprech von dreyen personnen, Curtisan, Teuffel. Aptt.*

Décrit dans les notes mss. de Th. Dufour d'après un ex. cartonné faisant partie (en décembre 1908) de la bibliothèque de M. Ernest Stroehlin.

Dyalogue, et ung merveilleux parlement, faict pas loing de Trient sur le cheming de Romme, d'ung Abbé, curtisan et du Dyable, allencontre le bon pape Adrian. L'an M.D.xxii. 4 feuillets.

— BM. 3901. ee. 11.

56. *Le DOUBLE de L'original qui a esté escript et mandé par le grand Turck, ensemble le Roy de Cathey, et le roy de Perse, à tous princes et seigneurs et estatz de toute la chrestienté de l'empire Romain. Item la teneur commant L'Empereur de Turquie a deffié le Roy D'hungrie. L'an M.D.XXVI. Nouvellement translaté d'altemant en francoys, à Genn. par V. K.*

4°. 4ff. non. chiffr. car. goth.

— Cat. Rothschild IV. 3142.

Une autre édition à Seville. B. Colombine. v. Babelon, *215*, n° 54.

EBERT, Paul.

57. *L'Estat de la Religion et Republique du peuple judaïque. Depuis le retour de l'exil de Babylone, jusques au dernier saccagement de Jerusalem.*

Par Paul Ebert ministre de Wittemberg.

Histoire tres utile et necessaire pour l'intelligence de plusieurs passages de la Saincte Escriture, nouvellement traduite de Latin en François. A Strasbourg, M.D.LXVII.

— BPF. A. 706.

Au 8e feuillet: Philippes Melancthon au Lecteur, S.

Une édition de 1561 signalée *Bull. du Bibliophile,* 1836. p. 30, n° 27. voir sous *155.*

ERASTUS, Th.

58. *Vraye et droite Intelligence de ces Paroles de la Saincte Cene de Jesus Christ. Cecy est mon corps &c. Traité clair et utile, composé premierement en Allemand par M. Thomas Erastus, Docteur: Et nouvellement traduit en Français par M. Pierre de Cologne, Ministre de l'Eglise réformée à Metz.*

Suivant l'exemplaire imprimé à Lyon par Jean D'Ogerolles. M.D.LXV.

— Oxford, Bodleian Library.

(v. Cat. Stroehlin, 526/7.)

FLACCUS, M.

59. *Contre la Principauté de l'Evesque Romain... Par Mathias Flace, Illyrien. A Lyon par Claude Rovet*, 1564, 44 pp.

— BN. D². 55.

(v. Cat. Stroehlin 591.)

GUALTHERE, R.

60. *L'Antechrist, c'est à dire cinq homelies ou sermons par lesquels il prouve le pape de Rome estre le vrai Antechrist.* Genève, 1559. Barbier et Courteau, 8°. — BG. Bd. 450.

BPF. A. 593.

61. *HERNACH volgt des Blutthundts, der sich nennet ein Türgkischen Keyser gethaten, so er und die seinen, nach eroberung der schlacht an unsern mitbrudern der Ungerischen landschafften gantz unmenschlich triben hat und noch täglich thut.*

Zu Basel durch Adam Petri. M.D.XXVI.

— Zurich, Zentralbibliothek, Gal. xviii. 254.

S'ensuyvent les faictz du chien insaciable du sang chrestien quel se nomme L'empereur de Turquie. Lesquelz luy et les siens ont faict apres qu'il avoit gaigné la bataille. Le xxviii. jour du moys D'aoust derrierement passé, aux nostres freres Chrestiens: au pays D'ungrie: tout inhumainement: encore faict tous les jours. Nouvellement translaté D'allemant en Françoys. A Gen. par V. K.

— Chantilly, Cabinet des livres (Catalogue de 1905, n° 1326.)

Réimpression par A. Cartier de 1894, 4°.

HEYDEN, S.

62. *Unum Christum Mediatorem esse et advocatum nostrum apud patrem, non matrem ejus, neque divos: unde ipsi, non matri, quae in cantilena cujus initium Salve regina continentur, occinenda, Apologia Sebaldi Heiden.*

A la fin: Finis. Anno MDXXV. — BPF. A. 1163.

D'ung seul mediateur entre dieu et les hommes Jesuchrist nostre advocat: lequel est à la dextre de son pere et prie pour nous.

f° Aii. «La declaration de Sebaldus par les sainctes escriptures qu'il n'y a que ung seul Mediateur Jesu Christ lequel ou commencement il salue et prie disant:...»

Fin: A la gloire perpetuelle du pere celeste et de nostre seigneur Jesuschrist, nostre seul salvateur et mediateur et du sainct esperit. Amen. — M.h.R. K. Lut. 5.

D'ung seul Mediateur et advocat entre Dieu et les hommes nostre Seigneur Jesus Christ... Imprimé à Geneve par Jehan Gerard, M.D.xxxviii.

— BG. Bb. 581.

(v. Cat. Stroehlin, 548.)

D'un seul Mediateur, Advocat et Intercesseur entre Dieu et les hommes, nostre Seigneur Jesus Christ.

Où est aussi demonstré comment la Vierge Marie doit estre honnorée. [Le glaive de Gerard] *Esaie.* XLII... 1544.

Fin: ... nostre seul Sauveur et Moyenneur, et du sainct Esprit. Amen. FIN. — BG. Bc. 2706.

63. *HISTOIRE veritable et digne de memoire de quatre Jacopins de Berne, heretiques et sorciers, qui y furent bruslez, ensemble les finesses et meschancetez, desquelles ils usoyent envers un Convers de leur ordre: traduite d'Allemant,* 1549. Geneve. Gerard.
— Geneve, B. de la Société d'Histoire et d'Archéologie.

Réimpression par E. Revilliod, 1867.

Histoire veritable... traduite d'Allemant en François. A Lyon, par Antoine Cercia, 1564, 8°.
— BG. Ba. 3436.

v. Cat. Stroehlin, 1215.

HUTTEN, Ulrich von

64. *Aula, dialogus.* R. Chaudière typis A. Aussurdi. Parrhisiis, 1519, 4°
— BM. 12935. de. 19.

65. *Dialogi... Parisiis, Rob. Stephanus,* 1520.
— B. de Troyes.

66. *Ars versificatoria, Parisiis. Rob. Stephanus,* 1528. 8°.
— BM. 12.935. de. 19.

67. *Guaiacum: l'experience et approbation touchant la medecine du boys dict guiaiacum.* Tr. J. Chéradame.
C. Nourry, Lyons, 1520? BM. 7510. b. 33.
P. Le Noir, Paris, 1520? B.M. G. 2348.

68. *Le Misaule ou Haineux de Court, Lequel par un Dialogisme et confabulation fort agreable et plaisante, demonstre la Court des Princes: Avec la maniere, coustumes et mœurs des Courtisans Allemands, princes de la Court d'Ulrich Hutene, Chevalier Alemand, traduite à la fin, par l'auteur du Misaule, G. C. D. T. Gabriel Chappuis de Tours,* Paris, 1585.
— Cat. Rothschild, n° 181.

HYPERIUS, André.

69. *Enseignement à bien former les sainctes predications.* Crespin, 1564.
— BG. Bd. 1892.
(Cat. Stroehlin, 589.)

70. *Les fondemens de la Religion chrestienne du temps de l'Eglise Primitive, exposés par André Hyperius, Professeur de théologie à Marpurg... et traduits en Françoys,* B. Rigaud, Lyon, 1566.
v. Baudrier, 217. III. 240.

71. *Lieux Communs de la Religion chretienne, par Hypérius, traduit de Latin en français.* Genève. Fr. Perrin, pour Jean Durant, 1568.
Cat. Stroehlin, 590.

LINDAN, Guillaume.

72. *Les Contrarietez et Contredicts qui se trouvent en la doctrine de Jean Calvin, de Luther et autres nouveaux evangelistes de nostre temps... Recueilliz des œuvres d'un auteur incertain et de Guillaume Lindan, evesque Alleman, Par Antoine du Val. Luc. II... A Paris, chez Nicolas Chesneau, au mont S. Hylaire, à l'enseigne de l'escu de Froben & du Chesne verd.* 1561. *Avec Privilège.*
— BN. D. 33378.
BG. Ba. 1443.

MEGANDER (Kaspar Groszmann).

73. *Eyn kurtze aber christenliche usslegung für die jugend, der gebotten gottes, des waaren christenlichen gloubens und Vatter Unsers mit eyner kurtzen erlüterung der Sacramenten. Durch Caspar Groszmann in fragswysz gestellet. Basel. Lux Schouber,* 1536.

— Zurich. Zentralbibliothek.

Exposition chrestienne des dix commandements, Des articles de la Foy, De l'oraison de nostre Seigneur. Reiglée et modérée selon la capacité et entendement des enfans, avec l'explication des Sacremens, escrite en forme de Dialogue Latin, et de Latin en françoys, nouvellement et fidelement reveue. Ecclesiaste. 12... *M.D.XL.*

— Berlin.

Dufour, *306.* cclxxiv.

MELANCHTHON, Ph.

74. *Confessio fidei exhibita invictiss. Imp. Carolo V. Caesari Aug. in Comiciis Augustae. Anno. M.D.XXX.*

— Opera, *442.* XXVI. 263 ss.

J. T. Muller, *454.* 33 ss.

Confession de la Foy présentée a Tresinvictissime Empereur Charles V. à la Journée d'Auspurg. Composée en latin, par Philippe Melanthon. Et depuis translatée en françoys par Jehan Dalichamps. Psal. 119... *Imprimé nouvellement M.D.XLII.*

A la fin: Achevé d'imprimer le ix de Janvier, Mil cinq cent. xliii. A Strasbourg. — BPF. A. 176.

R. 12832.

M.h.R. (Cat. Stroehlin, 586.)

Nantes, Musée Dobrée.

Confession de foy presentée à l'empereur Charles cinquieme en l'assemblée des estats d'Allemaigne tenus à la journée d'Ausbourg, recueillie par P. Melancthon. Tr. S.E. sl. 1566. 8°.

— BM. 3504. dg. II.

75. *De Ecclesiae autoritate et de veterum scriptis libellus.*

— Mel. Op. XXII. 587.

De l'authorité de l'Eglise, des docteurs d'icelle, et de l'authorité de la Parolle de Dieu... translaté en François. 8°.

— Cambridge. University Library, 8. 54. 213².

De la Puissance et Authorité de la Saincte Eglise Chrestienne, et comment elle peut estre congneue par la Parolle de Dieu. Composée par M. Philip Melancthon. translaté de latin en françois. [Gravure] Ephe. 2... 1543. pp. 71. — BG. Bc. 2701.

76. *De officiis Principum, quod mandatum Dei praecipiat eis tollere abusus Ecclesiasticos, auct. Melancton. Vitebergae,* 1540, in 12°.

De l'office des princes que Dieu leur commande touchant d'oster les abuz qui sont en l'Eglise par M. Philippe Melanchton. [Glaive de Gerard] *Matth.* 24... 1544. 8° 35 ff. n. ch.

— Rouen, B. de la Ville.

L'Office des Princes, que Dieu leur commande, touchant d'oster les abuz qui sont en l'Eglise. Avec la maniere d'apprendre la Theologie. Par M. Philippe Melanchthon. [Glaive de Gerard] *Matth.* 24... 1545. — B. de N. Weiss.

77. *La Somme de Theologie, ou lieux communs, revueuz et augmentez pour la derniere foys. Par M. Philippe Melancthon.* [Glaive de Gerard] 1546.

— Strasbourg. BNU. E. 146696.
M.h.R. (Cat. Stroehlin, 587.)
— BN. D² 9335.

La Somme de Theologie, ou lieux communs, reveuz et augmentés de nouveau. Par Philippe Melanthon. Ce qui estoit de la precedente edition improprement traduict et mesmement obmis, a esté fidelement remis et conferé à l'original. [Gravure] *De l'Imprimerie de Jean Crespin. M.D.LI.* — Strasbourg, BNU. E. 101175.

78. *Histoire de la vie et faitz de venerable homme M. Martin Luther, pur et entier Docteur en Theologie: fidelement redigée par escrit par M. Philippe Melancthon. A Genève, chez Jean Gerard,* 1549. 4°.

— BPF. A. 566.
Cat. Stroehlin, 2265.

Oettinger, 462. I. 1037, signale un ex. à Dresde.

Histoire des vies et Faits de Trois Excellens Personnages, premiers restaurateurs de l'Evangile en ces derniers temps: A scavoir:
De Martin Luther par Philippe Melancthon.
De Jan Ecolampade par Wolfgang Faber Capito & Simon Grynee.
De Huldrich Zwingle, par Oswaldus Myconius.
Le tout traduit nouvellement de Latin en François & mis en lumiere. [Gravure] *Par Pierre Jaques Poullain et René Houdonym. M.D.L.V.*

— Bâle, Universitätsbibliothek. Falk. 726.
Oxford, Bodleian Library.
BG. Ba. 4621. (Cat. Stroehlin, 1044.)
B. de Th. Dufour.

Histoire des vies et faitz... mis en lumière. A Lyon. Par Jean Saugrain, 1562.

— Berne, Stadtbibliothek, ff. III. 144.

A la fin de cet ex. on a ajouté un poème de cinq feuillets: *La Monstre des Archers au Papeguay.*

Histoire des vies et faits... lumière. [Ancre de Crespin.] *M.D.LXII.*

— Lausanne. B. de Th. de l'Eglise Libre.

Histoire des vies et faicts de Quatre Excellens personnages premiers restaurateurs de l'Evangile en ces derniers temps: Assavoir
De Martin Luther, par Philippe Melancthon.
De Jean Ecolampade par Wolfgang Faber Capito et Simon Grynee.
De Huldrich Zwingli, par Osvaldus Myconius. Traduites de Latin en François. De Jean Calvin par Theodore de Besze: Avec son Testament, et le Catalogue de ses livres et escrits. M.D.LX.

— BM. 4827. aa. 42.
4886. aa. 60. (1)
G. 20044. (1)

A famous and godly history, contayning the Lyves and Actes of three renowned reformers of the Christian Churche, Martine Lu-

ther, John Ecolampadius, and Huldericke Zwinglius. The declaracion of Martin Luthers faythe before the Emperoure Charles the fyft, and the illustre Estates of the Empyre of Germanye, wyth an Oration of hys death, all set forth in Latin by Phillip Melancthon, Wolfgangus Faber Capito. Simon Grineus and Oswald Miconius. Newly Englished by Henry Bennet Callesian. Imprinted at London by John Awdely dwellyng in lytle Brittaine Streete, by great Saint Bartelmewes. Anno. 1561.

— BM. 4886. a.
Londres. Sion College.

79. *Commentaire de Philippe Melancthon, sur le livre des revelations du Prophete Daniel. Item les explications de Martin Luther sur le mesme Prophete, adjoutées à la fin. Le tout nouvellement traduict pour la consolation des fideles en ces derniers temps. Matth XXIII.* [Ancre] *De l'imprimerie de Jean Crespin. M.D.LV.*

— BPF. 1861.

80. (1) *Exposition sur l'Epitre de Saint Paul aux Colossiens: Extraicte des leçons faictes par Melanchthon, l'an* 1556, *Nouvellement traduite de Latin en François,* 1559.

s.l. — St. Gall, Stadsbibliothek.
BG.
M.h.R.
(v. Cat. Stroehlin, 1575.)

81. *Antithèse des Articles de la doctrine évangelique et papistique, composée ci-devant par M. Melancthon, et mise de Latin en François. Lyon, chez B. Rigaud,* 1564. Baudrier, III. 226.

Lausanne. B. de Th. de l'Eglise Libre.
(ex-relié à la fin du n° *121*).

MUNSTER, Sebastien.

82. *Die Kosmographie oder Beschreibung aller Länder. Basel,* 1541.

La Cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde, avec leurs proprietez et appartenances... Par Sebastien Muntere. Avec Privilege du Roy pour six ans... H. Pierre. Bâle. 1552.

— Paris, B. de l'Arsenal.
BM. 568. L. I.
Colmar, B. munic. 17100.

La Cosmographie universelle de tout le monde... Auteur en partie Munster, mais beaucoup plus augmentée ornée et enrichie par François de Belle-Forest.

Paris, chez M. Sonnius, 1575.

Discours... des horribles meurtres de Gaspar de Colligni... traduit en françois. Auquel l'histoire tragique de Holne, extraicte de la Cosmographie de Munster, Basle, 1573. — BG.

---

(1) J. G. Baum, dans ses *Annales Bibliographiques* (Ms. Strasbourg BNU), donne le titre suivant sous l'année 1545: «*Histoire des Pays Bas et de la religion d'Espagne à Philippe Melanchthon, homme de tres grande renommée* avec la date de 1545 par François Duchesne. A. S. Marci par François Perrin, 1558.»

La Déclaration de l'instrument pour congnoistre le cours du ciel, traduite du latin de Sebastien Munster. Imprimée à Bâle en 1554 *par Jaques Estauge.* Cité par A. Cartier, *266.*

MUSCULUS, Wolfgang.

83. *Lieux communs de la Sainte Escriture, traduits en vulgaire françois par Antoine du Pinet et Claude de Kerquefinen.* E. Vignon, Geneve 1577. f°.

— BG. Bc. 90.
Poitiers, B. de la Ville, 4749.

NACHTIGALL, O (Luscinius)

84. *Hystoire evangelique des Quatre Evangelistes... traduit par Jean de Vauzelle.* G. de Villiers, Lyon, 1526, 8°.

— BM. 3832. a. 29.

NAOGEORGUS. Th. (Kirchmair)

85. *Tragoedia nova Mercator seu judicium....* Bâle. 1540.
Goedeke, *355.* II. 334.

Der Kaufmann.

Wer haben will mit kurtz bericht
was ghandelt wirt inn dem gedicht
Der wend umb dises vorder blatt
Wers lasz, dens nie gereuet hatt.

Durch herr Thoman Neubauer von Straubingen beschrieben. Anno 1541. — Strasbourg, BNU. R. 100147.

Le Marchant converti. Tragedie nouvelle. En laquelle la vraye et fausse Religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif representées: pour entendre quelle est leur vertu et effort au combat de la conscience, et quelle doit estre leur issue au dernier jugement de Dieu. [Ancre] *De l'imprimerie de Jean Crespin. M.D.LVIII.*

— BPF. A. 1214.
Wolfenbüttel. Herzog August-Bibliothek.
Gabriel Cartier, Genève 1582.
Cat. Stroehlin, 2122.

— *Item suit apres la Comedie du Pape Malade, et tirant à la fin. Pour Claude d'Augy,* 1585. sl.
Cat. Stroehlin, 954.

— *Par Francois Forest. M.D.XCI.* sl.
— Strasbourg, BNU. Cd. 103166.
BN. Rés. Yf. 4568.

— *Par Jacques Chouet,* 1594.
Cat. Stroehlin, 955.

86. Der buren PRATICA *alweg werende gemacht von den alten durch erfarung...*

A la fin: Getruckt zu Zurich. sd.
Zurich, Zentralbibliothek, Gall. XVIII. 1534.

La grand Pronostication des Laboureulx... Imprimé et translaté D'allemant en Romand à Genesve par Vuygant de Koloigne...
— BG. Rés. Od.312.

SLEIDAN, Jean

87. *Orationes II una ad Carolum et altera ad Germaniae principes.* 1542.

Deux Oraisons Historiales de Jean Sleidan. L'une A tous les

Princes d'Alemaigne, et Estats de l'Empire, contenant la naissance accroissement et definement de la Papauté. L'autre A L'Empereur Charles V, contenant les poincts qui concernent les faits des Roys et Papes, signamment de ces temps.

Chez Jean Crespin. sd.

— Strasbourg, BNU. D. 145272.

v. 528.

88. *De statu Religionis et Reipublicae Carolo V Caesare Commentarii.* Strasbourg. 1555. v. Hauser. *Sources* II. n° 968.

De statu religionis... 1557. *P. J. Poullain et Ant. Rebul.* 8°. *Geneve:*

— BG. Ba. 3027.

Histoire de Jean Sleidan Touchant l'Estat De la Religion et Republique sous l'Empereur Charles V. Traduite de Latin en François. De nouveau reveue et augmentée. Avec un petit Traité Des quatre souverains Empires, par le mesme Auteur. De l'Imprimerie de Benoist Richard. L'An MDLVII.

f° Aii. Après la dédicace de Sleidan à l'Electeur de Saxe: A Tresmagnifiques et redoutez Seigneurs Messieurs de Berne, R. le Prevost, S. (lettre datée du 12 août, 1556.)

— Strasbourg BNU. D. 189443.

(Le Tome I. seulement. Jusqu'au Livre XVI.)

Histoire de l'Estat de la Religion et Republique sous l'Empereur Charles cinquieme par Jean Sleidan. Ce qui est davantage en ceste dernière edition l'Epistre aux Lecteurs le demonstrera. En outre ont esté adjonts trois livres des Quatres Empires nouvellement mis en lumière par ledit Autheur peu de temps avant son trepas. Imprimé à Strasbourg. M.D.LVIII.

— Strasbourg. BNU. D. 145286.

Le vingt sixième livre de l'Histoire... contenant les choses avenues ès années 1555 *et* 1556. *Genève.* 1559. P. J. Poullain et Ant. Rebul. 8°.

— BG. Ba. 3375.
B. d'Evreux.

Les Œuvres de J. Sleidan qui concernent Les Histoires qu'il a escrites, à savoir III Livres de ses Commentaires des Quatre principaux Empires du Monde.

XXVI Livres des histoires de la Religion et République de nostre temps.

II Remonstrances pleines d'histoires. L'une aux estats de l'Empire, l'autre à l'Empereur Charles V.

III volumes de Frossard historien abbregez d'un singulier artifice par Sleidan: avec quelques prefaces sur l'histoire de Commines.

Le Discours de l'Estat du Royaume et des maisons illustres de France est adjousté sur la fin. [Ancre] *Chez Jean Crespin. MDLXVI.*

— BN. G. 1159.
Strasbourg, BNU. D. 26576.

Les Œuvres de Jean Sleidan, comprises en deux Tomes, Le premier contient les XXVI livres de l'Estat de la Religion et République...

Le second les III livres de ses commentaires...

II Remonstrances pleine d'histoires...

IIII volumes de Froissart.

Item un discours de l'Estat du Royaume... de France. Avecques la vie de l'Autheur, et les Tables des Matieres... [Gravure] *De l'Imprimerie de Jacob Stoer. Genève. M.D.XCVII.*

— Strasbourg, BNU. D. 180470. (le Tome I seulement.)

Les histoires de J. Sleidan, à scavoir... [même contenu que Crespin. 1566. Gravure.] *Par Jean de Tournes, M.DXCIX.*

— Strasbourg, BNU. D. 26577.

89. *Sommaire de l'Histoire de Jean Sleidan disposé par tables. En tel ordre et facilité que le lecteur pourra aisément et sans travail comprendre par iceluy tout le long narré de la dite histoire. Ciceron au livre de l'orateur... M.D.LVIII.*

— Strasbourg, BNU. D. 145288.

90. *Trois livres des Quatre Empires Souverains, assavoir De babylone, De Perse, de Grece et de Rome.*

Nouvellement mis en lumière par Jean Sleidan peu de temps avant son trespas. [Ancre]. *Daniel VII... Chez Jean Crespin, M.DLVII.*

— BN. G. 12310.

SUSO, H.

91. *Opera Henrici St. Amandi Suso. Coloniae,* 1555. Goedeke, I. 212.

Dialogue traictant de la pieté chrestienne. Tr. N. le Cerf, G. Chaudière. Paris, 1582. 8°.

— BM. 700. e. 16.

92. *Œuvres spirituelles de Henry Suso, Personnage Fort celebre en doctrine et saincteté de vie. Nouvellement traduittes de Latin en François par F.N. Le Cerf, Prieur de la Chartreuse de Nostre Dame de bonne Esperance, pres le Chasteau de Gaillon.* [Gravure] *A Paris. Chez Guillaume Chaudière, rue S. Jaques...* 1586. *Avec Privilege du Roy.* — Lausanne. B. de Th. de l'Eglise Libre.

THEOLOGIA GERMANICA.

93. *Eyn geystlich edles Buchleyn von rechter underscheyd und vorstand, was der alt und new mensche sey. Was Adams und was Gottes kind sey und wie Adam in uns sterben und Christus ersteen soll...* 1516.

Theologia Teutsch, das ist ein edels und kostlichs büchlin...

W. I. 153. 375.

Traitté Du nouvel homme, translaté premierement d'Allemand en Latin, et puis de Latin en François. En Jesus Christ... Gal. 5. Imprimé à Anvers. MDLVI. pp. 190.

— Rouen, B. de la Ville. Coll. Leber, 337.

Theologie Germanicque, Livret auquel est traicté Comment il faut depouiller le vieil homme et vestir le nouveau. [Gravure] *A Anvers, De l'Imprimerie de Christofle Plantin. M.D.LVIII.*

f°. A.v°. Le contenu du Privilege... comme il appert par l'original donné à Bruxelles le 6 d'octobre, 1557. P. de Lens.

p. 13. Traicté du nouvel homme.

Texte identique avec le précédent.

v. Cat. Stroehlin, 1380.

Lausanne, B. de Th. de l'Eglise Libre.

— Paris, B. Mazarine. 21138.

Theologia Germanica. Libellus aureus: Hoc est, brevis et praegnans: Quomodo sit exuendus vetus homo, induendusque novus. Ex Germanico translatus, Joanne Theophilo interprete. [Gravure] *Antwerpiae. Ex officina Christophori Plantini.* 1558. *Cum Privilegio.*

— Paris, B. Mazarine. 26.052.

Theologia mystica (Theologia germanica) Tr. S. Chateillon. Apud A. Marsilium Lugduni, 1580. 16°.

— BM. 1020, a. 6.

TOUSSAIN, Daniel.

94. *Le vrai guidon d'un homme chrestien, assavoir une salutaire meditation de la mort et du dernier depart. Traduit de l'allemand. Genève.* 1610. 8°.

— BG. Bc. 679.

III. — *AUTRES TEXTES*

95. *L'A B C, ou L'Instruction des Chrestiens. Pour bien tost apprendre à lire, et former les lettres, tant pour les grands que pour les petis: avec la figure & noms des lettres Grecques à la fin. Prov. I. M.DLXVIII.*

— BPF. A. 1181.

96. *ADVERTISSEMENT sur la Censure qu'ont faicte les Bestes de Sorbonne touchant les livres qu'ilz appellent heretiques.* [Glaive de Gerard] *I. Cor.* 2... 1544.

— BG. Bc. 2.543.

Récemment attribué à Farel. v. N. Weiss *575.*

97. *ALMANACH spirituel et perpetuel necessaire à tout homme sensuel et temporel. s.l.n.d.*

— BM. C. 37. b. 43 (2)
BPF. R. 13452.

98. *ALPHABET ou Instruction Chrestienne pour les petis enfans. Nouvellement reveue et augmentée de plusieurs choses. Mat. X... Ephes VI...*

A Lyon, Par Pierre Estiard. M.D.LVIII.

— BN. Rés. 67940.

99. *ANTITHESE Des Faicts de Jesus Christ et du Pape: Mise en vers François. Ensemble les traditions et Decrets du Pape opposez aux Commandemens de Dieu. Item, la description de la vraye Image de l'Antechrist, avec la Genealogie, la nativité, & le Baptesme magnifique d'iceluy. Le tout augmenté & reveu de nouveau.* [Ancre] *Imprimé l'an de grace. M.D.LXXXIIII.*

— BM. 1413. c. 17.
240. f. 16.
Bern, Stadtbibliothek.

[Même titre] *Imprimé à Rome l'an du grand jubilé. M.DC.*

— Bâle, Universitätsbibliothek.

ANTITHESE des faicts de Jesus Christ et du pape, nouvellement mise en vers françois. Ensemble les commandements du pape... Item la description de la vraye image de l'Antechrist. 99 pp. Genève, Zacharie Durand, 1560. — Neuchâtel. B. des Pasteurs.

Antithese de Nostre Seigneur Jesus Christ et du Pape de Rome, dediée aux Champions & domestiques de la Foy. Que nul ne vous seduise... 2 *Thess.* 2. 3. 4. *Imprimé l'an de Grace. M.DCXIX:*

— Lausanne, B. de Th. de l'Eglise Libre.

Antithesis Christi et Antichristi videlicet Papae, id Papisticae) Religionis, ac Doctrinae: unde nullo negocio quivis discet quantum inter se partes distent, et in quibus cardinibus volvatur controversia: denique quid partium utraque vel probet, vel improbet. 2 *Reg.* 18 *d. Recens aedita, Anno M. DLI.*

— Bâle, Universitätsbibliothek, F.O. X. 3.
Strasbourg, Coll. Wilh. VR. 89. 8.

Antithesis Christi et Antchristi videlicet Papae, id est, Exemplorum, factorum, vitae et doctrinae utriusque ex adverso collata comparatio, versibus et figuris venustissimis illustrata. Recens aucta et recognita. [Ancre] *Apud Eustathium Vignon. M.D.LXXVIII.*

— BPF. A. 262.
Bâle, Universitätsbibliothek.

Antithesis. Von des Herrn Christi herrlichen thaten, und des schendlichen Pabsts und Antichrists schedlichen schanden und lastern. Sambt einer beschreibung Gottes gebot, und des gotlosen Pabsts gifftigen menschensatzungen, darausz ein Christ leichtlich verstehn wirdt, wie felschlich sich der Pabst ein nachfolger Christi nennet. Auch einer jeden des Herrn Christi und des Pabsts Sitten und leben wie es die heylig Schrifft darthut kurtzlich beschriben.

Ausz dem Latein allen Christen zu gut in Teutsche sprach transferiert, vor niemals deutsch in Truck auszgangen. Math. 5... slnd.

— BPF. A. 263.

W IX. 697 donne 1560 comme date approximative.

100. *Les Arrests et ordonnances de la court contre Luther: les lutheriens et leurs livres: et aultres Livres deffendus: publiez à Paris.* [Gravure] *Cum Privilegio.*

sd. — BPF. A. 1186.

Ce sont deux extraits des Registres du Parlement, le premier du 5 février 1525, le second du 12 août 1523.

101. *Les Arrests et Ordonnances Royaux de la tressouveraine et supreme Cour du Royaume des Cieux. Contenant non seulement permission: mais aussi expres commandement, de lire, avoir et retenir la saincte Escriture, translatée de Latin en François, avec toutes bonnes et fidèles expositions d'icelle extraits des Registres des Prophetes Evangelistes et Apostres, jouxte la verité. Collationnez au vray original.* sl. 1550. 4°.

— BM. 475. a. 29.

...*vray original.*

Outre plus avons icy inséré Le mandement de Jesus Christ à tous Fidèles. Le tout reveu et diligemment corrigé tout de nouveau & reduit par articles. M.DLIX.

— BN. D². 5608.

102. *La balade des leutheriens avec la chanson.* [Bordures]. slnd. [Jacques Moderne, Lyon, 1530?]

— BPF. R. 15939.

Voir une autre édition au numéro *203*.

BENOIT, René.

103. *Epistre à Jean Calvin, dit Ministre de Geneve, pour lui remonstrer qu'il repugne à la parolle de Dieu, en ce qu'il a escrit des Images des Chrestiens.*

Avec un Chrestien advertissement à luy mesme, de se reunir à l'Eglise Catholique et Romaine.

Par Rene Benoist Angevin, Docteur en Theologie à Paris. [Marque] *A Paris, chez Nicolas Chesneau, rue S. Jacques, à l'enseigne de l'escu de Froben et du chesne verd.* 1564. *Avec Privilege du Roy.* 78 ff.

— Strasbourg, BNU. E. 166461.

BERNARDUS, B.

104. *Contra Papisticas Leges Sacerdotibus Prohibentes Matrimonium, Apologia pastoris Cembergensis, qui nuper, suae Ecclesiae consensu, uxorem duxit.*

Aii. v°. V. H. Lectori. «Ecclesiae Kembergen. episcopum et postorem agit Barpt. Bern. Vocatus ob singularem doctrinam et morum probitatem...

slnd. Strasbourg, Coll. Wilh. VR. 115. 5.

Réimpression dans *Lutheri Opera varii argumenti*, VI, 99.

BEZE, Théodore de (1)

105. *Confession de la Foy Chrestienne. Faite par Theodore de Besze, contenant la confirmation d'icelle, et la refutation des superstitions contraires.*

Reveue sur la Latine, et Augmentée, avec un Abrégé d'icelle. [Ancre.] *Par Jean Crespin. M.D.XLI.*

— Strasbourg. BNU. E. 150943.

106. *Les Vrais Pourtraicts des Hommes Illustres en Piété et Doctrine du travail desquels Dieu s'est servi en ces derniers temps, pour remettre sus la vraye Religion en divers pays de la Chrestienté. Avec les Descriptions de leur vie et de leurs faits plus memorables. Plus, Quarante quatre Emblemes Chrestiens. Traduicts du latin de Theodore de Beze.* [Marque] *Par Jean de Laon. M.D.LXXXI.*

sl. [Genève]

— Strasbourg, BNU. E. 135763.

BIBLE.

107. *Les choses contenues en ceste partie du nouveau testament. Une Epistre exhortatoire. L'evangile selon* *S. Matthieu*
S. Marc
S. Luc
S. Jehan

Christ dict, Marc xvi. Preschez l'evangile à toute creature. Qui croyra et sera baptisé il sera sauvé.

Imprimé à Basle, l'an M.DXXV.

A i. v°. Les Livres du nouveau testament...

A ii. r°. Epistre exhortatoire: A tous Chrestiens et Chrestiennes grace, illumination et salut de Jesuchrist.

— Bâle, Universitätsbibliothek, F.G. VI. 91.

Les bois sont ceux de Cranach, parus dans le Nouveau Testament de Luther, Wittemberg, 1522. v. Baudrier, *217*. X. 454.

BOLSEC, Jerome, v. n° 159.

BOURGOIN, Fr.

108. *Paraphrase, ou Briefve Explication sur le Catechisme, Qui est le formulaire d'instruire les enfans en la Religion Chrestienne, selon qu'il est aujourd'huy receu en l'église réformée. Par François Bourgoing, Ministre.* [Gravure.] *A Lyon. Par Sebastien Honorati. M.DLXIIII.*

— Lausanne, B. de Th. de l'Eglise Libre.
BM. 3504. a. 64.

D'après Richter, *504*. 81. il y a un ex. à Hambourg.

CASTELLION, S.

109. *Conseil à la France desolée. Auquel est montré la cause de la guerre presente, et le remede qui y pourroit estre mis: et principalement est avisé si on doit forcer les consciences. L'an* 1562.

A la fin: Faict l'an 1562, le mois d'octobre.

— BN. LB.^{33} 45.

CHANSONS

110. *S'ensuyvent plusieurs belles & bonnes chansons, que les Chrestiens peuvent chanter en grande affection de cueur: pour et affin de soulager leurs esperitz et de leur donner un repos en dieu, au nom duquel elles sont composées par rithmes, au plus pres de l'esperit de Jesus Christ, contenu es sainctes Escriptures. Chantez nouveau cantique à dieu: En toute place, et en tout lieu. Paralipo.* 16 *et Psal.* 96.

v° Aux lecteurs chrestiens 16 vers formant un double acrostiche sur le nom de Malingre. *Y me vint Mal à gré.* 1533.

— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1329.

111. *Chansons nouvelles demonstrantz plusieurs erreurs et faulsetez, desquelles le paouvre monde est remply par les ministres de Satan. Matt. XV. Les disciples...*

— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1327.
Rés. 1328.

112. *Le CHAPPEAU des lutheriens Avec la revocation, De luther l'apparition L'exemplaire aux bons Chrestiens.*

— Séville, Bibliothèque Colombine.

slnd. [1527?] 8° 16 ff n. ch. car. goth.

J. Babelon, *215*. n° 22.

COCHLAEUS J.

113. *Septiceps Lutherus, ubique sibi suis Scriptis contrarius, in visitationem Saxonicam per D. Joan. Cochlaeum ante annos* 44 *aeditus. Cum aliis quibusdam eiusdem materiae, quorum elenchum habes pagina tertia, sequente.* [Gravure: Moine à sept têtes, tenant un livre ouvert. Sur la poitrine: Martinus Luter septiceps. Au dessus des têtes: Doctor-Martin-Luter-Ecclesiastes-Suermer-Visitator-Barrabas.] *Parisiis. Apud Nicolaum Chesneau, via Jacobea sub scuto Frobeniano, et quercu virid.* 1564.

A ii. Extraict du Privilege du Roy... le viii Febvrier, 1563. Morin.

— Oxford, Bodleian Library.

114. *COLLOQUES chrestiens de trois Personnes, assavoir, entre ung Ap-*

prins de Dieu, ung Apprins de la Bible, et ung apprins de Sophisterie. Iohan. 16. *ver.* 7...

A la fin: Mis en lumiere en l'An 1548. sl.

— BPF. A. 1190.

115. *CONCLUSION de la Messe.* 1563.

v° Articles veritables... sl. Lyon. J. Saugrain.

— BPF. (Cat. Stroehlin, 593.)
M.h.R. (Cat. Stroehlin, 1677.)

Ce sont les célèbres Placards de 1534.

116. *La CONFESSION & raison de la foy de maistre Noel Beda Docteur en theologie & Sindique de la sacrée Université à Paris: envoyée au tres chrestien Roy de france, Françoys premier de ce nom.* [Gravure] *Imprimé à Paris par Pierre de Vignolle demourant en la rue de la Sorbonne.*

Avec Privilège.

A la fin: Achevé d'imprimer le premier jour de Decembre, 1533.

— BPF. R. 1000.

Dufour, *306. ccxiv.*

117. *Les CONSEILS et advis de plusieurs excellens & savans personnages, sur le faict des Temporiseurs. Et comment le fidele se doit maintenant* (sic) *entre les Papistes: Item, Une epistre consolatoire aux freres & membres de l'église de Jesus Christ, qui fut en Angleterre durant le regne du bon roy Edouard: escrite par M. Pierre Alexandre. Chez Jean Crespin. M.D.LVI.*

— Vienne, Nationalbibliothek, 79. V. 55.

Conseils et Advis de plusieurs excellens personnages sur le proces des Temporiseurs. Et comment les fideles se doivent maintenir demourans en terre de servitude. Seconde edition, Augmentée et diligemment reveue... De l'Imprimerie de Jean Crespin. M. D. LVIII.

— BPF. R. 7993.
B. de Th. Dufour.

CURIO, Caelius Secundus.

118. *Institution de la Religion Chrestienne, composée par M.C. Secondo en langue Italiane et traduite en François, par G.D. en laquelle sont adjoustée plusieurs oraisons du mesme Autheur.*

Avec le Sommaire d'aucuns passages des poincts de la Religion extraits, tant de la Saincte Escriture que des anciens Docteurs. Du Pseau. 119... 1561. — Strasbourg, BNU. R. 100579.

Ex. provenant de la B. de Charles Schmidt. Notes ms. de sa main: «C. S. C. *Una familiare et paterna institutione della christiana religione. Bas.* (1549) pet. in 8° ff. 164. Le traducteur G. D. est peut être Guillaume Dumoulin.

Christiane religionis institutio et brevis et dilucida, ita tamen ut nihil quod ad salutem necessarium est, requiri posse videatur. Bas. 1549, pet. in 8°. Ce traité n'est pas le même que celui dont le présent volume contient la traduction.»

119. *DETERMINATIO secunda alme facultatis Theologie Parisien. Super Apologiam Philippi Melanchthonis pro Luthero scriptum. Liber primus. Annexa est ratio determinationis primi. Liber secundus. Tertius liber habet quasdam regulas intelligendi scripturas.*

A l'avant dernier feuillet une lettre datée «Parrhisiis ante festum undecim mille virginum, Anno XXI», et signé «Joan. Krafft sub pedellus Theologice facultatis Parrhisien. Magistro Philippo Melanchthoni Salutem».

W. VIII. 264 indique deux éditions. La Satire a été incorporée dans les éditions des œuvres de Luther, depuis 1557, sous le titre: *Ludus Lutheri a stolida et sacrilegia Sorbona damnati. Determinatio secunda...*

120. *Determinatio Facultatis Theologicae Parisiensis super aliquibus propositionibus, certis e locis nuper ad eam delatis, de veneratione sanctorum, de canone missae deque sustentatione ministrorum altaris, & ceteris quibusdam cum familiari expositione in qua Hereticorum rationes confutantur. M.D.XXIIII.*
sInd.
— Paris. B. Mazarine. 25625.
BPF. R. 13170.
BM. 846. b. 13.
B. de N. Weiss.

121. *DISPUTATION de la Religion ou des Articles de la foy chrestienne entre un Papiste et un Evangelique. A Geneve. Par Estienne Anastase. M.D.LXX. avec Privilege.*
— Lausanne. B. de Th. de l'Eglise Libre.

122. *La DOCTRINE des Chrestiens, extraicte du vieil et nouveau Testament. Les dix parolles ou commandemens de Dieu.*
Les commandemens de nostre mere saincte Eglise.
Les sept sacremens.
Les sept pechez mortelz.
Les sept œuvres de misericorde.
Plusieurs autres vertus & enseignemens.
A la fin: Imprimé à Lyon, par Mace Bonhomme. sd.
— BM. C. 30. c. 16.

123. *Jeh: 5. Cerchez (dit Christ) les ecritures. La Doctrine Nouvelle et Ancienne: Lesquelles arguent ensemble pour donner à congnoistre par la verité Evangelique les abuz qui sont advenuz au monde.*
Nouvellement reveue et augmentée, selon la verité de la Saincte Escripture, et des droictz canons. 1544. [Genève. Jean Michel.] pp. 144.
— B. de Th. Dufour.
BN. D². 7154.

La Doctrine Nouvelle et ancienne. Nouvellement reveue selon la verité de la saincte Escriture et augmentée oultre les precedentes editions. L'Apostre aux Hebrieux, chap. 13. *Jesu Christ a esté... M.D.LI.* 8° 118 pp. sl.
— Nantes, Musée Dobrée.

DOLET, Etienne.

124. *Les Faitz et gestes du Roy Françoys, premier de ce nom tant contre l'Empereur que les subjectz et aultres nations estranges: Depuys l'an mil cinq cens treize jusques à present. Composez par Estienne Dolet.*
sl. 1544.
BN. Rés. Lb³⁰. 3.

125. *Le prothocolle des secretaires et aultres gens desirans scavoir l'art et maniere de dicter en bon français, toutes lettres missives et epistres en prose nouvellement Imprimé.*

Avec la maniere de bien traduire d'une langue en aultre [Gravure] *En Anvers par Jehan Loe.* sd.

Nouveau titre: *La maniere de bien traduire d'une langue en aultre. Davantaige De la punctuation de la langue Francoyse. Plus Des accent*[*s*] *d'ycelle.* [Gravure] *En Anvers par Jehan Loe.*

a. ii. r° A Monsieur de Langel humble salut.

De Lyon ce dernier jour de May, 1540.

— BM. 10909. aa. 16.

DUMOLIN, Guillaume.

126. *Notable et utile traicté du zele et grant desir que doibt avoir ung vray christien pour garder à Jesuchrist son honneur entier. Envoyé à tresnoble dame madame Bone Gouvernante de Tournay & du Tournesis Dame de lannoy de roleńcourt de santes & c. Ysaye* 42... *I ad Thimotheum I...* 1527.

A la fin: Finist notable et utile traicté, du zele... entier, Envoyé à madame Bone Gouvernante de Tournay et du tournesis. Par Guillaume du molin serviteur de Jesus Christ. Imprimé à Argentine l'an 1527, le 28 jour de janvier de par Jehan Preys imprimeur.

— BM. C. 37 a. 22 (1).
3901. a. 3 (2).

127. *Tresutile traicté du vray regne de antechrist maintenant revelée et cogneu, à treshault et trespuissant seigneur Philippe Marquis D'arrescot, Comte de Portian et de Beaumont & c. et Capitaine general de l'empereur nostre sire au pays de haynault.* 2 *Tessalo* 2...

A. i. v° A treshault... Philippe... Guillaume du molin serviteur de dieu... De Wittemberghe ce penultieme jour du mois de Decembre. L'an mil cinq cens, 25.

A la fin: Finist le traicté du vray regne de L'antechrist nouvellement revelé imprimé à Argentine l'an 1527, le 6 de janvier par Jehan Preus.

128. *1519. DYALOGUS novus et mire festivus ex quorundam virorum salibus cribratus non minus eruditionis quam macaronicis amplectens. Epigramma J.A.B. ad lectorem...*

— Zurich, Zentralbibliothek, KK. 406.

A la même bibliothèque une version manuscrite, cotée A. 127.

129. *ENSEIGNEMENT tresutile tiré de la Saincte Escriture, pour fortifier la personne à voulentiers mourir, et ne craindre point la mort. Osee.* 13... I. *Cor.* 15... 1545 sl. [Genève. Gerard] pet. 8°:

— BG. Bc. 2705.
s.d. [1550?]. 16°. — BM. 4405. aa. 37.
s.l. 1551. 8°. — BM. 3103. a. 30.

130. *EPISTRE Chrestienne tresutile à ceulx qui commencent lire la saincte escripture, affin que en lysant la saincte parolle de dieu, ilz soient edifiez: congnoissant la consummation de toute l'escripture, qui sommairement icy est declairée.*

Lisez et relisez diligemment.

Le texte commence: Ma treschere seur, la grace, paix et misericorde de dieu soit avecque vous et tous ceulx qui ont desir que l'honneur de Dieu soit gardé...

— M.h.R. K. Lut. 5 (2).

131. *Epistre tresutile faicte et composée par une femme Chrestienne de Tornay. Envoyée à la Royne de Navarre, seur du Roy de France. Contre les Turcs, Juifz, Infideles, Faulx chrestiens, Anabaptistes et Lutheriens. Lisez et puis jugez.*

Nouvellement imprimée à Anvers, chez Martin Lempereur. [Genève, Gerard] *M.VcXXXIX.*

2e feuillet: A Treschrestienne Princesse... M.D. désire salut.

En 1878 un ex. dans la B. de M. Ernest Chavannes à Lausanne.

D'après Dufour, *306.* ccli, ss. 1500 exemplaires imprimés par Gerard furent saisis à cause de la fausse inscription. M.D. doit être Marie Dentière, femme d'Antoine Froment.

132. *Epistre que le Prophete Jeremie envoya à ceux qui estoyent menez captifs en Babilon, par le Roy des Babiloniens, pour leur annoncer ce qui luy estoit commandé de Dieu. Traduite en Françoys. Pseau. XCVII... A Genève.* 1562. 16 ff.

— Rouen, B. de la Ville, Coll. Leber, 3982.

ERASME.

133. *Enchiridion (ou Manuel) du Chevalier Chrestien: aorné de commandemens tressalutaires. Par Desydere Erasme de Roterodame. Avec ung prologue merveilleusement utile et de nouveau adjousté.* Gravure slnd. [1523]. — BN. Rés. D. 67969 80083

134. *Declamation des louenges de mariage: par Erasme de Roterdam docteur en theologie, reduict de latin en françois.*

Brefve admonition de la maniere de prier, selon la doctrine de Jesuchrist. Avec une brefve explanation du Pater Noster. Extraict des paraphrases de Erasme sur sainct Matthieu et sur sainct Luc.

Le symbole des apostres (qu'on dict vulgairement le Credo) contenant les articles de la foy: par maniere de dialogue: par demande et par response. La pluspart extraict d'ung traicté de Erasme de Roterodam intitulé Devises familieres.

— BG. Rés. Bh. 806.

Trois traités reliés à la fin du Nouveau Testament de Lefèvre (1525).

135. *Exomologesis sive modus confitendi.* Froben. Bâle, 1524.

Manière de se confesser par M. Erasme, Roterodame premierement descripte en latin puis après translatée en françois. A Basla le xxvi d'apvril L'an M.D.XXIIII.

— Paris. B. Mazarine.

— BPF. R. 16072.

Le traducteur doit être Claude Chansonete.

136. *Exhortation au peuple. Achevez de lire: et puis jugés.*
A la fin: Le nom du seigneur soit beneict.
[Anvers. M. Lempereur, 1528.]
— BG. Bd. 1994. Cat. Stroehlin, 545.
— BM. 848. a. 2.

137. *Declamation contenant la maniere de bien instruire les enfans, des leur commencement. Avec un petit traicté de la civilité puerile. Le tout translaté nouvellement de Latin en François par Pierre Saliat.* [Gravure] *On les vend à Paris, en la maison de Simon de Colines, demourant au Soleil d'or, rue S. Jehan de Beaulvais. M.D.xxxvii.*
— Paris, B. Mazarine, Rés. 28029. (3).

La Civilité Puerile distribuée par petitz chapitres et sommaires. A laquelle avons ajousté la Discipline et Institution des enfans traduicte par Jehan Louveau, 1558.
— Zurich, Zentralbibliothek.

La Civilité Morale des Enfans. Composee en Latin par Erasme. Traduicte en François par Claude Hardy, Parisien, eagé de neuf ans. [Gravure] *A Paris. Par Jean Sara, rue S. Jean de Beauvais, devant les Escholes de Decret, M.DC.XIII.*
— Paris, B. Mazarine, Rés. 28029 (2).

ESTIENNE, R.

138. *Les Censures des Theologiens, avec la reponse... Paris,* 1542. in-8°.
— BPF. A 1199.

Les Censures des theologiens de Paris... traduites de latin en français. sl. 1552.
— BG. Bb. 132.

Une Reimpression d'E. Revilliod en 1866.

139. *EXPOSITION continuelle et familiere sur les IIII Evangelistes*
S. Matthieu S. Luc.
S. Marc S. Jehan.

Recueillie des expositions des plus scavans Docteurs Ecclesiastiques Par laquelle on peut voir combien les Gloses ordinaires et Postilles que le temps passé on a baillé au peuple Chrestien en lieu de l'Evangile, l'ont esloingné et destourné de Jesus Christ, sa seule justice, son seul sanctificateur et redempteur sa seule vie, voye, verité et lumiere: et en quelles tenebres on l'a mené. [Gravure] *L'Olivier de Robert Estienne. M.D.LIII.* 4°. 414 ff. A la fin: De l'Imprimerie de Robert Estienne, l'An M.DLIII. Le xxv. Jan.
— Lausanne. B. de Th. de l'Eglise Libre.

140. *Brefve exposition sur la treschrestienne et tresparfaicte oraison du Pater Noster. sInd.*
— M.h.R. K. Lut 5 (4).

141. *Exposition sur les Articles de la Foy et Religion Chrestienne, qu'on appelle communément le Symbole des Apostres. Contenant le Sommaire de la doctrine apostolique. Christ dit. Jehan iii...* 1541. sl.
— BN. Rés. D^2. 3980.

Exposition des Articles... Apostolique. Ephes 2... 1543. sl.
— BG. Bc. 3374. (Cat. Stroehlin, 552.)

142. *Les Faitz de Jesus Christ et du Pape par lesquelz chascun pourra facilement congnoistre la grande difference d'entre eulx: nouvelle-*

ment reveuz, corrigez et augmentez, selon la verité de la saincte Escripture, et les droictz canons, par le lecteur du Sainct Palais [Gravure] *Cum Privilegio Apostolico.*

Sign. A—M4 en 8.

A la fin: Imprimé à Rome au chasteau sainct Ange.
Cum Privilegio Apostolico.

— Strasbourg. Coll. Wilh. VR.
M.h.R.
S. Gall, Stadtbibliothek, cd. 3350.
BPF. A. 1001.

Ce dernier exemplaire a un format plus grand, une autre pagination, et le mot FINIS ajouté à la fin.

L'exemplaire signalé dans le Catalogue de la Bibliothèque du Consistoire à Colmar (1868) a disparu de cette bibliothèque.

Geschicht und werck Jesu Christi, mit sampt des Bapsts und der seinen. Ausz welchen man verston mag leichtlich den grossen underscheyd zwischen in zweyen, welche newlich wider durchsehen, ernewert, gebessert und gemehret worden sind, nach auszwaisung und inhalt heyliger geschrifft, ausz Frantzosische sprach zu nutz des gemeynen mans Teutscher nation deren nit erfaren, verteutschet und verdolmetschet. Durch Johannem Avene von Ruffach, fryenkunsten Magistrum.

Ad lectorem in Antithesim Christi und Antechristi. [4 vers] *Anno M.D. xlvi.* sl.

— Strasbourg, Coll. Wilh. VR.

FAREL, Guillaume.

143. *Mandat von einem Ersamen Rat der Stat Basel gegen des Bischofs Vicari Rectorn und Regenten der Universitet daselbs (als sie die herinen verfaszte Artickel zu disputiern, auch allen den iren zuzuhören verbotten) uszgangen.* 4 ff. n. ch. slnd.

Texte commence: Wir Adelberg Meyer Burgermeister und der Rhat der Stat Basel fügen menglich so geystlichs so weltlichs stands zuwissen... Samstags vor Oculi den xxiiii tag Februarii. Anno domini v.c. xxiiii.

Wilhelmus Farellus allen Christlichen leszern...

Hie nach volgen die Artickel Guill. Farelli.

— Strasbourg, BNU. E. 130570.
130569.

Les exemplaires diffèrent par les bordures du titre et par de legers changements dans le texte. La plaquette renferme treize Articles de Farel.

144. *Summaire & briefve declaration d'aulcuns lieux fort necessaires à ung chascun chrestien, pour mèttre sa confiance en dieu et ayder son prochain.*

Jacques Chap. I... Imprimé à Turin L'an de grace 1525. 42 chapitres. 112 ff. sign. a-n8.

— BM. C 37. a. 21.

Summaire... prochain. Item, ung traicté du Purgatoire nouvellement adjousté sur la fin.

112 ff. Sur le dernier: Rondeau: Apres La Mort...

Salut et Oraison à Jesus Christ notre seul mediateur vie doulceur & esperance...

Achevé de imprimer le xxiii jour du moys de decembre 1534.

— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1335.

Réimpression de J. G. Baum, *326.*

140. *La Maniere et Fasson qu'on tient en baillant le sainct Baptesme en la saincte Congregation de Dieu: et en espousant ceulx qui viennent au sainct mariage et à la saincte Cene de nostre Seigneur, es lieux lesquelz Dieu de sa grace a visité, faisant que selon sa saincte parole ce qu'il a deffendu en son eglise soit rejecté, et ce qu'il a commandé soit tenu.*

Aussi la maniere comment la predication commence, moyenne et finit, avec les prieres et exhortations qu'on faict à tous et pour tous, et de la visitation des malades.

A la fin: Imprimé par Pierre de Vingle à Neufchatel le xxix jour D'aoust, L'an 1533.

— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1333.

L'Ordre et maniere qu'on tient en administrant les sainctz sacremens... ..

car. goth. 31 ff.

A la fin: Imprimé par Jehan Michel demourant en la place Sainct Pierre devant la grand Eglise, 1538.

— BN. Rés. D[2]. 3980.

v. Dufour, *306.* ccxlix.

146. *Le glaive de la parole véritable tiré contre le bouclier de defence.* Genève. 1550. J. Gerard. 8°.

— BG. Bc. 1200.

147. *Du vray usage de la croix...* [avec un] *advertissement de Viret...* 1560. sl. — BG. Bc. 350.

FIGURES.

148. *Wol gerissnen und geschnidten figuren Ausz der Bibel.* [Marque] *Zu Lyon. Durch Hans Tornesius, M.D.LIIII.*

A2. Dem ehrwurdigen... Doctor Nicolao Gerbelio beider rechten Doctori... geben zu Worms den III tag Septenbris im jar MDLI. EE. gutwilliger Caspar Scheyt von Worms.

— BG. Ia. 1469.
BM.

149. *Figures de la Bible, Illustrées de Huictains françoys. Pour l'Interpretation et Intelligence d'icelles.* [Marque] *A Lyon. Par Guillaume Rouille. M.D.LXIIII.*

A2. A Treschrestienne... Catherine de Medicis.. Guillaume Gueroult desire felicité Victorieuse.

— BG. Ia 1430.

FONTAINE, Simon.

150. *Histoire catholique de nostre Temps touchant l'estat de la Religion chrestienne, par F. Simon Fontaine de l'ordre de S. François, & Docteur en Theologie à Paris,* 1562. [Claude Fremy, Paris.]

— BN. H. 11351.

Le Privilège est de 1557.

151. *La FONTAINE de tous biens, Vie, d'honneur et de Vertu ,où est montré comme ung chascun doit vivre en tout aage en tout temps et en tout lieu envers Dieu & envers les hommes. Nouvellement corrigé en plusieurs lieux & translaté de latin en langue française, par maistre François le breton, Constantinois. Avec privilege. On les vend à Paris en la grand salle du palais, au premier pilier, devant la chapelle de Messeigneurs les presidens, par Claude langelier,* 1542.
— BPF. A. 1167 (2).

Le privilege est daté du xi mars 1539.

La Fontaine de Vie De laquelle ressourdent tresdoulces consolations, singulierement necessaires aux cueurs affligez.

Plus y est adjousté l'instruction pour les enfans. [Gravure] *S. Jehan. 7. Avec Privilege,* 1542.

On les vend au Palais au deuxième pillier, en la boutique de Arnoul langelier.

— BPF. A. 1167 (3).

Privilège daté du viii oct. 1540.

La Fontaine de Vie et de Vertu, extraite de toute la sainte Escriture. De laquelle sortent tresdouces consolations salutaires: fort utiles et necessaires aux coeurs affligez.

Avec la Somme et fin de l'Escriture Sainte. Ensemble l'instruction des enfans pour bien & vertueusement vivre. [Gravure] *A Lyon par Jean Saugrain,* 1560. — BN. D. 21297.

FOX, J.

152. *Le Triomphe de Jesus Christ. Comedie Apocalyptique, traduite du latin de Jean Foxus Anglois, en rithme Françoise, & augmentée d'un petit discours de la maladie de la messe. Par Jaques Bienvenu citoyen de Geneve.* [Gravure] *A Geneve, Par Jean Bonnefoy, pour Jaques Bienvenu, M.D.LXII.* — BM. C 47. e 17.

GACHY, J.

153. *Trialogue nouveau contenant l'expression des erreurs de Martin Luther. Les doleances de Ierarchie ecclesiastique. Et les triumphes de verité invincible. Edit par humble religieulx Frere Jehan Gachi de Cluses. Des freres mineurs le moindre.*

Yma summis. [Gravure et quatre vers].

Interloquuteurs, zele divin, Ierarchie ecclesiastique, Verité invincible.

A la fin: ... Cy se termine le present Trialogue... Faict l'an Mil cinq cens et xxiiii. Moreusement voyés, lisés; Prudemment epikaysés. Yma summis. — BM. C 97. b 19.

GUIDO, L.

154. *Le Baston de la Foy Chrestienne, propre pour rembarrer les ennemis de l'Evangile: par lequel on peut aussi cognoistre l'ancienneté de nostre foy & de la vraye Eglise.*

Recueilli de l'Ecriture Saincte, & des livres des anciens docteurs de l'Eglise, & des Conciles, & de plusieurs autres autheurs. Reveu & augmenté de nouveau [Gravure] *A Geneve. Par Jean Bonnefoy, Pour Fleuri Chauvet, MDLXV.*

— Bâle, Universitätsbibliothek, E. VII. 28.

HAINAULT, Jean de.

155. *L'Estat de l'Eglise avec le Discours des Temps, depuis les Apostres sous Neron, jusques à present sous Charles V.*

Contenant en bref les histoires, tant anciennes que nouvelles, celles specialement qui concernent l'Empire & le siege Romain, la vie & decrets des Papes, le commencement, accroissement & decadence de la religion chrestienne. [Ancre] *L'An M.D.LVI.*

Les Editions de Crespin 1561 et de Strasbourg 1565 dans Cat. Stroehlin, 2240/1.

L'Estat de l'Eglise dez le temps des Apostres, jusques à l'an present. Avec un recueil des troubles avenus en France sous le Roy François II et Charles IX. Reveu augmenté & couché en breves Annales. Item un traité de la religion et republique des Juifs depuis le retour de l'exil de Babylone, jusques au dernier saccagement de Jerusalem. Par Jan Zimmermann. A Strasbourg, M.D.LXVII.

— Lausanne, B. de Th. de l'Eglise Libre.

L'Estat de l'Eglise avec le Discours des Temps depuis les Apostres jusques au present. Augmenté et reveu tellement en ceste édition, que ce qui concerne le siege Romain, & autres Royaumes depuis l'Eglise primitive jusques à ceux qui regnent aujourd'huy, y est en brieves Annœles proposé. Item un traité de la religion & republique des Juifs, depuis le retour de l'exil de Babylone, jusques au dernier saccagement de Jerusalem. [Gravure] *Chez Eustache Vignon, M.D.LXXXI.*

— BN. H. 8517.

HANGEST, Jerome de.

156. *Contre les tenebrions Lumiere evangelicque.*

Qui male agit odit lucem.

[Marque de Jean Petit.] *On les vend à Paris en la rue sainct Jacques à la fleur de Lis. Secunde et ampliée édition.*

v° Permissio F T P... du 15 décembre 1534.

Privilege du Roy... Et fut donné ce privilege audict libraire à Paris le dernier jour d'aoust Mil cinq cens vingt par le Roy. Signé Deslandes.

— BPF. A. 641.
Edimbourg Univ. Library. De. S. 93.
Seville, B. Colombine.

J. Babelon, *215*, n° 86.

L'exemplaire de la BPF. donne «ce 15 janvier 1534» comme date du Privilege du Roy.

HEYDEN, S.

157. *Catechistica summula fidei christiane, digesta per Seb. Heyd. Norimbergae apud Jo. Petreium, anno* 1538.

— BM. 698 a 41 (7).

158. *Sebaldi Heyden Puerilium Colloquiorum Formulae. Adagiorum centuriae IIII in gallicam linguam translatae.*

Jacobi Zovitii Quotidiani sermonis formulae. . .

Antwerpiae, apud Antonium Tilenum Brechtanum ad insigne Struthionis, 1576. *Cum Privilegio regis.*

— BM. 624. a. 32.

159. *HISTOIRE des Vies, Meurs, Actes, Doctrine et Mort de quatre principaux Heretiques de nostre Temps, à scavoir Martin Luther, André Carlostad, Pierre Martyr, et Jean Calvin, Jadis Ministre de Geneve. Recueillie P. F. Noel Talepied, C. de Pontoise & M. Hierosme Hermes Bolsec docteur medecin à Lyon... A Paris, chez Jean Parant, Rue Sainct Jacques. Avec Privilege. sd.* (1577).

— BM. 624. a. 32.

ILLYRICUS, Thomas.

160. *Le Sermon de Charité, avec les probations des erreurs de Luther, fait et composé par frere Illyrique, translaté de latin en françois par le poligraphe humble conseiller, secretaire et historien du noble prince d'amour regnant au parc d'honneur. Imprimé à St. Nicolas du Port, le 26 aoust 1525 par Jerome Jacob.*

Brunet V. 832.

161. *Devotes oraisons en français avec une chanson d'amour divin, comprise sur les sermons de frère Thomas Illyric pour induire... le peuple à devotion. Paris,* 1528. Du Verdier, cité par Brunet, V. 832.

162. *L'INSTRUCTION des Enfans, contenant la maniere de prononcer et ecrire en françoys. L'Oraison de Jesus Christ. Les Articles de la foy. Les dix commandements. La salutation angelique. Avec la declaration d'iceux faicte en maniere de recueil des seulles sentences de l'escripture saincte. Item les figures des chapitres et leurs valeurs.*

A la fin une Epître: M. à son bon frere Ant. Son. Salut.... De Genefve, 1533.

— BG. Bd. 1477.

Même titre.

A la fin: Fin du recueil de Belisem d'Utopie. Imprimé à Genève par J. Gerard. sd. 1537.

— BG. Bb. 581.
Bd. 210.

163. *Instruction Chrestienne pour la Jeunesse de France en forme d'Alphabet propre pour apprendre les enfants tant à lire et escripre et lier ses lettres que congnoistre Dieu ou le prier.* Lyon, R. Granjon, 1562.

Caractères de civilité.

— BM. C. 37. b 9 (1).

164. *Breve instruction faite par maniere de lettre missive pour se confesser en verité. Matth.* 17... 23... *M.V^c.XXXIX:*

A la fin: Fin du Traicté de la confession Chrestienne. sl. Geneve, J. Gerard. — BG.

165. *Brieve Instruction pour se confesser en vérité.* slnd.

— BPF. A. 1159.

166. *Petite Instruction chrestienne presentée au Roy. M.D.LXIIII.* slnd.

— BM. 11474. aa. 48.

167. *INTRODUCTION pour les enfans.*

A la fin: Cy fine le livre de l'instruction des enfans, lequel a esté veu et corrigé par venerables Docteurs en theologie, et imprimé nouvellement à Paris, par Estienne Coveillier, imprimeur pour Arnoul Langelier, libraire. sd. [1542].

— BPF. A. 1167.

168. *La grande IRRISION des Lutheriens de Meaulx: Avec la presumption de deux heretiques bruslez en leur obstination. Et la punition faite à Lagni d'ung garson heretique natif de Meaulx.*
8° 4 ff. n. ch. car. goth. sln.d.
— Séville, B. Colombine.

Babelon, *215*, n° 94.

LALANDE, Mathieu de.

169. *Manuel des Abus de l'homme ingrat, composé par F. Mathieu de la Lande. Avec la copie des lettres de Martin Bucere de Strasbourg: envoyées audit F. Mathieu (pour lors preschant à Metz) et la response d'icelles translatées de latin en françois, par ledict F.M. docteur en Theologie, en la faculté de Paris, et Provincial de l'Ordre des Carmes, en la province de France.*
Imprimé à Metz Par Jehan Palier à l'enseigne du Lion coronné 1544. — Strasbourg, BNU. R. 100.542.

LAMBERT, Fr.

170. *Tractié devot & tresutile à ceulx qui desirent à avoir en praticque la vie de nostre seigneur appellé la Corone de nostre saulveur jesuschrist avec les commendemens de la loy composé par le pere frère Francoys lambert D'avignon de l'ordre des freres mineurs de l'observance.*
4°. 48 ff. n. ch. car. goth. sl. Lyon. Jean de la Place.
— Seville, B. Columbine.

J. Babelon, *215*, n° 103.

171. *Christianissimi Doc. Martini Lutheri et Annemundi Cocti Equilis Galli, pro sequentibus commentariis Epistolae. Evangelici in Minoritarum Regulam Commentarii. Quibus palam fit quid tam de illa, quam de aliis Monachorum Regulis et constitutionibus sentiendum sit. In Epistola quae a libri capite est, multarum sectarum perditionis Catalogum invenies. Francisco Lamberto Gallo Theologo Authore. sln.d.* [1524?]
— BPF. 8781.

Une édition allemande de 1524 signalée dans Weller, *578*, n° 2938.

172. *Exegeseos Francisci Lamberti Avenionensis, in sanctam Divi Johannis Apocalypsim Libri* VII. sl. [Marbourg].
— Lausanne, B. de Th. de l'Eglise Libre.
Familière et briefve Exposition sur L'Apocalypse De Sainct Jehan l'apostre. sln.d.
— Zurich, Zentralbibliothek. III. D. 658.
Même titre... *Nouvellement imprimé à Geneve par Jehan Gerard.* Psal. 25. M.V[c]. XXXIX.
— Zurich, Zentralbibliothek, D. 361.
BG. Bb. 1592.

173. *In primum duodecim prophetarum nempe Oseam commentarii.* Argent. & Nbg. 1525. (v. Jöcher. III. 1090.)
The minde and judgement of maister Frances Lambert of Avenna of the wyll of man... taken out of hys commentaires upon Osee the Prophete... Newelye translated into Englishe by N.L. Anno. Do. M.D.xlviii, the xviii day of Decembre. Philippians ii.

A la fin: Finis, Nicolas Lesse. Imprinted at London by John Day & William Seres...

— Oxford, Bodleian Library.
BPF. R. 15909.
Edimbourg, Univ. Library, Dd. 10. 100.

174. *Somme chrestienne à tresvictorieux Empereur Charles, de ce nom le Cinquiesme. Composée par Fran. Lamb. D'avignon, A Marburg,* 1529.

A la fin: Imprimé à Marpurg L'an de Grace, M.D.xxix le xvii jour de Mars. Isaie xl.

— BPF. A. 1164.

LEFEVRE d'ETAPLES, Jacques.

175. *Uber die wort Christi. Mat. xvi. Ir kindt urtailen die gstalt des himels, aber die zeichen der zeyt mügt ir nit erkennen.*

Ain erklerung Jacobi Fabri Scapulensis, darinn anngezeyt und probiert wirt, das der recht Messias kommen sey, aber die Juden haben in nit wellen erkennen. Im Jar. M.D.XXIII. sl. 4°.

— BG. Bc. 217.

176. *Les choses contenues en ce present livre.*

Epistres & Evangiles pour les cinquante et deux sepmaines de l'an, commenceans au premier dimenche de L'advent... Apres chascune Epistre et Evangile, briefve exhortation selon l'intelligence d'icelle. slnd. [Paris, 1525?]

— BPF. Rés. 8717.

L'ESPINE, Jean de.

177. *Defense et Confirmation du Traicté du Vray Sacrifice et Sacrificateur, faict par M. Jehan de L'Espine Ministre de la parolle de Dieu, A l'encontre des frivoles responses et argumens de M. René Benoist, Angevin, Docteur en théologie.*

A Geneve par Martin Bezart imprimeur. M.D.LXVII.

— Strasbourg. BNU. E. 151112.

178. *Traité Excellent et vrayement Chrestien de la Reconoissance et Confession des pechez à Dieu.*

Par M. J. de l'Espine. [Gravure] *Par Gabriel Cartier.* [Geneve] 1587. — Strasbourg. BNU. E. 152096.

179. *LITANEIA Germanorum.*

f° Aii. Litaneia. Hoc est supplicatio ad deum Opti Max. pro Germania. Habita in celebri quadam Germanie urbe in die cinerum. slnd. — BN. D². 774.

180. *La MANYERE de faire prieres aux églises Francoyses, tant devant la predication comme apres, ensemble pseaumes et cantiques francoys qu'on chante aus dictes eglises, après s'ensuyt l'ordre et façon d'administrer les Sacrements de Baptesme, et de la Saincte Cene de nostre Seigneur Jesu Christ, de espouser et confirmer le mariage devant l'assemblée des fidèles avecques le sermon tant du baptesme que la Cene. Le tout selon la parolle de nostre Seigneur. S. Paul aux Coloscen.* 3... *M.D.XLII.*

A la fin: Imprimé à Rome par le commandement du Pape, par Theodore Brusz allemant, son imprimeur ordinaire Le 15 de février. — M.h.R.

MARCOURT, A.

181. *Declaration de la Messe, le fruict d'icelle, La cause et le moyen pour quoy et comment on la doibt maintenir.*

Nouvellement reveue et augmentée, par son premier Autheur M. Anthoine Marcourt. Jesus dit: Jehan 6... 1544. sl. [Geneve].

— BPF. A. 1170.

Même titre, sans nom d'auteur ni date.

BPF. R. 1000 (4) [ex mutilé]
BM. 701. b. 24.

Brieve declaration de la messe, sl. 1566.

— Oxford. Bodleian Library.

La première éd. est antérieure à 1534.

182. *Le Livre des marchants fort utile à toutes gens, nouvellement composé par le sire Pantapole bien expert en tel affaire, prochain voisin du seigneur Pantagruel.*

A la fin: Imprimé à Corinthe, le xxii D'aoust, L'an Mil cinq cens xxxiii.

— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1330.

Le livre des marchans fort utile pour cognoistre de quelles marchandises on se doit garder d'estre deceu. Nouvellement reveu et augmenté par son Autheur. [Marque] *Par Jaques Bourgeois.* slnd.

— Zurich, Zentralbibliothek, Gal. Ch. 801.

Le Livre des marchans fort utile à toutes gens pour cognoistre de quelles marchandises on se doit garder d'estre trompé. Nouvellement reveu et augmenté par son premier autheur M. Anthoine Marcourt, bien cognoissant telles affaires. Lisez et proffitez. Ad Libelli Repertorem. En sine Mercatu Merces Mercator inemptas Tolle tibi Merces has tibi sponte damus.

A la fin: Achevé de Imprimer le penultième jour du moys de Decembre, 1534. — BPF. R. 1000.

Même titre. A la fin: Achevé de imprimer le penultieme jour du moys de Decembre, 1541. — Oxford, Bodleian Library.

Même titre... *sponte damus,* 1544. sl. [Geneve, Jean Michel]

— Strasbourg, BNU. R. 100612.
B. de N. Weiss.

MARGUERITE DE NAVARRE.

183. *Le miroir de l'ame pecheresse ouquel elle recongnoit ses faultes et pechez, aussi les graces & benefices à elle faictz par Jesuchrist son espoux.*

La Marguerite tresnoble et precieuse s'est preposée à ceulx qui de bon cueur la cerchoient.

A Alencon, chez maistre Simon du bois. M.D.xxxi.

— BM. C. 97 b 15.
BN. Y. 4369. Rés.

Même titre... *espoux.* slnd.

— Paris. B. Mazarine, 21.712.

Le Miroir de Treschrestienne Princesse Marguerite de France, Royne de Navarre, Duchesse d'Alençon et de Berry: auquel elle voit son neant, & son tout.

slnd. [Paris, Augereau? 1533?]

— Paris, B. Mazarine, Rés. 21.660.

A godly meditacyon of the Christen sowle... compiled in Frenche by lady Margarete quene of Navarre; and aptely translated into English by the right vertuose lady Elizabeth, daughter to our late soverayne Kyng Henry VIII. Emprinted in the yeare of our Lorde 1548 *in April.* Brunet, III. 1414.

184. *La MEDECINE de L'Ame Traitté tres utile & necessaire, non seulement aux malades, mais à tous qui sont en bonne disposition corporelle.*

Avec la forme de consoler les malades.

A Geneve, par Jaques Berthet, 1558.

— Colmar, B. du Consistoire, 685.
BPF. A. 1175.

MEIGRET, Aimé.

185. *Epistre en latin de maistre Aimé Meigret, Theologien, à messeigneurs de Parlement à Grenoble.*

Plus un Sermon en français presché à Grenoble par ledict Meigret le jour sainct Marc Evangeliste, l'an de grace mil cinq cens vingt quatre.

Fin de l'Epitre: Amen. Lugduni. XI Cal. December, 1524.

b iii. Sermon presché à Grenoble le jour sainct Marc Evangeliste M.D.xxiiii par maistre Aimé Meigret Theologien.

slnd. — Paris, B. de Ste-Geneviève, Rés. D. 11148 (5).

MENARD, Jean.

186. *Epistre Chrestienne aux Freres Mineurs, de l'ordre de S. Francoys. En laquelle est briefvement et fidelement exposée la regle desdictz freres, par quelcun jadis de leur estat: maintenant de Jesu-Christ. Nouvellement imprimée* 1540. sl. [Genève, Jean Michel.]

— Lausanne, B. cantonale
BG. Bc. 847.

Declaration de la reigle et estat des Cordeliers: composée par ung jadis de leur ordre et maintenant de Jesus Christ. En laquelle il rend raison, de son yssue d'avec eulx, nouvellement par luy reveue: & en plusieurs lieux augmentée depuis la premiere impression. I Pierre 3... 1542.

A la fin: Achevée d'imprimer le quatriesme jour D'aougst, 1542.

— M.h.R.
BN. Rés. H. 2098.

cf. Dufour, *306.* cclxii.

187. *Le MIROIR du Penitent. Psal. L...* [Gravure] *A Lyon. Par Jean de* Tournes. M.D.XLIX. — BN. Rés. D. 67940. (4).

188. *MORALITE de la maladie de Chrestienté, à viii personnages: en laquelle sont monstrez plusieurs abuz advenuz au monde, par la poison de péché & l'hypocrisie des hereticques.* [Les personnages. 4 vers.] *Y me vint mal à gré.*

A la fin: Nouvellement Imprimé à Paris par Pierre de Vignolle, demourant en la rue de la Sorbonne, 1553.

— BPF. R. 1000.
Zurich, Zentralbibliothek. Res. 1331.

Dufour, *306.* clvi.

189. *NOELZ nouveaux. Musiciens amateurs des Cantiques*
Au nom de Dieu noelz nouveaulx...
slnd. [P. de Wingle].
A i. v°. Rondeau aux lecteurs... Y me vint mal à gré.
— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1332.
Dufour, *306*. ccviii.

190. *L'ORDRE et maniere d'enseigner en la ville de Geneve au College. Description de la ville de Geneve.*
Imprimé à Geneve par Jean Gérard. M.D.XXXVIII.
A la fin: De l'Imprimerie de Jehan Gerard. M.D.XXXVIIII. le XII de Jan.
— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1336.

191. *Le PASQUILLE D'Allemaigne. Auquel L'histoire de L'evangile de nouveau retourné en lumiere, & la cause de la guerre presente sont touchées. Aucuns Princes, Estatz, & Citez, sont admonestez de leur condition & office. Aucuns aussi sont painctz au vif, par aucunes belles et graves sentences tirées de la Saincte Bible sans aucune perversion des escriptures.*
Rom. 15...
A la fin: Achevé d'imprimer le dernier jour du mois d'Octobre. M.D.XLVI.
— Paris, B. Mazarine, A. 14959.

192. *PASSIO Doctoris Martini Lutheri secundum Marcellum. Dialogus Karsthans et Kegelhans.* [Gravure] slnd. [1521].
— Bâle, Universitätsbibliothek, F. O. x. 3. (12).
Sélestat, B. municipale, 1149.

193. *POESIE de l'Alliance perpetuelle entre deux nobles et chrestiennes villes franches, Berne & Geneve, faite l'an M.D.LVII. Item, Une Comedie du Monde malade et mal pensé, récitée au renouvellement desdites alliances à Geneve, le deuxieme jour de may, M.D.LXVIII.* [Ancre] *M.DLXVIII.*
— BPF. R. 12682.

194. *PROPOS Memorables des Nobles et illustres hommes de la Chrestienté. Augmentez de plusieurs graves & excellentes Sentences, des anciens Hebrieux, Grecs & Latins. A Lyon, Par Benoist Rigaud.* 1579. pp. 144.
— Lausanne, B. de Th. de l'Eglise Libre.

RAEMOND, Florimond de

195. *L'Histoire de la Naissance, Progrez et Decadence de L'heresie de ce siècle, divisée en huit livres, dédié à nostre saint père le Pape Paul cinquieme, Par Florimond de Raemond Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Bordeaux. A Paris, M.DCX. Avec Privilege du Roy.*
— Strasbourg, BNU. E. 126073.

SAINCTES, Claude de.

196. *Declaration d'aucuns Atheismes de la Doctrine de Calvin & Beze contre les premiers fondemens de la Chrestienté. Par F. Claude de Sainctes, Theologien à Paris... A Paris, chez Claude Fremy,* 1568. *Avec Privilège du Roy.*
— Strasbourg, BNU. E. 150972.

SAMPSON, Thomas.

197. *A letter to the trew professors of Christes Gospell inhabitingue in the Parishe off Allhallows, in Bredstrete in London, made by Thomas Sampson, sometyme their Pastore.*

2. Corin. 6... Imprynted at Strasburgh in Elsas, at the signe of the golden Bibell, In the moneth of Auguste, the yeare of our Lord.

— Strasbourg, BNU. R. 100552.

SCHUCH, W.

198. *Epistre chrestiene envoyée à tresnoble Prince monseigneur le duc de Lorayne. Psal. II.*

A2. Theodulus Philadelphus, aux freres chrestiens des Gaules, grace & paix en dieu avec force & constance en verité par Jesus Christ nostre Seigneur.

L'Epitre commence: Au tresillustre prince & seigneur monseigneur Antoine duc de Lorayne mon seigneur tresclement, Wolfgang Schuch ministre de Christ desire felicité par Christ...

La fin: Du lieu subject à ta puyssance nommé S. Hyppolite l'an de Christ mil cinq cens vingt et cinq. L'unzieme de janvier. slnd. [J. Pruss. Strasbourg, 1530?]

— BM. C 37 a 22 (5).

199. *SENTENCE de frere Jehan Guibert L'ermite de Livry.*

A la fin: Prononcé en l'eglise sainct Barthelemy à unze heures de matin le vingt neufiesme jour de juillet, l'an de N. S. mil cinq cens vingt sept... sl.

— BM. C 37 a 22 (6).

200. *SERMON notable pour le jour de la Dedicace. Act.* 17... *Nouvellement imprimé,* 1539. sl. [Genève, Jean Michel]

— BG.

— Nantes, Musée Dobrée.

v. Bull. 1909 .

Cat. du Musée Dobrée I. 136.

201. *Le Sermon que Nostre Seigneur feist en la montaigne.* Paris, 1541.

— BN. D. 42254.

Le Sermon que... montaigne, avec l'exposition contenant les huyt beatitudes prinses du v. vi. & vii. Chapitres sainct Matthieu.

Imprimé à Paris L'an mil cinq cens quarante quatre.

B. de Th. Dufour.

— BPF. A. 1211.

SURE, P. de.

202. *Le Miroir de bien vivre et bien mourir. Par frere Pierre de Sure Lyonnois Celestin.*

A Lyon. Par Jean Voullant, 1565.

— Avignon, Musée Calvet, n° 21338.

203. *Le TE DEUM pour l'église Lutherienne: en francoys et en latin. Avec la Ballade et la Chanson d'yceulx Lutheriens, tout de nouveau imprimé, augmenté et corrigé.* slnd.

— Séville. B. Colombine.

v. n° *102.* Le texte latin du *Te Deum* à la BN. Ms. fr. 17527. f° 9. Babelon, *215.* n° 222.

204. *TRAICTE composée par ung grant Astrologue d'allemaigne: pour adviser le monde du Deluge espoventable: qui est à doubter de venir: L'an M.D.xxiiii sèlon la nature & constellation des Planettes. Ensemble l'interpretation des grandes et merveilleuses impressions qui furent veues en Allemaigne au ciel L'an passé &c.*
slnd. Cat. Albert Cohn, Berlin, 1894, n° 1183.

205. *Petit Traicté tresutile de la saincte Eucharistie de nostre Seigneur Jesuchrist...*
A la fin: Achevé de Imprimer le xvi^e^ jour de Novembre 1534. sl.
— Zurich, Zentralbibliothek, Rés. 1334.
v. Cat. Stroehlin, 497/8.

206. *La VERITE cachée devant cent ans faite & composée à six personnages: nouvellement corrigée & augmentée avec les autoritez de la saincte Escripture,* 1544.
sl. [Geneve. J. Michel.]
— BPF. R. 1000.
B. de N. Weiss.
La première édition antérieure à 1534. v. Dufour, *306.* ccix.
Brunet, V. 1142.

207. *VOLCYRE de Serouville, N.*
Histoire et recueil de la triumphante et glorieuse victoire obtenue contre les seduycts et abusez lutheriens mescreans du pays d'Aulsays et autres... sl. [Paris. 1526.]
— Strasbourg. BNU. M. 4246

DEUXIÉME PARTIE

PUBLICATIONS MODERNES.

208. ADAM, J. *Evangelische Kirchengeschichte der Stadt Strassburg bis zur französischen Revolution.* Strasbourg, 1922.
209. — *Evangelische Kirchengeschichte der elsässischen Territorien.* Strasbourg, 1928.
210. ALLUT, P. *Etude historique, bibliographique et littéraire sur Symphorien Champier.* Lyon, 1859.
211. ANRICH, G. *Martin Butzer.* Strasbourg, 1914.
212. ATGER, A. *Histoire et rôle des cantiques dans les Eglises réformées de langue française.* Thèse de Genève. 1883.
213. AUBIGNE, T. A. d': *Ouvres complètes,* publiées par E. Réaume et E. de Caussade, 6 vol. Paris. 1873-92.
214. AUVRAY, Lucien *La Bibliothèque de Claude Bellièvre* (*Mélanges Emile Picot,* Paris, 1913. II. 333ss.).
215. BABELON, J.. *La Bibliothèque Française de Fernand Colomb* (Revue des Bibliothèques. Supplément X). Paris, 1913.
BACKER v. Ruelens.
216. BARNAUD, J. *Pierre Viret.* Saint Amans, 1911.
217. BAUDRIER, H.: *Bibliographie lyonnaise.* 12 vol. Lyon et Paris. 1895-1921.
218. BAUDRILLART, H. *J. Bodin et son Temps.* Paris, 1853.
219. BAUER, K. *Valérand Poullain, ein kirchengeschichtliches Zeitbild aus der Mitte des* 16. *Jahrh.* Elberfeld. 1927.

220. BAUM, J. G. *Capito und Butzer* (Leben und Schriften der Väter der reformierten Kirche, III). Elberfeld, 1860.
221. — *Franz Lambert von Avignon.* Strasbourg, 1870.
222. BAUMGARTEN, H. *Sleidans Briefwechsel.* Strasbourg, 1881.
223. BECK, H. *Die Erbauungsliteratur der evangelischen Kirche Deutschlands.* 1883.
224. BECKER, G. *Eustorg de Beaulieu.* Paris, 1880.
225. — *Guillaume Guéroult.* Paris, 1880.
226. BECKER, P. A. *Marguerite Duchesse d'Alençon et Guillaume Briçonnet Evêque de Meaux, d'après leur correspondance manuscrite, 1521-4.* Bull. XLIX. (1900) 393-477.
227. — *Clement Marots Psalmenübersetzung* (Leipziger Berichte, Phil. hist. Klasse 72. Bd I.) Leipzig, 1921.
228. BENRATH, K. *Die Summa der heiligen Schrift, ein Zeugnis aus dem Zeitalter der Reformation für die Rechtfertigung aus dem Glauben.* Leipzig, 1880.
229. — *Die Summa der heiligen Schrift. Eine literar-historische Untersuchung.* Jahrbuch f. prot. Theologie VII. (1881) p. 127; VIII, 681, 697; IX, 328.
230. BERDAN, J. M. *Early Tudor Poetry.* New York, 1920.
231. BERGER, S.. *La Bible au* XVI^e *siècle.* Nancy, 1879.
232. — *Le Procès de Briçonnet.* Paris, 1895.
233. BEUZART, P. *Les Hérésies et la Réforme dans la Région de Douai, d'Arras et au pays de l'Alleu.* 1912.
234. BEZE, Th. de *Le Passavant, traduit pour la première fois du Latin macaronique... par Isidore Liseux.* Paris, 1875.
235. BIMBINET, E. *Chronique historique de l'Université d'Orléans,* 1875.
236. BIRCH-HIRSCHFELD, A.: *Geschichte der französischen Literatur seit Anfang des* XVI. *Jahrhunderts.* I. Stuttgart, 1889.
237. BLUM, A. *L'Estampe satirique en France pendant les Guerres de Religion. Essai sur les origines de la Caricature politique.* Thèse de Paris. 1913.
238. BOEHMER, E. *Bibliotheca Wiffeniana. Spanish reformers of two centuries.* 3 vol. Strasbourg, 1874-1904.
239. BOEHMER, H. *Luther im Lichte der neueren Forschung. Ein kritischer Bericht.* 5^e Edition. Berlin, 1918.
240. BORDIER, H. L. *Le Chansonnier Huguenot du* 16^e *siècle.* 2 vol. Paris, 1870.
241. BOURCHEMIN, P. D. *Etude sur les Académies Protestantes.* Paris, 1882.
242. BOURGEON, G. *La Réforme à Nérac. Toulouse,* 1880.
243. BOURNON, F. *La Chronique Parisienne de Pierre Driart, Chambrier de Saint Victor* (1522-1535). Mém. de la Soc. de l'Histoire de Paris XXII. (1895) p. 67.
244. BOURRILLY, V. L. *François Ier et les Protestants. Les Essais de Concorde en* 1535. Bull. 1900, pp. 337-365.
245. — *Guillaume du Bellay, Seigneur de Langey.* Paris, 1905.
246. — *Le Journal d'un Bourgeois de Paris sous le Règne de François Ier.* Nouvelle édition, avec introduction et des notes. Paris, 1910.

247. BOVET F *Histoire du Psautier des Eglises Réformées.* Neuchâtel et Paris, 1872.
248. BRANT, Sébastien. *Das Narrenschiff,* herausgegeben von F. Zarncke. Leipzig. 1854.
249. BREBAN, C. de *L'Imprimerie à Troyes,* Paris, 1873.
250. BUCHSENSCHUTZ, L. *Histoire des liturgies en langue allemande de l'église de Strasbourg.* Cahors. 1900.
251. BUCHWALD, G. *Zur Wittemberger Stadt- und Universitätsgeschichte.* Leipzig, 1893.
252. BUDINSKY, A. *Die Universität Paris und die Fremden an derselben im Mittelalter.* Berlin, 1876.
253. BUISSON, F. *Répertoire des ouvrages pédagogiques du* XVI^e^ *siècle.* Paris, 1886.
254. — *Sébastien Castellion. Etude sur les origines du Protestantisme libéral français.* 2 vol. Paris. 1892.
255. BULAEUS, C. E. *Historia universitatis parisiensis.* Paris, 1665.
256. BURCKHARDT-BIEDERMANN, T. *Bonifacius Amerbach und die Reformation.* Bâle, 1894.
257. BURDACH, K.: *Vom Mittelalter zur Reformation.* 4 vol. *Berlin,* 1912-17.
258. — *Vorspiel.* 2 vol. Halle, 1925.
259. CALVIN, J. *Opera quae supersunt omnia.....* éd. Guil. Baum, Ed. Cunitz, Ed. Reuss, 87 vol. Brunsvigae, 1863-1900.
260. — *Le Catéchisme français,* réimprimé par A. Rilliet et Th. Dufour. Genève, 1878.
261. — *La vraie façon de reformer l'Eglise chrestienne* (1559). Réimpression à Paris, 1881.
262. — *Institution de la Religion chrestienne.* Réimprimée sous la direction d'A. Lefranc par H. Chatelain et J. Pannier. Paris, 1911 (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 176/7).
263. — Lettres françaises, publiées par J. Bonnet, 2 vol. 1854.
264. CARTIER, A. *Arrêts du Conseil de Genève sur le fait de l'imprimerie et de la librairie. 1541-50.* Genève. 1893.
265. — *Le Libraire Jean Morin et le Cymbalum Mundi.* Bull. XXXVIII.
266. — *Les Dizains Catholiques de J. Estauge.* Mélanges Picot, I. 307 ss.
267. CASTELLION, S. *Traité des Hérétiques,* réimprimé par Olivet Genève, 1913.
268. *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Ernest Stroehlin.* II^e^ partie comprenant le cabinet formé par M. Adolphe Gaiffe. IIIe partie. Paris, 1912.
269. *Catalogue des Actes de François Ier.* 9 vol. Paris. 1887-1907 (Collection des Ordonnances des Rois de France).
270. *Short Title Catalogue of Books printed in France and of French books printed in other countries from* 1470 *to* 1600 *now in the British Museum.* Londres, 1924.
271. *Short Title Catalogue of Books printed in England, Scotland, Ireland and of English books printed abroad, 1473-1640.*

Compiled by A. W. Pollard and G. R. Redgrave. Londres, 1926. (*EB*).

272. CHAMPION, P. *Ronsard et son Temps.* Paris, 1925.
273. CHAMPOLLION-FIGEAC, A. *Poésies du Roi Français Ier, de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, de Marguerite, Reine de Navarre, et Correspondance Intime du Roi avec Diane de Poitiers et plusieurs autres dames de la Cour.* Paris, Imprimerie Royale, 1847. f° pp. 227. (BN. Rés. Ye. 161).
274. CHAPONNIERE, F. *Journal du Syndic Jean Balard.* Genève, 1854.
275. CHAPONNIERE, J. *Notice sur François Bonivard.* slnd.
276. CHAUVIRE, R. *Jean Bodin, auteur de la République.* Paris, 1914.
277. CHENEVIERE, A. *Bonaventure des Periers, sa vie, ses poésies.* Paris, 1886.
278. CHILDS, J. B. *16th Century Books. A Bibliography of Literature describing books printed between* 1501 *et* 1601. Univ. of Chicago Press, 1923. (Papers of the Bibliographical Soc. of America. XVII. part 2. pp. 73-152.)
279. CHRISTIE, R. C., *Etienne Dolet, le Martyr de la Renaissance.* Traduction française par C. Stryenski. Paris, 1886.
280. CLAUDIN, A. *Histoire de l'Imprimerie en France au* xv° *et au* xvi° *Siècles.* 4 vol. Paris, 1900.
281. CLEMEN, O. *Flugschriften aus den ersten Jahren der Reformation.* 10 vol. Halle et Leipzig. 1906-11.
282. CLEMENT, L. *Henri Estienne et son œuvre française.* Paris, 1898.
283. CLERVAL, A. *De Judoci Clichtovei... vita et operibus, 1472-1543.* Paris, 1894.
284. — *Registre des procès verbaux de la Faculté de Théologie de Paris, publié pour la première fois. I.* 1505-23. Paris, 1917.
285. — *Strasbourg et la Réforme française* (*octobre* 1525-*décembre* 1526). Rev. d'hist. de l'Eglise de Fr. VII. (1921) p. 139 ss.
286. *Comedie du Pape malade et tirant à sa fin..... Traduite de vulgaire Arabic en bon Romman et intelligible par Thrasibule Phenice. Avec Privilege, M.D.LXI.* — Réimpression à Genève par les soins de M. Gustave Révilliod chez I. G. Fick, 1859.
287. COUSIN, J., *Histoire de Tournay* (1610), nouv. ed. 2 vol. 1868.
288. CRANMER, T. *A short instruction into Christian religion, being a Catechism.....* Oxford, 1829.
289. CREPET, E. *Trésor Epistolaire de la France.* Paris, 1865.
290. CRESPIN, J. *Histoire des Martyrs persecutez et mis a mort pour la verité de l'Evangile, depuis le temps des Apostres jusques à present* (1619). Edition nouvelle par D. Benoît. 3 vol. Toulouse. 1885-89.
291. CROTTET, A. *Petite chronique protestante de France.* Paris et Genève, 1846.
292. DEGEORGE, L. *La Maison Plantin à Anvers.* Bruxelles, 1876.
293. DELISLE, L. *Notice sur un registre des procès-verbaux de la Faculté de Théologie de Paris pendant les années* 1505-33. 4°. Paris, 1899.

294. — *Catalogue des livres imprimés à Caen avant le milieu du* XVI^e *siècle.* Caen, 1903.
295. DESPIERRE, G. *L'Etablissement d'imprimeries à Alençon,* 1529-75. (extr. du Bulletin du comité des travaux hist. et scient.). Paris, 1894.
296. DIGOT, A. *Notice biographique et littéraire sur Nicolas Volcyr, historiographe.....* Nancy, 1849.
297. DOMMER, H. von. *Lutherdrucke auf der Hamburger Stadtbibliothek,* 1516-23. Leipzig, 1888.
298. — *Die ältesten Drucke aus Marburg in Hessen* (1527-66). Marburg, 1892.
299. DOREZ, L. *L'Itinéraire de Jérome Maurand.* (Recueil de voyages et de Documents, XVII.) Paris, 1870.
300. DOUEN, O. *Clément Marot et le Psautier Huguenot.* 2 vol. Paris, 1878.
301. — *Un Psautier français inconnu. Bull.* XLII (1893). p. 98 ss.
302. — *Le Réformateur Pierre Caroli et l'Imprimeur Simon Dubois.* Bull. XLV. p. 202. ss.
v. Weiss, N.
303. DOUMERGUE, E. *Jean Calvin, les Hommes et les Choses de son Temps.* 7 vol. Lausanne, 1899.
304. — *Iconographie Calvinienne* Lausanne, 1909.
305. DUFF, E. G. *A century of the English Book Trade.* London, 1905.
306. DUFOUR, Th. *Notice bibliographique sur le Catéchisme et la Confession de Foi de Calvin* (1537) *et sur les autres livres imprimés à Genève et à Neuchâtel dans les premiers Temps de la Réforme* (1533-40). Genève, 1878. (v. N° 260)
207. DUPIN, L. E. *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* 2 vol. Paris et Mons. 1690-92.
208. DUPLESSIS d'ARGENTRE, C. *Collectio judiciorum de novis erroribus.* 2 vol. in-4°. Lutetiae, 1728.
309. EBERLIN von GUNZBERG *Ausgewählte Schriften,* herausgegeben von L. Enders. Neudrucke Deutscher Litteraturwerke des 16. Jahrh. 139-141. Halle, 1896.
310. EBERT, F. A. *Allgemeines Bibliographisches Lexikon.* 4°. 2 vol. Leipzig. 1821, 1830.
311. EGLI, E. *Schweizerische Reformationsgeschichte.* I. Zürich, 1910.
312. EHRENBERG, R. *Das Zeitalter der Fugger.* 2 vol. Jena, 1896.
313. EITNER, R. *Bibliographie der Musiksammelwerke der* 16. *und* 17. *Jahrh.* Berlin, 1877.
314. *Epistolae obscurorum virorum.* The Latin text with an English rendering. edited by F. G. Stokes. 1909.
315. *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami, denuo recognitum et auctum per P. S. Allen.* 6 vol. Oxford. 1906-1926.
316. ERICHSON, A. *L'Eglise Française de Strasbourg au* XVI^e *siècle.* Strasbourg. 1886.
317. — *Die calvinische und die altstrasburgische Gottesdienstordnung.* Strasbourg, 1894.
318. — *L'Origine de la Confession des Péchés dite de Calvin.*

Revue Chrétienne. 1896. p. 167. ss.
319. — *Bibliographia Calviniana.* Berlin, 1900.
320. ESTIENNE, H. *La Foire de Francfort.* Réimpression. Paris, 1875.
321. — *Apologie pour Herodote* publiée par Ristelhüber, Paris, 1879
322. EXPERT, H. *Le Psautier huguenot du* XVI^e *siècle.* Paris, 1902.
323. EYS, W. J. van *Bibliographie des Bibles et des Nouveaux Testaments en langue française des* XV^e *et* XVI^e *siècles.* 2 vol. Genève 1900.
324. FAGNIEZ, G. *Le Livre de Raison de M. Nicolas Versoris,* Avocat au Parlement de Paris. (1518-1530). Mém. de la Soc. de l'Hist. de Paris, XII. (1886) p. 99.
325. FAREL, G. *La Maniere et Fasson....* publiée par J. G. Baum. Strasbourg et Paris, 1859.
326. — *Le Sommaire,* éd. de 1534, réimprimé par J. G. Baum. Genève. 1867.
327. FEBVRE, L. *Un Secrétaire d'Erasme: Gilbert Cousin et la Reforme en Franche-Comté. Bull.* LVI (1907) p. 97 ss.
328. — *Philippe II et la Franche-Comté.* Thèse de Paris, 1911.
329. — *Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté.* Paris, 1912.
330. — *Un bilan: La France et Strasbourg au* XVI^e *siècle.* La Vie en Alsace. 1925-26.
331. — *Un destin, Martin Luther.* Paris, 1928.
332. FICKER, J. *Thesaurus Baumianus,* Verzeichnis der Briefe und Aktenstücke. Strasbourg, 1905.
333. — *Bildnisse der Straszburger Reformatoren,* 1914.
334. — *Martin Bucer. Ein Vortrag.* Bilder zu seinen Leben und Werken, 1917. (Quellen und Forschungen zur Kirchen- und Kulturgeschichte von Elsass und Lothringen IV, V.).
335. FLOQUET, A. *Histoire du Parlement de Normandie,* 4 vol. Rouen, 1840-42.
336. FLURI, A. *Die Beziehungen Berns zu den Buchdruckern in Basel, Zurich und Genf.* (1480-1536). (Archiv f. Geschichte des deutschen Buchhandels. XIX, 1897).
337. FOERSTEMANN, K. E. *Urkundenbuch zu der Geschichte des Reichstages zu Augsburg im Jahre* 1530. 2 vol. Halle. 1833, 1835.
338. FOERSTER, M. *Die französischen Psalmenübersetzungen.* Berlin, 1914.
339. FOURNIER. E. *Variétés historiques et littéraires.* 10 vol. Paris, 1865.
340. FOURNIER, M. *Statuts et Privileges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en* 1789. I, II. Paris, 1890, 1891.
341. FRANKE, K. *Grundzüge der Schriftsprache Luthers.* 2 vol. Halle, 1913.
342. FRERE, E. *Manuel du Bibliographe normand.* 2 vol. Rouen. 1858-60.
343. FREVILLE, E. de *Un Index du* XVI^e *siècle.* Bull. I. 355. II. 15.

344. FREYTAG, F. G. *Analecta litteraria de libris rarioribus.* Leipzig, 1750.
345. FRIEDENSBERG, W.: *Geschichte der Universität Wittemberg.* Halle, 1917.
346. GAULLIEUR, E. *Etudes sur la Typographie genevoise.* Genève, 1855.
347. — *Histoire du Collège de Guyenne.* Paris, 1874.
348. — *Histoire de la Réformation à Bordeaux.* I. Paris, 1884.
349. GEBHAUER, C.' *Geschichte des französischen Kultureinflusses auf Deutschland von der Reformation bis zum Dreiszigj. Kriege.* Strasbourg, 1911.
350. GEBWILER, H. *Die Strassburger Chronik.* hsg. K. Stenzel, Berlin, 1928.
351. GEROLD, Th. *Les plus anciennes mélodies des chants protestants de Strasbourg.* 1929.
352. GOEDEKE, K. *Burckhard Waldis.* Hanover, 1852.
353. — *Grundrisz zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen.* 2e Edition. 10 vol. Dresden, 1884-1913.
354. GODET, Ph. *Histoire littéraire de la Suisse française.* Paris, 1890.
355. *Les Memoires historiques de la republique sequanoise et des princes de la Franche Comté de Bourgogne par M. Loys* GOLLUT. Nouvelle édition par Ch. Duvernoy. Arbois, 1873.
356. GOSSELIN, E. *Recherches sur les Origines et l'Histoire du Théâtre à Rouen avant Pierre Corneille.* (Extrait de la Revue de Normandie). Rouen, 1868.
357. GOETZE, A. *Die hochdeutschen Drucker der Reformationszeit.* Strasbourg, 1905.
358. — *Volkskundliches bei Luther.* Weimar, 1909.
359. — *Frühneuhochdeutsches Glossar.* Bonn, 1912. (2e éd. 1920.)
360. GRAF, K. H. *Jacobus Faber Stapulensis. Ein Beitrag zur Geschichte der Reformation in Frankreich.* (Zeitschrift für die hist. Theologie, 1852. pp. 3, 165.)
361. GRISAR, H. *Martin Luther.* 3 Bde. Freiburg. i. B. 1911-12.
362. — *Die Literatur des Lutherjubiläums,* 1917. Innsbruck, 1918.
363. GUIFFREY, G. *Cronique du Roy Francoys premier de ce nom publiée pour la première fois...* Paris, 1860.
364. GUIRAUD, L.' *Etudes sur la Réforme à Montpellier.* 2 vol. 1918.
365. GUY, H.: *Histoire de la poésie française au* XVIe *siècle.*
Tome I. *L'école des rhétoriqueurs.* Paris 1910.
Tome II. *Clément Marot et son Ecole.* Paris, 1926.
366. HALLER, J. *Epochen der deutschen Geschichte.* Stuttgart et Berlin, 1927.
367. HARDT, H. von der *Historia literaria reformationis.* f°. Francofurti, 1717.
368. HARVITT, H.' *Eustorg de Beaulieu. A Disciple of Marot.* Thèse. Lancaster, Philadelphia. 1918.
369. HASAK, V.' *Dr. M. Luther und die religiöse Literatur seiner Zeit.* Regensburg, 1881.
370. HASSENCAMP, F.' *F. Lambert von Avignon* (Leben der Väter der

Reformierten Kirche. IX) Elberfeld, 1860.

371. HAUFFEN, A *Johann Fischart, Ein Literaturbild aus der Zeit der Gegenreformation.* 2 vol. Berlin und Leipzig. 1921.

372. HAUPT, O. *Luther und Rabelais in ihren pädagogischen Beziehungen.* (Thèse de Leipzig). Langensalza, 1890.

373 HAUSER, H. *Les Sources de l'Histoire de France.* 2e Partie. xvie siècle. 3 vol. Paris. 1906-09.

374. — *Etudes sur la Réforme Française.* Paris, 1909.

375. HERFORD, C. H. *Studies in the literary relations of England and Germany in the 16th Century.* Cambridge, 1886.

376. HERMINJARD, A. L. *Correspondance des Réformateurs dans les Pays de Langue Française.* 9 vol. Genève, 1871-1897.

377. — *La Réforme à Metz.* Paris, 1876.

378. *Histoire Ecclesiastique des Eglises Réformées au Royaume de France.* Edition nouvelle par G. Baum et Ed. Cunitz. 3 vol. Paris, 1883-89.

379. HOGU, L. *Jean de l'Espine.* (Biblioth. de l'Ecole des Hautes Etudes. fasc. 203.) Paris, 1913.

380. HOHENLOHE, S. von *Kreuzbüchlein,* 1525. Neu herausgegeben von J. Ficker, Strasbourg, 1913. (Quellen und Forschungen zur Kirchen und Kulturgeschichte von Elsass und Lothringen. I).

381. HOLL, F. *Das politische Theater in Frankreich zur Zeit der Reformation.* Naumburg, 1902.

382. HOLSTEIN, H. *Die Reformation im Spiegelbilde der dramatischen Litteratur des 16. Jahrhunderts.* Halle, 1886.

383. HORNING, G. *Ecrits de Luther imprimés à Strasbourg, Colmar, Sélestat, Haguenau.* Strasbourg, 1919.

384. HUB, I. *Die deutsche komische und humoristische Litteratur seit Beginn des 16. Jahrhunderts.* 3 Bde. München und Nürnberg. 1865-66.

385. HUBERT, Fr. *Die Straszburger liturgischen Ordnungen im Zeitalter der Reformation.* Göttingen, 1900.

386. HUGUENIN, A. *Chroniques de Metz,* 1838.

387. IMBART DE LA TOUR, P. *Les Origines de la Réforme:*
Tome I. *La France Moderne.* Paris 1905.
Tome II. *L'Eglise Catholique, la crise et la Renaissance.* Paris, 1909.
Tome III. *L'Evangélisme.* Paris, 1914.
Paris. 8 vol. Paris, 1902-11.

388. JANSSEN, J. *L'Allemagne et la Réforme.* Traduction française d'E.

389. JOHNSON, A. F. *Books printed at Lyons in the 16th Century* (The Library, 1922.).

390. — *The First Century of Printing at Basle.* Londres, 1926.

391. — *Basle Ornaments on Paris Books,* 1519-36. (The Library, 1927.)

392. — *French Sixteenth Century Printing.* Londres, 1928.

393. JONES, L. C. *Simon Goulart.* Thèse de Genève. 1918.

394. JOURDA, P. *Tableau chronologique des publications de Marguerite de Navarre.* Revue du XVI^e siècle, XII (1925), 209ss.

395. JUNDT, A. *Die dramatischen Aufführungen im Gymnasium zu Strassburg.* 1881.

396. KAWERAU, G. *Chronologisches Verzeichnis von Luthers Shriften.* 1917. (Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, 129.)

397. KIRCHHOFF, A. *Beiträge zur Geschichte der Preszmaszregelungen und des Verkehrs auf den Büchermessen im 16. und 17. Jahrhundert.* — Archiv f. Gesch. des deutschen Buchhandels, II. 33.

398. KLINGNER, E. *Luther und der deutsche Volksaberglaube.* (Palaestra, LVI.) Berlin, 1912.

399. KOBER, A. H. *Geschichte der religiösen Dichtung in Deutschland.* Essen, 1919.

400. KOHLER, E. *Die Entwicklung des biblischen Dramas des 16. Jahrhunderts in Frankreich...* Naumburg, 1911.

401. KOESTLIN, J. *Martin Luther, sein Leben und seine Schriften.* 5te Auflage, durchgesehen von G. Kawerau. 2 vol. Berlin, 1903.

402. — *Die Baccalaurei und Magistri der Universität Wittemberg.* Halle, 1891.

403. KOSZUL, A. *Les relations entre l'Alsace et l'Angleterre au XVI^e siècle.* Revue de litt. comparée. 1929. 5, ss.

404. KRONENBERG, M. E. *Notes on English Printing in the Low Countries.* Transactions of the Bibliographical Soc. Sept. 1928. 139, ss.
v. NIJHOFF. W.

405. KUCZINSKI, A. *Verzeichnis einer Sammlung von nahezu 3000 Flugschriften Luthers und seiner Zeitgenossen.* Leipzig, 1870.

406. LA CROIX DU MAINE ET DU VERDIER. *Bibliothèque Française.* Nouv. éd. par R. de Juvigny à Paris, 6 vol. 1772,3.

407. LANG A. *Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche* II.
1. — *Calvins Bekehrung.*
2. — *Der Evangelienkommentar Butzers.* 2 vol. Leipzig, 1897.

408. LANGE, K. *Der Papstesel.* Göttingen, 1891.

409. LEBER, C. *De l'Etat réel de la Presse et des Pamphlets depuis François Ier jusqu'à Louis XIV.* Paris, 1834.

410. LEFRANC, A. *La Jeunesse de Calvin.* Paris, 1888.

411. — *Histoire du Collège de France.* Paris, 1893.

412. — *Les Idées Religieuses de Marguerite de Navarre d'après son œuvre poétique.* Paris, 1898. (et Bull. XLVI).

413. — *Grands Ecrivains français de la Renaissance.* Paris, 1914.

414 LEFRANC, A. et BOULENGER, J. *Comptes de Louise de Savoie et de Marguerite d'Angoulême,* (1512-1539). Paris, 1905.

415. LEHR, E. *Matthieu Zell, le premier pasteur évangélique de Strasbourg.* Paris, 1861.

416. LENIENT, Ch. *La Satire en France, ou la littérature militante au* XVI^e *siècle.* 2 vol. Paris, 1877.
417. LE PETIT, J. *Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du* 15^e *au* 18^e *siècles. Paris,* 1888.
418. LEROUX de LINCY *Recueil de chants historiques français.* Paris, 1841.
419. LIEBENAU, Th. v. *Der Franziskaner Dr. Thomas Murner.* Freiburg-i.-B. 1913. (Erläuterungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes, IX).
420. LIEBRICH, A. F *Nicolas Gerbel, jurisconsulte.* Strasbourg, 1857.
421. LORTSCH, D. *Histoire de la Bible en France.* Paris, 1910.
422. LOTHEISZEN, F. *Königin Margarethe von Navarra. Ein Cultur- und Litteraturbild aus der Zeit der französischen Reformation.* 2^e Aufl. Berlin, 1885.
423. LUTHER, J. *Die Reformationsbibliographie und die Geschichte der deutschen Sprache.* Berlin, 1898.
424. LUTHER, M: *Sämmtliche Werke.* Erlangen. 67 vol. 1826-1885.
425. — *Opera latina varii argumenti,...* 7 vol. Francfort, 1865-73.
426. — *Briefwechsel,* hsg. L. Enders, G. Kawerau u. a. 18 vol. 1884-1923.
427. — *Werke.* Kritische Gesamtausgabe. Weimar, 1883. 60 vol.
428. — *Werke in Auswahl.* Unter Mitwirkung von Albert Leitzmann herausgegeben von Otto Clemen, 4 vol. Bonn 1925-6.
429. — *Septemberbibel* et *Passional.* Neudrucke von W. Scherer: Deutsche Drucke älterer Zeit in Nachbildungen. I. II. 1883.
430. — *Die drei Groszen Reformationsschriften...* hsg. L. Lemme. Gotha, 1884.
431. — Geistliche Lieder. hsg. A. Leitzmann. Bonn, 1907. (Lietzmanns Kleine Texte, 24/25.)
423. — *Kleiner Katechismus.* Der deutsche Text in seiner geschichtlichen Entwicklung. hsg. J. Meyer. Bonn, 1912. (Lietzmanns Kl. Texte. 109.)
433. MACFARLANE, J. *Antoine Vérard.* Londres, 1900.
434. MARGUERITE de NAVARRE *L'Heptameron des Nouvelles,* p.p. Leroux de Lincy. 3 vol. Paris, 1853.
435. — *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses,* p.p. Félix Frank. 4 vol. Paris, 1873.
436. — *Dernières Poésies,* p.p. A. Lefranc, Paris, 1896.
437. — *Comédies,* p. p. F. Ed. Schneegans. Strasbourg, 1923. (Bibliotheca Romanica 295/299).
438. — *Dialogue en forme de vision nocturne.* Réimprimé par P. Jourda, Revue du XVI^e siècle. XIII (1926). I. ss.
439. — *Lettres de Marguerite d'Angoulême soeur de François Ier. Nouvelles Lettres,* publiées par E. Genin. Paris, 1841, 1842.
440. MASSEBIAU, L. *Les Colloques Scolaires.* Paris, 1878.
441. MATHOREZ, J. *Les Etrangers en France sous l'Ancien Régime.* 2 vol. Paris, 1919-1921.
442. MELANCHTHON, Ph. *Opera quae supersunt omnia.* Ed. R. Bret-

schneider. (Corpus Reformatorum). 28 vol. Halle et Brunswick, 1834-60.

443. *Mélanges offerts à M. Emile Picot par ses amis et ses élèves.* 2 vol. Paris, 1913.

444. MENTZ, F. *Bibliographische Zusammenstellung der gedruckten Schriften Butzers.* Strasbourg, 1891.

445. MENTZ, G. *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation, der Gegenreformation und des Dreiszigjährigen Krieges,* 1493-1648. Tübingen, 1913.

446. MERAY, A. *Les libres prêcheurs devanciers de Luther et de Rabelais.* Paris, 1860.

447. MERKER, P. *Reformation und Literatur, Ein Vortrag.* Weimar, 1918.

448. — *Der Verfasser des Eccius Dedolatus...* (Sächsische Forschungsinstitute II. i.) Halle, 1923.

449. MEYER, A. *Etude critique sur les relations d'Erasme et de Luther.* Paris, 1919.

450. MONNIER, M *Genève et ses poètes du* XVI^e^ *siècle à nos jours.* Paris et Genève. 1874.

451. — *Histoire générale de la littérature moderne.*
1. — La Renaissance de Dante à Luther.
2. — La Réforme de Luther à Shakespeare.
Paris, 1884, 1885.

452. MONTAIGLON, A. *Recueil de poésies françaises des* XV^e^ *et* XVI^e^ *Siècles.* 12 vol.. Paris, 1858-77.

453. MOUTARDE, E. *Etude historique de la réforme à Lyon.* Genève, 1881.

454. MULLER, J. *Die symbolischen Bücher der evangelisch-lutherischen Kirche.* 11te Aufl. 1912.

455. MURNER, Th. *Eulenspiegel,* hsg. Lappenberg, 1854.

456. — *Von dem grossen Lutherischen Narren,* hsg. P. Merker (Deutsche Schriften IX.) Strasbourg, 1918.

457. — *Purgatio vulgaris.* Nach der Originalhs. erstmalig hsg. v. Joseph Lefftz. (Archiv für Elsässische Kirchengeschichte III.) 1928.

458. NIJHOFF, W. *L'Art typographique dans les Pays-Bas.* (1500-1540). 2 vol. 1926.

459. NIJHOFF, W. et KRONENBERG, M. E. *Nederlandsche Bibliographie,* 1500-1540. (avec deux suppléments de 1925 et de 1927.) 1919.

460. NISARD, Ch. *Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage.* 2 vol. Paris, 1864.

461. O'CONNOR, D.: *Sébastien Brant en France au* XVI^e^ *siècle.* Revue de Litt. Comparée, 1928.

462. OETTINGER *Bibliographie biographique universelle.* 4°. 2 vol. Bruxelles, 1854.

463. PAILLARD, L. *Notes et éclaircissements sur l'histoire générale des Pays Bas et sur l'histoire de Valenciennes au* XVI^e^ *siècle.* Valenciennes, 1879.

464. PANNIER, J. *Quelques remarques bibliographiques sur le Traité*

des Hérétiques à propos d'une nouvelle édition. Bull. LXII, (1913) 551 ss.

465. — *Recherches sur l'évolution religieuse de Calvin jusqu'à sa conversion.* Rev. d'hist et de philos. religieuses de Strasbourg, V. (1925), 189, 297.

466. — *Calvin à Strasbourg.* 1925.

467. — *Les Origines françaises du protestantisme français.* Bull. LXXVII. (1928) p. 209 ss.

468. — *Une première «Institution» française dès* 1537? Rev. d'hist. et de philos. religieuses de Strasbourg. VIII. (1928) p. 315.

469. PAQUIER, J. *L'humanisme et la Réforme: Jerome Aléandre.* Paris, 1900.

470. PARTURIER, E. *Les sources du mysticisme de Marguerite de Navarre.* R. de la Ren. V. (1904). pp. 108, 278.

471. PATRY, H. *Débuts de la Réforme protestante en Guyenne. Arrêts.* 1912.

472. PAULUS, N. *K. Schatzgeyer.* Strasbourg, 1898.

473. PEIGNOT, G *Dictionnaire critique littéraire et bibliographique des principaux livres condamnés au feu.* 2 vol. Paris, 1806.

474. PERDRIZET, A. *Ronsard et la Réforme.* (Thèse de Paris) Nancy. 1902.

475. PERICAUD, A. *Notes et documents pour servir à l'Histoire de la Ville de Lyon,* 1376-1610. (Annuaires de Lyon II. 1-9) 9 vol. en 3. Lyon, 1838-46.

476. PFEIFFER, Fr. *Theologia deutsch.* neu hsg. Stuttgart, 1851.

477. PICOT, E. *Le Théâtre mystique de Pierre du Val et des Libertins spirituels de Rouen au* XVI^e^ *siècle.* Paris, 1882.

478. — *Catalogue des livres composant la bibliothèque de... James de Rothschild.* 5 vol. Paris 1884.

478a. — *Recueil général des Sotties* (Soc. des anciens textes fr.) 3 vol. 1902, 04, 12.

479. — *Les Français Italianisants au* XVI^e^ *siècle.* 2 vol. Paris, 1906-7.

480. PIETSCH, P. *Martin Luther und die hochdeutsche Schriftsprache.* Breslau, 1883.

481. PINVERT, L. *Lazare de Baïf,* Paris, 1900.

482. PLATTARD, J. *L'Oeuvre de Rabelais. Sources, invention, composition.* 1909.

483. — *L'Adolescence de Rabelais en Poitou.* Paris, 1923.

484. PLATTER, Félix, *Mémoires.* Genève, 1866.

485. POMPEN, A. *The English Versions of the Ship of Fools.* New York, 1925.

486. PROCTOR, R. *On two Lyonnese editions of the ars moriendi.* The Library. 1902. 339. ss.

487. PROST A. *Les Sciences et les Arts occultes au* XVI^e^ *siècle. Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres.* 2 vol. Paris, 1881-2.

488. PRUDHOMME, A *Simples notes sur P. de Sébiville,* 1884.

489. QUIEVREUX, P. *La Traduction du NT. de Lefèvre d'Etaples.* Paris, 1894.

490. RABELAIS, F. *Gargantua und Pantagruel,* hsg. F. G. Regis. Leipzig, 1841.
491. — *Oeuvres.* Ed. Marty Laveaux. 6 vol. Paris. 1868-1903.
492. — *Oeuvres.* Ed. critique sous la direction d'A. Lefranc. 4 vol. 1912—
493. RADLKOFER, M. *Johann Eberlin von Günzberg.* Nördlingen. 1887.
REBER, B. v. STOCKMEYER, I.
494. RENAUDET, A. *Préréforme et Humanisme à Paris pendant les premières Guerres d'Italie. 1494-1517.* Paris, 1916.
495. RENOUARD, Ph. *Bibliographie des éditions de Simon de Colines. 1520-46.* Paris, 1894.
496. — *Documents sur les Imprimeurs... à Paris (1450-1600)* Paris, 1901.
497. REUSCH, F. H. *Der Index der verbotenen Bücher,* Bonn, 1883.
498. — *Die Indices librorum prohibitorum im 16. Jahrh.* Tübingen, 1886. (Bibl. des lit. Vereins in Stuttgart. Bd. 176.)
499. REUSS, R. *Pierre Brully,* Strasbourg, 1878.
500. REUSS, R. *Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise française à Strasbourg.* 1880.
501. — *La Réforme à Strasbourg.* Articles dans Bull. 1917, 221; 1918, 249; 1919, 257.
502. — *Histoire de Strasbourg depuis ses origines jusqu'à nos jours.* Paris, 1922.
503. REYNAUD, L. *Histoire générale de l'influence française en Allemagne.* Paris, 1915.
504. RICHTER, J. *Die Pädagogische Literatur Frankreichs* im 16 Jrh. Leipzig, 1904.
505. ROEHRICH, T. W. *Geschichte der Reformation im Elsass und besonders in Strassburg.* 3 vol. 1830-32.
506. — *Mittheilungen aus der Geschichte der evangelischen Kirche des Elsasses.* Paris et Strasbourg. 1855.
507. ROLLAND, R. *Le dernier procès de Louis de Berquin.* (Mélanges de l'Ecole Française de Rome) 1892.
508. ROSSEL, V. *Histoire de la Littérature française hors de France.* Paris, 1895.
509. — *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne.* Paris, 1897.
510. ROY, W. et BARLOWE, J. *Rede me and be not wrothe...* (English Reprints, XXVIII.) Londres, 1866.
511. RUELENS et BACKER *Annales Plantiniennes.* Paris, 1873.
512. RUFFET, L. *Lambert d'Avignon.* Paris, 1873.
513. SAINEAN, L. *La Langue de Rabelais.* 2 vol. Paris, 1922.
514. — *Problèmes littéraires du* XVI^e^ *siècle.* Paris, 1927.
515. SAYOUS, A. *Etudes littéraires sur les Ecrivains français de la Réformation.* 2 vol. 2^e^ Ed. Paris, 1854.
516. SCHADE, O. *Satiren und Pasquille aus der Reformationszeit.* Hannover, 1856.
517. SCHELHORN, J. G. *Amoenitates literariae.* 4 vol. Francfort. 1725.
518. SCHICKLER, F. de *Les Eglises du Refuge en Angleterre.* 3 vol. Paris, 1892.

519. SCHMIDT, Ch.: *Gérard Roussel, prédicateur de la Reine Marguerite de Navarre.* Mémoire servant à l'histoire des premières tentatives faites pour introduire la Réforme en France. Strasbourg, 1845.

520. — *La vie et les travaux de Jean Sturm, premier recteur du gymnase de l'académie de Strasbourg.* 1855.

521. — *Le mysticisme quiétiste en France au début de la Réforme sous François Ier.* Paris, 1858.

522. — *Traités mystiques,* 1547-49. Bâle, 1876.

523. — *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du* XV^e^ *et au commencement du* XVI^e^ *siècle.* 2 vol. Paris, 1879.

524. — *Zur Geschichte der ältesten Bibliotheken und der ersten Buchdrucker zu Strassburg.* 1882.

525. — *Répertoire bibliographique strasbourgeois jusque vers* 1530. 4°. 8 vol. 1893-6.

526. SCHOLDERER, V. *Michael Wenssler and his Press at Basel.* The Library. 1912.

527. SENEBIER, J. *Histoire Littéraire de Genève.* 3 vol. 1786.

528. SLEIDAN, J. *Zwei Reden an Kaiser und Reich,* neu herausgegeben von E. Böhmer. (Bibliothek des lit. Vereins in Stuttgart CXLV.) Tübingen, 1879.

529. SMITH, P. *Life and Letters of Martin Luther.* 1914.

530. — *Erasmus. A Study of his Life, Ideals and Place in History.* New York et Londres. 1923.

531. SMITHEN, F. J. *Continental Protestantism and the English Reformation.* London, 1927.

532. SMYTH, C. H. *Cranmer and the Reformation under Edward VI.* Cambridge, 1926.

533. STAEHELIN, E. *Oecolampad und Butzer in französischer Uebersetzung.* ZKG. XLVII, (1928).

534. STAMMLER, W. *Von der Mystik zum Barock, 1400-1600.* (Epochen der deutschen Literatur II. i). Stuttgart 1927.

535. STEELE, R. *Notes on English Books printed abroad, 1525-48.* Transactions of the Bibliogr. Society, XI (1911), 189. ss.

536. STOCKMEYER, J. et REBER, B. *Beiträge zur Basler Buchdruckergeschichte,* 4°. Bâle, 1840.

537. STROBEL, A. W. *Beiträge zur deutschen Literatur,* Strasb. 1827.

538. — *Recherches sur l'ancienne littérature française.* Extrait de la Revue Germanique. 1835.

539. STROHL, H. *L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther de* 1515 *à* 1520. Strasbourg, 1924.

540. — *De Marguerite de Navarre à Louise Scheppler.* Quelques étapes de la piété protestante en France. Strasbourg, 1926.

541. STUREL, R. *Notes sur E. Dolet, d'après les inédits.* Revue du XVI^e^ siècle I. (1913). 55.

542. — *Poésies inédites de Marguerite de Navarre.* Revue du XVI^e^ siècle. II (1914). 149.

543. SUPFLE, Th. *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich.* 3 vol. Gotha, 1886-1890.

544. TAYLOR, H. O. *Thought and Expression in the 16th Century.* 2 vol. New York, 1920.
545. TEISSIER, O. *La saisie de trente volumes luthériens trouvés à Toulon en* 1545. Revue des Sociétés Savantes. 5e Série. IV. 427.
546. TILLEY, A. *A Paris Bookseller of the 16th Century* [Galliot du Pré]. The Library, 1907.
547. TOUSSAINTS DU PLESSIS, Dom. *Histoire de l'Eglise de Meaux.* Paris, 1781.
548. TYNDALE, Wm. *Works.* (Parker Society, XLIII, XLIV.) Cambridge, 1848-9.
549. — *The first printed English New Testament.* London, 1871.
550. UHLHORN, G. *Urbanus Rhegius.* Elberfeld, 1861.
551. VADIANISCHE BRIEFSAMMLUNG. (Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte. 3 Folge. Bde 24—27). St.-Gall. 1890.
552. VIARD, P. E. *André Alciat, 1492-1550.* Paris, 1926.
553. VIENOT, J *Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard.* (1524—73). 2 vol. 1900.
554. — *Histoire de la Réforme française des Origines à l'Edit de Nantes.* Paris, 1926.
555. VIGNE, M. *La banque à Lyon (XVe—XVIIIe siècles).* 1903. —
556. VILLEY, P. *Les Sources et l'Evolution des Essais de Montaigne.* Paris, 1908.
557. — *Les Sources d'Idées au XVIe Siècle.* Textes choisis et commentés. (Bibliothèque Française). Paris, 1912.
558. — *Recherches sur la Chronologie des Œuvres de Marot.* Articles dans le Bulletin du Bibliophile, Années 1920—1923.
559. — *Rabelais et Marot* (Bibliothèque littéraire de la Renaissance, Nouvelle Série, XI) Paris, 1923.
560. VINGTRINIER, A. *Histoire de l'Imprimerie à Lyon.* 1894.
561. VOLCYR, N. *Relation de la guerre des rustauds,* p. p. Digot, Lallemant etc. (Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine), Nancy, 1856.
562. VUILLEUMIER, H. *Histoire de l'Eglise Réformée du Pays de Vaud.* I. Lausanne, 1928.
563. WADDING, L. *Scriptores ordinis minorum...* 2 vol. Rome, 1806.
564. WALTHER, W. *Luthers deutsche Bibel.* Berlin, 1917.
565. WEGG, J. *Antwerp* (1477-1559). Londres, 1916.
566. WEISS, N. *Notes sur les Traités de Luther traduits en français et imprimés en France.* Bull. 1887.
567. — *La Chambre Ardente, Etude sur la Liberté de conscience en France sous François Ier et Henri II.* Paris, 1889.
568. — *La Réforme du XVIe Siècle, son caractère, ses origines, ses premières manifestations.* Bull. LXVI. 35.
569. — *Luther, Eck et l'Université de Paris d'après une lettre inédite.* LXVI. 35.
570. — *Jacques Lefèvre d'Etaples.* Revue de Métaph. et de Morale, 1918.

571. — *Le Premier Traité Protestant en Langue Française. La Summe de l'Escripture Saincte,* 1523. Bull. LXVIII. (1919). p. 63.
572. — *Guillaume Farel, ses premiers travaux,* 1521—24. Bull. LXVIII. 179.
573. — *G. Farel: la dispute de Bâle, le conflit avec Erasme.* Bull. LXIX. 115.
574. — *Les premiers missionnaires: Sibiville, M. d'Arande, Meigret.* Bull. LXX. 197.
575. — *Une plaquette inconnue de Farel.* Revue d'Histoire Suisse. VIII (1928). fasc. 3.
576. WEISS, N. et DOUEN, O. *Les Premières Professions de foi des protestants français.* Bull. (1887).
577. WELLER, E *Annalen der poetischen Nationalliteratur der Deutschen im XVI. und XVII. Jahrhundert.* Freiburg i. Br. 2 vol. 1862, 1864.
578. — *Repertorium Typographicum. Die deutsche Literatur im ersten Viertel des 16. Jrhs.* Nordlingen, 1864. (Deux suppléments, 1874, 1885.).
579. — *Die ersten deutschen Zeitungen;* (1505—99). Stuttgart, 1872. (Bibl. des lit. Vereins in Stuttgart, III.).
580. WERNLE, P. *Der evangelische Glaube nach den Hauptschriften der Reformatoren.*
I. *Luther.* Tübingen, 1918.
II. *Zwingli.* Tübingen, 1919.
III. *Calvin.* Tübingen, 1919.
581. WIBEL, J. C. *Merckwurdige Lebensgeschichte des weiland Hochwürdigsten und Hochgebornen Grafen Sigismunds von Hohenlohe.... samt dessen so bititelten Creutz Buchlein....* Francfort et Leipzig, 1748.
582. WILL, R. *La Liberté Chrétienne, Etude sur le Principe de la Piété chez Luther.* Strasbourg, 1922.
583. WINDSTOSSER, M. *Etude sur la «Theologie germanique».* Thèse de Paris, 1911.
584. ZANTA, L. *La Renaissance du Stoicisme au XVI^e siècle.* Paris, 1914. (Bibl. littéraire de la Renaissance. N. S. IV.).
585. ZIEGLER, H. *Chronicon Carionis, Ein Beitrag zur Geschichtsschreibung des 16. Jrhs.* (Hallesche Abhandlungen, 35.). Halle, 1898.
586. ZWILLING, C. *Die französische Sprache in Strassburg,* 1888.

INDEX DES NOMS PROPRES

Adelphi, Jean. 50.
Agrippa, H. C. 64, *205-7*, 280, 314.
Alberus, Erasme. 416-18.
Albrecht, comte de Mansfeld. 118.
Aléandre, J. 57.
Alexandre, Pierre. 94.
Alfeld. 383.
Amerbach, Basile. 61.
Amerbach, Boniface. 61, 65.
Amerbach, Jean d'. 87.
Ammonius. 155.
Anastase, Estienne, imprimeur. 366, 419.
Anselm, imprimeur. 91.
Arande, Michel d'. 60, 206, 256-7.
Arnoullet, Olivier, imprimeur. 210-11.
Aubigné, Agrippa d'. 401.
Augereau, Antoine, imprimeur. 185.
Augustin, Saint. 350.
Avene, Jean. 275.
Babelon, J. 241.
Bade, Josse, imprimeur. 208-9.
Badius, 366. 411. *416-17*.
Baïf, Lazare de. 402.
Balsac, Robert de. 208.
Balsarin, Guillaume, imprimeur. 207.
Barbier. 298, 347, 359-60, 374.
Barran, Henri de. 335, 426.
Baudouin, Clément, libraire. 401.
Baudouin, François. 334.
Baum, J. A. 273.
Beaulieu, Eustorg de. 239, 260.
Béda, Noel. 185, 283-4.
Beljaquet, Louis. 337.
Benoît, René. 404.
Bentin, Michel. 89, 280, 309.
Bernhard, Bartholomé. 60. 154.
Berquin, Louis de. 57, 61, 64, *102-4*, *151-2*, 223, 260, 289, 307, 309.
Bertet, Jacques. 347.
Bèze, Théodore de. 294, 335, 365, *369-71*, 381, 420.
Birck, Sixt. 415.
Bodin, Jean. 402.
Bodius, Hermann. 157-9.
Boivin, Nicolas, 65.
Bolsec, Jérome, 381, 383-4, 392, 398.
Bonaventure, Saint. 190.
Bonivard, François. 409.
Bonnefoy, Jean, imprimeur. 337.
Börrhaus. 92.
Bossuet. 21, 366n.
Bottin, Antoine, imprimeur. 219.
Bouaystuau, Pierre. 403.
Bouchet, Jean. 208-9.
Bouelles, Ch. de. 320.
Bourbon, Catherine de. 406.
Bourgoin, François, chanoine et pasteur. 360, 411.
Brant, Sébastien. 207-9, 216, 224, 309, 313.
Brantôme. 284.
Brederode, Yvonne de. 233.
Brenz, Jean. 35, *165*, 187-9, 369, 405, 420.
Briçonnet, Guillaume. 182-3, 191, 199, 282, 309.
Brixius, G. 56.
Brubach, Pierre. 288.
Brully, Pierre. 94, 382.
Brunfels, Otto. 61, 85, *154-7*, 235, 285, 377.
Bucer, Martin. 77-8, 91, 94, *98*, 118, *157-8*, 226, 233, 236, 281, 294, 321.
Budé, G. 237, 311.
Buffet, N. 131.
Buisson, F. 368.
Bugenhagen, J. 79, 97.
Bullinger. 335, 359, 360, 405. 420.
Calvin, Jean. 18, 93-4, 167, 169, 175, 179, 217, 224, 227, 240, 287, 293, 298, *318-32*, 335, 338, 348, 349, 365, 381, 420.
Capiton, Wolfgang F. 48, 88, 91-3, 184, 267.
Carion, Jean. 219, 221, 412.
Caroli, P. 147-8, 199.
Carlstadt, 47, 60, 92-3, 206, 280, 381.
Castellion, Sébastien. 367-70, 372, 402, 407-9.
Cathérine de Siène, 190.
Cercia, Antoine, imprimeur, 410.
Champier, Symphorien. 208.

Chappuys, François. 337.
Charles V, Empereur, 72, 84, 218, 221, 225, 235.
Charlotte de France. 194.
Chaudière G. 404, 406.
Chaudière, Regnauld, 223.
Chautemps, J. 225, 409.
Chauvin, Artur, libraire. 360.
Chelyus, J. 97.
Chemnitz, Martin. 405.
Christophe, duc de Wurtemberg. 166, 275.
Cicéron. 344.
Clichtoue, J. 76.
Cochlaeus, J. 364, 384, 404.
Coct, Anémond de. 73, 87, 89, 105, 161, 265, 267, 280, 309.
Cognac, Joachim de. 420.
Colines, Simon de. 290.
Colladon, Nicolas. 370.
Cologne, Pierre de. 402.
Coninx, A. 337.
Cop, Nicolas. 320.
Coquelet, Bertrand. 282.
Cortez, F. 84.
Corver, Simon. 83, 120.
Corvinus, Antoine. 300.
Court, A. 380.
Coveillier, Estienne. 287.
Crafftmuller, Adam. 359.
Cranach, 88, 271-2, 428.
Cratander. 62, 89.
Crespin, Jean. 105, 298, *334-6*, 343-5, 347, 353-4, 356, 367, 372, 405, 420-1.
Curio, Valentin. 89.
Dalichamps, J. 189, 228.
Dante. 190.
D'Argentré, Du Plessis. 102-4, 289.
De la Tour Landry, Geoffroy. 210.
Delisle, Léopold. 102.
Denck, Haus. 92.
De Reina, Cassiodora. 94.
Desiré, Artus. 225n.
Des Masures, L. 420.
Desperiers, B. 179, 260.
Despierre, G. 127.
De Thou, Président. 237.
Diaz, A. et J., frères. 233.
Dietrich, Veit. 344-5.
Dolet, E. 83, 157.
Douen, O. 119, 147.
Drouyn, J. 207, 209.
Du Bellay, G. 81n, 237.
Du Blet, A. 280.
Du Bois, Michel. 224.
Dubois, Simon. 121, *127-8*, 131, 134, 148, 153, 163, 185, 194, 282n, 289, 299, 307, 310, 327, 336.
Du Bosc, Guillaume. 347.
Duchesne, G. 272, 274.
Dufour, Th. 71, 112, 159, 219-20, 236, 289, 297.
Dulcis, J. 93.
Dumolin, Guillaume. 64, *74-81*, 109, 151, 161-3, 188, 234.
Dumoulin, Ch. 334.
Dupin. 355.
Duplessis-Mornay, Ph. 20.
Durer, A. 427.
Du Val, Antoine. 374-5, 398, 404.
Du Verdier. 159, 215, 289.
Ebert, Paul. 411.
Eck, J. 47, 50, 56, 92, 314, 364, 391, 400, *403-5*.
Emser, J. 50, 83.
Erasme. 54-6, 85-9, 91, 105, 128, 152, 194, 237, 265-6, 309-11, 313, 344, 377.
Erastus, Th. 403.
Esch, le sieur d'. 93.
Eskrich, P. 428.
Essen, J. van. 83.
Estauge, Jacques. 373, 380.
Estiard, Pierre. 376.
Estienne, Henri. 336, 343.
Estienne, Robert. 156, 223, 377.
Eulenspiegel. 83, *214-6*, 309, 313, 357, 400.
Eusèbe. 86.
Fabrice, A. 284.
Fagius, Paul. 233.
Falais, sieur de. 233.
Farel, Guillaume. 61, 64, 66, 74n2, 77, 78, 87-9, 106, 121, 153, 161, *170-1*, 176, 226, *265-7*, 280, 420.
Faust. 31, 215-6, 357.
Ferget, P. 210.
Ferrare, Renée de. 284.
Ficin, Marsile. 190.

Fischart, J. 35, 37, 216.
Fisher, évêque de Rochester. 61.
Flaccus, Illyricus, M. 405.
Flach, Martin. 92, 210.
Fontaine, Simon. 382-93.
Franck, Sébastien. 93, 372, 409.
Franco, J. 212.
François Ier. 94, 237, 260, 349.
Frédéric, duc de Saxe. 51, 69, 81, 128, 232, 235, 258, 300, 336, 344.
Fremy, Claude. 282.
Freytag, F. G. 338.
Friburger, M. 90.
Fries, L. 265.
Froben, Jean. 46-9, 55, 88-9.
Frommolt, E. 87.
Gachy, J. 245-7, 256, 279-80.
Gaguin. 149.
Gaiffe, A. 234.
Gaillard, L. 76.
Garnier, Jean. 94, 348.
Garnier, Robert. 422.
Gebwiler, Jérome. 266.
Gengenbach, P. 222, 415.
George, duc de Saxe. 107, 232, 303.
Gérard, Jean. 160, 235-6, 238-40, 293, 297-8, 300-1, 334, 346, 381.
Gerbel, Nicolas. 70, 91-2, 95, 100, 109, 184, 267.
Gerber, Erasme. 251.
Gerson. 149.
Glarean. 49.
Gnapheus. 415.
Gollut, Louis. 82n.
Graf, Urs. 56, 88.
Granjon, Robert. 156, 376-8.
Granvelle, cardinal. 233.
Graupach, Regula de. 266.
Gringore, Pierre. 179, 248.
Groszmann, Kaspar. 235-6.
Grumpeck, J. 219.
Gryphius, A. 422.
Gryphius, S. 88, 154, 377.
Gualter, R. 359-60.
Guéroult, G. 428.
Guillen, J. 375.
Hainaut, J. de. 292.
Halevin, G. 76.
Haller, B. 69, 168.
Hartung, A. 400.
Hätzer. 92.
Haupt, Otto. 309-13.
Hauser, H. 7, 346, 348.
Hédion, C. 91-2, 94, 100, 157, 233.
Hegendorph, C. 284.
Helmesius, H. 404.
Henri d'Albret. 188.
Henri VIII, Roi d'Angleterre. 84, 258, 265.
Henri, duc de Brunswick. 300-1.
Herminjard, A.-L. 157, 282.
Hervet, G. 404.
Herwagen, J. 46-9, 108, 112, 139, 238, 269.
Hess, S. 61, 84.
Heyden, S. 80, *160*-3, 188-9, 235, 294, 376, 396.
Hillenius, M. 57, 83-4, 224.
Hochstraten. 242, 391.
Hofmann, D. 92.
Hohenlohe, S. de. 71, 96, 100, 109, 153, 168, 184.
Holbein, H. 88.
Holbrac, G. 94.
Homère. 335.
Honorati, S. 360.
Hoochstraten, imprimeur. 224.
Hotman, Fr. 225, 403.
Houdonym, R. 347, 381.
Hubmeier, B. 92.
Hugwald, 153, 161.
Hus, J. 411, 420.
Huss, M. 87, 210.
Hutten, Ulrich de. 83, 102-4, 154, 216, 221, *223-4*, 383.
Hypérius, A. 335, 359, *405*.
Illyricus, Th. 249.
Imbart de la Tour. 8, 112, 128.
Jacob, N. 403.
Jonas, J. 97, 359, 380.
Joris, D. 93.
Josèphe, Fl. 360.
Jude, L. 236.
Juste, Fr. 209.
Juste Lipse. 16.
Justinien. 335.
Kautz, 92.
Kerbriant, J. 131.
Keyser, M. v. Lempereur.

Kirchmair, (Naogeorgus) 335, 400, 416, 421-5.
Knobloch, J. 96, 228, 251.
Knoblotzer, H. 210.
Koeln, W. 217, 221, 224, 235, 293, 410.
Koepphel, W. 91-2, 323.
Kolb, Fr. 168.
Kraus, 216, 340, 356-7.
Labé, L. 179.
Lactance. 112.
La Forge, E. de, 86.
Lagarde, J. de. 285.
Lambert, Fr. 61-2, *68-74*, 93, 109, 151, 225-8, 417.
Lamberti, Evêque de Vienne. 385.
l'Ancluse, F. de. 271.
Lang, A. 48.
L'Archer, J. de. 239.
Lasco, J. à. 421.
Latomus. 83.
Laverdin, J. de. 404.
Le Cerf, N. 406.
Lecourt, E. 168.
Lee, E. 56.
Lefèvre d'Etaples, J. de. 19, 54, 61, 64, 85, 87, 88, 93, 104, 119, 121, 147-8, *152-5*, 161, *176*, 185-6, 199, 256, 265, 280, 284, 310.
Lefranc, A. 193, 310.
Lemaire de Belges, Jean. 79, 179.
Lempereur, Martin (Martinus de Keyser) 85-6, 112, 119, 131, 156, 159, 293, 307, 310.
Lenoir, Michel. 211.
Lenoir, Philippe. 88, 211.
Lepeintre, martyr. 335.
Leroux de Lincy. 165.
Lindan, G. 400, 404-5.
Lizet, P. 285.
Locher, J. 207-9.
Lonicer, J. 61, 95-7, 100, 109, 134, 139, 287, 369.
Lorraine, Claude de. 247.
Lorraine, Antoine de. 248.
Lotrian, A. 214.
Lotter, M. 25.
Louveau, J. 156.
Lucien. 155.
Lufft, J. 25, 135, 148.
Luscinius, v. Nachtigall.
Lutzenburg, B. 244.
Macault, A. 81n.
Machopolis, E. 81.
Macropedius. 415.
Maillard, O. 84, 149.
Manuel, Nicolas, dramaturge. 415.
Manuel, N., chroniqueur. 410.
Marbach, J. 90.
Marguerite d'Autriche. 206, 212.
Marguerite de Navarre. 60, 71, 94, 100, 105-6, 109, 128, 147, 153, 155, 161, 165, 168, 179-80, *182-203*, 206, 286, 306, 309-10, 377.
Marnax, J. 404.
Marnef, G. de. 207.
Marnef, H. de. 404.
Marot, Clément. 179-82, 189, 227, 306, 425.
Marot, Jean. 179.
Martyr, P. 233, 374, 381.
Maximilien, Empereur. 211, 213-14.
Megander, v. Grossmann.
Meigret, A. 64, 174-6.
Meigret, L. 427.
Mélanchthon, A. 286.
Mélanchthon, Ph. 58-61, 69, 94, 97, 102-3, 121, 171, 189, 228-9, *236-40*, 313, 321-2, 335, 341, 348, 354, 381, 400, 405, 411, 415, 420.
Ménard, J. 71.
Metlinger, P. 87.
Michel, J. 293, 297, 299.
Michelet. 6, 21, 185, 394n.
Molinet, J. 86.
Montcontour, S. de. 69.
Monner, B. 286.
Montaigne. 309.
Morand, J. 148.
Morin, J. 285.
Muller, T. 143.
Munster, S. 428.
Muntzer, T. 244.
Murner. 50, 74, 92, 216, 223, *264-7*, 313.
Myconius. 373.
Nachtigall, O. (Luscinius). 155.
Negro, Fr. 335, 420-1.
Nicolas, J. 50.
Nicolas de Cuse. 190.

Nietzsche. 40.
Obsopoeus, V. 96-7, 289, 313.
Oecolampade. 88, 106, 322, 374, 381.
Olivétan. 376.
Oporin, J. 357.
Osiander. 35, 164.
Papillon, A. 64, 105, 184, 309.
Paracelse. 31.
Paradin, Cl. 428.
Pascal. 350.
Pauvan, J. 66.
Perrin, Fr. 360, 405.
Perrot, O. 266.
Petri, A. 88-9, 218.
Petri, J. 74n, 161, 267.
Pfintzing, M. 212.
Philippe, duc de Hesse. 69, 232, 235, 238, 300, 314.
Phryso, H. 48.
Pinet, A. du 71-2.
Plantin, C. 407.
Pludentinus, J. 99.
Poiret, P. 408.
Pomeranus, v. Bugenhagen.
Pontoise, C. de. 381.
Portian, le Comte de. 74-6, 78.
Poullain, Jacques. 347-51, 381, 391.
Poullain, V. 335.
Praepositus, J. 84.
Prierias. 47. 242, 391.
Pruss, J. 92, 109, 228, 234.
Pruystinck, E. 84.
Rabelais, 37. 179, 277, 287, *306-18*.
Reboul, A. 347.
Reinhard, M. 90.
Rémond, F. de 101, 286.
Resch, C. 55, 57, 59, 65, 88.
Reuchlin. 54, 206, 314.
Rhellican, J. 73.
Rhenanus, B. 47-8.
Rimbold, B. 90.
Rigaud, B. 405, 410.
Ringhiere, *I*. 377.
Rivandeau, A. de. 420.
Rivière, P. 207-9.
Robert, S. 93.
Rode, H. 106-7.
Ronsard. 402.
Rouille, G. 428.
Rousseau, 309.
Roussel, G. 66, 93, 109, 151, 155, 185, 265-6.
Rovet, Cl. 405.
Sachs, H. 13, 216, 223-4, 415.
Sainéan, L. 313.
Salomon, B. 428.
Salviati, G., 260.
Sattler, B. 92.
Saugrain, 7. 251, 271, 356, 373, **381**, 420.
Saunier, A. 159.
Sauromannus, J. 131.
Savonarole. 149.
Scève, M. 179.
Schabler, J. 87.
Schatzgeyer. 80.
Schaupechius. 83.
Scheydt, C. 428.
Schott, J. 92, 95, 142, 210.
Schwarz, Th. 163.
Schweiss, A. 228.
Schwenkfeld, C. 93, 374.
Secer, J. 96-7, 99, 313.
Sedulius, H. 417.
Sénébier, J. 334.
Sénèque, 321.
Servet, M. 93.
Seyssel, Cl. de. 85.
Siber, J. 87.
Sibiville, P. de. 64, 105-6, 184.
Sickingen, Fr. de. 222.
Sleidan. 37. 348, 382, *390-8*, *412-15*.
Spalatin. 69, 70, 73, 128, 229.
Staupitz. 340, 344, 364.
Stifel, J. 374.
Stumpf, J. 409.
Strohl, H. 193.
Sturm, J. 69, 232.
Süpfle, Th. 61.
Sure, P. de. 375.
Suso, H. 400, 406.
Sutor, P. 314.
Talepied, N. 381.
Tauler. 246, 406.
Tetzel. 383.
Théocrite, 335.
Tournes, Cl. de. 380.
Tournes, J. de. 157, 234, 400, 428.
Toussain, D. 403.
Toussain, P. 280.

Tremel, E. 343.
Trepperel, J. 211.
Trithémius, 206.
Tschudi. 48.
Tucher. 229.
Tyndale, W. 143.
Tyron, A. 415.
Ulrich, duc de Wurtemberg. 232.
Vadian. 49, 50.
Vaugris, J. 61, 65, 88.
Vauzelles, J. de. 155.
Védaste, J. 93.
Vérard, A. 208.
Vergerio. 417.
Versoris, 248.
Vico. 355.
Vidoue, P. 56, 59.
Viénot, J. 8.
Vignon, E. 271, 366.
Villey, P. 311.
Villars, G. de. 155.
Villotte, A. 290.
Vincent, A. 336.
Viret, P. 20, 402, 416, 420.
Vissenaken, G. 131.
Voes, H. 83.
Volcyr, N. 249-52.
Vorsterman, W. 84, 119, 156 220, 224.
Vournelet, P. 95.
Wain, G. 81n.
Waldis, B. 212, 415.
Wattinschnee v. Schabler.
Wechel, C. 131, 157, 427.
Weiss, N. 6, 8, 70, 102-4, 108, 111, 127, 131, 135, 152-3, 165, 265-6, 289, 346.
Wennsler, M. 87.
Westphal. 338.
Wimpheling. 84.
Wingle, P. 119, 293.
Wolff, T. 88-9, 106, 120, 143.
Wolmar, M. 320.
Wyclif. 374. 420.
Zell, M. 90, 92-3, 100, 163.
Zurkinden. 407.
Zwingle. 49, 61, 69, 95, 154, 236, 322, 374, 351, 420.

TABLE DES MATIERES

I. — Introduction 5

Ière Partie.

II. — L'œuvre littéraire de Luther 21
Les dates et les éditions, p. 22. — L'homme du peuple et l'artiste, p. 27. — Le style, p. 35. — Le prophète, p. 39. — Deux exemples, p. 41.

III. — Débuts de Pénétration générale 46
L'accueil des érudits, p. 46. — La *Determinatio*, p. 50. — Témoignages à Paris, p. 53. — En province, p. 61. — La Bible de Luther, p. 65.

IV. — Quelques Français en Allemagne 67
François Lambert, p. 68. — Guillaume Dumolin, p. 74.

V. — Trois Points de Contact 82
Anvers, p. 83. — Bâle, p. 87. — Strasbourg, p. 90.

VI. — Traductions de Luther jusqu'à 1532 102
Berquin et Papillon, p. 102. — La *Somme et la Prophétie*, p. 106. — Martin Lempereur, p. 111. — Simon Dubois, p. 127. — Le Psautier de 1532, p. 144.

IIe Partie.

VII. — L'Allemagne et la Littérature réformée française avant Calvin 154
1. Nachtigall, Brunfels, Bodius, p. 154. — 2. Heyden, Schwarz, Brenz, p. 160. — 3. Farel, Meigret, Lefèvre, p. 169.

VIII. — Les Grands Esprits: Marot et Marguerite 174

IX. — Littérature populaire allemande en France 204
Brant, p. 207. — Teuerdank, p. 210. — Eulenspiegel, p. 214. — Wigand Kœln. 216

X. — Livres français à l'étranger. Mélanchthon 224
La *Somme* de Lambert, p. 225. — *Le Pasquille d'Allemagne*, p. 230. — Mélanchton, p. 236.

XI. — La première légende de Luther 241
Gachy, p. 245. — Voleyr, p. 249. — Le *Chappeau des Lutheriens*, p. 254.

XII. — La Satire réformée 262
Le *Murmau*, p. 263. — Le *Mandement* et les *Arrêts*, p. 267. — Les *Antithèses*, p. 269. — La *Vérité cachée* et le *Livre des Marchands*, p. 276.

XIII. — Témoignages et traductions jusqu'à 1550 281
«Luthérien», p. 283. — Les *Catalogues*, p. 287. — Genève et Luther, p. 291. — *Les Dix Lépreux*, p. 293. Les Epîtres de Pierre et de Jude, p. 297. — *L'Antithèse de la Vraye et Fausse Eglise*, p. 300.

IIIe Partie.

XIV. — Les Grands Esprits: Rabelais et Calvin 306
Calvin, p. 318.
XV. — Luther en français après 1550 333
1. Les Commentaires, p. 333. — Jean Crespin, p. 334. — Les *14 Images*, p. 336. — La *Declaration entière*, p. 337. — Daniel, Ecclésiaste, Joel et Jonas, p. 341 — 2. Les grandes traductions genevoises: La *Liberté*, p. 346. — Les *Deux Monstres*, p. 353. — Le *Traité des Conciles*, p. 357. — 3. Extraits de controverse, p. 365. — Castellion, p. 367. — Les *Conseils et Advis* Martyr, du Val, P. de Sure, p. 373. — *Robert Granjon*, p. 376.
XVI. — Biographie et Histoire 379
Fontaine, p. 382. — Sleidan, p. 390. — *Ein feste Burg*, p. 396.
XVII. — Influences allemandes en France après 1560. 399
Théologie, p. 403. — Histoire, p. 409. — Polémique dramatique, p. 415. — Conclusion, p. 429.
Appendices 431
1. Le *Pater Noster* de Marguerite de Navarre 432
2. Le premier cantique connu de la Réforme française 442
Abréviations employées pour les renvois aux textes 444
Bibliographie 445
1. XVI^e Siècle 446
2. Publications modernes 489
Index des Noms Propres 505

PRIERE DE CORRIGER

à la p. 6, ligne 35 : **provoquée**
20, note : **incomplet**
22, ligne 30 : **bout**
39, — 28 : s'y **rattache**
46, note : **426**
50, n. 8 : **255**
52, ligne 14 : mais **on**
60, n. 18 : **308**
64, n. 29 : **233**
75, ligne 10 : accueilleraient
77, n. 17 : **233**
85, n. 4 : **535 . . . 404**
91, n. 8 : **420**
9 : **448**
93, n. 10 : **285**
11 : **208**
94, ligne 19 : **1563**
106, n. 5 : **229**
131, ligne 24 : **Chrysostome**
144, n. 21 : **254**
147, ligne 22 : **originaux**
155, n. 3 : **479**. I. 126
163, n. 12 : **250**
165, ligne 41 : **établi**
168, n. 16 : **468**
174, n. 22 : **185**
182, ligne 29 : (9)
n. 8 : **226**
184, n. 14 : **581**
185, n. 15 : **183**
193, ligne 2 : **1520**
— 34 : **ténus**
n. 25 : **540**
200, ligne 3 : **vostre**
204, n. 2 : **340**
3 : **252**
205, n. 5 : **175**
207, ligne 15 : **diverses**
208, n. 11 : **210**
13 : **375**
209, n. 15 : **452**
212, n. 20 : **543**
214, n. 23 : **406**
217, ligne 2 : **de tirer**
n. 26 : **264**
221, n. 29 : **516**
223, n. 30 : **496**

à la p. 225, ligne 28 : **1530**
n. 1 : **264**
234, n. 7 : **180**
236, n. 10 : **504**
239, n. 14 : **368**
15 : **553**
241, n. 1 : **215**
249, n. 9 : Patry, **471**
253, nn. 12, 14 : **215**
254, n. 15 : **215**
271, ligne 4 : **elles**
n. 14 : **406**
279, ligne 21 : **déjà (1)** :
280-1, nn. 4, 5 : **376**
282, n. 6 : **246**
284, n. 14 : **478**
289, ligne 12 : se **le** rappelle
296, — 10 : point **se** fourvoyer
300, n. 24 : **264**
307, n. 2 : **216**
313, lignes 20-21 : **se serait oc-**
[cupé
314, ligne 17 : **ceux**
317, — 26 : **proclamée**
319, — 28 : **produits**
323, — 16 : **ait** été
336, — 20 : **ait faite**
346, — 22 : **croyances**
399, — 29 : **un** apport
401, n. 3 : **Gebhauer**
n. 5 : **452**
402, n. 7 : **. . . . 452**
403, ligne 27 : s'établir **par**
405, — 4 : **montrent**
406, — 1 : **superflue**
420, — 21 : **n'en** connaît
425, — 15 : **ces** réformés
458, sous **45** : Schmidt, **525**
Christie, **279**
466, sous **85** : Goedeke, **353**
475, sous **127** : la cote : **BM.**
[3901. a. 3 (3).
493, les numéros **307, 308.**
495, sous **351** : **1928**
496, fin de 388 : **d'E. Paris,**
[8 vol. Paris. 1902-11
498, le numéro **432**